

3/63/4

ANNALES
D'ESPAGNE
ET DE
PORTUGAL,
AVEC
LA DESCRIPTION
DE CES DEUX
ROYAUMES.

Divisé en quatre Volumes.

TOME TROISIEME.

ANNALES
DESPAGNE

ET DE

PORTUGAL.

AVEC

LA DESCRIPTION

DE CES DEUX

ROYAUMES.

Divisé en quatre Volumes.

TOME TROISIEME

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL,

Contenant tout ce qui s'est passé de plus important dans ces deux Royaumes & dans les autres Parties de l'Europe, de même que dans les Indes Orientales & Occidentales, depuis l'établissement de ces deux Monarchies jusqu'à présent.

AVCC

La DESCRIPTION de tout ce qu'il y a de plus remarquable en Espagne & en Portugal. Leur ETAT PRESENT, leurs INTERETS, la forme du GOUVERNEMENT, l'étendue de leur COMMERCE, &c.

Par DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Le tout enrichi de CARTES GEOGRAPHIQUES, & de très belles FIGURES en Taille-douce.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ & FILS.
M. DCC. XLI.

ANNALES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

Contenant tout ce qui s'est passé de plus important dans ces deux Royaumes & dans les autres Parties de l'Europe, de même que dans les Indes Orientales & Occidentales, depuis l'établissement de ces deux Monarchies jusqu'à présent.

La Description de tout ce qui y a de plus remarquable en Espagne & en Portugal, leur Etat Présent, leur Intérieur, la forme du Gouvernement, l'étendue de leur Commerce, &c.

Par DON JUAN ALVAREZ DE COLMENAR.

Le tout enrichi de CARTES GEOGRAPHIQUES, & de très belles FIGURES en Taille-douce.

TOME TROISIEME.



A MASTERA
Chez FRANÇOIS THONORE & FILS
M DCC XLII



Profil de la Montagne de Gibraltar entre l'Orient & le Nord.



Profil de la Montagne de Gibraltar du Sud au Nord à la bande de l'Est.

94



Vue de GIBRALTAR.

Ayuntamiento de Madrid

95



DESCRIPTION ET DELICES D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.



GIBRALTAR.



Ibraltar, ou *Gibaltar*, est le nom qu'on donne à cette Ville ^{GIBRAL-}
d'Espagne, située dans l'Andalousie, sur le fameux Détroit ^{TAR.}
de même nom, au pied & dans la partie Occidentale d'un
Rocher escarpé, qui avance près d'une demi-lieue dans la
Mer.

Ce Rocher ne tient à la Terre-ferme d'Espagne que par une petite lan-
gue de terre d'environ deux cens toises de large, unie & aussi basse que la
Mer. Il est extrêmement élevé du côté de la Méditerranée, droit & cou-
pé à plomb comme un mur, il s'humanise ensuite davantage, & fait plu-
sieurs terrasses qui le rendent plus accessible du côté de la Baye, entre les-
quelles & le bord de la Mer, il laisse un terrain d'environ cent toises de lar-
geur, dont la plus grande partie est occupée par une espèce de Marais for-
mé par les eaux qui s'écoulent dans la Mer assez près du Chemin couvert
qui couvre les Ouvrages de la Porte de Terre de la Ville.

Des Ravins profonds, partagent ce Rocher en plusieurs parties, séparées
les unes des autres, & dont les sommets sont occupés par des Murs, des
Redans, & des Tours à l'antique, rondes & quarrées.

C'est cette montagne que les Anciens ont connue sous le nom de Calpe,
TOME III. A qu'el-

GIBRAL-
TAR.

qu'elle a perdu depuis environ mille ans. Un des Généraux Maures, qui passèrent en Espagne, nommé Tarik, ayant débarqué son monde au pied de la montagne, s'y cantonna d'abord, & s'y maintint nonobstant les efforts des Goths pour l'en chasser; en mémoire dequoi les Maures appellerent cette montagne en leur langue, (*) *Gebel-Tarik*, ce qui signifie *la Montagne de Tarik*, d'où par corruption l'on a fait *Gebel-tar*, & enfin *Gibraltar*.

Cette montagne a été dans tous les Siècles fort fameuse à cause de sa hauteur, de son Cap avancé, de sa situation à l'endroit qui sépare l'Océan d'avec la Méditerranée, & à cause de la belle & charmante vue, dont on y jouit. On grimpe sur son sommet avec beaucoup de peine, parce qu'elle n'est qu'un rocher roide & escarpé; quand on est arrivé au dessus, on trouve une assez belle esplanade, d'où l'on découvre jusqu'à quarante lieues avant dans la Méditerranée: ce qui fait une perspective la plus admirable qui se puisse imaginer: de ce côté-là le rocher est tellement escarpé, qu'on ne peut regarder en bas sans frayer, tellement qu'il est absolument inaccessible par-là.

La pente n'est pas si rude du côté de l'Océan, mais aussi la vue n'y est pas si étendue, étant bornée par une montagne, qui est à trois lieues delà, nommée la Punta de Carnéro. Cela n'empêche pas que l'on ne voie de ce beau lieu, deux mers & cinq Royaumes, savoir la Barbarie, Fez & Maroc dans l'Afrique, qui n'est qu'à cinq lieues delà: & les Royaumes de Séville & de Grenade dans l'Espagne.

Sur cette esplanade on a élevé une Tour, appelée el Acho, dans laquelle on tient toujours une sentinelle, pour découvrir les Vaisseaux qui font voile dans le Détroit: aussitôt qu'ils paroissent, il en avertit la Ville par un signal, allumant tout autant de feux qu'il voit de bâtimens. A l'extrémité de cette hauteur, on a bâti un Château, qui commande la Ville, & lui sert en même tems de défense.

La Ville de Gibraltar est au pied de la Montagne du côté du Couchant, faisant face à la Baye, elle est passablement grande, fort jolie, très bien fortifiée, & revêtue de murailles; avec des bastions, & quelques autres Ouvrages. Au bout du rocher, qui avance dans la Mer, à un quart de lieue de la Ville, on voit un autre grand Fort muni de canons, qui couvre un Mole qu'on y a fait en façon de pont, de trois cens pieds de long, afin que les Vaisseaux puissent mouiller avec sûreté.

Près du Fort se trouve une Eglise dédiée à Notre-Dame d'Europe, qui a fait plusieurs Miracles. De l'autre côté, savoir du côté de terre, on voit un autre Mole, qui couvre le Port, défendu aussi par un Fort bâti en façon de Tour; & plus avant on trouve deux ou trois petits Ouvrages avancés. Cette Place a été longtems estimée imprénable, à cause que les gros Vaisseaux ne s'en peuvent approcher de cinq cens pas sans courir risque de périr,

(*) *Gebel* en Arabe signifie *Montagne*; delà vient que dans la Sicile, le Mont Ethna porte le nom de *Mont-Gibel*.

rir; soit en échouant dans les sables, à cause que l'eau y est basse; soit en GIBRAL-
touchant contre les rochers, qui s'y trouvent, quelques-uns cachés sous TAR.
l'eau, & d'autres élevés à fleur-d'eau. Mais l'événement a fait voir, que
nonobstant tous ces avantages de la nature, & tous les Ouvrages dont on
l'a revêtue, est n'étoit pas imprénable. Elle a été contrainte de se rendre
à la Flotte d'Angleterre & de Hollande en 1703, après avoir soutenu un
long siège.

Le Conseil d'Espagne (*) résolut de reprendre cette Place à quelque prix
que ce fût. Le Marquis de Villadarias l'assiégea sur la fin du mois de No-
vembre 1704, & le fit d'abord avec assez de vigueur. Les batteries firent
une brèche raisonnable, mais les ennemis y firent entrer de nouvelles trou-
pes qui imposèrent par la supériorité de leur feu à celui des assiégeans, qui
n'osèrent risquer un assaut, qui leur auroit coûté du monde & dont l'évène-
ment paroïssoit douteux.

On envoya au siège des Grénadiers François qui escaladèrent la montagne
& se rendirent maîtres d'une hauteur qui commandoit absolument la Place,
& qui s'y retranchèrent de manière à ne pouvoir être forcés, ni debusqués,
tellement que le siège qui duroit depuis près de trois mois, prenoit un très
bon train, & on étoit en état de s'emparer des Ouvrages les plus élevés,
d'où il auroit été facile d'écraser la Ville si elle avoit tardé à se rendre, lors-
que le Maréchal de Tessé arriva au camp. Sa présence chagrina le Marquis
de Villadarias, qui prétendoit avoir tout l'honneur de ce siège. La mesin-
telligence se mit parmi les Troupes, comme elle étoit entre les deux Chefs,
& on ne fit plus rien qui vaille les uns pour les autres. Ces Messieurs se mi-
rent en tête qu'on ne pouvoit se rendre maître de la place, sans le secours
d'une armée navale: quoique ce fût une pure imagination, le Conseil d'Es-
pagne y donna les mains. On ordonna au Sieur de Pointis qui étoit à Ca-
dix avec 13 Vaisseaux de guerre François d'aller faire cette corvée. Il eut
beau représenter que les ennemis avoient quarante Vaisseaux aux environs
qui l'accableroient, il fallut obéir. Il partit & se rendit devant Gibraltar
avec son Escadre. Les ennemis qui furent avertis de sa marche, le suivirent
avec 35 gros Vaisseaux, l'attaquèrent, & malgré toute sa bravoure le bat-
tirent, lui prirent trois Vaisseaux, deux s'échouèrent & se brûlèrent après
avoir sauvé les Equipages, & les autres se sauvèrent partie à Toulon, & par-
tie à Cadix.

Après cette déroute les deux Généraux écrivirent à Madrid, qu'il n'étoit
pas possible de continuer le siège. Il fut donc levé, on retira le canon des
batteries, on abandonna le poste des Grénadiers François, & sans combler
les tranchées, on fit une ligne à la queue de la tranchée depuis une mer
jusqu'à l'autre, & l'on s'y posta en changeant le siège en blocus, on y lais-
sa d'abord mille Chevaux & quatre cens hommes de pied, le tout des Trou-
pes d'Espagne. Le Maréchal de Tessé conduisit autre part les Troupes Fran-
çois.

(*) Ceci est tiré des *Voyages d'Espagne* du Père Labat.

GIBRAL- FRANÇOISES, elles n'y étoient plus nécessaires, & elles servirent plus utile-
 TAR. ment en d'autres endroits. J'ai vu bien des Officiers de nos troupes qui
 se plaignoient hautement du peu de bonne volonté que les Espagnols,
 Officiers & Soldats, avoient fait paroître en cette occasion. Ils étoient tous
 malades, quand il falloit monter la tranchée, les Médecins du Camp ne
 pouvoient suffire à écrire les certificats que tous ces Don Quichottes éxi-
 geoient d'eux, pour prouver qu'ils avoient le frisson quand l'heure de la
 tranchée arrivoit. Je crois bien que c'étoit le frisson, mais celui que cause
 la peur, & non pas la fièvre. Des Médecins un peu expérimentés, & moins
 complaisans les auroient guéris en les envoyant à la tranchée, où la peur des
 balles auroit bientôt fait disparaître la fièvre, vraie ou supposée. Il faut
 pourtant leur passer cette faute, c'étoient de nouvelles Troupes & des Offi-
 ciers encore plus nouveaux; ils n'étoient pas encore accoutumés à se faire
 tuer, ils s'y sont faits depuis, & ont acquis une très juste réputation.

Nous visitâmes tous les postes de cette Ligne, il y avoit cinq redoutes
 garnies de canon, le fossé avoit douze à quinze pieds de large, & sept à huit
 de profondeur plein d'eau & de boue, cela ne pouvoit pas être autrement
 à cause que le terrain est bas & de niveau avec la mer. Les deux partis vi-
 voient dans une grande union & ne se chagrinoient pas le moins du mon-
 de. Je crois même que la nuit ils trafiquoient ensemble, lorsqu'ils en avoient
 besoin, & qu'ils le pouvoient faire sans scandale. Le Colonel nous dit qu'il
 y avoit alors au Blocus 400 Chevaux, & 1200 hommes de pied. Je pris
 la liberté de lui dire, que s'il étoit à la tête de nos Flibustiers de l'Amérique,
 il seroit maître de la Ville dans vingt-quatre heures; il en convint, & me
 remercia très fort de la bonne opinion que j'avois de lui. Nous allâmes sa-
 luer le Commandant du Blocus. C'étoit un Maréchal de Camp appelé Don
 Pédro Darias.

L'Espagne a été contrainte de céder cette Ville à la Couronne d'Angle-
 terre par le Traité de Paix conclu à Utrecht l'An 1713. Gibraltar fut au pou-
 voir des Maures jusqu'au XIII Siècle. Elle leur fut alors enlevée par les Chré-
 tiens, avec le reste de l'Andalousie.

Retour de Gibraltar à Séville.

ALGEZI-
 RA.

SORTANT de Gibraltar pour retourner à Seville, on voit sur la gauche
 une Ville ancienne, nommée Aljézira, Algézira, ou Alzézira, qu'il
 ne faut pas confondre avec une autre du même nom, qui est dans le Royau-
 me de Valence près de Xucar. Celle-ci est un port de Mer, passablement
 grand, près de l'endroit, on étoit autrefois l'ancienne Ville de Calpe, ou
 Carpesse, située à quarante stades, ou à cinq mille pas de la montagne, que
 quelques-uns ont confondue avec Carteia & avec Tartesse, à cause de la res-
 semblance des noms.

Algézire (*) signifie Ile en Arabe, & comme il y en a deux à côté l'une
 de

(*) Labat, Voyage d'Espagne,

de l'autre, qui forment un petit Port assez sûr & de bonne tenue, on les a ^{ALGEZI-}appelées les Algézi-^{RA.}res, c'est-à-dire les Isles, quoique le Port soit ruiné, & que les deux Isles ayent été si rongées de la Mer qu'elles ne paroissent presque plus, on a continué de les appeller toujours les Isles. C'est en cet endroit que les Maures appelés par le Comte Julien, firent leur première descente. Ils s'y établirent puissamment dans la suite, s'y fortifièrent; & comme cet endroit est voisin de Ceuta, où ils faisoient ordinairement leurs armemens, ils débarquoient commodément leurs Troupes en ce Port, & transportoient delà en Afrique les Esclaves, & le butin qu'ils faisoient sur les Espagnols. Ils ont été maîtres de cet endroit pendant près de 700 ans. On voit par-tout aux environs, de leurs Ouvrages, & comme ils étoient laborieux par eux-mêmes & par leurs Esclaves, ils firent un lieu de délices de ce Pais. Ce ne fut qu'en 1344 que le Roi Alphonse XI prit cette Ville par composition après un siège de vingt mois. Les Maures la reprirent quelque tems après, mais voyant qu'ils ne la pouvoient garder, & qu'elle leur étoit inutile, depuis que la prise de Séville les avoit contraints d'abandonner tous les environs, ils la détruisirent, & n'en firent qu'un monceau de pierres avant de l'abandonner.

Elle est encore à peu près dans le même état qu'ils l'ont laissée. On ne voit que quelques mauvaises maisons semées de loin à loin d'une infinité de ruines. Il n'y a d'entier que le Château, qu'ils disent être celui du Comte Julien. J'ai peine à le croire, cependant comme je suis homme de paix, je leur passerai sans peine l'histoire qu'ils en font, qui est trop longue pour être rapportée ici.

Nous allâmes (†) loger dans ce Château vénérable par son antiquité. Son ancien Maître le Comte Julien y vient encore quelquefois, à ce qu'on dit, visiter les trésors qu'il y a cachés. Il est pour l'ordinaire de mauvaise humeur, & il se donne la liberté de maltraiter ceux qu'il trouve logés chez lui sans sa permission. Apparemment qu'il avoit d'autres affaires quand nous y logeâmes, car il ne vint point, & nous fit plaisir.

Le Gouverneur, Alcade, Capitaine, Concierge, car la même personne exerçoit tous ces Emplois, nous reçut fort civilement, & aux meubles près nous fûmes logés assez bien. Il avoit vingt-cinq ou trente Soldats sur pied, qui faisoient la meilleure partie de deux Compagnies qui composoient sa Garnison. Il nous dit que les Anglois ne l'inquiétoient point du tout. Ils faisoient fort sagement; car qu'y trouveroient-ils y venant comme ennemis, nous qui étions amis, n'y trouvant rien. Il est vrai que nous fîmes assez bonne chère de ce que nous avions apporté, & que nous passâmes fort tranquillement la première nuit que nous y couchâmes. Je fus debout le lendemain au point du jour, en attendant qu'on pût donner le bonjour à Mr. le Gouverneur. J'allai me promener dans tous les recoins de ce Château avec un Caporal Biscayen qui parloit François, & qui voyant que j'observois
avec

(†) C'est toujours le Père Labat qui parle.

ALGÉZI- avec attention tous les lieux, & quelques Inscriptions rompues, & si effacées qu'il étoit impossible de les lire, & de les copier, se mit en tête que je cherchois les trésors du Comte Julien. Après un petit préambule d'honnêteté, & une disposition du partage que nous en pourrions faire, il me dit que nous n'étions pas dans le bon endroit, & qu'ils étoient très assurément dans une cave, dont le Gouverneur avoit la clef, que je pourrois pourtant l'avoir en supposant que la curiosité de voir les cristallisations qui y sont, étoit la seule raison qui me faisoit souhaiter de la voir.

Je savois bien qu'il y a à Gibraltar une Grotte profonde & fort longue, où l'on voit des Pétrifications, & des Cristallisations merveilleuses; mais je ne savois pas qu'il y en eût aux Algézières. En attendant nous parcourûmes tous les coins, & recoins de ce Château. Il y a des endroits qui me parurent d'une très haute antiquité, d'autres sont plus modernes, c'est-à-dire, qu'ils n'ont que neuf ou dix siècles, & je crois sans craindre de me tromper beaucoup, que ce sont les dernières réparations qu'on y a faites.

A la fin Mr. le Gouverneur s'éveilla, s'habilla, & vint à notre appartement, où il trouva Mr. de la Gougeodièr endormi. On lui dit que je me promenois dans le Château, il vint me trouver, & nous continuâmes ensemble la visite que j'avois commencée. Il fut le premier à me parler de la cave, & sans faire mention des merveilles de la Nature qui y sont, il m'assura qu'elle renfermoit de grands trésors que le Diable gardoit. Allons les prendre; lui dis-je, nous en ferons un meilleur usage que les canailles qui les gardent. On l'a tenté plusieurs fois, me dit-il, mais on n'y pense plus, parce que ceux qui y ont été, y ont laissé la vie, ou ont été bien maltraités. Allons, allons, lui repliquai-je, nous serons peut-être plus heureux, ne peut-on pas composer avec le Diable. Il se mit à rire, & crut que je savois le secret d'adoucir l'humeur farouche de ces gardiens. Nous retournâmes au logis. Mr. de la Gougeodièr, & notre hôte de Tariffé dirent qu'ils seroient de notre compagnie. Nous primes le Chocolat, & je chargeai mon valet d'un gros pain & d'une bonne bouteille d'eau de vie. Nous primes des lanternes, un fusil de poche, deux marteaux, & autant de pioches, & des armes, & nous nous rendîmes à la porte de cette Grotte. Le Chapelain voulut être de la partie. Il vouloit porter son surplis, son bonnet quarré, son étole; je l'empêchai, mais j'approuvai fort qu'il rassurât les Soldats qui craignoient pour leur Gouverneur, en leur disant qu'il n'y avoit rien à craindre en sa compagnie.

Nous trouvâmes d'abord environ cent degrés assez larges, fort hauts & fort rongés de vieillesse; nous entrâmes ensuite dans une grande & longue Cave, dont le fond étoit extrêmement en pente. Nous y laissâmes une Lanterne allumée pour le besoin. Cette Cave nous conduisit dans une espèce de Labyrinthe, à peu près comme le souterrain de l'Observatoire de Paris, mais dont les allées avoient au moins vingt pieds de largeur, & plus de trente de hauteur. Ce fut en cet endroit que nous commençâmes de voir
des

des Cristallisations magnifiques. Il pendoit des voûtes des morceaux de gla-^{ALGEZI-}
ce, qui sembloient des draps de cristal, si longs que nous en rompîmes a-^{RA.}
vec nos pioches; il y a pourtant du danger à le faire, car nous en faisions
tomber des pièces que dix hommes n'auroient pas portées.

Nous arrivâmes enfin à une Caverne fort haute, & fort large toute ten-
due de ces pièces de Cristal, avec une infinité de figures de même matière,
qui faisoient un effet merveilleux par les différentes réflexions de nos lumiè-
res. C'est-là le lieu où on suppose que le Comte Julien a caché ses trésors. Je
dis qu'il falloit boire à sa santé, & que cette honnêteté le mettroit de bonne
humeur, & sur cela je demandai un verre d'eau de vie, qui me sembla
d'autant plus nécessaire que le froid de ce lieu commençoit déjà à m'incom-
moder. Je dis donc en riant au Gouverneur, allons Mr. à la Santé du
Comte Julien. Notre Chapelain pâlit à ces mots. Voulez-vous nous perdre,
me dit-il, en m'arrêtant le bras que je portois à ma bouche, savez-vous que
vous jouez à nous faire assommer, on ne se moque pas ainsi des morts. Je
me mis à rire, & je dis à mon Valet de tirer un coup de pistolet quand je
boirois. Je bus, il tira, & je ne puis exprimer le tintamare que ce coup
excita dans ces antres souterrains. Il faut s'y être trouvé pour le croire. Une
infinité d'échos répétèrent ce coup, en grossissoient ou diminuoient le son,
selon leur capacité, & je n'exagère point en disant, que ce bruit répété du-
ra près d'un demi quart d'heure.

Comme il ne nous arriva rien de fâcheux après cet acte, chacun but, &
le Chapelain encouragé fit comme les autres. Chaque Santé du Comte Ju-
lien étoit accompagnée d'un coup de pistolet, qui faisoit résonner la caver-
née d'une terrible manière. Après que la ronde fut finie, je demandai où
étoit le trésor; personne ne le savoit, desorte que nous fumes réduits à nous
promener longtems, frappant de côté & d'autre, pour découvrir s'il n'y
avoit point quelque Cave, ou quelque vuide qu'on pût raisonnablement croi-
re être le lieu que l'on cherchoit. Mais nos recherches furent inutiles, nous
nous fatiguâmes envain, & nous fumes contraints de nous contenter du
plaisir de voir des merveilles de la Nature en matière de Cristallisation,
qu'on ne voit que là, & dans la Grotte de St. Michel à Gibraltar. J'en
fis prendre des pièces qui représentoient des branches d'arbres fleuries,
qui n'auroient point eu de prix, si elles avoient été à l'épreuve du So-
leil.

Nous revînmes sans nous égarer, parce qu'il est bien aisé de trouver son
chemin, il n'y a qu'à suivre la disposition du terrain, en montant toujours
on trouve à la fin le commencement de l'escalier. Nous passâmes trois bon-
nes heures dans cette sombre promenade, & si nous ne revînmes pas char-
gés des trésors du Comte Julien, du moins fîmes-nous une bonne provision
d'appétit.

Le reste de l'après-dinée fut employé à visiter les dedans, & les dehors
de cette Ville délabrée, & pendant ce tems-là le Gouverneur eut la bonté
de nous envoyer chercher des chevaux, pour aller le lendemain voir le
blocus,

ALGEZI-
RA.

blocus, qui étoit devant Gibraltar. Il n'auroit pas été de la bienfiance d'y aller à pied quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieue & demie à faire, & beaucoup moins si on avoit pu prendre le chemin le plus droit. Mais il n'étoit pas de la prudence de s'exposer à tomber dans quelque parti des Anglois, qui s'embusquoient quelquefois dans les hailliers & les mazures qui sont autour de la Baye pour surprendre ceux qui s'approchoient trop près d'une petite rivière, qui tombe dans la Baye, où ils alloient faire de l'eau pour leurs Vaisseaux.

Nous partîmes le lendemain au point du jour, avec une escorte de douze Mousquetaires que le Gouverneur nous donna. Ils étoient commandés par son Lieutenant. Notre Compagnie qui étoit de six Cavaliers, fut encore grossie de sept ou huit personnes des Algéziens, qui avoient des affaires au Camp. Nous y arrivâmes sur les neuf heures, sans avoir rencontré personne qui nous donnât seulement le bonjour.

La garde du Camp nous arrêta. Le Lieutenant des Algéziens se fit connaître. L'Officier nous donna un Sergeant, & six Mousquetaires pour nous conduire au quartier d'un Colonel Espagnol des amis de la Gougeodière. Notre Escorte nous attendit au poste où nous avions raisonné. Il fallut traverser tout le Camp pour trouver cet Officier, nous le trouvâmes enfin; il nous reçut avec beaucoup de politesse, nous fit entrer dans sa baraque, nous présenta le Chocolat, & ensuite des Confitures & de très bon vin de Malgue ou de Malaga. Nous lui dîmes le sujet de notre voyage; il nous répondit fort obligeamment qu'il étoit ravi que notre curiosité lui procurât l'honneur de nous rendre quelque petit service; qu'il nous alloit conduire à la visite d'une partie des lignes, & qu'après-dîner, il nous feroit voir le reste.

De l'autre côté de Gibraltar, allant le long des côtes de la Méditerranée, on trouve Estépona, petite Ville située sur une hauteur, au bord de la Mer. C'est la dernière de l'Andalousie de ce côté-là, située vis-à-vis de Marbella, qui est dans le Royaume de Grénade. Allant de Gibraltar à Séville, après trois lieues de chemin, on trouve une seule Hôtellerie, nommée la Venta de Malpico.

Six lieues plus loin, après avoir traversé une rivière, des montagnes, & des vallées, on arrive à Alcalá de los Gazulos, qui est une Ville fort ancienne, vers les frontières de Grénade. Elle est située sur une montagne, d'où l'on découvre, de tous les côtés, une belle & vaste campagne fertile en froment.

Cette Ville fut érigée en Duché en 1558, par Philippe II, en faveur de Don Parafan Enriquez de Ribera, deuxième Marquis de Tarifa, & Comte de los Morales, lequel étant mort sans enfans légitimes, Don Ferdinand Enriquez son frère lui succéda, & par cette succession il devint deuxième Duc d'Alcalá, troisième Marquis de Tarifa, & septième Comte de los Morales. Il eut une nombreuse postérité, dont la branche aînée faillit en la personne de Don Ferdinand, troisième de ce nom, & troisième Duc d'Alcalá

Ayuntamiento de Madrid





HARDALES.
1. Canchos d'agua. 2. Caminos para Malaga.

96.



OSSUNA.



Ayuntamiento de Madrid

97.

cala, qui mourut en 1636 après avoir vu mourir tous ses enfans; desorte ^{ALGEZIRA.} que Donna Marie-Louïse Portocarréro Enriquez, fille de Don Pédro Enriquez Ribéra son frère, & de Donna Antoinette Portocarréro, Marquise d'Alcala de la Laméda, lui succéda, & devint par-là troisième Duchesse d'Alcala, septième Marquise de Tarifa, & d'Alcala de la Laméda, neuvième Comtesse de los Morales. Elle fut mariée avec Don Antoine-Jean de la Cerda, septième Duc de Médina-Céli.

Passant plus avant, on voit sur la droite, Settenil Ville de Grénade, & l'on va passer à Zahara, dont j'ai déjà parlé, située vers la source du Gaudalete; au Nord de Zahara est Moron petite Ville, appelée anciennement Arucci, & à l'Orient Hardalès vers les frontières de Grénade.

Hardalès est située dans une plaine inégale, au pied d'un Roc fort haut, fort étroit & fort roide, dont toute la cime est occupée par un Château, qu'on estime extrêmement fort. On y fait venir l'eau par un bel Aqueduc, construit à grands frais, & du Château elle est conduite dans la Ville, où elle coule dans une fontaine. La richesse des habitans vient de leurs champs & de leurs paturages, qui font d'un fort grand rapport.

O S S U N A.

A six ou sept lieues, au Septentrion de Hardalès, est Ossune, ou Ossuna. ^{OSSUNA.} ne, en Espagnol, Ossuna, Ville célèbre & fort ancienne, à cinq ou six lieues au Midi d'Ecija, assez grande & passablement bien peuplée, contenant quatre à cinq mille feux. Elle étoit autrefois connue sous le nom d'Ursao, Urson, & Orsonna, & passoit pour une Ville forte par sa situation, ayant seule une fontaine, qui fournissoit d'eau tous les habitans, tandis que toute la campagne d'alentour étoit sans eau, à huit milles à la ronde; tellement que lorsque Jule César l'assiégea, il fallut faire tout venir au Camp de fort loin. La même chose se voit encore aujourd'hui.

La même fontaine subsiste toujours, & fournit de l'eau en assez grande abondance pour suffire aux besoins de tous les habitans: mais toute la campagne voisine est entièrement sèche, n'ayant ni ruisseau, ni fontaine: aussi n'y croît-il aucun arbre, à la réserve de quelques oliviers, qui ont été plantés par les Maures.

Cette Ville appartient à des Seigneurs de la Maison des Girons, qui n'ont pris que le titre de Comtes d'Urenia, jusqu'à l'An 1562, que Philippe II leur permit de prendre celui de Duc d'Ossone. Un Seigneur de cette Maison, nommé Pierre Giron, Grand-Maitre de l'Ordre de St. Jaques, conquit Archidona sur les Maures l'An 1472, & obtint d'Henri IV, Roi de Castille, la permission de l'unir à son Domaine, avec diverses autres petites Places.

Après lui Jean Tellez Giron, le second du nom & de la famille, bâtit à Ossone, l'An 1534, une Eglise magnifique, à l'honneur de la Ste. Vierge, construite de beau marbre blanc, & l'enrichit d'une grande quantité de vaif-

OSSUNA. felle d'or, & d'ornemens sacerdotaux très somptueux, de soie en broderie d'or. Il y fonda aussi divers Monastères, aux Religieux de St. Dominique, à ceux de St. François, à ceux de St. Augustin, aux Minimes de l'Ordre de St. François de Paule; & hors de la Ville il fonda deux autres Couvens, l'un pour les Recollets au Mont Calvaire, & l'autre aux Observans. La Comtesse Marie sa femme fonda le Couvent des Religieuses de Ste. Claire: ils bâtirent encore beaucoup d'autres Couvens en divers endroits de leurs Terres: ils établirent à Ossone un Hopital pour les pauvres & pour les Enfans trouvés, & l'An 1549, une Université assez bien rentée. Un Duc de ce nom, qui a été Viceroy de Naples, s'est rendu célèbre par ses bons tours, dont plusieurs ont été publiés.

La Maison de Giron descend de celle d'Acuña, comme l'on peut voir dans l'Histoire Généalogique de cette famille écrite par le Docteur Gudiel. Don Martin Vasquez d'Acuña, qui devint Comte de Valence, par sa seconde femme, ayant épousé en premières nocces Donna Thérèse, fille & héritière de Don Alfonse Telles Giron, Seigneur de Fréchose, en eut un fils qui porta le nom & la qualité de son ayeul maternel, & s'étant marié avec Donna Marie Pachéco, Dame de Belmonte, fut père de Don Jean Pachéco, & de Don Pedro Giron, dont le premier est chef de la famille de Pachéco, Ducs d'Escalona; & l'autre a été Grand-Maitre de Calatrava, & Bisayeul du premier Duc d'Ossone, duquel descendoit Don François Marie de Paul Tellez Giron, sixième Duc d'Ossone, cinquième Marquis de Peñafiel, de Fromesta & de Caracena dixième Comte d'Ureña. Il étoit fils du Duc Gaspar Tellez Giron, qui fut fait Gouverneur du Milanez, puis Conseiller d'Etat & Grand Ecuier de la Reine, & qui mourut d'apoplexie le 2 Juin 1694, étant en conférence avec le Roi, & de Donna Anne-Antoinette de Benauides, Carillo & Tolède, Marquise de Fromesta & de Caracena, sa seconde femme. Il étoit Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, un des quatre Capitaines de ses Gardes, & fut fait Premier Plénipotentiaire à la Paix d'Utrecht, où il se distingua par l'éclat de sa dépense, & mourut à Paris au mois de Mars 1716. Il avoit épousé en Décembre 1694 Donna Marie Vélasco & Benauides, fille unique de Don Inic Fernandez de Vélasco & Tovar, neuvième Connétable de Castille, & huitième Duc de Frias.

Entre Ossone & Ecija, se trouvent des Marais & des creux profonds en terre, fort dangereux, appelés Lagunas en Espagnol.

M A R C H É N A

**MAR-
CHENA.**

SORTANT d'Ossone pour aller à Séville, après deux ou trois lieues de chemin, on passe à Marchéna, Ville ancienne, appelée autrefois Colonia Marcia, de son Fondateur L. Marcius, qui commanda l'Armée Romaine, après la mort de Cn. Scipion.

Marchéna est située sur une Colline au milieu d'une plaine, à neuf lieues de

de Séville. Du côté qui conduit à cette Capitale, elle a un Fauxbourg, MAR-
CHENA. plus grand que la Ville même, avec un Hopital assez bien renté.

Cette Ville est à-peu-près dans la même situation qu'Offone, à l'égard de l'eau. L'on n'y a point d'autre eau que celle qu'on tire d'une grosse fontaine, qui est dans le Fauxbourg vis-à-vis de l'Hopital; & tout le territoire est entièrement à sec, sans rivière, sans fontaine & sans aucune source d'eau. Malgré cette aridité, la campagne est fertile en toutes choses, sur-tout en olives: les blés y croissent & y meurissent fort bien, à la réserve qu'ils sont un peu clair-semés.

Les Ducs d'Arcos possèdent cette Ville avec titre de Duché, l'ayant eue des Rois de Castille en échange du Marquisat de Cadix, qu'ils avoient anciennement; & comme ces Seigneurs y font leur résidence ordinaire, ils se sont tellement appliqués à l'embellir, qu'elle peut entrer en parallèle avec les Villes voisines, soit pour la beauté des édifices, ou pour le nombre des habitants & pour la fertilité du terroir. Quelques-uns ont cru que cette Ville étoit l'ancienne Attégua; mais il y a de l'apparence qu'ils se trompent: les ruines de cette Ville antique sont bien loin delà dans le voisinage d'Alcala-Réal. ANDA-
LOUSIE.

L'Andalousie est une partie de l'ancienne Bétique, qui comprenoit cette Province, le Royaume de Grénade, & l'Estrémadoure. C'est-là qu'étoit en partie la Béturie (*Baturia*), laquelle s'étendoit entre le Guadalquivir & la Guadiana, d'un côté dans l'Estrémadoure, & de l'autre dans l'Andalousie; étant coupée au milieu par la Montagne Mariane, (la Sierra Moréna), qui la traversoit tout du long. Cette Province est le lieu où habitoient les Cunées, les Celtes ou Celtiques, les Turdétains & les Turdules.

J'ai déjà remarqué ailleurs que son nom lui vient des Vandales, qui l'appellèrent Wandalenhaus, d'où par corruption est venu le nom d'Andalousie. On a pu voir, par la description des principaux lieux de cette Province, qu'elle est, sans contredit, la meilleure de toute l'Espagne: fertile en fruits exquis de toute sorte, abondante en miel & en vin excellent, riche en grain, en soie, en sucre, en huile fort douce & fort délicate, & en troupeaux de gros & de menu bétail, sur-tout en chevaux, qui sont très estimés; & féconde en minières de divers métaux, & de vermillon, que la terre cache dans ses entrailles. On a pu remarquer qu'il y a une forêt toute entière d'oliviers près de Séville.

J'ajouterai ici qu'on en tire tous les ans une quantité surprenante d'huile, qui monte, à ce qu'on prétend, à 60 mille quintaux. Il est vrai que la chaleur y est extrême en Été; mais il y a du remède à cela; l'on n'a qu'à dormir pendant le jour, & à marcher ou travailler la nuit, selon le proverbe des gens du País: *Quien fuere al Andalusia, ande la noche, y duerma el dia.* Du reste l'air est ordinairement fort doux, & il y souffle à certains tems un petit vent frais, qui est merveilleusement agréable.

On trouve dans les Montagnes de l'Andalousie, une espèce de Mercure ou d'argent-vif, qui sert à purifier l'or, & à le séparer des autres métaux:

ANDALOUSIE. mais il est fort caustique & vénimeux, tellement que les pauvres gens, qui le tirent de la mine, sont tous pâles & défaits, comme des squelettes. Les Orfèvres, qui l'emploient, ont la précaution de tenir à la bouche une pièce d'or, qui se trouve toute couverte de Mercure, lorsqu'ils la tirent. Les rochers, d'où l'on tire ce minéral, sont tout rouges du vermillon, qui s'y trouve en grande quantité.

L'Andalousie rapporte de gros revenus au Roi. La grande Douane de Séville vaut seule 154 millions, 319 mille Maravédís, qui font environ trois millions, 395 mille & 18 livres de France; & la Ville vaut au Roi 182 millions, 387000 Maravédís, c'est-à-dire, 4 millions, 12514 livres de France; & tout le reste à proportion.

LE ROYAUME DE GRENADE.

LE ROY. **L** Es autres Provinces, que nous avons à parcourir, ne nous arrêteront
DE GREN. pas tant, n'étant ni si grandes ni si considérables, que celle que nous venons de décrire. Le Royaume de Grénade est celui qui se présente ici le premier à notre vue.

Il prend son nom de sa Capitale, & est une partie de l'ancienne Bétique, habitée autrefois par les Séxitaïns, par les Bastules, & par les Poenes. Il a la Nouvelle Castille au Septentrion; le Royaume de Murcie au Levant; la Méditerranée au Midi, & l'Andalousie au Couchant. Il a environ 70 lieues de longueur, trente de largeur, & quatre-vingts de côtes.

Ses principales rivières sont le Xénil, lequel prend sa source un peu au-dessus de la Capitale, dont il baigne les murailles, & après avoir passé à Loxa, il entre dans l'Andalousie, quelques lieues au-dessous de cette dernière Ville: Le Guadalantin, qui prend sa source dans le voisinage de Guadix, & dont le cours bizarre coule de l'Occident à l'Orient, & entre dans le Royaume de Murcie, un peu au-delà de Velez-el-Rubio. Le Rio-frio, c'est-à-dire la rivière froide, ainsi appelée à cause de la froideur extrême de son eau, dont la source paroît au pied des montagnes voisines d'Alhama, presque dans le cœur du Royaume, & va se jeter dans la Méditerranée près de Puerto de Torres: Le Guadalquiviréjo, petite rivière appelée autrefois Malaca, qui prend naissance près de Munda, & se décharge dans la mer près de Malaga.

Sur la côte de la mer, & bien avant dans les terres, on ne voit que des montagnes fort hautes, coupées de belles vallées de distance en distance, ce qui fait le plus agréable paysage du monde.

Parmi tant de montagnes, celles qu'on appelle las Alpuxarras, sont si hautes, que de leur sommet on voit non-seulement le Détroit de Gibraltar, mais encore toute la côte de Barbarie, & les Villes de Tanger & de Ceuta. On fait dériver leur nom d'un fameux Capitaine Maure qui en eut le commandement, nommé Alpuxar. Elles s'étendent entre Véles & Almería, & ont dix-sept lieues de longueur sur onze de largeur.

Elles

Elles ne sont habitées que par des Morisques, tristes restes de la ruine de ^{LE ROY-}leur ancien Empire, lesquels ayant embrassé la Religion Chrétienne, qu'ils ^{DE GREN.} professent encore, ne laissent pas de conserver leur ancienne manière de vivre, leurs habits, & leur langue particulière, qui est un mélange monstrueux d'Arabe & d'Espagnol. Elles sont partagées en onze quartiers, que les habitans appellent en leur langage corrompu Taus, & les Espagnols Cabeça de Partido.

Les principaux de ces Quartiers sont Taa de Orgiva, & Taa de Pitros, appelé ainsi parce qu'il est renfermé entre deux Bourgs, dont l'un s'appelle Pitros, & l'autre Portugos. On voit dans ces montagnes des arbres fruitiers d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse: mais ce qu'on y remarque de plus extraordinaire, c'est un ruisseau, dont l'eau teint en noir dans un instant les filets de lin ou de soie qu'on y plonge. Près delà est une caverne qui exhale une vapeur si maligne, qu'elle tue les animaux qui s'approchent de son ouverture.

De toutes les Contrées d'Espagne, les Alpuxarras sont les plus peuplées. Tout le pays est couvert d'un nombre incroyable de Bourgs & de Villages, qui sont la demeure de ces Morisques, lesquels ayant conservé le naturel vigilant & laborieux, tandis que les Espagnols naturels se sont plongés dans la paresse & la fainéantise, s'appliquent avec un soin merveilleux à la culture des terres, tellement que toutes ces montagnes sont plantées de vignes & d'arbres fruitiers qui produisent du vin excellent & des fruits exquis qu'ils vont vendre à Véles-Malaga, & en quelques autres endroits de la côte, pour être revendus par ceux qui les leur achètent, à d'autres Marchands des pays étrangers.

Toute la côte du Royaume étant vis-à-vis de l'Afrique, par conséquent exposée aux courses des Pirates Turcs, & à ceux d'Alger & de Tunis, on y voit tout du long, d'espace en espace, depuis le Détroit de Gibraltar, jusqu'au Rio-frio, un grand nombre de Tours élevées pour servir de Védettes, d'où l'on découvre les vaisseaux dans la mer, ainsi qu'il a été dit en parlant des côtes du Royaume de Valence.

Quoique le Royaume de Grénade soit la partie la plus Méridionale de toute l'Espagne, il est pourtant un des plus sains & des plus tempérés, n'étant ni brûlé par les grandes chaleurs, ni incommodé par un froid excessif. On y trouve presque à chaque pas des sources d'eau vive, des rivières & des ruisseaux, qui venant à se croiser & à s'entrecouper les unes les autres en divers endroits, forment des Labyrinthes agréables, bordés de tous côtés de fleurs & d'une verdure perpétuelle. A une lieue de Grénade on trouve les célèbres bains d'Alhama, & à quatre ceux d'Alicun, dont les premiers sont propres pour les maladies causées par une humeur froide, & les autres pour celles qui procèdent d'une humeur chaude & sanguine. L'eau du Darro a, à ce qu'on prétend, la propriété de guérir de toutes sortes de maux les animaux qui en boivent; & c'est pour cette raison que les Habitans du Pais

LE ROY. appellent son eau, le bain salutaire des Brébis. Non loin d'Antéquera, on
DE GREN. voit une fontaine dont l'eau guérit de la gravelle.

Du côté qui regarde le Midi, on voit d'une part de vastes plaines, & des champs très fertiles, & de l'autre des montagnes très hautes. Mais cela n'empêche pas que le Pais, quoique raboteux & hérissé de rochers escarpés, ne soit tellement abondant, qu'il fournit non-seulement les choses nécessaires pour l'entretien de ceux qui l'habitent, mais même pour en pourvoir les Etrangers; & pour tout dire en un mot, toutes les Contrées de ce Royaume sont généralement si fertiles, qu'elles n'ont presque pas besoin de culture, ni de l'industrie des hommes.

Du tems que les Maures le possédoient, il étoit le Pais du monde le plus peuplé & le plus riche. Toutes les collines étoient aussi couvertes de vignes, d'arbres fruitiers, de Bourgs & de Villages, que le sont encore celles des Alpuxarras, dont j'ai déjà parlé. Mais à présent elles ne sont, à beaucoup près, ni si peuplées, ni si bien cultivées, à cause que l'Agriculture y est fort négligée par les Espagnols. Toutefois, ce Pais rapporte aujourd'hui autant, ou plus qu'aucun autre de toute l'Espagne, sur-tout, les endroits qui sont arrosés par le Xénil, & par le Darro.

Tout le terroir de ce Royaume est fertile en grains, en vin, en huile, en sucre, en lin, en chanvre: ses montagnes & ses campagnes produisent toutes sortes de fruits excellens, comme grenades, citrons, limons, oranges, olives, capres, figues, & amandes. Tout le Pais fourmille de meuriers, par le moyen desquels les Habitans nourrissent une multitude de vers à soie, dont ils retirent un profit immense. On y voit une infinité de forêts qui produisent quantité de galls, qui servent à faire l'encre, à épaisir les cuirs, & sont propres pour la Médecine. Elles produisent encore des palmiers, dont les dattes qu'on en recueille, sont d'un grand secours, aussi bien que du gland que produisent les chênes, qui outre qu'il sert à nourrir le bétail, est d'un goût si délicat, qu'il surpasse celui des noisettes les plus fines; c'est pourquoi ceux du Pais en envoient à Madrid aux Grands d'Espagne, qui s'en font un régal délicieux.

On fait combien on y recueille de raisins secs, qu'on appelle Passerilles: mais bien des gens ignorent de quelle manière on les apprête; c'est pourquoi j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de le dire en passant. Avant toutes choses, il est bon de savoir qu'il y a de deux sortes de Passerilles, les unes qu'on appelle Passerillas del Sol, & les autres Passerillas de Lèxia; c'est-à-dire, Passerilles de Soleil, & Passerilles de lessive.

Les premières se font ainsi: Quand les raisins destinés à être mis en Passerilles, sont presque mûrs, on coupe la queue du raisin à moitié, afin que l'humour radicale ne le puisse plus pénétrer, & que toutefois il demeure pendant au sarmant, de sorte que le Soleil venant à darder là-dessus, ce raisin se confit, & se sèche peu à peu; & lorsqu'on remarque qu'il est assez sec, on le cueille, & on le serre. L'autre espèce de Passerille se fait de la manière suivante.

Lors-

Lorsqu'on taille la vigne, on fait des faisceaux du sarment qu'on coupe, ^{LE ROY-} qu'on garde jusqu'au tems des vendanges. Lorsqu'on a cueilli le raisin, ^{DE GREN.} on fait bruler ces faisceaux, des cendres desquels on fait une lessive, dans laquelle on plonge le raisin, puis on le met sur une aire bien dure & bien nette environ l'heure de midi, & on le laisse ainsi exposé aux ardeurs du Soleil, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment sec, après quoi on le met dans des cabas. On fait la même chose avec des branches de figuier, pour préparer les figues de cabas.

On y recueille aussi quantité de miel & de cire. Dans les montagnes voisines d'Antéquera, il y a plusieurs endroits où le sel se fait, non pas par le moien du feu, mais par l'ardeur du Soleil, qui venant à darder ses rayons sur l'eau de la pluie, & des fontaines, rassemblée dans certains lieux bas, l'épaissit, & la convertit en très bon sel dont on fait un commerce considérable.

Dans les mêmes montagnes, on trouve de très belles pierres pour les plus superbes bâtimens, & quantité d'une autre pierre blanche qu'on appelle Yesso, qui étant mise en œuvre, ressemble au plâtre, & produit le même effet pour enduire & pour blanchir. Elle s'emploie aussi pour faire une espèce de colle, que les Architectes Espagnols appellent Tarras, & qu'on emploie pour fortifier les murailles & les édifices: on en use encore pour boucher les Vaisseaux de terre & de bois qu'on envoie aux Indes & ailleurs, pleins de diverses liqueurs.

On trouve encore en divers endroits des grénats, des hyacinthes, & autres pierres précieuses. Le Sumac est très commun dans les montagnes, duquel les Grénadins font un grand commerce avec les Etrangers, & s'en servent utilement dans le País pour apprêter & pour épaissir les peaux de boucs, de chevres, & le maroquin.

Les Habitans du País sont fort polis, d'humeur facile, & d'une aimable Société, adroits de leur corps, & très propres pour les armes. Quoiqu'ils aient beaucoup dégénéré de l'application & de la vigilance de leurs Pères, ils sont pourtant les peuples les plus laborieux de toutes les parties Méridionales d'Espagne. Ils sont si sobres, qu'ils ne boivent presque pas de vin; & pour que leurs enfans les imitent en cela, ils leur défendent l'usage de cette liqueur jusqu'à un certain âge fort avancé.

Voici quelles sont les principales Villes du Royaume de Grénade par rapport à leur situation.

Les Places les plus considérables sont	Grénade,
	Guadix,
	Baça,
	Guescar,
	Loja;
	Santa-Fé,
	Alhama,
	Anté

LE ROY.
DE GREN.Dans les
Terres.Les Places les
moins confi-
dérables sont

Antéquera,
Ronda.
Setténil,
Lora,
Estépa,
Vélès de Malaga,
Albanuélas,
Cardiar,
Taron,
Véria,
Uxixar,
Anduxar,
Cangivar,
Hoancz,
Santa Cruz,
Nerca,
Porcena,
Montéijcar,
Cogollos,
Monachil,
Monda.
Malaga,
Almería,
Muxacra,
Véra,
Marbella.
Fuengirola,
Molina,
Porto de Torres,
Almunécar,
Salobréna,
Motril,
Castel Ferro,
Béria,
Adra,
Aladra,
Castel Grimaldo.

Les Places les
plus confi-
dérables sontSur la
Côte.Les Places les
moins confi-
dérables sont

Voici une nouvelle distribution des Villes de ce Royaume selon les quatre
Diocèses.

Ronda,
Séténil,
Monda,

Mar-





Perspective de la Chancellerie de GRENADE, et d'un côté du Palais des Rois Mores.

100.



ALHAMBRE.

1. Palais des Rois Mores.
2. Palais des Rois Chrétiens.
3. Xeneraliſe.

4. Sainte Helene.
5. Eglise Cathedrale.
6. Partie de la muraille de Grenade.

7. Montagnes d'Alhama.
8. Sainte Marie.
9. Caſtillo mayor.

101.





MARCHENA.

98.



1. L'église Cathédrale. 2. L'Alhambra.
3. Le Quartier d'Algarve.
4. Le Quartier de Grenade.

La Ville de GRENADE.

5. Antiquités.
6. Sierra Nevada.
7. Les Théâtres. 8. S. Jilena.

Ayuntamiento de Madrid

99.

Le Ro- yaume de Gréna- de a	Dans l'Evê- ché de MA- LAGA.	Marbella,	LE ROY- DE GREN.
		MALAGA,	
		Cartama,	
		Antéquera,	
		Vèlès de Malaga.	
	Dans l'Evê- ché de GRE- NADE.	Alhama.	
		Boxa,	
		Santa-Fé,	
		GRENADE, Capitale du Royaume,	
		Almunécar,	
	Dans l'Evê- ché d'ALME- RIA.	Valobrenna,	
		Motril.	
		Adra,	
		ALMERIA,	
		Muxacra,	
	Dans l'Evê- ché de GUA- DIX.	Véra.	
		GUADIX,	
		Baça,	
		Huesca.	

Pour faire par ordre la description du Royaume de Grénade, je suivrai la route de ceux qui vont de Madrid à Grénade; pour y aller on traverse une partie de l'Andalousie, & la première Ville, qu'on rencontre à l'entrée du Royaume, à sept ou huit lieues des frontières, est la Capitale même, qui a donné le nom à tout le Royaume. On y arrive après avoir marché 4 lieues dans une montagne, qui conduit à une belle forêt de chênes verts, longue de trois lieues.

La Ville de G R E N A D E.

GRENADE est une grande Ville bâtie par les Maures dans le X Siècle. GRENADE. Elle est située, suivant les Observations Astronomiques à 18 d. 15' DE. de Longitude, & à 37 d. 30'. de Latitude, selon Lévera (*). Le Père Riccioli (†) ne met que quatre Minutes de plus pour la Longitude. La Latitude est la même. Quelques-uns ont cru qu'elle étoit l'ancienne *Eliberis*, ou *Illiberis*, illustre par quelques Conciles qu'on y a célébrés: mais cette Ville étoit un peu au dessus de Grénade, sur une colline qui conserve encore aujourd'hui le nom d'Elvire; & l'une des portes de Grénade, par où l'on y alloit, en a retenu le nom d'Elvéria. On a déterré dans l'Alhambra, un Quartier de Grénade, une Inscription ancienne, où se trouve le nom d'Il-liberis. Voici cette Inscription (‡).

IMP.

(*) *Astronom. reſtitut.* l. I. p. 262.

(†) *Géograph. reſormat.* l. 9. p. 398.

(‡) *Gruter.* p. 272. n. 7.

GRENADE
DE.

IMP. CAES. M. AVRELIO.
PROBO. PIO. FELICI INVICTO.
AVG. NVM. MAIESTATIQ.
DEVOTVS. ORDO. ILIBER.
DEDICAT. P. P.

On voit encore à Grénade l'Inscription suivante (a).

FLAVIÆ. VALERIÆ. TRANQUILLINÆ.
AUGUSTÆ. CONJUG. IMP. CÆS.
GORDI. PIL. FELL. AUG. ORDO.
MILIT. FLOPIANI ILLIBERITANI
DEVOTUS NUMINI MAJESTATIQUE.
SUMPTU PUBLICO. POSUIT.

Quoique ces Inscriptions se trouvent à Grénade, ce n'est pas à dire, comme le prétend Monsieur La Martiniere (b) que cette Ville soit aussi ancienne qu'elles, on peut les y avoir apportées. Ce savant Géographe détruit en même tems l'opinion de ceux qui tiennent qu'*Eliberis*, *Eliberi*, *Iliberi*, ou *Liberini*, ou plutôt *Eliberini*, est la Ville de Grénade. Ce qu'il dit sur cet article mérite d'être rapporté.

„ Ce lieu, dit-il, en parlant d'*Eliberis*, &c. déjà connu du tems de Plin-
„ ne (c), qui le nomme *Iliberi* dans l'Edition du R. P. Hardouin, est de-
„ venu fameux par le Concile qui y fut célébré vers l'an 305, sous le Ponti-
„ ficat de St. Marcel Pape.

„ Je suis en cela l'opinion du P. Labbe, quoique je n'ignore pas combien
„ l'époque de ce Concile est incertaine. Barbarus dans ses Notes sur Méla
„ (d) parlant de cette Ville à l'occasion de l'autre de même nom, dit que
„ c'est à présent une Ville très riche nommée *Grénade*, dans le Pais de mê-
„ me nom. Il allègue en preuve ce qui n'en est pas une, à savoir, qu'une
„ des portes de Grénade s'appelle encore *la Puerta de Elvira*: comme si les
„ portes prenoient le nom de la Ville où elles sont, & non pas celui du lieu
„ où mène le chemin dont elles sont, pour ainsi dire, le commencement.
„ Le P. Labbe (e) dit fort bien que ceux-là se trompent qui prennent *El-
„ beris* pour *Grénade* même. Cette Ville étoit le Siège d'un Evêché Suf-
„ fragment de Séville (f). St. Grégoire surnommé le Bétique, ami & con-
„ temporain de Lucifer Evêque de Cagliari, en fut fait Evêque vers le mi-
„ lieu du IV Siècle. Flavius (g) autre Evêque d'Eliberis souscrivit au pré-
„ mier Concile d'Eliberis: Oronce au second de Tarragone; & Etienne au
„ troisième de Tolède. Ce Siège a été ensuite transféré à Grénade qui s'est
„ accrue des ruines d'Elvire. Cette dernière n'est plus qu'un Village, qui
„ même est négligé dans les Cartes générales & particulières de l'Espagne.

„ Le

(a) Gruter. p. 272. n. 7.

(b) Dict. Geogr. à l'Article Grénade.

(c) L. 3. c. 1.

(d) L. 2. c. 5.

(e) Geog. Synod.

(f) Baillet, Topogr. des Saints. p. 179.

(g) Carol. à S. Paulo, Geog. Sac. p. 182.

„ Le R. P. Hardouin dit que l'ancienne *Iliberi* étoit située sur une Monta-GRENA-
 „ gne qui en a pris le nom de *Sierra d'Elvira*. DE.

Quant au nom de Grénade, les Ecrivains sont partagés sur son étymologie; les uns prétendent qu'elle a été ainsi appelée de la grande quantité de grénadiers qui s'y trouvent, les autres de sa ressemblance à une Grénade, en ce que les maisons y sont disposées comme les grains, dans le fruit qui porte ce nom; d'autres le font venir de *Gar-Nat*, mot Arabe ou Grénadin, qui signifie l'Antre ou la Caverne de Nat, Nymphé ancienne, qui habitoit au voisinage de cette Ville; & d'autres, de *Grana* mot Espagnol, signifiant la graine dont on teint en écarlate, qui se trouve en grande quantité dans ce Pais-là.

Mais sans nous mettre en peine de l'origine de son nom, il faut remarquer que sa situation est tout-à-fait merveilleuse, en partie sur des montagnes, & en partie dans la plaine. Elle passe pour l'une des plus grandes Villes de l'Espagne, & l'est aussi effectivement, ayant près de douze mille pas de circuit, une muraille flanquée de mille & trente Tours, & douze Portes, dont l'issue, du côté de l'Occident, conduit à de belles & d'agréables campagnes, mais celle de l'Orient a des lieux fort rudes & montueux. On y remarque eutr'autres deux côteaux élevés, qui laissent entre-deux une vallée profonde, où coule une petite rivière nommée le Darro: cette rivière après avoir traversé une partie de la Ville, va se jeter, près de l'une des Portes, dans le Xénil qui lave ses murailles: elle roule des paillettes d'or & d'argent dans son sable, delà vient qu'on l'appelle communément *El rio del oro*.

La Ville de Grénade est partagée en quatre Quartiers différens, qui sont distingués par des noms particuliers; Grénade, Alhambra, Albaycin ou Alveisin, & Antiquéruela. Le premier Quartier, qui retient le nom Grénade, est la principale partie de la Ville, située dans la plaine & dans les valons qui sont entre les montagnes. C'est là que demeurent la Noblesse & le Clergé, les Marchands & les plus riches Bourgeois, & où se tiennent les marchés. Tout ce Quartier est orné de très beaux bâtimens, publics & particuliers, & de diverses places publiques, avec des fontaines. Les maisons des Nobles, des Ecclésiastiques & des Marchands, sont très belles, très propres, bien bâties, & fort commodes, accompagnées de beaux jardins & de fontaines.

Les principales rues sont voûtées, à cause des canaux, par le moien desquels on conduit l'eau dans les maisons particulières, qui ont toutes leur fontaine; delà vient que les carosses y sont défendus. C'est dans ce Quartier que se trouve l'Eglise Cathédrale & la Chancellerie, ou le Parlement du Royaume.

L'Eglise Cathédrale est une très belle pièce, qu'on a commencé de bâtir il y a un peu plus de cent ans. Elle n'est pas fort grande, mais elle a un très beau dôme, soutenu par douze grands piliers très artistement travaillés, supportant des arcades, sur lesquelles on voit deux rangs de balcons de fer doré.

GRENADE.

ré. La voûte est toute peinte & dorée, & contre les douze piliers paroissent les statues des douze Apôtres en bronze doré, de grandeur naturelle. Sur le grand Autel est un beau ciboire d'argent doré, dans lequel on tient le S. Sacrement. Près delà est la Chapelle du Roi, où Ferdinand V qui conquit Grenade il y a un peu plus de deux cens ans (*) voulut être enterré avec la Reine Isabelle sa femme. Leurs corps sont dans deux beaux sépulcres de marbre, à l'un desquels on voit aux quatre coins quatre harpies, & à l'autre quatre Saints.

A la gauche, au milieu de la Chapelle, paroissent deux autres tombeaux où l'on a mis les corps de la Reine Jeanne leur fille, & celui de Philippe I son mari, Archiduc d'Autriche, Roi d'Espagne, & père de Charles-Quint. Au dessous de la Chapelle on trouve un Caveau, rempli de cercueils de plomb, où l'on a enterré un grand nombre d'autres Rois.

La Sacristie est richement fournie: on y montre, entr'autres raretés, l'épée & la couronne du Roi Ferdinand V, divers ornemens de l'Eglise, les uns à l'antique, façonnés de mailles d'or l'une sur l'autre, & d'autres à la moderne, brodés de pierreries. Près delà est un ancien bâtiment, qui a servi de Mosquée aux Maures: il est tout bâti en portiques, soutenus par des piliers de marbre: il subsiste encore en son entier, & les Chrétiens en ont fait une Eglise paroissiale.

La Chancellerie, où s'assemble la Cour, est dans le même Quartier, elle a sur le devant une grande & magnifique place, dont la forme est un quarré long, de quatre cens pieds de longueur, sur deux cens de large, avec une belle fontaine de jaspe: les Grenadins l'appellent en leur langue, brivarambla, c'est-à-dire, sablonneuse. A l'un des côtés de cette place est la Chancellerie, dont je parle, ornée d'un beau frontispice, enrichi de colonnes d'albâtre, & fort bien fait: on y entre par trois portaux, dont celui du milieu est plus élevé que les autres; au dessus des portaux on voit un beau rang de fenêtres accompagnées de balcons dorés.

L'intérieur du bâtiment est une grande cour, environnée de chambres à chaque étage. C'est là qu'est la Trésorerie, & où s'assemble le Conseil Souverain de Grenade, composé de plusieurs Conseillers, qui sont appelés Oidores, c'est-à-dire, Auditeurs. De l'autre côté de la place, vis-à-vis de la Chancellerie, on voit une maison fort longue, nommée Alcacéria, partagée en près de deux cens boutiques, où les Marchands étalent toute sorte de marchandises, particulièrement des étoffes de soie. Outre cette place, il y a la Plaza Mayor, où l'on court les Taureaux; elle est au milieu de la Ville, fort grande & fort belle.

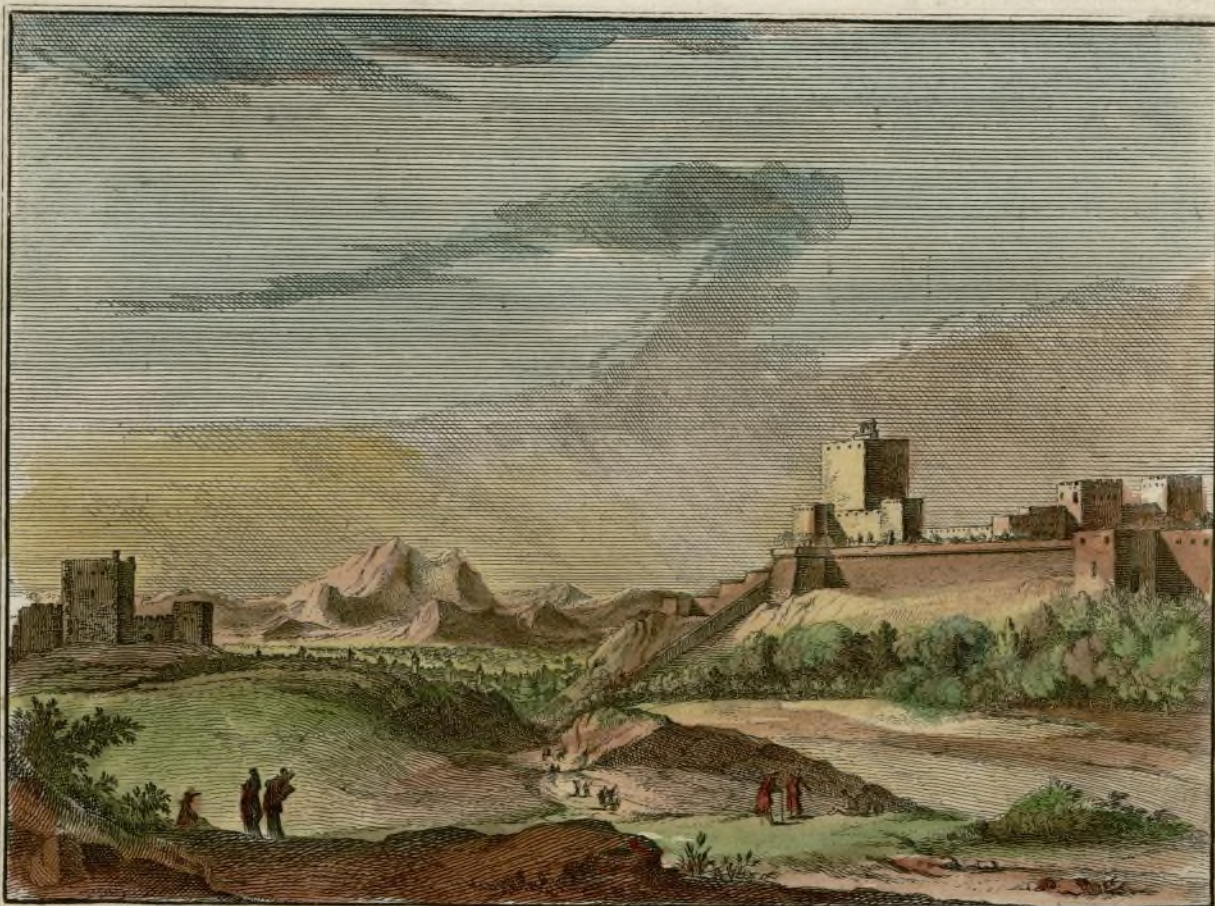
Le

(*) Ferdinand se présenta devant Grenade un Samedi 23 d'Avril 1491, & cette Ville se rendit, le 1 de Janvier 1492. Nous avons rapporté ci-

dessus dans les *Annales*, les particularités les plus remarquables de ce Siège sous l'An 1491.



Palais des Rois Chrétiens à GRENADE. Vu par dedans de la Cour.



Palais des Rois, Mores de GRENADE. Vu par derriere.

Ayuntamiento de Madrid



Vue du Palais bâti par les Rois Chrétiens à GRENADE, considéré par devant.

102.



Vue de l'Eglise Cathédrale de GRENADE, du Palais des Rois Mores et du chemin qui y conduit.

103.

Le second Quartier de Grénade est sur des montagnes, qui commandent ^{GRENA-} le reste de la Ville, appelé Sierra del Sol, la montagne du Soleil, parce ^{DE.} qu'il est tourné vers le lever du Soleil, & dans une très belle exposition. Les Maures Grénadins le nomment Alhambra, ce qui en leur langue signifie rouge, soit parce que son fondateur portoit le nom d'Alhamar, soit parce qu'il étoit roussé, soit à cause de la terre rouge qui s'y trouve, & qui se fait encore remarquer dans les édifices.

Ce Quartier est habité en partie par des Grénadins, & en partie par des francs Espagnols. C'est là qu'on voit deux Châteaux ou Palais, bâtis, l'un par les Rois Maures, & l'autre par Charles-Quint ou par son fils Philippe II; l'un & l'autre fort considérables par leur situation admirable, par la charmante vue dont on y jouit, par leur magnificence, & le premier par son antiquité. On y monte de la Ville basse par une belle & longue allée fort unie, bordée, aux deux côtés, de grands ormeaux, au milieu de laquelle est une très belle fontaine de marbre jaspé, embellie de jolies petites statues, qui jettent l'eau plus haut que le sommet des arbres. Cette allée vous conduit en tournant, & en montant jusqu'à ces Palais.

Avant que d'entrer dans celui des Rois Maures, on arrive dans une grande place, où se voit celui qui a été bâti par les Rois Chrétiens: c'est un superbe corps de logis quarré, bâti d'une pierre de taille toute piquée, à la réserve des bandeaux des fenêtres, qui sont de marbre noir. Tout à l'entour de l'édifice, on voit au dessous des fenêtres un grand nombre de têtes d'aigles & de musles de lions, qui tiennent de grosses boucles; le tout de beau bronze. Le portail est de jaspe, relevé de trophées & de plusieurs autres petites figures: particulièrement les pedestaux des colonnes, qui soutiennent tout l'Ouvrage, représentent quantité de combats gravés sur le jaspe.

L'intérieur du Palais est une grande & magnifique cour toute ronde, tout autour de laquelle règnent deux beaux rangs de portiques l'un sur l'autre, soutenus l'un & l'autre par trente-deux grosses colonnes de marbre & de jaspe, dont chacune, d'une seule pièce, a coûté douze cens écus, à ce qu'on prétend. Les sales & les chambres ont été richement ornées, aussi bien que les quatre portes des façades de l'édifice; mais cet Ouvrage est demeuré imparfait, & on le laisse ruiner.

On passe delà dans l'ancien Palais des Rois Maures, qui est bâti de grosses pierres de taille quarrées, environné de bonnes murailles, fortifié de Tours & de Bastions, comme une Citadelle, & si vaste qu'il peut contenir une garnison de quarante mille hommes. Avant que d'y arriver, on trouve une espèce de ravelin, où l'on tient quelques pièces de canon, pointées contre la Ville, & où l'on a élevé un autel, avec les figures de Ferdinand & d'Isabelle; on y voit aussi quelques citernes de marbre, d'où l'on puise une eau fort bonne & très fraîche, qu'on porte dans la Ville.

Le dehors du Palais n'a aucune apparence que celle d'un vieux Château,

GRENA-
DE.

mais le dedans est de la dernière magnificence. La porte est faite à la Morisque, finissant en pointe par le haut; au dessus du portail se voit une clef gravée sur une pièce de marbre, & plus haut une main en relief, aussi sur une pièce de marbre; ce qui étoit une espèce d'hieroglyphe mystérieux, pour signifier, que quand la main prendroit la clef, les ennemis des Maures prendroient le Château. Par malheur pour eux ces figures prophétiques ont été démenties par l'évènement, de même que bien d'autres qu'on a vues ailleurs, comme à la porte de Verrue & à celle d'Arras.

Le vestibule est revêtu de marbre, & toutes les parties du dedans sont de même, d'une structure très superbe & très somptueuse, qui fait bien connoître l'humeur magnifique des Maures. Les chambres ont les murailles incrustées de marbre de jaspe & de porphyre; les plat-fonds, les poutres & les lambris, dorés; & par-tout on voit des figures hiéroglyphiques, des Inscriptions Arabesques & divers Ouvrages à la Mosaïque.

On entre d'abord dans une grande cour plus longue que large, pavée de marbre; aux quatre coins de laquelle on voit quatre fontaines de marbre, & le milieu est occupé par un beau canal d'eau vive incrusté de marbre, si grand qu'on y peut commodément nager, d'où l'eau est conduite dans les chambres & dans les sales du Palais, qui ont toutes leur fontaine. Elles sont voûtées pour la plupart, & les voûtes sont découpées à jour, d'un Ouvrage si délicat & si hardi, que c'est une merveille qu'il se soit conservé à travers tant de Siècles. Mais les Espagnols ont grand soin de cet édifice, pour y faire les réparations nécessaires, quand l'occasion s'en présente. On voit là une chambre, où les Rois Maures se baignoient dans des bains faits d'albâtre, remplis par de gros canaux, qui sortent de la muraille, & des bains coulent par de petits canaux dans d'autres chambres.

De celle, où ils se baignoient, ils entroient dans une autre, où ils se faisoient sécher, & passaient dans une troisième, où ils se reposoient & faisoient leur Siestas les après-midis. L'une des plus belles pièces de cet Edifice Royal est la Cour, qu'on appelle El Quadro, ou de los Leones. Elle est quarrée, & pavée de marbre, ornée de portiques qui règnent tout autour, avec cent dix-sept colonnes d'albâtre fort hautes, qui soutiennent des galeries ornées aussi d'albâtre.

Au milieu de la cour on voit une fontaine, où douze figures de Lions agroupées supportent un grand & large bassin, de marbre blanc d'une seule pièce, & jettent tous de l'eau par la gueule, faisant tout autant de fontaines qui coulent incessamment: du milieu de la fontaine sort un gros jet d'eau, qui s'élève fort haut, & retombe avec grand bruit dans le bassin, d'où elle se répand dans les chambres.

A côté de la première cour on voit une chambre, où étoient les lits des Rois Maures, dont les chalits se voyent encore, si larges qu'il y pourroit aisément coucher six personnes. On monte delà dans une sale d'enhaut, où se voyent deux pavillons, dont les chalits sont de beau marbre, & le
fond





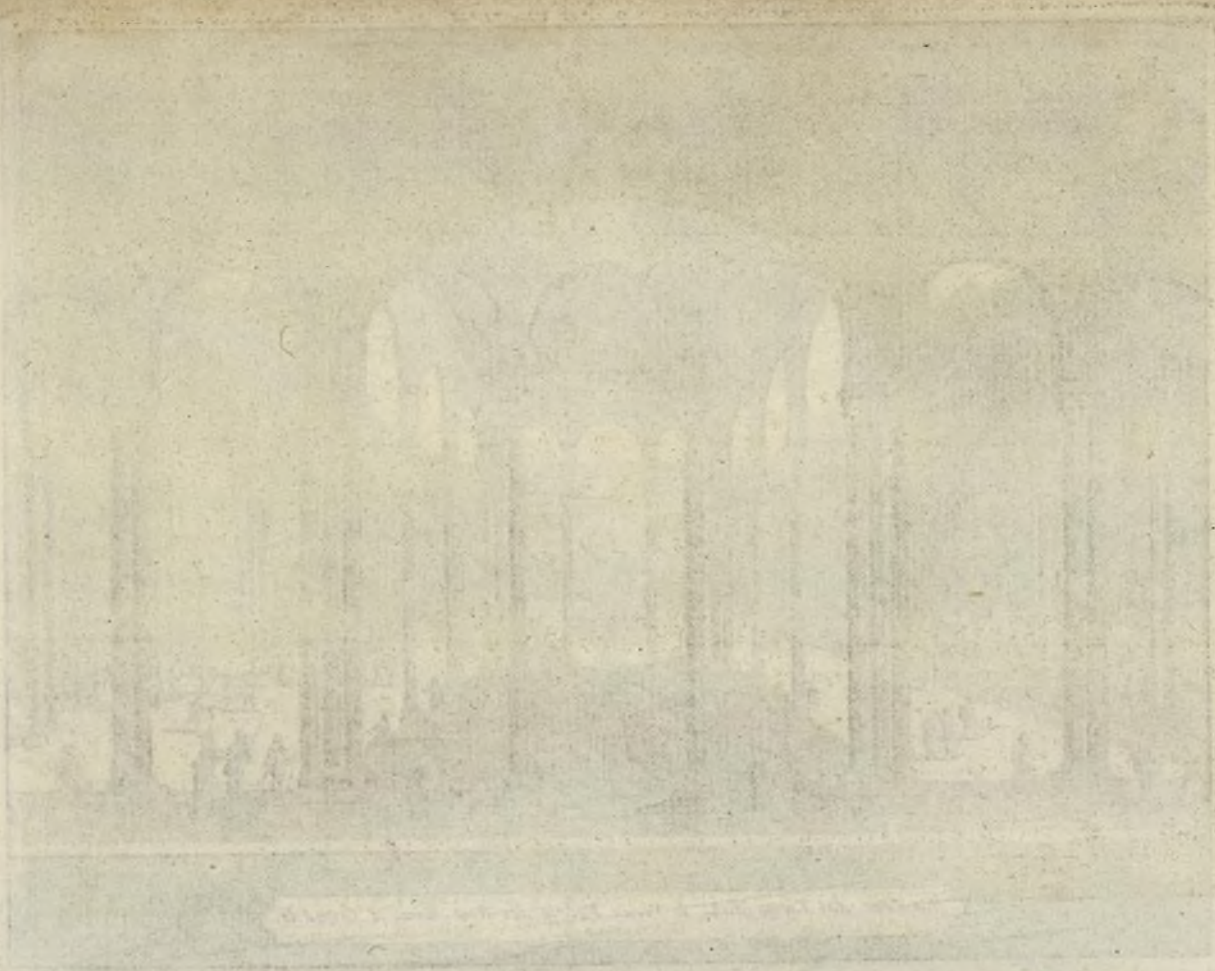
Vue d'une Cour du Palais et des Bains des anciens Rois Mores, à Grenade.

108.



Vue du Palais des anciens Rois Mores de Grenade, et de la Fontaine des Lions.

109.





106.



Vue des deux Châteaux de GRENADE.
Ayuntamiento de Madrid

107.

fond ou le ciel richement doré; les fenêtres ont aussi les bandeaux & les GRENA-
eroisées de marbre, avec des balcons, où l'on a une vue délicieuse sur la DE.
campagne, sur la Ville qui est au pied de la montagne, & sur les mon-
tagnes voisines, qui présentent leurs cimes, toujours blanches de neige.

La chambre, où les Reines s'habilloient, a dans un coin sept jets d'eau,
qui sortent du plancher, & qui servoient à les rafraîchir.

On remarque aussi dans ce Palais une chambre d'une merveilleuse structu-
re, où il est impossible de parler si bas, que l'on n'entende, d'un coin de la
chambre à l'autre, tout ce qu'on dit. On l'appelle la Chambre du Secret
par contre-vérité. Derrière le Palais il y a une vallée fort agréable, bordée
de hautes montagnes des deux côtés, & arrosée par le Darro qui la traverse.
On y voit des jardins assez bien entretenus, un parc, une petite forêt sur le
panchant de la montagne, un petit bâtiment pour se reposer, & de fort
belles promenades aux deux bords de la rivière.

De ce Palais montant un peu plus avant, on trouve une belle & délicieu-
se maison, bâtie aussi par les Rois Maures, pour y aller passer le Printems
& y jouir de la pureté, & de la douceur de l'air: on l'appelle Xénéralife,
ou Généralife, car la prononciation est la même. La situation en est extrê-
mement agréable, & l'art a beaucoup contribué pour en faire un beau lieu.
On y a toujours un air doux & serein: on y trouve quantité de fontaines,
qui coulent avec un doux murmure, dont l'une particulièrement pousse un
jet d'eau de la grosseur du bras, avec tant de roideur, qu'il s'élève beau-
coup au dessus de la muraille de la maison, tellement que quand les rayons
du Soleil donnent dessus d'un certain sens, on voit delà mille petits I-
ris, qui divertissent agréablement la vue. On a là de petites forêts d'arbres
fruitiers, un parc où l'on garde des animaux sauvages, & de beaux jar-
dins.

Montant plus haut jusqu'au sommet de la montagne on voit un vieux bâ-
timent, qui a été une Mosquée des Maures, & qui porte le nom de S. Hé-
lène, à laquelle les Chrétiens l'ont consacré: les Voyageurs, qui ont la cu-
riosité de monter jusques là pour le voir, ont de coutume d'écrire ou
de graver leurs noms sur la muraille, delà vient qu'on y en voit une in-
finité.

Sur cette montagne près du Palais, il y a une citerne publique, que les
Grenadins appellent Algibe, creusée autrefois (comme on croit) par les Ro-
mains: elle est si bien faite, que l'eau non seulement ne s'y corrompt jamais,
mais acquiert même une vertu médicinale, comme, d'arrêter la colique, ain-
si qu'on l'a remarqué par une longue expérience.

Contre le Palais il y a une petite Colline, où l'on voit un vieux Couvent
de Carmes Déchaussés assez joli; nommé el monte de los Martyres: toute
cette Colline est coupée de creux & de cavernes fort spacieuses, qui n'ont
qu'une seule entrée par une ouverture étroite, faite en rond au dessus, où
l'on dit que les Maures descendoient leurs esclaves Chrétiens la nuit, après
les avoir bien tourmentés le jour: ces cavernes s'appellent Masmorras. On
y va

GRENA-
DE.

y va dans le Printems en pèlerinage: pour y monter, on trouve une belle allée, bien proprement accommodée, avec deux rangs d'arbres aux deux côtés. L'Eglise est toute neuve, & l'on y a les corps de dix Saints Evêques, qui ont été tués par les Maures.

Le troisième Quartier de Grenade, appelé Albaycin, n'étoit considéré autrefois que comme un Fauxbourg, séparé du reste de la Ville par une muraille, dans un terrain élevé sur deux Collines, occupé par cinq mille maisons. Tous les habitans de ce lieu étoient des Maures, distingués des autres Grénadins par leur langage, par leurs mœurs, & par leurs habillemens; vivant avec beaucoup de lésine, & donnant à leurs femmes des habits de soie à porter, tandis qu'ils se vêtoient de sacs, afin d'être toujours prêts à charger des fardeaux, pour tous ceux qui en avoient à faire.

Lorsque Ferdinand eut pris Grenade, les habitans de l'Albaycin excitèrent une sédition contre Ximénès, qui les pressoit d'embrasser le Christianisme. Ils furent réprimés par la force, & tous *déclarés criminels de lèse Majesté: comme on (*) leur proposoit le choix ou du supplice ou du bapême, il n'y en eut pas un seul qui ne demandât d'être baptisé; & tout ce qui restoit d'infidèles dans les autres quartiers de la Ville, ou dans les bourgades voisines, au nombre de cinquante mille, se rendirent Chrétiens presque au même tems: c'est ainsi qu'ils embrassèrent le Christianisme.*

Ferdinand le Catholique ayant pris Grenade sur les Maures, détruisit entièrement leur Empire en Espagne, après qu'il y eut duré sept cens quatre-vingts ans. Boabdil fils d'Alboacen dernier Roi de Grenade, (surnommé Chiquito, c'est-à-dire Petit, à cause de la petitesse de sa taille), sortant de son Palais, pour se rendre à son Vainqueur, prit son chemin par une porte de l'Albaycin, & lui demanda pour grace, que jamais personne ne sortît après lui par cette porte, ce que Ferdinand lui accorda sans peine; & afin que la chose fût mieux observée dans tous les siècles à venir, la porte fut murée, comme elle l'est encore.

On rapporte de Boabdil Chiquito, qu'étant sorti de la Ville, qu'il étoit contraint de rendre, cet infortuné Prince s'arrêta sur un coteau pour la voir une dernière fois, & ne put s'empêcher de verser des larmes, que ses malheurs lui arrachèrent; la Reine sa mère qui l'accompagnoit, le voyant pleurer, lui dit d'un ton rude, *c'est avec raison que tu pleures maintenant comme une femme, puisque tu n'as pas été assez brave homme pour te défendre, toi & ton Royaume.* Elle avoit tort cependant, car l'Histoire nous apprend que ce Roi étoit fort vaillant de sa personne, mais il fut contraint de recevoir la loi du plus fort.

Après que Grenade eut été prise par les Chrétiens, „ le Cardinal Ximénès (†) ayant gagné les Docteurs Mahométans, leur ordonna de lui ap-
„ por-

(*) Vie du Cardinal Ximénès, par Mr. Flechier, Evêque de Nîmes.

(†) *Ibidem, ibid.*



1. Montagne appelée la
Sierra Nevada.

Cavernes à Grenade, nommées MASMORRAS.

2. Eglise des Martyrs.
3. Vieux batis ruinez.

112.



Porte de GRENADE qui a été murée.

Ayuntamiento de Granada

113.



Perspective de la maison Royale de Xeneralife, et de son parc, hors de GRENADE.

110.



2. la Sierra Nevada.

Citerne à GRENADE, nommée ALGIBE.

x

„ porter tous les Alcorâns & autres livres de leur doctrine, de quelque gén- GRENA-
 „ re qu'ils fussent, & de quelque matière qu'ils traitassent, & après en a- DE.
 „ voir amassé jusqu'à cinq mille volumes, il les fit bruler publiquement,
 „ sans épargner ni enluminures ni reliures de grand prix, ni autres orne-
 „ mens d'or & d'argent, quelque prière qu'on lui fit de les faire servir à
 „ d'autres usages, voulant effacer toutes les marques de ces erreurs, & fai-
 „ re oublier autant qu'il pourroit, qu'on les eût jamais suivies en Espagne.
 „ Il réserva seulement quelques livres de médecine, dont cette Nation avoit
 „ toujours été très curieuse, qu'il envoya à la Bibliothèque du Collège d'Al-
 „ cala.

Le dernier Quartier de la Ville, nommé Antiquéruela, est dans une plai-
 ne, peuplé de gens venus d'Antéchera, d'où lui vient le nom qu'il porte. Ses
 habitans sont pour la plupart ouvriers en soie, tisseurs de Satin, de Tafetas,
 de Damas; teinturiers qui teignent en pourpre, en écarlate, & autres ou-
 vriers semblables.

La Ville de Grenade est fort marchande & assez peuplée, bien qu'elle ne
 le soit pas autant aujourd'hui, qu'elle l'étoit du tems des Rois Maures, qu'on
 y comptoit jusqu'à soixante mille maisons, ou deux cens mille habitans. El-
 le est très agréable, sur-tout en Eté, à cause des fontaines, qui s'y trouvent
 en si grand nombre, qu'on en compte environ dix mille, & de la grande
 quantité de glaciers qu'on y a pour rafraichir le vin: delà vient que dans
 cette saison l'on y voit aller beaucoup de Noblesse de divers endroits du Ro-
 yaume.

La Ville de Grenade est le siège d'une petite Université, & d'un Arché-
 vêché, qui vaut quarante mille ducats de rente. Tous les Historiens Ecclé-
 siastiques conviennent que Saint Cécile fut le premier Evêque de Grenade,
 mais ils ne sont pas d'accord touchant l'époque de sa promotion à l'Episco-
 pat. Les zélés Défenseurs des Missions de Saint Jaques en Espagne, pré-
 tendent qu'il fut Disciple de cet Apôtre; & par conséquent cette Eglise se-
 roit aussi ancienne que celle de Rome. Les autres veulent qu'il n'occupa ce
 Siège que dans le deuxième siècle, & cette opinion a de grands fondemens
 de probabilité au-lieu que l'autre doit être fausse par plusieurs raisons qu'il
 seroit inutile d'alléguer ici.

Quoiqu'il en soit, on trouve une suite exacte d'Evêques depuis Saint Cé-
 cile jusqu'au tems de l'invasion des Maures, qui firent régner le Mahomé-
 tisme dans ce Diocèse pendant environ 780 ans, au bout desquels Don Fer-
 dinand le Catholique & la Reine Donna Isabelle reprirent Grenade sur les
 Infidèles; & après y avoir rétabli le Christianisme, ils firent ériger cet
 Evêché en Archévêché, sous le Pontificat d'Alexandre VI, & Don
 Ferdinand de Talavéra, Religieux Jérônimate, fut fait premier Arché-
 vêque.

Le Chapitre de cette Eglise est composé de 7 Dignitaires, de 12 Chanoi-
 nes, de 12 Prébendiers, & de plusieurs Chapelains. Le Diocèse s'étend sur
 194 Paroisses.

TOME III.

D

L'Ar-

GRENA-
DE.

L'Archévêque a pour Suffragans les Evêques d'Almérie & de Malaga. Vers la fin du XVI Siècle, on y vit un Ethiopien, savant homme, nommé Latinus, qui fit des leçons publiques dans un Collège, enseignant le Latin, la Poësie & la Musique.

Les dehors de la Ville sont tout-à-fait délicieux, particulièrement au Midi & au Couchant, du côté par où l'on arrive venant d'Antéquera. C'est une grande & belle plaine de huit lieues de long sur quatre de large, appelée la Véga de Granada, environnée de petites montagnes, & couverte d'un assez grand nombre de Villages. A l'entrée de la Ville, au devant de la porte, on trouve une fort grande place, que l'on nomme el Campo, où est un Hopital Royal très grand & très beau, du moins par dehors, orné de quantité de balcons aux fenêtres.

Près de celui-là l'on en voit un autre, fondé par un Saint homme, nommé Juan de Dios. Le bâtiment est grand, & bien entendu: le portail est enrichi de piliers de jaspe, & au dessus paroît la statue du Fondateur, en marbre: le Cloître est fait en voûte, soutenu de piliers, & au dessus sont les chambres des malades, qui sont servis par des Religieux. L'escalier, par où l'on monte à ces chambres, est fort beau, peint aux deux côtés, où l'on voit la vie du Fondateur: la voûte est plafonnée & dorée.

Près de cet Hopital est un Couvent de Religieux Hieronymites, fondé par Ferdinand Gonçalve surnommé le grand Capitaine: il est très grand & très beau, bâti de pierre de taille. Il y a une Eglise assez bien ornée, à la muraille de laquelle on voit par dehors cette Inscription à l'honneur du Fondateur, gravée sur une grande pièce de jaspe: GONZALES FERNANDO A CORDUBA MAGNO HISPANIARVM DVCI, GALLORVM AC TVRCARVM TERRORI: c'est-à-dire, à *Gonçales Fernand de Cordoue, le grand Capitaine d'Espagne, la terreur des François & des Turcs*. Il est enseveli dans le chœur de l'Eglise, & sa statue se voit sur son tombeau, qui le représente à genoux & armé.

Les Chartreux ont aussi une très belle Maison hors de la Ville, au pied de la montagne: le bâtiment est petit, partagé en deux Cloîtres de différentes grandeurs, l'un & l'autre ornés de bons tableaux. Il y a une grande cave voutée, occupée par près de cinq cens grands vases pleins de bon vin, appelés Tinajas, qui tiennent deux tonneaux chacun.

Enfin la Ville de Grénade est un séjour tout-à-fait délicieux. Le terroir y est fertile en fruits exquis, aussi bien qu'en toutes les autres choses nécessaires à la vie. L'air y est fort pur, & fort doux, sans être incommode par des chaleurs excessives, comme dans l'Andalousie. Entr'autres il y a un joli lieu au bord du Darro dans un vallée hors de la Ville, où l'air est si pur, si agréable, & si bon pour la Santé, que plusieurs personnes étant indisposées, s'y font transporter, pour respirer cet air délicieux, qui rétablit agréablement leur santé languissante.

Les Maures trouvoient cette Ville si charmante, qu'ils s'imaginoient que le Paradis devoit être dans la partie du Ciel qui est au dessus de Grénade.

L'An

L'An 1431 Jean II, Roi de Castille, ayant été attaqué par le Roi de Gr^è GRENAD^E, alla ravager ce Royaume, & mettre le siège devant la Capitale. Les Maures achetèrent la paix, par un présent de douze mulets chargés de figues, dont chacune étoit garnie d'un double ducat.

Il s'y fait grand commerce d'étoffe de soie; & la Ville & les environs sont pour cet effet plantés d'un si grand nombre de meuriers, que le seul impôt sur les feuilles de ces arbres vaut annuellement trente mille écus au Roi.

Chemin de Grénade à Murcie.

SORTANT de Grénade on arrive bientôt au pied de la Sierra Névada, Montagne Neigeuse ainsi appelée, parce qu'elle est toujours couverte de neige. On trouve en chemin faisant un Pais fort inégal, comme il l'est toujours dans les montagnes, mais bien cultivé, planté de vignes, de figuiers, d'orangers & d'autres arbres fruitiers.

A deux lieues de la Ville on arrive dans un méchant petit Village, où la montagne commence à s'élever plus considérablement; les rochers y sont couverts de thim, de romarin & d'autres plantes semblables, qui parfument l'air d'une odeur agréable. On traverse un Village, qu'on voit sur une hauteur à six lieues de Grénade, nommé Baca, à un quart de lieue duquel se trouve un défilé si étroit, qu'il n'y peut passer qu'un âne à la fois; & au-delà l'on ne voit qu'un pais de bruyères & de joncs, mais plus bas descendant la montagne, on rencontre un pais plus fertile, & l'on arrive à Guadix.

G U A D I X.

GUADIX est une Ville ancienne, située à neuf lieues de Grénade, nommée autrefois Acci, ou *Colonia Accitana*, comme ce dernier nom se voit encore aujourd'hui dans une Inscription à l'une de ses portes.

Elle est fort grande, située sur le panchant d'une Colline, au milieu d'une grande plaine, environnée de tous côtés de hautes montagnes, & arrosée de quatre petits ruisseaux ou torrens. Les maisons n'y sont pas bien bâties, & l'on n'y voit rien de fort considérable que quelques Cloîtres & l'Eglise Cathédrale, qui sont d'assez beaux édifices.

Le voisinage des montagnes fait que l'air n'y est pas si chaud que dans le reste du Royaume; delà vient qu'il n'y croit ni orangers ni oliviers, mais cela n'empêche pas que le terroir n'y produise d'autres fruits fort délicats, de fort bon grain & d'excellent vin: de plus, les Vallées au pied des montagnes ont de fort bons paturages, où l'on nourrit quantité de bétail: avec tout cela l'on a de quoi être content. Guadix est le siège d'un ancien Evêché, suffragant de Séville, quoique sa situation au Royaume de Grénade semble devoir le soumettre au Siège de Grénade. Il y a des Mémoires qui donnent lieu de croire que cet Evêché fut érigé du tems que les Romains dominoient en Espagne. On ne trouve pourtant ni l'époque de son érec-

GUADIX. tion, ni les noms des Evêques qui le possédèrent en ce tems-là. St. Torquat Martir, dont les Reliques reposent au Monastère de Casanova, Ordre de St. Benoît, poroit être le premier qui ait gouverné cette Eglise.

Les Maures s'étant rendus Maitres de Guadix en chassèrent tous les Chrétiens, & le Mahométisme y régna jusqu'en 1252, qu'Alfonse le Sage la reprit & y rétablit la Religion Chrétienne; mais peu de tems après, les Infidèles s'en emparèrent pour la seconde fois, & s'y maintinrent jusqu'en 1489 que Ferdinand le Catholique & la Reine Isabelle sa femme les en chassèrent, & y rétablirent le Siège Episcopal par le Ministère du Grand Cardinal d'Espagne Don Pedro Gonzales de Mendoza Archevêque de Tolède.

Le Chapitre de Guadix est composé de six Dignitaires, de six Chanoines & de huit Prébendiers. Le Diocèse s'étend sur trente-sept Paroisses. L'Evêque jouit de huit mille Ducats de revenu.

Jouvin de Rochefort dit dans son Voyage d'Espagne, que Guadix est située au bord d'une petite Rivière qui y fait de grandes prairies. Ses rues, dit-il, font connoître son antiquité. Elles sont étroites & tournoyantes à l'exception de celle qui aboutit à la grande Place, où il y a une Fontaine avec son Bassin. La grande Eglise dont la façade soutient une Tour très haute, est à l'entrée de la Ville, où passe un bras de la petite Rivière sur laquelle elle est assise. Le Couvent de St. François est assez beau.

De Guadix allant à Baça l'on se trouve entre deux hautes montagnes, & après quatre lieues de chemin l'on ne rencontre qu'une Hôtellerie toute seule nommé la Venta Bahul. Delà continuant à traverser la montagne, on arrive à

B A Z A.

BAZA.

BAZA ou Baça, Ville ancienne à sept lieues de Guadix, est située dans une Vallée, qu'on nomme Hoya de Baça, avec une enceinte de vieilles murailles, & un vieux Château à demi ruiné. Elle est passablement grande, pouvant contenir environ quatre mille feux: mais il n'y a rien de fort remarquable que l'Eglise de Notre-Dame de la Piétad, qui fait de tems en tems de grands miracles.

Son terroir est bien cultivé à une demi-lieue à la ronde, arrosé de la petite rivière de Guadalantin, & fertile en vin, en froment, en miel, en lin, & en chanvre.

Au Nord de Baça, vers les Frontières de l'Andalousie & de la Murcie, est une petite Ville honorée du titre de Cité, nommée par quelques-uns Huesca, plus communément Guescar, & autrefois Calicula. Elle est au pied de la Montagne appelée Sagar, entre deux petites rivières, le Guadadar & le Dravate, appartenant aux Ducs d'Albe. Elle fut donnée avec son Territoire par les Rois Catholiques à Don Frédéric Alvarez de Tolède, second Duc d'Albe, & érigée en Duché l'an 1563 par Philippe II, en faveur de
Don



114.



115.

Don Ferdinand, surnommé le Grand, troisième Duc d'Albe, pour Don BAZA, Frédéric de Tolède, grand Commandeur de Calatrava, son fils, & pour Donna Marie Pimentel, sa seconde femme, qu'il épousa en même tems. La principale richesse de ce lieu vient de la laine, ce qui fait que les habitans s'appliquent à cette espèce de travail.

De Baça allant dans le Royaume de Murcie, on laisse Guescar sur la gauche, & l'on va passer au Bourg, dont j'ai parlé ailleurs, nommé Vélès-el-rubio, d'où l'on va droit à Lorca. De Guadix à Vélès-el-rubio, l'on compte onze lieues de distance, & dans tout ce chemin l'on ne trouve qu'une seule Hôtellerie, où souvent il n'y a ni pain ni vin.

Chemin de Grénade à Séville.

A PRES avoir parcouru le chemin, qui conduit hors du Royaume de SANTA-Grénade à l'Orient, il faut voir celui qui conduit à l'Occident. Re-^{FE.} venant donc à la Capitale, pour aller dans l'Andalousie, on traverse d'abord la belle & vaste campagne, dont j'ai déjà parlé ci-dessus, nommée la Véga de Granada, plantée de toutes sortes de beaux arbres fruitiers, de vignes & de champs fertiles. A trois lieues de Grénade on trouve un petit Village nommé Pina, d'où l'on compte cinq lieues de chemin dans des montagnes jusqu'à Alcalá-Réal, première Ville d'Andalousie de ce côté-là.

Villes au Couchant du Royaume.

LA Véga de Granada est couverte de plusieurs beaux Bourgs & Villages, dont le principal est Santa-Fé, fondé par Ferdinand le Catholique. Dans le tems qu'il assiégeoit Grénade, sa tente ayant été brulée par la négligence d'une servante, afin de n'être plus exposé à de pareils accidens, il fit bâtir ce Bourg, qu'il nomma Santa-Fé, (Sainte-Foi) & s'y tint tout le long du siège. Il est composé de deux grandes rues, qui se coupant forment une croisée, & honoré même du titre de Cité.

L O X A.

LOXA ou Loja, (la prononciation est la même), est une Ville assez gran-^{LOXA.} de, située au bord du Xénil, à six lieues de Grénade, au pied des montagnes. Son terroir est planté de beaux jardins & de vergers, où l'on cueille en abondance toute sorte d'herbes, de fleurs, & de fruits. Les montagnes voisines ont de très bons paturages & sont couvertes de quantité de troupeaux de brebis, qui donnent de la laine, & du lait, dont on fait du beurre & du fromage fort délicat.

Les habitans vont toutes les semaines au marché de Grénade, vendre leurs herbes, leurs fleurs, leurs fruits, leur laine & leurs fromages de bre-

LOXA.

bis, & ils tirent un grand profit de tout cela. Outre les troupeaux, dont les montagnes de cette Ville sont remplies, elles sont encore peuplées de Lapins & de Lièvres, que l'on prend par le moyen des chiens & des Bélestes dressées à cette chasse.

De Loxa traversant une branche du Mont Oros péda pour aller à Séville, on voit à côté du chemin, près des frontières de l'Andalousie, dans le voisinage d'Archidona, un Rocher, que deux Amans malheureux ont rendu célèbre, appelé par les Espagnols, la Pegna de los Enamorados. On en conte l'Histoire de cette manière.

Du tems que les Maures étoient encore maîtres de Grénade, ils firent prisonnier dans une bataille un Chevalier Chrétien fort bien fait, auquel le Roi donna la liberté à cause de sa beauté, de son bon air & de sa grande politesse, le retenant en même tems dans le Palais Royal à son service. A peine y eut-il resté quelque tems, qu'il eut le bonheur de s'apercevoir que les belles qualités dont la nature l'avoit si avantageusement partagé, avoient fait une forte impression sur le cœur de la fille de ce Roi; & il sentit en même tems que les charmes dont cette Princesse étoit pourvue, avoient fait une profonde plaie dans le sien. Malgré la vigilance des surveillans, ils trouvèrent les moyens de se dire plusieurs fois ce qu'ils se sentoient l'un pour l'autre, & se jurèrent une foi mutuelle.

Quelque secrète que fût leur intrigue, elle ne laissa pas d'être sçue de quelques personnes du Palais, dont ces tendres Amans furent avertis; de sorte que craignant que cette nouvelle ne parvînt aux oreilles du Roi, & qu'il n'interrompît le cours d'une si belle passion, ils tâchèrent de se dérober une nuit pour s'aller unir pour toujours sur les terres des Chrétiens par les sacrés liens d'un chaste mariage. A peine furent-ils sortis du Palais, que leur fuite fut sçue, & d'abord ils furent suivis par ordre du Roi. Ces pauvres Amans se voyant poursuivis & réduits à l'extrémité, se sauvèrent en diligence sur un Rocher fort haut & extrêmement escarpé, où ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils se virent envelopés par un peloton de Cavaliers Maures, de sorte qu'ayant à craindre la fureur du Roi irrité, & les cruels supplices qu'il leur préparoit, ils s'embrassèrent tendrement & se précipitèrent du haut du Rocher, rien n'étant capable de les empêcher d'être unis à la mort, comme ils l'avoient été dans la vie.

En mémoire de ce triste évènement, on a planté une croix sur le Rocher, & on lui a donné le nom de *Rocher des Amans*, ou des *Amoureux*.

A N T E Q U E R A.

ANTE-
QUERA.

ANTIQUERA ou Antéquera, (en Latin *Anticaria*) est une belle & grande Ville à douze lieues de Grénade, située en partie dans la plaine & en partie sur des Collines, au pied des montagnes. Les rues y sont longues, larges, fort belles & les maisons assez bien bâties. Elle est comme partagée en deux quartiers, dont l'un, plus élevé que l'autre, & situé sur

sur une haute Colline au dessus du reste de la Ville, est occupé par le Châ-
teau Royal & par les maisons de la Noblesse. ANTE-
QUERA.

Elle a été bâtie par les Maures sur les ruines de l'ancienne Singilia, qui étoit près delà, comme il paroît par cette Inscription qu'on y a trouvée :

GALLO. MAXVMIANO. PROCOS.
AVG.
ORDO. SINGILIENSIVM.
OB. MVNICIP. DIVTINA. BARBAR.
OBSID. LIB.
PATRONO, &c.

Les Maures avoient dessein d'en faire une Ville forte, ils y bâtirent le Château, dont je viens de parler, situé sur une hauteur à l'extrémité de la Ville, qu'ils munirent, le mieux qu'ils purent, de portes de fer, de Tours & d'autres ouvrages à leur manière; & firent la muraille de la Ville, qui regarde le côté des montagnes; les Chrétiens construisirent le reste (*).

Il y a dans l'enceinte de cette Citadelle un Arsenal, où l'on conserve une très grande quantité d'armes antiques, qu'ils y avoient ramassées. On y voit des casques, des cuirasses, des brassières, & des boucliers de fer, couverts de cuir, fort artistement travaillés, des piques, des zagayes ou demi-piques, qu'ils lançoient avec beaucoup d'adresse, des arcs d'un bois fort flexible & très propre pour cette espèce d'armes, des fleches, dont le fer est fort aigu, fait en hameçon, & des instrumens d'os & d'écaïlle, dont ils ferroient leur manche, afin qu'en maniant l'arc, elle ne s'embarassât pas dans la corde. La Ville basse, qui est dans la plaine, est occupée principalement par des laboureurs & des artisans, qui tous s'appliquent à divers ouvrages, dont ils tirent de très grands revenus. Le terroir est très fertile, & arrosé d'un grand nombre de ruisseaux & de Fontaines.

On trouve dans la montagne des carrières inépuisables d'une belle pierre fort propre à bâtir; il s'y fait aussi grande quantité de sel, que l'on n'a pas la peine de cuire, comme il le faut faire ailleurs. Les eaux des neiges fondues, de la pluie & de plusieurs fontaines, se ramassent dans des fonds entre ces montagnes, & le Soleil donnant là-dessus dans les mois de l'Été, cette eau se cuit d'elle-même, & il s'en forme un fort beau sel, en si grande quantité qu'il y en a assez pour en fournir toute la Province.

On trouve aussi là des carrières de plâtre, fort commode pour bâtir, & pour divers autres Ouvrages: on le passe par le tamis, & l'on en fait de beaux grands vases ronds ou ovales, en façon de bouteille, d'une telle grandeur, qu'ils peuvent contenir la provision de toute une famille pour une année. On les appelle *Tinajas*; elles servent à tenir du vin, de l'huile, de l'eau, des capres, & généralement tout ce qu'on veut: il s'en fait de toute grandeur. A

(*) Cette Ville fut enlevée aux Maures par les Espagnols en 1410, après qu'ils eurent perdu une Bataille. Voyez ci-dessus les *Annales*, sous l'An 1410.

ANTE-
QUERA.

A deux lieues de la Ville, on trouve une fontaine médicinale, dont l'eau est propre à guérir de diverses maladies, particulièrement de la gravelle; l'Inscription suivante, qu'on y a déterrée, fait voir que cette fontaine a été déjà connue dans l'Antiquité:

FONTI DIVINO. ARAM.
L. POSTVMIVS. STATVLIVS
EX. VOTO. D. D. D.

Aujourd'hui on l'appelle *fuenta de la piedra*, ou *fuenta de Antequera*.

M A L A G A.

MALA-
GA.

D'ANTEQUERA tirant droit au Midi, après sept lieues de chemin entre des montagnes fort rudes & fort hautes, on arrive à Malaga. Cette Ville est considérable par son antiquité, par son Evêché, par l'importance & la bonté de son Port, & par ses fortifications.

Les Phéniciens l'ont bâtie plus de huit cens ans avant la venue de Notre Seigneur, & l'appellèrent Malacha, à cause du grand débit qui s'y faisoit de poissons salés. Ptolomée (a) la nomme *Málana*. Pline (b) la nomme aussi *Malaca*, & dit qu'elle appartenoit aux Alliés du Peuple Romain: *Malaca cum Fluvio, Foederatorum*. Il y avoit une Rivière. Antonin (c) décrit une route de Castulon à Malaca, & une autre de Malaca à Gades. Il compte CCXCI Milles dans la première, & CXLV pour la seconde. Il met Malaca à XII. M. P. de Ménoba, & à XXI. M. P. de Siuel, ou Suel.

Strabon (d) dit que c'étoit une Colonie des Carthaginois, & une Ville de grand Commerce pour les habitans de la Côte qui est à l'opposite, & que l'on y faisoit beaucoup de vivres. Il la met à autant de distance de Calpé qu'il y en avoit de Calpé à Gades. Elle est située sur le rivage de la Mer, à vingt-deux lieues de Gibraltar, au pied d'une montagne assez escarpée, qui laisse justement assez d'espace jusqu'à la Mer, pour y bâtir une Ville. Ce qui la rend le plus considérable est son port, qui est fort grand & fort spacieux. Le Mole, qu'on y a construit, est revêtu d'un beau quai, long de sept cens pas & large à proportion, avec de gros piliers de pierre, où l'on attache les Navires.

Il y a toujours grand abord de monde; & d'ordinaire deux ou trois cens bâtimens à l'ancre; ce qui fait que la Ville est fort marchande, fort riche, & fort peuplée, bien que médiocrement grande. Tous les Automnes en tems de paix il y vient un très grand nombre de Vaisseaux marchands des Païs étrangers, pour charger les fruits exquis & le vin délicieux, qu'on recueille en abondance, & le transporter en Angleterre & dans les Païs-Bas.

(a) L. 2. c. 4.

(b) L. 3. c. 1.

(c) Itiner.

(d) L. 3. p. 156.



MALAGA.

1. La Torre del Rensoca.
2. Los portuñillos.
3. Las terresanas.

4. El Roillo.
5. La Luana.
6. Porta de sparteria.

7. La Iglesia maior.
8. El Capitan.
9. Lubralpharo.

10. El molle.
11. Camino de Velis.



CARTAMA.

1. Las sierras de Malaga. 2. Camino para Malaga.

La Ville est belle, on y voit de très beaux bâtimens, entr'autres l'Eglise MALA- Cathédrale, qui est d'une juste grandeur, & si richement ornée, que les GA. seules chaises du chœur ont coûté cent cinq mille écus.

Elle est le siège d'un Evêché fort ancien, suffragant de Grénade, qui vaut quarante à cinquante mille ducats. Patrice, qui assista au Concile Illibérain en 300, est le premier Evêque de cette Eglise, dont on ait connoissance. Depuis ce tems-là on ne trouve aucune suite d'Evêque, qu'en 580, qu'un nommé Sévère parut sur le Siège Episcopal de cette Ville, & eut des Successeurs jusqu'au tems de l'invasion des Maures.

En 1484 (*) le Roi Henri IV, surnommé l'Impuissant, ayant pris Malaga sur les Infidèles, fit ériger la Mosquée en Cathédrale, que le Cardinal Gonzales de Mendoza consacra.

Le Diocèse s'étend sur cent & huit Paroisses. Le Chapitre est composé de sept Dignitaires, savoir de trois Archidiacres, d'un Chantre, d'un Ecolâtre, d'un Trésorier, & d'un Doyen.

L'importance de cette Place, qui est vis-à-vis de l'Afrique, a fait qu'on l'a très bien fortifiée, & qu'on y entretient à grands frais un Arsenal rempli de toutes les munitions de guerre nécessaires non seulement pour défendre la Ville, mais aussi pour rafraichir & renforcer les garnisons de quelques Places, que les Espagnols ont en Afrique.

Outre une bonne enceinte de murailles & les remparts, qu'on voit à Malaga, elle est encore défendue par deux Châteaux, qui la commandent, posés l'un au dessus de l'autre; le premier, au sommet de la montagne, nommé Giblalfarro, d'où l'on découvre toute la Ville & fort avant dans la Mer; l'autre au dessous, nommé Alcazzava, bâti au dessus de la Ville, sur le pied de la montagne.

Tous ces Ouvrages la rendent si forte, que lorsque Ferdinand V. conquît le Royaume de Grénade, il ne la put prendre que par famine (†). Près de Malaga coule une petite rivière, nommée Guadalquiviréjo, qui autrefois avoit le même nom que la Ville, comme on le trouve dans quelques Auteurs anciens; le seul Ptolomée l'appelle Saduca.

C A R T A M A.

A deux lieues de Malaga, tirant au Nord-Ouest, on trouve Cartama, CARTA- Ville ancienne & fort jolie, située au pied d'une montagne fort hau- MA. te. Du côté du Septentrion son terroir est entièrement inculte & stérile, mais dans les autres, il est fort bien cultivé & très fertile, planté de vignes, d'amandiers, de capriers & de figuiers, d'un grand rapport pour les habitants, qui en vendent les fruits à Malaga, d'où on les transporte dans les Pais étrangers. Près

(*) Ceci est tiré de l'Abbé de Vayrac, & il y a cette Ville, qui fut prise le 18 d'Aout 1487, lieu de croire qu'il se trompe. Voyez la Note après avoir été 760 ans au pouvoir des Infidèles. Voyez les Annales, sous l'An 1487.

(†) Nous avons donné l'histoire du Siège de

CARTAMA. Près de cette Ville on voit la petite rivière de Guadalquiviréjo, & des forêts de chênes, d'où l'on recueille, outre le gland, une grande quantité de noix de galle, qui servent non seulement à faire de l'encre, mais aussi principalement à tanner les peaux de bouc & de chèvre. On y trouve aussi une herbe, nommée Sumagre, dont la feuille sert au même usage. Ceux qui n'aiment pas que la couleur grise de leurs cheveux leur reproche leur vieillesse, se servent aussi de cette herbe pour les teindre en noir.

La Ville s'appelloit anciennement Cartima, & les habitans Cartimitani, comme on le voit par l'Inscription suivante, qu'on y a trouvée :

IVNIA. D. F. RVSTICA
SACERDOS. PERPETVA. ET. PRIMA.
IN. MVNICIPIO. CARTIMITANORVM.
PORTICVS. PVBLICAS
VETVSTATE. CORRVPTAS.
REFECIT, &c.

M U N D A.

MUNDA. Plus avant vers le Couchant on voit Munda, petite Ville fort ancienne, à cinq lieues de Malaga, au dessous de la source du Guadalquiviréjo. Elle a retenu son ancien nom tout entier, sans le changer, comme plusieurs autres Villes de l'Espagne; mais elle n'a pas conservé son ancienne grandeur & sa dignité.

Autrefois elle étoit la Capitale de la Turdétanie : aujourd'hui ce n'est plus qu'une petite Ville. Elle est située sur le panchant d'une colline, au pied de laquelle passe la rivière; d'un côté son terrain est marécageux, mais de l'autre c'est une plaine agréable & fertile en toutes choses. C'est près de cette Ville que Jules César défait les jeunes Pompées dans une sanglante bataille.

De Munda continuant à marcher à l'Occident, on arrive aux frontières de l'Andalousie, & l'on y trouve Setténil, (*Septenilium*), petite Ville dont la structure & la situation est tout-à-fait merveilleuse. Elle est bâtie sur une montagne, qui n'est que rocher, & les maisons, pour la plupart, y sont taillées dans le roc. Le terrain est entièrement inculte, & ne fournit autre chose que des pâturages, où l'on nourrit du bétail.

RONDA. De Setténil tirant au Midi, le long des frontières d'Andalousie, on rencontre Ronda, nommée anciennement Arunda, Ville médiocrement grande, honorée du titre de Cité, dont la situation n'est pas moins merveilleuse que celle de Setténil. Elle est bâtie sur une montagne, qui n'est aussi qu'un rocher fort haut & fort escarpé, environné de la rivière de Rio-Verde, qui en lave le pied, coulant dans un lit fort profond. On descend de la Ville au bord de l'eau, par quatre cens beaux degrés, taillés dans le roc, qui sont un Ouvrage des Maures. Une pareille situation rend cette Ville très forte, &

Ayuntamiento de Madrid





SETTENIL.

116



VELEZ-MÁLAGA.
Ayuntamiento de Madrid

117

& pour achever de la fortifier, on a eu soin de seconder la Nature par des remparts qu'on y a faits. MARBEL-
LA.

Toutes les montagnes, qui sont le long de ces frontières, & qu'on appelle le Sierras de Ronda, sont extrêmement rudes & fort hautes: ce ne sont presque par-tout que rochers, qui s'étendent au long & au large jusqu'à la Mer.

Le Rio-Verde, qui coule au pied de la Ville de Ronda, tourne delà au Sud-Est, & va se jeter dans la Mer Méditerranée près de Marbella. Cette Ville, qui tire son nom de Mahibal Carthaginois son Fondateur, est, si je ne me trompe, la même que la Barbariana dans l'Itinéraire d'Antonin (*). Elle est la dernière Ville du Royaume de Grenade de ce côté-là, située au bord de la Méditerranée.

Les Montagnes voisines au rapport de D. Rodrigo Mendès Silva (†) ont des Mines d'Argent très fin. Son rivage abonde en très bon Poisson. Il y a 480 feux, une Paroisse & deux Couvens d'hommes. Leurs Majestés Catholiques la reprirent sur les Maures en 1485, & la firent repeupler de Chrétiens. Elle a un Port fort commode.

Villes qui sont le long des Côtes, aux deux côtés de Malaga.

DE Marbella tirant à l'Orient, pour aller à Malaga, l'on passe à Fuen-girola, puis à Molina, deux petites Villes anciennes, connues autrefois, la première sous le nom de Cilniana, la seconde sous celui de Suel.

V E L È S - M A L A G A.

A l'Orient de Malaga, tirant un peu vers le Nord, après cinq lieues de chemin, on voit Velès-Malaga, Ville médiocrement grande, à une demi-lieue de la Mer Méditerranée. VELES-
MALA-
GA.

Elle est située dans une plaine agréable, quoiqu'un peu inégale & environnée de montagnes: à l'une des extrémités elle a pour sa défense un bon Château bâti par les Maures, sur une colline élevée & assez rude. La principale richesse des habitans vient des Raisins secs & des passerilles, qu'on recueille en abondance dans ses collines. Les vallées sont cultivées, les champs y sont fertiles en grain, & les jardins, plantés d'arbres, qui portent toutes sortes de fruits exquis, particulièrement des orangers & des citrons.

A une demi-lieue de la Ville, sur le rivage de la Mer, on trouve, au lieu de port, un grand & vaste bâtiment, nommé la Torre de Velès, qui sert proprement de Halle & de Douanne, où l'on vient décharger toutes les marchandises, qu'on envoie aux Pais étrangers, pour payer les droits de sortie, qui sont dus au Roi.

LAS

(*) Suivant Mr. la Martinière, il est plus vraisemblable de dire que c'est la SALDUBA des An-

ciens.

(†) Poblacion Gener. de España, fol. 121.

LAS ALPUXARRAS.

LAS AL-
PUXARR.

Les environs de Vélès-Malaga sont entièrement montueux, & l'on y voit des montagnes si hautes, que de leur sommet on decouvre non seulement le Détroit de Gibraltar, mais aussi toute la Côte de Barbarie, & les Villes de Tanger & de Ceuta.

Sur la Côte de la Mer, & bien avant dans les terres, on ne voit que montagnes fort hautes & fort roides, coupées de belles vallées d'espace en espace. Là se voit particulièrement un quartier de Pais ou plutôt de montagnes, nommé las Alpuxarras, du nom du premier Capitaine Maure, qui en a eu le commandement, nommé Alpuxar.

Ce quartier a dix-sept lieues de longueur, sur onze de largeur, s'étendant le long des côtes, entre les Villes de Vélès & d'Almería. Il n'est habité que par des Maures, tristes restes de la dispersion & de la ruine de leur Empire, qui ayant embrassé la Religion Chrétienne, dont ils font profession, conservent néanmoins leur manière de vivre, leurs habits & leur Langue particulière, mais fort corrompue.

Ces Alpuxarras sont partagées en onze petits quartiers, que les habitans appellent Taas, & les Espagnols Cabeças de partido. Les principaux sont Taa del Orgiva, qui est une Terre des Marquis de Valençuela: Taa de Pitros, où l'on voit des arbres fruitiers d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse: entre deux lieux, nommés Pitros & Portugos, on trouve un petit ruisseau, dont l'eau teint en noir, sur le champ, les filets de lin ou de soie qu'on y plonge: près delà est une caverne qui exhale une vapeur si maligne, qu'elle tue les animaux, qui s'approchent de son ouverture.

Ces montagnes sont extrêmement peuplées: on y voit un nombre incroyable de Villages, qui sont la demeure de ces Morisques. Comme ils ont conservé le naturel laborieux de leurs pères, ils s'appliquent à la culture, & plantent leurs montagnes de vignes & d'arbres fruitiers, tellement que tout ce petit Pais, si bien cultivé, est fort beau & fort agréable à voir. Ils vont à Vélès-Malaga & dans les autres lieux commodes, vendre leur vin, leurs raisins, & leurs fruits, qui ensuite sont revendus aux Vaisseaux Marchands des Pais étrangers.

Toute la côte de la Méditerranée étant vis-à-vis de la Barbarie, & par conséquent exposée aux courses des Pirates Turcs & de ceux d'Alger & de Tunis; on y voit tout du long d'espace en espace, depuis Gibraltar jusqu'au Rio-Frio, un grand nombre de Tours, élevées pour servir de vedettes, d'où l'on découvre les Vaisseaux fort avant dans la Mer.

Le Rio-Frio forme à son embouchure un petit port, à dix lieues de Vélès Malaga, nommé Puerto de Torres.

A L H A M A.

REMONTANT vers la source de cette rivière on trouve Alhama, jolie Ville médiocrement grande, à sept lieues de Grenade. Quelques-uns croient qu'elle a été bâtie par les Maures; d'autres prétendent qu'elle a déjà existé avant leur irruption dans l'Espagne, & que c'est l'ancienne Artigis, qui portoit le surnom de Julia.

Quoiqu'il en soit, elle est située dans une vallée étroite, au milieu de montagnes fort hautes & extrêmement escarpées: le terroir y est fort fertile en toutes les choses, qui servent aux besoins & aux délices de la vie. Mais rien ne la rend tant célèbre que ses bains, les plus beaux & les mieux entretenus qui se voyent en Espagne. On les trouve un peu au dessous de la Ville: ce sont plusieurs sources, qui jettent une eau si claire & si pure, qu'on verroit une obole sur le gravier; d'une chaleur agréable, qui vient de la nature seule, & si modérée qu'on s'y baigne avec plaisir. Elle n'a point de mauvais goût, & on la boit sans peine. De quelque manière qu'on l'emploie, soit en la buvant, soit en s'y baignant, elle fait beaucoup de bien au corps, fortifie les nerfs foulés, & sert à la guérison de diverses maladies.

On prend ces bains au Printems & dans l'Automne, particulièrement aux mois de Mars & de Septembre. Les Rois d'Espagne y ont fait faire un grand & vaste bâtiment, où l'on se baigne dans des bains de pierre de taille, disposés par degrés, pour pouvoir plus ou moins se plonger dans l'eau, comme on le juge à propos.

Lorsque la saison du bain est venue, on y voit arriver de toutes parts des gens, dont les uns vont chercher la santé, les autres n'y vont que pour se divertir & pour avoir le plaisir de se baigner dans cette eau tempérée, qui ne fait jamais de mal, & fortifie au contraire le corps. Un peu au dessus de ces bains paroissent des rochers effroyables, entre lesquels le Rio-Frio coule à grand bruit, formant plusieurs cascades naturelles; son eau excessivement froide, dont il a tiré le nom, passe à côté des bains, se mêle avec leur eau, & l'entraîne dans la Mer.

Retournant au rivage de la Mer, à l'embouchure du Rio-Frio, on avance environ deux lieues, & l'on trouve Almugnécár, petite Ville honorée du titre de Cité, avec un bon port, défendu par une forte Citadelle, où l'on tient toujours garnison. Cette Citadelle a été bâtie par les Maures, & servoit autrefois à leurs Rois pour y tenir renfermés leur fils ou leurs frères, lorsqu'ils leur devenoient suspects. Quelques-uns croient que cette Ville est la Ménoba des Anciens.

Un peu plus avant vers l'Orient, est Salobrégná, petite Ville située sur un rocher élevé, au bord de la mer, avec un Château très bien fortifié, bâti aussi par les Rois Maures, qui y tenoient leurs trésors. Il y a toujours garnison pour défendre la Ville & le port, avec un Gouverneur qui commande

ALHA-
MA.

dans la Citadelle. La principale richesse de cette Place vient du sucre & des poissons, dont il s'y fait grand débit.

A une lieuë plus avant se trouve Motril, Ville médiocre avec un bon port, à onze lieues de Grénade. La pêche y est fort abondante : le terroir y produit d'excellent vin, & l'on y fait aussi abondance de Sucre. On croit qu'elle est l'ancienne Héxi ou Séxi, dont les habitans s'appelloient Séxi-tains.

Plus avant est Béria ou Véria, petite Ville appelée autrefois Baria, & célèbre parce qu'elle faisoit la séparation entre la Bétique & la Tarraco-noise.

A L M E R I A.

ALME-
RIA.

ALMERIA est à quatre lieues delà, située sur le rivage de la Mer, à l'embouchure d'une petite rivière, dans un lieu assez commode. Quelques-uns la prennent pour l'ancienne Abdéra, bâtie par les Phéniciens, d'autres croient qu'Abdéra étoit plus à l'Orient, à l'endroit où est une petite Place nommée Aladra.

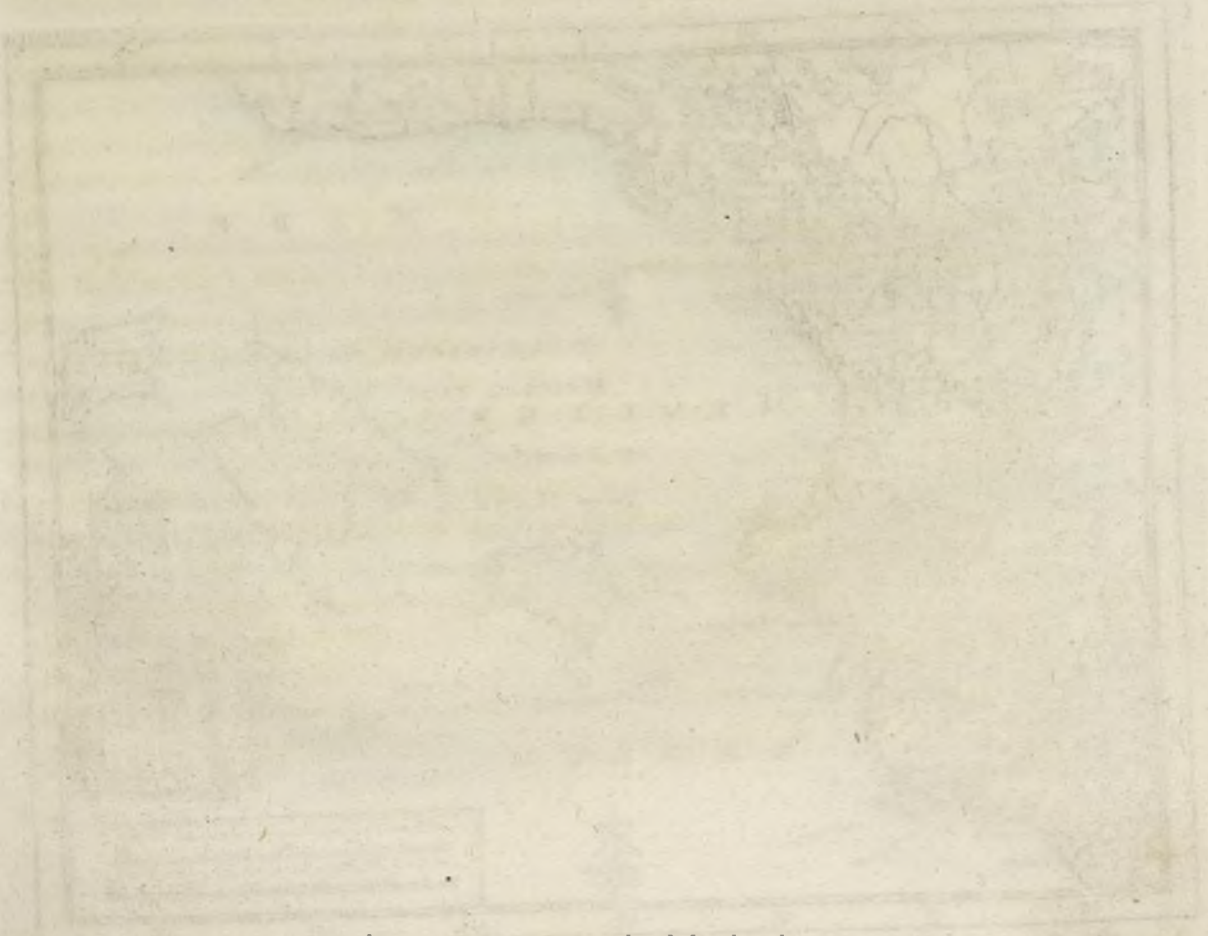
Quoiqu'il en soit, Alméria est dans un terroir fertile, arrosé par quantité de fontaines fort pures & fort salubres, & abondant sur-tout en fruits & en huile.

Alméria est le siège d'un ancien Evêché, suffragant de Grénade, qui vaut quatre ou cinq mille ducats de revenu. On peut mettre l'érection de cet Evêché presque sous la même époque que celui de Grénade, dont nous avons parlé ci-dessus, & dont il suivit la destinée du tems de l'invasion des Maures. Cependant le Christianisme y refleurit plutôt, puisqu'en 1157 Alphonse VIII, Roi de Castille, reprit cette Ville; mais un an après les Infidèles recouvrèrent la Place, & en bannirent les Chrétiens, desorte qu'au-lieu de l'Evangile, la Loi de Mahomet y triompha jusques en 1492, que Don Ferdinand le Catholique & la Reine Isabelle y rétablirent la Cathédrale, & nommèrent pour Evêque Don Jean Ortéga. Le Chapitre est composé de quatre Dignitaires, de huit Chanoines, de six Prébendiers, & de divers Chapelains. Le Diocèse s'étend sur soixante Paroisses. Ceci est tiré de l'Abbé de Vayrac, mais D. Juan Colménar prétend que cette Ville fut reprise sur les Maures l'An 1147 par Alphonse VIII Roi d'Arragon, avec le secours des Génois.

A l'Orient d'Alméria la terre avance dans la Mer, & forme une pointe, que les Anciens ont appelée le Promontoire de Charidème, & les Modernes, le Cap de Gates.

Il ne reste plus que Muxacra & Véra, deux petites Villes, celle-ci aux frontières de Murcie, & celle-là un peu plus loin au Couchant.

Véra est ancienne, & s'appelloit autrefois Virgi: delà vient que le Golfe ou le parage, qui est à la hauteur de Murcie & de Grénade, portoit le nom de *Virgitanus Sinus*. Mu-



Muxacra est située sur une montagne, avec un port, où la pêche est abondante. ALME-RIA.

La description, qu'on vient de voir, fait assez connoître, que le Royaume de Grenade est un País tout-à-fait délicieux. Bien qu'il soit autant avancé au Midi qu'une bonne partie de l'Andalousie, & plus que les autres Provinces de l'Espagne, cependant on y jouit d'un air fort doux & fort tempéré.

Cette Province a été sept cens quatre-vingts ans au pouvoir des Maures, comme je l'ai déjà remarqué; mais elle n'avoit été regardée comme un Royaume particulier que depuis le XIII^e Siècle.

Abenhud Roi Maure, qui tenoit son siège à Cordoue, ayant perdu la Couronne & la vie dans une bataille décisive, que les Chrétiens lui livrèrent l'An 1236, les Maures contraints d'abandonner l'Andalousie à leurs Vainqueurs, se retirèrent à Grenade, ramassèrent là les débris de leur Nation, & élurent pour leur Roi un homme de basse naissance, mais fort vaillant homme, nommé Mahommad Abén-Alhamar.

Ce fut là le commencement de ce Royaume, le dernier des Maures en Espagne, lequel fut gouverné par dix-huit Rois. Il comprit d'abord trente-trois grandes Villes, dont les principales étoient Grenade, Guadix, Baça, Jaën & Malaga; mais Jaën leur fut bientôt enlevée, durant la vie du premier Roi.

Pendant que les Maures ont possédé ce País, il étoit extraordinairement peuplé; car outre les trente-deux Villes qui portoient le nom de Cité, l'on y en comptoit quatre-vingts dix-sept autres moins considérables, fermées de murailles; & il rapportoit au Roi sept cens mille écus d'or de revenu annuel.

Le Royaume de MURCIE.

LE Royaume de Murcie est le plus petit de tous ceux qui composent la Monarchie d'Espagne, à moins qu'on ne veuille prendre Jaën & Cordoue pour deux Royaumes particuliers. Il est borné au Midi par la Mer Méditerranée; à l'Orient par la même Mer & par le Royaume de Valence; au Nord par la Castille Nouvelle, & à l'Occident par la même Province, par l'Andalousie & par le Royaume de Grenade. LE ROY. DE MURCIE.

Il peut avoir environ vingt-cinq lieues de longueur sur vingt-trois de large, & vingt-quatre ou vingt-cinq de côtes sur la Méditerranée. On y compte quatre grandes Villes, honorées du titre de Cités, Murcie la Capitale, qui donne son nom à tout le Royaume, Carthagène, Almacaron & Lorca, & quelques autres Villes moins considérables.

Ce Royaume n'a que deux Rivières qui soient un peu remarquables: la première est la Ségura, appelée anciennement Térébus, Strabérum, & Sorabis, qui venant de la Castille Nouvelle, traverse ce País de l'Occident à l'Orient, faisant quelque courbure, passe à Cantarilla & à Murcie, & entre

LE ROY. tre dans le Royaume de Valence près d'Origuéla: l'autre est le Guadalant
DE MUR- tin, qui sortant du Royaume de Grénade coule dans celui de Murcie du
CIE. Couchant au Sud-Est, passe à Lorca, & va se jeter dans la Méditerranée
près d'Almacaron.

Anciennement ce Royaume étoit habité par les Batistains, dont parle Ptolomée, par les Bélitains, & par les Déitains, dont Plin fait mention. Du tems de l'invasion des Maures, ces Barbares s'en rendirent les maîtres l'an 715, & la possédèrent dans une entière indépendance jusques en 1241, qu'ils se rendirent tributaires de Ferdinand Roi de Castille; &, pour la sûreté de l'engagement qu'ils contractèrent avec lui, ils remirent entre les mains de l'Infant Don Alphonse son fils, la Forteresse de Murcie, lequel profita si bien des avantages qu'il avoit sur eux, qu'en 1265, il se saisit du Royaume & du Roi Maure, qui regnoit en ce tems-là.

L O R C A.

LORCA. **D**ANS l'Article précédent j'ai conduit mon Lecteur, de la Ville de Grénade aux frontières de Murcie; je vai le reprendre là pour lui faire voir ce Royaume. De Véles-el-rubio, qui est aux confins de Grénade, & de Murcie, on va droit à Lorca, qui en est éloignée de sept lieues.

Lorca est une Ville honorée du titre de Cité, bâtie à six lieues de la Mer, sur une hauteur, au pied de laquelle coule le Guadalantin. Elle est grande, mais fort délabrée, bien que dans un Pais fertile. Les Habitans sont la plupart, des Christianos nuévos, (nouveaux Chrétiens) ou Maures convertis & batisés; Peuple rustique, peu civil, & peu accueillant envers les Etrangers.

Autrefois cette Ville étoit le siège d'un Evêché, mais il y a longtems qu'elle ne l'est plus, cet honneur ayant été transporté à Carthagène.

Dans le commencement du XVII Siècle, les Maures chassés d'Espagne, se vangeoient en faisant de fréquentes courses le long des côtes, tellement qu'on n'y pouvoit guère demeurer en sûreté. Une bande de ces Corsaires ayant enlevé dans la compagnie de Lorca, un haras de chevaux, & emmené le garçon qui les gardoit, il les pria de lui permettre de monter à cheval afin de pouvoir mieux les suivre; le lui ayant permis, il monta sur une Jument en chaleur, & donnant des deux galopa vers la Ville; les chevaux suivirent la Jument, & les Maures, qui les montoient, n'ayant point de bride, ne purent jamais les retenir, & n'ayant pas eu l'esprit de sauter à terre, ils furent conduits bientôt jusqu'aux portes de Lorca, où ils furent pris.

Chemin de Lorca à Murcie.

SORTANT de Lorca pour aller à Murcie, on traverse une belle & vaste plaine, qui est bordée de hautes montagnes sur la gauche. Après quatre

tré lieues de chemin on trouve Totana Village ou petit Bourg, appartenant ^{Lorca.} aux Chevaliers de St. Jaques. Delà traversant encore un beau País uni & bien cultivé, entre des montagnes, on passe à un Village nommé Lébrilla, puis à un Bourg ou Village nommé Cantarilla, ou Alcantarilla, situé au bord de la rivière de Ségura, à une lieue de Murcie.

M U R C I E.

MURCIE, selon quelques-uns, est cette Ville que les Anciens ont appel- ^{Murcie.} lée *Murgis*; mais d'autres croient que *Murgis* étoit à l'endroit, où l'on voit aujourd'hui *Muxacra*, & que *Murcie* est la *Mencaria* des Anciens. Quoiqu'il en soit, elle est grande & belle, située dans une plaine délicieuse au bord de la rivière de Ségura, très bien peuplée, ayant sept Paroisses, & environ dix mille habitans.

Les rues y sont très belles, & fort droites, les maisons bien bâties. Parmi plusieurs superbes édifices, on ne peut se dispenser d'admirer sa Cathédrale, dont le clocher a la montée si douce, qu'on peut monter jusqu'au faite à cheval & en carosse: on voit dans cette Eglise le tombeau dans lequel le cœur & les entrailles d'Alfonse X, Roi de Castille, sont inhumés.

Ce grand Monarque qui se distingua dans un siècle d'ignorance, par ses grandes lumières dans l'Histoire, & sur-tout dans l'Astrologie, voulut laisser à cette Ville cette marque de son affection & de sa reconnoissance du service important qu'il en avoit reçu; car ayant été élu Empereur au préjudice de Richard Roi d'Angleterre, & abdiqué l'Empire à cause de quelques difficultés qu'il trouva lorsqu'il en voulut prendre possession, voulut s'en retourner dans ses Etats en 1273: mais Sanche son fils par une inhumanité sans exemple, bien loin d'aller au-devant de lui pour l'y recevoir, lui en défendit toutes les avenues; desorte que toutes les Villes lui fermèrent leurs portes, excepté les habitans de Murcie, qui seuls conservèrent pour lui la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & lui fournirent un azile assuré: tellement qu'en mémoire d'une action si digne d'être immortalisée, il changea les Armes de la Ville, & lui donna sept couronnes d'or en champ de gueules.

La raison pour laquelle Murcie fit paroître un si grand attachement aux intérêts du Roi Alfonse, c'est que ce Prince l'avoit tirée par sa valeur de la honteuse oppression sous laquelle les Maures la faisoient gémir.

Parmi les choses remarquables de cette Ville, on fait grand cas du Couvent des Cordeliers, tant par la magnificence de sa structure, que par la richesse de ses ornemens. Il a trois grandes cours, deux portiques l'un sur l'autre, & une très belle Bibliothèque, ornée de plusieurs portraits des grands hommes qui ont fleuri dans les Armes, dans les Lettres, & dans le Gouvernement. Le Collège des Jésuites se fait distinguer par son verger, rempli de citronniers, qui portent des fruits d'une grosseur extraordinaire.

MURCIE. Il y a dans Murcie un Gouverneur qui est comme une espèce de Viceroi, & qui commande à tout le Royaume: un Lieutenant Général Criminel, & un Civil, douze Conseillers, vingt-quatre Greffiers, douze Procureurs, & divers Avocats dont le nombre n'est pas fixé. Lorsqu'on sonne le tocsin aux environs de la Ville, le Gouverneur est obligé de se rendre à la tête de ses troupes à l'endroit où est l'alarme, & d'aller ensuite à Carthagène, pour défendre les côtes des invasions des Maures, qui y font de fréquentes courses.

De toutes les Villes d'Espagne, il n'en est aucune où la Police s'exerce si régulièrement qu'à Murcie. Les pommes, les poires, les grénades, les abricots, les figues, les raisins, les pêches, les dattes, la chair & le pain s'y vendent au poids. Celui qui achète quelque chose de tout ce que je viens d'énoncer, en apprend le prix par un Placard attaché à un pilier par la main d'un Magistrat, & personne ne peut vendre de pain qu'il n'ait été visité avant qu'il soit mis en vente; que si quelqu'un y manque, on le fait promener par la Ville monté sur un Ane, tandis que le Bourreau le fouette, suivi par les Officiers de Justice à cheval, au devant desquels marche un trompette, qui crie hautement à tous les carrefours: *C'est la punition que Sa Majesté, ou sa Justice en son nom, commande être faite de cet homme (ou de cette femme) pour tel crime, pour lequel il est condamné à tant de coups de fouet.* Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que si le Bourreau lui donne plus de coups que la Sentence ne porte, on le fouette lui-même.

Hors de la Ville, on voit sur une hauteur un Château, que les Espagnols appellent Monte-Agudo, qui peut lui servir de défense en cas de besoin.

Tous les environs de Murcie sont agréables, abondamment arrosés, & très fertiles. On y recueille du vin, du miel, & toutes sortes de fruits excellens; particulièrement, on y voit une quantité prodigieuse d'oliviers: mais le plus grand revenu vient de la soie, dont la quantité va, selon la supputation des gens de commerce, à plus de 200000 livres pesant par année, qui produisent environ un million de profit aux propriétaires. On fait état que pour entretenir les vers qui la produisent, on voit dans la campagne jusqu'à 355500 pieds de Meuriers. Il s'y trouve aussi quantité de cannes de sucre, & beaucoup de riz. On y nourrit une multitude infinie de troupeaux. Le gibier de toute espèce y est fort commun, & les plantes médicinales n'y manquent pas.

C A R T H A G E N E.

CARTHAGENE.

AU midi de Murcie est Carthagène (*Carthago Nova*) Ville médiocrement grande, sur la Méditerranée. Autrefois elle étoit beaucoup plus considérable, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Annibal, où son prédécesseur Amilcar, (*) la bâtit pendant le tems de la seconde guerre Punique,

(*) Ce ne fut point Annibal, comme le remarque fort bien Mr. La Martinière, qui bâtit Carthage.

pour en faire un Magazin & un Arsenal. Dans très peu de tems elle s'ag-^{CARTHA-}
grandit & s'enrichit si considérablement, qu'elle devint la première Ville ^{GENE.}
d'Espagne, ayant soixante-deux petits peuples dans sa dépendance (*).

Malgré ses forces, & sa garnison, le vaillant Scipion eut le bonheur de la prendre dans un jour, l'An de Rome 544, & l'on y trouva de prodigieuses richesses. Mais elle déchut bientôt de cette grandeur. A peine avoit-elle subsisté six cens ans, que les Vandales, & après eux les Goths, la démantelèrent, & la détruisirent entièrement. Elle demeura longtems ensevelie sous ses ruines; mais dans les derniers siècles la bonté de son port y attira du monde, on la rebâtit peu à peu, & Philippe II, du tems duquel on y trouva cinq ou six cens familles, la fit fermer de murailles, & revêtir de bonnes fortifications, afin que les Maures ou les Turcs ne pussent pas s'en emparer. Depuis ce tems-là elle s'est un peu rétablie; mais cependant elle n'approche pas, à beaucoup près, de ce qu'elle a été.

Il n'y a rien de considérable que son port, qui est le meilleur de toute l'Espagne, & l'un des premiers de l'Europe. Il est au fond d'une petite Baye de cinq cens pas de long, sur six ou sept cens d'ouverture, dont le fond est très bon & très sûr, tellement qu'il peut toujours sûrement & commodément contenir deux cens galères. On rapporte qu'André Doria, Général de la Flotte Espagnole, disoit qu'il ne connoissoit que trois ports qui fussent bien sûrs, les mois de Juin, de Juillet, & Carthagène.

Cette espèce de Jonc nommé *Spartum*, *Esparte*, qui se trouvoit autrefois en quantité aux environs de Carthagène, & qui a donné à la Ville le nom de *Spartaria*, & à la Campagne le nom de *Spartarius Campus*; cette espèce de Jonc, dis-je, s'y trouve de même aujourd'hui, & dans la même quantité. On a pu voir ci-dessus les divers usages auxquels on le fait servir.

On trouve aussi dans le voisinage de Carthagène, des minières de diverses pierres précieuses, comme diamans, rubis, améthystes, cassidoines, & autres: & l'on prétend que, si l'on vouloit fouiller, on y trouveroit aussi des mines d'or & d'argent. Il y a particulièrement des carrières d'alun, si abondantes, qu'elles valent jusqu'à quarante mille ducats par an.

Il ne faut pas oublier que Carthagène a été une Ville Episcopale dès les premiers siècles du Christianisme en Espagne. L'Evêque a vingt-quatre mille ducats de rente, & prend le titre d'Evêque de Carthagène & de Murcie. Il est suffragant de l'Archêvêque de Tolède. Carthagène est défendue par une Forteresse médiocre, bâtie depuis cent ans en-çà.

Il y a, dit Mr. La Martinière (†) trois choses à remarquer. 1. La Ville de

thagène, mais Asdrubal son Prédécesseur, comme le disent bien expressément Polybe & Méla. Quant à Amilcar Père d'Annibal, il fonda une Ville de Carthage, qui fut Carthage la Vieille; mais Carthage la Neuve, qui est Carthagène, fut fondée par son Successeur Asdrubal, après la mort de qui Annibal commanda les forces de Carthage en Espagne & en Italie.
(*) Il falloit dire qu'elle fut sous les Romains le Siège d'une Juridiction qui s'étendoit sur 65 Villes.
(†) *Dict. Géogr.*

CARTHAGÈNE de Charthagène située au fond du port. 2. Le port qui est une Ance, & fait partie du Golphe de Carthagène. 3. Le Golphe même qui occupe partie de la Côte de Grénade, depuis le Cap de Gates, & presque toutes celles de Murcie, jusqu'au Cap de Palos.

Le Golphe de Carthagène, partie de la Mer d'Espagne, entre les Caps de Gates & de Palos. La côte court Nord-Nord-Est jusqu'au Royaume de Murcie, & à l'Embouchure du Guadalentin où est Almagaren. Muxacara à l'Embouchure du Trabay, Vera à celle du Guadalmaçar, Portilla presque à l'entrée du Royaume de Murcie, sont les lieux les plus remarquables jusques à Almagaren.

Au Sud-Est de ce Port est Laquibo petite Isle. Sogana est à moitié chemin d'Almagaren à Carthagène. De la pointe de l'Est du Cap de Gates à Carthagène, la route est le Nord-Est quart d'Est environ 105 milles. Entre les deux, il y a un grand enfoncement, & les terres sont fort hautes; mais environ huit à neuf milles à l'Ouest-Sud-Ouest de Carthagène il y a une grosse pointe qu'on appelle le Cap de la Sabia, sur lequel est un petit Village, & du côté de l'Est une petite Rivière.

Presque à moitié chemin du Cap de la Sabia à Carthagène, il y a un grand enfoncement avec une petite Isle du côté de l'Est. On la nomme l'Isle de las Colombas, & dans le fonds de cette Ance il y a une petite Ville & un Château sur la pointe de l'Est. Il y a aussi sur cette Isle une Tour à feu. La Ville dont on vient de parler nommée *Almacaron* par quelques-uns, c'est la même qu'*Almagaren*. On peut mouiller du côté de l'Ouest de l'Isle des Colombes dans l'Ance d'Almagaren par quinze, dix-huit & vingt brasses d'eau; mais le fond n'y est pas fort bon à cause de quelques roches.

Environ quatre milles à l'Est quart Nord-Est de l'Isle de las Colombas est l'entrée du Port de Carthagène, dont la reconnaissance est facile, parce qu'il y a une petite Isle ronde presque vis-à-vis du Port, environ une lieue au Sud-Sud-Est. C'est la *Scombraria* des Anciens. Elle eut ce nom à cause de la quantité de Maquereaux qu'on y pêche, & que les Romains qui les aimoient beaucoup, appelloient *Scombrî*. Le nom moderne de cette Isle est exprimé diversement sur les Cartes ou dans quelques livres, *Combréra*, *Scombréra*, *Ascombréra*. Elle est presque ronde, à quatre ou cinq cents toises de la côte, & presque vis-à-vis du Port. Il y a quelques Roches presque à fleur d'eau du côté de l'Ouest de l'Isle, & elles en sont fort proches.

Le Port de Carthagène est dans un fonds. Sitôt qu'on est par son travers, on en découvre l'entrée qui est fort étroite & qui se trouve entre deux Montagnes; on voit en même tems le Château de Carthagène, dans le fond du Port, & la Ville est au pied sur une pointe de moyenne hauteur. A la gauche en entrant, il y a un Fortin armé de six pièces de canon, & sur le haut de la pointe droite il y a deux batteries de canon assez considérables. Le Port est assez grand & presque de figure ronde: dans le fond est un ancien

cien Château sur une hauteur. La Ville est au pied, & ne paroît que fort CARTHAGÈNE. peu du côté de la Mer, quoiqu'elle fût assez grande; elle est située dans une plaine au delà du Château: devant la Ville il y a un petit Mole qui sert aux débarquemens. On fait de l'eau à l'entrée de la Ville à quelques Fontaines, mais elle est Saumache & de mauvaise qualité. Le traversier de ce Port est le vent de Sud-Sud-Ouest qui n'y cause pas beaucoup de Mer à cause de la sèche qui la rompt. Au dedans de la pointe de la gauche, en entrant, à près de cent cinquante toises, il y a un petit banc de rochers presque à fleur d'eau, de l'étendue de dix à douze toises, où sur lequel pour peu qu'il fasse de mauvais tems, la Mer brise. Aux environs de ce banc il y a cinq, huit & dix brasses d'eau jusques à la pointe, où est le Fortin dont il a été parlé, tellement qu'on peut passer entre l'écueil & le Fort, rangeant à discrétion la pointe du Fort: mais le meilleur est de laisser le danger sur la gauche.

A huit ou neuf milles Est-Nord-Est de l'Isle de Scombréra est le Port Génovez. Ce n'est qu'une petite Ance, avant laquelle est une grosse pointe nommée le Cap de Suga. Environ deux milles Sud-Est quart à l'Est de Génovez est une autre grosse pointe fort escarpée nommée le Cap Nègre, au dessus duquel est une haute Montagne en pain de Sucre. Toute la côte est fort haute & fort escarpée depuis Scombréra jusqu'au Cap de Palos.

Selon les Observations du savant Père Feuillée (*) Carthagène a 37. d. 36'. 7". de Latitude Septentrionale. Le même Père dit d'après une pieuse tradition que l'Apôtre St. Jaques fut le premier qui prêcha l'Evangile à Carthagène, où il se rendit l'an 39 de Jésus-Christ, venant de Jaffa, n'ayant touché dans ce Voyage qu'en Sardaigne.

A L M A C A R O N.

A six lieues de Carthagène à l'Occident, on voit sur le rivage de la Mer, ALMACARON. une petite Ville, ou plutôt une Forteresse avec titre de Cité, nommée Almacaron, située vers l'embouchure du Guadalentin. On y ramasse une très grande quantité d'alun, qui rapporte de gros revenus au Duc d'Escalona & au Marquis de Véla.

Outre ces quatre Villes principales, on en voit encore trois ou quatre autres, mais fort peu considérables; comme Mula située dans une plaine très fertile; Caravaca au bord d'une petite rivière qui se jette dans la Ségura, où l'on montre une Croix miraculeuse apportée par des Anges. Lorgui, Calaspara & Cieça sont de petites Places dans la partie Septentrionale de la Province. Les Royaumes de Murcie & de Grénade étoient le Pais des anciens Batistains, en particulier Carthagène étoit habitée par les Conestains.

Le terroir du Royaume de Murcie produit de bon vin & de fort bon grain.

(*) Journal des Observ. I. Part. p. 92, 93.

grain, mais il n'en rapporte pas en abondance, parce qu'il est fort montueux. Ses plus grandes richesses viennent des fruits précieux, comme oranges, limons & autres; des légumes, comme ris, pois, &c. du sucre qu'on y tire des cannes, du miel, de la soie qu'on y fait, de l'esparte, & des minières de pierres précieuses. L'air y est fort pur & fort sain.

Le Royaume de VALENCE.

VALEN-
CE.

LE Royaume de Valence, qui tire son nom de sa Capitale, est long & étroit, s'étendant du Nord au Sud de la longueur d'environ soixante-six lieues, sur vingt-cinq dans sa plus grande largeur. Il est borné au Midi & à l'Orient par la Mer Méditerranée, qui fait là près de soixante lieues de côtes; au Nord-Est par un coin de la Catalogne, au Nord-Ouest par l'Arragon, & au Couchant par la Castille Nouvelle & par la Murcie. C'est le País qu'habitoient autrefois les Celtibériens, les Contestains & les Lusons.

Cette Province est l'une des mieux arrosées qu'il y ait dans l'Espagne, ayant plusieurs grandes rivières, sans compter les moins considérables, qui toutes ensemble font le nombre de trente-cinq, & coulent toutes à l'Orient, ou Sud-Est.

Pour commencer par l'Occident, on y voit la Ségura, qui baigne trois Royaumes, celui d'Andalousie, où elle prend sa source; celui de Murcie qu'elle traverse, & celui de Valence, où elle lave les murailles d'Origuéla, & se décharge dans la Mer près de Guardamar: le Xucar qui prend sa source dans la Castille Nouvelle, y traverse la petite Province de la Sierra, où il reçoit deux petites rivières, le Cabriel & l'Oliara, arrose le Royaume de Valence en largeur, de l'Occident à l'Orient, & va perdre son nom & ses eaux dans la Mer, près d'une petite Place nommée Culléra, qui donne son nom à un Cap voisin: le Guadalaviar, ainsi appelé par les Maures, d'un mot qui veut dire, Eau pure; les Romains lui donnent le nom de Durias, Dorias & Turias. Cette rivière n'est pas tant considérable par sa profondeur, come par les agrémens & les beautés de ses bords, qui sont toujours revêtus de roses, de diverses autres fleurs, & de jolies forêts, qui regnent tout du long, dès sa source jusqu'à son embouchure. Elle naît aux confins de l'Arragon & de la Castille Nouvelle, à quelques milles de la Ville d'Albarazin, près de la source du Tage; arrose le Royaume d'Arragon, traverse celui de Valence de l'Occident à l'Orient, & se dégorge dans la Méditerranée, au dessous de la Capitale: le Morviédro, qui traverse ce Royaume du même sens, & se jette dans la Mer, au dessous d'une Ville, dont il porte le nom, après avoir passé à Ségorbe: enfin le Millas, Miglias, ou Millares, qui passe à Honda, & entre dans la mer au dessous de Villa-Réal.

Che-

Chemin de Murcie à Valence.

A PRES ces généralités, il faut venir au détail; &, pour m'en tirer ^{VALEN-}heur, je vais suivre le grand chemin, marquer la route, que l'on ^{CE.}tient dans la longueur du Royaume d'un bout à l'autre, & en passant nous nous arrêterons pour voir les Places considérables, qui se trouveront hors de la route, à droit & à gauche. Je commence par la route de Murcie à Valence.

A trois lieues de Murcie on entre dans le Royaume de Valence, & l'on voit là une grosse pierre mise sur une hauteur, pour marquer les bornes des deux Royaumes. Ce chemin est ordinairement dangereux, & rempli de bandits, à cause de la facilité qu'ils ont de passer d'une Province à l'autre, d'abord qu'ils ont fait quelque méchant coup.

O R I G U E L A.

LA première Ville, qu'on rencontre, est Origuéla ou Orihuéla, située ^{ORIGUE-}à une lieue des frontières, & à quatre de Murcie. Elle est fort ancien-^{LA.}ne, appelée par les Latins *Orcélis*, mise par Ptolomée au nombre des Villes habitées par les Bastétains; bâtie entre des montagnes au bord de la Ségura, dans un lieu fortifié par la nature, au milieu d'une plaine si fertile en tout, & particulièrement en bled, qu'elle a donné lieu à ce proverbe des Espagnols, *Llueva ó no llueva, trigo en Origuéla*; ce qui signifie que, *soit qu'il pleuve, soit qu'il ne pleuve point, il y a toujours du bled dans Origuéla.*

Elle est entourée de jardins très agréables, ornée d'une Université & d'un Evêché, embellie d'un magnifique Cloître de Jacobins, & défendue par un vieux Château. L'Université fut fondée l'An 1555. L'Evêché a été longtems joint à celui de Carthagène. Il en fut séparé par le Pape Jules III, au milieu du XVI Siècle, & l'on en fit une Prélature nouvelle, avec dix mille ducats de rente. Son Chapitre est composé de six Dignitaires, de six Chanoines, & de douze Prébendiers.

L'un des premiers Evêques de cette Ville envoya des Députés au second Concile d'Arles, qui fut assemblé dans le IV Siècle du tems de l'Empereur Constantin le Grand.

Cette Ville a l'honneur d'être Capitale d'un Gouverneur indépendant de Valence, dont la Juridiction s'étend douze lieues en longueur sur six de largeur. On prétend qu'elle a été fondée par Hercule le Thébain, ce qui n'est pas sans apparence. Alphonse le Sage la releva de ses ruines, & y fit de belles réparations dans le XI Siècle.

J'ai déjà dit qu'elle est située au milieu d'une campagne très fertile; on y trouve en abondance du bled, du vin, du lin, du chanvre, du miel, de la soie, des herbes, des légumes, des fruits, du sel.

A l'Orient d'Origuéla, vers l'embouchure de la Ségura, on voit une petite:

petite Ville nommée Guardamar avec un port sur la Mer, où les vaisseaux marchans des Pais-Bas alloient ci-devant charger du sel, pour le transporter chez eux.

E L C H E.

ELCHE.

D'ORIGUELA tirant au Nord-Est, on traverse un fort beau Pais, uni & bien cultivé; on passe par deux Bourgs, & après deux lieues de chemin l'on arrive à Elche, que quelques-uns croient être l'ancienne Illice. Elle est située dans un lieu très fertile en dattes & en vin, & abondant en bétail, au milieu de forêts d'oliviers & de palmiers d'une hauteur prodigieuse.

Cette Ville est assez bien bâtie, mais bien qu'elle soit à deux lieues de la mer, il ne s'y trouve cependant presque d'autre eau, que de la salée. Les dehors de cette Ville sont fort agréables: on y voit quantité de jardins & de vergers, remplis de beaux fruits rares.

Elche fut érigée en Marquisat par Charles-Quint en faveur de Don Bernardino de Cardenas Duc de Maqueda, & par Succession elle est tombée dans la Maison des Ducs d'Arcos.

A L I C A N T E.

ALICANTE.

D'ELCHE tirant au Nord-Est on rencontre un Pais plat, mais peu cultivé, avec quelques petites forêts; & après quatre lieues de chemin on trouve Alicante.

Cette Ville est ancienne, & quelques-uns la prennent pour l'ancienne Illice, qui a donné son nom au Golfe d'Alicante, appelé par les Anciens *Sinus Illicitanus*. Je viens de remarquer qu'il y en a d'autres, qui cherchent l'ancienne Illice dans la Ville d'Elche; & il n'est pas facile de décider cette question, à cause de la ressemblance du nom moderne à l'ancien, qui est à peu-près égale de part & d'autre.

Quoiqu'il en soit, Alicante est fameuse aujourd'hui par la bonté de son port, qui est d'un grand revenu pour le Roi. Elle a d'un côté les montagnes, & de l'autre la Mer, avec un Château fort élevé, qui la défend, estimé par quelques-uns imprénable, bien que d'autres disent qu'il est trop haut, & qu'on n'y sauroit faire aucun mal à ceux qui tiennent la campagne.

Le Port est ordinairement visité, en tems de paix, par des Vaisseaux marchands Flamands & Allemands, qui y vont charger le bon vin, qu'on recueille dans ce Pais-là, & qui est généralement estimé, au moins le rouge; car pour le blanc, je connois des gens qui se plaignent qu'il ne vient jamais pur par deçà. On voit sur le Port trois Bastions garnis d'artillerie, bâtis pour sa défense.

La Montagne sur laquelle est le Château (*), & au pied de laquelle la

Vil-

(*) Portulan de la Mer Méd. p. 20.

Ville est située, est de terre blanche & se découvre de fort loin; ainsi elle sert de connoissance aux Pilotes. Le Château en sert aussi par la blancheur de ses murailles dont il y en a une longue qui aboutit à la Ville. Devant la Ville & presque vers le milieu il y a un bout de Môle, qui ne sert que pour les débarquemens. On mouille ordinairement avec les Vaisseaux devant ce Môle dont on est éloigné d'environ un bon mille par six, sept, huit, & dix brasses d'eau, fond d'herbe vaseux.

Dans cette Rade il n'y a point d'abri des vents du large, & la Mer y est fort grosse durant ces fortes de vents, mais comme le fond y est bon on y résiste aisément, outre que cette Montagne empêche la violence des vents du large, ou, comme disent les Matelots, la terre refuse le vent.

Un peu au-delà de l'extrémité de la Ville, allant vers l'Ouest, il y a une basse Pointe, qui s'avance en Mer, qu'on appelle la *Pointe des Mates*. A l'Ouest de cette Pointe on mouille avec les Galères, par 3, 4, 5, & 6 brasses d'eau, fond d'herbe vaseux. On y est beaucoup plus à l'abri que devant la Ville, & l'on n'y sent pas tant la Mer que dans la Rade, à cause de cette Pointe basse, qui rompt la Mer des Vents d'Est & l'*Isle Plane* des Vents du Sud; mais lorsqu'on veut y aller mouiller, il ne faut pas approcher de cette Pointe basse, parce qu'elle s'étend près de 300 toises ou la longueur de trois Cables sous l'eau, le fond est de vase mates & herbier.

De l'autre bord de cette Pointe vers le Nord-Ouest il y a quelques maisons sur le bord de la Mer devant lesquelles on peut mouiller. On fait de l'eau à quelques Pousseraques qui sont auprès de cette Pointe, un peu avant dans les terres. Le traversier est le vent de Sud-Sud-Est & Sud-Est, la Latitude est 38. d. 26'. & la variation de l'Aiman est 5 degrés Nord-Ouest.

Il a été un tems que ces côtes étoient fort dangereuses, à cause des fréquentes incursions des Capres Maures Algériens & autres: c'est pourquoi l'on y a élevé d'espace en espace des Tours sur le rivage de la Mer, nommées Atalayas, c'est-à-dire, Echauguettes, pour découvrir les vaisseaux de loin. Dès que la Sentinelle en voit, qui ont la mine d'être ennemis, elle en avertit par des feux qu'elle allume, & l'on donne l'alarme par toute la Ville, en sonnant le toclin. Le romarin vient d'une telle grandeur dans les environs d'Alicante, qu'on y en voit de la hauteur d'un homme.

D'Alicante à Madrid on compte cinq journées de chemin, & l'on va de l'une à l'autre, sans passer sur aucun pont. Alicante fut enlevée aux Maures l'An 1264, par Jaques I Roi d'Arragon.

D'Alicante tirant au Nord on passe une montagne, où l'on trouve un passage assez incommode, nommé Puerto de Malamagor, & un chemin rude & pierreux: on y voit, en passant, une grande quantité d'arbres fruitiers & de vignes.

Après quatre lieues de chemin, on arrive à Xicona petite Ville, composée

XICONA. fée d'environ sept cens feux. Elle est située entre des montagnes, défendue par un fort Château, bâti au dessus de la Ville, auprès d'un défilé si étroit, qu'une poignée de gens y peut aisément arrêter toute une armée. On y recueille abondance d'excellent vin, de même qu'à Alicante.

Sortant de Xiconá, on laisse deux petites Villes, l'une à la droite, & l'autre à la gauche. Sur la droite en voit Villa Loyfa, petite Ville sur le rivage de la Mer, à cinq lieues d'Alicante & près du Cap Finisrat. Sur la gauche, Elda, Capitale d'un Comté, située sur une petite rivière, qui passe à Elche.

De Xiconá l'on continue à marcher dans les montagnes, & l'on voit un País très bien cultivé, nonobstant la rudesse du terroir: les habitans sont fort laborieux, & mettent tout à profit, jusqu'aux rochers mêmes, qui sont revêtus de seps, ou de romarins.

ALCOY. On passe dans Alcoy, qui est une jolie Ville, près d'une petite rivière du même nom. Elle est petite, mais remarquable à cause des mines de fer, qu'on y trouva l'An 1504, & sur-tout à cause d'une fontaine, qui est une rare merveille de la nature. Pendant l'espace de treize à quatorze ans elle jette de l'eau en abondance, puis elle tarit pendant tout autant d'années; après quoi elle recommence à couler comme auparavant, & revient à tarir au bout de quatorze ans; & toujours de même à perpétuité: les habitans appellent cette fontaine Barchel: il y en a plusieurs autres, qui suppléent à son défaut, lors qu'elle manque; & toutes ces fontaines joignant leurs eaux, forment la petite rivière d'Alcoy.

CONTENTAYNA. Après cette Ville, on trouve un Bourg ou Village nommé Contentayna, qui retient dans son nom quelques vestiges de celui des anciens Contestains ou Contestaniens, qui habitoient dans ces contrées. Ce Bourg est situé dans les montagnes, sur un Mont nommé Mariola, qui est remarquable, à cause d'une quantité extraordinaire de plantes rares, & de simples ou herbes médicinales, qui s'y trouvent; ce qui fait que tous les ans on y voit un grand nombre de Médecins & de Droguistes ou Herboristes, qui vont, de toutes les Provinces d'Espagne, faire provision de ces excellens remèdes, que la main libérale du sage Auteur de la Nature y a préparés pour les divers maux des hommes.

Toute la campagne autour de ce lieu est richement arrosée de plus de deux cens fontaines, qui, comme on peut croire, la rendent très fertile: Elle appartient à un Seigneur particulier en titre de Comté.

De Contentayna l'on continue à marcher dans les montagnes, où l'on voit, en passant, plus de quarante Puits revêtus de pierres, & après cinq bonnes lieues de chemin, l'on arrive à *Xativa*, ou St. Philippe.

Avant que de parler de cette Ville, il faut s'arrêter un peu, pour voir les Villes, qu'on a laissées sur la route aux deux côtés du chemin.

BIAR. Sur la gauche, au Couchant d'Alcoy, l'on voit Biar, petite Ville, dont la principale richesse vient de l'abondance du miel qui s'y trouve, & qui est très

très blanc & très bon. A la droite on laisse trois ou quatre Villes situées ^{ALTEA.} sur le rivage de la mer, & qui méritent d'être remarquées.

Altéa est la première, située à deux lieues plus haut que Villa-Loyfa, & riche en vin, en lin, en soie, & en miel très blanc & très beau, comme celui de Biar: outre ces fruits, qui sont des présens de la Nature, l'Art y a joint un bon nombre de verreries, qui sont d'un assez grand rapport.

D E N I A.

AU Nord d'Altéa, à trois à quatre lieues de distance, est Dénia, Ville ^{DENIA.} ancienne, honorée du titre de Cité. Les habitans de Marseille la fondèrent autrefois, quelques siècles avant la venue de Jésus Christ, & l'appellèrent *Artémisium* du nom de la Déesse Diane, (nommée en Grec *Artémis*), à l'honneur de laquelle ils y bâtirent un Temple magnifique. Les Latins l'appellèrent *Dianeum* pour la même raison, & de ce nom corrompu s'est formé celui de *Dénia*. Les Grecs la nommèrent aussi *Héméroscopeum*, à cause d'une Tour élevée, qu'on y avoit bâtie, pour découvrir les Vaisseaux qui rasoient cette côte.

Sertorius se servit avantageusement de cette Ville, pour faire venir du secours par mer, & pour s'y ménager une retraite, en cas qu'il eût du pire: delà vient qu'il n'y a guère plus de deux siècles que cette Place s'appelloit encore Atalaya de Sertorio. Elle fut ruinée par les incursions des peuples barbares dans l'Espagne, & demeura pendant quelques siècles ensevelie sous ses ruines: mais enfin la commodité de son port, & l'avantage de sa situation, invita les Espagnols à la rebâtir.

Elle est très bien située, au pied d'une montagne nommée Mongon, sur le panchant d'une colline, qui s'étend jusqu'à la Mer, faisant face au Nord. On y voit une Tour fort élevée, d'où l'on découvre bien avant dans la Méditerranée tout les navires qui passent; un Château très bien fortifié par la Nature, & par l'Art; & un double port assez commode. Son terroir est fertile en froment, en vin, & en amandes.

Anciennement cette Ville fut honorée d'un Evêché, mais elle le perdit lorsque les Barbares la ruinèrent; aujourd'hui elle appartient à un Seigneur particulier avec titre de Marquisat.

Dénia fut la première conquête que firent dans le Royaume de Valence les Alliés de l'Empereur dans la guerre d'Espagne; mais le Chevalier d'Asfeld la reprit d'assaut le 12 de Novembre 1708, & passa au fil de l'épée tout ce qui ne put pas se réfugier dans le Château, où le Commandant s'étant enfermé capitula le 17, & fut fait prisonnier de guerre avec ce qui lui restoit de sa Garnison.

Entre Dénia & Altéa, la Terre forme un Promontoire fort avancé, à trois lieues de la première, appelé par les Anciens *Artémisium*, du nom de la Ville la plus célèbre du voisinage, *Tunebrium*, & *Ferraria*, à cause des mines de fer qui s'y trouvoient.

DENIA.

Ce nom d'*Artémisium* est encore demeuré en quelque manière chez les naturels du Païs, qui appellent le Promontoire *Artémus*: les autres lui donnent le nom de Cap Martin, ou Punta del Emperador.

Un peu plus loin, tirant au Couchant, est Oliva, petite Ville avec titre de Comté, qui appartient aux Ducs de Gandia.

G A N D I A.

GANDIA.

GANDIA est au Couchant d'Oliva, située à une demi-lieue de la mer, au bord de la petite rivière d'Alcoy. Elle a reçu le titre de Cité de Philippe IV. Les Jésuites y ont un fort beau Collège, qu'on nomme Université, fondé par un Duc de cette Ville, nommé François Borgia, qui se jetta dans leur Société.

Cette Ville fut honorée du Titre de Duché par Don Martin, Roi d'Aragon, en faveur de Don Alfonse d'Aragon, Comte de Ribagorçe, fils de Don Pédro d'Aragon, Comte de Prades & d'Ampurias, & de Donna Jeanne de Foix, Petit-fils de Don Diégo II, Roi d'Aragon; mais étant mort sans enfans en 1415, Hugos de Cordona, son neveu, fils de Donna Jeanne d'Aragon, sa sœur, & de Don Jean Raimond Folck, second Comte de Cardona, lui succéda.

Jean de Cardona, fils d'Hugues, ayant pris le parti de Don Carlos, Prince de Ujane, contre Don Jean Roi d'Aragon & de Navarre, son père, fut privé de ce Duché en punition de sa revolte, par le Roi qui le réunit à la Couronne; mais quelque tems après il en fut démembré, & donné en 1485, par le Roi Don Ferdinand le Catholique à Don Pédro Louis de Borgia.

La Maison de Borgia est très illustre en Espagne. Les Auteurs parlent assez diversément de son origine. Divers Historiens prétendent qu'elle descend des anciens Rois d'Aragon, & l'Auteur de la vie de St. François de Borgia la fait descendre positivement d'un des fils puînés de Don Ramire, premier Roi d'Aragon, nommé l'Infant Don Garças, & qu'elle avoit des prétentions légitimes sur les Royaumes d'Aragon & de Valence.

Cependant Zurita, un des plus célèbres Annalistes que l'Espagne ait eu, assure en termes positifs, qu'elle étoit fort peu connue avant le Pape Calixte III, & qu'elle doit tout son lustre & tout son éclat au bonheur & à la vertu de ce Pape, lequel sous le nom de Don Alfonse de Borgia, fut fait Cardinal en 1444, par le Pape Engène IV, & proclamé Pape en 1455, sous le nom de Calixte III. Il étoit fils unique de Don Jean de Borgia, selon quelques Auteurs, ou de Don Guillaume, selon quelques autres.

On dit qu'il avoit quatre sœurs. L'aînée, nommée Donna Cathérine, fut mariée avec Don Jean de Milla, & fut mère de Don Louis-Jean de Milla, que Calixte III fit Cardinal, & il mourut en 1505. Une autre des sœurs de ce même Pape, nommée Donna Isabelle, épousa Don Godefroy, dont les Auteurs parlent diversément: car les uns soutiennent qu'il étoit de cette
même

même Maison de Borgia, & les autres, qui disent le contraire, avouent, GANDIA.
à la vérité, qu'elle étoit fort illustre & très noble, mais qu'elle portoit le
nom de Lenzoli, qu'elle changea en celui de Borgia, parce que celle-ci
n'avoit plus d'enfans mâles qui en pût continuer la postérité.

Quoiqu'il en soit, Don Godefroy Lenzoli, dit de Borgia, eut Don Pé-
dro-Louis de Borgia, qui fut Préfet de Rome, & Lieutenant Général du
Patrimoine de Saint Pierre. Don Rodrigues de Borgia, qui fut Pape sous
le nom d'Alexandre VI, si fameux par le dérèglement de sa vie, & trois
filles mariées avec de très grands Seigneurs d'Espagne: Car l'aînée, nom-
mée Donna Jeanne, épousa Don Pedro-Guillaume Lenzoli, qui restoit
Chef de cette illustre Maison; la seconde fut femme de Don Vital de Villa-
nova, & la troisième prit alliance avec Don Ximènes Pères de Stré-
noz.

Outre le Cardinal Don Jean de Borgia, cette Maison en a eu d'autres,
comme Don Jean de Borgia, qu'Alexandre VI fit en 1496 Cardinal & Ar-
chêvêque de Valence, & l'employa en diverses négociations importantes.
Il mourut à Viterbe en 1500, empoisonné par ordre de César de Borgia,
Duc de Valentinois, selon le sentiment de Paul Jove.

Ce Cardinal avoit un frère nommé Don Pedro-Louis de Borgia, qui fut
Grand Prieur de Catalogne, de l'Ordre de Rhodes, Commandeur de No-
villas, & Bailli de Sainte-Euphémie. Alexandre VI le créa Cardinal après
la mort de son frère, en 1500, & lui donna le même titre de Sainte-Marie
in via lata, & l'Archevêché de Valence que Don Jean avoit eu. Après la
mort d'Alexandre, le Cardinal Don Pedro-Louis se retira à Naples, où il
mourut vers l'an 1511 ou 1512. Don François de Borgia que le même Pa-
pe Alexandre VI fit aussi Cardinal en 1500, fut cruellement persécuté par
ceux de sa famille sous le Pontificat de Jules II. On dit que pour s'en ven-
ger il se joignit aux Cardinaux qui se retirèrent à Pise, & qu'il mourut le 4
Novembre 1511.

Paul III, qu'Alexandre VI avoit fait Cardinal, rendit depuis (comme
on parle aujourd'hui) le Chapeau à Don Rodriguez de Borgia, qu'il créa
Cardinal en 1536. Onuphre, Victorel, Ughel, Caprera, Aubery, &
plusieurs autres Auteurs, parlent de ce Cardinal & d'un de ses frères, fils
de Don Jean II, Duc de Gandie, & frères de St. François de Bor-
gia.

Godefroy de Borgia, quatrième fils du Pape Alexandre VI, eut en ma-
riage Sanche d'Arragon, fille naturelle d'Alfonse II, Roi de Naples, avec
l'Etat d'Esquillache, à titre de Principauté, dont il eut postérité, qui dé-
faillit dans le siècle passé; desorte que cette Principauté passa par alliance
à un des descendans de Don Jean de Borgia Duc de Gandie, & puis par la
même voie dans la Maison du Duc de Ciudadréal. Ce Duc de Gandie que
je viens de nommer, eut de Donna Marie Enriquez un fils unique du même
nom, dont naquit François Borgia, quatrième Duc de Gandie, lequel
après avoir perdu sa femme Donna Eleonor de Castro, se fit Jésuite, & de-
vint

GANDIA. vint troisième Général de la Compagnie, dans laquelle il mena une vie si sainte, qu'il fut canonisé cent ans après sa mort, qui arriva le 30 Septembre 1572. Il a laissé une nombreuse postérité, par laquelle sa Maison se divisa en plusieurs branches, dont l'aînée a conservé le Duché de Gandie.

Le terroir de Gandia est très fertile, on y trouve abondance de Froment, de Vin, de Lin, de Chanvre & de Sucre.

X A T I V A.

XATIVA. JE reviens à Xativa. Cette Ville est située sur le panchant d'une colline élevée, dont le Xucar lave le pied. Elle est médiocrement grande, contenant environ trois mille feux; mais très bien bâtie, ayant de belles grandes maisons, dont la plupart ressemblent à des Palais. Elle est arrosée par un nombre prodigieux de très bonnes fontaines, avec un grand réservoir, & défendue par deux Fortereffes placées au dessus de la Ville, vis-à-vis l'une de l'autre.

La campagne autour de Xativa étant aussi bien arrosée qu'elle est, & dans un si bon air, ne peut manquer d'être très fertile. On y recueille du Bled, du Vin, divers fruits exquis, particulièrement des Grenades, & du Lin d'une finesse si peu commune, qu'un ancien Romain lui a donné le prix par dessus tous ceux de l'Espagne & de l'Italie même.

Xativa étoit la Patrie du Pape Calixte III, qui y naquit le 13 Décembre 1378, & mourut le 6 Avril 1458.

Cette Ville prit beaucoup de part à la revolte de l'an 1706, en faveur de Charles Archiduc d'Autriche. L'année suivante les Troupes d'Espagne l'assiégèrent sous la conduite du Chevalier d'Asfeldt, qui fit sommer la Ville de se rendre le 25 de Mai, avec menaces de ne faire aucun quartier, si elle s'obstinoit à une plus longue résistance. La brèche étoit faite, & assez grande pour donner l'assaut. La plupart s'obstinèrent à le soutenir: les Grenadiers qui entrèrent les premiers firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent armé. Les autres habitans en petit nombre se retirèrent dans le Château par le moyen de quelques retranchemens qui avoient été faits entre quatre Monastères. Deux furent forcés l'épée à la main, & on tailla en pièces tous ceux qu'on y trouva en armes. On épargna les deux autres, qui étoient des Monastères de Religieuses. Ceux qui s'étoient retirés dans le Château, manquant de vivres & n'espérant point de secours, se rendirent peu de jours après, & il en sortit huit cens Anglois avec armes & bagage.

Xativa, cette Ville si belle, si florissante, fut détruite & rasée de fond en comble. Sur le lieu où elle avoit été, il fut résolu qu'on dresserait une Colonne avec cette Inscription:

Ici a été une Ville nommée XATIVA, qui, en punition de sa trahison & XATIVA de sa révolte contre son Roi & sa Patrie, a été rasée jusqu'aux fondemens.

La beauté de la situation de cette Ville ne permettoit guère de laisser inutile un si beau lieu. Le châtimement ne fut pas plutôt fait que Sa Majesté Catholique publia en Novembre 1707, une Edit, pour rebâtir en ce lieu une nouvelle Ville sous le nom de S. Philippe.

Xativa est encore célèbre par les Infans de la Cerda Petits-fils de Ferdinand X, Roi de Castille, qui y furent longtems détenus prisonniers, & à cause de Jaques d'Arragon dernier Comte d'Urgel qui y mourut en 1433, après treize ans de prison.

On prétend que Xativa est la même Ville que l'on nommoit autrefois *Setabis*, ou *Setabis*, laquelle étoit sur une hauteur, comme il paroît par ces Vers de Silius Italicus (*).

Celsa mittebat Setabis Arce.

Setabis & telas Arabum sprevisse superba,

Et Pelusiaco filum componere Lino.

Ces Vers font voir que *Setabis* étoit au haut d'une Colline, qu'il s'y faisoit des Toiles qui surpassoient en finesse & en beauté celles d'Arabie, & que le fil qu'on y employoit valoit bien celui de Peluse en Egypte. On y travailloit aussi à des Etoffes de Laine, & Catulle (†) parle des Mouchoirs de ce lieu-là, qu'il nomme *Sudaria Setaba*. Pline donne le troisième rang au Lin de *Setabis*, entre les meilleurs & les plus estimés dans toute l'Europe. Tout cela convient assez à Xativa.

A une lieue de Xativa vers le Couchant, est Montéfa, Forteresse imprénable, & le siège d'un Ordre de Chevalerie, qui en porte le nom, établi l'An 1317 par Jaques II, Roi d'Arragon. Plus haut est Vellada, près de laquelle on voit deux fontaines, dont l'une jette de l'eau douce, & l'autre de l'eau salée.

De Xativa tirant au Nord-Est on passe dans Alzira ou Aljézira, petite ALZIRA. Ville, qui en est à trois lieues, située au bord du Xucar, & riche par le commerce de soie qui s'y fait. En remontant le Xucar, on trouve une petite Place assez fameuse, nommée Millares, & un peu plus au Couchant, Ayora, dont les habitans se distinguent des autres Villes de ce Royaume, pour avoir conservé parmi eux la pureté de la Langue Castellane.

Je reviens à Alzira. Sortant de cette Ville on traverse le Xucar, & à une lieue delà on passe à un beau Bourg nommé Algémézin, d'ou l'on compte cinq lieues jusqu'à

(*) Lib. 3. v. 373.

(†) Epigr. 25.

VALEN-
CE.

V A L E N C E.

LA Ville de Valence, qui a donné son nom à tout le Royatme, est fort ancienne, & fut donnée l'An de Rome 616, près de cent quarante ans avant J. C. à de vieux Soldats, qui avoient servi sous le fameux Viriat: delà vient que les habitans prenoient le nom de *Vetères* & *Veterani*, comme il paroît par l'Inscription suivante, qu'on y a trouvée:

C. VALENTI. HOSTILIANO.

MESSIO. QVINCTIO.

NOBILISSIMO. CÆS.

PRINCIPI. IVVENTVTIS.

VALENTINI.

VETERA. ET. VETERES.

Pompée la renversa lors de la guerre de Sertorius; mais elle fut rebâtie dans la suite. Les Maures, qui s'en étoient saisis, la perdirent dans le XI Siècle, par la valeur du fameux Héros Rodrigue, surnommé le Cid: l'An 1025 ils la reprirent après sa mort, & s'y maintinrent jusqu'à l'An 1238, que Jaques I, Roi d'Arragon, la leur enleva pour toujours.

Valence est située à trois milles de la Mer, au bord du Guadalaviar, dans une campagne extrêmement agréable, où la Nature semble avoir répandu tous ses dons à pleines mains. On y jouit d'un air si doux & si tempéré, qu'on n'y sent jamais d'hiver; & l'on y trouve en abondance toutes les choses, qui servent aux besoins & aux délices de la vie. C'est une grande Ville, contenant environ douze mille feux dans son enceinte, outre les Fauxbourgs & les Jardins de plaisance qu'on voit tout autour, qui en font bien encore un pareil nombre.

Elle est le siège d'une Université & d'un Archévêché, qui y fut fondé l'An 1492, par le Pape Innocent VIII, à la prière des Rois Catholiques & du Cardinal Roderic Borgia. L'Archévêque a trente à quarante mille ducats de rente.

Valence ayant été reprise par les Chrétiens dans le XIII Siècle, & abandonnée des Maures, qui furent contraints de la leur céder, on y envoya une peuplade d'Espagnols prise de l'Arragon & de la Catalogne, jusqu'au nombre de huit cens quatre vingts quatre chefs de familles, qui se sont multipliés avec le tems.

Les habitans sont fort civils, agréables en conversation, & plus portés à l'enjouement & à la gaieté, que ne le sont d'ordinaire les autres Espagnols: les femmes y passent pour être les plus belles du Royaume, mais aussi pour fort galantes.

La Ville est fort belle, très agréable & ornée de très beaux édifices: delà vient qu'en Espagne on la nomme *Valencia la hermosa*, *Valence la belle*: on y remarque l'Eglise Cathédrale; dont le clocher est élevé d'environ cent trente pieds: l'un des côtés du Chœur est tout incrusté d'albâtre, & orné de

de très belles peintures, dont les sujets sont tirés des Histoires de la Bible, ^{VALEN-}
au dessus desquelles on voit le tableau de la Ste. Vierge, avec un petit Jésus ^{CE-}
entre ses bras, de la main d'un Peintre Flamand. Le grand Autel est tout
lambrissé d'argent, & éclairé par quatorze lampes d'argent suspendues au de-
vant.

L'Eglise de S. André a pour principal ornement le corps d'un Saint de
fraiche date, mais fort puissant en œuvres & en merveilles, nommé Fran-
çois Jérôme Simon, qui mourut l'An 1612, âgé de trente-trois ans, & fut
là enseveli dans une chapelle de cette Eglise. Au devant de la chapelle on
a mis cette inscription à l'honneur du Saint: *MORTVVS EST, NON FOE-*
DATVS, c'est-à-dire, *il est mort sans avoir été souillé*. On dit que pendant
sa vie il cacha le précieux talent qu'il avoit de faire des miracles, mais qu'il
le révéla dans son lit de mort. Cinq ans après sa mort on voyoit son autel
environné d'autant de chemises & d'autres présens, faits par ceux qu'il a-
voit guéris, qu'en ont les Saints les plus anciens & les plus fameux,
auxquels on ait dévotion dans l'Espagne. Entre ces monumens de la
reconnoissance des peuples pour le Saint, on voit une longue chaîne de
bagues avec toutes sortes de belles pierres précieuses, & une lampe
donnée par l'Archiduc Albert, dont la façon seule a coûté huit mille ducats.

L'Université est composée de quelques Collèges, dont l'un a été fondé
par Charles Quint, & un autre, qui est le plus beau, par la Ville. Les Jé-
suites y ont aussi leur Collège. Un Archevêque de cette Ville, qui étoit en
même tems Patriarche titulaire d'Antioche *in partibus infidelium*, en a aussi
fondé un, & l'a doté pour l'entretien de vingt-quatre jeunes Prêtres, qui
doivent y étudier.

Après tous ces beaux bâtimens, on peut encore aller voir le Palais du
Vice-Roi, celui de la Ciuta, le Monastère de St. Jérôme, la Bourse où les
Marchands s'assemblent, & l'Arsenal, qui est à l'une des extrémités de la
Ville.

Du reste elle n'est pas bien forte, quoiqu'elle ait quelques bastions le long
de l'enceinte de ses murailles, où l'on tient ordinairement un certain nom-
bre de canons de bronze. Elle est extrêmement agréable & bien peuplée,
ayant la rivière de Durias ou Guadalaviar, qui y coule sous cinq beaux ponts
de pierre, & près de dix mille fontaines d'eau vive. On y fait de très bon-
nes draperies, fortes, d'un bon & long usage, & propres à résister à la pluie,
& grande quantité d'étoffes de soie; delà vient que les Meuriers, dont les
feuilles servent à nourrir les vers à soie, y font d'un fort gros revenu pour
les habitans.

Cette Ville étoit autrefois peuplée d'un grand nombre de Maures, qui fu-
rent tous contraints de sortir du País l'An 1610, avec permission néan-
moins à chacun de prendre tout ce qu'ils pourroient emporter: on retint les
enfans de quelques-uns, & on les mit dans une maison particulière, à un
coin de la Ville, où ils furent élevés, aux dépens du public, dans la Reli-
gion Catholique Romaine.

TOME III.

H

La



VALEN-
GE.

La beauté de ce lieu, les agrémens de sa situation, la fertilité de son terroir, la douceur de l'air, & le voisinage de la mer, toutes ces choses ensemble, font que Valence est habitée par la plus grande partie de la Noblesse du Royaume, par un très grand nombre de Marchands, qui y font fleurir le Commerce; & l'Université y attire des gens d'étude. Elle a l'honneur d'avoir produit deux Papes de la Maison de Borgia, Alfonse & Roderic, dont le premier prit le nom de Calixte III, & le second celui d'Alexandre VI. Le savant Louis Vivès, qui en est aussi venu, n'a pas peu contribué à faire honneur à sa patrie.

Les Rois y avoient ci-devant un Viceroy, commandant de leur part, qui regloit les affaires de la Province, avec douze Conseillers qu'on lui donnoit pour Assesseurs. S. M. pouvoit disposer de cette charge en faveur de qui il lui plaisoit; mais Elle étoit obligée d'aller à Valence, & d'y présenter son Fils aux Etats pour Prince. Aujourd'hui cela n'est plus. Philippe V a dépouillé ce Royaume de ses Privilèges en 1707 depuis la Bataille d'Almanza, pour avoir tenu le parti de Charles III, & l'a réuni au Royaume de Castille, dont il doit être désormais une Province. La Ville a un Gouverneur, pour ses affaires particulières, qu'on nomme Corregidor. La Noblesse fait un Corps à part, & a de même une Chambre particulière, qu'on appelle la Casa de la Deputacion.

Il ne faut pas oublier que l'on trouve à Valence un grand nombre de monumens de l'Antiquité, & qu'elle a eu l'honneur de voir célébrer un Concile dans son enceinte, l'un des premiers qui ayent été tenus en Espagne, l'an 524.

Quand on a vu toutes les beautés qui sont dans Valence, on va voir celles qui sont aux environs. Tout près de cette Ville au Midi, la Mer forme un Lac de trois lieues de long, & d'une lieue de large, appelé par les habitans Albuféra, d'un nom retenu des Maures, & par les anciens Romains, *Amicenum Stagnum*, fécond en divers poissons fort délicats, comme thons, aloses, anguilles & autres, & peuplé d'une grande quantité d'oiseaux de rivière.

A une demi-lieue de la Ville à l'Orient, on trouve un Bourg fermé, nommé Porto el grajo, qui du côté de la mer est défendu par des bastions munis d'artillerie, & orné d'un grand mole de bois, de la longueur de cent cinquante pas.

Tout le chemin de St. Philippe à Valence est l'un des plus beaux & des plus charmans qu'il y ait au Monde. Tout l'espace de neuf lieues, qu'il y a de l'une à l'autre, n'est presque qu'un jardin perpétuel, planté de beaux arbres fruitiers, dont la vue ravit les Voyageurs; & le Pais est si peuplé, que d'une demi-lieue à l'autre on rencontre toujours une Ville, un Bourg ou un Village, où se voyent des troupes de femmes & d'enfans devant les maisons, occupés à filer de la soie.

Sortant de Valence, on laisse sur la droite deux petites Villes, Carpesa & Moncada; il ne faut pas confondre la dernière avec une autre Monca-

da.

da, qui est une Place de la Catalogne, dans le voisinage de Barcelone.

Chemin de Valence en Catalogne.

M O R V I E D R O.

A quatre lieues de Valence, côtoyant la mer, on arrive à Morvédre ou Morviédre. Morviédre, Ville ancienne, les restes de la fameuse & infortunée Sagonte.

Cette Ville avoit été bâtie par des Zacynthiens, qui lui avoient donné le nom de leur patrie; elle étoit grande, forte & riche, située à mille pas de la mer, & bâtie sur le roc. Dans la guerre des Romains contre les Carthaginois, elle s'attacha aux premiers, & plutôt que d'abandonner leur parti, les habitans ne pouvant résister aux forces d'Annibal, s'ensevelirent sous les ruines de leur Ville, après avoir soutenu un siège de huit ou neuf mois, l'an de Rome 535. Les Carthaginois s'en emparèrent d'abord, & y mirent garnison, mais Scipion la leur reprit huit ans après, & la rendit à ceux qui étoient restés des anciens habitans.

Aujourd'hui elle s'appelle Morvédre, *Muri Veteres*, à cause des vieilles murailles qui s'y trouvent, & qui font connoître la grandeur & l'étendue de l'ancienne Sagonte. Elle est à deux mille pas de la Mer, sur un roc fort élevé, au bord d'une rivière, qui porte aujourd'hui son nom, appelée autrefois Turulis. En y entrant on voit, sur la porte de la Ville, l'Inscription suivante, à demi effacée, faite à l'honneur de l'Empereur Claude II, successeur de Gallien:

SENATVS. POPVLVSQVE
SAGVNTINORVM
CLAUDIO
INVICTO. PIO. FEL. IMP.
CAES. PONT. MAX.
TRIB. POT. P. P.
PROCOS.

A une autre porte, qui est près de l'Eglise Cathédrale, on voit une tête d'Annibal faite de pierre. Près de cette Eglise, on monte au dessus du roc, où l'on voit les murailles & les restes d'un vieux Amphithéâtre, de 357 pieds Romains d'étendue dans son demi-cercle, composé de vingt-six bancs l'un sur l'autre, taillés dans le roc. Les voûtes en sont si épaisses, d'une structure si massive & si forte, qu'elles se sont conservées avec les bancs jusqu'à nos jours à travers tant de siècles; & il seroit bien difficile de les démolir. Au dessus de l'Amphithéâtre paroît encore un vieux Château ruiné.

SEGOR-
BE.

EN remontant la rivière de Morviédro, l'on trouve une Ville ancienne fort agréable nommée Ségorbe, anciennement Ségobriga. Elle est située au bord de cette rivière, sur le panchant d'une Colline dans une vallée entre des montagnes.

Elle a été honorée d'un Evêché dès le VI Siècle; elle le perdit lorsque les Maures s'en rendirent maîtres: mais ayant été reprise sur ces Infidèles l'An 1245, par Jaques I, Roi d'Arragon, on lui rendit la dignité de cette Prélatiure. Elle porte aussi le titre de Duché, & appartient en cette qualité à des Seigneurs héritiers de la Maison de Cardona.

Pierre III, Roi d'Arragon donna cette Ville à son Fils Naturel nommé Jaques Pérez. Sa Fille Donna Constance l'apporta en mariage à Artal de Luna son mari. De ceux-ci descendent Loup, Comte de Luna, & Seigneur de Ségorbe, qui laissa pour héritière sa Fille Donna Marie, première Femme de Don Martin d'Arragon, Duc de Mont-blanc, & ensuite Roi d'Arragon.

Ségorbe ayant été ainsi réunie à la Couronne d'Arragon fut dans la suite donnée par le Roi Jean II à l'Infant Don Henri d'Arragon, son neveu, en 1469, & érigée en Duché. Il étoit fils d'Henri Infant d'Arragon, & de Sicile, & de Donna Béatrix Pimentel sa seconde femme. Le Duc de Ségorbe épousa Donna Guiomare de Portugal & Castro, fille du Comte de Faro, & en eut Alphonse d'Arragon, second Duc de Ségorbe, qui mourut le 16 Octobre 1563, & laissa de Donna Jeanne Folch de Cardona plusieurs enfans. Donna Jeanne, sa sœur aînée & femme du Marquis de Camarès, lui succéda & porta tous ces grands Etats dans la Maison de Cordoue, lesquels étant tombés derechef en quenouille, se trouvent maintenant incorporés dans la Maison de la Cerda.

Le terroir de Ségorbe est fertile en froment, en vin, & en fruits: On y trouve aussi des carrières d'un marbre si beau, que les Romains en ont fait quelquefois porter chez eux, pour en orner des bâtimens de leur Ville. On voit à Tarragone une belle Inscription antique, faite par les habitans de Ségorbe:

E. ANNIO. L. F. GAL.
CANTABRO.
FLAM. ROMÆ. ET. DIVOR.
AVGVST. P. H. C.
OMNIBVS. HONORIBVS.
GESTIS. SEGOBRICAE.
DECRETO. ORDINIS. PECV-
NIA PVBLICA. SEGOBRICENSES (*).

(*) Quand cette Inscription seroit à Ségorbe, on ne pourroit pas assurer qu'elle eût été faite par les Habitans de cette Ville. Il y a d'autres Villes nommée Ségobriga; & entr'autres celle, qui étoit la Capitale de la Celtibérie, devoit être bien loin de Ségorbe.

Un

Un peu au dessus de Ségorbe on voit Xerica, petite Ville Capitale d'un Com-^{SEGOR-}
té, qui avoit autrefois des Seigneurs particuliers: mais elle fut réunie à la^{BE.}
Couronne l'An 1565.

Je reviens à Morviédro. Sortant de cette Place, & marchant le long
des côtes de la mer, on traverse un Pais bien cultivé: l'on trouve quelques
Villages en chemin, on passe près d'Alménara, petite Ville, à une demi-
lieue de la mer, avec titre de Comté, & après quatre lieues de marche on
arrive à Villa-Réal. Cette Place a été jusqu'ici une jolie petite Ville, située
au bord de la rivière de Millas, ou Mijarès, à une lieue de la mer, ceinte
d'une bonne muraille flanquée de quelques Tours, ou remparts, & ayant
environ huit cens habitans. Je dis qu'elle a été, car ayant embrassé le parti
de Charles III, elle fut prise d'assaut par le Général de las-Torres partisan
de Philippe V, vers le commencement de l'Année 1706, exposée au pillage,
brulée, rasée, & ses habitans passés au fil de l'épée, à la reserve des
femmes & des enfans.

Le même traitement fut fait à quelques autres petites Places des environs.
Comme je fais profession d'être ici absolument neutre & impartial, je ne dé-
ciderai pas si une pareille conduite est juste & conforme à la bonne politique,
ou si elle ne l'est pas.

Près de Villa-Réal à l'Occident est une autre Ville médiocre, nommée
Honda, située, aussi bien que la première, au bord de la petite rivière de
Millas, entre des montagnes fertiles en Simples ou herbes médicinales:
& au Sud-Est Burriana, petite Ville près de la mer, située dans une cam-
pagne très fertile. De Villa-Réal à S. Mathéo l'on compte neuf lieues de
chemin.

En allant à S. Mathéo on laisse sur la gauche Villa-Hermosa, petite Vil-^{VILLA-}
le située vers les frontières d'Arragon, érigée en Duché par Jean II, Roi^{HERMO-}
d'Arragon & de Navarre, en faveur d'Alfonse son Bâtard auquel il fit don^{SA.}
de ce Duché & du Comté de Ribagorza. Don Alfonse n'ayant laissé pour
enfans légitimes qu'une fille nommée Donna Marie d'Arragon, elle hérita
de ce Duché, & le porta en mariage à Don Robert de San-Sévérino, Prin-
ce de Salerne, son premier mari, dont elle eut Don Ferdinand de San Sé-
vérino, Prince de Salerne & Duc de Villa-Hermosa, lequel fut dépouillé
de tous ses biens pour avoir abandonné le service de l'Empereur Charles V,
& le Duché fut donné à Don Martin d'Arragon & Guérrea, Comte de
Ribagorza, fils du Comte Don Alfonse d'Arragon & Guérrea, & d'Isabelle
Folch de Cardona, & petit-fils de Don Jean d'Arragon, Comte de Luna,
fils naturel du premier Duc de Villa-Hermosa. Don Martin d'Arragon &
Guérrea, Duc de Villa-Hermosa & Comte de Ribagorza, épousa Donna
Louise de Borgia, fille du troisième Duc de Gandie, de laquelle il eut Don
Ferdinand, sixième Duc de Villa-Hermosa, qui de Donna Jeanne de Perns-
tein, sa femme, laissa Donna Marie d'Arragon & Guérrea, fille unique,
septième Duchesse de Villa-Hermosa, qui porta ce Duché en mariage à Don
Charles de Borgia, Comte de Majordo & Ficallo.

VILLA-
HERMO-
SA.

Don Charles de Borgia eut de Marie d'Arragon deux enfans mâles, savoir, Don Ferdinand & Don Jean. L'aîné succéda à ses père & mère dans leurs Etats & à la dignité de Grand d'Espagne, & épousa en premières nocces Donna Louise Guerréa & Arragon, fille de Don François, Comte de Luna, & en secondes nocces Donna Marie de Silva, fille de Don Diégo, premier Marquis d'Orani, & veuve de Don Gaspar Ladron de Villanova, troisième Comte de Sinarias. Il eut de son premier lit Don Emanuel, Comte de Luna, mort avant son père, & Don Charles d'Arragon, de Borgia, d'Alagon & Guerréa, neuvième Duc de Villa-Hermosa, Comte de Luna, de Sastago, & de Ficallo, Seigneur des Baronies de Pédrola, Erla & Pina, Chevalier de la Toison d'or, Conseiller d'Etat, Gentilhomme de la Chambre & Gouverneur des Pais-Bas. Il se maria avec Donna Marie Enriquez de Guzman, sœur de Don Jean, deuxième Comte d'Alva d'Aliste, & mourut sans enfans le 14 Aout en 1662. Sa femme mourut sans enfans en 1695.

Vistabella, qui est près de Villa-hermosa, vers le Nord-Est, est remarquable par une fontaine, dont l'eau a la vertu d'arrêter le sang. On voit aussi Adzénéta, ou Adzénéra, située sur une montagne nommée Pegna Golosa, abondante en toutes sortes de plantes rares & d'herbes médicinales, que les Médecins vont tous les ans recueillir avec soin.

PENIS-
COLA.

Sur la droite on laisse Castello della plana, Ville considérable, à laquelle il ne manque que le nom de Cité, située fort avantageusement, & environnée de jardins abondans en fruits exquis; Oropésa située au pied d'une montagne vers le rivage de la Mer, & plus avant au Nord, Peniscola ou Pénoscôla: cette dernière est située le plus avantageusement du monde, sur une pointe de terre extrêmement élevée, qui avance dans la Mer, appelée le Cap Forbat, environnée de la Mer de trois côtés. Tous ces avantages la rendent merveilleusement forte, étant inaccessible par Mer, & d'une approche difficile du côté de terre.

Je reprens la grande route. De Villa-Réal on traverse un Pais bien cultivé, où l'on rencontre quatre Villages, dont les plus considérables sont, Burriol à une lieue delà, près duquel il y a une mine d'argent, & Cabannas à quatre lieues de cette Ville. Delà on trouve un Pais semblable au précédent; on rencontre deux petites Villes nommées Las Cuévas, & Salsadella; & enfin S. Mathéo Ville forte par sa situation.

Sortant de S. Mathéo, on laisse sur la gauche, vers les confins d'Arragon, une Ville nommée Morella, dans une situation extrêmement forte, au milieu de hautes montagnes, environnée de rochers escarpés, & de précipices. Aujourd'hui elle n'est plus qu'un monceau de ruines, ayant été prise d'assaut par les troupes de Philippe V, au mois de Décembre 1705, pillée, & réduite en cendres. Son terroir est stérile, comme on le peut penser, & l'on ne trouve guère autre chose parmi ces rochers que du gibier, & des herbes médicinales.

De S. Mathéo l'on compte quatre lieues jusqu'aux frontières de Catalogne.

gne. En y allant on trouve un chemin pierreux & fort rude, au milieu ROY. DE
d'un País fort bien cultivé, fertile en bled, en vin, & en romarins. On VAL.
passe dans deux petites Villes, Talets & Traiguéra, la dernière près d'une
rivière nommée Servol; & l'on trouve Hostalet, Village situé sur la Cénia,
qui fait la séparation entre le Royaume de Valence & la Catalogne. Ce
chemin se fait tout près de la Mer: & parce qu'il a été de tout tems fort dan-
gereux à cause des Corsaires, Charles-Quint y fit élever d'espace en espace
vingt-sept Tours où il y a toujours à chacune trois Soldats qui font sentinelle,
deux Fantassins & un Cavalier.

Le Royaume de Valence est l'un des mieux peuplés de toute l'Espagne.
On y compte sept Cités, soixante-quatre Villes murées, grandes & petites,
mille Villages, & quatre bons ports de Mer, dont le plus considérable est
Alicante. C'est aussi l'une des plus agréables Provinces de cette grande
Monarchie. L'air y est doux & si tempéré, qu'on y jouit presque d'un
printemps perpétuel: la grande quantité de rivières & de ruisseaux, dont
elle est arrosée, la rend extrêmement fertile, particulièrement en vin & en
fruits. Les vallées & les plaines sont couvertes de toutes sortes d'arbres fruitiers,
que l'on voit en toute saison chargés de fruits, ou parés de fleurs. On
y recueille aussi du ris, du lin fort précieux, comme je l'ai déjà marqué,
de la soie, du chanvre, du miel & du sucre.

Il est vrai que le País est entrecoupé de montagnes fort rudes, & la plupart
stériles. On y nourrit cependant des troupeaux; & les minières, que
la terre y cache dans ses entrailles, sont fécondes en alun, & en fer, comme
autour du Cap Finistrat; on en trouve quelques-unes d'argent & d'or;
& des carrières d'albâtre, de chaux, de plâtre, de calamine, & d'argille,
dont on fait de très beaux vases. La Mer y fournit diverses espèces de bons
poissons, particulièrement des aloses & des thons.

Il y a lieu de douter qu'il y ait en Europe un país si agréablement diversifié
que celui-là. La contrée qui s'étend depuis la Catalogne jusqu'à Millarès,
est pour la plupart raboteuse, & cependant fort abondante. Celle qui
s'étend depuis Millarès jusqu'à Morviédro renferme une vaste plaine environnée
de montagnes, du haut desquelles on voit une quantité prodigieuse
de fontaines & de ruisseaux qui se précipitent dans la plaine. Celle qui contient
le país qui est entre Morviédro & Molinello renferme plusieurs Vallées
fertiles, & beaucoup de plaines agréables.

Ses habitans sont les Peuples de toute l'Espagne les mieux faits; car au lieu
que la plupart des Espagnols sont petits, maigres, bazanés, ceux-ci sont
grands, robustes, vigoureux, d'une bonne couleur, & d'une démarche fière &
bien composée. Ils ont beaucoup d'esprit & d'industrie, & on ne voit pas
régner parmi eux la fainéantise Castillane. Ils sont de belle humeur, &
aiment à se bien régaler.

Ils sont très bons amis quand ils se déclarent pour quelqu'un, mais irréconciliables
ennemis quand on les a une fois offensés; c'est ce qui fait que les meurtres
& les assassinats y sont si fréquens, que quand on entend tirer

un

ROY. DE un coup d'escopete ou de pistolet, on dit *Requiescat in pace*, supposant que
VAL. quelques malheureux a été tué.

La jalousie semble avoir établi son trône en ce pais-là, & les maris ne sont traitables sur cet article qu'en un certain cas, c'est lorsqu'il y a une cour-
se de taureaux en quelque endroit. Comme les femmes aiment à la fureur
ces sortes de spectacles, il faut que leurs maris leur donnent de l'argent
pour y aller, & comme ils n'en ont pas toujours, ils sont réduits à vendre
jusqu'à leur lit pour en faire, sinon leurs femmes font des croix avec leurs
doigts en leur disant, *Por estas cruces me lo pagaras*, c'est-à-dire, *Par ces
croix tu me le payeras*; desorte que les pauvres maris craignant qu'elles n'en
viennent de la menace aux effets, tentent l'impossible pour les contenter.

Il y a parmi eux, à ce que prétend l'Abbé de Vayrac, une espèce de
gens qu'on appelle Guapos, c'est-à-dire en bon François, Bréteurs, ou
Coupe-jarrêts, qui traitent de la mort d'un homme qu'ils ne connoissent
pas bien souvent, de la même manière qu'on traite d'une partie de mar-
chandise. Les uns tuent pour quatre pistoles, les autres pour deux, quel-
ques-uns pour une, & d'autres enfin à meilleur marché, & ils sont si exacts
à tenir les marchés qu'on fait avec eux, que ceux qui les prennent pour
vengeurs de leurs passions, sont plus assurés de la mort de leurs ennemis,
que s'ils les avoient livrés entre les mains du Prévôt; quelquefois même,
ces honnêtes gens excèdent dans ce qu'ils promettent, comme l'on va voir
par l'exemple suivant.

Un Cavalier ayant été cruellement insulté par un homme qui lui étoit fort
inférieur, & ne sentant pas son épée assez longue pour être mesurée avec
celle de ce brutal, résolut de le faire expédier sans rien risquer. Pour cet
effet, il va trouver un Guapo, qui pour trente pistoles engage son hon-
neur de le défaire de son ennemi le jour suivant. Comme dans ces sortes
de conventions, les Notaires ni les témoins ne sont d'aucun usage, & que
conclure & compter ne sont qu'une même chose, le Cavalier réalisa les tren-
te pistoles & se retira. Etant de retour chez lui, il se repentit d'avoir don-
né un ordre si barbare, & retourna sur ses pas pour le révoquer: mais
le Guapo lui répondit qu'un honnête homme n'avoit que sa parole, &
qu'ainsi il ne pouvoit se dispenser de tuer la personne en question.

Cette résolution étonna le Cavalier, & il résolut de ne pas partir sans la
faire changer, lui en dût-il couter encore de l'argent, à quoi il eut bien de
la peine: mais enfin au moyen d'autres dix pistoles, il en vint à bout, à
condition toutefois, que de tout le jour suivant, celui dont la vie étoit si
fort en compromis, ne se présenteroit pas devant le Guapo, dans l'imagi-
nation duquel les idées de meurtre étoient si imprimées, qu'il n'étoit pas
maître de sa fureur. Le Cavalier se chargea de détourner la rencontre, &
pour cet effet il alla le lendemain chez son ennemi pour l'avertir de ne pas
sortir de chez lui, mais par malheur il trouva qu'il étoit parti de bon matin
tellement que sa mauvaise étoile l'ayant conduit dans un endroit où étoit
le Guapo, il lui en conta la vie.

Ce

Ce País ayant été conquis par les Maures, ainsi que le reste de l'Es-pa-Roy. DE gne, Abdala, Gouverneur de Valence, après avoir secoué le joug de la do-VAL. mination du Roi de Cordoue, l'érigea en Royaume l'an 788, à condition toutefois qu'il payeroit annuellement à ce Prince 17000 Maravédis par forme de tribut ou de redevance.

Les successeurs de ce barbare s'y maintinrent en qualité de Rois jusqu'au 13 siècle, auquel tems Jaques I, Roi d'Arragon, après s'être rendu maître de Valence & de toutes les Villes & Forteresses qui sont en deçà du Xucar, contraignit le Roi Zaphel ou Zaen d'abandonner ses Etats & de s'enfuir.

Cinquante mille Maures eurent la même destinée, & dans la fuite, tous ceux de cette Nation qui se trouvèrent dans le Royaume eurent ordre d'en sortir à peine de la vie, desorte qu'on en vit partir plus de soixante mille en armes, qui se répandirent dans les Royaumes de Murcie, de Grénade, de Castille ou d'Arragon. Cependant quelques-uns ne pouvant se résoudre à abandonner un si riche país, ayant abjuré le Mahométisme, professèrent en apparence la Religion Chrétienne, à la faveur de laquelle ils eurent permission de demeurer en possession de leurs biens, dans laquelle ils se maintinrent jusqu'en 1610, qu'ils furent chassés non seulement du Royaume de Valence, mais même de tous les Etats d'Espagne à cause qu'on s'aperçut qu'ils apostasioient, & retournoient au Mahométisme lorsqu'ils trouvoient occasion de le faire impunément.

Cependant quelque exactes que fussent les recherches qu'on fit de ces malheureux, plusieurs se cachèrent si bien, ou donnèrent des marques si apparentes d'une sincère conversion, qu'ils évitèrent le bannissement, & se faufilèrent si bien avec ceux qu'on appelle en Espagne Christianos viejos, c'est-à-dire vieux Chrétiens, qu'on a bien de la peine à distinguer les uns d'avec les autres; je dis qu'on a bien de la peine, car après tout, la confusion n'est pas absolument si grande que ceux qui examinent les choses de près, ne sachent bien faire la différence entre les anciens Chrétiens & ceux qu'on appelle Morisques dont le nombre est assez grand. Il seroit à souhaiter qu'il le fût encore davantage pour le bien de la République, d'autant que de tous les peuples qui habitent l'Espagne, ceux-là sont sans contredit les plus sobres, les plus modérés, les plus appliqués au travail & les meilleurs laboureurs.

Depuis l'expulsion des Maures, le Royaume de Valence a demeuré uni & incorporé à la Couronne d'Arragon, & a joui de quantité de beaux privilèges jusqu'à ce que les habitans se déclarèrent pour l'Archiduc & prirent les armes contre Philippe V, qui pour leur faire sentir la peine de leur révolte les assujettit aux Loix de Castille.

ISLES BALEARES.

PUISQUE nous sommes dans le voisinage des Isles Baléares, je suis d'avis de ne nous pas éloigner du Royaume de Valence, sans les avoir visitées. Elles sont au nombre de trois, de différente grandeur, situées vis-à-vis de ce Royaume à quelques lieues de la Terre-ferme entre le 38 & le 40 degré de Latitude, & le 19, 30 minutes, & le 23, 30, minutes de Longitude.

La plus grande, qui est entre les deux autres, s'appelle Mayorque : la plus avancée vers le Nord, est Minorque ; & la plus petite, qui est au Sud-Ouest à l'égard des autres, porte le nom d'Yvica.

L'Isle de Mayorque, que ses habitans nomment *Mellorque*, a la Catalogne au Nord, la Barbarie au Midi, l'Isle de Sardaigne au Levant, & la Plage du Royaume de Valence au Couchant. Plinè lui donne cent mille pas de Latitude & trois cens mille de tour. Strabon prétend qu'elle a six cens Stades de Longitude, & deux cens de Latitude. Artémidore veut qu'elle en ait le double ; mais les Géographes Modernes ne trouvent pas juste son calcul : ainsi je crois qu'il est plus sûr de s'en tenir à celui de Plinè, ou de Strabon.

L'autre qu'on connoit sous le nom de *Minorque*, à cause qu'elle est plus petite que la première, n'a que cinquante mille pas de Longitude & cent cinquante mille de tour.

Quelques Auteurs les font éloignées d'environ cinquante mille pas de la Catalogne, & quelques autres de cent vingt mille pas, ce qui fait une différence très considérable. Ceux qui y ont été sont du sentiment des derniers. Les Auteurs Espagnols assurent qu'elles ont toujours été regardées comme une partie de l'Espagne, & leurs Habitans ont été réputés Espagnols, ce qu'on ne peut pas dire des autres Peuples qui sont soumis à la Couronne d'Espagne.

Les Anciens les ont appellées tantôt *Baléares*, tantôt *Gymnasties*, tantôt *Chiriades*, tantôt *Aphrosiades*, ou *Aphrodisiades*, tantôt *Eudemones*, & tantôt *Axiologues*.

Quant au nom de Baléares, les uns prétendent qu'il dérive d'un mot Grec, qui signifie *jetter*, ou *tirer*, mot qui exprime parfaitement bien le caractère des habitans de ces Isles, puisqu'il n'y avoit point de Peuples anciennement qui tirassent si bien qu'eux de la Fronde ; desorte que selon cette opinion, Baléare signiferoit par Antonomase, Tireur de Fronde. Pausanias croit qu'il vient de Balaros qui en Langue Syriaque veut dire, proscrit, banni, exilé, à cause qu'on exiloit dans ces Isles les Malfaiteurs. D'autres soutiennent qu'il tire son origine de Baléare, Grand Capitaine & Camarade d'Hercule, lequel après avoir vaincu le fameux Géryon, Roi de ce pais-là, l'y laissa pour Gouverneur.

Pour ce qui est de celui de *Gymnasties*, l'Evêque de Miedes (*) dans ses

Re-

(*) Lib. 7. cap. 17.

Remarques sur Aristote, dit qu'il dérive d'un mot Grec qui veut dire exercer-^{ISLES BA-}
cice, ou combat. Pline confirme cette opinion, lorsqu'il assure que les Grecs^{LEARES.}
appellèrent ces Isles Gymnasies à cause que leurs Habitans se battoient à mer-
veille avec la Fronde. Diodore de Sicile croit avoir trouvé la parfaite Ety-
mologie de ce nom, en disant qu'elles s'appellent ainsi, à cause que leurs
Habitans avoient accoutumé d'aller tout nus.

Lycophron les appelle Chiriades après Strabon (a), parce que, quoi-
qu'on y trouve des Ports très bons & très commodes, il y en a plusieurs
remplis d'écueils cachés sous l'eau, qui en rendent l'entrée très difficile &
dangereuse.

(b) Saint Jérôme & Saint Isidore (c) leur donnent le nom d'Aphrosiades
ou Aphrodisiades, pris du Grec Aphros, qui signifie Ecume, faisant al-
lusion à la Déesse Vénus, que les Poètes feignent avoir été formée d'E-
cume, & qu'on prétend avoir été adorée dans quelqu'une de ces Isles.

(d) Strabon dit qu'Eudémones signifie heureux, ou fortuné, & que c'est
pour cela que les Anciens leur donnèrent ce nom, à cause de la beauté de
leur climat, de la fécondité de leur terrain & de leur situation avantageuse
pour le commerce. Dans le même endroit, en parlant de la beauté de la
situation de Tarragone, il place cette Ville vis-à-vis de ces Isles qu'il appelle
Axiologues, c'est-à-dire dignes d'être extrêmement louées. Tels sont les
divers noms anciens qu'on donnoit à ces Isles en général: voici ceux qu'on
donnoit à chacune en particulier.

Mayorque fut appelée Clumba, sans qu'on sache trop bien pourquoi, si
ce n'est, dit Mariana, qu'on fasse dériver ce mot d'un lieu qui s'appelloit
anciennement Columba, & qui s'appelle aujourd'hui Paloméra.

Minorque porta pendant longtems le nom de Nura, mais aucun Auteur
ancien ni moderne ne dit pour quelle raison il lui fut donné; & comme je
ne me pique pas d'être un fort grand Etymologiste, je passe légèrement sur
une question de nom qui ne me paroît pas d'aller grande conséquence pour
m'y arrêter longtems.

Autour de Mayorque on voit deux petites Isles, qui selon Ptolomée, Stra-
bon & Pomponius, furent appelées *Pythieuses*, d'un mot Grec qui signifie
Pin, à cause, sans doute, qu'il y croît quantité de ces arbres. (e) Florian
d'Ocampo a de la peine à se rendre au sentiment de ces anciens Cosmogra-
ppes, & veut absolument que l'origine de ce nom vienne de Pithos, qui en
Grec signifie Vase, parce, dit-il, que la plus grande richesse des Habitans
de ces Isles provenoit d'un commerce très considérable qu'ils faisoient a-
vec les Africains de certains Pots, ou Vases bien travaillés qu'ils fabri-
quoient.

La plus considérable des Pythieuses fut appelée Ebusus par les Cartha-
ginois,

(a) Strabon Lib. 3.

(b) Hieron. in Rom. Epist. D. Paul. ad Galat. Lib.

(c) Isid. Lib. 14. cap. 16.

(d) Lib. 3.

(e) Lib. 3. cap. 3.

ISLES BALÉARES. ginois; & dans la suite son nom a été changé par corruption en celui d'*Yviça*. L'autre, qui est plus petite selon Strabon, fut nommée Ophieuſe par les Grecs.

Pline & pluſieurs Auteurs Latins l'appellent Colubraria, c'eſt-à-dire Serpentine ou Serpentiére, nom que Pomponius lui attribue, à cauſe de la grande quantité de Serpens qu'il y avoit anciennement, & qui la rendirent preſque inhabitable; au lieu que celle d'*Yviça* non ſeulement eſt exemte de ces vilains animaux, mais même la terre qu'elle produit les fait mourir ſur le champ.

Florian d'Ocampo(*), Mariana & preſque tous les Auteurs Eſpagnols diſent que la Colubraria n'eſt pas l'Iſle qui eſt proche d'*Yviça*, mais une autre qui eſt proche de la Cherſonèſe, ou Péninſule du Royaume de Valence, qui conſerve encore le nom de Montécolubre, comme qui diroit, Montagne des Couleuvres. Mais après bien des réflexions, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ces Auteurs ont tant de peine à s'accorder avec Strabon, Pline & Pomponius, qui placent l'Ophieuſe, ou Colubraria près d'*Yviça*, d'autant que le premier de ces Auteurs aſſure qu'elle eſt une des Pythieuſes, & que le ſecond la place vis-à-vis de la Rivière de Xucar, dont Montécolubre eſt fort éloigné. Quoiqu'il en ſoit, aujourd'hui cette Iſle s'appelle *Formentera*, à cauſe de la quantité de Froment qu'elle produit.

Cauſaubon dit que Pline & Diodore de Sicile prétendent qu'*Yviça* eſt une Iſle diſtinguée des Pythieuſes, en quoi il ſe trompe, car elle a toujours été regardée par les Hiſtorienſ & par les Géographeſ pour la première des Pythieuſes.

Outre ces quatre Iſles, il y en a encore pluſieurs autres qui ſont partie du Royaume de Mayorque, mais comme elles ne ſont, pour ainſi dire, que des membres, ou des parties intégrantés de celles dont nous venons de parler, nous nous réſervons à en traiter lorsſque nous en ferons la Topographie. Reſte maintenant à entrer dans le détail des mœurs anciennes & modernes des Peuples de ces Iſles, après quoi nous ferons voir dans un Abregé Hiſtorique, à combien de Nations ils ont été aſſujettis, & de quelle manière ils ſont devenus Sujets des Rois Catholiques.

Anciennement les Habitans des Iſles Baléares étoient ſi paſſionément amoureux des femmes, que lorsſque les Corſaires leur en enlevoient quelques-unes, ils les rachetoient auſſitôt, & donnoient quatre hommes pour une femme. Ils vivoient ordinairement dans des cavernes comme des bêtes ſauvages. Non ſeulement ils n'uſoient parmi eux d'aucune Monnoie d'Or ni d'Argent, mais même il leur étoit ſévèrement défendu de porter aucune choſe ſur laquelle il y eût de ces Métaux.

Quand on leur demandoit pourquoi ils avoient tant d'averſion pour deux choſes.

(*) Lib. 35, cap. 19.

choses qui avoient tant d'attraits pour le reste des hommes, ils répondoient ^{ISLES TA-} que c'étoit à cause qu'Hercule avoit fait la guerre à Chrysaor, fils de Gé- ^{LEARES.} ryon, pour lui ravir barbarement les trésors qu'il avoit dans ses coffres. C'est pour cette raison, que lorsqu'ils portoient les armes pour les Carthaginois, ils employoient leur Solde à acheter du vin & des femmes, au-lieu de la prendre en espèces.

Quelques Auteurs prétendent qu'ils apprirent des Phéniciens, l'art de se servir de la Fronde; mais Diodore de Sicile & S. Isidore assurent que ce furent eux-mêmes qui l'inventèrent, & qu'ils l'enseignèrent aux Phéniciens & aux autres Nations. Ils en portoient toujours trois, savoir une sur la tête en forme de bonnet ou de calote, l'autre autour du ventre, dont ils faisoient comme une espèce de ceinture, & tenoient la troisième à la main, pour être prêts à s'en servir, lorsque l'occasion se présenteroit.

Elles étoient de trois sortes: l'une fort longue pour tirer loin; la seconde courte pour frapper de près, & la troisième moyenne pour atteindre à une médiocre distance. Ils étoient si adroits dans l'usage de cette arme, que presque tous les coups qu'ils tiroient, donnoient dans le but qu'ils se proposoient. Elevés dès leur plus tendre enfance dans cet exercice, ils jettoient des pierres avec tant de force, qu'il sembloit qu'elles partissent de quelque Machine de guerre; de sorte qu'à l'attaque de quelque muraille, ils bleffoient si grièvement ceux qui la défendoient, que peu en rechappoient; & lorsqu'ils combattoient en Campagne, ils enfonçoient les Ecus, les Casques & toutes les Armes les mieux trempées.

Les pierres dont il se servoient avec ces Frondes pesoient ordinairement plus d'une Mine Attique, qui faisoit cent Dragmes, & c'est sans doute pour cette raison que Jules César les appelle *Frondes Librales*, c'est-à-dire Fron- des, qui jettoient des pierres qui pesoient une livre. Strabon dit qu'ils por- toient ces pierres dans des sacs pendus au cou. Quelquefois au-lieu de pier- res, ils se servoient de bales de plomb, qu'ils tiroient avec tant de force & d'impétuosité que Daméto sur la foi de Lucrèce & d'Ovide, assure que bien souvent elles se fondoient en l'air.

..... (*) *Plumbea verò*

Glans etiam longo cursu volvenda liquefcit.

(†) *Non secus exarsit quam cum Balearica plumbum*

Funda jacit, volat illud, & incandescit eundo.

Et quos non babuit, sub nubibus invenit ignes.

Inde faces & saxa volant spatioque soluta,

Aeris & calido liquefacta pondere glandes.

J'avoue que cette description est bien hyperbolique, & qu'il faut être bien crédule pour ne pas la regarder comme une exagération Poétique, & à la quel-

(*) *Lucret. Lib. VI. 177.*

(†) *Ovid. Metam. Lib. II. 727.*

ISLES BALÉARES. quelle on ne doit pas avoir beaucoup d'égard. Cependant Sénèque semble l'autoriser par ces énergiques paroles (*). *Aera motus extenuat, & extenuatio accendit; sic liquefcit excussa glans funda, & attritu aeris velut igne distillat.*

La commune opinion est que pendant longtems ils alloient tout nuds, & que c'est pour cela que le nom de Gymnasia fut donné aux Isles Baléares. Dans la suite ils inventèrent une espèce de Robe longue qu'on appelloit *Sifyma*, faite de peaux de certains animaux. Peu à peu ces peuples se polirent tellement, qu'ils introduisirent parmi eux une autre façon de Robe d'étoffe, parsemée de morceaux de pourpre, de laquelle on prétend que les Romains prirent la forme de leurs Robes, qu'on appelloit Prétextées, dont les Patrices & les Sénateurs se servoient.

Ils observoient dans leurs mariages une coutume tout-à-fait opposée à la pudeur & aux bonnes mœurs. Pendant que les Convies se divertissoient à table, tous les parens & les amis du nouveau marié jouissoient de la nouvelle mariée l'un après l'autre, par rang d'ancienneté; desorte que le seul qui étoit en droit d'avoir toutes les faveurs de sa femme, n'avoit que les restes des autres.

Toute la forme de leur Gouvernement étoit renfermée dans sept Loix seulement, dont la première ordonnoit d'adorer les Dieux. La seconde de secourir les pauvres. La troisième d'honorer les vieillards. La quatrième d'obéir aux Princes. La cinquième de résister aux Tyrans. La sixième de faire mourir les Voleurs. Et la septième de ne permettre à aucun Habitant de voyager dans les Pais étrangers, de peur de contracter les vices qui y re- gnoient.

A présent ils ont presque les mêmes mœurs que les Espagnols, tenant pourtant un peu plus du génie des Catalans que de tous les autres Peuples d'Espagne. Ils sont bons Soldats & bons Mariniers, naturellement portés à l'étude, dévots comme le reste des Espagnols, mais moins susceptibles des marques extérieures de la dévotion. Ils ont l'esprit vif & élevé, les manières douces & engageantes.

Depuis qu'ils sont soumis aux Rois Catholiques, ils ont toujours fait paroître une grande fidélité pour leur Souverain, jusqu'à ce que séduits par les Partisans de la Maison d'Autriche, ils suivirent le mauvais exemple des Catalans en faveur de l'Archiduc, & parurent si obstinés dans leur revolte, qu'il fallut les faire rentrer dans leur devoir par la force des armes.

Parmi les personnes de distinction & dans les Actes Publics on parle la Langue Castillane; mais parmi le Peuple on parle une espèce de Patois, qu'on appelle Langue Limosine. Daméto prétend qu'elle fut introduite en Catalogne par une Colonie de Limousins, Peuples de France, qui s'établirent dans ce Pais-là, & qu'ensuite elle se répandit dans le Royaume de Valen-

(*) Senec. Nat. 29. 2. 6. 56.

lence, dans les Isles Baléares & dans celle de Sardaigne. J'avoue qu'on y ^{ILLES BA-} emploie quantité de termes qui sont Limousins; mais après tout, c'est un ^{LEARES.} Langage tout différent de celui qu'on parle à Limoges; & à le bien prendre, c'est un Idiome composé de Limousin, de Grec, de Latin, d'Espagnol & d'Arabe, peu propre à former un discours éloquent & poli.

Ce seroit ici l'endroit de parler de la forme de Gouvernement qui s'observe dans ces Isles; mais comme de tous les Royaumes qui composent la Monarchie d'Espagne, il n'en est point dont l'Histoire soit plus ignorée que celle du Royaume de Majorque, je me suis proposé, avant que d'entreprendre la Description de chaque Ile, de faire voir le plus succinctement qu'il me sera possible, la diversité des Nations auxquelles ces Peuples ont été soumis, & de quelle manière ils sont devenus Sujets de la Couronne d'Espagne, après quoi j'entrerai dans un détail Géographique de tous les endroits considérables & de tous les Ports qu'on voit dans ces Isles, & ensuite je donnerai une idée du Gouvernement Ecclésiastique, Civil & Militaire qui s'y observe, espérant que le Public me fera bon gré que je lui fasse part des Mémoires que j'ai eu soin de recueillir sur ces trois choses: d'autant que ceux qui s'appliquent au Commerce de la Méditerranée en pourront profiter utilement.

Révolutions des ISLES BALEARES. Nations auxquelles elles ont été soumises, & de quelle manière ces Peuples sont devenus Sujets de la Couronne d'Espagne.

COMME ces Isles sont moins connues que les autres Etats de la Monarchie d'Espagne, il est nécessaire d'entrer ici dans un détail un peu circonstancié des principales révolutions qui y sont arrivées.

Il seroit ridicule d'adopter le sentiment de quelques Historiens Espagnols, qui prétendent que Tubal fils de Japhet a jetté les fondemens de cette Monarchie. Comme on n'allègue d'autre garant pour ce fait historique, que le faux Berosé & son Commentateur, on peut hardiment le mettre au rang des choses les plus apocryphes & les plus fabuleuses.

Il n'y a donc pas lieu d'être surpris, si le Docteur Daméto, moins crédule que quantité d'autres qui ont écrit avant lui, réfute la prétendue Royauté du fils de Japhet comme une chimère, qui n'a aucune existence que dans le cerveau mal timbré de ceux qui l'ont conçue. Je ne puis comprendre, que lui-même ait pu donner dans un travers qui n'est pas pardonnable, en disant dans le paragraphe 1 du premier Livre de son *Histoire du Royaume Baléarique*, que *Géryon*, ce Héros fabuleux que les Poètes ont tant vanté dans leurs vers, est le premier qui a régné dans les Isles Baléares, puisqu'il n'a pas de preuves plus convaincantes, pour établir sa domination, que les autres en ont eu pour établir celle de Tubal, si ce n'est qu'il ait recours à Mariana & à Florian d'Ocampo, qui, après avoir introduit ce Géryon sur la scène de l'Histoire, lui ont donné des Successeurs, dont je vais rapporter

Is ES BA-ter les hauts faits, plutôt pour les convaincre d'une foiblesse qui approche
LEARES. fort de l'ignorance, que pour déterminer mon Lecteur à ajouter foi à ce
qu'ils ont avancé sur cet article.

„ Géryon, dit Daméto, après ces deux Historiens, gouverna les Isles
„ Baléares avec un empire trop tyrannique, jusqu'à ce qu'Osiris I Roi
„ d'Egypte, (sous prétexte de les délivrer du joug dont il accabloit les
„ Habitans, quoique dans le fond il n'eût d'autre dessein que de s'enrichir
„ de leurs trésors), lui ôta la vie & le Royaume dans une célèbre bataille.
„ Cependant trois fils qu'il avoit, ne laissèrent pas de lui succéder, & de
„ venger la mort de leur père, en faisant perdre la vie à Osiris par le se-
„ cours que leur donna Typhon son propre frère; ce qui donna occasion à
„ Oron, autrement appelé Hercule le Libien, cet invincible Destructeur
„ des Monstres, de venir de la Scythie qu'il gouvernoit pour lors, pour se
„ battre corps à corps contre ces trois frères, dont il triompha, & vengea
„ par l'effusion de leur sang la mort d'Osiris son père.

„ Hercule se voyant Maître de ces Isles, trouva que leurs Habitans a-
„ voient déjà des habitations, & que dans leurs chansons ils récitoient que
„ les premiers qui les avoient peuplées, étoient venus de diverses Nations
„ & particulièrement de la Terre-ferme d'Espagne, & que les plus moder-
„ nes étoient Africains, confondus pêle-mêle avec des Syriens dont ils
„ conservoient encore le langage. Pressé pour aller faire de plus grandes
„ expéditions aux extrémités de l'Occident, il laissa Baléo son Camarade
„ pour gouverner les Isles qu'il venoit de conquérir, & c'est de son nom
„ qu'on croit qu'elles ont pris celui de Baléares.

Tous ces faits paroissent fort plausibles à cet Historien, & rien ne sem-
ble l'embarasser que le parti qu'il a à prendre touchant leur époque, à cau-
se que quelques Chronologistes la mettent l'an 2930 de la Création du Mon-
de, & les autres au quatrième, ou cinquième Age après le Déluge univer-
sel; & comme il ne peut appercevoir aucune lumière qui l'éclaire dans une
nuit si obscure, il aime mieux laisser la question indécise, que de dire ce
qu'il en pense. Laissons-le donc dans ses doutes à l'égard de l'époque de ces
fables, & tâchons de raconter quelque chose qui soit plus digne de l'His-
toire.

Si tout ce que Daméto a écrit de Géryon & de ses trois fils, d'Osiris,
de Typhon, d'Hercule & de Baléo, est entièrement destitué de toute vrai-
semblance, du moins il faudroit être bien incrédule pour révoquer en dou-
te la venue des Grecs dans les Isles Baléares, puisque Strabon assure positivement
que quelques Habitans de l'Isle de Rhodes, après leur retour de la
guerre de Troie, peuplèrent les Isles Gymnasia qui sont sans dispute celles
que nous connoissons sous le nom de Baléares.

Saint Jérôme, non moins éclairé dans l'ancienne Histoire profane, que
dans l'Histoire sacrée, donne pour un fait constant, que les Grecs de la
Ville de Zante passèrent en Espagne, & s'établirent dans les Isles Aphro-
ditiades, ou Gymnasia. Le Poëte Silius, en parlant des Baléares, dit
que

que Tlépolème fameux Capitaine Grec, fit une cruelle guerre aux Habitans de ces Isles.

ISLES BALÉARES.

*Jam cui Tlepolemus Sator, cui Lyndus Origo,
Fervida bella gerens Balearis..*

Après les Grecs, quelques Historiens veulent persuader que les Phéniciens dominèrent dans les Isles Baléares, mais ils n'apportent aucune preuve de ce qu'ils avancent, si ce n'est que comme ces Peuples, sur-tout les Habitans de Tyr & de Sidon, étendirent leur florissant commerce dans toute la Méditerranée, il n'est pas possible qu'ils n'aient habité ces Isles, si heureusement situées pour trafiquer. Mais après tout, ce raisonnement, quoiqu'il paroisse assez plausible, ne peut jamais produire qu'une simple conjecture, n'y ayant aucun ancien Historien qui dise positivement que les Tyriens, ni les Sidoniens aient débarqué dans aucun Port des Isles Baléares.

Ce qu'on raconte des Carthaginois à l'égard de ces Isles, est tellement autorisé, qu'on ne sauroit en douter sans démentir ce que l'Histoire a de plus respectable. Voici ce qu'en disent Mariana, Florian d'Ocampo, Beuter, Diodore après Eusèbe, Justin, & une infinité d'autres Historiens que l'Antiquité a toujours révéérés.

La fameuse Ville de Carthage étant construite, & son pouvoir s'étant accru jusqu'à exciter la jalousie de la superbe Rome, ses Habitans pour relever l'éclat de leur Empire, résolurent de passer en Espagne dont les richesses immenses faisoient tant de bruit dans le monde: comme leur entreprise étoit difficile, ils convinrent que pour la conduire à une heureuse fin, ils devoient se rendre maîtres des Isles circonvoisines pour en faire comme une échelle ou entrepôt favorable à leur dessein: de sorte qu'ayant mis en Mer une puissante Flotte, ils allèrent débarquer à Yviça, où trouvant très peu de résistance de la part des Habitans, gens simples & peu accoutumés au bruit des armes, ils les subjuguèrent facilement.

C'est là, où, selon Diodore, ils établirent une Colonie passablement nombreuse, près d'un Port convenable à leur dessein, qu'ils appellèrent Ebèse, qui dans la suite des tems fut corrompu & changé en Yviça. On tient que cet événement arriva 663 ans avant la venue de JESUS-CHRIST.

Un si heureux succès ayant irrité la cupidité de ces Républicains insatiables de gloire & de richesses, ils formèrent la résolution de conquérir les Isles Baléares. Pour cet effet ils côtoyèrent leurs bords, & se rendirent maîtres de quelques Ports du côté du Septentrion, où ils formèrent des Palissades, & construisirent quelques petites Tours. Mais lorsqu'ils voulurent pénétrer dans le cœur du Païs, ils trouvèrent les Peuples si déterminés à une vigoureuse résistance & si instruits dans le maniment des armes, qu'ils n'osèrent passer outre, à la réserve de quelques présomptueux qui se fiant

TOME III

K

témé-

ISLES BALÉARES. témérairement sur leur valeur, voulurent éprouver celle d'un Peuple qu'ils méprisoient souverainement ; mais ils en furent si brusquement accueillis, qu'ils payèrent leur présomption par la perte de leur vie, ayant tous été mis en pièces. Tellement que ceux qui ne furent pas tués, perdant toute espérance, & craignant d'avoir la même destinée de leurs Camarades, ils se rembarquèrent promptement, & firent voile vers les Côtes d'Espagne, où leurs mauvais desseins ayant été divulgués par les Baléares, ils en furent chassés avec une perte considérable.

Quelque tems après, ayant renforcé leur Flotte & leurs Troupes, & mis dans quatre Vaisseaux 900 hommes & 100 Chevaux, qui étoient l'élite de la Garnison qu'ils avoient en Sicile, ils fondirent sur les Baléares, & entrèrent d'y faire un débarquement, pour voir si à force ouverte ou par finesse ils ne pourroient pas vaincre les Peuples de ces Isles ; mais cette seconde tentative leur réussit encore plus mal que la première ; car ayant été attaqués & ensevelis sous une grêle de pierres, ils se virent forcés d'abandonner les bords de l'Isle où ils avoient débarqué, qui étoit celle de Majorque.

Les Habitans non contents de les avoir forcés à se rembarquer, se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & à grands coups de frondes, armes propres à cette Nation, ils leur portèrent de si terribles coups, que les planches des Navires sautoient en l'air par éclats, & les Voiles en étoient mises en pièces.

Malgré ces mauvais succès, les Carthaginois ne perdirent ni l'envie, ni l'espérance de se rendre maîtres de ces Isles ; & leur bonheur voulut que peu de tems après Himilcon & Hannon, deux de leurs plus célèbres Capitaines, allant en Espagne pour gouverner les Païs qu'ils avoient déjà conquis, & passant près de Minorque, forcèrent les Peuples à les y laisser débarquer, où ils construisirent trois petits Forts, dont le premier fut appelé Jama, l'autre Magon, & le troisième Labon, faisant dériver leurs noms des trois fameux Capitaines Carthaginois, qui sans doute eurent le soin de faire ces nouveaux établissemens.

Daméto prétend que cet événement arriva 300 ans après la Fondation de Rome, & 452 avant la Naissance de J. C. On ne fait si la résistance qu'ils avoient trouvée de la part des Habitans de l'Isle de Majorque, les fit craindre d'y échouer une troisième fois ; mais il est certain que pour lors ils n'y firent aucun établissement.

Magon, homme d'esprit, de valeur, & d'une grande réputation parmi les Carthaginois, fut le premier qui gouverna les Isles Baléares, au nom de la République, & fit si bien par sa bonne conduite, qu'il rendit doux, polis & traitables ces Peuples, qui jusqu'alors se piquoient d'une férocité qui n'avoit presque rien d'humain. On dit que pendant le séjour qu'il y fit, il composa un Livre qui contenoit les choses les plus remarquables de ces Isles, & que ce fut sous lui que les Mayorquins apprirent à enter les arbres.

Pendant qu'il s'appliquoit à policer ces Peuples féroces, il apprit la funeste

te nouvelle de la sanglante Bataille qui avoit été donnée entre les Habitans ^{ISLES BA-} de la Bétique & de la Lusitanie, ce qui l'obligea de se rendre en toute dili- ^{LEARES.} gence en Espagne pour apporter un prompt remède à un si grand mal, & il y conduisit quelques Troupes Minorquines; mais soit par les fatigues de la Guerre, soit par le changement de Climat, il est constant qu'elles y périrent misérablement, sans y donner aucune marque de leur valeur. Ils furent plus heureux dans la fuite, comme nous allons voir.

Les Carthaginois avoient quelques Places dans l'Isle de Sicile près du Promontoire Lilybien, au voisinage de Trapano, ce qui excitoit la jalousie des Agrigentins, qui ne pouvant souffrir que ces fiers Républicains dominassent dans leur Isle, résolurent de les exterminer à la première occasion qui se présenteroit. Elle ne tarda pas, car les Carthaginois étant allés faire leurs Sacrifices dans un Temple qu'il y avoit près de Minoa, dans un bois écarté, les Agrigentins les y surprirent au dépourvu, & les taillèrent en pièces.

Le Sénat de Carthage outré de l'affront qu'il venoit de recevoir de la part des Agrigentins, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Pour cet effet, il envoya en Sicile 2000 Africains, 2000 Espagnols & 500 Mayorquins, lesquels après s'être joints avec ceux qui s'étoient sauvés dans les bois, mirent les Mayorquins à la tête de l'aîle droite, & fondirent sur les ennemis avec tant d'impétuosité, que sans leur donner le tems de se reconnoître, ils les taillèrent en pièces, & facilitèrent par cette victoire aux Carthaginois les moyens de se remettre en possession des Places qu'ils avoient perdues, & d'y rétablir leur domination.

Ils ne furent pas moins heureux quelque tems après contre Denis le Tyran qui accabloit les Habitans de la Ville de Sarragosse, & qui s'étoit joint aux Agrigentins pour les aider à secouer le joug des Carthaginois. Il faut demeurer d'accord que dans le commencement d'une sanglante Bataille qui se donna entre les Carthaginois & ce Tyran, les Siciliens eurent de grands avantages sur leurs ennemis; mais dans la chaleur de la mêlée les Mayorquins animèrent si fort le parti de la République, que par des marques d'une valeur à laquelle les Siciliens ne s'attendoient pas, les voyant presque tous nuds, & munis d'armes peu capables en apparence de leur nuire, ils remportèrent une pleine victoire: mais ils n'en jouirent pas longtemps: car une maladie contagieuse s'étant répandue dans leur Armée, il ne resta aucun Soldat en vie: desorte qu'Himilcon Cipe, forcé de s'en retourner à Carthage, chargé de deuil au lieu de Robes Triomphales, eut tant de douleur de voir les affaires de la République dans un état si déplorable, qu'il se donna la mort.

Cependant la République bien loin de perdre courage, résolut de faire sentir au Tyran Denis, qu'il lui restoit encore assez de forces pour le défaire une seconde fois. Pour cet effet elle composa au plus vite une nombreuse armée, dans laquelle elle incorpora 300 Mayorquins, dont elle donna le Commandement à Hannon, lequel n'eut pas plutôt attaqué la Flotte de Dé-

ISLES BALÉARES. nis, qu'il la vainquit, après quoi il lui fut aisé de soumettre toute la Sicile à la domination des Carthaginois.

La Guerre de Sicile étant terminée, le Sénat de Carthage envoya Bostar dans les Isles Baléares en qualité de Gouverneur, lequel fonda la Ville de Pollença, selon quelques Historiens; mais d'autres prétendent que les Romains en furent les Fondateurs.

Quelques années après les évènements dont nous venons de parler, c'est-à-dire, vers l'an 476 de la Fondation de Rome, & 276 avant la Naissance de J. C. Pyrrhus Roi d'Epire résolut de se rendre maître de l'Isle de Sicile, ce qui obligea les Carthaginois à y envoyer des Troupes pour s'opposer à un dessein si funeste aux intérêts de la République. Les commencemens furent assez heureux à Pyrrhus; mais à la fin succombant sous les efforts des Armes de Carthage, il fut entièrement défait, & réduit à sortir honteusement de la Sicile, ce qui donna lieu à l'Historien Justin de dire que le Roi d'Epire avoit perdu l'Empire de la Sicile aussi vite qu'il l'avoit usurpé. Dans la défaite de ce Prince les Mayorquins se signalèrent.

Par tant de victoires les Carthaginois se virent au comble du bonheur & de la gloire. Heureux! s'ils avoient pu se maintenir dans cet état de prospérité; mais il étoit écrit dans le Livre des Destinées, qu'il devoit être altéré par les Romains, lesquels prirent occasion de prendre les Armes contre la République de Carthage, sous prétexte de favoriser les Marmertins Habitans de la Campanie ou Terre de Labour, lesquels gémissaient sous le poids de la cruauté de Hieron le Tyran. Pour cela ils envoyèrent contre lui le Consul Appius Claudius avec quelques Troupes.

Les succès de la Guerre furent fort différens au commencement en Sicile, puisque tantôt la fortune se déclaroit pour les Carthaginois, & tantôt pour les Romains. Mais à la fin elle se déclara tellement en faveur des premiers, que dans une Bataille qui se donna, les Romains après avoir été vaincus, & avoir perdu 90 Vaisseaux, furent obligés de s'enfuir honteusement avec Cécilius Métellus leur Général.

La Flotte des Carthaginois comblée de gloire reprit le chemin de Carthage, & en passant voulut se rafraichir à Mayorque; mais ils furent bien étonnés de trouver les Habitans de cette Isle tellement indignés contre eux, que ne pouvant souffrir le nom de Carthage, bien loin de leur offrir des rafraichissemens, parurent contre eux les armes à la main, en tuèrent plusieurs, & obligèrent les autres à se rembarquer en toute diligence & à prendre la route d'Afrique.

On n'a jamais bien pu découvrir les raisons qu'eurent les Mayorquins pour se révolter contre les Carthaginois, après avoir marqué tant d'attachement pour leurs intérêts, & avoir défendu leur gloire avec tant de zèle & de valeur.

Quelques Historiens prétendent que l'orgueil & l'insolence des Gouverneurs des Places les porta à cet excès, lequel jetta le Sénat de Carthage dans un dé-

déplaisir mortel; car en perdant ces Isles, ils se voyoient frustrés d'un grand ^{ISLES BA-} secours d'hommes & d'autres choses nécessaires pour l'exécution de ses ^{LEARES.} grandes entreprises: si bien qu'après une mûre délibération: il prit le parti d'y envoyer Amilcar Barcas, un de ses plus fameux Généraux, pour tâcher de faire rentrer ces Insulaires sous la domination de la République. Ce Général trouva beaucoup de résistance au commencement; mais il s'y prit avec tant d'adresse & de douceur, qu'il réduisit l'obstination de ces révoltés.

Quelque tems après Amilcar passant par Mayorque, en revenant de la Terre ferme d'Espagne, sa femme accoucha dans une petite Ile que Plin appelle Triquadra, d'un fils qui fut appelé Annibal, & dont la réputation a fait tant de bruit dans le monde.

Le soulèvement de Mayorque étant entièrement apaisé, Amilcar eut ordre du Sénat de passer promptement en Sicile, & d'y conduire 2000 Espagnols & 300 Mayorquins, ce qu'il exécuta sans perdre de tems. Ayant rencontré près du Promontoire Lilybien l'Armée Romaine commandée par le Consul C. Luctacius, il se donna une bataille la plus sanglante qu'il y ait jamais eu, & après des efforts mémorables de part & d'autre, la victoire se déclara en faveur des Romains. Les Carthaginois y perdirent 110 Vaisseaux, savoir 50 de pris, & 60 coulés à fond.

Amilcar se voyant hors d'état de pouvoir tenir plus longtems contre les Armes Romaines, prit le parti de ramasser toutes les Troupes de la République qui étoient en garnison dans les Places de Sicile & de prendre la route d'Afrique.

Après cette défaite les Romains attaquèrent si vigoureusement les Carthaginois en Espagne, qu'ils remportèrent sur eux de signalées victoires, ce qui les détermina à les harceler jusques dans les Isles Baléares sous les ordres de Scipion, lequel s'étant mis en mer avec une puissante Flotte, alla débarquer à l'Isle d'Yvica, dans l'espérance de s'en rendre le maître; mais il fut reçu des Habitans avec tant de valeur, que ne pouvant les vaincre ni par la force, ni par la douceur, il ravagea toute la Campagne, après quoi il se retira dans ses Vaisseaux, chargé de butin & de richesses, espérant de profiter de la première occasion favorable pour établir le pouvoir de la République Romaine dans ces Isles.

Dans la suite les Romains prirent si fort le dessus à l'égard des Carthaginois, qu'après les avoir défaits en plusieurs rencontres, ils les affoiblirent si fort, qu'ils les obligèrent à surcharger de telle manière les Habitans des Isles Baléares, que ces Peuples se rangèrent sous les Etendarts de Rome par la médiation de Scipion, qui les reçut avec toutes les marques de distinction qu'ils pouvoient désirer.

Magon, Capitaine Général de l'Isle de Cadix, ayant été obligé d'abandonner son poste, & de reprendre la route de Carthage, avec tout l'or, l'argent & les richesses qu'il put enlever, toucha en passant à l'Isle d'Yvica, où il fut bien reçu du Suffit, ou Gouverneur, lequel lui donna du monde,

ISLES BALÉARES. & les vivres dont il avoit besoin. Avec ce secours il alla à Majorque dans le dessein de reprendre cette Isle sur les Romains; mais il fut si rudement accueilli des Habitans, qu'à peine eut-il le tems de se rembarquer pour se rendre à Minorque, où ayant trouvé fort peu de résistance, il y débarqua; & après y avoir ramassé environ 2000 hommes, il les envoya à Carthage, ce qui affoiblit extrêmement les forces de cette Isle.

Les Majorquins s'étant délivrés de la domination des Carthaginois & des Romains, s'érigèrent en Pirates, pillant tout ce qu'ils rencontroient dans la Méditerranée, au grand préjudice des Romains & de leur Confédérés, ce qui détermina le Sénat à réprimer les brigandages de ces pillards. Pour cet effet il envoya contre eux une grande Flotte commandée par Quintus Cécilius Métellus, qui les attaqua avec une confiance qui ne lui permettoit pas de douter qu'ils ne se rendissent aux premiers coups qu'il leur porteroit, en quoi il se trompa, car ces Ecumeurs de mer ayant découvert ses Vaisseaux, & jugeant qu'ils pourroient faire une bonne prise, furent au-devant de lui, & déchargèrent sur les siens une si grande quantité de pierres, qu'ils en auroient été accablés, si Métellus n'eût eu la précaution de garnir ses Vaisseaux de grosses peaux.

Cependant après un Combat fort opiniâtre, les Romains prirent le dessus, & obligèrent les Majorquins à prendre la fuite & à grimper sur des rochers escarpés, où Métellus les alla forcer, après quoi les Romains se mirent en devoir de fonder des Villes & des Places dans l'Isle, dont les principales furent, au rapport de Strabon, Palma & Pollença, dans lesquelles ils laissèrent 3000 Espagnols que Métellus avoit amenés de Terre-ferme.

Le Sénat fut si sensible à la Victoire que Métellus avoit remportée sur ces Insulaires, qu'il y a des Auteurs qui assurent qu'il lui décerna un Triomphe, & lui donna le surnom de Baléarique. Ces mêmes Auteurs disent encore que dans le Mur Occidental de la Ville de Tarragone, on voit une ancienne Inscription conçue en ces termes:

Q. C. M. B. INS. BAL. O. & I. IMP.
ROM. S. IN. PER.

C'est-à-dire, *Quintus Cécilius Métellus Baléarique conquit les Isles Baléares, & les mit pour toujours sous la domination de l'Empire Romain.*

Les Baléares étant ainsi assujettis à l'Empire des Romains, y restèrent tout le tems que la République fut en Paix, mais dès qu'elle se vit plongée dans les horreurs des guerres Civiles, ils abandonnèrent son parti, & ne reconnurent son pouvoir jusqu'à ce que Cn. Pompée, fils du Grand Pompée, ayant été envoyé d'Afrique en Espagne par Scipion, pour soutenir les intérêts du Sénat Romain, se rendit maître de Majorque & de Minorque par une composition amiable, & conquit Yviça par la force des armes.

Les

Les Historiens ont gardé un si profond silence sur ce qui se passa dans les ISLES BALÉARES après que Jule César eut triomphé de Pompée, & qu'il eut étouffé la voix du Sénat par la grande autorité qu'il usurpa sur lui, qu'il y auroit de la témérité en moi, si j'entreprenois d'en parler, si ce n'est que je prisse le parti de rapporter ce que quelques Ecrivains modernes en ont dit sans aucun fondement; ce qui me fait croire que ce grand Conquérant préfèra d'autres conquêtes à celle de ces Isles; car enfin, s'il y eût établi sa domination, pourquoi Pline & Strabon, qui nous racontent d'une manière si bien circonstanciée, l'Ambassade que ces Peuples envoyèrent à Octave-Auguste, Successeur de Jule César, pour lui demander un secours capable de chasser les Lapins qui détruisoient leurs moissons & leurs fruits, ne nous disent-ils rien de ce qui se passa sous l'Empire de son Prédécesseur?

Une marque certaine que dès le commencement de l'Empire Romain ces Isles lui furent sujettes, c'est que dans les champs de Pollença & d'Alcudia, on trouve plusieurs Médailles des Empereurs, & Morales assure qu'à Yvica, on voit cette Inscription:

IMP. CAES. M. AURELIO. CARO. PIO. FELICI. INVICTO. AUG.
PONT. MAX. TRIB. POP. PP. COSS. II. PROCONS. ORDO.
EBUSII. D. N. MER.

C'est-à-dire, *La Ville d'Yvica a érigé cette Statue à l'Empereur Marc Aurele, Aimable, Pieux, Heureux, Invincible, Auguste, Grand, Pontife, lequel fut Tribun du Peuple, Père de la Patrie, deux fois Consul & Proconsul. Elle la lui dédie comme à son Seigneur qui l'a bien méritée.*

On ne fait pas au juste jusqu'à quel tems les Empereurs Romains conservèrent la possession des Isles Baléares. Quelques Historiens assurent que les Vandales s'en rendirent maîtres dès l'année 421. Quelques autres prétendent que ce ne fut que l'année 426 ou 427. D'autres enfin veulent que Genséric fut le premier qui y mit le pied après la mort de l'Empereur Valentinien, ce qui fait une différence de tems considérable, parce que cet Empereur ne mourut qu'en 455. Mais à parler sincèrement, ni les uns ni les autres ne sauroient établir une époque certaine de ce fait. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Vandales gouvernèrent ces Isles pendant longtems, après lequel elles tombèrent sous la domination des Mahométans d'Afrique l'année 798, selon le sentiment de Zurita, sous le Règne d'Ozmen fils d'Abdérane, après la mort duquel, Aliatan son fils cadet, ayant fait mourir son frere aîné Omar, fut reconnu pour Souverain de toutes les Espagnes.

Ce Barbare, dans le dessein d'acroître sa réputation & son pouvoir, envoya une grosse Armée à Mayorque, pour achever de s'y fortifier par le nombre de troupes qu'il y débarqua en 801; & ce fut pour lors que la Secte Mahométane fut introduite dans ces Isles, mais heureusement elle n'y jetta pas de profondes racines; car Dieu ayant suscité en ce tems-là Charlemagne

Roi

ISLES BALÉARES. Roi de France & Empereur d'Occident, pour être le fleau des Hérétiques & des ennemis du nom Chrétien, ce Prince envoya une armée considérable contre Aliatan, laquelle ayant rencontré celle des Infidèles sur la Côte de Sardaigne, la défit entièrement, coula à fond 11 de leurs Galères, & se rendit victorieusement aux Isles Baléares d'où elle chassa ces Barbares.

Après la mort de Charlemagne, la souveraineté de ces Isles appartint au Roi Bernard, fils de Pépin, lequel y laissa pour Gouverneur le Comte Armengol d'Ampurias, qui défit une Flotte considérable des Maures entre les Isles de Corse & de Sardaigne, & procura la liberté à 500 Esclaves Chrétiens qu'ils faisoient gémir sous le poids de leurs chaînes.

On ne fait pas précisément en quel tems les Maures rentrèrent en possession des Isles Baléares. Peut-être fut-ce en 807, lorsqu'après être sortis de la Terre-ferme d'Espagne, ils firent des courses dans la Méditerranée. Ce qui est incontestable, au rapport de Daméto après Bléda, c'est qu'en 857 ils étoient maîtres de Mayorque, & qu'ils s'y rendirent si puissans, qu'en 986 ils se virent en état d'entreprendre la conquête de la Catalogne, secourus par les Habitans de Lérida, de Tortose & de Tarragone.

Au bruit d'une telle entreprise, Don Borello Comte de Barcelone & d'Urgel, rassembla tant de troupes qu'il put pour s'opposer à l'invasion de ses Etats. Mais Dieu permit qu'ayant joint les ennemis près du Château de Moncada, dans la plaine de Matabous, il perdit la bataille dans laquelle plus de 500 Chevaliers Catalans périrent sous le glaive des Infidèles.

Cette disgrâce ayant obligé le Comte à se retirer dans Barcelone avec ses troupes, les Maures l'y suivirent, l'y assiégèrent, & le premier de Juillet de l'année 986, ils se rendirent maîtres de la place après six jours de siège. Il n'est pas permis de dire les desordres qu'ils commirent dans cette Ville infortunée. Tout ce que la fureur & la rage peuvent inspirer à des Infidèles contre des Chrétiens fut mis en usage.

Après avoir mis à feu & à sang tout ce qu'ils trouvèrent dans la Ville, ils allèrent fondre sur les autres endroits du voisinage, où ils laissèrent partout des marques sanglantes de leur barbarie: surquoi il faut remarquer avec Daméto, que les Maures de Mayorque parurent beaucoup plus cruels que les autres qui étoient venus d'Afrique.

Le Comte s'étant vu pressé si vivement dans Barcelone, en étoit déjà sorti avant que les ennemis y entraissent, prévoyant bien qu'il y auroit péri s'il y fût resté. Dès qu'il se vit en liberté, il assembla les principaux Seigneurs de ses Etats; & après une mûre délibération, il fut résolu qu'il demanderoit du secours à Lothaire Roi de France, & au Pape Jean XVI, selon Palmerius, ou bien à Jean XVII, selon Platine; mais voyant que ce secours tardoit trop longtems à venir, il se détermina de joindre environ 900 hommes de bonnes familles des montagnes de Catalogne, auxquels il accorda de grands Privilèges, les incorpora dans le peu de troupes qui lui restoient, & mit le siège devant Barcelone, qu'il pressa avec tant de valeur qu'en moins d'un

d'un mois il s'en rendit le maître, après quoi il reprit sur les Maures toutes les Places que ces Barbares avoient conquises. ISLES BALÉARES.

Les Catalans ne jouirent pas longtems du fruit de la Victoire que leur Souverain avoit remportée sur ses ennemis. Au contraire on peut dire qu'elle leur devint plus fatale que la disgrâce qu'ils avoient essuïée quelque tems auparavant: car les Infideles outrés de se voir chassés d'une Ville aussi forte qu'étoit Barcelone, par un si petit nombre de troupes, résolurent de recouvrer leur gloire à quelque prix que ce fût.

Pour cet effet ils appellèrent de nouveau à leur secours les Habitans de Lérida, de Tortose & de Fraga, & réalliegèrent Barcelone avec tant de fureur, que le Comte voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'en empêcher la prise, prit la résolution de sortir de la Place à la tête de 500 hommes, & d'aller attaquer les Ennemis dans leur Camp; en quoi il fit paroître beaucoup plus de valeur que de prudence, car à peine en fut-il venu aux mains, que lui & tous ceux qui l'accompagnoient furent tués. Ce triste événement enfla tellement le courage & l'insolence des Barbares, que pour inspirer plus de terreur aux Habitans de Barcelone, avec des machines de guerre, ils jettèrent la tête du Comte dans la Place.

En 1058, Hali Duc de Dénia & des Isles Baléares, tout Infidèle qu'il étoit, fit don à l'Eglise de Ste. Croix de Barcelone de toutes les Eglises du Royaume de Mayorque & du Duché de Dénia, pour être à perpétuité sujettes à la Juridiction de l'Evêque de Barcelone, voulant & entendant que tous les Clercs, Diacres & Prêtres de ces Eglises, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, lui fussent soumis; & menaçant de la colère de Dieu ceux qui se rangeroient sous la Discipline de quelque autre Evêque.

Une telle donation faite par un Prince Infidèle, fit raisonner bien du monde: les uns croyoient qu'il étoit déterminé de se faire Chrétien: les autres s'imaginoient que c'étoit un piège qu'il tendoit aux Catalans; mais les uns & les autres se trompèrent; car quoiqu'il fît toute sa vie profession ouverte de la Religion Mahométane, il ne retracta jamais la donation qu'il avoit faite, sans en tirer d'autre avantage que la gloire d'avoir considérablement augmenté le nombre des Diocésains de l'Evêque de Barcelone.

Armengol surnommé Gorp, étant mort, son fils appelé comme lui Armengol, voulant imiter la conduite de son père, qui par sa valeur avoit conquis sur les Maures la Ville de Balaguer, & dompté les ennemis de l'Eglise qui infestoient ses Etats, résolut de conquérir les Isles Baléares; mais ce généreux Prince trouva la mort, là où il espéroit de cueillir des Palmes; car s'étant présenté devant Mayorque avec un assez bon nombre de troupes, il y fut tué, aussi bien qu'une bonne partie de ceux qui l'y avoient accompagné.

Un Auteur moderne a prétendu prouver qu'Armengol fut tué dans un pais qu'on appelloit Mayeruque, & non pas Mayorque; mais si on le pressoit

ISLES BALÉARES.

de dire en quelle partie du Monde est située la Contrée, qu'il appelle Mayeruca, il se trouveroit fort embarrassé pour satisfaire à la curiosité de celui qui lui feroit cette question, puisqu'aucun Géographe ne s'est jamais avisé de la décrire; ainsi je crois qu'il est plus sûr de suivre l'opinion de Carbonel, de Catalan, & de Mariana, que celle de cet Auteur.

Par tant de victoires, le pouvoir des Maures étoit devenu si formidable, que les Côtes de Catalogne, de Provence & d'Italie étoient continuellement exposées aux insultes de leurs Flottes, & la Chrétienté souffroit considérablement par le nombre de Captifs qu'ils faisoient tous les jours; c'est ce qui obligea le Pape Paschal II, Toscan de nation, d'exciter les Pisans à entreprendre la conquête des Isles Baléares, afin de les purger de ces Barbares qui poursuivoient si cruellement le nom Chrétien.

Les sollicitations du Souverain Pontife furent si efficaces, qu'à peine se trouva-t-il un seul homme dans toute la République de Pise qui ne s'empressât à prendre les armes pour contribuer à cette glorieuse expédition; ce qui donna occasion aux Lucois d'aller saccager la Ville de Pise, tandis que ses Habitans étoient occupés contre les Maures. Mais les Florentins faisant l'office de bons voisins, s'opposèrent vigoureusement aux entreprises des Lucois, & les forcèrent à mettre bas les armes, & à se retirer, n'étant pas raisonnable que tandis que leurs ennemis employoient toutes leurs forces contre les ennemis communs du nom Chrétien, ils employassent les leurs à ravager leur País.

Cependant les Pisans étant arrivés aux Côtes des Baléares, les assiégerent vigoureusement; & pendant six mois que dura le siège, il n'est pas de maux auxquels ils ne se vissent exposés. Dans une bataille qu'ils livrèrent aux Infidèles, le Roi de Mayorque fut tué, & la Reine son Épouse & un fils qu'il avoit, furent faits prisonniers, & conduits à Pise, où le fils fut baptisé dans l'Eglise Cathédrale de cette Ville.

Les Pisans s'étant retirés chez eux comblés de gloire, marquèrent aux Florentins la reconnaissance qu'ils avoient du service qu'ils leur avoient rendu, prenant leur défense contre les Lucois, par le présent qu'ils leur firent de deux Colomnes de Porphyre qu'ils avoient apportées des Isles Baléares, lesquelles furent élevées devant l'Eglise de S. Jean de Florence.

On voit encore à Pise deux somptueuses portes de Bronze qu'ils enlevèrent aux Maures, qu'on regardera toujours comme un monument éternel de la valeur & du zèle de ces Nobles Républicains, aussi bien que l'Inscription Latine qu'on lit dans l'Eglise de Saint Victor de Marseille, où un vent contraire les obligea de relâcher, en s'en retournant chez eux: En voici la teneur.

*Verbi Incarnati de Virgine mille peractis
Annis post centum bis quatuor connumeratis,
Vincere Majoricas Christi famulis inimicas
Tentant Pisani Mabometi Regna profani.*

Marte

*Marte neci dantur multi, tamen his sociantur
Angelica turba, Celique locantur in Urbe.
Terra destructa Classis redit aequore ducta.
Primum ope divina simul & victrice carinâ.
O pia Victorum bonitas! defuncta suorum
Corpora classe gerunt, Pisasque reducere quærunt.
Sed simul adductus, ne turbet gaudia Luctus,
Casi pro Christo tumulto clauduntur in isto.*

Par cette Inscription, que j'ai cru être obligé de rapporter toute entière pour rectifier l'époque de cet événement mémorable que *Zurita* met en l'année 1117, on voit clairement qu'il arriva en 1108.

Quoique les armes de Pisans eussent été fatales aux Barbares, elles ne les avoient pas tellement abbatus, qu'ils ne fussent encore en état de faire de nouvelles incursions sur les Côtes de Catalogne & de Provence; ce qui anima le courage du Comte Don Raymond Béranger III, de ce nom, mari de Dulce fille de Gisbert Comte de Provence, lequel dans le dessein de venger la mort du Comte d'Urgel, & d'étendre l'Empire de la Religion Chrétienne, se détermina à aller attaquer l'Isle de Mayorque; & comme en ce tems-là les Pisans avoient de puissantes forces maritimes, comme il paroît par ce que nous venons de rapporter, il alla en personne à Pise, pour leur demander du secours, aussi bien qu'aux Génois, desorte que ces deux Républiques étant confédérées avec lui, ils allèrent tous de concert attaquer les Mayorquins.

Ce Prince emmena avec lui le Comte d'Urgel, fils de celui qui avoit été tué peu de tems auparavant à Mayorque, le Comte de Cerdagne, le Comte de Bésalu, & le Comte d'Ampurias.

Le Comte d'Urgel étoit accompagné d'Olivier de Termens, de Ponce de Ribelles, de Galcéran de Puiguert, de Ponce Duluge, de Guillaume de Sentiu, de Guillaume de Lentorn, & de plusieurs autres personnes de marque.

Le Comte de Cerdagne avoit sous son commandement Pédro Galcéran de Pinos, Hugues de Mata Plana, Guillaume Durch, Bertrand de Llech, Béranger Dager, Bernard de Cafanet, & Pédro Daragall, avec plusieurs autres Seigneurs.

Le Comte d'Ampurias avoit sous le sien, Dalmas Vicomte de Rocaberti, Jofré de Cruillas, Guillaume de Villa-Dénuls, Galcéran de Sarria, Alémani de Toxa, Bernard de Torrella, Simon de Vall-Gornéra, Guillaume de Créxell, avec plusieurs autres gens de distinction de son Comté.

Le Comte de Bésalu avoit à sa suite Hugues, Comte de Bésaymar, Bernard de Bésanta, Guillaume de Salas, Raymond de Puigperdiguer, Bernard de Torella, Guillaume de Sagara, Jean Canals, Pédro Alémani, Guillaume de Villa-nova, & autres Volontaires.

LES BA- Outre cette Illustre Noblesse, qui reconnoissoit pour Chefs les quatre Sei-
LEARES. gneurs dont nous venons de parler, l'Armée fut grossie des Seigneurs qui
suivent.

Gaston de Moncada, Guillaume Sénéchal de Catalogne, Géraud Aléma-
ni, Guillaume de Cervéra, Guillaume Raymon de Cervellon, Béranger
d'Eril, Guillaume Caportella, Bernard de Centelles, Béranger de Sen-
manat, Ponce de Rêxadell, Raymond de Paguéra, Hugues de Rosans,
Albert de Castelv, Pédro de Lorda, Pédro de Limbeu, Barthélémi de
Villafranca, Galcéran de Caldes, Guillaume de Plégamans, Raymond
de Blanes, Galcéran de Cartalla, Pédro Dorius, Bernard de Sarria,
Raymond d'Ostalrich, Guillaume de Castelbel & Pédro de Castel-
Bisbal.

Cette florissante Armée s'étant embarquée dans des Vaisseaux bien équi-
pés, débarqua dans l'Isle de Mayorque, où elle trouva une vigoureuse ré-
sistance au commencement de la part des Habitans, dont les uns se fortifiè-
rent dans des Châteaux, & d'autres grimperent sur le plus haut des Monta-
gnes, espérant de lasser la constance des Chrétiens; mais ils furent frustrés
dans leur espérance, car quoique le Siège de la Capitale fût fort long, fort
sanglant, & qu'une bataille qui se donna, fût quelque tems douteuse, les In-
fidèles furent forcés de se rendre. A la vérité les Catalans y perdirent quel-
ques Seigneurs de grande distinction, & entr'autres le célèbre Don Raymond
Evêque de Barcelone, qui avoit donné tant de marques de zèle pour la con-
quête de ces Isles.

Marinée Sicule, & Tomich, assurent qu'après que le Comte eut conquis
l'Isle, il eut l'ineestimable bonheur de conquérir tous les Habitans à la foi de
Jésus-Christ.

Parmi ceux qui se signalèrent dans cette entreprise, Don Guillaume Sé-
néchal de Catalogne, & Raymond Dapifer, duquel descend l'illustre famil-
le de Moncada, y acquirent une gloire immortelle.

Pendant que le Comte de Barcelone gutoit à longs traits les fruits de la
gloire qu'il avoit acquise, par la prise de Mayorque, & d'une grande par-
tie de l'Isle, il apprit que les Barbares mettoient à feu & à sang tous ses Es-
tats, & qu'ils tenoient assiégée la Ville de Barcelone. Il n'eut pas plutôt
reçu cette fâcheuse nouvelle, qu'il la communiqua aux Principaux de son
Armée, qui conclurent tous qu'il devoit prendre, sans différer un mo-
ment, la route de Catalogne pour réprimer l'audace de ces Barbares, sans
pourtant abandonner le dessein de repasser à Mayorque, dès qu'il le pour-
roit, pour soumettre à son Empire ce qui restoit à conquérir de l'Isle.

En partant il confia aux Genoïs le commandement de ce qu'il avoit déjà
conquis; & pour serrer de plus en plus le nœud qui l'unissoit avec eux, il
leur accorda les Armes de la Ville de Barcelone, qui sont une Croix de Saint
George de gueules, avec permission de prendre le nom du même Saint dans
les batailles.

Cela fait, il s'embarqua par un vent favorable, & prit terre entre l'em-
bou-

bouchure de Lobrégat & de Castel de Fels, où il ne fut pas plutôt arrivé ^{ISLES BA-} que les Maures intimidés par le bruit de ses armes, levèrent promptement ^{LEARES.} le siège de Barcelone. Le Comte les attaqua dans le tems qu'ils se retiroient de devant la Place, & les chargea avec tant de valeur, que les Historiens de ce tems-là, assurent que le Lobrégat, renouvelant son ancien nom de Rubricato, vit ses eaux teintes du sang des Barbares.

Comme il n'est point de prospérité dans la vie qui ne soit mêlée de quelque amertume, celle dont jouissoit le Comte de Barcelone ne fut pas de longue durée; car à peine se vit-il vainqueur des Maures, qu'il apprit que les Genoïs, en qui il avoit une entière confiance, avoient vendu la Ville de Mayorque aux Infidèles, ce qui l'irrita si fort, que Marinée Sicule assure qu'il ordonna à tous ses Sujets de haïr & de détester pour jamais une Nation si perfide.

Ce fâcheux évènement l'obligea de repasser en toute diligence à Mayorque, où il ne fut pas plutôt arrivé que les Maures se rendirent sans aucune résistance; de sorte qu'il s'en retourna à Barcelone comblé de gloire & accompagné d'une troupe innombrable de Chrétiens que les Infidèles tenoient captifs depuis longtems. Le Pape Paschal, au nom de toute la Chrétienté, le remercia du bien qu'il avoit fait à l'Eglise dans cette expédition. La Bulle de ce Souverain Pontife est datée du 21 Juin 1116.

Cependant les Isles Baléares retombèrent quelque tems après au pouvoir des Barbares; ce qui détermina Don Raymond Béranger Comte de Barcelone & Prince d'Arragon à prendre les armes pour dompter cette vile canaille; & comme il n'avoit pas des forces suffisantes pour cela, il fit une Ligue avec le Roi de Navarre, par la médiation d'Alfonse Roi de Castille son Beau-frère, après quoi il mit une grosse Armée sur pied.

Parmi ceux qui s'y distinguèrent le plus, l'Histoire fait mention d'Armengol de Castille, Comte d'Urgel, & fils du Comte Armengol, dit de Mayorque, du Sénéchal Don Guillaume, Raymond de Moncada, de Guillaume de Cervellon, de Gilbert de Centelles, de Raymond de Cabrera, Seigneur de Monclus, de Guillaume Folch, Vicomte de Cardona, de Guillaume d'Anglésola, de Ponce de Santa-Pau, de Guillaume de Claramonte, d'Hugues de Troyes, de Galcéran de Pinos, de Pédro de Belloch, de Guillaume de Médiona, de Bernard de Tous, de François de Montbuy, de Pédro Raymond de Copons, de Guillaume Talmanca, de Bernard de Plégamans, de Bernard Desfar, de Béranger de Senmanat, de Vidal de Blanes, de Pédro de Pelfols, de Bernard Dorius & de Jean de Pinéda.

En même tems, c'est-à-dire en 1147, l'Armée des Genoïs arriva à la Plage de Barcelone, pour s'incorporer avec celle du Comte, auxquels il promit de partager avec eux tout ce qu'ils prendroient sur les Maures: ce qui semble contredire ce qui a été dit de la perfidie de ces Républicains, quoique dans le fonds il n'y ait pas une contradiction manifeste, parce que

ISLES BALÉARES. le Comte pouvoit bien leur avoir pardonné leur faute, & s'être raccommo-
dé avec eux.

Quoiqu'il en soit, leurs forces communes se réunirent pour la conquête des Baléares; mais à la fin, après tant de préparatifs, cette grande entreprise échoua, & le Comte tourna ses armes contre les places d'Almería & de Tortose, si bien que les Maures demeurèrent tranquilles dans les Isles Baléares jusqu'en 1178, qu'il prit envie à Alphonse II, Roi d'Arragon, de les aller attaquer.

Pour faire réussir cette entreprise, un certain Capitaine de grande réputation, appelé le Comte Don Alphonse, lui offrit les Galeres & la Flotte de Guillaume Roi de Sicile, à condition qu'il lui cederait la moitié des terres qui seroient prises sur les Infidèles.

Mais tous ces grands projets s'en allèrent en fumée, de même que ceux que forma Don Pedro son fils & son Successeur, lequel alla à Rome pour s'y faire couronner par les mains du Pape Innocent III, & faire alliance avec les Seigneuries de Pise & de Genes par le Ministère du Souverain Pontife. Mais son Voyage n'eut d'autre succès que de se faire couronner par le Pape, à condition que le Royaume d'Arragon releveroit du Saint Siège, source fatale de chagrins pour le Roi Don Pedro Petit-fils d'Alphonse. La gloire de porter le coup mortel aux Maures, & d'unir pour toujours le Royaume de Majorque à la Couronne d'Arragon, étoit réservée à Don Jaime fils du Roi Don Pedro, comme nous allons voir.

Don Jaime, ou Jaques, fils de Don Pedro Roi d'Arragon, dont nous venons de parler, & de Marie fille de Guillaume Seigneur de Montpellier, & de Matilde de Manuel Souveraine de Constantinople, vint au monde avec toutes les vertus qui peuvent rendre un Prince recommandable. Sa naissance a quelque chose de si singulier, que je ne saurois passer outre sans en dire quelque chose.

Le Roi Don Pedro son Père, fâché de s'être marié avec une Princesse qui n'étoit pas fille de Roi, quoique par son rare mérite, elle fût digne d'occuper le premier Thrône du Monde, l'avoit répudiée, & s'étoit livré honteusement aux charmes d'une Dame de Montpellier, dont il étoit passionnément amoureux. La Reine inconsolable de se voir abandonnée pour une Courtisane, souffroit impatiemment sa disgrâce, espérant que Dieu toucheroit le cœur du Roi son Epoux.

Dans cette espérance, Zurita dit qu'un Grand d'Arragon, appelé Don Guillaume d'Alcala, trouva le moyen de faire voir secrètement le Roi & la Reine, & que de cette entrevue secrète, la Reine conçut le Prince Don Jaime dont elle accoucha à Montpellier dans la Maison d'un Seigneur de la Ville nommé Tornamire, le premier Février de l'année 1208.

Dès sa plus tendre jeunesse il fit paroître une valeur intrépide, & un désir extrême d'étendre l'Empire de Jésus-Christ, en exterminant les Maures des Isles Baléares. Dieu qui s'intéressoit dans les entreprises de ce Prince, lui fournit une occasion d'aller attaquer ces Barbares jusques dans leurs re-
tran-

tranchiemens, en permettant que deux Vaisseaux Catalans ayant rencontré une Tartane & une Galère du Roi de Rétabohide, ou Bahibe selon quelques Auteurs, Roi de Mayorque, prirent la Tartane, & la Galère s'étant sauvée à force de rames, alla porter au Roi Maure la nouvelle de cette prise; ce qui l'irrita si fort, qu'il fit arrêter par represailles un Navire Barcelonois, qui quelque tems après parut sur les Côtes Baléares, chargé de riches Marchandises. Peu de tems après, il fit prendre un autre Vaisseau Catalan qui passoit près d'Yviça en allant à Ceuta.

Les Barcelonois outrés de la perte de ces deux Navires, & de plusieurs insultes qu'ils éprouvoient tous les jours de la part des Mayorquins, en portèrent leurs plaintes au Roi; ce qui l'obligea d'envoyer un Ambassadeur au Roi Maure pour lui demander la restitution des deux Navires, & une réparation des mauvais traitemens que les Catalans avoient reçus de la part de ses Sujets. Mais à peine l'Ambassadeur eut-il exposé sa demande de la part du Roi son Maître, que le Mayorquin lui répondit arrogamment, *De quel Roi me parles-tu-là?* Surquoi l'Ambassadeur lui repliqua fièrement, *Du Roi d'Arragon appelé Don Jaime, fils de Don Pedro, qui dans la mémorable Bataille de las Navas de Tolosa, tailla en pièces une nombreuse Armée de votre Nation.* Une réponse si peu attendue, irrita si fort le Roi de Mayorque, que peu s'en fallut qu'il ne violât le Droit des Gens, en mettant la main sur l'Ambassadeur.

Desclot assure que la cause de l'arrogance de ce Barbare, venoit de ce qu'un Genoïs qui trafiquoit en ce tems-là à Mayorque, ayant été interrogé par le Roi, si le pouvoir du Roi d'Arragon étoit fort grand, & si pour ne pas l'aigrir davantage il ne seroit pas à propos de lui rendre ses deux Navires, il lui répondit au nom de tous ses Compatriotes, des Pisans & des Provençaux qui étoient dans l'Isle de Mayorque, qu'il ne devoit pas craindre l'Arragonois, puisqu'il n'avoit pas pu se rendre maître du Château de Péniscola, quoiqu'il fût fort petit. Mauvais conseil que l'avarice du Genoïs fit éclore, & qui fut la cause fatale de l'entière ruine du Roi de Mayorque.

L'Ambassadeur étant de retour à Barcelone, rendit un compte fidèle de sa négociation au Roi son Maître, ce qui le piqua si fort, qu'il résolut de détrôner le Roi de Mayorque: & quelques Historiens assurent qu'il jura solennellement de ne pas abandonner son entreprise, qu'il n'eût saisi son ennemi par la barbe.

Dans le tems qu'il forma ce dessein, il tenoit sa Cour à Barcelone, où étant un jour accompagné de Nuñez Sens, d'Hugues Comte d'Ampurias, de Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn, de Raymond de Moncada, de Géraud de Cervellon, de Raymond Alémani, de Guillaume de Claremonte, de Bernard de Sainte Eugénie, & de la plus grande partie de la première Noblesse de ses Etats, un des principaux Habitans de la Ville, appelé Pedro Martel, l'invita à dîner avec tous les Seigneurs de sa Cour. Etant à table dans un Salon dont la vue s'étendoit sur cette partie de la

Mé-

ISLES BALÉARES. Méditerranée qui renferme les Isles Baléares, on se mit à en parler. Pédro Martel expérimenté dans la Navigation, & qui savoit mieux que tout autre, combien il importoit à toute la Chrétienté en général de conquérir ces Isles, parla au Roi de la sorte:

„ **SIRE**, Nous recevons tous les jours de la part des Corsaires des Isles
 „ Baléares, que nous appellons communément *Mayorque* & *Minor-*
 „ *que*, des préjudices notables, non seulement en Mer, mais même sur
 „ Terre, & dans nos propres maisons, qu'ils ravagent par des courses fré-
 „ quentes; desorte que le Commerce florissant que nous faisions autrefois
 „ avec les Nations Etrangères, est presque entièrement interrompu. Ou-
 „ tre cela les autres Africains, ennemis capitaux du nom Chrétien, se ser-
 „ vent de ces Isles comme d'un boulevard inexpugnable qui les met à l'abri
 „ des coups que nous leur pourrions porter, & leur facilitent les moyens
 „ de faire des incursions dans notre País. Quels avantages ne retirerons-
 „ nous pas de ces Isles, si nous nous en rendons les maîtres? Elles sont
 „ abondantes & fertiles en huile, en vin, en bled, en fruits, en troupe-
 „ aux. La Mer qui les environne fournit d'excellens poissons. Il y a de
 „ très bons Ports. La plus grande, qui pour cette raison est appelée
 „ *Mayorque*, est si heureusement partagée de tout ce qui peut contribuer
 „ aux douceurs de la vie, que dans les siècles passés, les Grecs, les Car-
 „ thaginois & les Romains employèrent toutes leurs forces pour l'assujettir
 „ à leur Empire, & dans des tems moins reculés, les Ayeuls de Votre Ma-
 „ jesté lui frayèrent le chemin pour aller attaquer les Barbares qui l'habi-
 „ tent, estimant qu'il étoit impossible d'établir la tranquillité dans leurs
 „ Etats, tandis que ces Infidèles auroient la liberté de nous venir harceler;
 „ desorte, **SIRE**, que si vous entreprenez de les abbattre, vous rendrez
 „ un grand service à toute la Chrétienté en général, & à notre Patrie en
 „ particulier.

Ce discours fut si efficace, que le Roi sans plus différer, convoqua toute la Noblesse de son Royaume à Barcelone à la fin de Décembre de l'année 1228, pour le suivre à la conquête de Mayorque; & après que tous les Pré-
 lats, les Grands & les Procureurs des Villes se furent assemblés, il leur parla en ces termes:

„ **DIEU** m'ayant fait la grace de m'inspirer le dessein d'aller en person-
 „ ne attaquer l'Isle de Mayorque, pour l'assujettir à la foi, & répri-
 „ mer l'insolence des Barbares, qui tant de fois se sont déclarés les enne-
 „ mis de ma Couronne, & vous ont fait souffrir tant de maux, je vous
 „ exhorte au Nom du Seigneur dont je défends la cause, & par le respect
 „ & l'obéissance que vous me devez, de m'accorder trois choses. La
 „ première, de m'aider de vos bons conseils. La seconde, d'éteindre
 „ le feu de la division & de la discorde parmi vous, afin de laisser l'E-
 „ tat tranquille, tandis que nous serons occupés à conquérir les Ter-
 „ res

„ res d'autrui ; & la troisième, de faire tous vos efforts pour me fournir des ISLES BA-
 „ fonds capables d'entretenir nos Armées, moyennant quoi, j'espère en la LEARES.
 „ bonté de Dieu que nous triompherons des Infidèles, & que nous rendrons
 „ notre Nation respectable à tout l'Univers.

Ce discours fut applaudi de toute l'Assemblée, comme si une voix céleste l'eût prononcé. Sur-tout le célèbre Asparge Archevêque de Tarragone, ne pouvant contenir l'excès de sa joie en voyant le Roi dans de si saintes dispositions, la fit éclater au dehors par ces mémorables paroles du vénérable vieillard Siméon, *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, &c. Et passant des desirs aux efforts, il offrit de fournir pour son contingent mille Marcs d'or, 500 chargés de bled, 100 Cavaliers bien armés, & 100 Fantassins armés de Piques & d'Arbalètes, entretenus & payés jusqu'à la conquête de l'Isle. Quelques Historiens assurent même, qu'il voulut aller en personne animer ses Troupes par sa présence ; mais que le Roi l'en dispensa à cause de son grand âge, & qu'à son défaut il permit à tous les Evêques & Abbés soumis à sa Métropole, de suivre l'armée.

Don Bérenger de Palou, Evêque de Barcelone, s'offrit d'aller à l'Armée à la tête de 100 Cavaliers, de 1000 hommes de pied, payés & entretenus à ses dépens, & d'entretenir une Galère. L'Evêque de Gironne promit aussi d'y aller avec 30 Cavaliers & 300 Fantassins payés & entretenus. L'Abbé de Saint Féliu offrit d'aller avec 5 Cavaliers. Le Prévôt de Tarragone promit une Galère armée, 4 Cavaliers & sa personne pour les commander. L'Archidiacre de Barcelone offrit au Roi de l'accompagner avec 10 Cavaliers & 200 hommes de pied payés & entretenus.

Enfin tous les Abbés, Prieurs, Chanoines, Supérieurs de Communautés Religieuses & Prêtres Séculiers protestèrent non seulement de contribuer en tout ce qu'ils pourroient à l'entretien des Troupes, mais même de prendre les Armes, & de ne les point mettre bas que les Maures ne fussent vaincus. Les Templiers même voulurent être de la partie avec 30 Cavaliers & 20 Arbalétriers bien montés.

Les Grands & les Barons d'Arragon & de Catalogne ne firent pas paroître moins de zèle ni d'empressement que le Clergé. Le premier qui prit la parole au nom de toute la Noblesse, fut Don Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn. Ce grand homme, après avoir remercié le Roi du service qu'il vouloit rendre à la Chrétienté en général, & aux Peuples d'Arragon en particulier, lui représenta respectueusement qu'avant toutes choses il devoit établir une Paix universelle dans tous les Etats de son obéissance, disant qu'il seroit inutile de porter la Guerre dans les Pais Etrangers, tandis que leurs Compatriotes se déchireroient par une Guerre intestine.

Après cela il lui offrit au nom de l'Assemblée, que pour l'entretien de l'Armée, les Etats lui payeroient le Droit de *Bœuvage* pendant tout le tems

ISLES BALÉARES. de la Guerre, [C'est une Rédevance qui étoit due aux Rois d'Arragon lorsqu'ils montoient sur le Trône. Elle se payoit à proportion du nombre d'arpens de terre qu'une paire de bœufs pouvoit labourer, & c'est délà que ce Tribut tiroit son nom de Bœuvage], offrant pour sa part de fournir 400 Cavaliers avec un corps d'Infanterie, plusieurs Gentilshommes de sa suite, de se mettre à leur tête, & de ne se point retirer qu'après la conquête de l'Isle de Mayorque. Il finit son Discours, en suppliant le Roi de récompenser les services de ceux qui le serviroient dans cette grande entreprife, en leur distribuant les dépouilles des ennemis.

Don Nuño de Sanz Comte de Rouffillon, de Conflans & de Cerdagne, & Oncle du Roi, venant à réfléchir sur les difficultés d'une affaire si importante, & sur la grande jeunesse du Roi qui n'avoit atteint que sa vingtième année, tâcha de l'en détourner, ou s'il étoit absolument déterminé de faire la Guerre aux Maures, de l'engager à lui confier le Commandement de ses Troupes, l'assurant qu'aidé de tant de braves Seigneurs & de si bons Soldats, il le rendroit en peu de tems possesseur des Isles Baléares, ajoutant néanmoins que s'il persistoit à vouloir suivre sa pointe, il auroit l'honneur de l'accompagner à la tête de 200 Cavaliers bien montés & bien armés, d'un nombre considérable de Gentilshommes & de plusieurs Fantassins, tous entretenus à ses dépens, lui promettant au surplus de lui faire payer le Droit de Bœuvage dans ses Etats de Rouffillon, de Conflans & de Cerdagne.

Le Comte d'Ampurias aussi zélé pour le bien de la Religion Chrétienne & pour la gloire de la Nation, que tous les autres, offrit 80 Cavaliers, 210 Arbalétriers à cheval, & 1000 Fantassins entretenus, & sa personne pour les commander.

Raymond de Moncada promit de conduire 25 Cavaliers & plusieurs Fantassins, & de les entretenir tant que la Guerre dureroit. Raymond Bérenger d'Ager en offrit autant. Bernard de Sainte Eugénie de Torrella de Mongri donna 20 Cavaliers & plusieurs Fantassins Montagnards. En un mot tous les Barons d'Arragon & de Catalogne se signalèrent dans cette occasion; & afin que tous les Etats eussent part à la gloire d'abattre l'orgueil des ennemis de Dieu & de la Patrie, le Syndic de Barcelone offrit de la part de la Ville toutes les Galères, Navires & autres Bâtimens qu'elle avoit.

Le Roi touché de l'empressement que faisoient paroître tous ses Sujets, leur en marqua sa reconnoissance, & leur promit solennellement qu'il partageroit entre eux tout ce qui seroit conquis sur les Maures, après quoi les Etats se séparèrent, & chacun alla se mettre en état de partir.

Quelque sainte & louable que fût cette expédition, plusieurs personnes entreprirent de l'interrompre, & ce qu'il y a de surprenant, c'est que Jean Moine de Cluni, Cardinal de Sainte Sabine & Légat Apostolique auprès du Roi, favorisa le dessein de ceux qui s'y opposoient; & comme cet événement a quelque chose d'assez singulier, je le rapporterai en peu de mots.

Le Roi étant allé de Barcelone à Calatayud pour conférer avec le Légat sur ^{ISLES BA-} des affaires d'importance, le Maure Zeyt Abuzeyt petit-fils du Miramolin ^{LEARES.} d'Afrique & Roi de Valence, s'y rendit pour demander du secours contre ses propres Sujets qui s'étoient révoltés contre lui, à cause que le bruit s'étoit répandu qu'il vouloit faire alliance avec les Chrétiens, & même embrasser la Religion Chrétienne.

Quelques Arragonois estimant que c'étoit un occasion favorable pour conquérir le Royaume de Valence, prièrent le Légat de persuader au Roi qu'il lui étoit infiniment plus important d'unir la Couronne de Valence à la sienne que celle de Mayorque, d'autant que la conquête de l'une étoit plus aisée que celle de l'autre à cause du voisinage; mais le Roi, ferme dans sa résolution, répondit qu'il avoit juré d'employer toutes ses forces contre le Roi de Mayorque, & qu'ainsi rien n'étoit capable de lui faire rompre son serment. Pour mieux convaincre le Légat que rien n'étoit capable de l'ébranler, il prit aussitôt un Cordon qu'il doubla en forme de Croix, & pria ce Prélat de le lui coudre sur l'épaule pour marque de la sainte expédition qu'il alloit entreprendre contre les Infidèles, selon l'ancienne coutume des Princes Chrétiens.

Le Légat voyant qu'il n'étoit pas possible de lui faire changer de dessein, bénit la Croix, & la lui posa sur l'épaule, après y avoir attaché diverses Indulgences. Don Bérenger de Palou Evêque de Barcelone, l'Archidiacre & le Sacristain de la Cathédrale, & quelques Grands & Chevaliers particuliers, prirent aussi la Croix à l'exemple du Roi.

Les Arragonois & les Habitans de Lérida voyant leurs espérances trompées, furent fort étonnés & refusèrent de suivre le Roi. Cependant ce Prince partit de Lérida & se rendit en Arragon pour assembler les Seigneurs & les Troupes qui le devoient suivre. L'Evêque de Barcelone alla à une de ses Terres appelée Querol, où il trouva Guillaume-Raymond de Moncada, son parent, qui l'y attendoit en compagnie de plusieurs Gentilshommes, lesquels à l'exemple du Roi reçurent la Croix des mains de ce Prélat. Delà il partit pour Barcelone, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il manda ses parens & ses amis qui lui avoient promis de le suivre, lesquels après s'être rendus à ses ordres, le prièrent de leur faire donner la Croix.

Les Chevaux, les armes & autres préparatifs de Guerre étant prêts, il nomma les Chefs, qui furent Guillaume-Raymond de Moncada, Raymond de Solsona, Raymond de Taya ou de Montanxia, selon Zurita, & Arnaud Desvilar, tous gens d'élite. Le Comte Nuño de Sans nomma pour Capitaines & pour Camarades, Geoffroi de Rocaberti, Olivier de Termens, Raymond de Canet, Gilbert de Barbéra, Ponce de Vernet, Pierre-Arnaud de Montesquiou & deux Seigneurs Castillans, des noms desquels les Historiens ne font pas mention. Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn, nomma pour le commandement de ses Troupes Guillaume de Saint Martin, Guillaume de Cervellon, Raymond Alémani, Guillaume de Claramonte, Hugues de Mataplana, Guillaume de Saint Vincent, Raymond de Belloch,

ISLES BA- Béranger de Centelles, Guillaume de Palafox, & Bernard de Sainte Euge-
LEARES. nie, tous Catalans.

Le Roi étant arrivé à Tarragone le premier de Mai avec toutes ses Troupes, ratifia solennellement les conventions qu'il avoit faites avec les Prélats & les Grands au sujet du partage de tout ce qui seroit conquis sur les Maures; & après avoir fait équiper les Navires & préparer les armes, les vivres & autres munitions de Guerre par les soins de Raymond de Plégamans, la Flotte se mit en état de partir.

Cette Flotte étoit composée de 25 gros Vaisseaux, de 18 Tarides, de 12 Galères & de 100 Galiotes, faisant en tout 155 Bâtimens, sans compter ceux de transport. L'Armée étoit composée de 15000 hommes d'Infanterie & de 1500 Cavaliers, sans parler des Volontaires Genoïs, Provençaux & d'autres Nations qui la joignirent.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, le Roi & tous les Seigneurs de sa suite ayant entendu la Messe dans l'Eglise Cathédrale de Tarragone, communierent par les mains de Don Béranger de Palou Evêque de Barcelone; le reste de l'Armée entendit la Messe & communia dans une Chapelle qui avoit été bâtie sur le Port à ce dessein, après quoi le Roi ordonna qu'on tirât le coup de partance.

Le Vaisseau que montoit le Capitaine Nicolas Bonel, & sur lequel Don Guillaume de Moncada Vicomte de Béarn étoit embarqué, eut ordre de faire l'Avant-garde, & celui du Capitaine Carez de faire l'Arrière-garde, & les Galères côtoyoient les Vaisseaux. Une Galère de Montpellier qui fut destinée pour porter le Roi, partit la dernière, à cause que ce Monarque fut obligé de différer son départ pour faire embarquer sur de petits Bâtimens 1000 Volontaires qui arrivèrent dans le tems qu'on étoit prêt à partir.

On mit à la voile un Mercredi, premier de Septembre de l'année 1229, de grand matin. La Flotte n'eut pas fait 20 milles, que tout à coup il s'éleva une si furieuse tempête, que les Pilotes voyant l'évidence du danger, firent tous leurs efforts pour obliger le Roi de regagner le Port de Tarragone, déclarant qu'il y auroit une témérité inexcusable de vouloir poursuivre le Voyage; mais bien loin de se rendre à leurs remontrances, il les traita de lâches, & leur ordonna de suivre leur route. Obligés d'obéir à cet ordre absolu, ils disputèrent avec les vents jusqu'à deux heures après midi du jour suivant, que la Mer sembla vouloir se calmer; mais peu de tems après elle devint si furieuse, que les vagues passoient par dessus les Galères.

A la pointe du jour la tempête s'appaisa, & on découvrit l'Isle de Majorque, ce qui détermina les Chefs à faire abaisser un peu plus les Voiles, afin de n'être pas apperçus par les ennemis. A la faveur de cette bonace, on tâcha de gagner le Port de Pollença où il avoit été convenu qu'on débarqueroit; mais une seconde tempête plus violente que la première étant survenue, au-lieu de prendre Port à Pollença, on fut dans la nécessité de gagner la Palméra.

Dès

Dès qu'on eut jetté l'ancre, le Roi tint conseil de Guerre avec Don Nuño ^{ISLES Ba-} Sans, Don Roymond de Moncada, les Pilotes & les principaux Mariniers, ^{LEARRES.} pour déterminer l'endroit où le débarquement se feroit. Il fut résolu que Don Nuño avec sa Galère & Don Raymond côtoyeroient l'Isle pour chercher un endroit propre à faire la descente; desorte qu'après que ces deux Chefs eurent bien examiné toute la côte, ils jugèrent à propos de mouiller vis-à-vis de la Dragonéra près d'une petite Isle, ou plutôt d'un grand rocher escarpé appelé Pantaléo, qui s'avancant dans la Mer fait une espèce d'Isle qu'on pouvoit prendre facilement & garder avec 500 hommes.

Les Maures ayant vu jeter l'ancre, leur opposèrent aussitôt un corps de Troupes composé de plus de 1000 hommes, lesquels dressèrent leurs Tentés à la vue de la Flotte. Un nommé Ali de la Paloméra Maître d'Hôtel du Roi Maure, étant passé à la nage du Camp de son Maître à l'Armée des Chrétiens, instruisit le Roi de tout ce qui se passoit dans la Ville de Mayorque, & lui dit entre autres choses, qu'il y avoit 42000 combattans, savoir 5000 chevaux & le reste Infanterie. Le Roi le remercia de son zèle, & lui promit qu'il auroit soin de lui & de tous ceux qui lui appartenoient.

La nuit suivante on commença le débarquement avec tout le silence possible. Les Maures s'en étant apperçus, firent tous leurs efforts pour l'empêcher; mais la vigilance des Chrétiens l'emporta sur celle des Infidèles. Le premier qui mit pied à terre, fut un Catalan appelé Bernard de Rieudemoya qui fut suivi par Bernard d'Argentona. Ces deux braves Guerriers avec leur Etendart à la main firent signe aux autres de les suivre, pour aller investir un endroit appelé Santa Ponsa situé tout près de la Mer. Sept cens hommes commandés par Don Nuño Sans, par Don Raymond de Moncada, par Bernard de Sainte Eugénie, par Gilbert de Cruyllas & par 150 autres Chevaliers, suivirent avec intrépidité l'exemple des deux Catalans.

Don Raymond de Moncada impatient de signaler son zèle & son courage, s'avança en diligence pour reconnoître le Port, qu'il trouva défendu par 5000 hommes d'Infanterie, & par 200 chevaux; mais sans s'étonner du nombre, il les attaqua brusquement, en étendit 1500 sur la place, & mit le reste en fuite.

Le Roi ayant appris ce qui se passoit, & voulant avoir part à cette première victoire, courut au galop au lieu du combat, accompagné seulement de 25 Seigneurs Arragonois, lesquels s'engagèrent si fort dans la mêlée, qu'il se trouva seul avec trois hommes. Dans ce tems-là vint à passer un Maure de bonne mine, à pied & bien armé. Le Roi le fit sommer de se rendre; mais il lui répondit fièrement en Arabe, Lemuley, Lemuley, ce qui veut dire en François, non, Seigneur, non, Seigneur.

Après une réponse si résolue, il mit sa Lance en arrêt, & voyant qu'un de ceux de sa suite, appelé Don Pedro Lobéra s'alloit jeter sur lui, il porta un coup de Lance si terrible à son cheval, qu'il le jetta par terre;

ISLES BA-
LEARES.

ce qui surprit si fort le Roi & les deux autres, qu'ils investirent cet intrépide Maure, & le tuèrent sans qu'il fût possible de l'obliger à se rendre.

Le Roi satisfait du succès qu'avoient eu ses Armes, alla rejoindre ses Troupes, qu'il trouva renforcées de 300 chevaux qui avoient débarqué au Port de la Porrassa; & un moment après il apprit par Don Ladron Gentilhomme Arragonois que le Roi de Mayorque étoit campé près de Portopi. Si ce Prince n'eût consulté que son courage, il le feroit allé attaquer sur le champ; mais après une mûre délibération sur ce qu'il y avoit à faire, Don Guillaume de Moncada, Don Nuño & plusieurs autres Seigneurs expérimentés dans l'Art militaire, furent d'avis d'attendre jusqu'au lendemain; desorte que le jour suivant, à la pointe du jour, toute l'Armée se disposa à donner bataille.

L'empressement de tout le monde fut si grand, que 5000 hommes se débandèrent & allèrent droit à l'ennemi sans Chefs, ni sans ordre. Une démarche si opposée aux règles de la Guerre, donna tant d'inquiétude au Roi, qu'il alla lui-même les arrêter. Cependant Don Raymond de Moncada & le Comte d'Ampurias, avec une bonne partie des Gentilshommes qui avoient pris les Armes sous leur commandement, s'avancèrent en toute diligence, & ayant rencontré les ennemis, ils les attaquèrent brusquement. Ces Barbares les reçurent avec une contenance très fière, & le succès de la bataille parut fort incertain.

Le Roi voyant l'action engagée, envoya aussitôt un Aide de Camp à Don Nuño pour lui dire de faire avancer l'Arrière-garde; ce qu'il différa, disant qu'il ne convenoit pas de laisser la personne du Roi exposée à un péril évident pour aller renforcer les autres, en quoi il fit mal, d'autant que les Maures étoient si supérieurs en nombre aux Chrétiens, qu'il fut impossible de les défaire; & ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que Don Guillaume & Don Raymond de Moncada, Hugues de Mataplana, Hugues Desfar & huit autres Seigneurs périrent en cette occasion.

Le Roi brulant d'impatience de signaler son courage contre le Roi de Mayorque, alla joindre Don Nuño. A quelque distance de l'endroit où étoit campé ce Général, on aperçut le Roi Maure à la tête d'une brillante Armée. Il portoit une Bannière rouge & blanche, au bout de laquelle on voyoit une tête d'homme. Dès que le Roi d'Arragon l'eut aperçu, il voulut l'aller attaquer; mais Don Nuño, Don Pédro Pomar & Don Lope Ximènes de Luésia saisissant la bride de son cheval, l'arrêtèrent, & le supplièrent de ne pas mettre toute son Armée dans un péril manifeste par un excès de courage.

Cependant les Maures attaquèrent un corps de Troupes qu'ils mirent en fuite, plutôt par les hurlemens épouvantables qu'ils firent, que par la force des Armes; ce qui leur enfla tellement le cœur, qu'ils tournèrent leurs pas vers le Roi. Mais les Chefs de l'Armée Chrétienne ayant crié à haute voix, que c'étoit une honte de fuir devant ces Barbares, les fuyards reprirent courage, & mirent à leur tour les Maures en fuite.

En

En ce tems-là l'Etendart Royal arriva accompagné de cent Soldats, les-^{LES BA-}quels se joignirent au gros de l'Armée, après quoi on attaqua si vigoureuse-^{LEARES.}ment les ennemis, que ne pouvant plus résister aux coups que les Chrétiens leur portoient, ils abandonnèrent le Champ de bataille. Leur Roi voyant une si grande déroute, voulut se retirer secrètement dans sa Capitale. Le Roi d'Arragon s'étant aperçu de son dessein, se mit en devoir de le suivre pour lui en empêcher l'entrée; mais Don Raymond Alémani lui représenta qu'il devoit faire faire halte à son Armée dans l'endroit où il venoit de remporter une victoire si complète; à quoi le Roi répondit que ce qu'il vouloit faire étoit incomparablement plus utile & plus glorieux; desorte qu'il se mit à la poursuite de son ennemi, mais comme ce Barbare avoit plus d'un mille d'avance, & qu'il fuioit à toute bride, il fut impossible au Roi de l'atteindre.

L'Evêque de Barcelone apporta alors au Roi la triste nouvelle de la mort des deux Moncada & de leurs camarades, dont le Roi parut sensiblement touché, & répandit des larmes sur la triste destinée de ces grands hommes.

L'Armée ayant pris la route de Portopi, campa dans une Plaine éloignée de deux milles de Mayorque, dont le Roi forma le Siège; & comme en ce tems-là cette Place étoit une des plus fortes qu'il y eût au monde, on convint qu'avant toutes choses il falloit abattre ses Tours & ses murailles avec des machines de Guerre.

Quelque soin que se donnât le Roi d'Arragon pour empêcher que celui de Mayorque ne rentrât dans la Place, il lui fut impossible d'y réussir. Ce Barbare s'étant retiré après sa déroute dans le plus épais de la Montagne, y ramassa jusqu'à huit mille fuyards, avec lesquels il prit les mesures nécessaires pour rentrer dans la Place. Pour en venir plus aisément à bout, il marqua par un signal aux Assiégés qu'il étoit à une certaine distance, & que pour lui fraier une route aisée, il falloit inventer quelque stratagème pour tromper les Assiégeans.

Comme la nuit suivante fut extrêmement sombre, les Assiégés profitèrent de l'obscurité pour donner le change aux Chrétiens, en paroissant sur les murailles, du côté qu'ils avoient ouvert la tranchée avec un nombre prodigieux de flambeaux, & poussèrent des cris si épouvantables, qu'on auroit dit que l'Enfer s'étoit déchaîné; ce qui causa une telle allarme aux Chrétiens, que craignant d'être assiégés dans leur Camp, ils tournèrent toutes leurs forces du côté où ils croyoient qu'étoit tout le danger, ce qui facilita au Roi Maure le moyen d'entrer dans la Place par un autre endroit.

Malgré la consternation que cette surprise causa aux Chrétiens, ils ne laissèrent pas de pousser le Siège avec toute la vigueur possible. Mais dans le tems qu'ils y pensoient le moins, il leur survint un accident qui auroit entièrement ruiné tous leurs projets, s'ils n'y eussent pas remédié sur le champ. Comme une Armée ne sauroit subsister sans eau, ils s'étoient posés

ISLES BARBARES.

tés près d'une fontaine abondante. Un Maure nommé Infantilla, ou selon quelques Historiens, Fatilla, jugeant qu'en leur ôtant ce secours, il les obligerait à lever le Siège, sortit de la Place avec 500 Montagnards à pied, & 100 Cavaliers, & alla détourner le cours de cette fontaine.

Le Roi voyant le danger auquel le manquement d'eau alloit réduire son Armée, ordonna à Don Nuño de prendre 300 hommes & d'aller faire reprendre à la fontaine son cours ordinaire. Les Maures voulurent s'y opposer; mais il les chargea si à propos, qu'il en demeura 500 sur la place, & la fontaine demeura au pouvoir des Chrétiens, lesquels retournèrent triomphans dans le Camp.

Le Roi ayant appris la défaite des ennemis, donna ordre qu'on coupât les têtes de tous les morts qu'on pourroit trouver, & qu'on les jettât dans la Place avec des machines, ce qui fut exécuté ponctuellement. Les Historiens assurent qu'on en jetta jusqu'à 412. Ce spectacle jetta les Maures dans une extrême consternation, & ce qui y mit le comble, fut d'apprendre que le Prince Fatilla avoit été tué dans cette action.

Tant de pertes en si peu de tems abattirent tellement le courage des Maures, que pendant longtems ils n'osèrent faire aucune sortie. En même tems un des principaux Maures appelé Bénahabet qui habitoit les Montagnes, voyant que le parti de ses Compatriotes s'affoiblissoit de jour en jour, envoya un Exprès au Roi d'Arragon pour lui dire que lui, plusieurs de ses parens & la troisieme partie de l'Isle le reconnoitroient pour leur Souverain, & que dans peu de tems ils obligeroient le reste à faire la même chose.

L'Arrivée du Député fit beaucoup de plaisir au Roi, qui communiqua la chose aux principaux de son Armée, qui furent tous d'avis qu'il devoit accepter la proposition du Maure, ce qu'il fit sans hésiter; & l'Exprès ayant représenté au Roi qu'il étoit nécessaire d'envoyer quelques Soldats à Bénahabet, ce Prince détacha vingt Cavaliers.

Le Maure ayant appris au retour de son Envoyé que sa proposition avoit été bien reçue, vint trouver le Roi accompagné de tous ses parens & amis, & lui fit un présent de froment, de chevreux, de poules & de raisins; tout cela étoit chargé sur 20 Mulets. Lorsqu'il prit congé du Roi, il lui donna une nombreuse escorte & un Drapeau, afin qu'il pût se retirer en toute sûreté.

Quelques jours après Bénahabet lui envoya un autre Exprès pour lui donner avis que les deux autres parties de l'Isle s'étoient rangées sous son obéissance. Peu de tems après il retourna lui-même au Camp du Roi pour lui représenter, que puisque les Maures des Villes & des Villages s'étoient soumis à lui, il devoit nommer deux personnes de distinction pour les gouverner. Le choix tomba sur Bérenger Durfort Gentilhomme Catalan, & sur Jacques Sans, natif de Montpellier.

A mesure que le courage des Maures se ralentissoit, celui des Chrétiens augmentoit; de sorte que ces Barbares étant hors d'état de soutenir leurs efforts,

forts, s'avisèrent d'un expédient le plus cruel qu'on fauroit imaginer. II ISLES Ba-
y avoit dans la Place un grand nombre de Chrétiens qui gémissoit depuis LEARES.
longtems sous le poids de l'esclavage. Les Barbares croyant que c'étoient
des objets capables de toucher le cœur du Roi d'Arragon, les attachèrent
tout nuds à des Croix qu'ils plantèrent sur le rempart du côté où la Place
étoit attaquée avec plus de vigueur, mais ils furent fort surpris de voir que
ces illustres Captifs, bien loin de demander à leurs Compatriotes de ces-
ser leur attaque de ce côté-là, leur crièrent de toute leur force de la
continuer, sans que la crainte de les tuer fût capable de les retenir,
s'estimant heureux de perdre la vie pour la Religion & pour le bien de
l'Etat.

Cette intrépidité obligea les Maures à les remettre aux fers, & ils cher-
chèrent d'autres stratagèmes pour éviter l'assaut. Mais tout ce qu'ils purent
inventer pour ralentir la valeur des Assiégeans fut inutile, desorte que le Roi
de Majorque, voyant sa perte inévitable, fit dire à celui d'Arragon d'en-
voyer dans la place quelques personnes de confiance pour traiter d'un accom-
modement.

Don Nuño fut nommé pour cette négociation. A peine fut-on en pour-
parler, que le Roi Maure offrit de payer au Roi d'Arragon tous les frais de
la Guerre depuis le jour qu'il s'étoit embarqué jusqu'à ce qu'il rentreroit
dans ses Etats; mais sa proposition fut rejetée, & il eut le mortel déplaisir
d'apprendre que le Roi d'Arragon avoit juré par sa Couronne & par la foi
de J. C. que quand on lui donneroit autant d'argent que le terrain qui étoit
entre son Camp & la montagne en pourroit tenir, il ne le recevroit pas, &
qu'il n'abandonneroit jamais son entreprise qu'on ne lui eût remis la Place à
discretion.

Le Maure étonné d'une réponse si fière, demanda à conférer une secon-
de fois avec Don Nuño, lequel lui ayant demandé à quoi il se déterminoit,
le Maure lui répondit qu'il ne savoit pas pourquoi le Roi son Maître le vou-
loit détrôner, puisqu'il ne lui avoit fait aucune insulte, à quoi Don Nuño
repliqua : „ Souvenez-vous qu'après que vos Sujets eurent enlevé un Navire
„ Catalan, chargé de riches marchandises, le Roi mon Maître vous envoya
„ une Ambassade pour se plaindre de cette hostilité, & que bien loin d'écou-
„ ter favorablement son Ambassadeur, vous lui demandates arrogamment :
„ Qui étoit ce Roi d'Arragon? Ainsi ne vous flattez pas de pouvoir appai-
„ ser ce Monarque si justement irrité par des offres d'or ni d'argent, n'y a-
„ yant que la reddition de la Place qui puisse satisfaire pleinement sa juste
„ vengeance.

Le Maure voyant qu'il étoit perdu sans ressource s'il ne se rendoit, offrit
de payer à son ennemi cinq Befans par tête, tant d'hommes que de femmes
& d'enfans, & de lui remettre la Place, pourvu qu'il lui laissât tous les Navi-
res nécessaires pour passer en Barbarie avec sa suite.

Le Roi n'eut pas plutôt écouté les propositions que le Maure lui faisoit
faire, qu'il les communiqua à l'Evêque de Barcelone, afin qu'il lui donnât



IsLES BA- conseil sur le parti qu'il avoit à prendre, lequel lui répondit que quoiqu'il fût
LEARLS. en état de se vanger d'une manière sanglante du Roi de Mayorque, il esti-
moit que ses offres ne devoient pas être rejetées, que cependant il s'en rap-
portoit au jugement des Chefs de l'Armée, qui savoient mieux que lui ce
qu'il convenoit de faire dans une pareille conjoncture. Surquoi le Roi
adressant la parole au Comte de Roussillon, lui demanda son avis. Le
Comte répondit, que comme Sa Majesté n'avoit entrepris cette guerre
que pour conquérir l'Isle de Mayorque, & soumettre ses Habitans à la
Religion Chrétienne, il trouvoit fort à propos d'épargner beaucoup de
fatigues qu'il y avoit à essuier avant la fin du siège, & de menager quan-
tité de vies précieuses à l'Etat, en acceptant les propositions du Roi
Maure.

Don Raymond Alémani, prenant la parole, dit au Roi, Seigneur : „
„ Puisque Dieu vous met en main l'occasion de vanger la mort de tant de
„ personnes distinguées qui ont si généreusement pris la défense de votre
„ cause, vous ne devez pas la laisser échapper. Car enfin, si vous accor-
„ dez à ces Barbares de passer en Afrique, qui vous répondra, qu'aidés de
„ leurs Compatriotes, il ne reviennent sur leurs pas avec des forces supé-
„ rieures aux vôtres pour reconquérir l'Isle, & rendre par-là le fruit de votre
„ gloire inutile; desorte, Seigneur, que mon avis est que vous rejetiez
„ toutes les offres de ces ennemis de la Religion & de votre Etat, & que
„ vous continuiez le siège avec plus de vigueur qu'auparavant.

A peine eut-il cessé de parler, que Don Guillaume Cervellon & Don
Guillaume de Claramonte, haussant la voix, dirent : „ Nous vous supplions,
„ Seigneur, de vous souvenir de Don Guillaume de Moncada, qui vous à
„ si bien servi, & dont le sang a été répandu à la tête de votre Armée,
„ n'oubliez pas le zèle ardent qu'il a fait paroître pour votre gloire, & ne
„ permettez pas que la vengeance de sa mort soit arrêtée par un Traité hon-
„ teux : faites au contraire qu'elle soit expiée par mille autres morts, & que
„ le tranchant des Epées de vos braves Combattans soit teint du sang de
„ vos ennemis.

Le reste de l'Armée ayant été de ce dernier avis, le Roi envoya dire au
Roi Maure, qu'il ne devoit attendre aucun quartier, & en même tems il
ordonna qu'on recommençât à battre la Place.

Les Assiégés voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de la part des Chré-
tiens, résolurent de vendre chèrement leur vie. Pour cet effet ils se mirent
à lancer une grêle prodigieuse de fleches, de dards & de feux d'artifice sur
ceux qui se présentèrent pour escalader les murailles, & à tirer dans le
Camp quantité de pierres avec des Machines. Le Roi de Mayorque s'é-
tant mis à la tête de ses Soldats, ranimoit leur courage par sa présen-
ce, & par sa valeur : & pour intimider davantage les Assiégeans, il fit
jetter dans le quartier du Roi d'Arragon des têtes de Chrétiens, par-
mi lesquelles on en remarqua quelques-unes de Seigneurs distingués.

Le Roi voyant une si vigoureuse résistance, se tourna vers Don Nuño,

& lui dit, „ Ne croyez-vous pas que les Grands voudroient à présent avoir ^{ISLES BA-}
 „ accepté les offres avantageuses & honorables que les Maures nous fai- ^{LEARES.}
 „ soient? ” A ces paroles ils parurent se repentir d'avoir conseillé au Roi
 de les refuser; on dit même que quelques-uns furent d'avis de renouer la né-
 gociation.

Le Roi jugeant qu'il seroit honteux pour lui de demander ce qu'il avoit
 refusé si fièrement, ordonna aux Généraux de faire donner l'assaut & de
 ne point lâcher prise que l'étendart d'Arragon ne fût planté au milieu de la
 Place.

Cette résolution produisit un tel effet sur l'esprit de toutes les Troupes,
 que d'un commun accord elles jurèrent solennellement sur les Saints Evan-
 giles. 1. De faire monter sur la breche les Drapeaux de tous les Capitaines,
 lesquels seroient suivis par les Chevaliers. 2. Que personne ne prendroit la
 fuite, quelque grand que fût le péril. 3. Que si quelqu'un venoit à être tué,
 on le laisseroit au même endroit sans l'emporter, quoiqu'il fût Comte ou
 Chevalier. 4. Qu'aucun blessé ne pourroit se retirer dans sa tente. 5. Que
 qui que ce pût être ne s'arrêteroit ni ne pleureroit en voyant un de ses pa-
 rens ou de ses camarades tué; mais qu'il feroit tout son possible pour le ven-
 ger. 6. Que si quelqu'un fuioit on le perceroit, & même on le tueroit com-
 me un ennemi. 7. Que lorsqu'on seroit dans la Place, personne ne pren-
 drait de logement qu'elle ne fût entièrement rendue. On dit même que le
 Roi voulut être le premier à s'engager par serment à l'exécution des sept ar-
 ticles qu'on vient de rapporter; mais qu'on l'en empêcha, en lui représen-
 tant qu'il ne convenoit pas à la Dignité Royale de contracter un semblable
 engagement.

Dès que tout le monde eut prêté ce serment, on recommença à battre la
 Place plus vigoureusement qu'auparavant; de sorte qu'après divers combats
 dont le succès fut incertain, les Assiégeans forcèrent les murailles & péné-
 trèrent jusqu'au milieu de la Ville.

Les Maures furent, à la vérité, étourdis d'un si funeste coup; mais ré-
 solus de périr en gens de cœur, ils ranimèrent toute leur valeur, & par
 les cris horribles qu'ils poussèrent, ils excitèrent dans l'ame des Habitans
 un si grand désir de conserver leur liberté, que les femmes & les enfans mê-
 me jettoient de dessus les toits des pierres, des feux & autres choses sur les
 Chrétiens.

On se battit pendant longtems de part & d'autre avec beaucoup d'opi-
 niâtreté. On voyoit d'un côté le Roi d'Arragon l'épée à la main à la tête
 de ses Troupes faire des actions de valeur, dont l'histoire fournit peu d'ex-
 emples, & d'un autre côté le Roi de Majorque, à la tête des siens, criant
 de toute sa force, Rodo, Rodo, qui veut dire, courage, soyez fermes,
 n'abandonnez point vos postes. Mais enfin malgré tous ces efforts, tout
 fut soumis à l'obéissance du Roi Don Jaime le 31 Décembre 1229, & par
 cette conquête ce Monarque unit à la Couronne d'Arragon le Royaume de
 Majorque.

L'ISLE DE MAYORQUE.

MAYOR-
QUE.

ON devoit écrire, MAÏORQUE, pour prononcer ce nom comme s'il y avoit *Mayorque* & approcher de la double *l* des Espagnols, qui écrivent *Mallorca*, & prononcent ces deux *ll* comme nous faisons dans *meilleur*, *mouiller*, &c.

Cette Isle que les Anciens ont connue sous le nom de *Balearis Major*, est distante de la Terre-ferme d'environ 150 milles.

Sa figure est quarrée, elle s'étend & se termine par quatre Caps ou Promontoires principaux qui regardent les quatre Parties du Monde, qui sont les Promontoires de la Péra, de Groffer, de Salinas & de Formentor. Le premier est au Levant, le second au Couchant, le troisième au Midi & le quatrième au Septentrion.

Quant à son étendue générale, depuis Califiguéra, qui est vis-à-vis de Palma, Capitale de toute l'Isle, jusqu'au Cap de Salinas, on compte 24 milles: delà en montant vers le Levant jusqu'au Cap de la Péra 38 Milles: de ce Cap jusqu'à celui de Formentor 22 Milles: de Formentor jusqu'au Cap de Groffer, vis-à-vis de la Dragonéra 41 Milles, & du Cap de Groffer en retournant jusqu'à Califiguéra 18 Milles; desorte qu'en la prenant depuis le Cap de la Péra jusqu'à celui de Groffer, qui lui est diamétralement opposé, elle a 60 Milles de Longitude, & depuis le Cap de Salinas jusqu'à celui de Formentor 50 Milles de Latitude.

A la vérité quelques Géographes modernes ne lui donnent pas tant d'étendue, mais ils se sont trompés en ce qu'ils ont pris les lieues de ce Pais-là pour des lieues communes d'Espagne; au-lieu qu'une lieue de Mayorque fait une lieue & demie de Castille & près de deux lieues de France.

L'Isle est divisée en deux parties, l'une qui consiste en montagnes élevées vers le Septentrion & vers le Couchant. Il y en a quelques-unes d'une si prodigieuse hauteur, que quand on est au sommet, bien souvent on voit l'air serein au-dessus de sa tête, & quand on porte la vue en-bas on découvre d'épaisses nuées, & on entend des tonnerres épouvantables. Quoique ce terrain soit si montueux & si escarpé, il est si fertile, que Daméto assure qu'en 1624 on y recueillit deux millions quatorze mille six cens quarante Carreaux (*).

L'autre partie est un terrain plain, coupé en terres labourables, en vignes, en prés & en vergers. On voit en l'une & l'autre différentes Villes, Bourgades, Villages & Hameaux.

Toute l'Isle est environnée de fortes Tours, du haut desquelles à la faveur de certains fanaux, on peut découvrir les ennemis au loin. Il y a quantité de bons Ports, de Plages commodes & d'Anses pour se mettre à l'abri des tempêtes. L'air y est tempéré & extrêmement sain, sans que les Habitans

soient

(*) Le Carreau pèse 8. Liv. d'Huile.

soient fort incommodés par les chaleurs de l'Eté, ni par les frimats de l'Hiver. MAYOR-QUE.

Il y a une abondance prodigieuse de froment, d'huile, de vin, de miel, de safran, de bétail gros & menu, de laine, de fromage, de poisson, de lapins, de lièvres, de perdrix, de cerfs, de volailles, de chevaux, de chiens de chasse, d'oiseaux de proie, parmi lesquels, au rapport de Pline, il y en a d'une espèce qui est d'un goût exquis. On n'y voit ni Lions, ni Ours, ni Loups, ni Renards, ni aucun autre animal féroce, ou nuisible. MAYORQUE.

On trouve beaucoup de Corail aux environs des Côtes. Il croît sur des rochers dans une eau fort profonde, & est produit par une certaine semence, qu'on tire du bout de la branche, en la pressant dans certains mois de l'année. Pour le pêcher on attache deux chevrons en croix, on les couvre de chanvre tortillé tout à l'entour, & l'on y met une masse de plomb, pour les faire aller à fond. On pend cette machine à deux cordes attachées aux deux extrémités d'une barque, & on la laisse aller au fond de l'eau le long des rochers, au gré du courant: quelques momens après on la retire avec violence, & l'on arrache le Corail, qui se trouve engagé dans le chanvre.

Il n'y a pas de Rivières dans cette Isle, mais en récompense il y a quantité de bonnes fontaines, de puits & de citernes, pour arroser les champs par le moyen de certaines machines qu'on appelle Norias. Cependant il y a des années que la sécheresse endommage si fort les biens de la terre, que les Habitans sont obligés d'aller acheter du bled chez les Etrangers.

Les Mayorquins sont d'un corps robuste & d'un esprit délicat. Ils ont une disposition naturelle pour les Arts & pour les Sciences; & il en est sorti des hommes distingués & fameux dans tous les Emplois les plus difficiles. Ils sont aussi de très bons hommes de Mer, & résistent vigoureusement aux Corsaires de Barbarie qui les attaquent souvent.

Il y a dans cette Isle de très beaux Edifices, tant anciens que modernes, & sur-tout des Eglises d'une extrême magnificence. On y fait la plupart des Réales & doubles Réales qui ont cours dans le Monde.

Ses principales Places sont:

Mayorque, ou Palma,

Alcudia,

Arta,

Hingua,

Manacor,

Soller,

Pollencia.

La Ville de MAYORQUE.MAYOR-
QUE.

Les Latins ont connu cette Ville sous le nom de PALMA, qui a été abandonné en faveur de celui de l'Isle même dont elle est la Capitale. Elle est située au Midi entre deux Promontoires ou Caps, dont l'un s'appelle Calafiguera, & l'autre Cap Blanc. Le premier regarde le Couchant, & le second le Levant; ils sont éloignés l'un de l'autre de 15 Milles.

La Mer Baléarique baigne ses murailles, & forme un vaste Golfe entre ces deux Promontoires qui a 15 Milles de longueur. Elle renferme environ 10000 Habitans. Une partie est bâtie sur un terrain uni, & l'autre sur un terrain élevé: il y a 8 Portes. La Ville est entourée d'un fossé très profond, & bien fortifiée à la moderne. Les Maisons y sont grandes, bâties de pierre de taille, & l'architecture en est assez régulière. On y compte jusqu'à 22 Eglises, sans parler de quantité de Chapelles & d'Oratoires.

La Cathédrale a 586 pas de longueur & 272 de largeur. Elle a trois grandes voûtes, outre l'espace qu'occupent les Chapelles Collatérales, lesquelles sont soutenues par sept belles & fortes Colomnes. Elle est de belle maçonnerie. Le Chœur est presque au milieu, & on fait grand cas de son architecture. Toute l'Eglise est éclairée par diverses grandes croisées dont les vitrages méritent l'attention des Curieux par la diversité & la finesse de leurs couleurs. On y entre par trois superbes portes, au dessus d'une desquelles s'élève un Clocher d'une structure admirable. Le Roi Don Jaime en est le Fondateur. Don Jaime II du nom, son fils, y est enterré. Les Eglises Paroissiales & celles des Couvens sont aussi très belles.

Il y a un Hopital Général où l'on entretient quantité de malades, d'enfans & autres personnes abandonnées, un autre où l'on a soin de la subsistance de plusieurs pauvres Vieillards qui sont hors d'état de gagner leur vie, un autre pour les Prêtres malades, un quatrième pour retirer les Orphelins, un cinquième pour les filles Orphelines, & enfin un sixième pour les Lépreux. Les deux derniers sont dans les Fauxbourgs.

Outre ces Hopitaux, il y a encore trois Maisons de Piété, dans l'une desquelles on reçoit des filles de bonnes familles dont les pères sont pauvres, auxquelles on donne une éducation convenable à leur naissance, elles y restent jusqu'à ce qu'elles trouvent à s'établir. On reçoit dans la seconde des filles qui sont en danger de perdre leur virginité, & on les élève dans tous les exercices de vertu jusqu'à ce qu'elles se marient, ou qu'elles entrent en Religion: on renferme dans la troisième les femmes de mauvaise vie.

Le Palais Royal, dans lequel le Capitaine Général fait son séjour, est superbe, & défendu par de fortes Tours & de bons Fossés.

La Maison de la Contractation peut aller de pair avec les plus belles de l'Europe. C'est-là où se traitent les affaires du Commerce.

Les

Les Rues sont larges, & les Places spacieuses, sur-tout celle qu'on ap-^{MAYOR-}pelle le Born. Elle est environnée d'Edifices superbes, & ornés de bel-^{QUE.}les Galeries, dans lesquelles les gens de distinction se placent, lorsqu'il y a des Courses de Taureaux, des Tournois, ou autres spectacles.

Le Mole est vaste, toutes sortes de Vaisseaux y peuvent entrer sans danger de donner contre aucun banc de sable, ni écueil.

Il y a un Capitaine Général, lequel conjointement avec l'Audience Royale a le Gouvernement absolu de tout le Royaume, & juge en dernier Ressort par appellation de toutes les matières Militaires, Civiles & Criminelles, sans qu'aucun Tribunal puisse prendre connoissance des Sentences qu'il prononce, si ce n'est les Conseils Suprêmes, que les Rois Catoliques ont établis à Madrid pour la revision des Procès jugés dans les Juridictions des Provinces & Royaumes qui composent la Monarchie d'Espagne.

La Ville est gouvernée par six Jurats qu'on élit tous les ans trois jours avant la Pentecôte, l'un desquels doit être Gentilhomme: l'élection se fait dans le Grand Conseil en présence du Capitaine Général. Ils s'assemblent tous les jours dans la Maison de Ville pour y traiter des affaires qui regardent le bien public, la provision des denrées, les droits des privilèges, des franchises & autres choses qui concernent l'administration politique de tout le Royaume; de sorte que non seulement ils sont obligés d'avoir soin de la Police de la Ville, mais même de celle de toute l'Isle. Ils peuvent faire des Statuts & des Etablissements du consentement du Roi ou du Capitaine Général, & pour cet effet ils sont en droit de convoquer le Conseil Général, lequel est composé de tous les Etats de l'Isle, c'est-à-dire des Gentilshommes, des Bourgeois, des Marchands, des Artisans & des Sindics des Villes. Les jours solennels, ils sont vêtus d'une longue Robe couleur de Pourpre, qu'on appelle *Gramalla*. Lorsqu'ils assistent à quelque fonction publique ils sont précédés par deux Massiers vêtus d'une Tunique rouge & portant des Masses d'argent.

Le premier Jurat est Gentilhomme, le second & le troisième sont Bourgeois, le quatrième & le cinquième sont Marchands, & le sixième Artisan.

La Justice ordinaire s'exerce par un Baile & un Viguiier. La Juridiction du Baile s'étend dans la Ville sur toutes les Causes de Censives, & dans toute l'Isle il est Juge en seconde instance. Le Viguiier connoît des défordres publics, comme concubinages, vols, brigandages, & autres choses qui troublent la tranquillité publique. Dans les matières civiles il est Juge en première instance des différends qui surviennent entre les Habitans de la Ville; mais sa Juridiction ne s'étend pas au-delà des Fauxbourgs.

Ces deux Officiers n'exercent leur emploi que pendant une année. Ils ont chacun un Assesseur que le Roi nomme.

Outre les Jurats, il y a un Procureur Royal, un Chancelier, un Almotazen, deux Consuls défenseurs de la Marchandise, un Exécuteur, deux

MAYOR. deux Clavarios, un Préfet de la Manse Pécuniaire, deux Morbéros, deux
QUE. Administrateurs, un Céquiéro, un Maître de Gayéta & un Mayol, qui ont
tous part au Gouvernement & à la Police de la Ville.

Le Procureur Royal connoît de ce qui appartient au Fisc, des Droits Royaux, & généralement de tout ce qui concerne le Domaine du Roi, dont il est le Juge ordinaire, aidé de l'Avocat Fiscal. Il connoît encore des Naufrages, des Droits Allodiaux, des Limites, des Dixmes & de plusieurs autres choses qui regardent les Revenus du Roi. Il a inspection sur tous les Officiers qui font la régie du Domaine. Il a des Lieutenans à Minorque & à Yvica & en plusieurs Villes qui lui doivent rendre compte de tout ce qu'ils font. Mais ce qui donne encore plus de relief à sa Charge, c'est qu'il commande dans tout le Royaume, lorsque le Capitaine Général meurt, ou qu'il est absent. Dans le Tribunal où il préside, il y a un Maître des Comptes, un Trésorier Régent de la Trésorerie, un Aide du Maître des Comptes, un Procureur Fiscal Domanial, plusieurs Ecrivains & Officiers inférieurs.

Lorsqu'il y a conflit de Juridiction entre les Juges Ecclésiastiques & les Juges Séculiers, le Chancelier décide sur la compétence.

L'Almotazen est, à proprement parler, ce qu'étoit anciennement l'Edile parmi les Romains. C'est un terme Arabe qui signifie Juge de Poids & des Mesures. En effet, c'est lui qui fait mesurer & peser tout ce qui se vend en public, tant pour ce qui regarde les vivres, les denrées, que les marchandises. Il est chargé encore de faire nettoyer & entretenir les Rues & les Places publiques. En un mot, c'est un Juge de Police.

Les Consuls & Défenseurs de la Marchandise ont Juridiction sur tout ce qui regarde les affaires maritimes, la Contractation, les Changes, les Marchandises, les Frets des Navires & autres choses qui dépendent du Commerce. Ils jugent sommairement sans ministère d'Avocat ni de Procureur les Procès qui sont portés par-devant eux. L'exécution de leurs Sentences est prompte & rigoureuse. Ils n'ont d'autre Code pour l'instruction des Causes qui leur sont dévolues que le Livre du Consulat. Ils ont pour Assesseurs deux Prudhommes qui opinent avec eux. Dans les affaires qui dépendent de la disposition du Droit commun, ou Municipal, ils décident suivant l'avis de deux Avocats. Ils tiennent leurs Audiences dans la Maison de la Contractation. Ils ont sous eux un Ecrivain & deux Malliers qui sont obligés d'assister à leurs Audiences, & de les accompagner dans les Actions publiques avec leurs Masses d'argent. Ils sont élus la veille de Saint Jean, en présence du Capitaine Général & des Jurats.

On peut appeler de leurs Sentences par devant un Magistrat qu'on appelle Juge d'Appellations, lequel est obligé, de même que les Consuls, de juger sommairement selon le stile du Livre de la Contractation, & on ne peut appeler de ses Sentences, si ce n'est à l'Audience Royale en cas de déni de Justice seulement.

L'Exécuteur connoît judiciairement de toutes les Causes qui regardent les revenus de la Ville, les impositions & autres choses qui en dépendent. Ses
Sen-

Sentences sont sans appel, si ce n'est par devant lui seul en révision de Pro-MAYOR-
cès, & pour lors il est obligé d'appeller les Jurats pour décider conjointe-
ment avec lui.

Les Clavarios sont chargés du recouvrement des rentes de la Ville. Damiéto prétend que l'emploi de ces deux Officiers est le même que celui de ceux que le Droit Romain appelle *Curatores Reipublicæ*, ou bien *Curatores Calendarii*. On les élit tous les ans au sort. L'un est pris de l'Etat Militaire, & l'autre de la Bourgeoise. Le premier doit être originaire de la Ville de Mayorque, & le second de quelque Ville de l'Isle.

Le Préfet de la Manse Nummaire, ou Pécuniaire est le Chef d'une Banque, où les Habitans de l'Isle mettent leur argent en dépôt avec droit de le retirer quand il leur plaît, sans qu'il leur en coûte aucun frais ni intérêts. On élit tous les ans cet Officier, lequel doit être pris de l'Etat Militaire. Comme la sûreté publique demande, que ceux qui déposent leur argent en cette Banque soient assurés de ne le pas perdre, on a soin de choisir un Préfet, qui soit solvable. Il y sous ses ordres deux Payeurs, qu'on appelle *Libros*, & un Caissier.

Les Morbéros ou Magistrats de la Santé furent établis en 1475, à l'occasion d'une peste universelle dont le Royaume fut affligé. L'un d'eux doit être Gentilhomme, l'autre Bourgeois, & le troisième Marchand. Ils sont obligés d'empêcher, autant qu'il leur est possible, que la peste & les autres maladies contagieuses ne s'introduisent dans l'Isle. C'est pourquoi ils sont en droit de procéder contre les Bailes des lieux, lorsqu'ils ne les avertissent pas des maladies qui y règnent.

Dans les enchères publiques, on ne peut vendre ni linge, ni habits sans leur permission, laquelle ils ne doivent jamais donner sans avoir fait examiner par le Médecin de la Morberie, si ceux auxquels elles appartiennent sont morts de maladie contagieuse. Quand il arrive dans les Ports des Navires étrangers, ils ne peuvent être déchargés, sans avoir obtenu une attestation des Morbéros, qui porte expressément que l'équipage est exempt de mal contagieux. Lorsque ces Navires viennent d'endroits suspects de peste & autres maux qui se communiquent aisément, les Morbéros leur font faire la quarantaine dans un Lazaret; & si après ce tems-là, ou un plus long, s'ils le jugent nécessaire, il reste de grands soupçons de contagion, ils font bruler la cargaison du Navire. Le Royaume paye un Médecin & un Chirurgien pour assister les Morbéros dans leurs visites & dans leurs informations.

Les Administrateurs sont ce qu'étoient du tems de la République Romaine les Préfets de l'Annone, c'est-à-dire qu'ils sont chargés du soin de faire venir des Pais étrangers la provision de bled nécessaire pour l'Isle; lorsque la recolte n'y est pas abondante, & de le faire distribuer à proportion des besoins d'un chacun.

Le Céquiero est Préfet des eaux, c'est-à-dire, que c'est lui qui préside à la distribution d'eau, qui se fait tant pour la boisson des Habitans que pour
TOME III. O l'ar-

MAYOR- l'arrosement des Champs, des Prés, des Enclos & des Jardins. Il peut
 QUE. condamner à des Amendes pécuniaires ceux qui violent les Loix éta-
 blies pour la distribution des eaux; mais il faut qu'il appelle des Ad-
 joints du Corps des Jardiniers, sans quoi ses Sentences ne feroient pas exé-
 cutées.

Cet Officier fut établi en 1356, par le Roi Don Pédro. Le mot de Cé-
 quiéro vient de Céquia, qui signifie Rigole pour conduire les eaux.

Le Maître de Gayéta a inspection sur les Esclaves Maures, lesquels il est
 en droit de châtier, lorsqu'ils commettent quelque faute notable. Comme
 à présent il y a fort peu d'Esclaves dans l'Isle, cet Emploi est presque sans é-
 xercice.

Le Mayol a soin de prendre garde que les Enfans ne commettent pas de
 desordres dans les Rues, ni dans les Places publiques. Pour cet effet il est
 obligé de se promener dans la Ville avec un grand fouet à la main,
 pour châtier les Libertins & les Vagabonds, qu'il rencontre en faisant ses
 Rondes.

Comme l'Isle de Mayorque est continuellement exposée aux incursions
 des Africains, le Royaume entretient 20 Compagnies d'Infanterie, 5 de
 Cavalerie & 2 de Canoniers, pour la défense de la Capitale, & 4 Régimens
 pour celle des Villes & des Forteresses de toute l'Isle; & afin que ces Trou-
 pes soient en état de combattre lorsque l'occasion se présente, on leur fait
 faire l'exercice souvent en Public, & on distribue des prix à ceux qui se dis-
 tinguent dans le maniement des armes.

Parmi les Troupes qui sont destinées à défendre la Capitale, 12 Compa-
 gnies font la Garde & Sentinelle sur les Remparts & dans les Tours de la
 Ville; deux sont destinées pour s'opposer au débarquement des Ennemis, &
 pour poursuivre les Malfaiteurs; deux montent la Garde au Château de Bel-
 ver, & à la Forteresse de St. Charles; une occupe le poste de Romani, &
 une autre celui de Greells.

La première Compagnie de Cavalerie, accompagne le Capitaine Général
 & les Juges de Cour, lorsqu'ils font leurs tournées dans l'Isle, & dans tou-
 tes les autres occasions, où leur assistance est nécessaire. Outre cela deux
 Cavaliers doivent se rendre aux postes de Romani & de Greells; & pour
 justifier qu'ils ont rempli leur devoir, ils portent un bâton blanc au Corps
 de Garde, qu'ils remettent à l'Officier qui y commande, & en prennent
 un noir.

Il y a 4 Tercios, ou Bataillons pour la défense des Villes, des Ports, des
 Forteresses & des Tours de toute l'Isle, lesquels doivent toujours être prêts
 à marcher lorsqu'ils sont commandés, sans compter un Corps de Cava-
 lerie, que les Villes & les Villages doivent fournir, lequel n'est pas re-
 glé; mais qu'on augmente & qu'on diminue à proportion du besoin
 qu'on en a.

Le Capitaine Général est le Juge ordinaire de toutes ces Troupes, assisté
 d'un Assesseur qu'il prend du Corps de la Milice.

Outre

Outre tout ce qu'on vient de voir, il y a encore un Tribunal de l'Inquisition & un Evêque, qui est Suffragant de Valence (*). Sa Cathédrale regarde la Mer, qui en est si proche que les Matelots peuvent entendre la Messe sans sortir de leurs Navires (†).

Après être sorti de Palma, en parcourant la Côte Orientale, on traverse ^{LLUCH-} un Pais sablonneux; & après avoir rencontré diverses petites Anses, la ^{MAYOR.} Pointe de Rabasa, & l'Ecueil de la Galère, on arrive à Lluch-Mayor éloignée de 12 Milles de cette Capitale.

C'est une Ville assez jolie, laquelle peut contenir environ 500 Maisons. Son terroir est abondant en gros & menu bétail, en froment, en légumes, en miel, & en safran. Il manque d'eau, ce qui nuit extrêmement aux semailles.

La Côte sur laquelle elle est située commence par une grande Anse, qu'on appelle l'Anse du Pove, laquelle est gardée par deux Soldats de la Garnison de Palma. De là on se rend au Cap du Faucon; & après avoir passé les Cales des Mouches & de Saint Antoine, on arrive au Cap d'Enderrosal, où il y a une Tour gardée par des Soldats, que les Habitans de Mayorque payent.

Après avoir passé les Tours des Iletes, Cala-Figuera & Rafalbeig, on rencontre le Cap de la Régana, & ensuite le Cap-Blanc, auprès duquel on voit une Tour, dont la Sentinelle est entretenue par les Habitans de Mayorque.

A quelque distance de là on trouve Cala-Bertrand, Anse fort étroite & longue d'environ 150 pas. Tout près de cette Anse, on voit celle qu'on appelle Calapi, laquelle peut bien contenir jusqu'à dix Galères, ayant au moins 400 pas de longueur. Elle est environnée de rochers, c'est pourquoi il est très dangereux d'y aborder.

Tout près d'une espèce d'Etang, qui se dégorge dans cette Anse, s'élève la Tour d'Estalella, où il y a 2 Sentinelles payées par tous les Habitans du Royaume. De cette Tour on découvre les feux d'avis du Port de Campos, & on avertit la Sentinelle du Cap-Blanc. Outre cela, on défend de là les Cales de Pallas, de Corralnau & d'Enderrosal.

A quelques lieues de Calapi, on voit la célèbre Montagne de Randa, où le fameux Raymond Lulle prit naissance. Cette Montagne est environnée de quantité de Villages, mais ce qui la rend encore plus recommandable, c'est une superbe Eglise qu'on a bâtie sur son sommet avec un Collège, où l'on enseigne la Grammaire.

A deux lieues de Randa s'élève une autre Montagne qu'on appelle Mont de Sion, à cause d'une Eglise considérable qu'on y voit, avec un Collège où l'on enseigne la Grammaire.

Après avoir côtoyé la Plage de la Rapita, laquelle est défendue par une Tour

(*) Mr. Baudrand (Edit. de 1705 & de 1712. se de Tarragone.
trompe lorsqu'il dit que cet Evêque est Suffragant

(†) Corn. Dia.



LLUCH-
MAYOR.

Tour gardée par deux Sentinelles à la folde des Habitans de Mayorque, on arrive au Cap de las Covétas, tout près duquel est l'Anse de Gavina, où l'on charge le Sel qu'on envoie hors de l'Isle; & un peu plus loin se découvre le Port de Campos, défendu par une Tour dont les Sentinelles sont entretenues par tous les Habitans du Royaume. De cette Tour on donne avis des découvertes qu'on fait aux Salines de l'Estalella & au Château de Cabrera.

A une lieue du Cap de las Covétas, on apperçoit le Promontoire des Salines, qu'on appelle ainsi à cause des Marais de Sel qu'il y a. Ce Promontoire est, comme il a été déjà dit, un des quatre principaux de l'Isle. Il est défendu par une Tour, où il y a toujours des Sentinelles pour donner avis de ce qui se passe aux environs.

L'ISLE DE CABRERA.

CABRE-
RA.

CETTE Isle est située vis-à-vis du Promontoire des Salines. Elle est séparée de l'Isle de Mayorque par un Golfe qui a environ quatre lieues de large, & dont la traversée est très dangereuse, tant à cause des fréquentes bourasques dont il est agité, que des Pirateries des Africains.

Elle a pris son nom de la multitude de Chèvres qu'elle produit. Elle a environ cinq lieues de tour & deux de longueur. Son terrain est montueux & escarpé.

A présent elle est entièrement inhabitée & inculte, sans qu'il reste de ces anciennes habitations que quelques vestiges de ses anciens bâtimens. On y voit quelques Anses, & un Port capable de contenir une grosse Flotte.

Ce Port est à l'abri de toute sorte de vents, à cause que son entrée est tournée vers l'Isle de Mayorque qui le couvre. Il est défendu par un Château, dont les Jurats de Mayorque sont obligés d'entretenir la Garnison, & ont droit de nommer l'Alcaïde, ou Châtelain. C'est-là où l'on exile les Malfaiteurs du Royaume.

Près de ce Port on en voit un autre, qu'on appelle le Port de Gandulf, lequel a assez de capacité pour contenir cent Navires.

L'ISLE
IMPERIA-
LE.

A quelque distance delà on trouve le Cap de Morobati; & après avoir passé une petite Isle, ou pour mieux dire un Ecueil, on voit le Cap de Levant, près duquel se présente le Port de l'Olla, vaste & fort sûr, près duquel s'ouvrent les Cales du Borri, & un peu au dessous paroît l'Isle de las Bledes. Du côté du Midi se présentent la Cale du Codolar & l'Isle Impériale. De celui de Lebeche, on rencontre les Ecueils qu'on appelle Estells, & un peu plus loin le Port d'Anciola, à une lieue duquel est la Cale de Las Galéotas, capable de contenir jusqu'à cinquante Galères.

Cette Isle est de grande importance, c'est pourquoi dans les Siècles passés elle étoit très peuplée, & l'on trouve des Mémoires qui font voir qu'autrefois

fois elle avoit son Evêque particulier. Il y a une carrière de très beau ^{Los Co-}marbre. On voit à une lieue & demie de la Cale de Gandulf l'Isle de ^{NEJOS.} Los Conéjos. Mais c'est assez parler de cette Isle, revenons à celle de Mayorque.

Après avoir doublé le Promontoire des Salines, on trouve les Cales de Marmols, de Salmunia, de Llombars, de Santañy & de Figüera, & on voit Porto-Pétro, comme qui diroit le Port de Pierre. Il est fort vaste & fort sûr. Anciennement il étoit fermé par une forte chaîne, dont on voit encore les marques. Tout près delà on a bâti un Fort pour la défense de cette Côte, dont le Roi paye le Commandant, & le Royaume les Gardes.

En continuant de parcourir la Côte, on trouve les Cales de Longa, de ^{PORT DE} Ferréra, de Mitiana, de Nau, un petit Port, qu'on appelle Portichol, & ^{COLOM.} Colom. ensuite le Port de Colom, lequel est fort grand, mais il a si peu de fond, qu'il n'est propre que pour des Galères & des Barques. Il a à son entrée une Tour avec deux Sentinelles que la Ville de Mayorque paye. En tirant plus en avant, on voit les Cales de Murada, de Magranar, d'Estañol, & on arrive à la Pointe de Brostat, ou Brotat.

De cette Pointe, on va à celle del Lébrei, & un peu plus loin on trouve l'Anse de Canamel, le Cap de Massot, les Cales de Péréto, de Proensals, de Pédréra, de Hierony, & on arrive au Promontoire de Péra, défendu par un bon Fort.

Du Promontoire de Péra on va à Freu, delà à Cala-Torta, de Cala-Torta à Mitiana, de Mitiana à Cala-Marfot, & on arrive au Promontoire de Ferruig, défendu par une Tour.

Après avoir doublé le Promontoire de Ferruig, on découvre une grande Plage qu'on appelle l'Estani del Bisbe, laquelle s'avance considérablement dans la terre, au bout de laquelle, du côté du Midi, se voit un grand Etang qu'on appelle Albufère, mot Arabe qui signifie Petite Mer. Il a 12000 pas de tour. Près de cet Etang la Mer fait un Golfe qu'on nomme Grac-Mayor, d'où l'eau de la Mer se mêle avec celle de l'Albufère.

En tirant vers le Nord, on découvre le Port d'Alcudia, une espèce d'Isle ou plutôt un Ecueil qu'on appelle l'Alcanada, la Cale de Minorque, & finalement la Pointe du Pinart. Mais avant que de passer outre, faisons la Description de la Ville d'Alcudia.

Lorsque le Roi d'Arragon conquiert l'Isle de Mayorque, la Ville d'Alcudia ^{Alcu-}n'étoit qu'un Hameau; mais dans la suite quantité de Peuples de divers au- ^{DIA.}tres Villages s'y étant allé établir, elle devint peu à peu une Ville assez considérable.

Elle est située près de la Mer, vis-à-vis de l'Isle de Minorque, entre deux grands Ports qu'on appelle Port Mayor & Port Minor. Elle est presque environnée de la Mer, qui en fait une espèce de Peninsule. On y compte jusques à environ mille maisons.

Elle est défendue par deux Forts, par des murailles fort élevées & par

de bons fossés. A cause du zèle que ses Habitans firent paroître en faveur de leur Souverain dans un soulèvement populaire qui survint en 1521, l'Empereur Charles V les exempta de tous les impôts qui sont établis dans l'Isle, & accorda à la Ville le Titre de Cité.

POLLEN-
ÇA.

A une lieue & demie d'Alcudia du côté du Nord, on découvre l'ancienne Ville de Pollença, Colonie de Citoyens Romains. Quelques Auteurs prétendent que sa première fondation fut faite en un endroit près d'Alcudia, & fondent leur opinion sur quantité de Médailles & de Statues de Marbre qu'on y trouve, parmi lesquelles celle du célèbre Capitaine Quintus Cécilius Métellus, surnommé le Baléare, mérite l'admiration des Antiquaires. Ils ajoutent que ses Habitans s'allèrent établir dans l'endroit où elle est présentement, pour éviter le danger où ils étoient de se voir submergés par les vagues de la Mer.

Malgré ces conjectures plusieurs bons Historiens soutiennent que ces Auteurs sont dans l'erreur, & croient être mieux fondés qu'eux, en disant que Pollença fut bâtie en un endroit qu'on appelle Colonia, à cause qu'elle fut une Colonie des Romains. Cette opinion paroît d'autant plus probable, qu'outre l'allusion qu'ils font au nom de Colonia, on y voit encore des Aqueducs, par le moyen desquels on conduisoit l'eau de la vallée de Ternellas à cet endroit.

Quoiqu'il en soit, cette Ville conserve encore son ancien nom, & quelques restes de son antique grandeur, bien qu'elle n'enferme dans l'enceinte de ses murailles qu'environ 700 maisons. Ses Habitans se distinguent par la politesse de la Langue de tous ceux de l'Isle.

Son terroir est abondant en froment, en huile & en un vin exquis, qu'on appelle Montona. On y voit un Port assez grand, & couvert par la Pointe d'Albacux qui en est fort proche.

De la Pointe d'Albacux on va à l'Isle de Formentor; &, après avoir côtoyé les Cales de Murfa & de Gonçalvo, on arrive au Grand Promontoire, qui porte le nom de l'Isle, après quoi on trouve Calafiguéra & la petite Isle du Colomer, & ensuite Cala Bouquer & l'Anse de Saint Vincent, laquelle est défendue par un Château très fort, où le Roi tient un Commandant.

CALO-
BRA.

Enfin, en suivant cette Côte, on rencontre la Pointe de la Sal, la Tour de Bécar, la Cale de Castellas, & on arrive au Port de Calobra, qui est sans dispute le plus célèbre & le plus important de toute l'Isle, soit pour la facilité de son entrée, soit pour la beauté du Pais qui l'environne, & pour l'abondance d'eau de fontaine qu'on y trouve.

Près du Port de Calobra, la Mer fait une enfonçure dans la terre, reçoit quelques eaux qui coulent de divers endroits de l'Isle, & commence à s'hérissier de rochers escarpés qui la rendent presque inabordable, sur-tout en un endroit qu'on appelle le Promontoire de la Séca, lequel est défendu par une bonne Tour, où il y a deux Sentinelles. A quelque distance de ce Promontoire on voit Calaferrera, & ensuite l'Ecueil de Llampayes, lequel est

est devenu mémorable dans l'Histoire, à cause d'une descente qu'y fit une Escadre Turque en 1561, où les Infidèles furent entièrement défaits par les Habitans de l'Isle. Il y a un Port assez considérable défendu par deux Tours. C'est là où Saint Raymond de Pennafort alla surgir.

En sortant du Port de Soller, on commence à suivre la côte de Daya, ^{FORADA-} laquelle prend son origine d'une Cale qui porte le même nom de Daya, vis-^{DA-}à-vis de laquelle on voit les Tours de Luchalcarri, & ensuite on va à la Pointe du Single, tout près de laquelle est la petite Isle *Foradada*, laquelle n'a rien de remarquable, si ce n'est une montagne, au sommet de laquelle le Roi Don Jaime de Mayorque, fils de Don Jaime le Conquérant, fit bâtir un célèbre Collège pour enseigner aux Religieux de l'Ordre de Saint François la Langue Arabe, afin d'être mieux en état de convertir les Maures. On prétend que Raymond Lulle inspira à ce Prince le dessein de fonder ce Collège.

De la Pointe du Single, on va à celle de Buñota, où il y a une petite Anse, où les Pirates d'Afrique se cachent pour surprendre les Barques qui navigent vers cette côte; &, après avoir doublé le Cap de Caval Bernat, & passé la Cale Evangelique, on arrive au Cap de Grosser, au-delà duquel est le Port de Santelme, défendu par une bonne Forteresse, où les Jurats de Mayorque entretiennent un Alcaïde, ou Commandant, avec quelques soldats. De là, on découvre l'ancienne *Palomera* & la petite Isle du Pantaleu, ^{PANTA-} lieu mémorable pour être celui où le Roi d'Arragon débarqua lorsqu'il alla à ^{LEU.} la conquête des Isles Baléares.

L'ISLE DRAGONERA

VIS-A-VIS du Pantaleu, est située la Dragonéra, Isle qui peut avoir ^{DRAGO-} environ mille pas de longueur, neuf cens de largeur, & cinq mille ^{NERA.} de tour. Elle est éloignée de 1200 pas de l'Isle de Mayorque.

On y voit une montagne qu'on appelle la Popia, au-dessus de laquelle on a fait construire une Forteresse, où un Alcaïde, entretenu par les Jurats de Mayorque, commande. Au-dessus de cette Forteresse, du côté du Nord, on voit les Cales de Lebox, de Lladro & de Rigau: leur abord est très dangereux. C'est-là où les Corsaires d'Afrique se refugioient avant la construction de la Forteresse.

Tout le Territoire de l'Isle est inculte, & ne produit rien qu'une espèce d'oiseaux de proie qu'on appelle Espagnols, lesquels sont très bons à manger.

Le nom de cette Isle a donné lieu à quelques Auteurs de dire que c'étoit la Colubraire ou Ophieuse, dont les anciens Cosmographes ont tant parlé; mais c'est une opinion fausse que nous avons déjà réfutée. Pour moi, je crois avec l'Historien Marfilius, que ce nom lui fut donné à cause de sa figure qui ressemble à une espèce de Serpent qui y croît, & qu'on appelle *Sargantana* en Langage Catalan.

Ces

DRAGO-
NERA-

Ces Serpens sont tellement propres à cette Isle & à celles qui lui sont adjacentes, que quand on en porte dans les autres, ils y meurent sur le champ. Tout près de la Dragonéra on voit quelques autres petites Isles, dont celle de Mijana est la principale. Revenons à l'Isle de Mayorque.

Après avoir passé le Pantaleu on trouve la petite Cale des Conils, ensuite la Pointe de Galindo, la Cale Blanca, le Cap de Falco, la Cale de Goz, celle de la Ballestéra, & on arrive au Port d'Andraig, lequel est fort vaste, mais fort découvert du côté du Ponant. Il est défendu par un Fort construit dans une espèce de Peninsule tout près d'un Bourg appelé la Mola.

En sortant d'Andraig, on découvre deux ou trois petites Cales de peu de conséquence, & on se rend au Port d'Andrithel, lequel est fort spacieux & a beaucoup de fond. Il est défendu par une bonne Tour.

PEGUE-
RA.

Sur la Côte de Calvia près d'Andrithel, on voit le Port de Péguéra qui est un des plus considérables de toute l'Isle, & ensuite on découvre une Cale à laquelle les premiers Chrétiens qui y parurent, donnèrent le nom de Sainte-Ponce à cause que toute l'Armée du Roi d'Arragon y débarqua.

Ce Port est défendu par une Tour qu'on appelle l'Atalaya de Malgrat. La Penna Roxa, ou Château Roux, l'Ecueil de Chivas & la Tour de Rafalbeig sont situés vis-à-vis de Sainte Ponce.

Cette Côte se termine par le Cap de la Figuera, défendu par une Tour, & en côtoyant un vaste sein que la Mer forme tout près delà, on rencontre la Cale de Mortats, & les petites Isles de la Morraffa défendues par des Tours. Ensuite on découvre la Pointe de Mortubi, entre laquelle & les petites Isles, dont on vient de parler, paroît la Cale Mayor, après quoi on aborde à Mayorque.

Tels sont à peu près les Villes principales, les Ports, les Anses, les Caps, les Promontoires, les Pointes, & les diverses Cales qui sont sur les Côtes de l'Isle de Mayorque. A l'égard des Villes qui sont dans le cœur de l'Isle, elles sont de si peu de conséquence, que je ne trouve pas à propos d'en parler, estimant qu'il est plus utile de faire la Description des autres Isles qui composent le Royaume de Mayorque.

L'ISLE DE MINORQUE.

MINOR-
QUE.

MINORQUE est la principale de toutes les Isles Baléares qui restent à décrire. Elle est nommée *Minorque*, & *Menorca* par les habitans, parce qu'elle est la moindre & la plus petite. Les Auteurs Espagnols assurent qu'elle a toujours été regardée comme une partie de l'Espagne, & que ses habitans ainsi que ceux de Mayorque ont toujours été réputés Espagnols; ce qu'on ne peut pas dire des autres Peuples, qui sont soumis à la Couronne d'Espagne.

Cette

Cette Île a porté autrefois le nom de NURA; mais aucun Auteur ancien ^{MINOR-} ni moderne ne dit pourquoi il lui fut donnée. Elle est située vis-à-vis de la ^{QUE.} Partie Orientale de celle de Mayorque, de laquelle elle est éloignée de dix lieues. Elle a environ sept grandes lieues de longueur & un peu plus de deux de largeur.

Son Terrain est en partie montueux, & en partie plain. Quoique ses montagnes ne soient pas si élevées, ni si fertiles que celles de Mayorque, elle ne laisse pas de produire toutes les choses nécessaires à la vie humaine, si on en excepte l'huile qui y manque, à cause que l'île est fort exposée aux frimats du Nord. Son Climat, son Langage, ses Coutumes sont semblables à celles de Mayorque.

Il y a un des plus beaux Ports de l'Univers qu'on appelle le *Port-Mahon*, ^{PORT-MAHON.} nom qu'on lui a donné par allusion au fameux Capitaine Mahon, qui rendit tant de services signalés à la République de Carthage dont il étoit Sujet. Voici une bonne description de ce Port.

A la pointe du Sud de l'Île de Minorque, il y a un Îlet fort bas nommé LAIRE DE MAHON (*): il est éloigné de la pointe de Minorque d'une bonne portée de fusil. On peut passer à terre de cet Îlet avec des Galères & des Barques, y ayant quatre brasses d'eau dans le plus étroit passage, dont on voit le fond fort aisément. De la pointe du Sud de l'Île Minorque à celle du Nord-Est, nommée la pointe de la Garde, la route est Nord-Est quart de Nord environ six milles. Sur le haut de cette pointe il y a une Tour de garde qui est ronde, & qui est située sur une éminence.

Environ à une bonne portée de fusil vers l'Ouest-Sud-Ouest de cette pointe de la Garde, est l'entrée du Port-Mahon. Il est très bon, & ressemble à une rivière. Il n'a à son entrée qu'une demi-portée de fusil de largeur, & une lieue de longueur. Le Vent qui y donne à plein dans l'entrée est le Sud-Est quart de Sud. Du côté du Sud-Ouest de l'entrée, il y a une Citadelle sur le bord de la Mer, & quelques maisons auprès, qu'il faut laisser sur la gauche en entrant, observant de passer à mi-Canal, à cause de quelques petits rochers qui sont des deux côtés. Il y a aussi dans le Port quelques petits Îlets qu'on laisse sur la droite, avant qu'on soit arrivé devant la Ville de Mahon, qui est du côté du Sud-Ouest.

On mouille ordinairement devant la Ville, qui est éloignée d'environ trois quarts de lieue de l'entrée du Port. Il faut s'y amarrer à quatre; savoir deux fers à la proue par sept à huit brasses d'eau fond d'herbe vaseux, & deux amarres qu'on porte à terre, ayant la poupe de la Galère vers la Ville à une demi-longueur de Galère de terre, où l'on trouve cinq à six brasses d'eau. On fait de l'eau devant la Ville proche de la Mer.

La Latitude est de quarante degrés deux Minutes. On peut aussi mouil-
ler

(*) Michelot. Port. de la Médit. p. 32.

PORT-MAHON. Iler après avoir dépassé la Citadelle, qui est à l'entrée du Port; mais il faut s'affourcher à quatre, comme devant la Ville. On y peut aussi faire de l'eau dans le fond de quelques Calangues qui y sont. On peut passer tout autour des Isles qui sont dans le Port, si l'on en a besoin. Il en faut pourtant excepter le côté Nord-Nord-Est de celle qui est devant la Ville, où il n'y a point de passage.

On est tellement à l'abri de toutes sortes de Vents dans ce Port qu'il y a un Proverbe qui dit: Que dans la Mer Méditerranée, Juin, Juillet, Aout & le Port-Mahon font la sûreté des Vaisseaux. Il avance une grande lieue & demi dans la terre, & renferme dans son sein trois ou quatre petites Isles.

ST. PHILIPPE.

A main droite du Port, on voit le fameux Château de Saint Philippe, lequel, selon Daméto, passe pour imprénable, tant à cause de sa situation, que de la grande quantité d'Artillerie qu'il y a; cependant on remarqua dans la dernière Guerre, que cet Auteur donnoit dans l'hyperbole, en parlant de la forte, puisque les Anglois s'en rendirent les maîtres sans faire de grands efforts.

Plus avant dans la Terre, on voit la Ville qui donne le nom au Port, fondée par les Carthaginois. Elle n'est pas grande, mais elle est passablement riche à cause du commerce qui s'y fait.

C I T A D E L L A.

CITA-DELLA.

CITADELLA ou *Ciudadéla* est la Capitale de l'Isle de Minorque. Elle contient environ 600 maisons, & est défendue par de fortes murailles & par plusieurs Bastions. On y remarque quelques édifices assez bien construits, & qui méritent l'attention des curieux.

Le Gouverneur de l'Isle y fait sa résidence, aussi bien que son Assesseur & l'Avocat Fiscal, avec l'Assistance desquels il prend connoissance de toutes les affaires qui surviennent dans son Gouvernement, tant en matière Militaire, Civile, que Criminelle.

Pour ce qui regarde la Juridiction Ecclésiastique, l'Evêque de Mayorque y tient une Proviséur. Anciennement il y avoit un Evêque particulier, comme il paroît par plusieurs Actes authentiques. Il y a quelques Couvens de Religieux & une Eglise assez remarquable par le nombre d'Ecclésiastiques qui la desservent, parmi lesquels il y en a un avec titre de Prevôt, lequel porte l'Aumusse, comme s'il étoit Chanoine.

Il n'y a dans toute l'Isle que deux autres petites Villes qui sont Laor & Mercadal, qui ne méritent pas qu'on y fasse attention. Dans la partie Orientale, on trouve un Port nommé Fornelli: il est au fond d'une jolie Baie, vers un Cap de même nom.

L'ISLE

L'ISLE D'YVICA.

YVICA, Ile de la Méditerranée, connue des Anciens sous le nom d'E-YVICA. *busus*. Elle est située entre le Royaume de Valence en Espagne, & l'Isle de Mayorque, à distance à peu près égale, c'est-à-dire, à environ quinze lieues. Le milieu de l'Isle est à 39. d. de Latitude, & sa partie Occidentale est sous le même Méridien que Tarragone. Dès le tems de Pomponius Méla (*) elle avoit une Ville de même nom qu'elle. *Il n'y a, dit-il, que le bled qu'elle ne produit pas abondamment, elle est plus fertile en d'autres choses. Elle n'a aucun animal nuisible, & si on y en porte elle ne les souffre point: il n'en est pas de même de l'Isle Colubraria dont elle me fait souvenir, car comme cette dernière est remplie de diverses sortes de Serpens qui la rendent inhabitable, cependant ceux qui y descendent, sont à couvert de tout danger dans une enceinte qu'ils forment avec de la terre de l'Isle d'Ivica, parce que ces Serpens si âpres à s'élancer sur ceux qu'ils rencontrent, prennent la fuite à la vue de cette terre qu'ils craignent comme un poison dont il n'osent approcher.*

C'est ce que Méla nous apprend de cette Isle d'Ivica. Ces mots *elle est plus fertile en d'autres choses*, peuvent être expliqués par ce passage de Diodore. *Elle est assez fertile; elle a un petit Canton propre au vignoble, & a des Oliviers sauvages qui produisent des Olives.*

Ajoutons-y le témoignage de Pline qui dit que les Figues de cette Isle sont très grosses & excellentes. On les faisoit bouillir & sécher, & on les envoyoit à Rome dans des caisses. Leur suc qui est comme du lait quand elles commencent à mourir, devient comme du miel en cuisant. On les laisse vieillir à l'arbre, & il en dégoute une espèce de gomme, & elles se séchent. Les Figues sèches étoient nommées *Caunæ* de la Ville de *Caunus* en Carie, d'où l'on en apportoit. C'est assez l'usage dans toutes les Langues de donner aux fruits le nom des lieux qui les produisent. C'est ainsi que nous appellons des Brignoles certaines prunes, & des Calvilles certaines pommes, parce que ces prunes se trouvent aux environs de Brignoles Ville de Provence, & ces Pommes au Village de Calville au Pais de Caux. C'est par rapport à ce nom de *Caunæ* que Stace (†) dit, dans ses Saturnales.

Et quas præcoquit Ebofea Caunas.

Faute d'avoir sçu que *Caunæ* étoient des Figues sèches, quelques-uns ont lu *Cannæ*, & ont cru que l'Isle d'Ivica produisoit autrefois des Cannes de Sucre. Louis Nugnès (*Nonnius*) a été de ce nombre. Cela donne occasion au docte Bochart (†) de trouver une Etymologie Phénicienne du nom de cette

(*) L. 2. c. 7. *in fine*.

(†) L. 1. *Silva* 6.

(‡) *Chanaan*. L. 1. c. 35.

YVICA. cette Isle. Il le dérive d'יבושה, *Iebuso*, ou *Ibuso*; & ce mot signifie *Sechées* en sousentendant *des Figues*. Silius Italicus dit (*):

Jamque Ebusus Phænissa movet, jamque, Artabrus arma.

D'où l'on conclut que la Ville de cette Isle avoit été bâtie par les Phéniciens. Méla, comme on a vu, dit que l'Isle & la Ville portoient le même nom. Diodore dit: *il y a une Ville nommée ERESUS, Colonie des Carthaginois, accompagnée d'un Port commode. Les murs en sont assez grands, & il y a beaucoup de maisons bien bâties. Elle est habitée par un ramas de Barbares. La plupart des Phéniciens dont la Colonie y fut conduite cent quatre-vingt ans après la fondation de Carthage.* Cette Epoque tombe vers le règne de Romulus ou de Numa tout au plus tard.

Quelques-uns ont voulu changer dans Diodore le nom d'*Erefus* en *Ebusus*. Mais Bochart (†) s'y oppose par cette raison. Il ne doute point que l'Isle & la Ville n'eussent un nom Phénicien. Ce nom, poursuit-il, répondoit apparemment à celui de PITYUSA qui lui étoit commun avec l'Isle *Culabraria*; & comme elle étoit la plus grande des deux, elle est nommée PITYUSA par excellence, par Tite-Live, Plutarque, Dioscoride & autres. Ce nom lui fut donné ἀπὸ πινύων, à cause des Pins. Or les Hébreux comprenoient les Pins comme une espèce du genre d'Arbre qu'ils nommoient ערע, *Erez*, ainsi ce nom répond au Grec Pityusa, & n'est pas une faute qu'il faille corriger dans l'Historien Grec qui a parlé fort juste. Assez d'Auteurs ont parlé des pins de cette Isle.

L'Archévêque de Tarragone, qui est Seigneur d'Ivica, tire un bon parti des Salines (‡). L'Isle est plus longue que large, & est entourée d'écueils.

Presque toute l'Isle est pleine de montagnes. Du côté du Levant, entre le Port de la Formentera & l'Etang sont les petites Isles Noire & de los Ahorcados. Vis-à-vis del Cargador on voit celle de la Esponja, celle de los Ratonés, outre deux qu'on appelle los Poros, celles de l'Ecueil Noir & de Bixote. Plus avant dans la Mer on voit celles de los Dados, l'Ecueil Doré, celles de Batafago, de los Conéjos & les Ecueils de Lidon. On voit encore vis-à-vis de Cala-Longa l'Isle du Cap Lébel, & tout près de Sainte Eulaye celle de la Pointe d'Arabi. On apperçoit encore celles del Canar & de Tagomago.

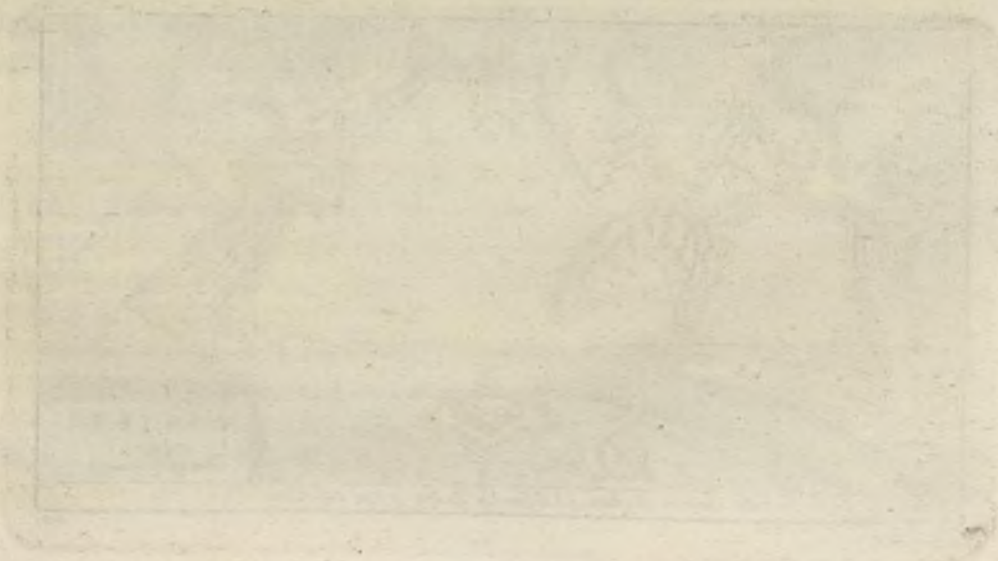
Vis-à-vis de la Terre-ferme s'élèvent celles qu'on appelle de las Hormigas, le Port de Balançar, avec une petite Isle du même nom. En tirant un peu plus vers le Ponant, on découvre encore les Isles de las Blédas, de la Conéjera, del Borch, del Despartar, de la Barquilla & le Cap Falcon.

L'ISLE

(*) L. 3. v. 362.

(†) Ibid.

(‡) Coronelli, *Islario*, p. 506.





Nouvelle Carte du CATALOGNE, avec les grands Chemins, etc.



L'ISLE DE FORMENTERA.

FORMEN-
TERA.

A une lieue d'Yviça, on voit l'Isle Formentera dont il a été déjà parlé. Elle est de la figure d'une lampe avec un Peçon au dessous. Anciennement elle étoit fort peuplée, & avoit son Evêque particulier; présentement elle est déserte à cause des descentes continuëles des Pirates d'Afrique. On n'y voit qu'une espèce d'Anes sauvages, incomparablement plus grands que les Anes ordinaires; mais ils sont absolument inutiles pour le Public, à cause qu'on ne les a jamais pu apprivoiser. L'on y voit quelques Ports & Anses qui servent de retraite aux Corsaires d'Afrique.

Les Isles de Majorque, Minorque & Yviça, rapportent suffisamment tout ce qui est nécessaire pour la vie, tellement qu'à cet égard leurs habitans peuvent se passer de tous leurs voisins. Ils recueillent en abondance du vin, du grain, & toutes sortes de fruits: le bois, l'huile, & le sel n'y manquent pas. Les paturages, qui sont fort bons, servent à nourrir des troupeaux de brebis, de la laine desquelles on fait des draps que l'on transporte en Italie.

Les Lapins y sont en grand nombre, de même qu'ils l'étoient dans l'Antiquité, & ils ne réduisent pas les habitans à l'impuissance de se défendre, cependant ils ne laissent pas de faire quelquefois bien du mal aux fruits de la terre.

Les anciens habitans de ces Isles étoient tout sauvages lorsqu'ils furent connus des Grecs, allant à demi-nuds, n'ayant pour tout habillement qu'une peau de quelque animal grossièrement aprêtée, dont ils se couvroient. Ils s'exerçoient particulièrement à la fronde, à quoi ils étoient fort habiles.

Les Romains avoient deux Colonies de Citoyens de Rome dans l'Isle de Majorque, Palma & Pollentia; ils y en fondèrent deux de Citoyens Latins *Cinium* & *Cunici*; & les naturels avoient une Ville à part, nommée *Bochri*. Dans l'Isle de Minorque, les Carthaginois fondèrent deux Villes, Jammouna au Couchant, & Magon, aujourd'hui Mahon, au Sud-Est.

Dans ces derniers tems les habitans de ces Isles sont plus de la moitié Espagnols, assez industrieux, actifs & grands pirates.

LA CATALOGNE.

POUR achever le tour de la Monarchie d'Espagne, il nous reste à voir les trois Provinces, qui sont au Nord-Est, le long des Pyrénées, faisant face à la France.

La plus Orientale des trois est la Catalogne, qui est bornée au Nord par les Pyrénées, qui la séparent des terres de la France; au Levant & au Midi par la Mer Méditerranée, & au Couchant par un coin du Royaume de Valence & par l'Arragon.

Cette Province étoit beaucoup plus grande autrefois, qu'elle ne l'est au-

LA CATA- jourdhui ; de tems en tems ellè a été écornée de quelques pièces par les
LOGNE. François : les Comtés de Rouffillon & de Conflans en ont été détachés, & cedés à la France par la paix des Pyrénées, avec un bon morceau de la Cerdagne.

Le Comté de Foix, qui étoit auffi compris dans la Catalogne, en a été détaché, & mis fous la dépendance des François, il y a déjà longtems. Cependant elle ne laiffe pas d'être l'une des plus grandes Provinces du Royaume, ayant environ 70 lieues de longueur du Couchant au Levant, cinquante dans fa plus grande largeur du Nord au Sud, 80 de côtes fur la Méditerranée, & près de 260 de tour. Elle comprend un Archévêché, favoir celui de Tarragone, fept Evêchés, ceux de Barcelone, de Gironne, d'Urgel, de Vic, de Lérida, de Tortofe, & de Solsona; vingt-huit grandes Abbayes des Ordres des Bénédictins & de Citeaux : une Principauté, favoir celle de Tarragone : deux Duchés, ceux de Mont-blanc, & de Cardone : cinq Marquifats, Lérida, Tortofe, Pallarésa, Camarasa, & Aitona : dix-fept Comtés, Barcelone, Gironne, Urgel, Cerdagne, Bisoldu, Ampurias, Vic, Manrésa, Pradas, Palamos, Pèdralata, S. Colomba de Quéralto, S. Colomba de Scintillas, Savallano, Valléfogana, Guimérano, & Montéagudo : quatorze Vicomtés, Barcelone, Gironne, Cabrera, Bassi, Rocabertino, Canéto, Ifola, Castellbono, Erilio, Querforato, Villamuro, Scornalbhone, Agéra, & Jocho, & grand nombre de Baronies; Monté-Cadéna, dont le Baron étoit autrefois Sénéchal de toute la Catalogne; Pinos, Carvilione, Erilio, Cervéra, Mataplana, & plusieurs autres.

Quelques Géographes la divifent en Vieille & Nouvelle. La Vieille est celle qui s'étend des les Pyrénées, & le long de la rivière de Llobregat, jufqu'à la Mer à l'Orient : & la Nouvelle, celle qui s'étend à l'Occident des la même rivière jufqu'aux Royaumes de Valence & d'Arragon. Mais cette divifion est de peu d'ufage : il vaut mieux remarquer, que cette Province est partagée en quinze Juridictions, ou Viguiéries comme on les appelle.

Le long des côtes il y a celles de Tortofe, de Monblanc, de Tarragone, de Villa-Franca de Panades, de Barcelone, & de Gironne, fous laquelle est compris l'Ampurdan, que les Gazetiers appellent mal-à-propos le Lampurdan : le long des Pyrénées, il y a les Viguiéries de Camprédon, & de Puicerda, & le Comté de Cerdagne : au Couchant le long des frontières de l'Arragon, les Viguiéries de Balaguer, & de Lérida : & au milieu du Païs, de l'Occident à l'Orient, celles d'Agramont, de Tarréga, de Cervéra, de Manrésa & de Vic.

La Catalogne est le Païs des anciens Lalétains, Castellains, Indigètes, Ilergètes, Ilercaons, Cérétains & Anfétains, & n'avoit point alors de nom différent de ceux des peuples qui l'habitoient.

Le nom de Catalogne est tout moderne, & l'on n'en fait pas encore bien l'origine. Quelques-uns le font venir des anciens Castellains, dont on trouve le nom dans Ptolomée, qui habitoient aux environs de Vic & de Car-

Cardone: d'autres, des Goths & des Alains, ou des Cattes & des Alains, ^{LA CATA-} comme si des noms de ces deux peuples joints ensemble, elle avoit été ap- ^{LOGNE.} pellée Gothalandia ou Cattalandia. Il y en a qui le dérivent d'Otger Cathalo, qui fut envoyé par Charles-Martel, pour arracher l'Espagne d'entre les mains des Maures. Le second sentiment est le plus vraisemblable, & je vois qu'il est le plus généralement reçu parmi les Auteurs Espagnols.

Cette belle Province est arrosée par un très grand nombre de rivières: il y en a qui se jettent immédiatement dans la Mer: il y en a qui, sans faire un si long chemin, perdent leur nom & leurs eaux dans quelque autre rivière. Celles du premier ordre sont, au Midi, outre l'Ebre qui en arrose un petit coin, le Francoli qui se jette dans la Mer près de Tarragone; le Llobregat, anciennement Rubricatus, qui prend sa source dans le Mont Pendis, coule tout droit du Nord au Sud, sous douze ou quinze ponts, & se dégorge dans la Mer, un peu au dessous de Barcelone: le Bésos, Bétulus, qui se jette dans la Méditerranée, au dessus de la même Ville: à l'Orient, le Ter, en Latin Thicis ou Thiceris, qui prend sa source entre le Mont Canigo & le Col de Nuria, coule d'abord du Nord-Est au Sud-Ouest, puis tournant tout-à-coup à l'Orient, passe à Gironne, & se décharge dans la Mer, au dessous de Torroella: le Fluvia, en Latin *Fluvianus* & *Cluvianus*, & un autre petit qui porte aussi le nom de Llobregat.

Les rivières du second ordre, c'est-à-dire, celles qui ne vont pas jusqu'à la Mer, sont, premièrement la Sègre, autrefois Sicoris, la plus grande de toutes les rivières de la Catalogne, qui prend sa source dans la Cerdagne; elle coule du Nord-Est au Sud-Ouest, passe à Puicerda, à Urgel, à Oliana, à Camarasa, où elle reçoit la Noguera Pallarésa, à Balaguer, à Lérida, au dessus de laquelle elle reçoit la Noguera Ripagorçana, & à Aitona, puis se joint à la Cinca, après quoi elles vont se jeter dans l'Ebre près de Méquinença sur les frontières d'Arragon: la Noguera Ripagorçana, *Nocharia Ripacurtiana*, qui fait la séparation entre une partie de la Catalogne & de l'Arragon, coulant du Nord au Sud, & se jette dans la Sègre, au dessus de Lérida; la Noguera Pallarésa, dont le cours est parallèle à l'autre, & qui se jette aussi dans la Sègre près de Camarasa: la Cervéra, qui se jette dans la même rivière, un peu au dessus de Lérida: la Noya, qui tombe dans le Llobregat près de Martorel, & le Corp, qui se perd dans la Cervéra.

Chemin de Valence à Barcelone.

POUR parcourir cette grande Province avec satisfaction & avec ordre, ^{TORTO-} je vai, selon ma méthode ordinaire, suivre les grandes routes. Je re- ^{se.} prendrai donc mon Lecteur aux frontières de la Catalogne, où je l'ai laissé, pour le conduire delà à Barcelone, & lui faire remarquer en passant les beautés des lieux, qui se trouveront sur la route & aux environs. Quand nous serons à Barcelone, nous verrons ce que nous aurons à faire.

TOR-

T O R T O S E.

TORTO-
SE.

LA première Place, que l'on trouve en venant du Royaume de Valence, est Tortose, Ville ancienne, considérable pour sa grandeur, pour sa force, & pour son Evêché.

Silva dit (*) que la Ville de Tortose fut fondée par le Roi Ibère, Espagnol, l'an du Monde 1961, & deux mille ans avant la naissance de Notre Seigneur, & qu'il lui donna le nom d'*Ibéra*, que Scipion changea en celui de *Dertosa*, lorsqu'il en fit une Ville Municipale.

Les Maures se rendirent maîtres de cette Ville en 716, & Don Raymond Béranger, dernier Comte de Barcelone, & Prince d'Arragon, la gagna sur eux le 31 Décembre de l'an 1149. Il emprunta pour faire cette conquête de l'Eglise de Barcelone, cinquante livres d'argent; il fit peupler de nouveau la Ville, & en prit le Titre de Marquis; deux ans après il y remit le Siège Episcopal.

Les Barbares l'assiégèrent derechef; mais les habitans aidés de leurs femmes se défendirent si bien, que les Maures furent contraints de se retirer. On a accordé pour cela aux femmes plusieurs prérogatives, entr'autres qu'elles pussent porter pour devise d'Armes une espèce d'Ordre Militaire, savoir une Hache de couleur cramoisi ou d'écarlate sur un Scapulaire sous le nom de Passetems; &, dans les cérémonies des Noces elles ont le pas sur les hommes, fussent-ils les premiers Magistrats.

La Ville de Tortose est située à quatre lieues des frontières de Valence, à une distance pareille de la Mer, sur la rive gauche de l'Ebre, s'étendant le long de ce Fleuve en partie dans la plaine, & en partie sur une Colline élevée. Elle est grande, divisée en deux parties, la Ville vieille & la Ville neuve; la Ville vieille est la plus grande.

Elles sont toutes deux ceintes d'une bonne muraille, de bastions & de divers autres ouvrages à la moderne, & défendues par un vieux Château bien fortifié, qui est bâti sur la Colline, en façon de Citadelle, placé entre les deux parties de la Ville, & faisant face à la Ville & à l'Ebre. On entre dans cette Ville par un grand pont de bateaux jetté sur l'Ebre, dont la tête est défendue de deux demi-bastions & de quelques autres ouvrages avancés.

Cette Ville fut prise par les François l'An 1649, & reprise sur eux l'année suivante. Tortose étoit anciennement la Capitale des Ilercaons, & s'appelloit Dertosa, comme il paroît par une médaille de l'Empereur Tibère, sur le revers de laquelle on lit ces mots: DERT. ILERGAONIA. Elle est aujourd'hui le siège d'une petite Université, qui appartient aux Frères Prêcheurs, & d'un Evêché Suffragant de Tarragone, qui vaut quatorze mille ducats de revenu: le premier Evêque a été St. Rufus, ou St. Roux.

Elle

(*) Poblac. de España, p. 245.

Elle est embellie d'un grand nombre d'Eglises & de Maisons Religieuses; Torto- on y remarque entr'autres l'Eglise Cathédrale, le Collège Royal des Domi-^{SE.} cains, le Couvent des Carmes, & une porte qui est toute de beau marbre tirant sur le noir.

Tortose est située dans un Pais fertile en grain & en fruits, fécond en carrières & en mines de divers métaux. On y trouve des mines d'argent & de fer; des carrières d'alun, d'albâtre, de très beau jaspe de diverses couleurs, comme de blanc, de rouge, de verd, de violet, & de couleur de rose, des pierres qui ont des veines d'or, & de plâtre. On y fait aussi beaucoup de soie & d'huile, de très beaux ouvrages au tour, & une espèce de porcelaine fort fine.

L'Ebre, qui lave une partie de ses murailles, est fécond en poissons; on y pêche des saumons & des aloses, particulièrement au printems: & comme il est navigable, pouvant porter de gros bâtimens, il ne contribue pas peu à faire fleurir le commerce dans cette Ville.

Voici de quelle manière Michelot dans son Portulan de la Méditerranée (*) décrit l'entrée de cette Rivière, qu'il nomme à la manière des Marins, du nom de la Ville où se fait le commerce maritime.

La Rivière de Tortose, dit-il, est à la fin des Plages du Zoffa. On y peut entrer avec de moyennes Barques & des Tartanes. On reconnoît l'Embouchure de cette Rivière premièrement par les eaux blanches & troubles qui en sortent ensuite par quelques Cabanes de Pêcheurs qui sont sur la droite en entrant, & sur la gauche on voit les Tours des Salines, & celle de St. Jean un peu au loin.

On peut mouiller à l'ouverture de l'Embouchure de cette Rivière à une petite demie lieue de terre, où l'on fera par quatre à cinq brasses d'eau fond de vase môle. Le Vent de Sud-Est donne à plein dans l'Embouchure de la Rivière: la Ville de Tortose est environ six mille dans la Rivière sur la droite.

Environ cinq mille vers le Nord de l'Embouchure de cette Rivière, il y a une grosse Tour ronde, située sur le bord de la Mer: entre la Rivière & cette Tour il y en a deux autres, mais plus petites, qui sont aussi sur le bord de la Mer.

Depuis l'entrée de la Rivière de Tortose jusqu'à la pointe de Salo, la route est le Nord-Est: environ trente-sept milles entre les deux il y a un grand enfoncement & un bas terrain, où l'on voit plusieurs Villes, Villages, & Tours de garde; &, dans la plupart de ces Côtes ils y a des Plages de Sable; mais avançant dans les terres il y a de hautes Montagnes.

Au sortir de Tortose, on remonte un peu vers la source de l'Ebre, on traverse de hautes montagnes fort rudes, l'on voit, en chemin faisant, une grande quantité d'oliviers, & après cinq lieues de marche, on trouve un bon

(*) Pag. 38.

FLIX. bon Bourg nommé Ginestar. Continuant à monter on rencontre une petite Place nommée Mora, & plus haut une autre nommée Flix. Cette dernière est dans une situation fort avantageuse, & bien fortifiée par l'Art & par la Nature, bâtie dans une presqu'île que l'Ebre forme en faisant une grande courbure; tellement que ce Fleuve l'environne de trois côtés, & lui sert de fossé, pouvant être conduit dans ceux qu'on a faits autour de cette Ville; de l'autre côté, où l'Ebre ne l'environne point, elle est couverte par des montagnes, défendue par un Château bâti sur une hauteur, qui la commande, & de toutes parts munie de bonnes murailles, & de quelques fortifications irrégulières.

TIVIÇA. Je reviens à Ginestar. Sortant de ce Bourg on continue à marcher dans les montagnes, & l'on arrive bientôt à une petite Ville nommée Tiviça. Dans la montagne, qui est près de cette Ville, il y a une carrière d'une espèce de pierre d'Onix, qui est à-peu-près de la couleur d'un ongle d'homme, avec des veines qui ressemblent au jaspe & à la sardoine. On descend ensuite la montagne, & l'on vient dans la plaine, où l'on trouve Cambrilla, ou Cambriles, petite Ville fermée de hautes murailles, située sur le rivage de la mer, à deux lieues de Tarragone, à cinq de Ginestar, & à trente-cinq de Valence. Toute la campagne d'alentour est fort fertile & fort agréable; & de cette Ville à Tarragone, on rencontre un beau Pais bien cultivé, des champs, des forêts d'arbres fruitiers, de beaux Bourgs, & quelques Villages.

Avant que de parler de Tarragone, il faut s'arrêter un peu pour faire une course dans la Viguerie de Monblanc, où il y a trois ou quatre petites Places à remarquer, Poblédo, Sivrana, Pradas & Monblanc.

POBLEDO. Poblédo, en Latin *Populetum*, est au Nord-Est de Ginestar, à trois ou quatre lieues de distance, sur une petite rivière, qui va se jeter dans l'Ebre. Il y a là un riche Couvent de l'Ordre de Citeaux, bâti par Alphonse Comte de Barcelone, premier Roi d'Arragon, de ce nom, avec une Eglise dédiée à St. Bernard, où l'on voit une chapelle fort riche, qui étoit la sépulture ordinaire des Rois & des Reines d'Arragon. Ils y sont ensevelis dans des sépultures de marbre. On compte de ce lieu vingt-quatre milles jusqu'à Tarragone, & cinquante jusqu'à Barcelone: on trouve dans son voisinage des minières d'alun & de vitriol.

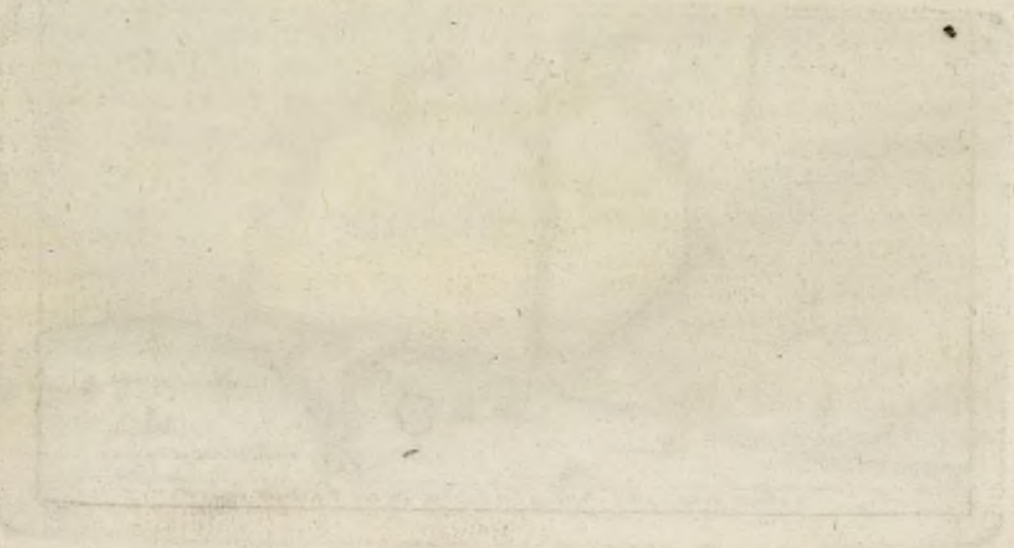
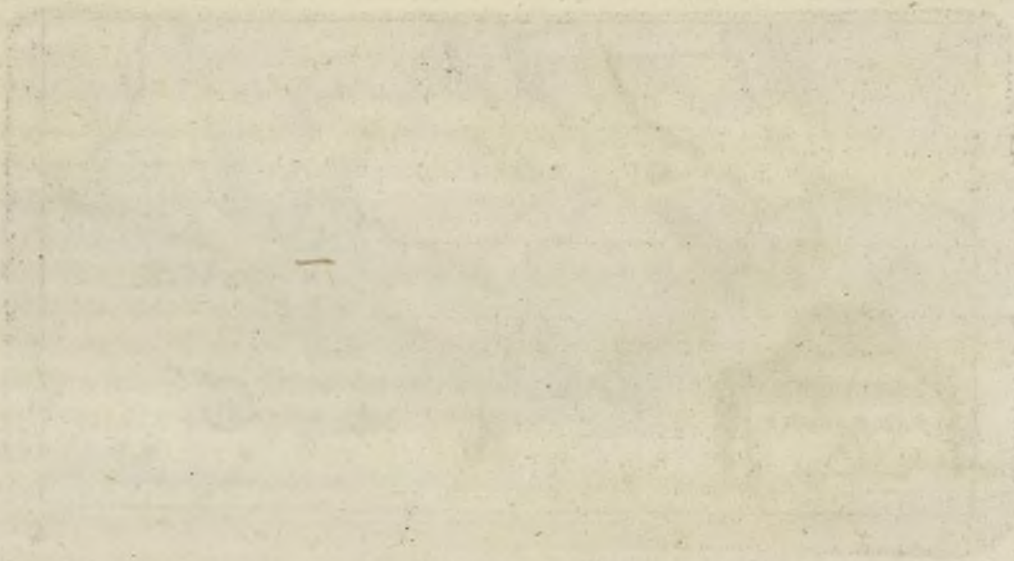
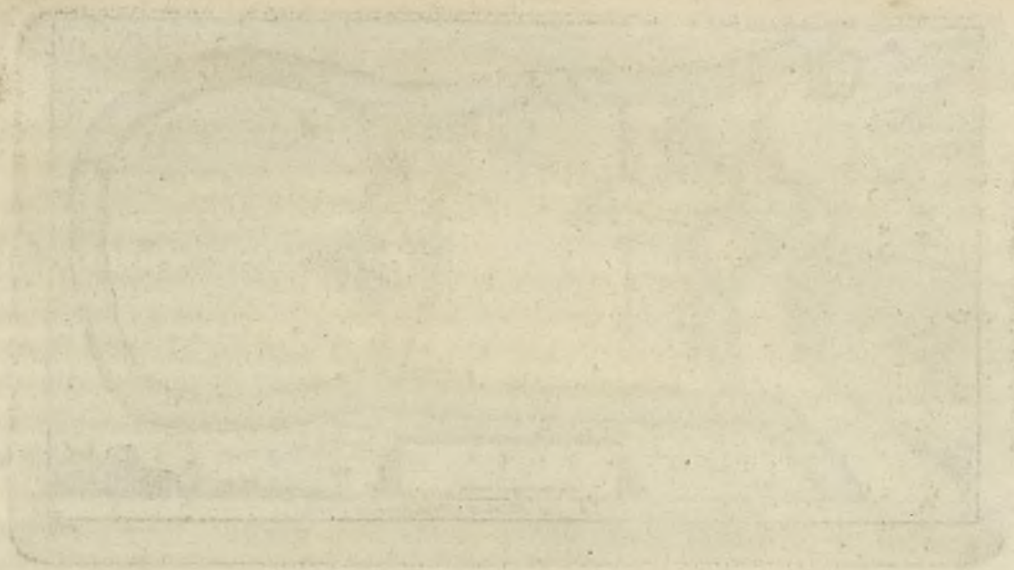
SIVRANA. A l'Orient de Poblédo, sur la même rivière, on voit *Sivrana* Forteresse située dans les montagnes, parmi des rochers, qui en rendent l'accès fort difficile.

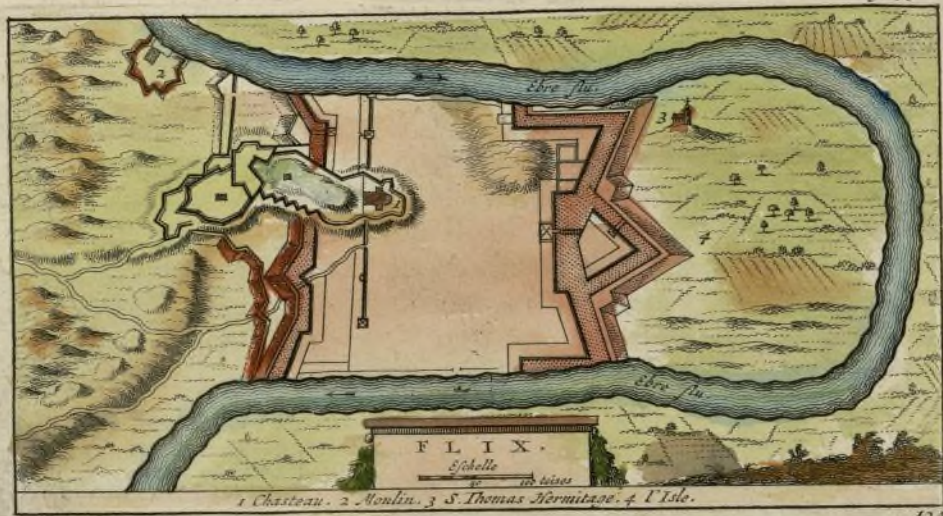
PRADAS. Plus haut au Nord-Est est Pradas, petite Ville Capitale d'une Comté, où tous les ans il se tient une grande foire.

MONBLANC. A l'Orient de Pradas, est Monblanc Ville médiocre, Capitale d'une Viguerie & d'une Comté, située sur la petite rivière de Francoli.

SARREAL. Un peu plus haut que Monblanc, au Nord-Est, on voit Sarreal, petite Ville, où l'on trouve des carrières d'albâtre, si beau, si fin, & si transparent, qu'on en fait des glaces de fenêtre.

III TAR-





125



125



126

TARRAGONE. TARRAGONE.

APRÈS cette digression je reviens à Tarragone, Ville fort illustre & fort-ancienne, qui a conservé son nom & quelque partie de sa grandeur, à travers tant de siècles, jusqu'à notre tems. Elle fut bâtie par les Phéniciens, qui l'appellèrent Tarcon, d'où les Latins ont fait *Tarraco*; les Scipions la réparèrent, & en firent une bonne place d'armes contre les Carthaginois. Elle étoit fort puissante, fort riche, & si considérable, que l'on donna son nom à la troisième & la plus grande partie de l'Espagne, que les Romains appelloient la Tarraconoise.

Ses anciens habitans furent les premiers qui, par une flatterie abominable, s'aviserent de bâtir un Temple à Auguste pendant sa vie même; & comme leurs Envoyés lui eurent dit qu'un palmier avoit cru sur son autel, il paya leur bassesse par une raillerie amère: *Cela fait voir*, leur dit-il, *que vous sacrifiez souvent sur mon autel*. Elle étoit environnée de murailles bâties de gros quartiers de pierre, avec un port garni d'un grand mole, dont on voyoit encore les ruines il n'y a pas longtems.

On découvre dans cette Ville & aux environs, beaucoup de monumens d'antiquité, savoir des médailles, des Inscriptions, & les mazures de quelques bâtimens, qui ont été magnifiques, comme d'un Cirque, où se faisoient des courses de chevaux, dans une place appelée aujourd'hui la Plaza del Fuente, & d'un Théâtre, qui étoit en partie taillé dans le roc, & en partie bâti de gros quartiers de marbre, dans l'endroit, où est à présent l'Eglise de Nuestra Señora del Milagro.

Aujourd'hui Tarragone est dans la même situation, sur une colline, dont la pente s'étend insensiblement jusqu'au rivage de la Mer: son port naturellement n'est pas des meilleurs, & le fond est rempli de rochers qui en défendent l'entrée à de gros bâtimens, mais on l'a mis en bon état, à force de travail. Elle a une bonne enceinte de murailles, qui est un ouvrage des Maures, & est défendue encore par des bastions & d'autres Ouvrages à la moderne, construits par les Espagnols, & garnis de plusieurs pièces de canon, pointées contre la mer, pour empêcher les Corsaires & d'autres ennemis d'en approcher.

Entre la pointe de Saló & la Ville de Tarragone, il y a un enfoncement & une Plage de Sable vers le milieu de laquelle se trouve une petite Rivière & quelques grandes maisons aux environs. La Ville est située à une petite portée de canon de la Mer. Au devant de la Ville il y a quelques Demi-lunes & quelques Redoutes de côté & d'autre, & sur le bord de la Mer on voit une Tour à six côtés pour défendre le mouillage; elle est armée de trois pièces de Canon. Il y a vis-à-vis cette Tour un petit Mole qui s'avance droit dans la Mer environ 70 toises, lequel n'est propre que pour les débarquemens, & pour mettre de moyennes Barques à couvert des Vents d'Est: du côté de l'Ouest de ce Mole il y a quelques maisons de Pêcheurs: on y peut faire de l'eau dans des Jardins qui sont environ 5 à 600 toises vers

Q 2

l'Ouest,

TARRA- l'Ouest, où il y a une petite Rivière avec un Pont, & quelques grandes mai-
GONE. sons au bord de la Mer. On mouille ordinairement vers le Sud-Ouest du Mole, à la petite portée du Canon, par 8 à 9 brasses d'eau, fond de sable fin; mais ce mouillage n'est guère bon, à moins que les Vents ne soient à la terre.

La Ville n'est pas si grande ni si peuplée, qu'elle l'a été dans l'Antiquité. Il y auroit assez d'espace entre ses murailles, pour contenir deux mille maisons, mais l'on n'y en compte guère plus de cinq cens, presque toutes bâties de grosses pierres de taille quarrées. Il s'y fait un grand commerce; & le terroir y produit en abondance du grain, de fort bon vin, de l'huile, & du lin.

L'eau du Francoli, qui lave une partie de ses murailles, a une vertu particulière pour donner un beau lustre au lin qu'on y lave; & l'on y a de très bons paturages, où l'on nourrit beaucoup de troupeaux. Outre tous ces avantages, Tarragone a encore l'honneur d'être le siège d'un Archévêché & d'une Université. L'Archévêché est fort ancien, & ne reconnoit point la Primatie de celui de Tolède.

Il est impossible de pouvoir rapporter une Epoque certaine de l'érection de cette Eglise, car tout ce qui nous reste de plus positif de tous les Monuments de l'Antiquité, c'est qu'en 260, un nommé Fructuosus, qui a été mis dans le Catalogue des Saints, en fut Evêque, & que dans le XI Siècle le Pape Urbain II envoya le Pallium à celui qui la gouvernoit en ce tems-là: ce qui fait voir clairement, que si elle ne conserva pas le caractère Primatial, pour lequel il s'éleva tant de disputes, du moins, depuis ce tems-là elle a joui de celui de Métropolitain.

Quoiqu'il en soit, après qu'elle eut été rétablie par l'expulsion des Maures, qui occupèrent la Catalogne près de 400 ans, Bernard Fort fonda son Chapitre au mois de Novembre de l'année 1154, & Don Raymond Bérenger, Comte de Barcelone, confirma cette fondation.

Ce Chapitre est composé d'onze Dignitaires, qui sont le Grand Archidiacre, l'Archidiacre de Villafau, l'Archidiacre de Saint Laurent, le Sacristain, le Chantre, le Prieur, le Doyen, le Trésorier, l'Infirmier, l'Hospitalier, l'Archidiacre de Saint Fructuoso; de 24 Chanoines, de 24 Prébendiers, & de 69 Bénéficiers. Le Diocèse s'étend sur 197 Paroisses, sur 2 Abbayes, sur 3 Prieurés, & sur 2 Commanderies. L'Archévêque jouit de 20000 Ducats de revenu, & a pour Suffragans les Evêques de Barcelone, de Tortose, de Lérida, de Vich, d'Urgel, de Gironne, d'Elna, & de Solfone.

Il avoit autrefois un grand nombre d'Evêchés dans sa Juridiction, mais à présent il n'y a que ceux de Catalogne, qui reconnoissent son autorité.

L'Université fut fondée l'An 1532 par le Cardinal Caspar Cervantes. L'Eglise Cathédrale, qui porte le nom de S. Thecle, mérite d'être vue, aussi bien que celle de Notre Dame del Milagro, (du Miracle), dont une bonne partie a été construite & ornée des pierres & des marbres, qu'on a tirés

du Théâtre ancien, qui étoit près delà. On trouve dans cette Ville un Ordre de Religieux, que l'on ne voit guère ailleurs. Ils s'appellent les Frères du sang très pur de Christ & de Marie: leur habillement est à-peu-près le même que celui des Capucins. TARRAGONE.

Comme cette Ville est sur une hauteur, on y jouit d'un air pur, & d'une vue charmante: l'on voit d'un côté la Mer, aussi loin que la foiblesse des yeux le peut permettre, & de l'autre on découvre toute la campagne à la ronde, on voit un beau Pais bien fertile, bien cultivé, bien peuplé, & couvert d'un grand nombre de Bourgs & de Villages, tout aussi loin qu'il s'étend à l'Orient, à l'Occident, & au Nord, jusqu'aux montagnes du Comté de Pradas.

Tarragone a l'honneur d'avoir produit Paul Orose Historien Ecclésiastique, assez célèbre; & quand on douterait de cette vérité, l'on pourroit s'en instruire à fonds, dans un gros *Folio* de près de quatre cens pages, qu'un favant Espagnol a fait depuis peu de tems, pour revendiquer cet Auteur en faveur de sa véritable Patrie, contre un Seigneur Portugais, qui a écrit pour prouver qu'Orose étoit natif de Braga.

De Tarragone, tirant à Barcelone on marche le long du rivage de la mer; on voit, en chemin faisant, quelques Tours élevées où l'on fait sentinelle; & à quelque distance de la première, un vieux Château nommé Tamarit, bâti en ce lieu, pour la sûreté de ces côtes, près d'une petite rivière nommée la Caye. TAMARIT.

Il y a un autre Château, qui porte aussi le nom de Tamarit, dans l'Aragon, près des Frontières de la Catalogne, à l'Orient de S. Estevan de Litera, & au Nord-Est de Lérida.

Sur la gauche on a les montagnes, qui sont cultivées, & fertiles en diverses choses, en vin ou en fruits; puis quittant le rivage de la mer, on trouve un chemin un peu plus à la gauche parmi les montagnes, où l'on rencontre quantité de beaux Bourgs, & l'on arrive à Villa-Franca de Panades, belle Ville fermée de murailles, située à quatre bonnes lieues de Tarragone, & la Capitale d'une Viguerie. On croit qu'elle est la *Carthago Vetus* des Anciens. VILLAFRANCA.

Delà on se trouve dans une vallée entre des montagnes; l'on voit un Pais planté de divers arbres fruitiers, de vignes & de champs; & l'on arrive à Martorel, qui n'est qu'à quatre lieues de Villa-Franca. MARTOREL.

Martorel est une petite Ville, située sur le confluent de la Noya & du Llobregat, à quatre lieues de Barcelone, appartenante aux Comtes de Bénévente. On y voit deux ponts sur la rivière, dont l'un a des arcades fort hautes, & paroît être un Ouvrage antique.

De Martorel on continue à marcher quelque tems le long du Llobregat, après quoi on le quitte pour prendre le droit chemin de Barcelone.

Toute cette route est très agréable, parce qu'on y trouve un Pais bien fertile, où croissent toutes sortes de fruits, où l'on voit des champs, des vignes, & de jolies forêts; & si peuplé, que l'on trouve par-tout des maisons,

& quantité de Bourgades & de Villages, à une petite distance les uns des autres. Cette chaîne de montagnes, qui règne le long des côtes, entre Tarragone & Barcelone, s'appelloit anciennement *Scala Annibalis*: les Modernes lui donnent le nom de Côtes de Garaf.

B A R C E L O N E.

BARCELONE.

BARCELONE, en Latin *Barcino*, est une Ville fort ancienne, bâtie, comme l'on croit, par Amilcar Barca, Général des Carthaginois & père d'Annibal, environ 250 ans avant la naissance de Notre Seigneur. Elle est à 41. d. 26'. de Latitude, & d' 1. d. 5'. plus Orientale que l'Observatoire de Paris, selon les Observations Astronomiques.

Barcelone n'étoit pas fort considérable dans l'Antiquité, bien que Capitale des Lalétains: c'étoit une petite Ville carrée, éloignée de la mer de six vingt pas, avec quatre portes aux quatre côtés. Elle fut prise par les Goths du tems du Roi Ataulphe, qui y fut assassiné, & dont le corps y est inhumé.

Les Maures l'enlevèrent aux Goths avec le reste de l'Espagne, & les Espagnols tentèrent souvent de la reprendre sur eux: mais Charlemagne en vint à bout l'An 801.

Aujourd'hui Barcelone est une des plus grandes, des plus riches & des plus belles Villes d'Espagne, située le long du rivage de la mer, d'une forme entre la carrée & l'ovale, & grande à-peu-près comme Naples. Elle est environnée de bonnes murailles de brique, & fortifiée outre cela d'une seconde enceinte de murailles, de douze à quatorze bastions, de quelques Ouvrages à corne, de remparts, & de fossés à fond de cuve. Les remparts sont hauts, larges & spacieux, & l'on y voit les soirs plus de cent carrosses à la promenade.

La Ville est divisée en deux parties, la Vieille & la Neuve: elles sont séparées l'une de l'autre par une enceinte de murailles, & par un large fossé. Les rues de Barcelone sont belles, larges, pavées de grandes pierres & fort propres, étant toujours neteyées par le moyen des égouts, ce qui est rare en Espagne.

Cette Ville est considérable par divers avantages dont elle jouit; elle est la Capitale de la Catalogne, le siège du Viceroy de la Province, honorée d'un Evêché qui vaut douze mille ducats de revenu, d'une Chambre d'Inquisition, & d'une assez belle Université, ornée de plusieurs beaux bâtimens, d'une monnoie, & d'un bon port. On y remarque entr'autres l'Eglise Cathédrale, qui est grande & belle, ornée de deux hautes Tours, l'Eglise de Notre-Dame del Pino, le Palais de l'Evêque, celui de l'Inquisition, & diverses Maisons Religieuses. Outre ces bâtimens sacrés qui sont fort magnifiques, il y en a d'autres qui ne le sont pas moins en leur genre, comme le Palais du Viceroy; l'Arsenal, où il y a de quoi armer quelques mille hommes; la Bourse, où les Marchands s'assemblent; la Terzana, où l'on bâtit les



Le Profil de la Ville et cité de BARCELONNE, Capitale de la Province de Catalogne.

1. Le Mont Juich.
2. Le Bastion double de la Terçanne.
3. S^{te} Marie Madrone.
4. La Terçanne, autrement l'Arsenal.

5. La Porte de la Ramble.
6. S^t François, autrement les Cordeliers.
7. Palais de Cardonne, autrement Palais du Vice Roy.
8. La Merced.

9. N^{ost}re Dame del Pic.
10. Les Grands Carmes.
11. S^t Jusé.
12. L'Inquisition.

A. AMSTERDAM chez FRANÇOIS L'HONORÉ, & FILS.

13. La Seeau, autrement la grande Eglise, où repose le corps de S^{te} Eularie la Patrone de Barcelonne, qui y fut martyrisée.
14. La Gallerie proche le Barreau.
15. Le Barreau autrement la Salle des Cavaliers.

16. S^{te} Marie de la Mer.
17. S^{te} Catherine.
18. La Douanne.
19. La Place d'Armes.

20. La Porte du Molle.
21. N^{ost}re Dame du Mont-Serrat.
22. Le Grand chemin pour aller en France.
23. Le Tanal du Molle.

les galères; & le Palais, où s'assemble la Noblesse du Pais, appelé la Casa ^{BARCELONE.} de la Députation.

Ce dernier est bâti de belles grosses pierres de taille, & orné de colonnes de marbre. Au dessus de l'escalier il y a une fontaine couverte, & une sale magnifique, dont le platfonds est tout doré, avec un beau portique, où l'on peut se promener & s'asseoir. La Sale est ornée des portraits de tous les Comtes de Barcelone. On voit là diverses places publiques fort belles, particulièrement celle de St. Michel, où toutes les plus grandes rues aboutissent.

L'Evêché de Barcelone est Suffragant de Tarragone, & fut fondé vers le troisième Siècle. St. Théodose en fut le premier Evêque. Cette Eglise ruinée par les Maures, fut rétablie en même tems que sa Métropole. Son Chapitre est composé d'onze Dignitaires, qui sont l'Archidiacre Mayor, le Doyen, le Chapitre, le Sacristain, l'Archidiacre de Panades, l'Archidiacre de Ste. Marie de la Mer, l'Archidiacre del Valle, l'Archidiacre de Barcelone, l'Archidiacre de Llobregat, le Souchantre & le Trésorier; de vingt-quatre Chanoines, de douze Prébendiers, & de plusieurs Bénéficiers.

Le Diocèse s'étend sur deux cens six Paroisses, sur deux Abbayes, sur dix Prieurés, & sur trois Commanderies.

Le Port de Barcelone est large, spacieux, profond & fort sûr, défendu d'un côté par un grand mole, revêtu d'un beau quai, de sept cens cinquante pas de long, au bout duquel il y a un fanal, & un petit Fort, où l'on tient garnison: de l'autre, il est à l'abri des vents de l'Ouest, par le moyen du Mont-Jouy, ou Mont-Ivic, qui s'avance dans la Mer, & fait une espèce de Promontoire, au pied duquel on a construit un petit Ouvrage quarré muni de canon.

Ce Mont-Jouy (dont le nom vient selon quelques-uns de *Mons-Jovis*, selon d'autres de *Mons-Judeus*, comme si l'on disoit *Mont-Juif*), est une montagne fort haute, qui s'élève dans le milieu de la plaine tout près de la Ville, au Couchant, & est couverte d'une bonne Forteresse, qu'on y a bâtie pour la défense de Barcelone. On y a une vue fort étendue sur la mer, & d'abord que les sentinelles apperçoivent des Vaisseaux Ennemis, ils arboient un pavillon rouge, pour en avertir ceux de la Ville, & allument autant de feux qu'ils voyent de Vaisseaux. Cette montagne est presque toute de rocher, & l'on y a une carrière inépuisable d'une pierre fort belle & fort dure.

La Ville de Barcelone est fort riche & fort marchande, à cause de la commodité de son port. Il s'y fait de belles verreries, des couteaux fort estimés en Espagne, & des couvertures, que l'on connoît en France sous le nom de Castélognes.

Les habitans sont laborieux, appliqués au travail ou au négoce, fort civils & fort accueillans envers les Etrangers. Les femmes y sont bienfaites, & passent pour aussi belles que les plus belles de l'Espagne. Elles

BARCELONE.

les ont quelque chose de plus vif & de plus animé dans leur conversation, & sont plus dégagées dans leur manière d'agir, que ne le sont les autres Espagnoles. Barcelone a eu ses Comtes particuliers jusqu'à l'An 1162, qu'elle fut unie à l'Arragon, comme je l'ai déjà marqué ailleurs.

L'An 1640 les Catalans ayant secoué le joug de leur Roi, appellèrent les François, qui furent maîtres de cette Ville douze ans durant, & en furent chassés l'An 1652, après avoir soutenu un siège de 15 mois. Dans la guerre commencée en 1689, ils l'assiégèrent, & la prirent l'An 1697, après 56 jours de tranchée ouverte, & la rendirent d'abord après par la paix de Ryswyck. L'année 1705, elle fut assiégée par l'Armée Alliée, par mer & par terre, & prise au nom de Charles III, le 22 d'Octobre, après un siège de trois semaines. Mais enfin les Troupes du Roi Philippe V, secondées par celles du Roi de France reprirent par Capitulation en l'An 1714, le 11 Septembre, cette Place sur les Catalans, après l'avoir tenue bloquée & assiégée depuis le 28 Juillet de l'Année 1713, & avoir perdu beaucoup de monde.

Chemin de Barcelone en Arragon.

QUAND on va de Barcelone en Arragon, l'on repasse par Martorel, & delà les Voyageurs vont d'ordinaire visiter le fameux Monastère de Mont-Serrat. De Martorel on commence à trouver les montagnes, qui s'élèvent toujours plus; on passe à travers quelques Villages, & après deux lieues de chemin, on trouve Esparaguerra, petite Ville, peuplée d'un grand nombre d'ouvriers en laine & en draps. A une lieue delà est

Le MONT-SERRAT.

LE MONT-SERRAT.

LE Mont-Serrat est une montagne de la Catalogne, célèbre pour sa hauteur prodigieuse, mais plus encore à cause d'un lieu de dévotion, qui s'y trouve, le plus fameux de l'Europe, après la Maison de Lorette, & l'Eglise de St. Jaques.

Cette montagne peut avoir environ quatre lieues de tour, & deux de hauteur. Elle s'élève si fort au dessus de toutes les montagnes voisines, que quand on est arrivé sur sa cime, elles paroissent presque être au niveau de la plaine, & l'on découvre non seulement toute la campagne jusqu'à Barcelone, qui en est à sept bonnes lieues, mais aussi bien avant dans la mer, jusqu'aux Isles Baléares, qui en sont à soixante lieues de distance.

Elle est presque toute de rochers escarpés, qui sont pointus & élevés, en manière de dents de scie, ce qui, comme on croit, lui a fait donner le nom de *Mons-Serratus*, *Mont-Serrat*, du mot Latin *Serra*, qui signifie une *Scie*.

C'est

C'est-là que les peuples vont de toutes parts présenter leurs hommages à ^{LE} une Image miraculeuse de la Ste. Vierge, qui y fut découverte dans une ca-^{MONT-}verne par des bergers, qui y païssoient leurs troupeaux l'An 880. Cette mer-^{SERRAT.}veille ayant été publiée, l'Evêque de Barcelone, dans le Diocèse duquel elle étoit, accompagné de son Clergé & d'une foule de monde, vint prendre cette Image pour la transporter ailleurs. Mais elle s'arrêta d'elle-même, & demeura immobile dans l'endroit où l'on a bâti le Couvent. D'abord Guifred dit le Velu, Comte de Barcelone, fit construire à son honneur un Monastère de Religieuses de l'Ordre de S. Benoit, lequel cent dix ans après fut donné à des Religieux du même Ordre.

Il n'y a point de Pèlerin qui allant à St. Jaques, n'aille aussi à Notre-Dame de Mont-Serrat. Quand on y va de Barcelone, on traverse le Llobregat, qui coule au pied de la montagne, roulant du sable rougeâtre, ce qui lui a fait donner le nom de *Rubricatus*; en hiver il est fort gros: mais il n'a qu'un filet d'eau en Eté.

On monte cette montagne par un chemin extrêmement rude, & l'on trouve d'abord une hôtellerie toute seule, pour recevoir les Voyageurs, & à sept ou huit cens pas delà, le Cloître & l'Eglise. Ces deux bâtimens n'en font proprement qu'un, situé dans une esplanade, au pied d'un rocher fort roide, & tout environné de murailles. On voit à l'entrée du Cloître une grande quantité de chaînes, & d'autres choses, apportées par des gens qui vouloient témoigner leur reconnoissance envers la Ste. Image; & un grand nombre de tableaux qui représentent les miracles qu'elle a faits. Au dessus de l'entrée il y a une Apothicairerie entretenue pour la guérison des Religieux & des Pèlerins malades. Delà on va dans la vieille Eglise, où l'on voit pareillement plusieurs tableaux, & deux Tombeaux de marbre avec des Epitaphes.

C'est-là que le Bienheureux St. Ignace Loyola a passé beaucoup de tems, lorsqu'il rouloit dans son esprit le dessein de fonder la puissante & très religieuse Société de Jésus, comme cela paroît par l'Inscription suivante, qu'on lit à l'une des murailles: *B. Ignatus à Lojola hic multâ prece fletuque Deo se Virginique devovit: hic, tanquam armis spiritualibus, sacco se muniens pernoctavit; hinc ad Societatem Jesu fundandam prodiit, Anno 1522.*

Comme le nombre des Pèlerins alloit en croissant, la vieille Eglise se trouva trop petite; Philippe II en fit bâtir une nouvelle, Philippe III l'acheva, & y fit transporter l'An 1599 la Ste. Image, de la vieille Eglise, où elle avoit été sept cens dix ans.

Cette Eglise neuve est très belle, ornée de trois chœurs d'orgues, d'un autel tout doré, qui a coûté trente mille écus. La Ste. Image est sur cet autel, de couleur tirant sur le noir, & tenant un petit Jésus entre ses bras: on la voit à travers un treillis de fer doré, sur lequel on lit l'Inscription suivante: *PHILIPPVS III. REX CATHOLICVS VIRGINI MATRI DICA VLT. ANNO 1609.* Ce qui signifie, *Philippe III, Roi Catholique a dédié cette maison à la Ste. Vierge Mère de Jésus, l'An 1609.*

▲ TOME III.

R

Aux

LE
MONT-
SERRAT.

Aux deux côtés de l'autel paroissent deux Tableaux, dont l'un est le portrait de ce Roi, & l'autre celui de la Reine sa femme. L'Image est éclairée de plus de quatre-vingts dix lampes d'argent. Le thrésor de l'Eglise est très riche; on y montre antr'autres la Couronne de la Ste. Vierge, qu'on estime un million d'or.

Le Couvent est habité par des Religieux de toute Nation, qui avec leurs serviteurs font le nombre d'environ trois cent personnes. Ils n'ont guère plus de quatorze mille écus de revenu fixe, & en dépensent plus de soixante mille: car ils reçoivent tous ceux que la dévotion ou la curiosité conduit en ces lieux, les nourrissent & les logent pendant trois jours gratuitement. On y a du pain, de la chair, du vin, de l'huile, du sel, du vinaigre, & des lits. Mais aussi tous ceux qui y vont, pour peu qu'ils ayent de piété ou d'honnêteté, ne manquent pas d'y laisser des marques effectives de leur reconnaissance.

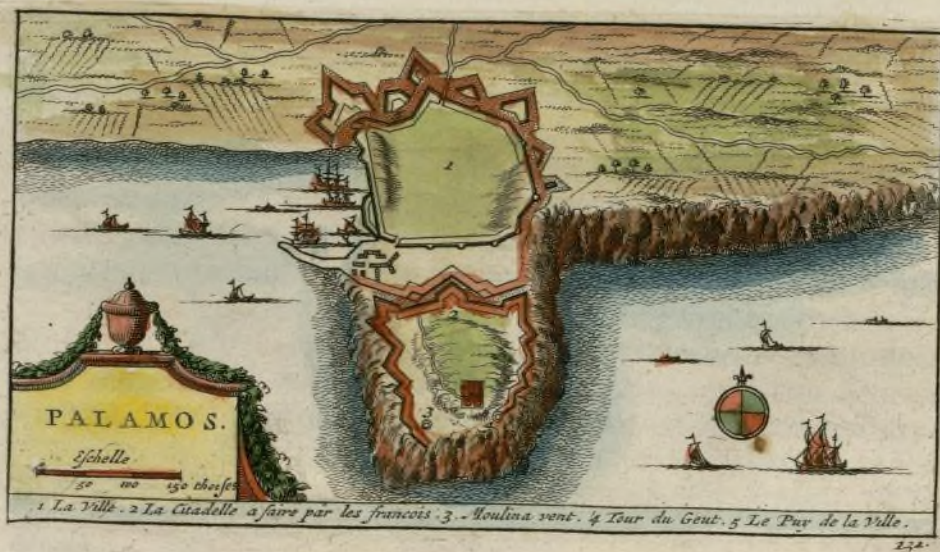
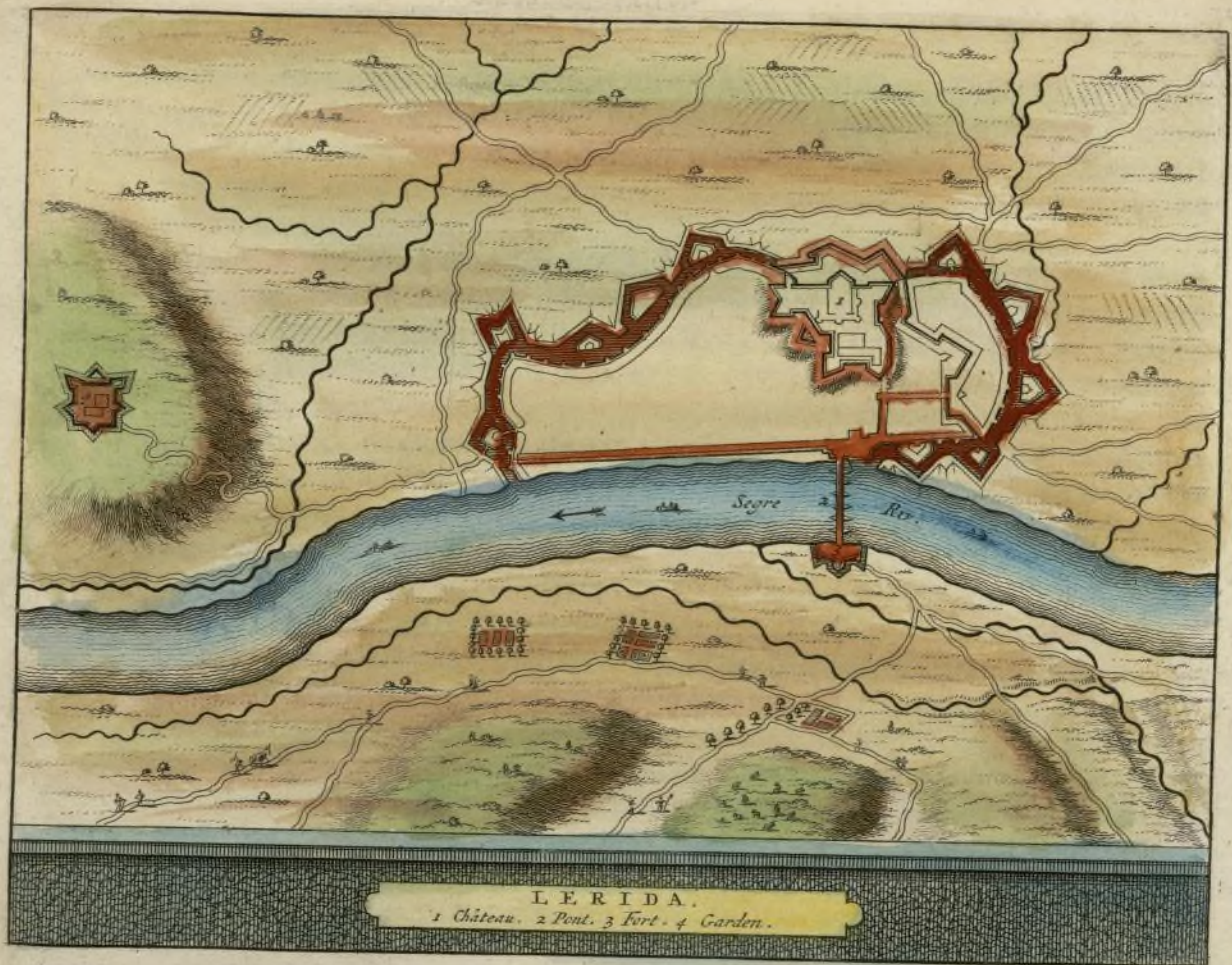
On voit par-ci par-là en divers endroits de la montagne au dessus de l'Eglise, douze ou treize *Celdas de Hermitanos*, Cellules d'Hermites, qui semblent être attachées aux rochers, & où l'on ne peut monter qu'avec des degrés taillés dans le rocher; ce sont d'ordinaire des gens de qualité, qui étant dégoutés du Monde, se retirent dans cette dévote solitude, pour y vivre en repos. Quoique leurs cellules soient sur le roc, desorte qu'il semble qu'on n'y doive rien trouver, cependant on y voit une chapelle, une chambre, un jardin, & un puits creusé dans le roc: le tout fait avec beaucoup de peine & à grands frais. Quelques-uns de ces Hermites ne veulent point voir le monde, mais il y en a d'autres, qui, ne gardant pas une règle si austère, reçoivent visite.

Au dessus du Cloître, il y a un rocher fort panchant, où l'on a planté trois Croix, auprès desquelles on dit Messe tous les jours, pour prier la Ste. Vierge, de ne permettre pas que ce rocher tombe sur son Eglise & sur le Cloître. Ce n'est pas sans sujet qu'on craint ce malheur; car vers le milieu du XVI Siècle il s'en détacha un gros quartier, qui fit beaucoup de ravage, tomba sur l'Infirmierie, la renversa & y tua plusieurs malades.

Du reste cette solitude est tout-à-fait charmante, on y jouit d'une fort belle vue, comme je l'ai déjà dit: il y règne un grand silence, & l'on n'y entend guère autre chose que le ramage des oiseaux, & le doux murmure de quelques petits ruisseaux, qui tombent des rochers.

Sortant de ce lieu l'on continue à monter parmi ces rochers, & quand on est parvenu au sommet, on descend quatre lieues avant que d'arriver à la plaine. On laisse sur la droite Manrésa, en Latin Minorisa, Ville ancienne, plus considérable autrefois, quelle ne l'est aujourd'hui, située au confluent de deux rivières, le Cardonéro & le Llobregat, à dix ou douze lieues de Barcelone. Elle s'appelloit autrefois *Rubricata*, & fut rebâtie au X Siècle par une Comtesse de Barcelone, femme du Comte Raymond Borel.







A trois lieues de la montagne de Mont-Serrat, traversant une campagne bien cultivée, on arrive à Igualada, jolie petite Ville, fermée de murailles, située sur la rivière de Noya. Delà l'on rencontre un País inégal, mais fort fertile & fort peuplé: & l'on passe à travers un Bourg nommé Hostaletes, qui est à quatre lieues d'Igualada.

Deux lieues plus avant on trouve Cervéra, Ville ancienne, Capitale d'une Viguerie, située sur une hauteur, dans la grande route de Barcelone à Sarragosse, au bord d'une rivière de même nom. On voit près de cette Ville les mazures d'un vieux Château qu'on a ruiné, parce qu'il serroit de retraite à des voleurs.

Cervéra a été autrefois, & est encore aujourd'hui, une Ville forte, défendue par sa situation avantageuse, par ses murailles, par ses bons remparts, & par un Château, le tout sur une hauteur.

On conte qu'un Prince Allemand, qui dans le XVI Siècle, alloit en Espagne trouver l'Empereur Charles V, étant arrivé à Cervéra, les habitans furent tellement alarmés de sa venue, craignant qu'il ne leur attirât la famine, que les Magistrats de la Ville l'allèrent trouver, pour les prier fort sérieusement de se retirer, afin qu'il ne fît pas rencherir le pain, le vin & les autres denrées. Il y a une autre Ville du même nom dans la Catalogne, sur le rivage de la mer, aux confins du Roussillon.

A une lieue delà on passe à Tarréga petite Ville, Capitale d'une Viguerie; on laisse sur la droite Agramont, aussi Capitale d'une Viguerie; & à une lieue delà l'on trouve Belpuch, petite Ville, auprès de laquelle il y a un fameux Cloître de Cordeliers, fondé par Raymond de Cardone. A cinq lieues de Belpuch on trouve

L E R I D A.

LERIDA, autrefois Ilerda, est une Ville ancienne, dans le païs des Ilergètes, qui a été célèbre dans l'Antiquité, à cause du grand commerce qui s'y faisoit de poissons salés, & parce qu'elle vit près de ses murailles une sanglante bataille, où Jule César défit Afranius & Pétreius Lieutenans de Pompée.

Si cette Ville se rendit fameuse dans l'Antiquité par la bataille que César y gagna, elle ne l'a pas été moins dans le Siècle passé & au commencement de celui-ci par la vigoureuse défense, qu'elle fit contre les armes du Grand Condé, qui l'ayant assiégé dans les formes, fut obligé de lever le siège; & par son obstination à vouloir soutenir le parti de l'Archiduc, contre celles du Duc d'Orléans qui l'assiégea en 1707, & la prit malgré tous les efforts de la Ligue, qui regardoit cette Place comme le rempart de la Catalogne.

Elle est située sur une Colline dont la pente s'étend insensiblement jusqu'au bord de la Sègre, fortifiée par de bonnes murailles bâties de pierres de taille, passablement grande, & belle, ayant de très beaux bâtimens, & les

LÉRIDA. maisons Bourgeoises construites pour la plupart de pierres de taille. Outre ces avantages, elle est le siège d'un Evêché fort ancien suffragant de Tarragone, comme le sont tous ceux de Catalogne, qui vaut douze mille ducats de rente.

Avant l'invasion des Maures, cette Eglise tenoit son Siège Episcopal à Roda; mais ces Barbares l'ayant détruit, après qu'ils furent chassés de la Catalogne, Don Raymond Béranger Comte de Barcelone le transféra à Lérída en 1146, & nomma pour premier Evêque Guillaume Pérez. Son Chapitre est composé de 6 Dignitaires, qui sont, le Doyen, l'Archidiacre Mayor, l'Archidiacre de Ribagorça, le Chantre, l'Archidiacre de Corron, & l'Archidiacre de Venasque, de 23 Chanoines, de 12 Hebdomadiers, de 20 Prébendiers & de 110 Bénéficiers.

Le Diocèse s'étend sur 212 Paroisses, dont 160 sont en Arragon, & 52 en Catalogne; sur 2 Abbayes, sur 4 Eglises Collégiales qui sont Roda, Monçon, Tamarite & Alcolia.

Lérída est aussi le siège d'une Université, qui fut fondée au commencement du XIV Siècle.

Au dessus de cette Ville, sur le sommet de la montagne, on voit une Citadelle, qui la commande, & au dedans le Palais des anciens Rois d'Arragon. Un peu au dessous est l'Eglise Cathédrale, ornée d'un très beau portique, & le Palais de l'Evêque, d'où l'on découvre toute la Ville, la rivière & la campagne.

Le país est fertile en vin, en grain, en bons fruits, & en huile: la Sègre donne quelques poissons; ainsi rien ne manque aux habitans. Il n'y a qu'une seule incommodité: le voisinage de la rivière y excite de tems en tems des brouillards épais & obscurs, particulièrement en hiver.

L'An 528, il y eut un Concile assemblé dans Lérída. L'An 1238, lorsque Jaques I, Roi d'Arragon assiegea Valence, qui étoit au pouvoir des Maures, il déclara que les premiers, qui l'emporteroient, auroient l'honneur de donner les poids, les mesures & la monnoie de leur Ville, à ceux de Valence; là-dessus ceux de Lérída s'y jetterent les premiers, & prirent la Ville. C'est pourquoi lorsqu'on repeupla Valence, ils y envoyèrent une Colonie, leurs mesures, & leur monnoie, dont on s'y sert encore aujourd'hui; & la Ville de Valence reconnoit celle de Lérída pour sa mère.

A demi-lieue de Lérída, on trouve les montagnes, qui sont le commencement des Pyrénées, & qui séparent l'Arragon de la Catalogne.

AITONA. Au Sud-Ouest de Lérída, on voit la Ville d'Aitona, (Hitona), qui est une des plus considérables & des plus anciennes Baronnies de toute la Principauté de Catalogne. Elle appartient depuis plus de 400 ans à la Maison de Moncade.

Don Pèdre de Moncade, Sénéchal de Catalogne, fils du Sénéchal Don Guillaume Ramond, qui mourut en 1227, & de Donna Constance d'Arragon, fils du Roi Don Pèdre II, en fut le premier Seigneur, & Père de
Don

Don Pédro II, de ce nom, & second Seigneur d'Aitona, & de Don Guil-^{AITONA.}laume Ramond de Moncade, duquel Philadelphie de Muquos, dans son Théâtre des Familles illustres de Sicile, fait descendre la branche Sicilienne, d'où sont sortis les Princes de Paterno & les Ducs de Montalto.

Don Jean de Moncade, fils de Don Gaston Seigneur d'Aitona & de Donna Angélique de Tolca, Viceroy de Sicile & de Catalogne, fut créé Comte d'Aitona, & quelque tems après, un fils qu'il eut de Donna Anne de Cardona sa femme, appelé Don François, fit ériger ce Comté en Marquisat. Ce Don François épousa Donna Lucrèce de Gralça, & en eut Don Gaston II, Marquis d'Aitona & Viceroy de Sardaigne, qui de Donna Cathérine de Moncade, Dame de Callo, & de Taverna son épouse, eut Don François second de ce nom, & troisième Marquis d'Aitona, lequel s'étant marié avec Donna Marie d'Alayon & Castro, en eut un fils appelé Don Guillaume Ramond quatrième Marquis d'Aitona, qui fut marié avec Donna Anne de Silva & Mendoza, fille de Don Diégo de Silva second Marquis d'Orani, & mourut le 17 Mars 1670. Il étoit Grand-père du Marquis d'Aitona nommé Don Guillaume Ramond de Moncade Castro, Portocarrero & Noroña, quatrième Marquis d'Aitona & de la Puebla de Castro, Comte d'Ossona, Vicomte d'Illa de Vas & de Cabrera, Baron de la Lagura, Lleyostera, Callosa, Palma, Ader, Chiva, Castelnau, Beniarcho, Val de Taberna & Aliafarin, Grand d'Espagne, Seigneur de la Maison de Castro, Grand Sénéchal de la Couronne d'Arragon, Maître des Comtes de la Maison & Cour de Sa Majesté Catholique en Catalogne, Gentilhomme de la Chambre, Lieutenant-Général des armées du Roi, & Colonel du Régiment des Gardes Espagnoles. Il est fils de Don François de Moncade troisième de ce nom, & cinquième Marquis d'Aitona, mort en 1674, & de Donna Louise Portocarrero de Ménésès. Il prit alliance avec Donna Marie de Benavides & Arragon, fille de Don François neuvième Comte de Santistivan, dont il y a deux filles.

Ce Marquis d'Aitona a servi le Roi dans ses armées depuis sa plus tendre jeunesse, & a donné dans toutes les occasions des marques d'une valeur héroïque, & d'une grande capacité dans le métier de la guerre. Mais ce qui doit rendre sa mémoire recommandable à la postérité, c'est d'avoir abandonné des revenus immenses en Catalogne & en Arragon, pour ne pas prêter l'obéissance à l'Archiduc, dont les troupes ravagèrent ses Etats, & pillèrent ses maisons. Madame la Marquise d'Aitona son épouse, s'étant trouvée à Madrid au tems de l'invasion de cette Capitale, refusa si obstinément de reconnoître l'Archiduc, qu'elle en fut chassée ignominieusement & reléguée à Tolède; ce qui l'a rendu si recommandable au Roi, que Sa Majesté lui fit l'honneur de la nommer pour aller sur la frontière recevoir la Reine à présent regnante.

D'un autre côté de Lérida au Nord-Est on voit une autre Ville assez considérable, nommée Balaguer, située au bord Septentrional de la Sègre, au BALAPIED d'une haute montagne, sur laquelle il y avoit autrefois une Forteresse. GUER.

CAMARASA. Elle est Capitale d'une Viguerie, & placée dans une campagne extraordinairement fertile.

Une lieue au-dessus de Balaguer on trouve Camarasa, petite Ville qui à un pont sur la Sègre, où elle reçoit la Noguère Paillaresè, avec un Château sur un haut. La Bourgade de Camarasa a été possédée plusieurs Siècles sans aucun titre par la Maison de Luna, & de laquelle elle passa dans celle de los Cabos par le mariage que Donna François de Luna, créée Marquise de Camarasa (fille de Don François Fernandez de Luna, Seigneur de Rula, de Camarasa & de Villa-Féliche, & de Donna Agnès de Mendoza sa seconde femme) contracta avec Don Diégo de los Cobos & Mendoza, Grand Commandeur de Léon, Adélantado perpétuel de Carzoba, Seigneur de Sabiota, Xiména, Rézéna & Torrès, fils de Con François de los Cobos, Grand Commandeur de Léon, Grand Trésorier de Castille, Secrétaire & Conseiller d'Etat, & favori de l'Empereur Charles V, & de Donna Marie de Mendoza, septième Comtesse de Ribadavia sa femme.

C'est d'eux que les autres Marquis de Camarasa descendent, dont la première branche faillit avec Don Diégo de los Cobos, troisième Marquis de Camarasa, mort le 17 Décembre 1645, ne laissant qu'une fille qui se fit Religieuse, & fonda le Couvent des Anges de Grénade.

Ce fut en faveur de ce Don Diégo de los Cobos que le Roi Philippe IV, attacha les honneurs de la Grandesse au Marquisat de Camarasa. Comme il mourut sans enfans, il eut pour Successeurs Don Emanuel de los Cobos, issu de Don Alvare de los Cobos, fils puîné du premier Marquis de Camarasa, lequel succéda à sa Grand-mère Donna Maria de Mendoza au Comté de Ribadavia. Il est bisayeul du Marquis de Camarasa qui s'appelle Don Balthazar Gomez, Manrique de Mendoza, de los Cobos & Luna, cinquième Marquis de Camarasa, neuvième Comte de Castro, de Rica & de Villazopéca, Seigneur d'Astudillo, de Gormas, de Saint Martin de Valvéni, de Belbimbre, de Cordovilla, de Miel, de Villaféliche, de Sabiota, de Xiména, de Rézéna, de Torrès & de Canéa, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, Gentilhomme de la Chambre, ci-devant Général des Galères de Naples, ensuite de celles d'Espagne, & enfin Viceroy d'Arragon. Il est fils de Don Emanuel Gomez, quatrième Marquis de Camarasa, & dixième Comte de Ribadavia, lequel fut inhumainement assassiné en Sardaigne le 21 Juillet 1668, pendant qu'il en étoit Viceroy, & de Donna Isabelle Portocarréro & Luna, fille du troisième Comte de Montijo sa seconde femme, laquelle mourut Cameréra Mayor de la Reine Marie-Anne d'Autriche, le 20 Juillet 1694, & petit-fils de Don Diégo Sarmiento de Mendoza, neuvième Comte de Ribadavia & de Donna Isabelle Maurique, huitième Comtesse de Castro & de Villazopéca.

Chemin de Barcelone en France.

ALLANT de Barcelone en France, on passe à Moncada, petite Ville MONCA- située à deux lieues delà, près de la rivière de Bésos, & qui a été autrefois une Forteresse importante.

On laisse à la droite deux petites Villes, situées sur le rivage de la mer, Badelone à une lieue de Barcelone, défendue par une bonne Forteresse: puis Mataro, où l'on fait de très belles verreries: & plus haut Pinéda, près de l'embouchure du Tordéra.

De Moncada, on passe à la Rocca, qui en est à deux lieues; delà passant par Linas, & par S. Saloni, on fait six lieues de chemin, & l'on arrive à Ostalric, petite Ville située sur la rivière de Tordéra, à cinq lieues de Gironne.

On laisse sur la gauche la Ville de Vic, nommée anciennement *Aufonia*, VIC. qui s'est signalée dans la dernière guerre, par son zèle pour Charles III, étant la première place de la Catalogne, dont les habitans se soient déclarés pour lui. Elle étoit autrefois Capitale des Aufétains, & beaucoup plus puissante & plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Elle fut ruinée au IX Siècle, & rebâtie bientôt après, & on lui donna le nom de Vic, *Vicus*, mot Latin qui signifie un Village, parce qu'elle ne paroïssoit que comme un Village, au prix de ce qu'elle avoit été auparavant.

Elle est située sur une petite rivière, qui se jette dans le Ter, dans une plaine extrêmement fertile. On y voit quelques beaux bâtimens, comme l'Eglise Cathédrale, qui est ornée d'un fort beau portique, soutenu de Colomnes de grosses pierres de taille; & la place du marché, qui est grande & spacieuse.

Vic est honorée d'un ancien Evêché, qui vaut six mille ducats de revenu. Au Couchant de Vic est Centellas, petite Ville située dans une Vallée profonde.

Entre Vic & les côtes de la mer, s'élève une montagne fort haute, nommée le Mont-Séni, (*Mons-Signi*), féconde en simples ou herbes médicinales, & en pierres rares & précieuses. On y trouve du cristal, & sur-tout une espèce d'améthyste de couleur violette, très rare, entrecoupée de veines rouges fort brillantes.

D'autre côté on laisse sur la droite quelques Villes, qui sont sur le rivage de la mer, comme Blanes, anciennement *Blanda*, située vers l'embouchure du Tordéra, sur le bord Septentrional de cette rivière; Tossa, qui donne son nom à un Cap que les Anciens appelloient *Lunarium Promontorium*; & plus haut, Palamos.

Cette dernière est une petite Ville, mais extrêmement forte, située au fond d'une baie, qui fait un bon port, où les vaisseaux sont à l'abri de tous les vents, à la réserve de ceux du Sud-Ouest.

Elle est bâtie en partie dans la plaine, & en partie le long d'une Colline fort

PALA-
MOS.

fort roide, qui avance dans la mer, & dont les bords sont fort élevés & fort droits. On l'a mise en état de défense avec une muraille revêtue de bonnes fortifications: au dessus de la Colline, à l'endroit qui est le plus avancé sur la mer, on a détruit un Couvent de Religieux Augustins, pour y construire une Citadelle; & la nécessité de faire une résistance vigoureuse à des ennemis, a fait qu'on y a encore commencé d'autres ouvrages.

La Pointe de Palamos (*) est environ neuf à dix milles au Nord-Est de la pointe de Saint Philiou: entre ces deux Pointes il y a une grande Ance, bordée d'une Plage de sable. Du côté de l'Est de cette Ance, sur le bord de la Mer, est la Ville de Palamos. Elle a un Mole avancé vers l'Ouest environ 80 toises, & le long duquel on peut mettre sept à huit Galères, pourvu qu'elles retirent leurs rames en dedans, qu'elles observent de mettre la poupe vers le Mole, la proue à la plage, & qu'elles s'amarrent à quatre amarres.

Il y a dans le Mole deux ou trois brasses d'eau fond d'herbe vaseux. Il faut avoir soin de se bien amarrer du côté du Nord-Ouest, quoique ce vent vienne de terre; car comme il passe entre deux Montagnes, il est très violent, & les gens du Pais assurent que les bâtimens n'y font naufrage que par ce vent. Les vents du large depuis le Sud-Ouest, jusqu'à l'Est-Sud-Est donnent dans la Plage de Palamos. Sur la pointe du Nord-Est de Palamos, qui s'avance un peu en Mer, on voit les ruines d'une Forteresse, qui fut démolie après qu'elle eut été prise par l'Armée du Roi, & sur l'extrémité de la pointe il y a un Moulin à vent qui sert de reconnoissance.

Tout proche de cette pointe il y a deux Ecueils, entre lesquels & la Terre on ne peut passer qu'avec des batteaux. Lorsqu'on vient du côté de l'Est, & qu'on veut aller mouiller dans le Mole de Palamos, il ne faut pas s'approcher de la Côte, depuis cette pointe jusqu'à la tête du Mole, à cause de plusieurs rochers qui y sont, tant hors de l'eau que sous l'eau.

Il y a de plus au bout de la pointe vers le Sud-Ouest une Roche sous l'eau, à demi-longueur de sable; mais il ne faut pas pour cela s'en écarter plus d'une portée de fusil, à cause d'un autre danger dont nous allons parler. On fait de l'eau hors de la Ville à une Fontaine qui est proche d'un Village, dans une plaine à la petite portée du canon de la Ville. La Latitude est de 41. d. 48. & la variation de 5 à 6. d. vers le Nord-Ouest.

Environ à la portée du canon au Sud-Sud-Ouest du Moulin, qui est sur la pointe du Nord-Est de Palamos, il y a sous l'eau une Roche fort dangereuse, & sur laquelle il n'y a que huit pieds d'eau. Elle a fort peu d'étendue, ayant tout à l'entour 12, 15, & 20 brasses d'eau. Lorsqu'on est sur le haut de cette Roche, le Moulin dont il vient d'être parlé, reste au Nord-Nord-Est pour une marque; & pour l'autre il faut voir une maison, qui est sur une petite éminence, presque au milieu de la plage, entre deux rochers noirs,

(*) Michelot, *Portulan de la Mer Méditerranée*, p. 45.





noirs, qui sont sur le bord de la Plage, & il faut que ces rochers restent au PALA-
Nord-Ouest. On peut mouiller avec des Vaisseaux par tout le milieu de MOS.
l'Ance de Palamos; mais le meilleur mouillage est du côté de l'Ouest, vis-
à-vis de la Tour qui est sur la pointe. On pourroit mouiller aussi avec des
Galères dans la Plage de la Valda pour les Vents d'Ouest & Sud-Ouest; mais
tous ces mouillages ne sont bons que lorsqu'on est obligé de relâcher, &
dans ce cas il faut bien prendre garde de ne se point laisser surprendre aux
vents qui sont traversiers de la Côte.

Tout proche de la pointe du Moulin de Palamos, du côté de l'Est, il y
a une grosse pointe ronde qu'on appelle le CAPYROS, & du côté de l'Est
se trouve une petite Ance & Plage de sable où l'on peut mouiller avec
des Galères pour les vents de Sud-Ouest, Ouest & Nord-Ouest. On
y est par huit à neuf brasses d'eau de sable vaseux: quelques Galères
peuvent porter une amarre du côté de cette pointe. On peut mouiller
par toute cette Plage suivant les vents qu'il fait. Sur une pointe basse qui
est sur la droite de cette Plage il y a quelques maisons.

Environ quatre milles à l'Est quart de Nord-Est de la pointe de Palamos,
sont quelques Ecueils hors de l'eau, qu'on appelle Fornigues, éloignés de
la Côte d'environ une petite portée de canon. On peut passer à terre des
Fornigues avec des Galères sans nulle crainte, y ayant cinq à six brasses d'eau
dans ce passage; mais il faut ranger les écueils de plus près que la Côte à cau-
se de quelques autres Rochers qui sont à fleur d'eau du côté de la Terre, où
est aussi une basse pointe qui s'avance sous l'eau. Si on veut passer en de-
hors des Fornigues il faut s'en éloigner à discrétion, d'autant qu'il y a quel-
ques Rochers sous l'eau à plus d'un fable & demi au large.

G I R O N N E.

GIRONNE est une Ville ancienne connue autrefois sous le nom de *Ge-* GIRON-
runda, médiocrement grande, de figure triangulaire, ayant une gran- NE.
de rue, qui la traverse dans toute sa longueur. Elle est située sur une Col-
line, au bord d'une petite rivière nommée Onhar, anciennement *Onda*, qui
se jette tout près delà dans le Ter; & ces deux rivières mêlant leurs eaux,
servent de fossés à la Ville, qui est assez bien fortifiée.

Gironne a eu l'honneur de voir un Concile célèbre dans son enceinte l'An
517. Elle est le siège d'un Evêché & d'une petite Université. L'Eglise Ca-
thédrale, dédiée à Notre-Dame, est belle & richement ornée. Le Grand-
Autel est tout éclatant d'or & de pierreries; & l'Image de la Notre-Dame
est d'argent massif.

Quoique cette Ville ne soit pas grande, cependant le commerce y est
florissant, & l'on y voit un grand nombre de marchands & d'artisans.
Elle a toujours été si considérée, que dans le tems des Rois d'Arra-
gon, leurs aînés prenoient le titre de Comites & puis de Princes de Gi-
ronne.

TOME III.

S

Elle

GIRON-
NE.

Elle est Capitale d'une Viguerie de fort grande étendue, qui passe pour le quartier le plus fertile de la Catalogne, & qui comprend quantité de belles Villes dont les plus considérables sont Ampurias & Rosès.

L'Eglise de Gironne fut fondée en 247, & Saint Narcisse fut fait son premier Evêque, selon la plus commune opinion, quoiqu'il y ait des Historiens qui établissent l'Epoque de sa fondation du tems des Apôtres, mais sans aucun fondement. Son Chapitre est composé de 8 Dignitaires, qui sont l'Archidiacre Mayor, qu'on appelle Archidiacre de Gironne, l'Archidiacre de Bésalu, l'Archidiacre de Silva, l'Archidiacre d'Ampudia, l'Abbé de Saint-Filiu, le Doyen, le Sacristain & le Chantre, de 36 Chanoines & de 76 Bénéficiers. Le Diocèse s'étend sur 339 Paroisses, sur 12 Abbayes & sur 4 Prieurés.

A M P U R I A S.

AMPUR-
RIAS.

AMPURIAS est une Ville & un Port de mer, à l'Embouchure du *Fluvia*, sur la rive Méridionale de cette rivière, située à vingt lieues de Barcelone, à six de Gironne, & à trois de Rosès, dans le Pais des anciens Indigétains. Elle a été beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Avant que les Romains entraissent en Espagne, Ampurias étoit composée de deux Villes, séparées l'une de l'autre par une bonne muraille. L'une, bâtie par des Marseillois, ou du moins par des Grecs venus de Phocée comme eux, étoit au bord de la mer, & avoir environ quatre cens pas d'étendue; l'autre, qui étoit joignant celle-là, un peu plus avant dans la terre, étoit habitée par des naturels du Pais, & fermée d'une muraille de trois cens pas. Ces deux nations conservoient chacune leur langue & leurs manières de vivre, & n'avoient de commerce ensemble, que comme de Turc à Maure.

Les Grecs n'avoient qu'une porte du côté de terre, où l'on faisoit perpétuellement une garde exacte: de jour c'étoit le Magistrat, & de nuit la troisième partie des habitans: on ne permettoit à aucun Espagnol d'entrer dans la Ville par cette porte, mais si quelqu'un d'eux y vouloit aller pour trafiquer, on le faisoit venir du côté de la mer, par le port. Ils se maintinrent de cette manière contre les Espagnols, pendant quelques Siècles. Enfin Jules César ayant entièrement défait le parti de Pompée en Espagne, bâtit à Ampurias une troisième Ville, pour être une Colonie de Citoyens Romains, & quelque tems après ceux-ci ayant donné le droit de Bourgeoisie Romaine aux Espagnols, & puis aux Grecs, ces trois peuples n'en firent plus qu'un, qui prit la langue & les manières des Romains.

Ce fut alors qu'on bâtit un Temple à l'honneur de la Diane d'Ephèse, & qu'on érigea une Colonne avec cette Inscription, où l'on a conservé la mémoire de cet événement:

EMPORITANI. POPVLI. GRÆCI.
 HOC. TEMPLVM. SVB. NOMINE. DIA-
 NAE. EPHESIAE. EO
 SÆCVLO. CONDIDERE. QVO
 NEC. RELICTA. GRÆCORVM
 LINGVA. NEC. IDIOMATE
 PATRIAE. IBERAE. RECEPTO
 IN. MORES. IN. LINGVAM
 IN. IVRA. IN. DITIONEM
 CESSERE. ROMANAM
 M. CETHGO
 ET. L. APRONIO. COSS..

AMPU-
 RIAS.

Les Grecs avoient donné à cette Ville le nom d'Empurias, ou Emporion, ce qui en leur Langue signifie une Place marchande; & par une légère corruption de ce nom, l'on a dit Ampurias.

Cette Ville a été souvent ruinée, c'est pourquoi elle n'est plus ce qu'elle a été. On croit qu'on en a autrefois transporté une partie un peu plus haut vers le Nord, à l'embouchure du petit Llobregat, & qu'on en a bâti cette Ville, qui porte le nom de Castello d'Ampurias, située près d'un grand & beau Lac, fermée de hautes murailles, & ornée d'une belle Eglise.

Le territoire d'Ampurias s'appelle Ampourdán, *Emporitanus ager*; il ne faut pas le confondre avec le Lampourdán, ou Lapourdán, *Lapurdenfis ager*, qu'on appelle autrement le País de Labourd, & qui est le territoire de Bayonne dans la Biscaye Française. Le País autour d'Ampurias est stérile & ne rapporte pas grand chose: on y voit de grandes Bruières, où croissent force joncs, delà vient le nom de Jonquiére, *Juncareus Campus*, & dans quelques endroits il se trouve du lin & de l'esparte.

Ampurias étoit autrefois honorée d'un Evêché, mais elle le perdit lorsqu'elle fut ruinée, & cette Prélatrice fut transportée à Gironne, qui l'a conservée.

R O S E S.

PLUS avant au Septentrion est Rosés, Ville forte avec un bon port de Rosés. Mer, située au fond d'une Baie, au Couchant du Cap de Cruz. Elle a été bâtie des ruines d'une ancienne Ville, nommée *Rhoda* ou *Rhodopolis*, située au Cap de Cruz, & construite, comme l'on croit, par des Grecs venus de Rhode, qui lui donnèrent le nom de leur première patrie.

Cette Ville ayant été détruite, fut transportée au Couchant, à l'endroit où est aujourd'hui Rosés. On a eu soin de la bien fortifier, & d'en faire une Ville de défense; elle est la seule Ville de la Catalogne, qui ait été toujours dans le parti de Philippe V. Elle est défendue par un Fort quarré, qui porte le nom de la Trinité, bâti à l'Orient de la Ville, sur une hauteur au ri-

S 2

vage

ROSES. vage de la Mer, & qui sert à défendre aux ennemis l'approche du Port & de la Baie.

Après cette digression je reprends le chemin de Gironne en France. On laisse sur la gauche Bagnolas ou Balnéol, anciennement *Aqua Votonis*, dans le Territoire de laquelle il y a une fontaine, qui fait paroître de couleur d'or tout ce qu'on y jette: l'on passe à Bascara, petite Ville à trois lieues de Gironne, située sur le Fluvia.

FIGUIERE. A deux lieues delà l'on trouve Figuière, ou Figüera, petite Ville, qui étoit autrefois munie d'une bonne Forteresse. Vers le milieu du XIII^e Siècle elle fut rasée & brûlée avec sa Forteresse par le Comte d'Ampurias, dans la guerre de ce Seigneur contre Jaques I, Roi d'Arragon. A trois lieues de Figuière on rencontre Jonquièrre, Juncaria, petite Ville située au pied des Pyrénées, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été autrefois.

Delà jusqu'à Pertus, qui est la première Place du Roussillon, l'on compte une lieue. La montagne est extrêmement roide dans ce quartier-là, & l'on n'y trouve qu'un chemin fort rude, à travers des défilés étroits, & fort aisés à défendre contre une Armée ennemie.

Villes le long des Pyrénées.

COMME le Roussillon est à la France depuis la paix des Pyrénées, je m'arrête à l'entrée de cette Province, & je tourne à la gauche, pour parcourir les Villes de la Catalogne, qui nous restent à voir le long des Pyrénées & dans les environs.

Côtoyant les frontières du Roussillon l'on arrive à Camprédon, jolie Ville, Capitale d'une Viguerie, située sur une hauteur au bord du Ter, un peu au dessous de la source de cette rivière. Elle est assez bien fortifiée, & défendue par une Citadelle, qui est au milieu de la Ville. Les François la prirent dans la guerre, l'An 1689, après cinq jours de tranchée ouverte.

AULOT. A l'extrémité de la même Viguerie, au Sud-Est, on voit Aulot, Ville peu considérable, située sur le Fluvia, dans le Territoire de laquelle il y a douze merveilleuses fontaines d'air, qui exhalent incessamment un petit vent, chaud en Hiver, & froid en Été; mais si froid qu'on ne sauroit le supporter: les habitans s'en servent agréablement pour rafraichir en Été leur vin & leur eau. Au Nord de Camprédon, tirant au Couchant, s'élève une haute montagne, nommée Nuria, dans laquelle on trouve du cristal. Au midi de Camprédon, on voit Ripol, Rivipullum, petite Ville située au confluent du Fréféro & du Ter, remarquable pour une belle Abbaye, qu'on y voit de l'Ordre de St. Benoît, où étoit autrefois la sépulture des Comtes de Barcelone.

CERDAGNE. Sortant de la Viguerie de Camprédon, on passe dans le Comté de Cerdagne, & côtoyant la Cerdagne Française, on arrive à Puicerdà, ou Puigcerda, Capitale du Comté.

La

La Cerdagne, *Cerretania*, a pris son nom des anciens Cérétains, peuples ^{CERETANE.} qui habitoient dans ce quartier des Pyrénées. Il nous en est resté un beau monument antique, déterré dans les Pyrénées, avec l'Inscription suivante, où l'on apprend que ces peuples avoient bâti un Temple de la Victoire à l'honneur de l'Empereur Auguste:

AVGVSTO
TERRA. MARIQVE. VICTORI
ELIMINATIS. SACERDOTIB.
BONAE DEAE.
ET. COLLEGIO
VII. EPVLONVM
COMMVNI. POP. SENTENTIA
EXCLVSO.
CERETANI TEMPLVM
VICTORIAE. AVG. D. D.

L'exemple des Cérétains nous fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on quitte les Dieux morts & antiques, pour donner tous ses hommages aux nouveaux & aux vivans.

P U I C E R D A.

PUICERDA, *Puteus* ou *Podius Ceretanus*, est une grande Ville de forme ^{PUICERDA.} approchante de la quarrée, située entre le Carol & la Sègre, dans une belle plaine, au pied des montagnes; fermée de bonnes murailles, très bien fortifiée à la moderne, avec un chemin couvert revêtu, & habitée par des gens, qui sont de forts & de vaillans hommes. On y fait encore au dehors quelques Ouvrages avancés, l'un à corne & l'autre à couronne, pour la mettre en meilleur état de défense.

On trouve dans la Sègre, & dans plusieurs étangs qu'elle fait, des Truites d'un gout excellent, & d'une couleur particulière, le dos jaunâtre parsemé de petites marques rouges, comme des étoiles.

Le terroir est fertile en fruits; la chasse y est abondante, & l'on y prend des Perdrix blanches fort délicates: on y voit plusieurs herbes médicinales, quelques carrières de Jaspe de diverses couleurs, & deux Fontaines aussi médicinales, l'une froide & l'autre chaude.

A l'Orient de Puicerda on voit Llivia, Ville ancienne, située sur la Sègre, un peu au dessous de la source de cette rivière, aux frontières de la Cerdagne Françoisé. On la connoissoit anciennement sous le nom de *Julia Libyca*. Jule César lui donna ce nom lorsqu'il la répara, & qu'il y conduisit une Colonie de Citoyens Latins. Elle est petite aujourd'hui, mais assez bien fortifiée, & défendue par une Citadelle.

U R G E L.

URGEL.

DE Puicerda descendant la rivière de la Sègre, on trouve Urgel, Ville ancienne, située au bord Septentrional de cette rivière, dans une plaine très fertile en grains, & au milieu de montagnes fort hautes, plantées de vignes.

Elle est honorée d'un Evêché, qui vaut neuf mille ducats de revenu. Félix, un des anciens Evêques, troubla l'Eglise, sous l'Empire de Charlemagne, par une hérésie, au sujet de la Personne du Fils de Dieu.

Villes qui sont au milieu de la Province.

TREMPE.

SORTANT de la Viguerie de Puicerda, l'on entre dans celle de Lérida, la plus grande de toutes, qui s'étend le long des frontières d'Arragon, embrassant celle de Balaguer, qui s'y trouve enclavée. On voit la Noguera Pallarésa, située sur la rivière du même nom, Capitale d'un grand Marquisat, & honorée autrefois d'un Evêché. Le Marquisat de Noguera comprend plusieurs petites Places, entr'autres la Ville de Tremp, située près de la Capitale, au bord de la même rivière, & remarquable par la grande quantité de Noblesse qui s'y trouve: car bien qu'elle ait à peine deux cens feux, il y demeure plus de vingt Maisons nobles, qui possèdent des terres Seigneuriales. Delà tournant à l'Orient, on passe dans la Viguerie de Cervera, où l'on voit deux belles Villes, Solsona & Cardona.

S O L S O N A.

SOLSONA.

SOLSONA, Celsona, Ville ancienne, connue autrefois sous le nom de *Calea*, est située sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord du Cardonéro: elle a eu autrefois une Citadelle extrêmement forte, située au dessus de la Ville. Elle a souvent été ruinée, & s'est toujours relevée de ses ruines. Philippe II en fit le siège d'un Evêché, avec quatre mille ducats de revenu. Don Louis de Sans en fut fait premier Evêque. Son Chapitre est composé de 3 Dignitaires, qui sont un Doyen, un Archidiaque, & un Trésorier, de 12 Chanoines, de 12 Prébendiers & de 40 Chapevains. Le Diocèse ne s'étend que sur 15 Paroisses.

C A R D O N A.

CARDONA.

UN peu au dessous de Solsona, est Cardona, jolie Ville, Capitale d'un Duché, située sur une hauteur au bord du Cardonéro: elle est assez bien fortifiée, mais ce qui la rend le plus remarquable, est une montagne de sel, vrai miracle de la Nature, qui se trouve dans son voisinage.

Cette montagne est une carrière inépuisable de sel, où il en renait toujours de nouveau, à mesure qu'on en tire. Ce sel est de toute sorte de couleurs:

leurs: il y en a qui est blanc comme la neige, d'autre de couleur incarnate: ^{CARDONA.} il y en a d'orangé, de violet, de vert, de bleu, & de diverses autres couleurs. ^{NA.} qui se perdent toutes, quand on le lave. Ce qu'il y a de plus merveilleux, à mon gré, c'est que cette montagne a été connue dans l'Antiquité; quelques Ecrivains en ont parlé, il y a près de deux mille ans. Cependant elle est toujours la même, toujours inépuisable, & rapporte quarante mille ducats par an au Duc de Cardona. Lorsque le Soleil jette ses rayons sur cette montagne, il ne se peut rien voir de plus brillant: on diroit qu'elle est toute composée de pierreries, & bien que d'ordinaire tous les lieux, où il vient du sel, soient stériles, cependant cette montagne produit des pins fort hauts, & est plantée de vignes fertiles & excellentes.

La Ville de Cardona est fameuse par sa révolte contre Philippe V, par la vigoureuse résistance qu'elle fit, & pour avoir donné le nom à une des plus illustres & des plus anciennes familles d'Espagne. C'est ce que le Lecteur n'aura pas de peine à croire, puisqu'elle compte plus de 20 Vicomtes avant Hugues, second de ce nom.

Folch de Cardona que le Roi Don Pedro IV d'Arragon créa Comte de Cardona en 1375, fut père de Don Jean Raymond, d'Hugues & d'Antoine Folch de Cardona. C'est de ce dernier que sont issus les Comtes de Golifano en Sicile, dont la lignée est éteinte. Hugues fut fait Baron de Belpuech en Catalogne, & c'est de lui que descendent les Ducs de Soma, Sella & Baena. Jean Ramond, second Comte de Cardona, Grand Connétable du Royaume d'Arragon, fut bifayenl de Don Jean Ramond Folch, troisième de ce nom, & cinquième Comte de Cardona, en faveur duquel les Rois Catholiques Don Ferdinand & Donna Isabelle érigerent le Comté de Cardona en Duché.

Ce Jean Ramond étant mort en 1513, Don Ferdinand Folch de Cardona son fils lui succéda; mais étant mort en 1543 sans enfans mâles, Donna Jeanne Folch de Cardona sa fille aînée lui succéda, & porta tant de grands Etats dans la Maisons Royale d'Arragon par le mariage qu'elle contracta avec Don Alphonse d'Arragon, second Duc de Ségorbe & Comte d'Ampurias. Don François d'Arragon & Cardona leur fils, fut quatrième Duc de Cardona & troisième de Ségorbe, & comme il mourut sans enfans, Donna Jeanne l'aînée de ses sœurs vivantes fut mariée avec Don Diégo Fernandez de Cordoue, surnommé l'Africain, troisième Marquis de Camares; desorte que par ce mariage les Duchés de Cardona & de Ségorbe, les Comtés de Prades & d'Ampurias, avec le Marquisat Pallas passèrent dans la Maison de Cordoue, qui est une des plus illustres & des plus anciennes d'Espagne.

Mais tous ces Etats-là n'y demeurèrent pas, non plus que dans les familles précédentes; car par un effet de cette vicissitude qui fait qu'il n'y a rien de stable dans l'ordre de la nature, ils retombèrent en quenouille, d'autant que Don Louis d'Arragon de Cordoue & Cardonne, fils du petit-fils du Marquis de Camares dont nous venons de parler & de la Duchesse Donna Jean-

CARDO-
NA. Jeanne, mourut sans enfans mâles. Ce n'est pas qu'il n'en eût eu plusieurs de Donna Marie-Anne de Sandoval & Roxas, héritière de la riche Maison de Lerma, sa première femme, & de Donna Marie de Bénavides avec laquelle il s'étoit remarié en secondes nocces; mais Don Henri & Don François Comtes d'Ampurias, & Don Ambroise quatrième Duc de Lerma qu'il avoit eu de sa première femme, moururent avant lui, & Don Joachin né du second lit ne lui survêcut qu'environ deux mois, desorte que sa fille aînée du premier mariage devint héritière, tant des Etats paternels que d'une partie des maternels. Elle s'appelloit Donna Cathérine-Antoinette d'Arragon & Sandoval, Cardona, Cordoue, Manrique de Padilla & d'Acuña, huitième Duchesse de Ségorbe & de Cardona, Marquise de Dénia, Camares, Pallas & Villamizar: Comtesse de Sainte Gadée, de Buendia, d'Ampudia, de Prades, d'Ampurias, & Vicomtesse de Villamur. Elle épousa Don Jean Thomas-Laurent de la Cerda Enriquez de Ribéra, huitième Duc de Médina-Céli, dont elle eut plusieurs enfans, & mourut le 16 Février 1667.

Outre la Duchesse de Lerma & ensuite de Médina-Céli, dont nous venons de parler, il resta encore plusieurs autres filles du Duc Louis de Cardonne, tant de son premier que de son second mariage.

Celles du premier sont Donna Marie d'Arragon & de Sandoval, première femme de Don Ferdinand-Joachin Faxardo de Zuniga & Requesens, fixième Marquis de los Velez, morte en 1686. Donna Françoisse d'Arragon & de Sandoval, mariée avec Don François de Bénavides, neuvième Comte de Santistevan del Puerto, qui mourut subitement le 29 Janvier 1697. Donna Thérèse-Marie-Emanuelle d'Arragon & de Sandoval, qui fut mariée avec Don Pédro Damian Lugardo de Ménésès Portocarréro, Duc de Caminha & neuvième Comte de Médellin. Et Donna Félice, qui mourut sans se marier. De Donna Marie-Thérèse de Bénavides sa seconde femme il eut Donna Jeanne d'Arragon & Bénavides, laquelle épousa Henri Ernest Prince de Ligne, & mourut aux Pais-Bas le 18 Janvier 1691. Donna Marguérite d'Arragon seconde femme de Don Félix Fernandez de Cardona & Cordoue, Duc de Sessa & de Baëna. Et Donna Angélique d'Arragon, seconde femme de Don Louis Moscoso Ossorio, huitième Comte d'Altamira.

Le Comte de Cardona, dont on a fait tant de bruit à cause de sa mauvaise volonté contre les intérêts de l'Etat, est issu de la branche de Guadaliste, dont Hugues de Cardonne fils puis-né du deuxième Comte de Cardona, fit la tige. Il s'appelle Don Joseph de Cardona & Eril, & est fils de Don Alphonse Folch de Cardona & Borgia, premier Marquis de Casternou, & de Donna Marquise d'Eril. Il prit alliance avec Donna Emanuelle Pardo, sœur du Marquis de la Casta.

On passe de Cardona dans la Viguerie de Manrésa, où l'on voit la petite Ville de Berga, anciennement *Berginium*, située sur le Llobregat, qui étoit autrefois une Cité des Ilergètes; un peu plus au Nord est Baga, *Baganum*,

ganum, anciennement *Bergusia*, située au milieu de hautes montagnes, au bord de la même rivière de Llobregat. Cette rivière prend sa source à quelques milles plus haut, dans des montagnes, où l'on trouve une mine d'une espèce de pierre précieuse, nommé Hématite, qui a la vertu d'arrêter le sang.

Par tout ce que l'on vient de voir, il paroît que la Catalogne est en toutes manières un très bon País. Elle ne produit pas à la vérité des cannes de sucre, comme d'autres Provinces de l'Espagne: mais en recompense elle a un air pur & fort sain, un peu froid & neigeux en hiver dans la partie Septentrionale, à cause des montagnes, mais tempéré dans la partie Méridionale, particulièrement celle qui est le long des côtes. CATALOGNE.

Elle est toute montueuse, à la réserve de quelques endroits, où l'on trouve de belles plaines, comme celles d'Urgel, de Cerdagne, de Vic, de Gironne, de Tarragone, & de Panades. Les montagnes n'y sont pas stériles: elles sont presque toutes couvertes de belles forêts de haute futaie, & de divers arbres fruitiers. Là croissent le hêtre, le chêne commun, & le chêne verd, le pin, le sapin, le chataignier & divers autres: on y voit une infinité de lièges, d'arbrisseaux, & de simples, d'un secours merveilleux pour la guérison de plusieurs maladies. Les montagnes & les vallées sont arrosées d'une grande quantité de rivières & d'une infinité de ruisseaux & de fontaines, qui y entretiennent une fraîcheur agréable & une fertilité merveilleuse.

Tout le País est abondant en vin, en bled, en légumes, en toute sorte de fruits, & en huile: on y recueille aussi quantité de lin & de chanvre, tellement que la Catalogne n'a pas besoin d'emprunter la moindre chose de ses voisins, pour bâtir un navire, & le fournir de tous ses agrès, ce qui est un avantage fort considérable.

On y trouve diverses carrières de marbre, de toute sorte de couleurs; de cristal, d'albâtre, de jaspe, d'améthyste, & de quelques autres. Les mines d'or & d'argent n'y manquent pas non plus, comme il paroît par des paillettes de ces riches métaux, que l'on trouve dans le sable de la Sègre & de quelques autres rivières. On y trouve aussi des mines d'étain, de plomb & de fer: des mines d'alun, de vitriol & de sel, mais fort peu de cuivre: on pêche aussi de fort beau corail sur la côte Orientale de la Catalogne.

Tant d'avantages dont la nature a favorisé cette Province, la rendent la plus peuplée de toutes celles qui composent la Monarchie d'Espagne. Heureuse si ses habitans ne travailloient pas de tems en tems à sa ruine par des révolutions qui l'exposent à la fureur des Etrangers, & à la nécessité où se trouvent les naturels de la ravager.

Les Catalans ont beaucoup d'esprit, mais par malheur ils n'en font pas un bon usage. Leur naturel bouillant & capricieux, les porte à des excès qui leur font oublier leurs plus essentiels devoirs. Ils sont si jaloux de leur liberté, que pour la conserver, ils violent insolemment toutes les Loix di-

CATALOGNE.

vines & humaines, & comme ils ne se conduisent que par les mouvemens d'une aveugle fureur, ils se précipitent dans des embarras qui tournent toujours à leur désavantage, comme l'on a pu remarquer dans la conduite qu'ils tinrent dans la dernière guerre dont l'Espagne a été accablée. Plutôt séduits par leur mauvais génie que par les sollicitations des ennemis de leur Patrie, ils ouvrirent leurs portes à l'Archiduc, & le reconnurent pour leur Roi, au préjudice du serment de fidélité qu'ils avoient juré à Philippe V, desorte qu'après avoir soutenu pendant neuf ans le feu de leur révolution avec une extrême obstination, ils se virent réduits à la cruelle nécessité de se livrer à la clémence de ce généreux Monarque, qui leur ôta les moyens de se soulever de nouveau en les dépouillant de leurs privilèges dont ils ne se servoient que pour se soustraire à l'autorité Royale.

Ils sont fins, rusés, vigilans, industrieux, résolus, gais & de belle humeur. Quoique fort altiers, ils sont caressans & d'un commerce agréable, pourvu qu'on ne leur rompe pas en visière, car dès qu'ils croient être offensés, ils deviennent implacables, & les crimes les plus atroces ne leur coûtent rien pour faire périr ceux dont ils croient avoir lieu de se plaindre. Irréconciliables ennemis des Castillans, ils ne souffrent qu'avec peine le joug de leur domination, & ne manquent jamais de leur faire sentir les effets de leur haine quand ils en trouvent l'occasion.

Ils ont parmi eux une espèce de Milice libre, composée de certains Montagnards (*), qui portent pour armes une dague au côté, un pistolet à la ceinture, & une escopète à rouet, de laquelle ils se servent avec tant de dextérité, que de cent pas ils donnent dans la rondeur d'un écu, à bale seule. Quand ces scélérats se sont une fois mutinés, rien n'est capable de leur faire mettre les armes bas: les roues, ni les potences ne les effraient pas: ils vont tête baissée où leur rage les entraîne, portant par tout la désolation, le fer, le feu, le carnage; & quand la force les oblige de se rendre, ce n'est que pour prendre haleine, afin de se révolter de nouveau à la première occasion.

Les marques sanglantes que ces Montagnards ont laissées de leur brutalité dans leur propre Pais & dans les contrées voisines, tandis qu'ils ont fait la guerre à leurs compatriotes sous les Etendarts de l'Archiduc, sont des preuves certaines qu'ils ne seront bons que lorsqu'ils n'auront plus la liberté d'être méchans.

On frémit quand on se rappelle tout ce qu'ils firent pendant le cours de cette guerre. La Religion n'étoit plus pour eux un frein capable de modérer leur inclination sanguinaire: ils violoient non seulement toutes les Loix de la guerre, mais encore celles de l'humanité; leurs amis, leurs parens mêmes, n'étoient pas en sûreté de leur vie quand ils ne vouloient pas appuyer leur rébellion, & ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que femmes, enfans, Prêtres & Religieux, suivoient aveuglément les conseils de ces

(*) On les appelle *Somnerrans*, à cause qu'ils habitent sur les sommets des Montagnes.

ces furieux, & n'avoient pas honte de paroître sur les remparts de Barcelo- CATALOGNE.
ne les armes à la main, contre leur Roi.

Après que les Maures eurent envahi presque toute l'Espagne, les Chrétiens de ce Pais-là, qui gémissaient sous le joug honteux de ces Barbares, implorèrent le secours de Charles Martel, qui pour lors gouvernoit la France, desorte qu'Otto ou Oger, Gouverneur d'Aquitaine, dont Charles s'étoit saisi après la mort du Comte Eude, y fut envoyé avec quelques troupes d'Allemands & de François, qui se joignant avec ceux du Pais qui se trouvoient en état de prendre les armes, prirent quelques places.

Après la mort de Charles, Pepin secourut les Catalans dans les guerres qu'ils eurent contre ces Infidèles.

Charlemagne devenu Roi de France & Empereur, se rendit si redoutable aux Maures, que Zaro, Gouverneur de Barcelone, se rendit tributaire de ce Monarque. Zaro ne fut pas plutôt mort, que Bernard, parent de Charlemagne, fut fait Comte & Gouverneur de Barcelone, environ l'an 795, & ajouta à ce titre ceux de Duc & de Marquis d'Espagne.

La Provence & le Languedoc ayant été unies au Gouvernement de la Catalogne, Bernard n'étant pas assez fort pour contenir ces trois Provinces dans le devoir, sans être assisté de quelqu'un, on lui donna un collègue, appelé Geoffroi, Espagnol selon quelques Historiens, & Allemand selon quelques autres, lequel eut d'Almira, Dame Françoisé, Godefroi, surnommé le Velu, qui succéda au Gouvernement de Barcelone, après la mort de Bernard Ez, qui s'en étoit emparé comme rébelle, & dans la suite il rendit de si grands services au Roi Charles le Gros, dans les sanglantes guerres qu'il eut avec les Normands, qu'en 884, ce Prince lui donna en récompense le Comté de Barcelone en propriété à lui & à ses descendans, réservant seulement le droit de souveraineté pour lui & pour les Rois de France ses successeurs, & dans la possession duquel ils se sont maintenus jusqu'au règne de Saint Louis.

Par cette concession la Catalogne fut gouvernée par un Comte à titre de propriété, jusqu'en 1137, que le Comte Raymond Bérenger se maria avec Pétronille, héritière d'Arragon, & unit pour jamais la Catalogne à la Couronne d'Arragon. Quoique cette Province & le Royaume d'Arragon fussent unis, la Catalogne releva des Rois de France jusqu'à ce que le Roi Alphonse II, fils de ce Raymond Bérenger, fit assembler un Concile Provincial en 1182 dans la Ville de Tarragone, dans lequel il fut décrété qu'à l'avenir les Notaires de la Catalogne ne dateroient plus les Actes qu'ils passeroient, du règne des Rois de France, ainsi qu'ils avoient accoutumé de faire jusqu'alors.

Les Rois de France ne manquèrent pas de s'opposer à l'exécution d'un Décret si injuste; mais comme ceux d'Arragon étoient à portée de le faire exécuter, la France demeura dans sa juste prétention, & l'Arragon dans son

CATALO-
GNL. injuste possession, jusqu'à ce qu'en 1260, Isabelle, fille de Jaques I, Roi d'Arragon, ayant épousé Philippe le Hardi, fils de Saint Louis, le Roi son père lui donna en dot les droits de Souveraineté qu'il prétendoit avoir sur les Villes de Carcassonne, de Rhodéz, de Béziers, de Leucate, d'Alby, de Nîmes & de Saint Gilles, avec la Seigneurie de Carcassonne & de Béziers, à condition que la France se départiroit pour toujours du droit de Souveraineté qu'on ne pouvoit lui disputer sans injustice sur la Principauté de Catalogne, & sur le Comté de Barcelone, & dont les Rois d'Arragon ont toujours joui jusqu'en 1640, que la Catalogne se donna à la France, pour les raisons que les Historiens du tems ont amplement déduites dans leurs Histoires, & demeura sous la domination de cette Couronne jusqu'en 1652, auquel tems le Roi d'Espagne profitant des divisions qui déchiroient la France, reprit Barcelone & quelques autres Places, & ensuite tout le reste de la Province.

Le Royaume d'ARRAGON.

ARRA-
GON.

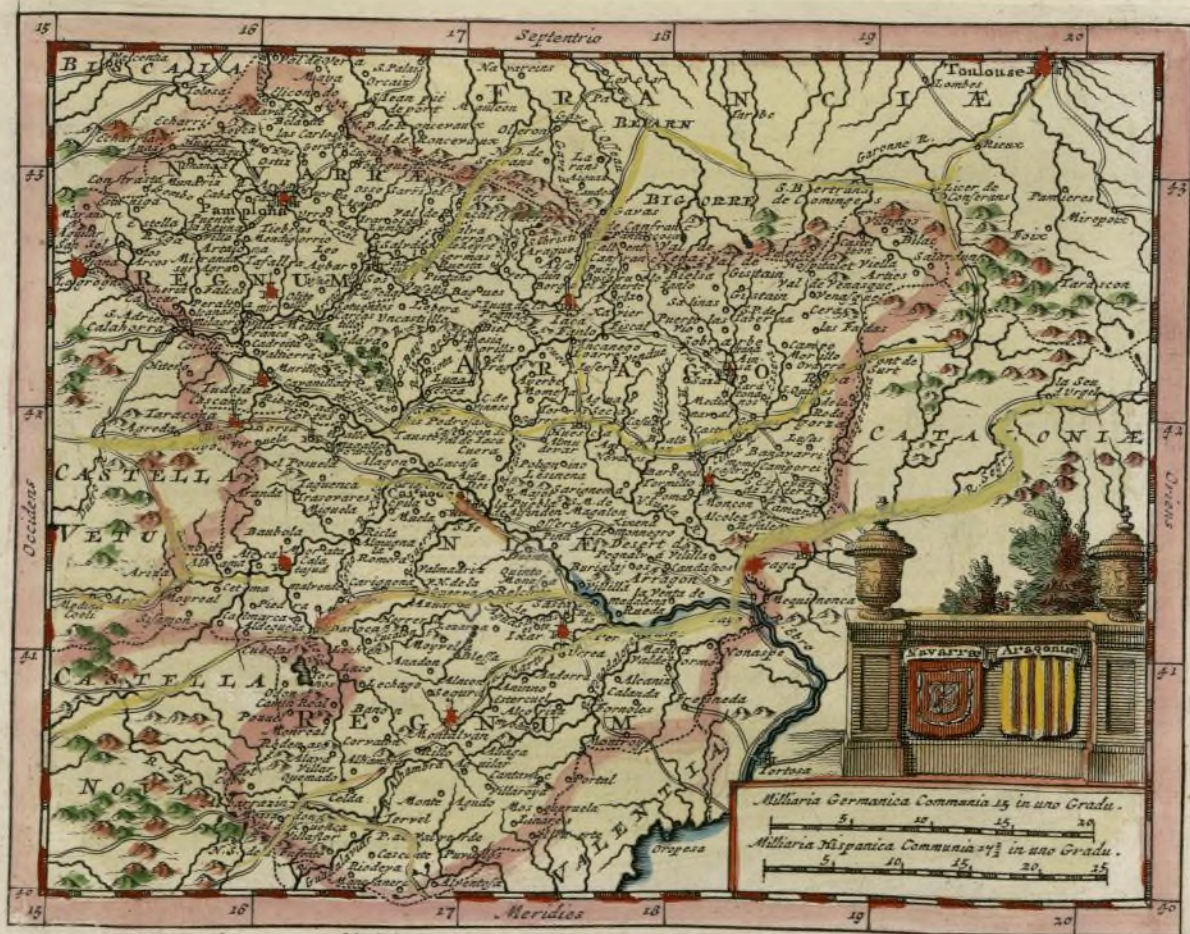
LE Royaume d'Arragon est borné au Nord par les Pyrénées, au Couchant par la Castille Vieille & par une partie de la Nouvelle, au Midi par le Royaume de Valence, à l'Orient par une partie du même Royaume, & par la Catalogne. Il s'étend en longueur du Nord au Sud de l'étendue de quatre-vingts lieues, & peut en avoir environ cinquante dans sa plus grande largeur.

Ce Royaume est le Pais des anciens Celtibériens, des Jaccétains, & des Sédétains; & l'on prétend qu'il a tiré son nom d'une rivière nommée Arragon, qui l'arrose en partie. Mais il est difficile de concevoir, pourquoi l'on auroit donné à ce Royaume le nom d'une petite rivière obscure & peu considérable, qui n'en arrose même que la moindre partie, plutôt que celui de plusieurs autres grandes qui s'y trouvent, comme l'Ebre, le Xalon, la Cinca & d'autres.

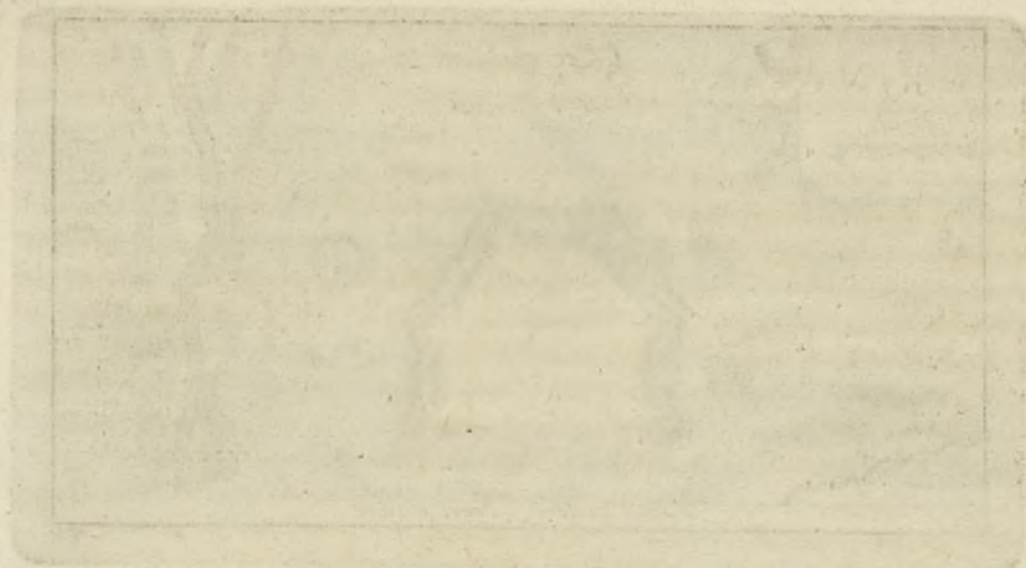
Je souscrirois donc plutôt à l'opinion de ceux qui croient que le nom d'Arragon vient, par corruption, de la Province Tarracônnoise, dont il faisoit une bonne partie; de même que de Vandalicie ou Vandalousie, retranchant la première Lettre, on a fait le mot d'Andalousie.

Quoiqu'il en soit, le Royaume d'Arragon est arrosé par un grand Fleuve, par cinq ou six rivières assez considérables, & par quelques autres, qui ne le sont pas tant. Le grand Fleuve est l'Ebre, qui traverse l'Arragon du Nord-Ouest au Sud-Est, le coupant en deux parties presque égales; il passe à Alagon, à Sarraçosse, & à Caspe, & entre dans la Catalogne près de Mequinencia.

Les rivières les plus considérables sont, au Nord de l'Ebre, la Cinca, autrefois Cinga, qui prend sa source dans les montagnes de Bielsa, & roule ses eaux avec rapidité, passant à Médiolos, à Balbastro, à Monçon & à Fraga, & se joint à la Sègre vers les frontières de la Catalogne, un peu avant



Nouvelle Carte d'ARAGON et NAVARRE, avec les grands Chemins, etc.



avant que de se jeter dans l'Ebre; Jule César faillit à éprouver à ses dépens <sup>ARRA-
GON.</sup> la rapidité de cette rivière, lorsqu'il faisoit la guerre en Espagne: le Gallégo, anciennement Gallicus, ainsi nommé parce que sa source se trouvoit dans les terres de la Gaule, sort du Mont Gavas près du Comté de Bigorre, coule du Nord droit au Sud, & se jette dans l'Ebre à Sarragosse: l'Isuela prend sa source un peu au dessus d'Huesca, où elle passe, arrose aussi Sariguéna, & se jette dans la Cinca un peu au dessus de Fraga: les rivières les plus considérables, au Midi de l'Ebre, sont le Xalon, (Salo) qui sortant de la Castille Nouvelle, coule du Sud-Ouest au Nord-Est, passe à Calatajud & à Ricla, & se jette dans l'Ebre à l'Occident de Sarragosse; & le Xiloca, qui sort d'auprès d'Albarrazin, coule du Sud au Nord-Ouest, passe à Daroca, & se jette dans le Xalon à Calatajud.

Les autres rivières moins considérables, sont au Nord de l'Ebre, l'Arragon, qui sortant près de la source du Gallégo, dans le Val de Canfranc, arrose la partie la plus Septentrionale & la plus petite du Royaume, de l'Orient au Couchant; passe à Canfranc, à Jaca, & à Verdun, puis entre dans la Navarre, où il a un cours plus long que dans le Royaume d'où il sort: le Riguélo, qui passe à Uncastillo, à Sadava & à Tauste, & entre dans l'Ebre vers les confins de la Navarre: le Guérya, qui se jette dans ce Fleuve à Sarragosse; le Rio de Aguas, qui passe à Belchite, & se jette dans l'Ebre, vis-à-vis de Vililla; le Rio Marin, qui sortant des montagnes de Ségura, passe à Montalvan & à Híjar, & se jette dans l'Ebre à l'Occident de Caspe: le Guadaloupe, qui passe à Alcaniz, & entre dans le même Fleuve à Caspe. Outre ces rivières, on en voit encore deux petites au Midi du Royaume, le Guadalaviar, & l'Alhambra: le premier grossi des eaux de l'autre, qui le joint à Albarrazin, entre dans le Royaume de Valence.

L'Arragon jouit d'un air pur & serein; mais, par une bizarrerie de la nature qu'on a de la peine à comprendre, il manque d'eau, quoiqu'il soit arrosé par quantité de Rivières, entre lesquelles il y en a une qui est sans contredit la plus belle de toute l'Espagne. C'est pour cette raison que les Espagnols disent en commun Proverbe: *Quando Guera tiene capa, y Montcayo chapiron, bien va para Castilla, y mejor para Arragon*, c'est-à-dire, *Quand la Montagne de Guera a manteau, & Montcayo chaperon, il va bien pour Castille, & beaucoup mieux pour Arragon.*

Le sens de ce Proverbe se tire de ce que lorsque ces deux Montagnes sont couvertes, cela dénote de la pluie dont la Castille a un grand besoin, & l'Arragon beaucoup plus encore: car non seulement il manque de fontaines, mais même de puits, desorte qu'en plusieurs endroits il n'y a d'autre eau que celle qui tombe du Ciel, & qu'on ramasse dans de grandes pierres creusées, ou dans des citernes.

Il n'y a que les contrées qui sont proche des Rivières & des Montagnes qui soient humectées, tout le reste du pais étant sec, sablonneux, montueux ou pierreux, en quelques endroits nitreux, & presque par-tout fort aride,



ARRA-
GON.

aride; ce qui fait qu'il n'est fertile que dans les endroits où on le peut arroser par le moyen des Rivières ou des ruisseaux, tels sont ceux qui sont situés sur les bords de l'Ebre, dans le voisinage de Montcayo, que la fonte des neiges qui le convrent fertilisent, dans les environs de Tاراгона, de Balbastre & de Huesca. Tous ces endroits, dis-je, sont assez fertiles en bled, en vin, en huile, en lin & en fruits. En quelques autres on recueille du safran.

Martial fait grand cas de l'or & du fer de Calatayud, & de la bonne trempe que l'eau du Salon donne au fer. Il y a des mines de sel fort abondantes, & il faut qu'il y en ait d'argent, puisqu'anciennement il y en avoit une si grande quantité, que l'Histoire Romaine fait foi que Marcel exigea des Arragonnois 600 Talens de contribution, & que Gracque ruina 300 Villes, ce qui marque la multitude des habitans & les richesses du pais.

L'Arragon étoit divisé autrefois en deux Contrées, qui étoient le Comté d'Arragon, proprement dit, & le Pais de Sobrarbe; c'est ce qui a donné lieu à quelques Historiens de dire que Sobrarbe étoit un Royaume plus ancien que celui d'Arragon, fondés sur certains Actes, qui (en parlant de quelques Rois de Navarre qui avoient uni à leur couronne non seulement le Comté d'Arragon, mais même le pais de Sobrarbe) disent: *Regnante N. Rege in Sobrarba*.

Mais le sçavant Père Moret dans ses *Investigations* du Royaume de Navarre, & l'illustre Marquis de Mondéjar, ont réfuté cette erreur par des raisons si plausibles, qu'on n'oseroit plus à présent parler de cette Royauté chimérique, sans s'exposer à passer dans l'esprit des vrais Savans pour des ignorans. Car enfin de ce *Regnante*, &c. on ne peut conclure autre chose, si ce n'est que les Rois de Navarre ayant conquis sur les Maures le pais de Sobrarbe, on mettoit dans les Actes qu'on y passoit, *Regnant N.* de même que dans la Franche-Comté on met, *Regnant Louis XV*, quoique ce pais ne soit pas un Royaume.

C'est donc envain que pour donner quelques vraisemblance à cette fable, on objecte qu'on voit encore à Saint Jean de la Peña les tombeaux de quelques-uns des Rois qui y ont régné. Je soutiens avec tous les Historiens qui font profession de chercher la vérité de l'Histoire, que ce ne sont que les tombeaux de quelques Seigneurs qui possédoient ce petit Etat.

Quoiqu'en disent ces raconteurs de fables, Sobrarbe ni le Comté d'Arragon n'ont été honorés du titre de Royaume, qu'au commencement de l'onzième siècle, auquel tems Sanche le Grand, Roi de Navarre, en partageant ses Etats entre ses enfans, donna la Sobrarbe à Gonsalve, & le Comté d'Arragon à Ramire à titre de Royauté.

Gonsalve étant mort bientôt après avoir été installé Roi de Sobrarbe, son nouveau Royaume échut à Ramire son frère, Roi d'Arragon, qui l'ayant uni à sa couronne, en éteignit si bien le nom, que depuis ce tems-là il n'en a plus

plus été fait mention, au-lieu que celui d'Arragon est allé toujours croissant, & a occupé un rang très distingué parmi tous ceux d'Espagne, jusqu'à ce qu'il a été uni à celui de Castille, qui depuis plusieurs siècles a été le plus florissant.

L'ancienne forme du couronnement des Rois d'Arragon a quelque chose de si particulier, que quoiqu'elle soit abolie depuis quelque tems, & qu'il semble même n'être pas tout-à-fait de mon sujet, j'ai cru que mon Lecteur seroit d'autant plus aisé de l'apprendre, qu'elle fait un des plus importants points de l'Histoire d'Arragon.

Quoique Sanche le Grand eût acquis une grande autorité sur les Arragonnois, par le service signalé qu'il leur avoit rendu en les délivrant de la honteuse oppression sous laquelle les Maures les faisoient gémir; ils ne voulurent reconnoître son fils en qualité de Roi, qu'à condition qu'il leur accorderoit des Privilèges & des Libertés, qui établissant parmi eux une espèce d'indépendance, bridèrent si fort l'autorité Royale avant que de s'y soumettre, qu'ils établirent un Chef de l'Etat sous le nom de *Justicia*, pour avoir soin de veiller sur la conduite du Roi; avec plein pouvoir de lui faire son procès devant les Etats, en cas qu'il voulût abuser de l'autorité Royale, pour abolir les Loix & les Usages du Royaume; de sorte qu'on peut dire que dans un sens, ce Magistrat avoit plus de puissance que le Roi, d'autant que dans son institution il fut résolu qu'il ne releveroit pas de lui, & qu'il ne rendroit compte de ses actions qu'aux Etats du Royaume, légitimement assemblés, au-lieu que le Roi ne pouvoit être reconnu qu'après avoir juré solennellement entre les mains du *Justicia* qu'il maintiendrait ses Sujets dans la possession réelle de leurs Libertés, Privilèges & Immunités, & ce qu'il y eut de plus humiliant pour la Royauté, fut qu'on l'obligea de se tenir à genoux & tête nue en présence du *Justicia*, pendant qu'il feroit son serment, tandis que ce Magistrat seroit couvert & assis sur un siège fort élevé, du haut duquel, en tenant une épée nue à la poitrine du Prince humilié, il lui adresseroit ces arrogantes paroles: *Nos que valemus tanto como vos, os hazemos nuestro Rey, y Señor, con tal que guardéis nuestros fueros, y Libertades, SINO, NO*, c'est-à-dire: *Nous qui sommes autant que vous, vous faisons notre Roi & Seigneur, à condition que vous maintiendrez nos Privilèges & Libertés, SINON, NON*.

Ce Formulaire de reception avoit quelque chose de si avilissant, que Don Pédro I, Petit-fils de Ramire, indigné de voir un usage qui rendoit la Majesté Royale en quelque manière dépendante de ses Sujets, fit tant par ses brigues, par ses prières & par des offres équivalentes d'autres Privilèges, qu'à la fin il en obtint l'abolition dans une assemblée générale des Etats.

A peine lui eut-on mis en main le parchemin qui contenoit cette Loi injurieuse à la dignité Royale, qu'il tira son poignard, & se faisant une plaie à la main, il en fit couler du sang sur le parchemin en disant ces paroles: *Ley que da poder à los Vassallos de poder elegir Rey, sangre de Rey bavia de*

ARRA-
GON.

de costar, c'est-à-dire: Une Loi qui donnoit pouvoir à des Sujets d'élire un Roi, devoit être effacée avec le sang d'un Roi.

Cette action à laquelle les Arragonnois ne s'attendoient pas, les surprit étrangement, & fit donner à ce Prince le nom de *Don Pedro del puñal*, c'est-à-dire, *Don Pierre du poignard*. Afin que ce trait d'Histoire ne soit pas effacé de la mémoire des hommes, on voit la Statue de ce Prince à Sarragosse dans une Sale de la Maison de la Députation, tenant le poignard d'une main, & le parchemin de l'autre.

Cependant cela n'empêcha pas que les Arragonnois ne rétablissent cette Loi flétrissante, & qu'ils n'en aient joui pendant plusieurs siècles, & en auroient joui encore plus longtems, si Philippe II ne lui eût donné une atteinte mortelle en faisant faire le procès au *Justicia*, comme à un criminel de Lèze-Majesté, pour avoir voulu protéger Don Antonio Pérez, contre l'autorité de ce Prince qui le poursuivoit pour crimes d'Etat.

La fermeté de ce Monarque déconcerta si fort les Arragonnois, qu'ils semblèrent avoir renoncé pour toujours à cette Loi, mais comme ils ne sont pas gens à démordre quand il s'agit de se maintenir dans l'indépendance de leurs Souverains, ils entreprirent de forcer le défunt Roi Charles II, de se rendre à Sarragosse pour subir la Loi de leur *Justicia*; mais la Régence se moqua d'eux, & traita de rebelles & de criminels de Lèze-Majesté, ceux qui s'aviseroient d'agir directement en faveur d'un Magistrat assez téméraire pour attenter à l'autorité suprême; si bien qu'aujourd'hui cette dignité n'est plus qu'un noble fantôme, à peu près comme sont les Vidâmes en France.

On doit tomber d'accord que de tout ce que Philippe II fit, rien n'est si glorieux à la Couronne des Rois Catholiques, que d'avoir réprimé l'excessive autorité d'un Magistrat qui tenoit, pour ainsi dire, la destinée des Rois entre ses mains; car quoique la couronne ait été successive de père en fils, & de proche en proche depuis le premier instant de son institution, il prétendoit avec arrogance être en droit d'élire à son gré un Roi, même Payen, en cas que celui qui venoit d'être élu, donnât atteinte aux immunités du Royaume.

Il prenoit encore connoissance de tout ce qui concernoit le Roi, tant en demandant qu'en défendant. Il étoit en droit d'expliquer les Loix de l'Etat lorsqu'elles n'étoient pas bien intelligibles, & quand il les avoit une fois expliquées, on étoit obligé de s'en tenir à son explication.

Lorsque les Rois étoient en doute s'ils pouvoient faire ou ne pas faire quelque chose, ils étoient obligés de le consulter, & de suivre sa décision. Il pouvoit déclarer si les Lettres Patentes du Roi ou du légitime successeur à la couronne, étoient pour ou contre les immunités, s'il falloit y obéir ou non, les mettre en exécution ou les surseoir.

Lorsqu'il étoit instruit qu'on devoit procéder par ordre du Roi ou du successeur à la couronne, tant en matière civile que criminelle, & que cette procédure alloit contre les privilèges du Royaume, il pouvoit surseoir

la

la procédure lorsqu'elle n'étoit pas consommée, ou en défendre l'exécution ARRAGON. lorsqu'elle l'étoit, se nantir des biens à l'exécution desquels on devoit procéder. GON. aussi bien que de la personne, supposé qu'elle fût en prison, & même quand on la conduisoit au supplice, & ensuite il jugeoit si la procédure étoit conforme aux usages du Royaume. Il pouvoit défendre, tant au fils du Roi, qu'aux Gouverneurs des Provinces, à leurs Lientenans, & à tous autres Juges ordinaires, de s'immiscer dans ce qui concernoit les affaires du Roi.

Il est vrai que dans ces sortes d'interdictions, il sembloit toujours agir au nom & de la part du Roi: mais après tout, ce n'étoit qu'une grimace ou un formulaire qui n'aboutissoit qu'à limiter l'autorité Royale, sous prétexte de la défendre. Les Officiers de Justice ne pouvoient être accusés que par-devant lui; & il étoit Juge du Fisc.

Les Arragonnois jouissoient outre cela de quantité d'autres grands privilèges dont les plus considérables étoient:

1. Que lorsqu'un homme étoit condamné à mort, il pouvoit avoir recours à la Loi qu'on appelle de la *Manifestation*, c'est-à-dire que le *Justicia* le pouvoit arracher de la main des Juges qui l'avoient condamné, & le faire conduire dans une prison, qu'on appelloit des *Manifestés*, où il étoit à couvert du supplice jusqu'à ce que le *Justicia* eût décidé si on avoit bien ou mal procédé contre lui. Lorsqu'il arrivoit que l'on avoit jugé contre les usages du Royaume, quoiqu'il constât du délit, la procédure étoit cassée, & le criminel mis en liberté; mais lorsque les Juges avoient prononcé conformément aux usages, le *Justicia* levoit l'interdit de la manifestation, & le coupable étoit puni selon la sévérité des Loix.

Non seulement ce droit de manifestation avoit lieu à l'égard des personnes, mais même à l'égard des biens; d'autant que lorsqu'il y avoit des raisons, ou qu'on supposoit qu'il y en eût dans les confiscations ou dans les saisies, le *Justicia* ordonnoit qu'on lui remît toutes les écritures qui avoient été faites, & après avoir examiné la cause, il donnoit main levée quand il le trouvoit à propos, ou confirmoit la confiscation ou la saisie; selon son bon-plaisir, sans qu'on pût appeler de sa Sentence.

Cet usage paroît être fondé sur l'équité, mais dans le fond, il n'aboutissoit qu'à donner du tems aux scélérats pour éviter par le cours d'une longue procédure le supplice qu'ils méritoient, & aux gens de mauvaise foi de contraindre leurs créanciers à s'accommoder avec eux, pour ne pas être exposés aux tours & aux détours d'une chicane raffinée.

2. On ne pouvoit appliquer à la question que ceux qui étoient accusés de fausse monnoie.

3. Le Roi ne pouvoit faire aucune imposition sous quelque raison ni prétexte que ce fût, que du consentement de tout le Royaume légitimement assemblé en corps d'Etats Généraux.

4. Personne n'étoit obligé de donner caution hors du Royaume, pour grande que fût la somme à laquelle il étoit condamné.

ARRR-
GON.

5. Aucun Sujet du Royaume ne pouvoit être conduit prisonnier hors du païs, à peine de la vie contre ceux qui l'auroient constitué prisonnier dans un autre Etat, quand même ç'auroit été dans un Royaume, ou Province aggrégée à la Couronne d'Arragon.

6. On ne pouvoit changer le titre, le poids, ni le prix de la monnoie qu'après une Loi publique qui autorisât ce changement.

7. Aucun Etranger ne pouvoit avoir le gouvernement des Places du Royaume.

8. Personne ne pouvoit être retenu dans aucune prison particulière, y ayant des prisons publiques auxquelles les Juges étoient obligés d'envoyer tous les prisonniers.

9. Chacun étoit en droit de défendre les Loix & les Libertés par les Loix mêmes, sans pouvoir être accusé de rébellion ni de résistance.

10. Aucun Gentilhomme ne pouvoit être puni de mort pour quelque crime que ce fût. Toutefois le Roi le pouvoit faire prendre, & le tenir en prison tout le tems qu'il lui plaisoit, même pendant toute sa vie.

11. Toutes informations & recherches étoient défendues à tous Juges, si ce n'est au *Justicia*, qui seul étoit en droit d'en faire.

On pourroit rapporter une infinité d'autres privilèges dont les Arragonnois ont joui jusqu'à ce qu'ils se soulevèrent en 1705, & abandonnèrent le parti de Philippe V, pour embrasser celui de l'Archiduc, ce qui obligea ce Monarque à abolir tous leurs privilèges, & à les assujettir aux Loix de Castille. Mais c'est assez parlé des Droits des Peuples, revenons à l'ancienne forme d'installer les Rois.

Après que le Roi avoit fait le serment que les Peuples exigeoient de lui, en la forme que nous avons dit, il étoit couronné dans l'Eglise Cathédrale de Sarragosse par l'Archévêque du lieu, après avoir été armé premièrement Chevalier, puis oint, & ensuite sacré.

Les fils aînés des Rois prirent la qualité de Ducs de Gironne, dès le tems que le Roi Jean I donna cette Ville à son fils Jean, avec titre de Duché; mais dans la suite Ferdinand I ayant érigé ce Duché en Principauté, en faveur d'Alfonse son fils, il quitta le titre de Duc, & prit celui de Prince, qui a resté aux successeurs de la couronne, jusqu'à ce que l'Arragon a été uni à la Castille.

Mariana dit dans le XV Livre de son Histoire d'Espagne, que le Roi Jacques ordonna qu'on ne pourroit jamais desunir les Souverainetés d'Arragon, de Valence & de Catalogne.

Avant la révolution des Arragonnois en faveur de l'Archiduc, le Roi retiroit si peu de ces Peuples, qu'à peine y en avoit-il assez pour l'entretien des Officiers, des Troupes & des Ministres qui étoient à sa solde, & même quelquefois il étoit obligé d'y envoyer de l'argent de Castille. Mais depuis qu'il a soumis ce Royaume aux Loix Castillanes, le Domaine Royals'y est fort accru par les nouveaux impôts qui y ont été établis.

Le Roi y entretient un Viceroy & quelques Gouverneurs de Places, aux ARRAGON. mêmes titres & honneurs que ceux qui sont établis ailleurs, mais dont l'autorité a toujours été fort bornée, jusqu'à ce que le Roi a eu aboli les Privilèges excessifs des Arragonnois.

On ne compte dans l'Arragon que huit ou dix Cités, & une douzaine d'autres Villes un peu considérables. Les Cités sont, Sarragosse, Balbastro, Jaca, Tarraçona, Huesca, Calatajud, Albarrazin, Tervel, Daroca & Boria. Je vais décrire ce Royaume succinctement, suivant ma méthode ordinaire.

Chemin de Madrid à Sarragosse.

QUAND on va de Madrid à Sarragosse, on passe par Alcala de Hénarès, par Sigüenza & par Arcos, la dernière Place de la Castille Nouvelle du côté de l'Arragon. Sortant des montagnes, au milieu desquelles Arcos est enfermé, l'on trouve des Vallées assez agréables, & l'on arrive à Eriza, ou plutôt Ariza, la première Ville d'Arragon de ce côté-là. Elle est située sur le Xalon, à six lieues de Calatajud, dans une plaine agréable, petite, mais assez bien fortifiée, & défendue par un bon Château, qui la commande, bâti sur une hauteur au dessus de la Ville. ARIZA.

La campagne est fort fertile en fruits: on y recueille du bled & du vin; on y nourrit des troupeaux, & il s'y trouve aussi du safran.

Ariza fut érigée en titre de Marquisat par Philippe II, en faveur de François de Palafox Seigneur de cette Ville-là, lequel il vouloit récompenser de ses bons services, par cet honneur.

D'Ariza l'on passe par Alhama, Village, où il y a des bains d'eaux médicinales, à Téxa ou Atéca, qui n'a rien de remarquable, & l'on arrive à

CALATAJUD.

CALATAJUD est l'une des principales Villes de l'Arragon, située au bout d'une Vallée fort fertile en grain, en vin, en huile & en fruits; au confluent du Xalon & du Xiloca. Elle est grande & assez belle, on y voit une grande quantité d'ouvriers. CALATAJUD.

Quelques-uns l'ont prise pour l'ancienne Bilbilis la patrie du Poète Martial, mais ils se sont trompés, Calatajud est dans la plaine, & Bilbilis étoit à une demie lieue delà sur une montagne, que le Xalon environne: cette montagne retient encore aujourd'hui quelques traces de son ancien nom, s'appellant Baubola ou Bambola: l'on y a déterré quantité de monumens anciens, de médailles & d'Inscriptions, qui ne laissent aucun lieu de douter que Bilbilis n'ait été située en cet endroit-là. On y a trouvé une médaille entr'autres, avec cette legende: M. AVGVSTAE. BILBILIS. M. SEMP. TIB. L. LIC. VARO.

CALATA-
JUD.

Le Poëte Martial, qui nous a laissé une jolie description de sa Patrie, nous apprend que de son tems, l'eau du Xalon, qui entourait cette ancienne Ville, étoit d'un grand usage pour la trempe des armes.

Calatajud s'est élevée sur les ruines de Bilbilis, ayant été bâtie, comme l'on croit, au VIII Siècle, par un Roi Maure nommé Ajub. Elle est aussi la patrie du célèbre Lorenzo Gracian, dont les écrits, pleins d'une sublime & abstruse politique, ont été mis entre les mains des François, par la traduction que l'illustre Mr. Amelot en a faite.

Le Sr. Jouvin de Rochefort dit (*) que Calatajud est située au pied d'une Montagne, de laquelle il y a un Rocher détaché où est son Château. Il est grand & fort, & commande sur tous les environs de la Ville qui est très belle. Santa Maria & Il Sépulcro l'emportent sur toutes les autres Eglises de la Ville. L'une est couverte d'un Dôme, l'autre est ornée de belles peintures & d'un beau portail.

Les rues sont droites, & aboutissent à la grande Place où demeurent plusieurs riches marchands. Celle de la Platerie est une des mieux bâties & des plus grandes. On voit à la sortie de Calatajud une partie de la Rivière détournée pour arroser les Jardins & les Marais par le moyen de divers petits canaux, ce qui supplée à la pluie qui est fort rare par toute l'Espagne. Comme elle a été bâtie des ruines de l'ancienne Bilbilis, quoiqu'elle ne soit pas au même terrain, plusieurs l'ont nommée en Latin BILBILIS NOVA, c'est-à-dire la nouvelle Bilbilis.

ALMU-
GNA.

De Calatajud il y a sept ou huit lieues de chemin jusqu'à Almugna, grand & beau Bourg, très bien situé, à l'endroit où le Rio Grio se jette dans le Xalon: il est à neuf lieues de Sarragosse, dans une plaine agréable, dont les avenues sont charmantes de quelque côté qu'on y vienne.

RICLA.

De l'autre côté du Xalon, vis-à-vis d'Almugna, l'on voit Ricla, petite Ville érigée en Comté par Philippe II.

EPILA.

D'Almugna l'on passe à Muéla, laissant sur la gauche Epila, petite Ville au bord du Xalon, située dans une campagne assez fertile, & sur la droite Garignéna ou Sarignéna, située dans une campagne peu fertile, vers la rivière Alcanadre. Autour de Muéla, & dans toute la route jusqu'à Sarragosse, on ne trouve qu'une bruyère inculte & déserte, sans eau, sans arbre, & sans maison, où l'on a beaucoup à souffrir, si l'on n'a soin d'éviter le chaud du jour.

SARRAGOSSE

SARRA-
GOSSE.

SARRAGOSSE est l'une des Villes les plus considérables de l'Espagne, soit que l'on considère son antiquité, soit qu'on fasse attention aux avantages dont elle jouit présentement. Elle est très ancienne, ayant été bâtie par les Phéniciens, qui lui donnèrent le nom de Salduba, ce qui en leur lan-

(*) Voyage d'Espagne & de Portugal.

langue signifie l'Empire de Baal; & les Romains y ayant envoyé une Co-SARRAGONIE sous l'Empereur Auguste, elle prit le nom de *Cæsarea Augusta*, ou *GOSSE*. *Cæsar Augusta*, d'où par corruption est venu le nom de Sarragoça, Sarragosse.

On y a trouvé une médaille d'Auguste en bronze, où l'on voyoit d'un côté un étendart arboré, soutenu d'une pique, ce qui étoit le symbole d'une Colonie, avec cette Légende autour de l'Image d'Auguste, *AVGVSTVS. D. N.* & sur le revers, *CAESAR AVGVSTA. M. POR. CN. FAB. II. VIR.* Le R. P. Hardouin en fournit quelques autres que voici.

L'une représente un Laboureur qui mène des Bœufs attachés à une Charrue; Symbole d'une Colonie. Varron dit (a) que l'on commençoit ainsi une Colonie, en attelant un Bœuf avec une Vache, de manière que la Vache étoit du côté de la Colonie, & le Bœuf du côté de la Campagne. La Charrue selon cette disposition traçoit le tour des murailles, & on portoit la Charrue au lieu, où l'on vouloit avoir la Porte de la Ville. Pline dit (b) que Sarragosse étoit une Colonie franche, arrosée par l'Ebre, & qu'auparavant il y avoit au même lieu un Bourg nommé Salduba. *Cæsar Augusta Colonia immunis, Amne Ibero affusa, ubi oppidum antea vocabatur Salduba.*

Il y a dans le Trésor de Goltzius (c) cette ancienne Inscription: *COL. CÆSAREA AVG. SALDUBA.* Une autre Médaille représente la tête d'Auguste, couronnée de Lauriers avec ces mots: *CÆSAR AVGVSTA CN. DOM. AMP. C. VET. LANG. II. VIR.* c'est-à-dire *Cn. Domitio Ampliato: Caio Veturio Languido, Duumviris.* Une autre porte ces mots: *L. CASSIO. C. VALER. FEN. II. VIR.* c'est-à-dire, *L. Cassio, Caio Valerio Ferenstella Duumviris.*

On lit sur une autre Médaille: *C. C. A. PIETATIS AVGVSTÆ.* On y voit la tête de la Piété pour représenter la Piété de Julie fille d'Auguste. Sur le revers est un Temple & les Duumvirs. *JUNIANO LUPO PR. C. CÆS. C. POMPONIO PARR. II. VIR.* c'est-à-dire, *Juniano Lupo Préfetto Cohortis Cæsariæ, Caio Pomponio Parra Duumviris.* Sur une autre on voit entre deux Etendarts de Cohortes & une Aigle Légionnaire ces trois lettres *C. C. A.* qui signifient *Colonia Cæsar Augusta.* Le plus grand nombre des Médailles porte ces trois lettres *C. C. A.* Plusieurs ont *CÆSAR AVGVSTA*, avec un point après le mot *CÆSAR*, quelques-unes *CÆS. AVGVSTA*: dans toutes ces Médailles il faut lire *Cæsarea Augusta.*

Cellarius soupçonne que le mot de *Cæsaraugusta* pourroit bien être venu de ce qu'en lisant, le point a été négligé: il remarque cependant que Prudence dans son Hymne pour les Martirs de Sarragosse, dit (d):

(a) Lib. 4. de *Lingua Latina.*

(b) Lib. III. c. 3.

(c) P. 238.

(d) Peristeph. Hymn. 4.

SARRA-
GOSSE.

*Tu decem Sanctos revehes & octo,
Caesaraugusta studiosa Christi,
Verticem flavis oleis revincta
Pacis honore.*

Entre les Inscriptions de Gruter (*) il s'en trouve une qui, si elle est exactement copiée, favorise ceux qui disent *Caesaraugusta* d'un seul mot. La voici. POSTHUMIÆ MARCELLINÆ EX CÆSARAUG. KARENSI, que Mr. de Marca explique ainsi: *Posthumie Origine Carenfi ex conventu Caesaraugustano*. En effet, Pline met le Peuple CARENSES, dans le département de Sarragosse.

Sarragosse est située dans une grande & vaste plaine, au bord de l'Ebre, à l'endroit où ce Fleuve reçoit deux rivières, d'un côté le Gallégo, & de l'autre le Guerva.

Elle est très grande, très belle, & fort bien bâtie. Les rues y sont longues, larges, bien pavées & fort propres: les maisons généralement plus belles qu'à Madrid, bâties la plupart de brique, sont pour l'ordinaire de trois étages, il y en a de cinq & de six. Elle est ornée d'un fort grand nombre de magnifiques bâtimens, sacrés & autres: on y compte dix-sept grandes Eglises, & quatorze beaux Monastères, sans parler des autres moins considérables.

Elle est le siège d'un Archévêché, d'une Université, & d'un Tribunal de l'Inquisition. On y passe l'Ebre sur deux très beaux ponts, l'un de pierre & l'autre de bois; ce dernier n'a guère son pareil dans l'Europe pour la beauté. On entre dans cette Ville par quatre portes, qui répondent aux quatre coins du Monde; & quand on vient du côté de la Castille Nouvelle, on trouve hors de la Ville un vieux Château, environné de fossés, nommé Aljaphéria, d'un mot retenu des Maures. Il a été autrefois le Palais des Rois d'Arragon, & c'est à présent celui de l'Inquisition. C'est ce Château que l'on a fait fortifier durant la guerre, afin de tenir en bride la populace, & l'empêcher d'exciter quelque sédition.

L'Ebre passe à travers la Ville, l'arrosant d'un bout à l'autre, & la partage en deux: ses bords sont revêtus d'un beau Quai, sur lequel on se promène ordinairement. Il y a d'autres promenades dans quelques places publiques, mais la plus considérable est une belle grande rue, nommée la Rue Sainte, longue, & si large qu'on pourroit la prendre pour une place publique; c'est là que se fait le Cours, & où l'on voit plus de gens de Qualité, & par conséquent un plus grand nombre de Carosses, attelés de belles Mules richement enharnachées. Cette rue est bordée des Palais de plusieurs Seigneurs, & particulièrement de celui du Viceroi. Elle porte le nom de Sainte, parce que ce fut là que les anciens Payens versèrent le sang d'un grand nombre de Chrétiens: elle passe pour la plus belle qui se voie dans toute l'Espagne.

Les

(*) P. 324. n. 12.

Les Couvens de Sarragosse font fort beaux, & richement ornés, aussi bien que leurs Eglises: la Cathédrale, qu'on appelle la Ceu, est un très vaste & très bel édifice, bâti à l'antique; le chœur est enrichi de beau marbre blanc. A l'entrée du chœur paroît un Tombeau de marbre, qui est la sépulture du premier Inquisiteur, au dessus duquel on voit six Maures suspendus à des colonnes.

Le premier Evêque de Sarragosse qu'on trouve est Saint Félix, lequel vivoit en 255. Saint Cyprien Martir écrivant aux Evêques assemblés à Mérida, l'appelle le Propagateur de la foi, & le Défenseur de la vérité: *Felix de Cesar-Augusta fidei cultor, ac defensor veritatis*. On croit que Saint Laurent fut son Archidiacre.

Quelques Auteurs ont avancé que Saint Athanase Disciple de Saint Jaques fut fait Evêque de cette Eglise en l'année 40. Mais cette opinion n'est fondée que sur une Tradition peu sincère. Depuis Saint Félix jusqu'à l'invasion des Maures, on compte 15 Evêques, dont le dernier s'appelloit Bencius. Depuis Bencius jusqu'en 820, on ne trouve aucun Mémoire d'Evêques que d'un nommé Sénior, lequel faisoit sa résidence à Sarragosse avec la permission des Maures, durant l'oppression desquels cette Ville n'eut que 6 Evêques.

L'Empereur Alfonse ayant repris Sarragosse en 1110, sur le Roi Abubazalen, fit nettoyer la Mosquée, dont il fit faire une Cathédrale, & nomma pour Evêque de cette Eglise Pierre de Libran, Béarnois, lequel y établit des Chanoines Séculiers, & ensuite des Réguliers. En 1317, le Pape Jean XXII étant à Avignon, à la prière de Jaime II, Roi d'Arragon, érigea cet Evêché en Archevêché, & lui donna pour Suffragans les Evêques de Huesca, de Taraçona, de Pampelune, de Calahorra, de Ségorbe & d'Albarazin. Mais depuis ce tems-là Pampelune & Calahorra ont été demembrés pour être mis sous la Juridiction de la Métropole de Burgos, & Ségorbe sous celle de Valence; mais Têrue & Jaca ayant été erigés en Evêchés, ils sont devenus ses Suffragans.

Le Chapitre de cette Métropole est composé de 12 Dignitaires, de 24 Chanoines, de 24 Prébendiers, & de plusieurs Chapelains. Le Diocèse s'étend sur 347 Paroisses, sur 3 Archiprêtres, sur 3 Collégiales, qui sont Notre-Dame du Pilar, Daroca & Alcaniz, & sur 55 Couvens. L'Archevêque jouit de 50000 Ducats de revenu.

Après la Cathédrale les Voyageurs vont voir l'Eglise de Nuestra Señora del Pilar, Notre-Dame du Pilier, située au bord de l'Ebre, qui est un des plus grands lieux de dévotion qu'il y ait en Espagne, après St. Jaques de Compostelle & Notre-Dame du Mont-Serrat. On rapporte que la Ste. Vierge, étant encore en vie, apparut à St. Jaques, qui travailloit à la conversion des ames en Espagne, l'encouragea dans ses travaux, & lui laissa son Image, avec un beau Pilier de jaspe, sur lequel elle s'étoit manifestée à lui; on montre l'un & l'autre dans l'Eglise, que je décris, dont on prétend qu'elle est la première du Monde, qui ait été bâtie à l'honneur de Notre Seigneur.

L'E-

SARRA-
GOSSE.

L'Eglise n'a rien d'extraordinaire pour ce qui regarde le dessein & l'Architecture: mais la Chapelle, où est la Ste. Image, est très belle & très riche, bâtie sous terre, de trente-six pieds de long sur vingt-six de large. La Ste. Vierge est là sur un pilier de marbre, tenant un petit Jésus entre ses bras. Comme elle est dans un lieu obscur, on ne peut pas la découvrir, sans le secours des lampes qui l'éclairent: il ne se peut rien imaginer de plus riche que ses ornemens; sa niche, sa robe & sa couronne sont remplies de pierres précieuses, d'un prix inestimable. Tout à l'entour paroissent des Anges d'argent massif, qui tiennent des flambeaux à la main; outre cela elle est éclairée par cinquante lampes d'argent, ornée de chandeliers & de balustrades aussi d'argent, & pleine de figures de pieds, de mains, de têtes & de cœurs, qu'on a portées en ce lieu, en reconnaissance des miracles de la Vierge. Enfin tout y est éclatant d'or & de pierreries; & il y a toujours un grand concours de Pèlerins.

A l'entrée de l'Eglise, du côté de la Ville, il y a vers la porte une grande Chapelle, dont la voute est peinte de roses d'or, & l'on voit sur la parois le *Magnificat* écrit en lettres d'or. Près d'une des portes de la Ville est l'Eglise de *Nuestra Señora del Portillo*, où se trouve un Crucifix, auquel les ongles croissent.

On voit près delà un très bel Hopital, nommé *Hospital real y general de Nuestra Señora de gracia*. Il est orné d'une Tour, qui mérite d'être vue: elle est isolée, haute de deux cens quatre vingt-quatre degrés, & l'on y peut monter à cheval jusqu'au sommet.

Entre les Couvens de Sarragosse, celui de St. François est le plus digne de remarque. La voute de son Eglise est un Ouvrage merveilleux: elle est extraordinairement longue & large, & cependant on n'y voit ni colonne ni pilier pour la soutenir.

Le Couvent de St. Jérôme est orné de colonnes de marbre à son entrée; & sous l'Eglise il y a une Chapelle, soutenue de colonnes, où reposent les corps de plusieurs Martirs: on y a particulièrement la tête de Ste. Encratie, Vierge & Martire, dans une châsse d'argent, avec un collier de pierres précieuses: on y montre aussi des vases de cristal, où l'on a ramassé du sang & des cendres des Martirs.

Outre ces bâtimens sacrés, on y remarque la Maison de Ville, qui est un somptueux édifice, orné de belles colonnes; la *Casa de la Deputacion*, où s'assembloient les Etats du Pais, est aussi très magnifique: on y trouve à l'entrée une belle cour quarrée avec un portique; delà l'on monte dans une sale, petite, mais fort belle, où l'on voit tous les Rois d'Arragon, représentés au naturel, chacun avec une Inscription, qui comprend, en peu de mots, son nom & les principales actions de sa vie. Il n'y paroît aucune Reine, à la réserve de Prétronille, qui étant fille unique de Ramire Roi d'Arragon, porta ce Royaume à son mari Raymond Bérenger Comte de Barcelone, & mourut l'An 1173.

A un coin de la sale on voit St. George, le vaillant Chevalier, Patron

tron du Royaume, tenant sous lui un dragon fait de marbre blanc. SARRA-

La Ville de Sarragosse est bâtie sur un terrain égal & uni; &, quoique GOSSE.
Capitale d'un Royaume, elle est sans défense & sans fortification, fermée
d'une simple muraille; mais ce défaut est réparé par la bravoure des habi-
tans.

Il n'y a aucune fontaine, on fait venir de l'Ebre toute l'eau dont on a be-
soin. Ce Fleuve, bien qu'aussi large, que l'est la Seine à Paris, n'est point
navigable à Sarragosse, à cause des rochers dangereux dont il est rempli.
Malgré ces trois désavantages, Sarragosse est très belle, très riche, très
bien peuplée, habitée par quantité de Noblesse, & par un grand nombre
de marchands & de banquiers, la plupart François, qui y font fleurir le
commerce.

L'Université de cette Ville, fondée l'An 1474, ne cède qu'à celle de Sa-
lamanque & d'Alcala. Les Ecoliers, qui y sont habillés, comme par-tout
ailleurs, c'est-à-dire, en manteau long comme les Prêtres, peuvent y ap-
prendre toute sorte de Sciences. Les jeunes gens de Qualité y trouvent
des Académies, pour apprendre les exercices du corps.

Le poisson est rare à Sarragosse, ce qui doit paroître surprenant, ayant
trois rivières à ses murailles; la chair de boucherie y est chère; mais le pain
& le vin, la volaille, les perdrix & les lièvres y sont à fort bon prix.

Il y a divers Tribunaux dans cette Ville; celui de l'Inquisition, qui est
fort sévère, celui des Jurats ou Juges de Police, dont l'emploi dure deux
ans, & divers autres. L'air est pur & sain à Sarragosse, un peu moins chaud
qu'en d'autres Villes d'Espagne.

Les dehors de la Ville sont très beaux, plantés de beaux jardins &
d'agréables vergers, à trois lieues à la ronde, & occupés en partie par
des maisons, qui sont presque en aussi grand nombre que celles de la
Ville.

Le Royaume d'Arragon avoit ci-devant de grands privilèges; un Vice-
roi, qui avoit six mille Écus de revenu, un Conseil souverain, qui décidoit
de toutes les affaires du Pais; l'un & l'autre avoient leur résidence à Sarragosse.
Lorsque le Roi parvenoit à la Couronne, il étoit obligé d'aller en
personne à Sarragosse, prêter serment de conserver les droits, libertés
& privilèges des Arragonnois, ce qui se faisoit en présence des Etats;
mais aujourd'hui tout cela est aboli, comme je l'ai déjà remarqué ci-
dessus.

Le facilité des Arragonnois à se soumettre à Charles III, & leur attache-
ment pour le parti de ce Prince, leur a attiré l'indignation de Philippe V
qui, après les avoir réduits, les a dépouillés de tous leurs privilèges, & a
fait de leur Royaume une Province de Castille l'an 1707.

*Chemin de Sarragosse à Valence.*BELCHI-
TE.MONT-
ALBAN.

A neuf lieues au Midi de Sarragosse, on voit Belchite, petite Ville, bâtie dans une plaine fertile.

Plus bas est Montalban, au bord du Rio Marin à 14 lieues de Sarragosse: elle est dans une position très'avantageuse, & très forte, entre deux rochers, avec une bonne Citadelle. On y a des maisons taillées dans le roc, un air fort doux, & de très bonnes eaux. Montalban est la Mayor d'Arragon, comme on parle, la principale Commanderie que les Chevaliers de St. Jaques ayent dans ce Royaume. De Montalban tirant au Sud-Ouest on arrive à

T E R V E L

TERVEL.

TERVEL est une belle Ville, située au confluent de deux rivières, l'Alhambra & le Turias ou Guadalaviar, dans une agréable & vaste plaine. Elle est honorée d'un Evêché suffragant de Sarragosse, qui vaut douze mille ducats de rente.

C'étoit anciennement un Archiprêtre de l'Archévêché de Sarragosse. Philippe II, qui aimoit fort la multiplicité des Evêchés, fit ériger cette Eglise en Cathédrale en 1577, sous le Pontificat de Grégoire XIII, & en fit premier Evêque Jean Pérès d'Artiada, Chanoine de Sarragosse; mais Bernard Albarado de Fresnada, Archévêque de cette Ville, obtint du Roi que l'érection de Tervel en Evêché n'auroit lieu qu'après sa mort; desorte que durant sa vie il prit le Titre d'Archévêque de Sarragosse, & Administrateur de l'Eglise de Tervel, & Jean Pérès d'Artiada fut fait Evêque de Jaca.

Le Chapitre est composé de six Dignitaires, de quatorze Chanoines, & de huit Prébendiers. Le Diocèse s'étend sur soixante & dix-sept Pâroisses, sur une Eglise Collégiale, qui est Mora, sur dix-neuf Couvens, sur cent cinquante Hermitages, & sur un Hopital.

Cette Ville est peuplée de riches habitans, par le moyen du commerce qui s'y fait. On y jouit d'un air fort doux & d'un Printems presque perpétuel: toute la campagne est délicieuse, arrosée de jolies fontaines; plantée de jardins, de parterres & d'arbres fruitiers, dont les fleurs parfument l'air d'une odeur charmante.

Tervel a produit Gilles Sanches Mugnos, Chanoine de Barcelone, qui succéda, du tems du grand schisme, à l'Antipape Benoit XIII, & prit le nom de Clément VII; mais dans la suite pour rendre la paix à l'Eglise, il résigna le Pontificat & se contenta de l'Evêché de Mayorque. Tervel est défendue par une Citadelle à cinq bastions, bâtie par Philippe II.

Tervel n'est pas loin des frontières de Valence: tournant donc au Couchant, on trouve Albarrazin, Ville Episcopale, nommée anciennement

Lobetum & Turia, située sur une hauteur au bord du Guadalaviar, un peu au dessous de la source de cette rivière, près des frontières de Valence & de Castille. ALBARRAZIN.

Le Siège de l'Eglise d'Albarrazin étoit anciennement à Arauca; mais cette Ville ayant été prise par les Maures, l'Evêché fut éteint. En 1170 Albarrazin fut repris sur ces Infidèles, & le Siège Episcopal y fut rétabli. Un nommé Martin en fut le premier Evêque, & eut des Successeurs jusques en 1238, que le Roi Don Jaime obtint du Pape Grégoire IX que cette Eglise fût unie à celle de Ségorbe.

En 1247, Innocent IV confirma cette union, & en 1259 Alexandre IV ratifia ce qui avoit été fait par ses Prédécesseurs; de sorte que l'Eglise de Ségorbe gouverna ces deux Eglises jusques en 1577, que Philippe II obtint du Pape qu'elles fussent séparées, & qu'Albarrazin eût son Evêque particulier.

Le Chapitre est composé de quatre Dignitaires, de huit Chanoines, de huit Prébendiers, & de plusieurs Chapelains. Le Diocèse s'étend sur vingt-cinq Paroisses, sur deux Couvens, sur vingt Hermitages. L'Evêque a six mille ducats de revenu.

Autres Villes au Midi de l'Ebre.

D'ALBARRAZIN remontant au Nord le long des frontières de la Castille Nouvelle, on trouve Mont-Réal, située sur la rivière du Xiloca, bâtie par Alphonse VII, Roi d'Arragon, avec un assez bon Château. MONT-REAL.

Dela continuant à marcher le long de cette rivière, on voit Daroca, située sur ses bords, dans un lieu fort rude & presque imprénable. Elle porte le nom de Cité, depuis l'An 1366, qu'elle le reçut de Pierre IV, Roi d'Arragon, pour récompense de sa fidélité pour son Prince. La campagne est très fertile, étant arrosée par la rivière du Xiloca: les Voyageurs y vont voir une grotte merveilleuse, qui a sept cens quatre-vingts toises de longueur. DAROCA.

De Sarragosse, tirant le long du bord Méridional de l'Ebre, on voit divers petits lieux, qui y sont situés: Fuentes, à cinq lieues de cette Capitale, dans une plaine abondante en toutes choses. Ferdinand le Catholique l'a érigée en Comté en faveur de D. Juan Fernandez de Herédia, qui en étoit Seigneur. Trois lieues plus avant est Quinto, défendu par une assez bonne Forteresse. A quatre lieues dela on trouve Sastago, qui porte le titre de Comté.

PRÈS de Sastago au Midi on rencontre Hjar ou Ixar (la prononciation est la même), qui est une petite Ville sur le bord d'une Rivière appelée Rio-Marín. Elle est au pied d'une Colline, au dessus de laquelle on voit un Château bien fortifié. HJAR.

H. JAR. Jaques Premier, Roi d'Arragon, donna la Terre d'Hijar à Don Pedro Ferdinand son Fils Naturel, qu'il eut de Donna Bérangère Fernandès, & qui en prit le surnom. Elle fut érigée en Duché pour la première fois en 1483, par le Roi Don Ferdinand le Catholique, en faveur de Don Jean Fernandès II de ce nom, issu de Don Pedro Ferdinand, dont nous venons de parler; & une seconde fois en 1614, par Philippe III Roi d'Espagne, en faveur de Don Jean Christophe-Louis-Fernandès de Hijar, Seigneur de Hijar, & quatrième Comte de Belchite, Arrière-petit-fils du premier Duc, lequel ne laissa qu'une fille nommée Donna Isabelle, Marguérite Fernandès de Hijar, qu'il eut de Donna François de Castro & Pinos, Comtesse de Volfegona, sa seconde femme.

Cette héritière porta le Duché de Hijar avec tous les autres Etats de son père & de sa mère à Don Rodrigo Sarmiento de Silva & Villandrando, Comte de Salinas & de Ribadéo, second Marquis d'Alenquer, issu de l'ancienne & illustre Maison de Silva, lequel ayant trempé dans la conspiration de Don Charles de Padilla contre le Roi Philippe IV, fut pris & conduit comme criminel d'Etat au premier chef, au Château de Léon, où il finit misérablement ses jours.

Son fils aîné, Don Diégo François Victor Sarmiento de Silva, succéda à ses Etats, & fut cinquième Duc de Hijar, lequel eut plusieurs enfans de trois femmes qu'il épousa; mais les mâles étant morts en bas âge, le Duché tomba dérechef en quenouille, & échut à Donna Jeanne-Prétronille de Silva-Arragon, Sarmiento & Villandrando, sixième Duchesse de Hijar, neuvième Comtesse de Salinas, Ribadéo, Belchite, Volfogona & Guimara, Vicomtesse d'Illa, Canet & Ebol, fille du cinquième Duc de Hijar & de Donna Marie-Anne Pignatelli, fille du sixième Duc de Montéléon, sa seconde femme. Elle naquit en 1666, & épousa en premières noces, le 5 Décembre 1688, Don Frédéric de Silva & Portugal, son cousin, troisième Marquis d'Orans, & en secondes Don Ferdinand Pignatelli, fils puîné de Don Agnel ou Angel Pignatelli, Prince de Montecorvino, & Duc de Saint-Maur, au Royaume de Naples. La Duchesse de Hijar eut de son premier mari les enfans suivans: Don Isidore de Silva, quatrième Marquis d'Orans, né le 8 Juillet 1690; Don Diégo de Silva, né le 22 Février 1695; Et D..... de Silva, né en 1698.

CASPE. La campagne des environs de Hijar abonde en Bled, en Vin, en Huile, en Soye & Safran. Continuant à marcher le long de l'Ebre, on trouve Caspe, Ville ancienne, située au confluent de ce Fleuve & du Guadaloupe, avec un Château très bien fortifié. Le Roi Alphonse II la prit sur les Maures l'An 1168, & la donna aux Chevaliers de l'Ordre de St. Jean. Son terroir est fertile en vin, en grain, en huile, en safran & en soye; & l'on y engraisse des chapons, qui sont fort estimés.

ALCANIZ. Alcaniz est une jolie Ville, située sur la même rivière de Guadaloupe, à quatre lieues de Caspe; elle étoit autrefois la Capitale d'un Royaume des Maures; mais ayant été reprise sur eux, on en a fait une Commanderie de l'Or-

l'Ordre de Calatrava. On y remarque une fontaine merveilleuse, qui jette ^{ALCA-} de l'eau par quarante-deux tuyaux. Elle est défendue par une bonne For- ^{NIZ.} teresse, & environnée de jardins & d'arbres fruitiers.

Quittant le bord de l'Ebre, pour descendre le long des frontières, on voit Nonaspe, beau Bourg, qu'on a fortifié, situé vers les confins de la Catalogne: plus bas est Fresneda, autre Bourg vis-à-vis d'Alcaniz, ci-devant fortifié, & maintenant en cendres, ayant été brûlé par les troupes de Philippe V, au mois de Janvier 1706.

Plus bas vers les frontières de Catalogne & de Valence est Mont-Roi, ci-devant Ville forte avec un bon Château. Elle fut prise au mois de Décembre 1705 par les troupes de Philippe V, livrée au pillage & ensuite brûlée. ^{MONT-ROI.}

Chemin de Sarriagosse à Pampelune & à Burgos.

DE Sarriagosse on peut aller en France par quatre routes différentes, par la Catalogne, par la Navarre, & par deux routes qui sont aux frontières de l'Arragon, dont l'une conduit au Comté de Cominges, & l'autre dans la Principauté de Béarn.

Allant de Sarriagosse dans la Navarre, on côtoie la rive Méridionale de l'Ebre, & l'on passe par Alagon, petit Bourg situé dans une presqu'Isle que font l'Ebre & le Xalon: delà, continuant à marcher le long de l'Ebre, on arrive à Cortes, la première Place de la Navarre de ce côté-là. Ceux qui vont à Burgos Capitale de la Castille Vieille, laissant Cortes sur la droite, passent à Mallen Commanderie des Chevaliers de Malthe, qui est tout près delà, située dans une campagne fertile. Delà l'on passe à Magallon, & après quatre lieues de chemin on trouve

B O R I A.

BORIA est une jolie Ville, située près du Mont Caunus, Mon-Cayo, vers les frontières de la Navarre, au pied d'une colline, avec une bonne Forteresse. Alphonse V l'a honorée du titre de Cité, à cause des bons services, que ses habitans lui avoient rendus.

Elle est arrosée de très bonnes fontaines, qui fertilisant son terroir, y font abonder le bois, l'huile, le bled, le vin, le lin, le chanvre, & les herbagés. La campagne est couverte de beaux troupeaux, & les forêts voisines sont remplies de gibier.

T A R A Z O N A.

PLUS avant est Tarazona, ou Tarazona, Ville fort ancienne, située vers les confins de la Castille Vieille, de la Navarre, & de l'Arragon, près du Mon-Cayo, sur le bord d'une petite rivière nommée Chiles, dans une campagne fertile en tout ce qui est nécessaire pour la vie. ^{TARAZONA.}

TARAZONA. Elle est honorée d'un Evêché fort ancien, qui s'étend dans la Navarre & dans la Castille, & vaut vingt mille ducats de rente.

La commune opinion est que Saint Prudent fut le premier Evêque de cette Eglise. Cependant le docte Truxille assure positivement qu'un nommé Sanche, qui vivoit en 300, occupa le Siège avant lui, & que ce fut ce Sanche qui procura l'Evêché à Saint Prudent. Voici comment il s'explique: *Cognitus porrò fuit apud Tirasonom quò eum duxit Sanctius illius civitatis Episcopus.* Depuis Saint Prudent, on compte 200 ans sans qu'on puisse trouver aucune suite d'Evêques de Tarazona. A la vérité l'Archevêque Ferdinand fait mention d'un nommé Paul, qui selon lui, vivoit en 486; mais c'est une supposition, d'autant que les bons Historiens ne parlent que de Saint Gaudiose qui occupoit le Siège Episcopal de cette Ville en 530. On lit dans la Salle du Palais Episcopal l'éloge de tous les Evêques de Tarazona; & celui de Michel, qui fut pourvu de cet Evêché après que la Ville eut été reprise sur les Maures, est conçu en ces termes: *Primus qui post recuperationem Hispaniarum Ecclesia præfuit Tirasomenfi.*

Le Chapitre est composé de 6 Dignitaires, de 20 Chanoines, de 12 Prébendiers, & de plusieurs Chapelains. Le Diocèse s'étend sur 350 Paroisses, & sur 2 Eglises Collégiales. L'Evêque jouit de 20000 Ducats de revenu.

Elle est distinguée en Ville haute bâtie sur un rocher, & en Ville basse située dans la plaine; le tout peuplé d'environ 2000 habitans.

Cette Ville fut d'abord appelée *Tyria-Aufonia* (*), dont on fit apparemment par corruption *Turiazo*, ou *Tyriassò*, & d'où s'est formé le nom moderne de *Tarazona*. Elle est entourée de fortes murailles & d'un Fossé d'eau, que la petite Rivière Chiles lui fournit. C'est une Ville de grand Commerce, & il y a de beaux Bâtimens.

On y voit trois Paroisses, quatre Couvens de Moines, trois de Religieuses, & un bon Hopital. Elle a suffrage dans les Assemblées des Etats & jouit de grands Privilèges, que Pierre Roi d'Arragon lui accorda, en déclarant ses Habitans francs, libres, & exempts; ce qui fut confirmé l'an 1412 par le Roi Ferdinand I, surnommé l'Honnête.

Son origine est incertaine. Auguste en fit une Ville Municipale privilégiée. Lorsque les Maures étoient en Espagne, Aza-Adha le Gouverneur la détruisit l'an 724, ensuite eux-mêmes la rebâtirent, y faisant leur demeure jusqu'en 1119, ou selon d'autres 1120, que le Roi Alphonse II d'Arragon & de Castille VII la prit, la fit peupler de Chrétiens, & y remit le Siège Episcopal.

On tint à Tarazona un Concile l'an 1229, & les Etats y furent assemblés sous le Roi d'Arragon Pierre III en 1283. Sous Ferdinand V le Catholique en 1484, & en 1495. Sous Philippe II, en 1592. Le Terrain donne avec abondance Bled, Vin, Huile, Fruits, Verdures, Poissons, Bétail, Gibier, Volaille.

(*) Silva, *Poblac. de España*, p. 129.

Chemin de Sarragosse à Lérída.

DE Sarragosse allant à Lérída dans la Catalogne, on passe la rivière du Gallégo, & l'on fait deux lieues de chemin jusqu'à la Puébla, dans un país agréable, planté de jardins, & embelli de maisons de plaisance.

La Puébla de Alfinden est une jolie Ville, située à quelques cens pas de l'Ebre, dans une campagne très fertile, & bien cultivée, avec un Château bâti sur une hauteur. De La Puébla l'on fait quatre lieues de chemin, & l'on trouve une petite Ville, nommée Oséra ou Oséra, située au bord de l'Ebre. On quitte ses bords, laissant sur la droite deux Bourgs, qui y sont situés, Pina, & Vililla.

Ce dernier est célèbre en Espagne, à cause d'une cloche merveilleuse, qui sonne d'elle-même toutes les fois qu'il doit arriver quelque malheur à l'Espagne. Elle a dix brasses de tour, & a été fondue par les Goths, qui, à ce qu'on croit, y ont mis l'une des trente pièces d'argent, qui furent le prix pour lequel Judas trahit Notre Seigneur. Elle sonne toute seule sans être agitée des vents, ni d'aucune autre chose sensible, que l'on puisse remarquer. Elle tinte d'abord, & sonne ensuite par volée, soit le jour, soit la nuit. Cent Auteurs Espagnols assurent le fait comme constant, & le prouvent par plusieurs exemples.

Je reviens au chemin de Lérída. D'Oséra l'on fait un chemin de cinq ou six lieues dans une bruyère sèche, stérile, & entièrement déserte, & l'on arrive dans un méchant Village nommé Burialajos. Tout ce Quartier de país s'appelle le Désert d'Arragon: c'est en effet un vaste désert, de douze lieues de longueur, s'étendant de Burialajos jusqu'à Fraga, qui en est à sept lieues; l'on n'y trouve ni eau, ni verdure, ni arbre, ni aucune plante quelle que ce soit; & les vents y règnent perpétuellement.

De Burialajos on passe par deux méchants Villages, Pégualva, & Candafinos; & l'on arrive à

F R A G A.

FRAGA est une Ville ancienne, qui sous l'Empire des Romains avoit le nom de *Flavia Gallica*, d'où par corruption est venu celui qu'elle porte aujourd'hui. Elle est aux frontières de la Catalogne, à trois lieues de Lérída, sur une hauteur, à la rive gauche de la Cinca.

Cette Ville est assez forte par sa situation, étant au milieu de hautes montagnes, ayant au devant la Cinca, dont les bords élevés la rendent de difficile accès, & à dos une Colline, qui empêche qu'on ne puisse aisément l'approcher avec du gros canon. L'An 1134, Alphonse VII, Roi d'Arragon, & I Roi de Castille de ce nom, fut tué par les Maures, en assiegeant cette Ville. On y passe la Cinca sur un pont de bois. Les jardins de la Ville produisent divers Herbages & du Safran: mais tous les dehors sont absolument stériles.

Au dessous de Fraga, la Cinca se jette dans la Sègre, & un peu plus bas la Sègre porte ses eaux dans l'Ebre.

A

MEQUI-
NENÇA.

A l'endroit, où se fait le confluent de l'Ebre & de la Sègre, est Méquinença, Ville ancienne, connue autrefois sous le nom d'*Octogesa* & *Idosa*; forte par sa situation, dans un terrain entouré de ces deux rivières, & défendue par un Château bien fortifié. La campagne, qui l'environne, est abondamment arrosée, fort agréable & très fertile.

Chemin de Sarragosse en France par le Comté de Cominges.

LE Royaume d'Arragon confine à trois petites Provinces de la France, à la Principauté de Béarn, & aux Comtés de Bigorre & de Cominges. J'ai déjà remarqué que l'on peut passer de ce Royaume dans la France, par deux routes différentes. L'une conduit au Comté de Cominges; & l'autre, qui est à l'Occident de la première, conduit dans la Principauté de Béarn.

VILLA-
MAJOR.

Par la première on va de Sarragosse à une petite Ville nommée Villa Major; autour de laquelle le pays est entièrement stérile, à la réserve de quelques maigres paturages, où l'on nourrit un petit nombre de brebis & de chevres. De là traversant ce désert, on passe par les montagnes de Lésinéa, où l'on voit une Hôtellerie toute seule, sur une hauteur avec une petite Eglise, qui est un lieu de grande dévotion, nommé S. Maria de Magalon en los Montes de Lésinéa. On y a une petite Image de la Vierge, dont on rapporte qu'elle fait des miracles. L'Eglise est desservie par deux Prêtres. On compte cinq lieues de Sarragosse jusques-là; & de là onze jusqu'à Balbastro. Sortant de ce lieu l'on traverse encore un pays stérile, & des montagnes arides, où l'on ne voit qu'un peu de romarin; l'on trouve un Bourg nommé Alcubièrre, autour duquel il y a une campagne de champs; & à cinq lieues plus avant, un méchant Village nommé Polignino, situé vers le bord d'Isuèla. De ce Village on passe à travers un pays inculte, où l'on ne trouve qu'une seule Hôtellerie, & après six lieues de marche on arrive à

BALBASTRO.

BALBAS-
TRO.

BALBASTRO, *Balbastrum*, est une Ville Episcopale, située sur une petite rivière, nommée Véro, près de l'endroit où elle se jette dans la Cinca. L'Evêché vaut huit mille ducats de revenu. Le Siège Episcopal de cette Eglise fut établi premièrement à Roda. Ensuite il fut transféré à Urgel, puis à Lérida, & enfin à Balbastro. Roda ayant été reprise sur les Maures en 1040, Ervivalde Evêque d'Urgel se plaignit au Roi Ramire I, de ce qu'on avoit séparé cette Eglise & celle de Ribagorça de la sienne; si bien que ce Prince ordonna qu'elles fussent restituées à l'Evêque d'Urgel. Mais après sa mort Sanche son fils en rétablit le Siège à Roda.

Le Roi Sanche Ramire ayant repris Balbastro sur les Maures en 1065, donna l'Eglise de cette Ville à Salomon Evêque de Roda, lequel prit le Titre d'Evêque de Roda & de Balbastro. Mais il ne le porta pas longtems;

car Don Pédro Roi d'Arragon, ayant repris une seconde fois la Ville de Balbastro, fit ériger son Eglise en Cathédrale en 1090. Ponce en fut fait premier Evêque. Cependant l'Evêque de Huesca s'opposa vigoureusement à cette érection, prétendant qu'elle lui étoit préjudiciable. Ses Successeurs en firent de même, tellement que ce procès a duré jusqu'en 1573, que Philippe II fit ériger Balbastro en Evêché, ou pour mieux dire, fit confirmer l'érection qui en fut faite en 1090. Philippe d'Urrias en fut fait premier Evêque.

Le Chapitre est composé de 7 Dignitaires, de 12 Chanoines, de 12 Prébendiers, & de divers Bénéficiers. Le Diocèse s'étend sur 170 Paroisses, sur 8 Couvens, sur 14 Hermitages, & sur 19 Hopitaux.

On passe à Balbastro le Véro, sur un très beau pont. Les deux rivières, qui arrosent son terroir, le rendent fertile en toutes choses, particulièrement en huile.

De Balbastro, descendant le long de la Cinca, l'on trouve Monçon, *Mon-Mon-tio*, Ville forte, située sur le penchant d'une Colline au bord de cette rivière, & défendue par un bon Château. L'An 1595, il s'y tint une assemblée considérable des Etats de Valence, d'Arragon & de Catalogne, qui prêtèrent serment de fidélité à Philippe III. L'An 1642, les François la prirent, mais les Espagnols la leur reprirent l'année suivante.

Je retourne au chemin de la France. A quatre lieues de Balbastro, l'on trouve Graus, petite Ville sur la rivière d'Esséra, où l'on dit qu'on ramasse la rosée, qui sert à faire d'excellent baume. Elle fut prise sur les Catalans, au mois de Janvier 1706, par les troupes de Philippe V, qui la brûlèrent, après l'avoir pillée & emporté du butin pour la charge de trois cens mulets.

A l'Occident de Graus on voit Médianos, petite Place sur le bord de la Cinca, où il y avoit ci-devant un beau pont de pierre, que les Espagnols firent sauter au mois de Décembre 1705, pour empêcher les Catalans de passer plus avant dans l'Arragon. La rivière d'Esséra tombe dans la Cinca, au dessous de Graus, près d'une petite Place nommée Castro.

A deux lieues de Graus, marchant le long d'Esséra, l'on trouve Saint St. Quiriles, joli Bourg situé au pied des Pyrénées. Au sortir du Bourg, on entre dans ces vastes montagnes, où l'on trouve un chemin pierreux & effroyable, si étroit qu'il n'y peut passer qu'un animal à la fois; & en hiver il est absolument impraticable. On va toujours en montant, & de ces hauteurs affreuses on voit embas la rivière d'Esséra, qui court parmi les rochers avec un bruit effroyable.

Côtoyant toujours cette rivière, on passe à une petite Ville, nommée Campo; & delà passant plusieurs fois la même rivière sur plusieurs ponts, à cause des courbures qu'elle fait, on arrive à un beau Bourg nommé Seirà ou Céra. Delà l'on continue à monter, marchant dans les Pyrénées, qui s'élèvent toujours davantage; l'on côtoye encore la rivière d'Esséra, & l'on

l'on marche dans un chemin aussi étroit & aussi dangereux que le premier.

VENAS-
QUE.

Quand on est parvenu au lieu le plus haut, on voit delà, entre ces montagnes, de belles & d'agréables Vallées, particulièrement celle de Vénasque, où il y a un grand nombre de petites Villes, de Bourgs, & de Villages, & qui est très bien cultivée. On descend de cette montagne, & venant dans la Vallée on trouve Bénasca, Vénasque, qui en est la Ville principale. Elle est située sur l'Esséra, un peu au dessous de la source de cette rivière, vers les frontières de la France, dans la Seigneurie de

R I B A G O R Ç A.

RIBA-
GORÇA.

CETTE Seigneurie, qui porte aujourd'hui le titre de Comté, & a porté autrefois celui de Royaume, s'étend dans ce quartier de pais, le long des frontières de la Catalogne, dont elle est séparée par la rivière de Noguera Ribagorçana, ayant quinze lieues de longueur sur six de largeur. Elle comprend diverses Vallées, savoir celles de Benabarri, Vénasque & d'autres, & s'étend sur trois cens cinquante petites Places, comme Bourgs & Villages, dont la principale est Bénabarri, ou Bénavarri, à l'Orient de Castro & au Sud-Est de Graus: les autres plus considérables sont Vénasque au Nord, Tamarit & S. Estévan de Litéra à l'extrémité Méridionale, entre Monçon & les frontières de Catalogne.

Ce quartier de pais fut enlevé aux Maures de fort bonne heure, & le premier qui prit le titre de Comte de Ribagorça fut Bernard parent de Charlemagne, premier Comte de Barcelone, qui épousa Thiuda fille de Galinde II, Comte d'Arragon. Pour revenir à Vénasque, cette Ville étant Place frontière, on y tient ordinairement garnison dans un beau Château, dont elle est défendue, & où l'on voit de grosses pierres sur les murailles au lieu de canon. On boit là de fort bon vin, & l'on y mange d'excellentes Truites.

De Vénasque on continue à côtoyer l'Esséra, & à marcher dans les Pyrénées. On voit en passant de belles Forêts de hauts & de grands arbres, qui servent à faire des mâts de navire. Après deux lieues de chemin, l'on trouve une Hôtellerie nommée Hospitalet, où il faut attendre que l'on se trouve vingt-quatre personnes ensemble pour pouvoir passer.

On commence là de nouveau à grimper sur la montagne, par un très méchant chemin, & l'on arrive au Puerto, Port ou lieu de passage, où l'on quitte l'Espagne pour entrer en France. Ce passage est fermé de deux pointes de rochers, qui venant à se rencontrer, le rendent si étroit, & si scabreux, qu'avec une poignée de monde on en peut défendre l'entrée à toute une Armée. Quand on regarde de haut en bas, du côté de la France, il ne semble pas possible d'y descendre; & en effet la montagne est si roide, qu'il a fallu que les hommes y aient taillé un chemin dans le roc. Delà l'on compte environ dix lieues jusqu'à St. Bertrand de Cominges.

SO-

SOBRARVE, ou SOBRARBE.

LA Principauté de Sobrarve est à l'Occident du Comté de Ribagorça, ^{SOBRAR-} & comprend plusieurs Vallées, comme celles de Terrantona, de Gif-^{VE.} tain, de Puertolas & quelques autres.

La principale Place de ce país est Ainsa, qui étoit autrefois Capitale des Rois de Sobrarve: Elle est située dans une plaine, sur la rivière d'Ara, près de l'angle qu'elle fait en se jettant dans la Cinca, un peu au dessus de Médianos. C'est dans ce país que la Cinca sort d'un petit Lac, formé par plusieurs sources au pied du Mont de Bielsa.

La Contrée de Sobrarve a eu autrefois le titre de Royaume. Lorsque Pélagie se signaloit dans les Asturies contre les Maures, qui avoient envahi l'Espagne, Garcias Ximénès s'étoit fait nommer Roi de Sobrarve. Les avantages qu'il remporta sur eux en plusieurs occasions, lui donnèrent beaucoup de réputation. Avec six cens hommes il en défit un grand nombre, & conquit toutes les petites Places qui étoient voisines des Pyrénées.

Il épousa Erme, & en eut Garcias Inigo, qui lui succéda en 758, & qui s'étant emparé de Pampelune, que Charlemagne avoit démantelée, & dont il rétablit les fortifications, prit le titre de Roi de Pampelune. Il soumit à sa domination toute la Navarre, d'où il chassa entièrement les Maures. Ce Prince regna quarante-quatre ans.

Son fils Fostan, qui lui succéda, épousa Tise, fille de Galiud, Comte d'Arragon, Veuve de Don Bernard Barcino, & Belle-mère de Zénofre, Comte de Barcelone. Fostan battit les Maures en plusieurs rencontres, & leur enleva plusieurs Places. Il mourut en 815, après un règne de treize ans.

Don Sanche son fils, & son Successeur, acheva de délivrer ce Royaume de la servitude des Maures. Il porta le Sceptre dix-sept ans, & le laissa à Ximénès son Fils, qui commença de régner en 832.

Ximénès épousa Marie, & en eut Inigo, qui parvint à la Couronne. Ce fut le premier qui prit le titre de Roi de Navarre.

Autre chemin de Sarragosse en France par la Principauté de Béarn.

L'AUTRE route, que j'ai indiquée pour passer du Royaume d'Arragon ^{ZUERA.} dans la France, est d'aller par Huesca, pour entrer dans la Principauté de Béarn. On va d'abord à Cuéra ou Zuéra, petite Place, située sur le Gallégo, dans une campagne fertile, à quatre lieues de Sarragosse. De Zuéra l'on va par Almudévar, situé dans un terroir qui rapporte du bled, du vin & du safran. Delà l'on fait trois lieues de chemin jusqu'à

HUESCA.

HUESCA est une Ville très ancienne, qui a porté autrefois le nom d'Osca. Et Plutarque nous apprend dans la vie de Sertorius, que ce Romain y établit une Académie à former le corps & l'esprit, afin d'y faire venir tous les enfans des Nobles du païs, sous prétexte de leur procurer une belle éducation, mais en effet afin de les avoir pour ôtages de la fidélité de leurs pères.

Huesca est une jolie Ville, située sur le bord de la rivière d'Isuëla, dans une agréable plaine, environnée de Collines. Elle est honorée d'une assez ancienne Université, & d'un Evêché, suffragant de Tarragone, qui vaut treize mille ducats de revenu. On trouve dans les Archives de cette Eglise une Histoire de Saint Laurent assez mal écrite, qui dit que Saint Valère fut Chanoine & Evêque de Huesca. Mais cette Histoire est d'autant plus suspecte, qu'elle assure que Saint Laurent & Saint Vincent furent élevés dans la maison & par les soins de ce Prélat, ce qui est démonstrativement faux, puisque ces deux Martirs ne vivoient pas en même tems.

Le premier Evêque qu'on trouve est un Moine appelé Vincent, Disciple de Saint Victorin, lequel vivoit en 553. La Ville de Huesca ayant été prise par les Maures, le culte Divin en fut entièrement banni, desorte qu'il fallut que les Fidèles attendissent que Don Azner premier Comte d'Arragon eût repris la Villa de Jaca en 795, où il transféra l'Evêché de Huesca, jusqu'à ce que cette Ville fût recouvrée des mains des Infidèles.

Pendant que le Siège Episcopal de Huesca demeura à Jaca, l'Evêque prenoit tantôt le Titre d'Evêque d'Arragon, tantôt celui d'Evêque de Jaca & de Huesca, & quelquefois celui d'Evêque de Saint Pierre.

En 1096, Huesca ayant été repris sur les Maures, Pierre qui fut le dernier Titulaire de l'Eglise de Jaca, alla prendre possession de Huesca. Etienne Second, qui lui succéda, intêta un Procès à Saint Raymond Evêque de Balbastro, pour faire unir son Eglise à celle de Huesca, en quoi il réussit; desorte que les deux furent unies jusques en 1571, que le Roi Philippe II fit ériger Balbastro en Evêché sous le Pontificat de Pie V.

Le Chapitre de Huesca est composé de neuf Dignitaires, de vingt-quatre Chanoines, de quatorze Prébendiers, de huit Bénéficiers, & de quarante Chapelains. Le Diocèse s'étend sur cent quatre-vingt seize Paroisses, sur trente-un Hopitaux, sur trois cens trente-cinq Hermitages, & sur dix-neuf Couvens.

Rien ne fait plus d'honneur à Huesca, que d'avoir donné la naissance à deux Saints Hommes, Oronce & Laurent son frère, dont celui-ci souffrit le martyre à Rome, étant rôti sur un gril, comme on l'a déjà remarqué ailleurs. On a là un air fort doux, & un terroir très fertile: on y trouve tout en abondance, & particulièrement du vin, dont cette Ville fournit la meilleure partie d'Arragon.

Huesca.

Huesca est située dans le plat-païs: à deux lieues delà l'on entre dans les ^{HUESCA.} montagnes, où l'on ne fait que monter & descendre dans des chemins fort étroits, bordés de précipices affreux, où pour peu qu'une monture bronchât, on périroit infailliblement. On arrive à un Bourg nommé Xavier, situé sur le bord du Gallégo, & côtoyant cette rivière, on arrive à Sallent, (Saliens), le dernier Village d'Arragon de ce côté-là, à quatorze lieues d'Huesca.

Val de T E N A.

CE Village est dans une belle & agréable Vallée, nommé le Val de Te-^{VAL DE} na, l'une des plus grandes & des meilleures qu'il y ait dans les mon-^{TENA.} tagnes de l'Arragon. Elle est située entre des montagnes prodigieusement hautes, inaccessible en hiver, à cause des neiges & des glaces, mais fort agréable & fort délicieuse dans le retour de la belle saison.

La chasse y est très abondante, & l'on trouve parmi ces rochers quantité de Gibier & de Volaille: des Lièvres, & des Chamois, des Perdrix, des Canars, & des Pigeons sauvages. La rivière du Gallégo & une autre petite nommée Agua Lempéda y donnent d'excellent poisson, sur-tout des Truites & des Barbeaux.

Les campagnes sont riches en bons paturages, où l'on nourrit jusqu'à trente mille bêtes: & l'on y trouve quantité de simples & de bonnes herbes, d'un grand usage dans la Médecine. Elle comprend onze Villages, dont les principaux sont Sallent, Panticosa, Pueyo & Lanuça.

Le Village de Sallent est le premier & le plus considérable de tous, dans une situation extrêmement élevée, au bord du Gallégo, à une lieue au dessous de la source de cette rivière. C'est un lieu de grand passage, à cause du voisinage de la France, & dans le Printems & l'Eté il y a toujours grand abord de monde. Près de ce Village on voit une cascade merveilleuse de la petite rivière d'Agua Lempéda, qui tombe de fort haut dans le Gallégo avec un fracas étrange.

De Sallent on a deux routes pour entrer dans la Principauté de Béarn, l'une par la Vallée d'Aspe, & l'autre par la Vallée d'Osseau.

La première, qui est au Couchant, est plus belle, plus courte & plus commode, & conduit le long d'une petite rivière, nommé la Gave d'Aspe, à Notre-Dame de Sarrans ou Serrans, qui est à sept lieues de Sallent.

L'autre, qui est à l'Orient, conduit par le Port de Peyre-Longue & par Aigues-Caudes, le long d'une autre rivière, nommée la Gave d'Osseau à Laruns, premier Village de Béarn, qu'on rencontre sur cette route. Ces deux routes aboutissent l'une & l'autre à Oléron.

*Le Comté d'ARRAGON.*COMTE'
D'ARRA-
GON.

LA Rivière d'Arragon, qui prend sa source à Ste. Christine dans le voisinage de Sallent, coulant du Nord au Sud, & tournant ensuite de l'Orient à l'Occident, arrose un petit Pais de montagnes, qui a porté le nom de Comté d'Arragon. Il comprend un grand nombre de belles Vallées, comme le Val de Canfranc, le Val d'Aisa, le Val d'Aragues, & plusieurs autres, & renferme quelques Villes, & une grande quantité de Bourgs & de Villages.

J A C A.

JACA.

DESCENDANT donc le long de l'Arragon, l'on trouve Jaca, Ville ancienne, située sur le bord de cette rivière, dans une agréable plaine au pied des Pyrénées. Elle étoit fort considérable dans l'Antiquité, Capitale d'un grand peuple, qui portoit le nom de Jaccétains.

Aujourd'hui Jaca est dans une situation assez avantageuse, dans un terroir abondant en bled, en fruits, en troupeaux, & en gibier. Elle est honorée d'un Evêché, qui vaut trente mille ducats de revenu. En 1571, Philippe II obtint du Pape Pie V que Jaca fût érigée en Evêché. Pierre del Frago, Evêque d'Ales en Sardaigne, fut le premier Prélat qui gouverna cette Eglise. Le Chapitre est composé de neuf Dignitaires, de dix-sept Chanoines, de seize Prébendiers, & de divers Bénéficiers. Le Diocèse s'étend sur cent quatre-vingt dix-neuf Paroisses, sur six Couvens, sur quarante-huit Hermitages, & sur onze Hopitaux.

LOARRE.

Au Midi de Jaca l'on voit Ancanégo, situé sur le Gallégo, & un peu plus loin au Midi, Loarre gros Bourg, situé au pied des Pyrénées, entre Huesca & Jaca, à quatre lieues de la première. Il est arrosé par quantité de belles fontaines, & défendu par une bonne Forteresse, où le malheureux Comte Julien, qui avoit livré sa patrie en proie aux Infidèles, fut détenu prisonnier jusqu'à sa mort. Plus avant au Sud-Ouest on voit Ayerbe, ou Ayerve, anciennement Ebellium, autre beau Bourg, situé au pied des Pyrénées.

Je reviens à Jaca. De cette Ville descendant l'Arragon, l'on voit sur la gauche, Sant-Juan de la Péгна, qui est un Monastère magnifique, où sont les tombeaux des anciens Rois de Sobrarve. A deux lieues plus loin au Couchant, est Berdum ou Verdun, situé au confluent des deux rivières d'Arragon & de Véral.

SALVA-
TIERRA.

Continuant à descendre l'Arragon, on voit sur la droite, à deux lieues delà, Salvatierra, situé à quatre lieues de Jaca : il appartenait autrefois au Couvent de St. Juan de la Péгна ; mais parce que c'étoit une Place frontière, il fut uni à la Couronne par Pédro II Roi d'Arragon.

TIER-
MAS.

Au dessous de Salvatierra est Tiermas, *Thermae*, le dernier Village du Royaume, de ce côté-là, situé sur l'Arragon : il s'y trouve des bains d'eaux

d'eaux chaudes fort salutaires, propres pour la guérison de diverses maladies, étant chargées de parties de salpêtre, de nitre, d'alun & de soufre.

Quittant le cours de l'Arragon, pour aller le long de la rivière d'Onfella, Sos. l'on voit Sos, Bourg considérable, aux frontières de la Navarre, avec un beau Château, où est né Ferdinand V, dit le Catholique.

Dela passant au Midi, l'on trouve Uncastillo, autre Bourg au Sud-Est de Sos, sur une hauteur vers la source de la rivière de Riguel, orné d'un assez beau Château.

D'Uncastillo tirant droit au Midi, l'on voit Exéa de los Cavalléros, situé ^{EXEA.} fort avantageusement entre deux rivières, dont l'une porte le nom de Rio de Ores, dans une campagne fertile, à douze lieues de Sarragosse. Alphonse I, Roi d'Arragon, reprit cette Ville sur les Maures, par le secours d'une troupe de Cavaliers François & Gascons, ce qui fit qu'on lui donna le nom d'Exéa de los Cavalléros.

D'Exéa l'on voit à l'Orient Luna, & au Sud-Ouest Tauste, deux petites ^{LUNA.} Places, qui méritent d'être remarquées. Luna est située entre des Montagnes, au bord d'une petite rivière, qui passe à Exéa, & à neuf lieues de Sarragosse. Le Roi Don Sanche Ramire II l'érigea en Comté, & elle a été possédée avec ce titre par la Maison de Luna, qui a été fort célèbre dans les Siècles XIV & XV.

Tauste est un beau Bourg, à deux lieues des confins de la Navarre, sur la ^{TAUSTE.} petite rivière de Riguel, qui se jette dans l'Ebre un peu au dessous. Sa situation est assez avantageuse & très agréable. Les habitans arrosent leur terroir par le moyen des canaux, où ils conduisent l'eau de l'Ebre; ce qui le fertilise admirablement, & le fait abonder en toutes les choses qui sont nécessaires à la vie.

Les Arragonnois sont gens d'esprit & de bon gout, courageux & hardis, mais aussi les plus fiers de tous les Espagnols, s'estimant plus que tout le reste de l'Espagne & de l'Europe même. Les Gentilshommes sont fort civils & fort affables envers les Etrangers. Dans leurs discours ordinaires, ils protestent qu'ils n'ont rien plus à cœur que de tirer l'épée pour le service de leur Roi.

Le Royaume d'Arragon avoit conservé jusqu'à nos jours ses Loix & ses ^{ARRA-} Coutumes particulières, différentes de celles du reste de la Monarchie; mais ^{GON.} Philippe V a changé tout cela. La sécheresse & la pauvreté du Pais, jointe au libertinage, fait qu'il sort de l'Arragon, de tems en tems, des compagnies entières de Voleurs, appelés Bandoléros, qui se répandent par toute l'Espagne, & sont fort redoutables pour les Voyageurs & les Voyageuses, particulièrement pour les belles filles. Lorsqu'il leur en tombe quelque une entre les mains, ils la gardent toute leur vie dans des cavernes effroyables; ou les font galoper avec eux, lorsqu'ils marchent pour quelque expédition, & ils en sont jaloux à la fureur. Mais lorsqu'ils en trouvent, qui sont assez heureuses pour ne pas leur plaire, ils les rançonnent & les font racheter chèrement à leurs Parens.

J'ai

ARRA-
GON.

J'ai déjà remarqué ci-dessus que l'Arragon est le País des anciens Celtibériens. Ces Peuples étoient réputés anciennement les plus puissans, & les plus braves de tous les Espagnols. Il est constant que leur nom venoit de la jonction des Celtes & des Ibériens, qui s'étant mêlés & confondus ensemble pour ne faire qu'un seul Peuple, avoient aussi joint leurs noms pour n'en faire qu'un seul. Mais les Ecrivains ne sont pas d'accord sur la cause ou l'occasion de cette jonction.

Il y en a qui disent que les Celtibériens étoient des Gaulois venus de la Gaule Celtique, qui s'étant habitués autour de l'Ebre, appelé autrefois Ibérus, avoient pris de là le nom de Celtibériens.

D'autres disent que les Celtes & les Ibériens, deux peuples qui demeuroient aux deux bords de l'Ebre, ayant eu longtems la guerre les uns contre les autres, pour les limites de leurs territoires, firent enfin la Paix; & pour la mieux cimenter, s'unirent les uns aux autres par mariages, & se confondirent pour ne faire qu'un seul peuple.

Ces deux peuples unis de cette manière, firent une puissante Nation, qui retint le nom des deux. Ce sentiment est le plus vraisemblable, d'autant plus qu'il est appuié de l'autorité de Lucain, qui étoit Espagnol, & qui, quoique Poëte, mérite néanmoins d'en être cru sur les affaires de son País: parlant des Celtibériens, il les désigne par cette périphrase:

*... profugique à Gente vetusta
Gallorum Celtæ miscentes nomen Iberis.*

Bien que leur País fût stérile, comme l'Arragon l'est encore aujourd'hui, cependant ils étoient riches, parce qu'ils avoient des mines d'or & d'argent. Marcellus y exigea dans une courte guerre six cens talens de contribution. Ils avoient des armes d'une bonté extraordinaire, & ils se servoient pour la trempe d'une méthode toute particulière. Ils enfouissoient en terre des lames d'épée, & les laissoient là jusqu'à ce que la partie la plus foible & la moins dure fût toute rongée de la rouille; celle qui demeurait, étoit d'une force surprenante, coupoit le fer & l'acier, & perçoit les casques & les cuirasses.

LA NAVARRE.

CE Royaume, qui se trouve situé entre la France & l'Espagne, est divisé en Haute & Basse Navarre. La première appartient à l'Espagne, & la seconde à la France.

Toutes les deux se divisent encore en plusieurs Juridictions, Districts ou Bailliages, que les Espagnols appellent Méridades. La Haute Navarre en comprend cinq, qui ont pour leurs Capitales,

Pam-

Pampelune, Olite, LA NA-
Tudèle, Estella, VARRE.
Sanguessa.

Le nom de Navarre est moderne & inconnu aux Anciens. Quelques-uns le dérivent de Nava, mot Espagnol, qui signifie une campagne, dont on a extirpé tout le bois, & qui est environnée de forêts : & l'on prétend que ce Royaume a pris le nom de Navarre, parce qu'il est rempli de Navas.

Quoiqu'il en soit, il faisoit partie de la Tarraconnoise, & étoit autrefois habité par les Bérons, les Sueffitains, & les Vascons, ou Gascons.

Cette Province est faite en façon de losange, & disposée d'une telle manière, qu'elle a l'Arragon au Sud-Est, la Castille Vieille au Sud-Ouest, la Biscaye au Nord-Ouest, & les Pyrénées au Nord-Est. Elle est enfermée entre les Pyrénées, qui la séparent de la Navarre Française, appelée autrement la Basse Navarre, & entre le Fleuve de l'Ebre, qui coule le long de ses frontières, la séparant de la Castille Vieille, à la réserve d'un petit Quartier de pays, qui est au delà de l'Ebre.

Son étendue est d'environ trente-deux lieues de long, sur vingt-huit de large. Elle est arrosée par trois ou quatre rivières assez considérables, qui tombent dans l'Ebre. La première est l'Arragon, qui sortant au Royaume de ce nom, passe à Sanguessa, à Mérida, à Villa-Franca, & à Milagro, au dessous duquel il se jette dans l'Ebre : l'Arga, qui coule au milieu du Royaume, passant à Pampelune, à Miranda, & à Peralta : l'Ega, qui sort de la Vallée d'Aran, & passe à Estella, à Carcar, & à St. Adrien, & se jette dans l'Ebre un peu au dessous de Calahorra.

Autrefois le Royaume de Navarre avoit beaucoup plus d'étendue, qu'il n'en a aujourd'hui : il comprenoit une partie de la Biscaye, Logroño & Calahorra ; mais il a été racourci par les Rois de Castille. Il ne faut pas néanmoins ajouter foi à l'hyperbole d'un Espagnol, qui prenoit apparemment le public pour grue, lorsqu'il a osé écrire, qu'il n'y avoit pas plus de vingt mille familles dans la Navarre. Ce Royaume est à la vérité petit ; néanmoins on y compte huit Cités, dont l'une est honorée d'un Evêché.

Je vai donner la description de ce Royaume selon ma méthode ordinaire.

Chemin de Madrid à Pampelune.

QUAND on va de Madrid à Pampelune, on traverse une partie de la AGREDA. Castille Vieille, & l'on va se rendre à Agréda, Place frontière vers l'Arragon, au pied du Montcayo. D'Agréda l'on côtoie l'Arragon & l'on entre dans la Navarre par la Méréndade de Tudéla. On fait quatre lieues de chemin dans un fort beau pays, & l'on arrive au bord de l'Ebre,

TOME III.

Z

que

que l'on passe à un lieu nommé Cadreita. Un peu plus avant, on trouve la rivière d'Arragon, qui grossie des eaux de quelques autres rivières, est assez considérable en cet endroit.

MARZILLA. A une portée de mousquet de cette rivière on passe à Marzilla, qui est une jolie petite Ville, dans un terroir en partie fertile, & en partie stérile. Delà traversant un païs de Landes, on arrive à

T A F A L L A.

TAFALLA. **T**AFALLA est une fort jolie Ville, de grandeur médiocre, honorée du titre de Cité l'An 1630 par Philippe IV. Elle est située au bord de la petite rivière du Cidago, fermée de murailles, & défendue par un Château. Dans le XV Siècle Charles III, Roi de Navarre, y bâtit un Palais, où il faisoit ordinairement sa résidence. Les Espagnols l'appellent la Fleur de la Navarre, parce qu'elle est le siège d'une assez bonne Université, où la jeunesse du Royaume va faire ses études.

Tafalla est dans un bon terroir, fertile en vin; & tout ce quartier de païs, qui est au bord du Cidago, est un grand vignoble, qui produit d'excellent vin. A cinq lieues de Tafalla l'on trouve

P A M P E L U N E.

PAMPELUNE. **P**AMPELUNE, la Capitale de la Navarre, est une Ville ancienne, bâtie par Pompée après la mort de Sertorius & la défaite de son parti; delà vient qu'on l'appelloit dans l'Antiquité Pompéjopolis, ou Pompélo. Elle est assez grande, située près des Pyrénées, dans une plaine qui n'est commandée d'aucun endroit, honorée d'un Evêché, suffragant de Burgos, qui vaut vingt-huit mille ducats de rente.

Elle est fermée de murailles, défendue par deux Châteaux, dont l'un est dans la Ville & l'autre dehors: il y a une Place fort spacieuse, où l'on célèbre la fête des Taureaux. Les fortifications de Pampelune ne sont pas considérables, mais ce qu'il y a de meilleur à remarquer est le Château, qui est hors de la Ville. C'est une Citadelle bâtie Par Philippe II pour tenir en bride les Navarrois, & pour arrêter les François. Elle est forte par sa situation, & fort bien entendue; située sur le roc, composée de cinq bastions revêtus de pierre, avec de bons fossés à fond de cuve. Au milieu de la Citadelle il y a la place d'armes, qui est un espace rond, où l'on se range en bataille, & d'où par cinq grandes rues, qui y aboutissent, on peut aller tout droit aux cinq bastions.

Du côté de la Ville elle a une belle Place, avec quelques allées d'arbres pour la promenade. Au côté opposé, par où on pourroit l'attaquer, elle est environnée d'un marais qui lui sert de rempart. On y a une fort belle Tour, des Magazins de poudre & d'autres munitions de guerre, & un moulin à bras pour servir en cas de siège. Ce moulin est une grande & merveille.

veilleuse machine, composée de plusieurs rouages, de quatre ou cinq meules & d'autant de tremies, où l'on peut moudre à chacune vingt-quatre charges de bled par jour. On peut le tourner à bras, & le faire tourner aussi par des chevaux, & l'on dit, qu'on y entretient toujours un homme, qui connoit les ressorts de cette machine, afin de pouvoir la remuer & la raccommoder en cas de besoin. Cette Citadelle est gardée ordinairement par une Garnison, & le Gouverneur de la Place y est mis immédiatement par le Roi. La Navarre est régie par un Viceroy, qui fait sa résidence à Pampelune; sa charge lui vaut six mille écus d'appointement.

J'ai déjà remarqué que Pompée a bâti Pampelune, & lui a donné son nom. Comme l'Histoire nous apprend que ce Général Romain, après avoir triomphé de tous ses ennemis, éleva dans les Pyrénées de magnifiques trophées, où il se vantoit d'avoir subjugué huit cens quarante-six Villes depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire du Portugal, un Ecrivain moderne a cru que ces trophées n'étoient autre chose que la Ville de Pampelune, mais c'est sans fondement. Car un Géographe ancien témoigne que Pompée érigea ces trophées dans le territoire de Jonquières; & des Voyageurs habiles & curieux ont découvert des restes de ces trophées dans les Vallées d'Andorre & d'Altavaca. On y voit de grands cerceaux de fer de dix pieds de diamètre, attachés à des rochers avec du plomb fondu, qui servoient à soutenir les trophées; & l'on y a même remarqué des figures d'arcs de triomphe.

On croit que la Ville de Pampelune a été l'une des premières d'Espagne qui ait reçu la lumière de l'Evangile; & l'on raconte que St. Saturnin, qui y avoit été envoyé de Rome par St. Pierre le Prince des Apôtres, y convertit quarante mille âmes dans l'espace de sept jours, entre lesquels fut St. Firmin, le premier Evêque de Pampelune.

Prudentius de Sandoval est un de ceux qui font St. Firmin premier Evêque de Pampelune, en quoi il est conforme à tous les autres Historiens Ecclésiastiques de sa Nation; mais il ne s'accorde pas avec eux à l'égard de l'Epoque du martyre de ce Saint, en ce qu'il la place en l'année 80, ce qui s'oppose à la commune Tradition, qui la met en 156, ce qui fait une différence de 76 ans. Quoiqu'il en soit, depuis ce tems-là jusqu'en 589 on ne trouve aucun mémoire des Evêques qui gouvernèrent cette Eglise, auquel tems un nommé Liliol occupa le Siège Episcopal; & on trouve une suite régulière de ses successeurs jusqu'à l'invasion des Maures. Pampelune ayant été reprise sur les Infidèles, l'Eglise Cathédrale fut rétablie par le Roi Alfonso, lequel assista à sa consécration avec tous les Evêques & Abbés du Royaume.

Le Chapitre est Régulier, de l'Ordre de Saint Augustin, & est composé de 12 Dignitaires, qui sont le Camérier, le Prieur, les Archidiacres de la Table, de la Chambre, d'Urrez, de Saint Pierre d'Offun, de Val d'Offelle, d'Estella, & de Sainte Gemme, l'Infirmier, l'Hospitalier, & l'Abbé de Saint Michel; de 22 Chanoines, sans compter le Prieur de Roncevaux,

PAMPELUNE. qui a droit de Séance dans le Chœur, de 6 Prébendiers, d'un Vicaire de la Paroisse, & de 24 Chapelains.

Chemin de Pampelune à Sarragosse.

POUR aller de Pampelune à Sarragosse, on va par Tafalla dont j'ai parlé, delà l'on passe à

O L I T E.

OLITE.

OLITE est une jolie Ville, honorée du titre de Cité l'An 1630, par Philippe IV, située au bord du Cidazo. Elle est Capitale d'une Méridade, qui comprend une Cité, dix-neuf Bourgs & vingt-six Villages. Autrefois elle a été le siège des Rois de Navarre, qui y tenoient leur Cour dans un beau Palais, dont il reste encore quelque chose. Son terroir est très fertile, arrosé par de belles fontaines, & abondant en bled, en vin, en fruits, en lin, en chanvre, en troupeaux & en gibier.

D'Olite, tirant au Midi, l'on va passer l'Arragon à un lieu nommé Caborroso, d'où l'on traverse un coin de la Bardena Réal, qui est un Quartier de pais, couvert d'une vaste forêt; ainsi l'on arrive à

T U D E L A.

TUDELA.

TUDELA est Capitale d'une Méridade qui s'étend sur la droite de l'Ebre, comprenant deux Cités, & vingt-deux soit Bourgs soit Villages. La Ville de Tudela est située sur l'Ebre, dans l'angle que fait le Queiles en se jettant dans ce Fleuve; elle est assez jolie, habitée par un bon nombre de Noblesse, & ornée de quelques beaux édifices. Mais comme elle est située aux confins de la Navarre, de la Castille & de l'Arragon, elle sert aussi de retraite à des voleurs, bandits, ou assassins, qui s'y retirent, pour éviter la peine qui est due à leurs crimes.

CASCANTE.

Remontant de la rivière de Queiles, on trouve sur ses bords la petite Ville de Cascante, qui porte aussi le titre de Cité, bâtie dans une plaine fort fertile. De Tudela descendant le long de l'Ebre, on fait quatre ou cinq lieues de chemin, jusqu'au Village de Cortes, qui est aux frontières d'Arragon.

Chemin de Pampelune dans la Biscaye.

DE Pampelune tirant au Sud-Ouest on passe à Puente de la Reina, situé sur la rivière d'Arga. On laisse sur la gauche Artajona située sur une Colline, dans une campagne très fertile en vin. Le terroir de Puente de la Reina, le long de l'Arga, rapporte aussi d'excellent vin rouge. On voit sur

sur les bords de cette rivière, trois ou quatre petites Places dignes de remarque, Miranda, Falces, Peralta, & Milagro.

La principale est Peralta, située dans une Presqu'Isle que fait l'Arga, à six lieues du Tudéla; son terroir rapporte aussi d'excellent vin. Milagro est plus bas, vers le confluent de l'Arragon & de l'Arga, placé sur une hauteur avec un Château.

E S T E L L A.

POUR reprendre le chemin de la Biscaye; de Puente de la Reina l'on va droit à Estella, (Stella), jolie Ville, honorée du titre de Cité, bâtie dans une plaine agréable, au bord de la rivière d'Ega, qui l'environne de deux côtés, & fortifiée par un Château. Elle est Capitale d'une Méridade, qui comprend une Cité, vingt-quatre Bourgs, & cent six Villages.

D'Estella l'on passe dans la Biscaye par Estuniga, ou par Contrasta; ou bien l'on va dans la Castille par Viana, & delà par Logroño qui est sur la rive droite de l'Ebre.

Viana est une Ville médiocre, avec titre de Cité, bâtie près de l'Ebre vis-à-vis de Logroño, dans une campagne abondante en vin, en bled, en fruits & en légumes, en troupeaux & en gibier. Elle est Capitale d'une Principauté, dont les Aînés des Rois de Navarre prenoient autrefois le titre.

S A N G U E S A.

A l'Orient de Pampelune est la Méridade de Sanguesa, située aux frontières de l'Arragon, comprenant une Cité, douze Bourgs, & cent soixante-huit Villages. Sanguesa la Capitale, anciennement Iturissa, est une Cité, bâtie au bord de l'Arragon, à sept lieues de Pampelune.

A une lieue delà est un Bourg nommé Xavier, fameux pour avoir donné la naissance au grand & saint Apôtre des Indes, qui a porté ce nom; plus loin au Nord-Est, on voit St. Salvador de Leyre, belle & grande Abbaye, fort ancienne, où les Evêques de Pampelune se retirèrent pendant quelque tems, lorsque les Maures eurent envahi le Royaume.

Deux routes pour passer de Pampelune en France.

LA Navarre s'étend fort avant dans les Pyrénées, comprenant l'espace de vingt-six lieues de longueur le long de ces montagnes; elle est divisée en plusieurs Vallées, comme celle de Roncal, celle de Roncevaux, celle de Batan & celle de Vera.

Cette dernière est la plus Septentrionale de toutes, fertile, & abondante en bons pâturages, arrosée par la rivière de Bidassoa. Il s'y trouve quantité

VERA. tité d'animaux domestiques & sauvages. La Vallée de Roncal est à l'extrémité Orientale, au Nord-Est, ayant d'un côté l'Arragon & de l'autre le Béarn.

Ces Vallées ont communication avec les terres de France par cinq ou six Routes différentes: mais il n'y en a guère que deux qui soient fréquentées par les Voyageurs; ce sont celles des Vallées de Roncevaux & de Batan, dont la première conduit à St. Jean pied-de-port, dans la Basse-Navarre; & l'autre à Agnoa, dans le Lampourdan ou País de Labourd.

**RONCE-
VAUX.**

La première de ces Routes, savoir celle de Roncevaux, est la plus belle, la plus commode & la plus courte de toutes, n'ayant que huit lieues de traversée dans les montagnes. Sortant de Pampelune, on entre bientôt dans les Pyrénées; & traversant des bois, des Vallées & des Montagnes, on arrive au Bourguète, le dernier Village de la Navarre, à l'entrée de la Vallée de Roncevaux.

Cette Vallée de Roncevaux est longue, large & spacieuse, entre de hautes montagnes, & fameuse dans l'histoire de France, à cause d'une Bataille des François contre les Espagnols, où Charlemagne fut battu par la trahison de Ganelon le Félon, & plusieurs braves Paladins tués, entr'autres Roland neveu de Charlemagne, Renaud, & quelques autres, que les Romanistes ont tant chantés.

Traversant cette Vallée on voit, en chemin faisant, le Champ de Bataille, où l'on a bâti une petite Eglise, nommée Notre-Dame de Roncevaux. Quand on est au bout de la Plaine, on voit une montagne extrêmement élevée, & la plus haute de toutes celles d'alentour: elle porte aussi le nom de Roncevaux. On monte jusqu'au sommet, où l'on trouve une belle & charmante vue: on découvre d'un côté l'Espagne, que l'on quitte; & de l'autre, la France, où l'on va descendre.

BATAN.

L'autre Route est dans la Vallée de Batan. Cette Vallée est au Nord de Pampelune, longue de sept lieues & large de trois & demi, comprenant quatorze Paroisses, qui composent un Gouvernement particulier. On y va de Pampelune par Ostiz: on est obligé de passer par de hautes & d'affreuses montagnes, entre lesquelles on voit quelques Valons agréables arrosés de ruisseaux. On arrive à Eliçondo ou Erizonde, Village à neuf lieues de Pampelune; & à trois lieues delà l'on vient à Maya, le dernier Village du Royaume, où l'on trouve le passage qui conduit en France. Tout ce chemin est fort rude & fort difficile: on se trouve souvent dans des défilés bordés de précipices affreux: la traversée est de trois lieues de Maya jusqu'à Agnoa.

**LA NA-
VARRE.**

Le Royaume de Navarre n'est pas fort riche, on n'y recueille du vin, des fruits & du bled, qu'en de certains endroits; il est plus abondant en pâturages qu'en autres choses, parce qu'il est pour la plupart dans les Pyrénées. On y jouit d'un air fort pur, & moins chaud que dans le reste de l'Espagne: les campagnes sont remplies de troupeaux, & les monragnes de gibier: on y trou-

y trouve des sangliers, des cerfs, des chrevreuil & d'autres bêtes sembla-
bles: on y a aussi quelques mines de fer.

LA NA-
VARRE.

Le Royaume de Navarre ne rapporte du tout rien à Sa Majesté Catholique. De quarante mille écus de revenu qu'on en tire, il n'en entre pas un seul dans ses coffres; tout demeure dans la Province, pour le payement du Viceroy, du Gouverneur de la Citadelle, & des autres Officiers du Roi, & des garnisons qu'on y entretient.

Les Navarrois se sentent un peu du voisinage de la France, & sont plus ouverts, plus communicatifs & plus laborieux que le reste des Espagnols: les femmes sont mieux faites que les Castillanes, & ont la taille plus haute & plus dégagée qu'elles. Les Montagnards sont vigoureux, agiles, adroits, laborieux, courageux & bons soldats.

Les Auteurs qui ont traité de l'Etablissement du Royaume de Navarre ne sont pas d'accord. Les uns prétendent qu'il fut fait l'an 716: après que les Maures eurent occupé l'Espagne par la défaite du Roi Roderic. La voici telle qu'elle est rapportée par plusieurs Historiens.

Dans une roche appelée par les Espagnols, Peña de Oruel, près de la Ville de Jacca vivoit un bon Hermite en compagnie de quatre confrères, avec lesquels il menoit une vie très sainte. Ce saint Solitaire étant mort, 300 Gentilshommes ou environ, s'assemblerent pour honorer son enterrement, & étant venus à parler du malheur de l'Espagne, ils délibérèrent d'élire un Chef pour conserver le reste de leur liberté & de leur Religion dans les détroits de ces Montagnes. Après une mûre délibération, le choix tomba sur Garcias Ximénès, le plus grand Seigneur d'entre eux, naturel François, Comte de Bigorre, & possesseur de plusieurs riches terres dans la Biscaye.

A peine ce Prince se vit élevé à cette suprême dignité, qu'il se signala par une infinité d'exploits éclatans contre les Maures. On dit qu'un jour, comme il alloit au combat, il aperçut dans le Ciel un Ecu dans lequel paroissoit une Croix rouge sur un chêne, qu'il prit pour le Blason de son nouveau Royaume, auquel il donna le nom de Sobrarbe, c'est-à-dire Sur-arbre. Ayant choisi pour sa demeure l'hermitage de la Peña, il y fit bâtir une superbe Eglise, & y élut sa sépulture & celle de ses successeurs.

Garcias Inigo son fils, Forunio, Sanche Garcias, Ximénès Garcias, un autre Garcias, & Inigo Ximénès, surnommé Arista, lui succédèrent de père en fils. Les Historiens rapportent que ce dernier changea les armes anciennes de Sobrarbe qui étoient d'or à une croix de gueules sur un chêne de sinople, en un écu d'azur à la croix pommetée d'argent. Les Espagnols, & sur-tout les Navarrois tiennent pour des faits historiques si avérés tout ce que nous venons de rapporter touchant l'élection de Garcias Ximénès, & de ses successeurs, que ce seroit un crime parmi eux de le révoquer en doute. Mais les Historiens qui se piquent de savoir foncièrement l'institution de ce Royaume, tiennent cette opinion pour une fable à laquelle il n'est pas permis d'ajouter foi.

L'au-

LA NA-
VARRE.

L'autre opinion, qui est la plus sûre, est que Inigo Arista, que les Navarrois ont fourré dans leurs Annales, comme le dernier successeur de Garcias Ximénès, est constamment le premier qui ait régné sur ces Peuples.

Tous les Auteurs conviennent qu'il étoit Comte de Bigorre, & qu'il fut nommé par les principaux de la Noblesse pour les conduire contre les Sarasins, pendant que les François étoient occupés par les guerres civiles qui déchiroient la France, sous la domination des enfans de Louis le Débonnaire. Mais ils ne s'accordent pas touchant l'époque de l'élection de ce Prince. Les uns la mettent l'an 819, les autres l'an 828, quelques-uns l'an 845, & quelques-autres l'an 889. L'opinion des derniers paroît plus probable que celle des autres, parce que de l'aveu de tout le monde, les François étant maîtres de Pampelune environ l'an 830, il n'y a pas d'apparence qu'il y eût des Rois en ce País-là.

Quoiqu'il en soit, il est constant que l'élection d'Inigo se fit au Monastère de Saint Victorien dans cette Contrée, appelée par les Espagnols Sobrarbe, non pas à cause de cette apparition de Croix sur un arbre, fabuleuse & supposée, mais d'une Montagne qui sépare de la plaine les parties supérieures de ces País montagneux, nommée Mont-Arbe. Si l'on trouve sur quelques monnoies de Navarre une croix sur un chêne, c'est que le Roi Sanche Abarca, l'un des Successeurs d'Inigo, ayant conquis tout l'Arragon sur les Maures vers l'an 910, joignit le Blason de cette Province, qui étoit autrefois un chêne, à celui de Navarre, qui étoit une croix d'argent pommetée, au pied fiché en champ d'azur.

Sanche le Fort, de la race d'Inigo, changea les armes du Royaume à l'occasion de la célèbre défaite de Mahomet surnommé le Verd, Miramolin d'Afrique & d'Espagne.

Les descendans d'Inigo jouirent du Royaume de Navarre jusqu'en 1234. Sanche VII dit l'Enfermé ou le Fort, mourut sans enfans, & ne laissa que deux sœurs, dont l'une appelée Bérengère fut mariée avec Richard, surnommé Cœur de Lion, Roi d'Angleterre, qui mourut aussi sans enfans, & l'autre appelée Blanche, femme de Thibaud V, Comte de Champagne, dont le fils nommé Thibaud VI, fut Roi de Navarre.

Thibaud VI laissa deux enfans mâles, savoir Thibaud & Henri, qui furent successivement tous deux Rois de Navarre. Le dernier laissa en mourant une fille unique appelée Jeanne, qui fut mariée avec Philippe le Bel, Roi de France & de Navarre. Le Roi Louis X, dit Hutin, laissa une fille nommée Jeanne de France, héritière de Navarre, laquelle porta cet Etat dans la Maison d'Evreux, par le mariage qu'elle contracta le 27 Mars 1316 avec Philippe Comte d'Evreux.

Philippe laissa Charles, dit le Mauvais, père d'un autre Charles, dit le Noble, & le second Salomon, qui mourut en 1425, & laissa Blanche II, héritière de son Etat. Cette Princesse épousa Martin, Roi de Sicile, en premières

mières nocces, & en secondes Jean, Roi d'Arragon & de Navarre, duquel ^{LA NA-} elle eut Charles, Prince de Viane, mort en 1461, sans enfans, Blanche, ^{VARRE.} première femme de Henri IV, surnommé l'Impuissant, Roi de Castille, morte en 1463; & Eléonore qui porta la Navarre à Gaston, Comte de Foix & de Bigorre, Vicomte de Béarn. Catherine leur fille le porta à Jean, Sire d'Albret, sur lequel Ferdinand, surnommé le Catholique, Roi d'Arragon, l'usurpa en 1513.

Henri d'Albret, fils de Jean, eut de Marguerite de Valois, sœur de François I, Roi de France, Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, & fut Mère du Roi Henri IV, surnommé le Grand, en qui résidoit le légitime droit sur la Couronne de Navarre. Car pour celui de Ferdinand, tout le monde fait qu'il étoit si foible, que Mariana, le plus judicieux Historien que l'Espagne ait eu, n'a jamais osé s'en servir, & s'est contenté de l'établir sur les Loix de la guerre, & sur une prétendue Bulle du Pape, qui par un attentat de la Cour de Rome sur le Temporel des Souverains, exposoit la Navarre au premier occupant, sous prétexte que Jean, Roi légitime, étoit fauteur du Concile de Pise, qui n'étoit pas de son goût; & allié de Louis XII, Roi de France, alors selon lui, ennemi du Saint Siège: foibles raisons pour détrôner un Roi! Pour ce qui est du droit de la guerre, si on entend parler de la force & de la violence, qui ne sont de mise que parmi les Barbares, Ferdinand ne le pouvoit alléguer avec aucun fondement, puisque Jean d'Albret ne l'avoit nullement offensé. Au contraire, bien loin de prendre les armes contre lui, il lui offrit passage par son Royaume.

Pour l'autre point, cette Bulle tant alléguée ne se trouve nulle part; mais quand elle se trouveroit, pourroit-elle donner le moindre droit sur une Couronne qui ne relève que de Dieu? A quoi on peut ajouter encore une circonstance qui fait mieux voir la mauvaise foi des Apologistes de Ferdinand qui est que cette Bulle prétendue fut publiée au mois de Juillet; cependant la Navarre avoit été usurpée au mois de Juin. On dit même que l'Empereur Charles V étant au lit de la mort, recommanda à Philippe II son fils de restituer ce Royaume à son maître légitime, & que Philippe II en mourant, ordonna la même chose à Philippe III son fils.

Les premiers Rois de Navarre ne prenoient quelquefois que la qualité de Rois de Pampelune, comme fit Don Pédro, premier de ce nom, & dix-septième Roi de Navarre, qui se nomma Roi de Pampelune & d'Arragon. Lorsqu'ils devoient prendre possession du Royaume, ils montoient à cheval, faisant porter l'Etendart de Navarre par un Chevalier, & marcher devant eux un Héraut vêtu de sa cotte d'Armes de Navarre, lequel crioit à haute voix, *Navarre, Navarre pour un tel Prince*. Il faisoit ainsi plusieurs tours par la Ville ou dans le Camp, au son des Trompettes avec une grande suite.

A l'égard de la cérémonie du Sacre, elle se faisoit de la manière suivante.

TOME III.

Aa

Le

LA NA-
VARRE.

Le Roi faisoit convoquer à Pampelune les Etats de son Royaume, & les Députés étant assemblés dans la grande Chapelle de la Cathédrale, l'Evêque disoit au Roi qu'avant qu'il fût oint, il falloit qu'il prêtât le serment accoutumé à son peuple. Alors on lui présentait une Croix & un Livre des Evangiles, sur lequel il portoit la main & juroit de maintenir les Droits, les Coutumes & les Libertés du Royaume, après quoi les Députés juroient de garder & de défendre fidèlement sa personne & ses Etats.

Ces sermens prêtés de part & d'autre, à l'exception du Clergé qui ne juroit pas, le Roi se retiroit dans la Chapelle de Saint Etienne de la même Eglise, où il prenoit une robe de soie blanche, & ensuite deux Evêques le ramenoient dans la grande Chapelle, où celui de Pampelune l'oignoit d'huile, avec les cérémonies accoutumées.

Immédiatement après l'onction, le Roi quittoit la robe blanche, se revêtoit des habits royaux, & s'approchoit du Grand Autel, où il trouvoit une épée, la Couronne du Royaume couverte de pierreries, & le Sceptre royal. Il ceignoit lui-même l'épée, & la tirant du fourreau, il la levoit en haut en signe de justice. Après cela, il se mettoit la Couronne sur la tête, & prenoit le Sceptre en main, pendant que les Prélats continuoient les Prières. Cela étant fait, le Roi montoit sur un Pavois ou Ecu, sur lequel les armes de Navarre étoient peintes. Cet Ecu étoit soutenu par les Députés de la Noblesse, des Cités & des Villes du Royaume, qui pouissoient de grands cris de joie, tandis que le Roi, porté de cette sorte, jettoit au Peuple des pièces monnoyées d'or & d'argent. Ensuite les Prélats conduisoient le Roi à son Siègre royal, qui étoit fort élevé & très magnifique, & finissoient la cérémonie par le *Te Deum laudamus*, à la fin duquel l'Evêque de Pampelune commençoit la Messe pontificalement, & à l'Offertoire, le Roi offroit de l'or, de l'argent & de l'écarlate.

Le Royaume de Navarre jouit de grands Privilèges, sur-tout d'être à présent le seul qui ait un Conseil Souverain où toutes les affaires du Royaume se décident sans appel.

De l'Isle de SARDAGNE.

SARDAI-
GNE.

L A Sardaigne a eu plusieurs maîtres étrangers, les Carthaginois, les Romains, les Sarrazins l'ont possédée successivement. Les Genoïs & les Pisans en chassèrent les derniers; & disputans à qui elle resteroit, le Pape Boniface VIII les mit d'accord en la donnant en 1297 à Jaques I Roi d'Aragon. Un de ses Successeurs, savoir Ferdinand le Catholique, ayant épousé Isabelle de Castille, leurs Etats se réunirent dans la personne de Jeanne leur fille, mère de Charles V. Depuis ce tems-là la Sardaigne fut un Royaume annexé à l'Espagne; mais en 1708 les Alliés s'en emparèrent en faveur de l'Archiduc Charles d'Autriche, à présent Empereur. La possession de cette Isle fut confirmée à Sa Majesté Impériale par le Traité de Bade en 1714. Dans la suite l'Empereur chercha à s'accommoder de la Sardaigne pour

pour la Sicile, qui avoit été cedée au Duc de Savoye Victor Amédée, à SARDAY-
condition que l'Espagne s'en reservoit la Réversion, au cas que la Maison GNE.
de Savoye vînt à s'éteindre.

L'Espagne qui perdoit à cet échange la Réversion de la Sicile, que l'Empereur vouloit abroger, s'y opposa, reprit la Sardaigne au mois d'Octobre de l'année 1717, & fit sur la Sicile la fameuse entreprîse qui échoua par l'avantage que la Flotte Angloise eût sur celle d'Espagne. Le Traité de Londres changea le Traité d'Utrecht, en ce que le Duc de Savoye Roi de Sicile, laissa son Royaume à l'Empereur & devint Roi de Sardaigne.

Les Espagnols donnent à cette Isle le nom de *Sardena*, & les Italiens celui de *Sardegna*. Quelques-uns écrivent *Cerdeña*. On l'appelle en Latin *Sardinia*.

Elle est située au Midi de l'Isle de Corse, dont elle est séparée par un bras de Mer. Les Géographes l'ont placée diversément par rapport au Ciel. Selon Ptolomée, elle est depuis 29. d. 50'. de Longitude jusqu'à 32. d. 25'. & depuis 35. d. 50'. de Latitude jusqu'à 39. d. 30'. Sanson ne s'en écarte pas beaucoup dans ses Cartes. Le Père Coronelli dans son *Isolario* lui donne depuis le 31. d. 10'. de Longitude jusqu'à 32. d. 19'. 30". & depuis le 37. d. 14'. de Latitude jusqu'au 40. d. 50'. Mr. Robbe dans sa Méthode lui assigne depuis le 31. d. 10'. jusqu'à 33. d. 15'. de Longitude, & depuis le 37. d. jusqu'au 40. d. de Latitude. Mr. de l'Isle qui a eu des Observations plus sûres met la Sardaigne entre les 25. d. 40'. & les 27. d. 20'. de Longitude, & entre les 38. d. 42'. 30". & le 41. d. 11'. de Latitude.

L'Auteur de la Description Géographique du Royaume de Sardaigne publiée en 1725. chez Van Duren à la Haye, in 8. dit que du Midi au Nord cette Isle a cent soixante quinze Milles d'Italie de longueur, & de l'Occident au Levant cent Milles de largeur; & dans toute sa circonférence elle a environ sept cens Milles de tour. Comme il ne dit point quels Milles d'Italie il entend, on doit supposer qu'il ne connoissoit que ceux de soixante au degré, quoiqu'il y ait en Italie bien des sortes de Milles. D'ailleurs il ne dit point si les sept cens Milles de tour se prennent en comptant les Ances & les Golpes, ou si on n'y a point d'égard.

Cluvier lui donne 45 Milles d'Allemagne de longueur depuis Cagliari jusqu'au Bras de Mer qui la sépare de la Corse, & 26 de largeur depuis le Cap Montefalcone jusqu'au Cap de Sarda.

Suivant l'Abbé de Vayrac, elle a du Septentrion au Midi 80 lieues dans les endroits les plus larges, 45 dans les plus étroits, & 222 lieues de tour, selon la supputation des Géographes les plus exacts, savoir:

Depuis le Port de Torres jusqu'à celui d'Algeri,	13. lieues.
Depuis Algeri jusqu'à Bosa,	20. lieues.
Depuis Bosa jusqu'à Oristan,	55. lieues.
Depuis Oristan jusqu'à Cagliari,	40. lieues.
Depuis Cagliari jusqu'à Tortoli,	16. lieues.

Aa 2

De-

SARDAI-
GNE.

Depuis Tortoli jusqu'à Orosey,	16. lieues.
Depuis Orosey jusqu'à Posada,	16. lieues.
Depuis Posada jusqu'à Terranova,	20. lieues.
Depuis Terranova jusqu'à Longoni,	10. lieues.
Depuis Longoni jusqu'à Castel Arragones,	7. lieues.

Cette supputation est conforme à ce qu'en ont écrit Ptolomée, Orosius, Pausanias, Strabon, Ortelius & tous les Géographes les plus habiles, d'où il paroît que cette Isle est la plus grande de la Méditerranée.

On lui a d'abord donné le nom de Cadofène, que les Auteurs font dériver de Cados, qui en Hébreu signifie Saint, & de Sene, qui veut dire Sandale, à cause que sa figure est semblable à cette chaussure, *Sardiniam in Libyco signat vestigia plantæ*, dit un célèbre Poète. Lorsque les Grecs succédèrent aux premiers Peuples qui l'habitèrent, ils changèrent le nom de Cadofène en celui de Sandalia, & appellèrent ses Habitans Sandaliotes, nom composé de Sandalion & de Thiota, qui veulent dire Chaussure Divine, faisant toujours allusion à sa figure, qui correspond à la forme d'un pied humain.

Bérose prétend que le nom de Sandale sainte lui fut donné longtems avant que les Grecs s'y établissent, d'autant, dit-il, que vers l'an dixième du Règne de Roliüs onzième Roi de Babylone, c'est-à-dire, l'an 2221 de la Création du Monde, Phorcus fils de Neptune débarqua en Sardaigne, & peupla l'Isle de Peuples qu'il fit venir d'Etrurie; mais comme cet Auteur a la réputation de ne pas se piquer d'une fort grande exactitude, on ne doit pas avoir beaucoup d'égard à ce qu'il dit. Dans la suite, le nom de Sandalia fut changé en celui d'Ichnuse, que les mêmes Grecs lui donnèrent au rapport de Marsilius, de Chrysepe, de Prorote, & de Silius, lequel signifie vestige, ou trace d'un pied. Ce nom dérive du mot Grec *ἰχνοσ*.

Insula fluctifono circumvallata profundo,

Castigatur aquis compressaque gurgite, terras

Enormes cohibet, nudæ sub imagine plantæ

Inde Ichnusa prius Grajis memorata colonis ().*

C'est aussi dans ce sens que Claudien (†) dit de cette Isle.

Humana speciem plantæ sinuosa figurat,

Insula: Sardiniam Veteres dixere Coloni.

Ce nom subsista jusqu'à ce que celui d'Iolèa lui fut donné, selon quelques Auteurs, par Hercule le Thébain, le faisant dériver d'Iole, qu'il aimait passionnément. D'autres prétendent qu'Iolao, neveu d'Hercule & fils de Phicus l'appella ainsi.

Quant

(*) Silius, Lib. 12.

(†) De Bello Gildonico.

Quant au nom d'Iolée, il disparut pour toujours, & elle prit celui de ^{SARDAI-} Sardaigne, qu'elle a conservé jusqu'à présent. Pausanias, Diodore de Si- ^{GNE.} cile, Strabon, Beuter, Varron & plusieurs autres attribuent cette étymologie à Sarde fils d'Hercule.

Mox Libyci Sardus generoso sanguine fidens

Herculis ex sese mutavit nomina terræ ()*.

Cette Ile est dans le Climat le plus heureux du monde, puisqu'étant à une égale distance de l'Afrique & de la France, les chaleurs que produisent les vents du Midi, se trouvent tempérées par ceux qui viennent du côté du Nord, desorte que l'Eté, ni l'Hiver ne s'y font jamais sentir d'une manière à incommoder ceux qui y demeurent. La partie qui est du côté de l'Afrique, présente à la vue de vastes plaines qui par leur fertilité rendent ceux qui les cultivent heureux & contents.

Mais il faut cependant distinguer les endroits de l'Ile. Elle n'est pas également fertile par-tout. Claudien (†) l'a bien exprimé :

Quæ pars vicinior Afris,

Plana solo, ratibus clemens; quæ respicit Arcton

Immitis, scopulosa, procax, subitisque sonora Fluctibus.

La partie qui fait face à l'Italie, frappe les yeux par de hautes Montagnes & par des Rochers escarpés qui forment un paysage agréable.

Aspera est, & in montes consurgit varios

Quà videt Italiam saxoso torrida dorso

Exercet scopulis latè freta, pallidaque intus

Arva coquit, nimium Cancro fumantibus austris;

Cetera propensæ Cereris nutrita favore (‡)

La plus grande partie de ces Montagnes sont si fertiles, qu'on y voit des Prés, des Vignes & des Terres labourables, & les plus incultes servent de paturages à une si grande quantité de bétail gros & menu, que Don Francisco de Vico assure qu'on y a compté jusqu'à un million & six cens mille brébis. Elles forment de grandes Vallées couronnées de bois de haute futaie, & parsemées de fleurs, d'herbes odoriférantes, de fruits délicieux, & sont entrecoupées de Ruisseaux & de Fontaines jaillissantes qui charment par leur murmure.

Cette Ile a jusqu'à huit Promontoires principaux. Elle est environnée de 94 grosses Tours garnies de Soldats, entretenus aux dépens du Royaume,

(*) Silius, Lib. 12.

(†) De Bello Gildonico.

(‡) Silius, Lib. 12.

SARDAI- me, qui la défendent des incursions des ennemis. Savoir 12 dans le dis-
GNE. trict de Cagliari du côté du Midi & du Ponant, 9 dans celui de la Villa de
Igléfiás, 7 dans celui d'Oristan, 8 dans celui de Bofa, 9 dans celui d'Al-
geri, 13 dans celui de Saffari, 3 dans celui de Castel Arragones, 3 dans
celui de Gallura, 7 dans celui de Pofada & d'Orosey, 22 dans celui de Ca-
gliari du côté du levant.

Il n'y a aucun Auteur ancien qui ne parle très avantageusement de la Sar-
daigne. Silius-Italicus, Horace, Lucius-Florus, Strabon, Polybe, Plu-
tarque & plusieurs autres parlent avec tant d'éloge de sa fertilité, qu'on ne
sauroit rien dire qui puisse enchérir sur ce qu'ils ont avancé. Les uns l'appel-
lent la joie des Habitans de Rome, les autres assurent qu'elle remplissoit au-
trefois de fruits cette Capitale de l'Univers.

Polybe dit (*): La Sardaigne est une Isle excellente par sa grandeur, la
quantité de ses habitans, & le produit de son terroir.

Silius-Italicus (†) dit aussi en parlant de cette même Isle:

Propensa Cereris nutrita favore.

Nous apprenons de Pline que lorsque la fière Carthage & la triomphan-
te Rome rassemblèrent toutes leurs forces pour se porter le coup mortel, el-
les firent de cette Isle le Grénier commun pour faire subsister toutes les
Troupes de ces deux ambitieuses Républiques; & qu'après que Rome eut
triomphé de sa rivale, le bled qui lui resta étoit en si grande abondance,
qu'elle se vit obligée de le donner aux Mariniers pour le prix du fret des Na-
vires qu'ils avoient employés durant la Campagne. Il est arrivé plusieurs
fois que les Habitans de l'Isle se sont vus forcés de donner la moitié de leur
recolte pour faire porter l'autre de l'aire jusqu'au Grénier, dont la distance
n'étoit que de deux ou trois lieues.

Les Légumes, les Fruits, & le Vin qu'on y recueille, non seulement
suffisent pour la provision de tout le Royaume, mais même pour en four-
nir aux Pais étrangers; & l'Histoire rapporte que la République de Car-
thage, outrée de ce que ce peuple avoit fourni aux Romains la quantité de
Vin nécessaire pour la subsistance de leurs Troupes, ayant fait arracher les
Arbres & les Vignes, les racines produisoient encore des Fruits.

Il s'y trouve des Bois d'Orangers & de Citroniers qui ont deux lieues de
longueur, & qui produisent tant d'Oranges & de Citrons, qu'à Saffari, à
Algeri, à Bofa, à Ollatre, & en plusieurs autres endroits, on en donne
une demie douzaine pour un liard. Il y a une prodigieuse quantité de Ce-
rises, de Prunes, de Poires de toutes espèces, des Chataignes, des Noix,
& des Olives. On peut dire la même chose de la viande de Boucherie, de
la Volaille & du Gibier.

La Mer qui baigne ses Côtes, abonde en toutes sortes de poissons. On y
fait

(*) Lib. I. c. 79.

(†) Lib. XII. v. 375.

fait un Commerce très considérable de Lin, de Fromage, de Laine, de SARDAGNE, Miel; & la chasse de Buffles, de Cerfs & de plusieurs autres animaux produit un revenu considérable. Les plus considérables de ses Rivières sont, celles de Torres, de Coguinass, de Bitti, d'Oliéna, de Flumendoso, d'Uta. Quelques Auteurs donnent à la première le nom de Rivière Turritaine, faisant allusion à la Ville de Torres, que les Crédules supposent avoir été fondée par Hercule le Libien: quelques autres lui donnent le nom de Flum-margia, qu'ils font dériver du mot Latin Flumen & d'Argos, Villes considérables du Péloponnèse, prétendant que lorsqu'Hercule alla à la conquête de la Sardaigne, assisté des Argiens, peuples de la Grece, il l'appella ainsi. Mais cette étymologie a tout l'air d'une fable inventée pour donner un faux relief à cette Isle.

La Rivière de Torres prend sa source des fontaines qui coulent dans la Vallée de Bunnari, entre la Ville de Sassari, & le Bourg d'Osile, lesquelles après avoir arrosé les murailles d'Escala, de Choca, s'être jointes avec la Rivière de Campo de Méla, & avec les fontaines de Bortu, passent par Mascari, où elles reçoivent les eaux des Rivières d'Ufiri & d'Iteri, & s'unissent à la Turritaine au Pont de Saint Gregoire à deux lieues de Sassari, au dessus d'Algéri, où après s'être enflée par la jonction de la Rivière d'Ottara & de plusieurs Ruisseaux, elle va se perdre dans la Mer au dessous du Pont de Saint Gavin de Torres.

Celle qu'on nomme Coguinass prend son commencement parmi les Rochers de Montéagudo, coule près de la Ville de Rebeco, traverse la campagne d'Ocier, le pais d'Anglona, & les Plaines de Coguinass, après quoi elle se décharge dans la Mer.

La Rivière de Bitti sort du Cap de Sassari, traverse celui de Callura; & après avoir augmenté ses eaux par la communication de celles de plusieurs fontaines, & de divers ruisseaux qui descendent des montagnes de Bitti, termine son cours dans la Mer à l'extrémité de la Baronie de Posada.

La Rivière d'Oliéna tire son origine d'une fontaine qui porte le même nom, quoiqu'anciennement elle ait été appelée Cédriño par Ptolomée, à cause d'un Simulacre d'Apollon, que les Romains avoient apporté de Séleucie, dont ils introduisirent la vénération dans l'Isle de Sardaigne, jusqu'à ce que l'Idolatrie venant à être détruite parmi les Habitans de cette Isle, ils donnèrent à cette fontaine le nom qu'elle porte à présent.

On ne fait pas bien d'où cette fontaine sort, les uns croient qu'elle vient de la Mer, à cause que lorsque le vent du Levant souffle, ses eaux grossissent tellement, que son cours paroît deux fois plus gonflé que lorsque les autres vents soufflent, ce qui, selon eux, est une marque que c'est l'impulsion des eaux de la Mer qui lui communique cette fécondité: les autres disent qu'elle se précipite du haut d'une montagne, qui est entre Orgoloso, & Ollastre, & qu'après avoir traversé quelques lieues de pais, elle s'engouffre dans la terre, & va renaître au pied de la montagne Oliéna.

Le Flumendoso fut appelé par Ptolomée Céprum; mais les Habitans ont abandonné

SARDAI- abandonné ce nom pour lui donner celui qu'elle porte à présent, qu'ils font
GNE. dériver du mot Latin *Flumen*, qui veut dire Fleuve, ou grande Rivière, à cause de la grande quantité de petites Rivières, de Ruiffeaux & de Fontaines qu'elle reçoit dans son sein avant de terminer son cours.

Elle commence à couler au pied de la Montagne Arizu. Après avoir recueilli les eaux de quelques Ruiffeaux qui descendent des Montagnes de Coru & de Genas d'Argentu, elle traverse les Païs de Barbarja-Seuli, de Barbarja-Belvi, de Curadoria, & de Sirgus, elle se joint avec une autre Rivière appelée Zuri, qui vient des Montagnes de Pedra de Forgu, & va se jeter dans la Mer au dessous des Villes de Vitu & de Muravéra.

L'Utta commence à paroître dans les Champs de Vadu Episcopu, traverse le païs de Gerrey près d'un endroit appelé Arri, où elle reçoit le Fluminido, qui sort des Montagnes de Saint Basile, passe par Sainte Julienne, par Ussena, par S. Espérat, & va se rendre au pied des murailles de Monastir, où l'on voit un beau Pont de 13 arcades. Delà elle continue son cours vers la Mer, & après avoir baigné les murailles de Nascogia, & de Siliqua, s'être jointe avec le Siferri, Flumen-Lene & Segore, elle entre dans l'Etang de Cagliari.

On compte encore dans cette Isle d'autres Rivières qui sont la Canoniga, l'Ura, Morgongioris, Massaris, l'Ocier, Rébécó & Molargia; mais comme elles sont beaucoup moindres que les autres, nous nous contentons de les nommer sans en faire la Description. Quoique quelques-unes de ces Rivières soient navigables, les Habitans n'en tirent pas grand profit par rapport au commerce: ils se contentent d'y pêcher diverses espèces de Poissons, & entr'autres d'excellentes Truites & des Anguilles d'une prodigieuse grandeur.

Il s'y trouve aussi plusieurs Fontaines, dont les unes sont considérables par l'abondance de leurs eaux, & les autres par le secours qu'y trouvent une infinité de personnes affligées de différentes maladies, qui en guérissent en s'y baignant ou en en buvant. Parmi quantité de beaux Etangs, ceux de Cagliari, de Sarabus, d'Algeri, de Platamona, & de la Nura sont les plus considérables, & dont les Habitans tirent le plus de profit par le moyen de la pêche.

La Sardaigne ne manque point de Ports capables de recevoir toutes sortes de bâtimens. Les plus remarquables sont.

Sur la Côte Occidentale.	{	Golfo d'Arragonèse, ou Porto Torre.
		Golfo d'Algher, ou Porto de Conde.
		Porto de Bosa.
Sur la Méridionale.	{	Golfo d'Oristagni, ou la Baye de Néapoli.
		Golfo d'Igléfas.
Sur l'Orientale.	{	Golfo di Palma.
		Golfo di Cagliari.
		Golfo di Terra Nova.

Outre

Outre ces Ports il y en a beaucoup d'autres plus petits, qui ont des Tours ^{SARDAY} & des Forts pour se défendre de l'insulte des Ennemis, & sur-tout des pirates ^{GNE.} rateries des Corsaires de Barbarie. La Régence du Royaume tenoit autrefois à Cagliari une Escadre de sept Galères. De très-nombreuses Flottes y peuvent hiverner, se mettre à couvert, & s'y radouber sans crainte des vents ni des tempêtes.

Les Habitans de l'Isle sont bien proportionnés dans leur taille, ils ont les manières douces, honnêtes: ils sont blancs de couleur, robustes, vigilans, appliqués: quant aux mœurs, ils tiennent un peu des Italiens, & un peu des Espagnols, quoiqu'au fonds ils ne soient pas si raffinés que les premiers, ni si francs que les derniers. Anciennement ils portoient des habits de peaux de bêtes, qu'ils appelloient Mastrucas, dont les Romains faisoient tant de cas, qu'ils en voulurent avoir pour habiller leurs Troupes.

Leur Langue ancienne est un composé de Grec, de Latin, d'Italien & d'Espagnol, dont ils forment une espèce de Dialecte propre à s'énoncer agréablement sur toutes sortes de matières, sur-tout lorsqu'il s'agit de parler sentencieusement & proverbialement. Depuis que les Espagnols dominent sur cette Isle, la Langue Castillane est devenue celle des Personnes de condition, & la Populace a adopté l'Idiôme Catalan, qu'il mêle avec sa Langue ancienne, & en fait un Patois qui tient beaucoup de celle qu'on parle dans l'Isle de Mayorque.

Outre l'Isle de Sardaigne, on en compte encore plus de quarante autres qui composent le Royaume de ce nom. Voici la description de celles qui sont les plus remarquables. La plus grande, la plus riche, & la plus habitée, est l'Asénaria ou Asinaria. Elle est située au Nord de la Sardaigne, & appartient à la Ville de Sassari. Anciennement elle fut appelée l'Isle d'Hercule, à cause, disent quelques Historiens, que ce Héros fut le premier qui la peupla. Je laisse au Lecteur à juger sur la vérité de ce fait historique. Quoiqu'il en soit, elle conserva ce nom jusqu'au tems de la destruction de la Ville de Troye, qu'elle prit celui d'Onuria, duquel par corruption s'est formé celui d'Asénaria.

Elle a dix lieues de tour, & est défendue par quatre grosses Tours bien munies d'Artillerie. Il y a des Montagnes qui produisent quantité de Sangliers, de Cerfs, de Busles & de Faucons fort estimés, ce qui fit que Don Pedro Roi d'Arragon changea le nom du Cap Gorditain de Sardaigne, qui est dans cette Isle, en celui de Mont-Faucon.

On voit une autre Isle près du Port de Terra-Nova, entre le Levant & le Nord, qu'on appelle l'Isle de Saint Damasc Buciana ou Pausania. Plin la met au rang des deux Enonides, à cause qu'elle fut possédée par certains Peuples d'Italie qu'on appelloit Enontrides. Le commun du Peuple l'appelle ordinairement Taulara.

Elle a 4 lieues de circuit, & est toute pleine de Montagnes, parmi lesquelles il y en a une si haute, qu'elle est le premier objet qui frappe les yeux des Navigateurs, qui vont d'Italie en Sardaigne.

SARDAL-
GNE.

Il y en a une troisième appelée l'Isle Mocliboldes par Ptolomée, Enofina par Pline, Plombée par quelques autres; mais plus communément, Isle de Saint Antiogo. Les premiers noms qui lui furent donnés par les Anciens, font allusion à la quantité de Mines de Plomb qu'on y trouve, & le dernier s'attribue à un Saint de ce nom qui y fut exilé, & y mourut.

Cette Isle a environ neuf lieues de tour. On y voit des ruines d'Antiquité & de Religion, savoir des morceaux des murailles de l'ancienne Ville de Sulcis, & une partie de la superbe Eglise de Saint Antiogo.

Assez près de cette Isle en paroît une autre qu'on appelle l'Isle de Saint Pierre, nom qui lui fut donné à cause d'une somptueuse Eglise consacrée au Prince des Apôtres, au lieu de celui des Azores, qu'elle avoit anciennement, par allusion à la grande quantité de ces Oiseaux qu'elle produisoit. Elle a sept lieues de tour, & un Port de Mer capable de contenir une nombreuse Armée Navale. Il a beaucoup de fond, un bon mouillage, & est très sûr.

Les autres Isles sont, l'Isle Pélosa, ou Chevelue. L'Isle Llana, ou Plaine. L'Isle Cuxa de Dona. L'Isle Malventre. L'Isle de la Madelaine d'Algeri. L'Isle du Port de Bosa. L'Isle des François. L'Isle de Planchica. L'Isle de la Tour, & Vaca. L'Isle de la Rose. L'Isle de Saint Machaire. L'Isle Serpentaria, ou Serpentine. L'Isle de las Coles, ou des Choux. L'Isle Malfonéra. L'Isle de las Bocas de Bonéfacio. L'Isle de Luttéro entre l'Isle de Corse & celle de Sardaigne. L'Isle Caprésa. L'Isle Arzaquena. L'Isle Tréjano. L'Isle de Longalarde & ses Ilots adjacens. Les deux Isles de Logore, de Puerto Bosu. Les deux Isles des Ports de la Serpentaria. L'Isle Molendos. L'Isle du Cap de la Carbonnaria, ou Charbonnière. L'Isle d'Estabatax. L'Isle d'Ollastre. L'Isle Mari-Tremo. Les trois Isles de Si ha Muerto, L'Isle de Ticarolu. L'Isle de Taulara. L'Isle de Terra-nova. L'Isle de Murcello. L'Isle de Saint Etienne. L'Isle de l'Estentino. L'Isle de l'Escussie. L'Isle de Murfata. L'Isle Rose près de Castel-Arragones.

La plupart de ces Isles sont fertiles en bois, en bled & en gibier, sans compter la pêche qu'on fait autour de leurs bords, de Ton & de Corail.

Après avoir fait la Description de l'Isle de Sardaigne, & de celles qui lui sont adjacentes, reste à voir à combien de divers Peuples elles ont été assujetties.

Plusieurs Historiens disent qu'en 2216 de la Création du Monde Mesraim ou Osiris fils de Cham, & petit-fils de Noé, s'étant rendu maître de toute l'Italie, passa en Sardaigne en 2225, à la tête d'une multitude de Vituloniens, Peuples anciens de l'Etrurie, ou Toscane, qu'on connoissoit encore sous le nom de Turroniens, à cause qu'ils avoient coutume de construire leurs maisons en forme de Tours, par le secours desquels il fonda l'ancienne Ville de Torres, qu'il embellit & fortifia par quantité de Tours.

Fran-

François de Vico qui a écrit l'Histoire de cette Isle, & qui rapporte ces ^{SARDAI-} que nous venons de dire, semble ne citer ces Auteurs que pour avoir le ^{GNE.} plaisir de les combattre, & la gloire de les confondre, en disant qu'ils pe-
 chent lourdement contre la Chronologie, en produisant dans un tems des
 Rois de Sardaigne, qui ne le furent que dans un autre. Il avoue que Mes-
 raim ou Oliris fut Roi d'Italie environ ce tems-là, qu'il envoya un grand
 nombre de Turroniens en Sardaigne qui fondèrent la Ville de Torres. Il
 convient encore que Phorcus, Sardus & quelques autres regnèrent en Sar-
 daigne; mais lorsqu'il vient à conférer les Epoques, il trouve que ces Au-
 teurs ont renversé l'ordre des Règnes, en faisant succéder à certains Rois
 ceux qui les doivent précéder. Car, dit-il, depuis l'an 2216 jusqu'en
 2300, on ne parloit pas plus de Phorcus, que s'il n'avoit jamais été au
 monde, non plus que de Sardus, que ces Historiens font aller en Sardai-
 gne avec les Turroniens, où ils ne regnèrent que longtems après. Car
 comment y auroient-ils regné en ce tems-là, continue-t-il, puisque pour
 lors Athlas, contre lequel Phorcus se battit vigoureusement dans un combat
 naval, ne vivoit pas? de sorte, ajoute-t-il, qu'il faut de toute nécessité que
 les Turroniens qui s'établirent en Sardaigne fussent commandés par un Chef
 qui s'appellât Phorcus, ou que les Auteurs dont on a fait mention ayent
 équivoqué à l'égard des noms & des tems, parce qu'il est certain qu'a-
 vant tous ces Rois Hercule regna en Sardaigne, où il fit de grandes
 choses, parmi lesquelles l'aggrandissement & l'embellissement de la Vil-
 le de Torres ne furent pas des moindres: c'est pour cette raison qu'elle
 fut appelée Turrus Libysonis, c'est-à-dire, Ville d'Hercule le Li-
 bien.

Vico prétend que Norax succéda à Hercule dans le Royaume de Sardai-
 gne, l'an du Monde 2460, mais Zurita, grand Scrutateur de l'Antiquité,
 avoit déjà dit longtems avant lui, que bien loin que Norax eût succédé à Her-
 cule, il avoit des preuves incontestables que ce Roi étoit le premier qui a-
 voit regné dans l'Isle de Sardaigne.

Phorcus succéda à Norax environ l'an 2520. Il régna glorieusement
 pendant l'espace de 30 ans, selon le sentiment de Saint Augustin, de Tur-
 felin, d'Eusebe, d'Annius, de Viterbe, & mourut dans un combat naval
 qui se donna entre lui & Athlas. Phorcus laissa trois filles, dont l'une ap-
 pellée Méduse, devint héritière de sa Couronne en 2553, & régna 33
 ans, après lesquels Persée vint du fond du Péloponnèse avec une grosse
 armée, surprit Méduse une belle nuit, lui coupa la tête, & la porta en
 Grèce.

Après la mort déplorable de Méduse, Aristée s'empara du Royaume, &
 apprit aux Habitans de l'Isle à cultiver la terre & à faire les fromages & l'huï-
 le, selon la rapport de Justin. Solin ajoute qu'il fonda la Ville de Cagliari;
 cependant Pausanias est d'une opinion contraire, & prétend que la Fonda-
 tion de cette Ville appartient aux Carthaginois. On ne fait pas positivement
 combien de tems regna le bon Roi Aristée, & tout ce que l'Histoire fournit

SARDAI- de plus certain, dit Vico, c'est que Galate ou Galatas fils d'Olbius Roi des
GNE. Gaules, fonda sur la Sardaigne avec une armée de Gaulois, & y fonda la
Ville d'Olbia.

Le fameux Iolao fils d'Ephique, & neveu d'Hercule le Thébain, fut couronné Roi de Sardaigne après la mort de Galate. Il fit quantité de choses mémorables, comme la Ville d'Ogrillen qu'il appella ainsi, dit Pausanias, du nom d'un fameux Capitaine de son Armée nommé Grillo. Mais ce qui éternisa sa mémoire, fut d'avoir appelé dans son Royaume le fameux Dédale, par le secours duquel il l'embellit d'une infinité de superbes édifices, dont les vestiges subsistèrent jusqu'au tems de Diodore de Sicile & d'Aristote sous le nom de Dédalées, & furent mis par ce Prince des Philosophes au rang des merveilles du monde.

Iolao ne se contenta pas, dit Diodore, d'avoir appelé à son secours Dédale pour l'embellissement de son Royaume, il y établit encore des Collèges pour y enseigner les Sciences, les Arts, & de quelle manière il falloit adorer les Dieux.

Ce fut peu de tems après la mort de Sardus, que les Lydiens & les Méoniens s'emparèrent d'une partie de l'Isle, lesquels, selon la Tradition commune, donnèrent lieu d'appeler le Pais qu'ils occupèrent Meylogue, dont l'étymologie, par quelque altération du terme, dérive du nom que la Latinité lui donna en l'appellant Mœnum locus. Outre les Méoniens, Solin & Eusebe prétendent que les Locriens, Peuples de la Grèce, les Tasses, les Scythes & les Rhodiens, après s'être rendus redoutables sur la Méditerranée, établirent leur domination sur les Sardes, & peuplèrent plusieurs Villes & quantité de Bourgades dans l'Isle.

Les Cypriens envieux que tant d'autres Peuples s'établissent en Sardaigne, tentèrent en 3100 de s'y établir. Ils n'eurent pas grand-peine à réussir; mais comme ils avoient d'autres expéditions à faire, après y avoir fait quelque séjour, ils en partirent, se contentant d'y laisser une Colonie de Peuples de leur Nation.

Les Phéniciens firent en 3138 de grands progrès sur cette Colonie, connue sous le nom de Carpacétiens, & se fortifièrent dans l'Isle jusqu'à ce que les Milciens, Peuples sortis des confins de l'Ionie & de la Carie, les y allèrent inquiéter, lesquels furent à leur tour troublés dans leur conquête par les Cares ou Cariens en 3240. Mais ces nouveaux hôtes ne jouirent pas longtems du fruit de leur entreprise, puisque, selon Eusebe, en 3289, les Lelviens leur enlevèrent tout le Pais qu'ils avoient conquis. Les Phociens se voyant poursuivis à outrance par les Guerres continuelles que leur faisoient les Perses, & investis de toutes parts par Harpago Général du Roi Cyrus qui regnoit pour lors, tinrent un Conseil entre eux, dans lequel ils résolurent d'un commun consentement d'abandonner leur Patrie, & d'aller à la conquête des Sardes, ce qu'ils exécutèrent en 3416. A peine parurent-ils aux bords de l'Isle, que les Habitans allèrent au-devant d'eux pour les recevoir.

Après

Après toutes ces révolutions les Carthaginois se rendirent entièrement les maîtres de la Sardaigne. Ils y envoyèrent une puissante Armée sous le commandement de Mallius, Capitaine d'une valeur & d'une conduite qui lui avoient acquis une grande réputation; mais à peine parut-il sur les côtes de cette Isle, que les Habitans prirent les Armes, & lui en défendirent l'entrée avec tant d'intrépidité, qu'ils firent périr une bonne partie de son Armée, & mirent le reste en déroute.

La République de Carthage fut si irritée du mauvais succès de cette entreprise de Mallius, qu'au rapport de Justin elle l'exila avec tous les Soldats qui échappèrent au glaive des Sardes. Quoique les Carthaginois fussent fort affoiblis par une perte si considérable, ils ne laissèrent pas de former de nouveaux desseins pour conquérir une Isle qui étoit si fort à leur bienfaisance; mais ils trouvèrent toujours tant de résistance de la part de ses Habitans, qu'ils ne les purent dompter qu'en 3600. La République de Rome avide de gloire dès son commencement, voyant que celle de Carthage vouloit disputer la conquête de l'Univers, résolut d'arrêter ses progrès au milieu de sa course, en lui déclarant la Guerre en Espagne: ce qui l'obligea d'envoyer Asdrubal en ce Pais-là avec une puissante Armée; mais ayant voulu, chemin faisant, soumettre la Sardaigne, il fut repoussé si vigoureusement par les Sardes, qu'il perdit la vie dans une sanglante Bataille qu'ils lui livrèrent, & toute son Armée fut taillée en pièces, ce qui mit les affaires de la République dans un si grand desordre, que de longtems elle ne put recouvrer ses forces. Cependant elle conserva toujours le désir de se vanger; & dès qu'elle se vit en état d'attaquer de nouveau ces Insulaires, elle envoya contre eux une Armée encore plus puissante que les deux premières, laquelle ne fut guère plus heureuse, puisque malgré tous ses efforts, elle eut toujours à combattre ces fiers ennemis depuis l'an 3400 jusques en 3600.

La République de Carthage, par une vengeance indigne d'un si auguste Sénat, ordonna de ruiner l'Isle de fond en comble, desorte que non contente d'avoir fait désoler tous ses champs, arracher ses Vignes & ses Arbres fruitiers, elle défendit sur peine de la vie d'en replanter, & condamna les Etrangers, qui aborderoient ses Côtes, à être précipités dans la Mer.

Malgré cette inhumanité & quantité d'autres que les Carthaginois mirent en usage contre des Peuples qui n'avoient commis d'autre crime que d'avoir défendu leur liberté en gens de cœur, Pausanias, Claudien, & plusieurs autres célèbres Historiens, assurent qu'ils fondèrent l'ancienne Ville de Cagliari, vis-à-vis de l'Afrique environ 400 ans avant la Naissance de Jésus Christ.

Comme la République de Rome étoit persuadée qu'elle causeroit aux Carthaginois un déplaisir mortel si elle lui pouvoit enlever l'Isle de Sardaigne, elle y envoya une grosse Armée sous les ordres des Consuls Aquilius, Florus & Corneille Scipion, ce qui surprit tellement les Carthaginois, qu'ils leur opposèrent de puissantes Troupes commandées par un fameux Capitaine.

SARDAIGNE. taine appelé Hannón, mais dont la valeur ne put tenir contre celle de Scipion, lequel après l'avoir vaincu se rendit maître abfolu de l'Isle de Sardaigne.

Après plusieurs évènements la fortune se déclara entièrement pour les Romains, à qui les Carthaginois envoyèrent des Ambassadeurs pour leur demander la Paix, laquelle leur fut accordée, à condition que Carthage abandonneroit à Rome la Sicile, la Sardaigne & toutes les autres Isles de la Méditerranée, & qu'elle lui payeroit dans le cours de vingt années 2200 Talens. Ainsi finit la première guerre Punique, l'an de la fondation de Rome 514.

Cinq ans étoient à peine expirés, que les Carthaginois rompirent la paix, en sollicitant les Sardes à se soulever contre les Romains auxquels ils étoient soumis.

Cette révolte ne fut pas plutôt répandue dans Rome, que le Sénat envoya Titus Manlius Torquatus en Sardaigne, dont il rangea une seconde fois une bonne partie sous la Domination Romaine, malgré la vigoureuse résistance que fit le Général Ampfagoras. L'année suivante Spurius Servilius Maximus en subjugua une autre, & deux ans après M. Pomponius Matthæus triompha du reste. L'année de la Victoire de Pomponius, qui fut la 521 de la fondation de Rome, & la 4743 de la Création du Monde, l'Isle de Sardaigne fut réduite en Province de la République Romaine, ce qui fut observé par la suite dans tous les Royaumes qu'elle conquit.

Les Romains après s'être rendus maîtres de la Sardaigne, augmentèrent leurs conquêtes par la prise de l'Isle de Corse, par la valeur de Caius Panarius, qui sans la permission du Sénat s'en rendit le maître l'an de la Fondation de Rome 523. Cette Isle ne fut pas plutôt conquise, qu'elle fut agrégée à celle de Sardaigne, sous le nom de l'une & de l'autre Sardaigne, avec Titre de Province gouvernée par un même Préteur, ainsi qu'il est rapporté par Sigonius & par plusieurs autres Historiens.

Cette forme de Gouvernement subsista jusqu'après l'Empire de César Auguste, c'est-à-dire pendant l'espace de 250 ans, auquel tems les Isles de Sardaigne & de Corse ayant été divisées, elles furent gouvernées séparément par leurs Préteurs particuliers. Fara dit que celle de Sardaigne en eut jusqu'à 66, parmi lesquels on compte Valère, Cornelius, Manlius, Octave, Fabius, Caton, & plusieurs autres grands personnages des plus distingués.

Les grands impôts dont les Romains accabloient tous les jours les Habitans de l'Isle de Sardaigne, les irritèrent si fort, qu'ils résolurent de secouer le joug du Gouvernement de Rome. Pour cet effet ils avertirent les Carthaginois que Cornélius Préteur de l'Isle étoit absent, & que les Garnisons des Places étoient très foibles, & encore plus mal disciplinées; ajoutant que s'ils leur envoioient un secours considérable, ils chasseroient les Romains, & se soumettroient à la République de Carthage.

Tite-Live assure que cet avis causa beaucoup de joie aux Carthaginois; & qu'auf-

qu'aussi-tôt qu'ils l'eurent reçu, ils envoyèrent en Sardaigne Asdrubal, sur-^{SARDAINE} nommé le Chauve, avec une puissante armée. Cependant le Préteur Ma-^{GNE.} mola étant parti pour Rome, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il rendit compte au Sénat de l'état dans lequel il avoit laissé l'Isle, lui représenta que Quintus Mucius Scévola son Successeur étoit tombé malade, & que par conséquent il étoit incapable de soutenir le poids des affaires; ajoutant que les Troupes qu'il y avoit laissées n'étoient pas capables de défendre la Province.

Le Sénat eut égard à ces représentations. Il ordonna à Fulvius Flavius de faire assembler cinq mille Fantassins & trois cens chevaux, & de les faire passer en toute diligence en Sardaigne sous le commandement du Général qu'il trouveroit à propos, en attendant que le Préteur fût guéri. En vertu de ce pouvoir, il jeta les yeux sur Manlius Torquatus, à qui le Sénat avoit décerné deux fois le Consulat, & qui en qualité de Consul avoit conquis l'Isle. Pendant que Manlius se mit en marche, l'armée des Carthaginois qui alloit au secours des Sardes sous le commandement d'Asdrubal, fut emportée par un coup de tempête sur les Côtes de Mayorque, où il fut obligé de rester quelque tems.

Manlius arriva en Sardaigne avec les Troupes dont le Sénat l'avoit chargée, & prit les rênes du Gouvernement de l'Isle; & comme le secours qu'il avoit amené n'étoit pas suffisant pour résister à Arfichora qui s'étoit déclaré contre Rome, & qui avoit sous ses ordres une Armée de plus de quarante mille hommes bien armés, il fit fortir les Galères du Port de Cagliari, & mit sur pied vingt mille hommes d'Infanterie, & mille deux cens chevaux de nouvelles troupes, & alla droit à l'ennemi, tandis qu'Arfichora avoit pénétré jusqu'au cœur de l'Isle pour y recruter son Armée, & y faire provision d'armes, ayant laissé pendant son absence le commandement de ses troupes à un fils qu'il avoit, appelé Hostis, en quoi il commit une faute irréparable: car comme c'étoit un jeune homme qui n'avoit aucune expérience dans l'Art Militaire, il livra témérairement bataille aux Romains, sans attendre son père, ni le secours qu'il attendoit de la part des Carthaginois, dans laquelle son armée fut entièrement défaite; le nombre des morts fut grand, celui de prisonniers encore plus considérable, & les Soldats qui échappèrent à la fureur des Romains, voyant que leur Chef avoit pris honteusement la fuite, se retirèrent en une Ville appelée Cornu.

Lorsque Manlius eut appris l'arrivée d'Asdrubal dans l'Isle, il se retira à Cagliari, & Arfichora alla joindre le Général Carthaginois, après quoi ils allèrent contre les Romains. Manlius, qui avoit déjà pris un poste avantageux, fut au devant d'eux, de sorte que les deux Armées se campèrent vis-à-vis l'une de l'autre, sans laisser beaucoup de distance entre les deux Camps, ce qui fit qu'ils ne furent pas longtems sans venir aux mains. Le Combat dura 4 heures pendant lesquelles le succès des armes fut fort douteux: mais à la fin, la victoire se déclara en faveur des Romains: douze mille Sar-

des

SARDAI-
GNE.

des ou Carthaginois demeurèrent sur le champ de bataille, le nombre des prisonniers alla à plus de trois mille, les Etendarts furent enlevés, & ce qu'il y eut de plus glorieux pour les Vainqueurs, dit Tite-Live, c'est qu'Asdrubal, Hannon & Magon Capitaines Carthaginois furent pris, & Hostis avec plusieurs Capitaines Sardes furent tués. Arfichora voyant son armée taillée en pièces, prit la fuite; & ayant appris la mort de son fils, il se tua de desespoir.

Manlius ne fut pas longtems sans remporter une autre victoire; car s'étant rendu maître de la Ville de Cornu, où les ennemis s'étoient retirés, & de quelques autres Villes des environs, il fit prisonniers de guerre ceux qui s'étoient enfuis. Pour punir les Habitans de ces Villes de leur perfidie, il les condamna à une certaine contribution de bled & d'argent selon les forces d'un chacun.

Manlius victorieux se rendit à Cagliari avec son Armée, où ayant mis ses Galères en Mer, il s'embarqua, & prit la route de Rome, où il arriva après une heureuse navigation, chargé des dépouilles des ennemis.

Dès qu'il fut arrivé, il distribua tout ce qu'il avoit pris aux Sardes & aux Carthaginois; savoir la Solde à ceux qui avoient soin du Trésor, le Bled aux Ediles, & les Prisonniers à Julien Préteur. Tandis que Manlius menoit si mal les Sardes & les Carthaginois dans l'Isle de Sardaigne, Titus Octavius Préteur étoit sur les Côtes d'Afrique avec une Flotte de cinquante Vaisseaux, où il faisoit un ravage épouvantable dans les Campagnes qui étoient au bord de la Mer; & en s'en retournant, il rencontra l'armée d'Asdrubal, qu'il attaqua, & mit en déroute.

Les Carthaginois se virent dans la nécessité de demander une seconde fois la Paix aux Romains, qui ne la leur accordèrent qu'à des conditions, qui prédisoient la décadence de la République de Carthage, & qui annonçoient à l'Univers le comble de grandeur, auquel celle de Rome alloit s'élever.

Après la conclusion de la Paix, les Romains craignant que les Carthaginois abbattus ne reprissent courage, & ne se soulevassent contre l'exécution des Traités, envoyèrent Tite-Claude à Sitribin à la tête d'une puissante armée, avec ordre de passer en Afrique, ce qu'il se mit en devoir de faire; mais dès le commencement de sa navigation, il fut accueilli d'une violente tempête entre les Ports Corsan & Laurentin, qui l'entraîna sur les Côtes des Populoniens, où il resta jusqu'à ce que la tempête eut cessé, après quoi il continua sa route, côtoya les bords des Isles d'Elbe & de Corse, & arriva au Port de Cagliari, après avoir essuyé une seconde bourasque, qui maltraita si fort ses Vaisseaux, qu'il fut obligé de passer l'hiver en Sardaigne.

Marcus-Fabius-Buteus fut envoyé en Sardaigne avec dix Galères en qualité de Préteur. Le joug des Romains parut si pesant à la plupart des Provinces qu'ils avoient assujetties à leur Empire, qu'après avoir gémi longtems sans oser se déclarer, les Liguriens se révoltèrent contre le Sénat, lequel
pré-

prévoyant les suites funestes que ces soulèvemens ne manqueroient pas d'a-^{SARDAY-}
voir, si on n'y remédioit promptement, envoya au plutôt Marcus Pinarius^{GNE.}
en Sardaigne en qualité de Préteur à la tête de huit mille hommes d'Infan-
terie & trois cens chevaux; & comme il n'étoit pas possible de les tirer de
Rome, à cause de la peste qui désoloit cette Capitale du Monde, il eut or-
dre d'aller renforcer ses Troupes, de celles que le Proconsul Caius Bavius
commandoit dans Pise, pour s'opposer aux Liguriens.

Après une heureuse navigation, Pinarius aborda dans l'Isle de Corse, où
il trouva une vigoureuse résistance de la part des Habitans: mais à la fin, a-
près en avoir fait périr deux mille dans divers combats, il se rendit maître
de tous les autres avec lesquels il fit un Traité de Trêve. Vainqueur des Cor-
ses, il se rendit en Sardaigne, où ne trouvant pas les Habitans disposés à le
recevoir, il fut obligé de les attaquer à main armée; & les pressa si fort,
qu'il les força d'abandonner la plaine, & de se retirer dans les Montagnes,
où il ne put jamais les forcer: de sorte que le Sénat se vit obligé d'y envoyer
l'élite de ses Généraux, comme Caius Mucius, Marcius Porcius, le Sage
Caton & Titus Sempronius Grachus, avec 1200 Fantassins & 700 Che-
vaux; lesquels étant incorporés avec les autres troupes qui étoient déjà
dans l'Isle, furent suffisans pour la soumettre à l'obéissance des Ro-
mains.

Cette conquête fut d'autant plus agréable au Sénat qu'elle conta fort peu.
Toutes les Villes s'étant rendues à discrétion, Grachus en châtia quelques-
unes qui avoient paru plus obstinées dans leur rébellion que les autres, &
reprit le chemin de Rome, où il entra au milieu des acclamations des Peu-
ples, environné d'une foule de Captifs, dont le nombre étoit si grand, que
comme s'il eût dépeuplé toute l'Isle de Sardaigne, les Sardes furent appel-
lés par dérision des hommes esclaves, *Sardi venales*.

Voilà ce qui se passa dans l'Isle de Sardaigne jusques en 3400. Voyons
ce qui s'y passa jusqu'en 3461. Après que Jules César eut triomphé de Pom-
pée, il rentra dans Rome, où il trouva les troubles intestins apaisés. Peu
de tems après y être arrivé, il apprit que Scipion Afranius, Préteur, & le
Roi Juba s'étoient soulevés en Afrique contre lui; & que pour mettre une
grosse armée sur pied, ils avoient enlevé de Sardaigne une grande quantité
d'armes, de fer, & d'autres munitions de guerre.

Cette entreprise étoit d'une trop grande conséquence, pour que César
ne mît pas tout en usage pour y remédier. C'est pourquoi, il composa au
plutôt une puissante Armée, & passa en Afrique, où à peine fut-il arrivé,
qu'il vainquit Scipion & Juba, après quoi il régla les affaires des Etats qui
lui étoient soumis, & s'en retourna à Rome chargé de Lauriers. Se voyant
maître despotique dans le Sénat, il envoya Quintus Valérius en Sardaigne
avec une grosse Armée, pour assujettir cette Isle à son Empire. Quelque
difficile que fût cette entreprise, il en vint pourtant à bout fort aisément.
Car dès que le bruit s'y répandit, que Valérius y devoit arriver, Marcus
Cotta Préteur de l'Isle se retira au plus vite à Cagliari, où il se flattoit d'être



SARDAI- tre plus en sûreté; mais il fut trompé dans son espérance. Valérius l'y at-
GNE. 343 taqua brusquement, & le poussa si vivement, qu'il l'obligea d'en sortir &
d'aller chercher une honteuse retraite en Afrique. César, pour récompenser
les services que Valérius lui avoit rendus par la conquête de cette Isle, l'y
laissa pour Préteur cette année-là, qui étoit celle de 3913; desorte qu'il fut
le premier qui exerça la Charge du Prétoriat sous les Empereurs de Rome.
Sextus Péducus lui succéda l'année suivante par ordre du même César.

Comme Q. Varron, M. Caton & plusieurs autres du parti de Pompée,
faisoient des ravages épouvantables dans la Mer de Sardaigne, César se vit
obligé d'y aller en personne pour les en chasser. Le succès répondit à son
attente: car les ayant attaqués, il les mit en fuite; &, après les avoir joint
sur les Côtes d'Afrique, il les défit entièrement. Après sa mort, Sextus
Pompée composa une nombreuse Flotte, avec laquelle il alla attaquer la
Sicile & la Sardaigne, & les rangea sous sa domination, ce qui causa un
mortel déplaisir au nouvel Empereur; mais il fallut qu'il dissimulât pour le
coup la vivacité de son ressentiment, en attendant une occasion favorable
pour le recouvrement de ces deux Isles, laquelle ne tarda pas longtems à se
présenter, & dont il profita fort à propos; mais il ne les posséda pas long-
tems; car Ména, grand ami de Pompée, ayant attaqué Marcus Lucius qui
gouvernoit la Sardaigne, le défit, & se rendit maître de l'Isle, plutôt par
la connivence des Habitans qui n'aimoient pas la domination de l'Empereur,
que par la force des armes.

Après cette conquête, Ména resta en Sardaigne pour Préteur au nom de
Pompée, & gouverna l'Isle avec si peu de ménagement, qu'il ne se faisoit
aucun scrupule de mettre les mains sur les ventes publiques, ni de permet-
tre de transporter les bleds du país dans les Etats soumis à Auguste; ce qui
donna lieu à ses ennemis de publier hautement, qu'il avoit des intelligences
secrètes avec cet Empereur; ce qui ayant été rapporté à Pompée, il lui or-
donna de rendre compte de sa conduite, dequoi il fut si sensiblement touché
qu'après avoir tué celui qui lui porta cet ordre, il remit la Sardaigne à Au-
guste.

La Sardaigne se sentit vivement de la stérilité qui regna dans toute l'Italie
vers l'an 4004; car comme les Romains n'étoient pas en état de la défen-
dre, elle se vit en proie aux fréquentes incursions des Corsaires d'Afrique,
qui portèrent le fer & le feu par tout, massacrant les Préteurs, pillant les
Villes, & enlevant les bleds pour les porter dans leur país: desorte que le
Sénat ne pouvant pas y envoyer des Préteurs, la Prétorie fut vacante pen-
dant quelques années, ce qui fut cause que les Sardes se soulevèrent plusieurs
fois contre les Romains. Sous l'Empire de Néron la Sardaigne fut accablée
d'impôts, de cruautés & d'injustices par Vispanius Lanète, qui du tems du
Consulat de Lucius Volusius & de Publius Céler, en étoit Gouverneur; ce
qui détermina le Sénat à le châtier sévèrement, & à le priver du Gouver-
nement.

Après la mort de Néron, Othon fut nommé Empereur par la Milice

Ro-



Romaine, & Vitellius par celle d'Allemagne; desorte qu'on vit dans l'Em-^{SARDAI}pire des factions qui en troublèrent la tranquillité, par le partage qui fut fait ^{GNE.} entre les deux Concurrents, des Provinces qui le composoient. Les troubles de l'Empire ayant été apaisés, la Sardaigne se vit tranquille, & fut toujours soumise aux Empereurs, sans qu'il y eût de changement dans la forme de son Gouvernement.

Les choses changèrent presque entièrement de face sous les Empereurs Dioclétien, Maximien, Constantin, Sévère, Maxence, Lucinius, & le Grand Constantin.

Sous l'Empire de Dioclétien, Flavien Préfet de Sardaigne & Ministre fidèle des cruels ordres de cet Empereur, signala son zèle dans la persécution que ces pauvres Insulaires souffrirent. Plusieurs d'eux furent les victimes de sa fureur & de sa cruauté. Gélase, ayant succédé à Flavien en 304, fit paroître encore plus de cruauté que lui envers les Chrétiens de Sardaigne. Le premier qu'il immola à son inhumanité fut Saint Luxorius, lequel fut martyrisé, selon quelques Historiens, dans un endroit près de Cagliari, appelé Frateria, & selon quelques autres, dans Fordongiano Village du Comté de Séduli en la Province d'Arboréa.

Cette Persécution dura jusques à l'Empire du Grand Constantin, lequel après avoir reçu le Batême, envoya en Sardaigne des Préfets Chrétiens qui rétablirent la paix de l'Eglise dans l'Isle: & c'est ici que la forme de son Gouvernement va changer de face. Pendant quelque tems, les Préfets furent amovibles de la même manière que leurs Prédécesseurs l'avoient été; mais dans la suite ils devinrent peu à peu perpétuels, se succédant les uns aux autres de père en fils, comme si la Préfecture eût été héréditaire dans leurs familles: desorte qu'ils devinrent Souverains de l'Isle, avec une espèce de subordination à l'Empire Romain. Cependant ils changèrent les noms de Préfets, ou de Présidens en ceux de Juges, ou petits Rois.

Quelques Historiens prétendent que le changement qui s'introduisit dans la forme du Gouvernement, n'arriva que du tems que les Pisans avoient acquis quelque domination sur l'Isle de Sardaigne, lesquels, selon eux, la divisèrent en quatre Provinces; mais ils se trompent, comme il paroît par les Regitres anciens du Royaume, & par l'autorité de plusieurs célèbres Historiens, qui assurent unanimement, que non seulement les Pisans ne dominèrent dans cette Isle que fort longtems après l'établissement des Juges, mais que même, jamais ils ne furent maîtres que de Cagliari & de son Territoire; desorte qu'il leur étoit absolument impossible de pouvoir diviser le Royaume en quatre parties.

Quoiqu'il en soit, il est constant qu'après que la Sardaigne eut éprouvé les plus cruelles disgraces sous la domination des Romains, l'Isle fut divisée en quatre Provinces, auxquelles on donna le titre de Royaumes ou de Judicados, c'est-à-dire, de Judicatures. Ceux qui les gouvernoient s'appeloient tantôt Rois & tantôt Juges, ainsi qu'il est prouvé par la Charte de

SARDAI- Logu, & par la Glose de la même Charte faite par le Docteur Jérôme Olf-
CNE. ves. Le premier de ces Royaumes, ou Judicados, étoit celui de Torres,
 ou de Logudore de Saffari, lequel est presque aussi grand que les trois autres.
 Le second est celui d'Arboréa, qu'on connoît à présent sous le nom de Mar-
 quifat d'Oristan. Le troisième est celui de Cagliari, & le quatrième celui
 de Gallure.

Comme les Sardes ont eu soin de recueillir les Mémoires qui peuvent con-
 tribuer à l'éclaircissement de leur Histoire, l'époque de la division de la Sar-
 daigne en quatre Royaumes, ou Juridictions reste très incertaine. Mais
 ce qu'il y a de très positif, selon les anciens Codages, est que longtems a-
 vant l'an 1015 qui fut le tems auquel les Pisans attaquèrent la Sardaigne, il
 y avoit des Rois, puisque l'an 1000 André Tanca gouvernoit en cette qua-
 lité un des quatre Royaumes. On fait encore que peu de tems après que les
 Romains abandonnèrent le Gouvernement de l'Isle à la discrétion des Pré-
 teurs, sans leur faire rendre compte de leur conduite, un nommé Comida
 fut Roi des Provinces de Torres & d'Arboréa, qu'il fonda l'Eglise Métro-
 politaine de Torres en 517, & qu'il eut de longues Guerres à soutenir con-
 tre le Roi de Gallura.

Il s'agit maintenant de faire voir sur quels Païs & sur quelles Villes s'éten-
 doit la domination de chaque Roi. Celui de Torres possédoit tout le Païs
 qui est situé au Midi, au Ponant & à la Tramontane, & les Villes de Sas-
 fari, de Bosa, d'Algéri, & de Castel Arragones, avec toutes leurs Baro-
 nies & Juridictions, qui s'étendent jusqu'à Lufurgiu, Gociano, Curadoria,
 Dore, Nuéro, Orani, Biti, & partie de la Ville de Mamoyada. Celui
 d'Arboréa ne possédoit au commencement que les Campagnes d'Oristan, &
 les Juridictions de Mandralusay, de Belvy, d'Arizzo & une partie de celles
 d'Ocier-Réal & de Siurgus, s'étendant jusqu'à celui de Cagliari du côté du
 Levant. Mais dans la suite, il se rendit maître d'une bonne partie des au-
 tres Royaumes.

Le Roi de Cagliari avoit sous sa domination tout cet espace de Païs qui
 s'étend depuis le Royaume d'Arboréa, jusqu'au Cap de Sarrabus, lequel
 comprenoit les Villes de Cagliari, de Palmas, de Villa de Igléfiás, de
 Saint Gavin, de Mont-Réal, avec les Baronies de Parte-Montis & de
 Parte-Obfèdo. Celui de Gallura dominoit sur tout un Païs qu'on appel-
 le Encontrada, ou Baronie de Gallura & de Geminis, laquelle a plus
 de 50 lieues de tour, sur celle de Posada, d'Orsey, & sur la Juridiction
 d'Ollastre.

Ces Rois de Sardaigne furent nommés pendant longtems par les Empe-
 reurs de Rome; mais il survint tant d'embarras dans l'Empire, que le Sé-
 nat accablé sous le poids des affaires, négligea d'envoyer des Juges dans les
 Provinces, ce qui causoit des desordres si grands, que les Prélats & les No-
 bles de Sardaigne se virent contraints de s'assembler pour en nommer, en
 attendant que les troubles de l'Empire fussent apaisés. Mais voyant que
 bien loin que les affaires reprissent leur situation naturelle, elles alloient de
 mal

mal en pis, & que des Rois étrangers usurpoient la domination des Païs qui ^{SARDAI-} ne leur appartenoit pas, comme Odoacre Roi des Hercules qui avoit en- ^{GNE.} vahé l'Empire, & pris la qualité de Roi d'Italie, tous les Prélats & les Nobles de la Province Turritaine s'assemblèrent de nouveau, & d'un commun consentement ils élurent un Seigneur de la Province d'une naissance distinguée, d'une valeur éprouvée, & d'une probité reconnue, appelé Comida, auquel ils déférèrent la Puissance suprême dans toute la Province.

Les Peuples de la Province d'Arboréa voyant combien les Turritains étoient contens du Gouvernement de Comida, l'élurent aussi pour leur Roi; desorte que dès lors il prit la qualité de Roi, ou Juge des deux Provinces. Peu de tems après les Habitans de la Province de Gallura suivirent l'exemple de ceux de Torres & d'Arboréa, comme il paroît par les Actes de l'Eglise de Saint Gavin de Torres. Comme les Romains conservoient encore quelque espèce d'autorité sur les Sardes, ces Peuples donnèrent avis au Sénat de l'élection qu'ils venoient de faire de Comida. Après la mort de Comida, les Prélats & les Nobles de la Province Turritaine élurent Dorgorio son fils, sans faire part au Sénat de Rome de son élection; ce qui prouve que pour lors la Sardaigne ne craignoit plus l'autorité Romaine.

François Vico croit que le recouvrement de la liberté de l'Isle de Sardaigne venoit de l'usurpation que des Princes avoient fait de la Capitale de l'Empire, auxquels ils ne voulurent pas obéir à l'imitation de quelques autres Provinces, qui les regardant comme des Usurpateurs, leur refusèrent l'obéissance, ce que ces Usurpateurs dissimuloient pour conserver plus tranquillement ce qu'ils possédoient tyranniquement; craignant que s'ils entreprenoient de faire valoir leur domination sur ces Provinces, ils ne les forçassent à prendre les armes contre eux. En effet, on remarque dans l'Histoire, qu'après que Théodoric Roi des Ostrogoths eut détrôné Odoacre, & qu'il l'eut chassé d'Italie, il fit la paix avec toutes les Provinces qui avoient secoué le joug de l'Empire Romain, afin de ne se pas attirer sur les bras des ennemis de tant de côtés.

Quoiqu'il en soit, par tous les monumens qui restent de l'Antiquité dans les Archives de Sardaigne, on voit que trente-huit ans avant la mort de Comida, les Juges de cette Isle avoient une autorité souveraine & indépendante de toute autre autorité, & qu'ils prenoient le Titre de Roi. Mais c'est assez parler là-dessus, reprenons le fil de notre Histoire.

Tandis que l'Empire Romain se voyoit livré en proie à la fureur des Etrangers, & que la plus grande partie des Provinces qui le composoient, ne reconnoissoient plus son autorité, celle de Sardaigne goûtoit la douceur du Gouvernement de ses Juges. Connarius sur-tout, Juge de la Province Turritaine, avoit tant d'amour pour ses Sujets, qu'ils le regardoient plutôt comme leur Père, que comme leur Souverain.

SARDAI-
GNE.

Hunéric ou Hundéric ayant succédé à Genséric son père, eut beaucoup d'égards pour les Catholiques au commencement de son Empire, leur accordant la liberté d'élire des Evêques; mais dans la suite, il les persécuta dans la vue de conserver la succession de l'Empire à ses enfans, au préjudice de ses frères & de leurs descendans.

En 468 l'Empereur Léon envoya Marcellien avec une puissante Armée contre cette Isle, afin de l'arracher des mains des Vandales, qui s'en étoient rendus maîtres dès l'année 454. Marcellien ayant chassé les Vandales de la Sardaigne, l'Empereur Léon chargea Basiliscus, frère de l'Impératrice Vérine, du soin d'achever de détruire les Vandales, tant en Afrique que par-tout ailleurs; ce qui alarma si fort le Roi Genséric, qu'il demanda une suspension d'Armes, à la faveur de laquelle il tâcha de corrompre Basiliscus par argent, en quoi il n'eut pas beaucoup de peine; desorte que l'Armée de l'Empereur & celle des Vandales s'étant rencontrées, Basiliscus prit honteusement la fuite, quoiqu'il fût supérieur en forces aux ennemis de l'Empire, & abandonna la victoire à Genséric.

Malgré cette perfidie, l'Empereur Léon se maintint en possession de la Sardaigne, laquelle demeura sous la domination de l'Empire jusqu'en 552, que Totila Roi des Goths s'en rendit maître, aussi bien que de l'Isle de Corse; ce qui obligea Jean Gouverneur d'Afrique pour l'Empereur Justinien d'aller en Sardaigne avec une Armée très nombreuse, pour l'arracher des mains des Goths; mais ayant débarqué à Cagliari, il trouva une si vigoureuse résistance de la part de ces Barbares, que bien loin de les pouvoir assiéger dans la Place il se vit attaqué dans son Camp, & contraint de se rembarquer au plus vite & de repasser en Afrique avec les débris de son Armée, où il hiverna en attendant d'aller attaquer de nouveau la Sardaigne & l'Isle de Corse au Printems prochain.

Justinien ayant nommé pour son Général en Italie l'Eunuque Narsès, & lui ayant donné une somme considérable d'argent pour lever des Troupes, les Sardes apprirent avec une joie extrême que ce vaillant homme étoit passé en Italie avec 5000 Lombards, & 3000 Huns; desorte que jugeant que par son moyen ils pourroient se délivrer de la tyrannie des Goths, ils lui écrivirent de venir au plutôt à leur secours, & en même tems ils se soulevèrent contre ces Barbares. Totila ayant sçu que Narsès étoit arrivé à Ravenne, alla au-devant de lui; mais à peine en furent-ils venus aux mains, que son Armée commença à plier, & peu de tems après elle fut entièrement défaite.

Totila étant mort les Goths élurent en sa place Teyas, homme d'une valeur extraordinaire, lequel après avoir refait son Armée par le moyen des Trésors que son Prédécesseur avoit laissés dans Pavie, se mit en campagne à la rencontre de Narsès; mais aussi malheureux que Totila, il perdit la vie & la bataille près du Mont Vésuve; ce qui abattit tellement le courage des Goths, qu'ils demandèrent permission à Narsès de sortir librement de l'Italie avec leurs biens, ce qui leur fût accordé sur le champ; tellement que

toute

toute l'Italie, les Isles de Sicile, de Sardaigne & de Corse rentrèrent sous l'obéissance de l'Empire en 553. SARDAIGNE.

La forme de l'ancien Gouvernement de Sardaigne fut entièrement changée, après que les Goths eurent été chassés de cette Isle, puisqu'elle fut sujette au Préfet d'Afrique. Dans la suite l'Empereur Justin la soumit à l'autorité d'un Duc, ou Capitaine Général, dont l'emploi avoit beaucoup de rapport à celui de Viceroy. Un nommé Théodore ne fut pas plutôt installé, qu'il fit sentir aux Sardes tout le poids de ses injustices, de son avarice & de sa cruauté.

Les Ducs qui succédèrent à Théodore furent plus attentifs à leur devoir, & les Peuples moins foulés. Mais d'un autre côté, ils furent extrêmement maltraités par une Peuplade d'Africains, dont il est important que l'on fasse mention. Dans une Contrée d'Afrique, à deux journées de Carthage, on voit une Montagne appelée le Mont-Aurace, que Procope assure être la plus grande qu'il y ait au Monde. Elle a 30 lieues de tour. Au sommet de cette Montagne, qui est large & plain, vivoit un nombre considérable de ces anciens Jébuséens ou Philistins, lesquels pour éviter la fureur de Josué, lorsqu'il alla à la conquête de la Palestine se retirèrent premièrement en Egypte, & ensuite passèrent en Afrique, où il occupèrent ce vaste Pais qu'on appelle à présent Mauritanie Tingitane, & prirent le nom d'Auraciens.

Bélisaire ayant vaincu les Vandales, & s'étant rendu maître absolu de l'Afrique, les Auraciens lui promirent foi & hommage; mais quelque tems après venant à se repentir de reconnoître l'autorité de l'Empire, ils se soulevèrent contre Bélisaire, lequel étant prêt à partir pour Constantinople, chargé des dépouilles des ennemis qu'il avoit vaincus laissa en sa place un célèbre Capitaine appelé Salomon, avec ordre d'attaquer les Auraciens, & de les poursuivre jusqu'à ce qu'il les eût exterminés.

Salomon se mit en devoir d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus de Bélisaire, & poussa ces Barbares avec tant de vigueur, qu'il les obligea de s'enfuir en Sardaigne avec leurs femmes & leur enfans, où ils arrivèrent du côté de Cagliari, vis-à-vis de certaines Montagnes qui servoient de retraite à certains Peuples qu'on appelloit Barbares. Au commencement ils vivoient de ce qu'ils pouvoient voler secrètement; mais dans la suite, ils multiplièrent de telle manière, qu'ils étoient plus de trois mille. Dès qu'ils se virent en si grand nombre, ils commencèrent à faire la guerre aux Villes & aux Villages du voisinage, & à piller ouvertement les campagnes.

Les Habitans du Pais se voyant harcelés chaque jour par ces Brigands, se mirent en devoir de leur donner la chasse, mais ils n'en purent jamais venir à bout: si bien, que de deux maux évitant le pire, ils crurent qu'il valoit mieux faire la paix avec eux, que de continuer la guerre, ce qui fut exécuté. Comme les Grecs & les Romains appelloient Barbares tous ceux qui n'étoient pas de leur Nation, les Habitans de la Sardaigne étoient réputés Barbares par rapport aux Habitans de Rome; desorte, dit Procope, que

SARDAI-
GNE.

que les Auraciens vivant dans le voisinage des Barbares de Sardaigne, ils furent appelés Barbariciens, comme qui diroit voisins de Barbares.

Comme cette Nation alloit toujours en augmentant, & qu'avec eux se multiplioient les vols, les meurtres, les brigandages, l'Empereur Justinien donna ordre à Archélaüs Préfet d'Afrique d'envoyer un Capitaine en Sardaigne avec des Troupes pour s'opposer aux incursions de ces Idolâtres, & pour les obliger à abandonner le païs, supposé qu'ils ne voulussent pas embrasser la Religion Chrétienne. Les Barbariciens voyant qu'on les pressoit de si près, renoncèrent à leurs superstitions & se firent baptiser.

Ainsi l'Empire posséda toute la Sardaigne tranquillement jusqu'en 596, que les Lombards s'en rendirent les Maîtres, & la possédèrent, jusques en 774 que Charlemagne éteignit leur Empire, & donna la Souveraineté de la Sardaigne au Saint Siège.

Cependant les Maures inconsolables d'avoir perdu la Sardaigne, résolurent de la recouvrer à quelque prix que ce fût. Pour cet effet ils mirent sur pied une grosse armée composée de l'élite des Troupes qu'ils avoient en Afrique & en Espagne, & commencèrent à faire des dégâts épouvantables sur ces Côtes. Le Pape, qui en étoit en possession, se voyant dans l'impuissance de la défendre, eut recours au Roi de France pour implorer sa Protection. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris le danger, où étoit le Souverain Pontife, qu'il envoya des Troupes au secours des Sardes, lesquelles arrivèrent si à propos, que dès qu'elles furent jointes avec celles du païs, elles s'opposèrent aux Infidèles avec tant de valeur qu'elles en tuèrent plus de 400, & obligèrent les autres à se rembarquer au plus vite.

Les Maures ne perdirent pas courage. Ayant armé secrètement une Flotte nombreuse, ils surprirent les Habitans de l'Isle, & sans leur donner le tems de se reconnoître, ils les chargèrent si vivement, qu'ils remplirent le champ de bataille de morts, après quoi il leur fut aisé de porter le fer & le feu dans le cœur du païs, où ils commirent toutes sortes d'excès & de cruautés. En 853, ces Infidèles se voyant Supérieurs en Sicile & en Italie, résolurent de s'aller venger de quelques pertes qu'ils avoient faites en Sardaigne. Après s'être rendus maîtres des parties maritimes de l'Isle, ils portèrent la désolation dans toutes les autres, & y firent un butin considérable. Après tant d'assauts, la Sardaigne commença à jouir de quelque tranquillité, pendant laquelle les Habitans travaillèrent à rétablir la forme de leur ancien Gouvernement.

Le Clergé & la Noblesse de la Juridiction de Logudoro s'étant assemblés, élurent pour leur Juge un Seigneur d'un rare mérite, appelé André Tanca, lequel défendoit ses Sujets avec toute la valeur possible, mais comme ses forces n'étoient pas capables de résister à celles des Maures, il lui fut impossible de les empêcher de se rendre maîtres de Cagliari.

Le Pape Benoît VIII anima les Pisans à chasser les Maures de la Sardaigne. Dans cette vue il leur envoya le Cardinal d'Ostie en qualité de Légat, avec pouvoir de leur donner l'investiture de l'Isle sous la réserve du Suprême Domaine; & pour fureté de la promesse qu'il leur faisoit, il leur en-
voya

voya un Etendart avec une Croix d'Argent en champ de gueules, qui dans la suite devint les Armes de Sardaigne, à laquelle on a ajouté depuis quatre têtes de Maures. Les vœux du Pape furent exaucés, car les Pisans ayant joint leurs forces avec celles de Sardes, les Maures furent chassés de l'Isle.

En 1015, Musate Roi des Maures mit sur pied une Armée formidable, avec laquelle il alla attaquer le Cap de Cagliari; & quoique les Pisans & les Sardes fissent tous leurs efforts pour le défendre, il s'en rendit maître, & fit sentir aux Sardes tous les effets de sa cruauté. Les Pisans & les Genoïs désolés par les ravages que faisoit Musate dans leurs Etats, unirent leurs forces pour le chasser de Cagliari. Cette entreprise leur réussit. Musate fut pris & conduit à Genes, & ensuite en Allemagne, pour être présenté à l'Empereur.

Lorsque les Maures ne se trouvèrent plus en état de troubler l'Isle, les Juges en reprirent le gouvernement, & entretenirent une exacte correspondance avec les autres Souverains, ce qui procuroit aux habitans les avantages d'un florissant commerce, & attiroit dans leurs Ports quantité d'Etrangers, parmi lesquels on y vit arriver une fille du Roi de Navarre, accompagnée d'une suite, qui fit comprendre aux Sardes qu'elle étoit une Princesse, desorte qu'ils la reçurent avec toutes les marques de respect qui convenoit à son rang. Cependant ils ne purent jamais comprendre quel dessein elle pouvoit avoir eu pour abandonner le Palais de son Père, n'étant guère naturel qu'une fille de Roi s'expose à de si longs & si pénibles voyages. Mais à la fin, elle les tira d'embarras, lorsqu'elle jeta les fondemens d'une Eglise qu'elle dédia à Notre-Dame, laquelle ne fut pas plutôt achevée de bâtir, qu'elle se retira avec toute sa suite dans la Contrée de *Sarrabus*, en un endroit désert, & dépeuplé, pour y vivre dans la Solitude.

Quoique les Juges relevassent du St. Siège, les affaires de cette Isle se trouvèrent si négligées par les Souverains Pontifes, que Grégoire VII se recriant sur cette négligence de la part de ses Prédécesseurs dit qu'ils ne se souvenoient pas plus de cette Isle, que si elle eût été au bout du Monde. Cela est si vrai, que Benoît VIII envoyant à Henri II Empereur d'Allemagne, la Confirmation du Patrimoine de l'Eglise, on inséra dans l'Acte toutes les Provinces qui en dépendent, à la réserve de la Sardaigne, dont il ne fut pas plus fait mention, que si elle n'eût jamais été.

Néanmoins comme le Saint Siège n'avoit point renoncé au Droit de Souverain, qui lui appartenoit sur la Sardaigne, plusieurs en demandoient l'investiture aux Papes; mais Grégoire VII qui fut assis sur la Chaire de Saint Pierre en 1073, aima mieux laisser la Domination de ce pais-là aux Sardes, que de l'accorder aux Romains ni aux Lombards.

Ce fut en ce tems-là, que les Pisans ayant eu quelque démêlé avec Marian, Juge de Cagliari, lui enlevèrent sa Judicature, ce qui l'obligea d'avoir recours aux Genoïs pour se faire rétablir. Il ne pouvoit jamais prendre un

SARDAI-
GNE.

meilleur parti que d'implorer leur protection; car comme les Pisans venoient de leur enlever la partie de l'Isle de Corse qu'ils possédoient, ils ne cherchoient rien tant que l'occasion de faire éclater leur vengeance: tellement qu'ayant embrassé la défense de Marian, ils le rétablirent dans sa Dignité, dont il fut si reconnoissant, qu'il leur rendit foi & hommage, & s'engagea de leur donner une livre d'or tous les ans de redevance. Marian étant mort quelques années après, Marian II du nom son fils lui succéda; mais il ne régna pas longtems. Constantin Lacon son fils occupa sa place après sa mort; & ce fut pour lors que la Judicature devint entièrement successive, & que les Juges prirent la qualité de Rois.

Ces brouilleries alloient toujours en augmentant, & devenoient funestes de jour en jour aux Sardes, par l'envie que les uns & les autres avoient d'en faire les victimes de leur vengeance: car les Genoïs ne se contentant pas des Places qu'ils possédoient dans l'Isle, entreprirent de conquérir la Province de Gallura, sous prétexte que les Pisans s'en étoient rendus maîtres quelque tems auparavant. Dans cette vue ils y envoyèrent seize Galères bien armées en 1119, avec lesquelles non seulement ils firent prisonniers de guerre toutes les Troupes que les Pisans y avoient; mais même ils pillèrent toute l'Isle.

Les maux que causoient les dissensions qui regnoient entre les Genoïs & les Pisans portèrent le Pape Calixte Second à chercher les moyens de les apaiser dans un voyage qu'il fit à Pise, en s'en retournant de Pannonie à Rome; mais il trouva les esprits des Pisans tellement aigris, & si disposés à la guerre contre les Genoïs, qu'il jugea à propos de remettre cette négociation à une autre occasion plus favorable. Cependant, il fut pénétré d'une si vive reconnoissance de l'accueil que ces Républicains lui firent, qu'il leur accorda une ample confirmation de tous les droits qu'ils prétendoient avoir sur les Isles de Corse & de Sardaigne.

Cette démarche du Pape irrita si fort les Genoïs, qu'ils résolurent de rendre inutile sa confirmation; &, afin de terminer leurs querelles tout d'un coup, ils mirent en Mer 60 Galères & plusieurs Vaisseaux, avec 22000 Soldats. Un si gros armement inspira tant de terreur aux Pisans, qu'ils demandèrent la Paix avec les dernières instances, laquelle leur fut accordée, à condition qu'ils renonceroient pour toujours au droit qu'ils prétendoient avoir sur l'Isle de Corse.

Comme les Pisans ne s'étoient accommodés avec les Genoïs que dans le dessein de leur faire mettre bas les armes, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de renouveler leurs anciennes querelles, il ne faut pas s'étonner si peu de tems après ils cherchèrent des prétextes pour rompre la Paix, en exigeant que les Evêques de Corse s'allassent faire sacrer à Pise, surquoi le Pape Calixte convoqua le Concile de Latran, où il fut décidé, que pour mettre ces deux Républiques d'accord, le Sacre se feroit à Rome, & non à Pise, ni à Genes.

On entreprit dans le même Concile de terminer tous les autres différends.

qui étoient entre les Genoïs & les Pisans ; mais il n'y eut pas moyen. Les SARDAI-
Genoïs étoient si irrités contre les Pisans , que bien loin d'écouter au-^{GNE.}
cune voie d'accommodement, ils mirent en mer six Galères pour côto-
yer les Isles de Corse & de Sardaigne, & prirent plusieurs Navires qui
alloient de Sardaigne à Pise richement chargés. Ensuite, ils leur enle-
vèrent le Château Saint Ange, qu'ils possédoient encore dans l'Isle de
Corse.

Les Pisans ne pouvant pas tenir contre un torrent si rapide, firent de
nécessité vertu pendant le reste de cette année ; mais l'année suivante ils fi-
rent un armement considérable, & fondirent sur l'Isle de Corse, où non seu-
lement ils reprirent le Château Saint Ange, mais même la meilleure partie
de l'Isle ; ce qui irrita si fort les Genoïs, qu'ils résolurent de s'en venger à
quelque prix que ce fût ; & ne trouvant pas de moyen plus propre pour as-
souvir pleinement leur vengeance, que d'aller attaquer les Pisans dans leur
propre país, ils remplirent les Côtes de Pise de Vaisseaux & de Galères qui
y firent un ravage épouvantable, & en même tems ils recouvrèrent le Châ-
teau Saint Ange.

Vers l'an 1130 Gennavius, ou Gonnavius, fils de Constantin de Lacon,
ayant succédé à son Père en la Judicature de Torres, n'ayant encore que
sept ans, se vit cruellement poursuivi par les Seigneurs d'Arzen & d'Arca-
do, puissans dans l'Isle, & ennemis irréconciliables de son défunt père : &
comme si la haine qu'ils avoient pour lui eût été héréditaire, & qu'elle eût
dû passer du père au fils, ils résolurent de faire périr cet innocent, &
l'auroient fait indubitablement, si un de ses amis, appelé Itocar Gambel-
la, ne l'eût averti de la conspiration qui avoit été formée contre lui, &
ne l'eût envoyé secrètement à Pise, pour le mettre sous la protection des
Pisans, avec lesquels son père avoit toujours entretenu une parfaite corres-
pondance.

A son arrivée toute la République disputa à l'envi à qui lui feroit plus
d'accueil. Un des plus puissans de l'Etat, nommé Ebriando, se distingua
en le prenant chez lui, où il eut soin de son éducation jusqu'à l'âge de dix-
huit ans, après quoi avec le consentement du Sénat il le maria avec une de
ses filles, & le conduisit à Torres sur une Escadre de Galères que la Répu-
blique fournit, & le mit en possession de sa Dignité.

Comme le jeune Prince prévoyoit bien que tandis que les Arzens & les
Arcados feroient en état de lui nuire, il ne seroit jamais tranquille dans son
petit Royaume, il leur fit couper la tête ; &, pour récompenser le service
signalé qu'Itocar Gambella lui avoit rendu en mettant sa vie en sûreté, il lui
donna le Fief de la Contrée de Romangia, qui depuis ce tems-là a toujours
demeuré dans la Famille de Gambella, avec d'autres grands Privilèges que
les Rois d'Espagne lui ont accordés.

Pour mieux assurer sa destinée, il fit construire le Château de Gociano,
qui est le plus fort de toute la Sardaigne, & qui dans la suite devint
le premier Comté de l'Isle ; & après avoir gouverné quelques années

SARDAI-
GNE.

ses Etats avec beaucoup de sagesse, il se démit pendant sa vie, en faveur de Barisonius son fils aîné, de la Judicature de Torres, & partagea le reste de son patrimoine entre Pierre, Itocar & Comida, ses autres enfans.

Pierre eut pour son lot la Contrée de Nurcara. Itocar celle de Frixa, & Comida celles d'Ojanu & d'Anglola, après quoi il partit pour Jérusalem, où sa dévotion l'appella pour visiter les Lieux Saints. En s'en revenant, il rencontra Saint Bernard dans la Pouille, auquel il demanda cent cinquante Religieux de son Ordre, qu'il conduisit en Sardaigne, pour fonder le célèbre Monastère de Sainte Marie de Cobodabas de Sindia, dans la Judicature de Torres. Cet acte de piété édifia tellement Saint Bernard, qu'il eut toute sa vie une estime singulière pour lui; & dans toutes les occasions qui se présentèrent, il le recommanda tendrement au Pape Eugène.

Les Pisans ayant quelque sujet de plainte contre Comida, Juge d'Arboréa, lui déclarèrent la Guerre; & comme il n'étoit pas en état de leur résister, il implora le secours des Genoïs, qu'il trouva très bien disposés en sa faveur; de sorte qu'aidé des Troupes qu'ils lui envoyèrent, il recouvra tout ce que ses ennemis lui avoient enlevé.

Comida, pour marquer aux Genoïs combien il étoit reconnoissant du service important qu'ils lui avoient rendu si généreusement, appliqua à l'Eglise Saint Laurent de Genes un riche Bénéfice, situé dans sa Judicature, avec la moitié des Mines d'argent qui étoient en sa disposition.

Examinons présentement les prétextes dont l'Empereur Frédéric II se servit pour annuler les concessions du Souverain Pontife, afin de se rendre maître de l'Isle. Adrien IV étant mort, cet Empereur pour troubler la paix de la Chrétienté, & allumer une sanglante Guerre dans toute l'Italie & dans les Isles circonvoisines, fit publier un Edit, dans lequel il exposoit que les Empereurs ses Prédécesseurs ayant fait donation à l'Eglise de Rome de la Sardaigne, les Papes n'avoient pas pu en disposer; & qu'ainsi il demandoit que cette Isle fût réunie au corps de l'Empire. Les Genoïs charmés de voir Frédéric dans ces dispositions, profitèrent de cette conjoncture, pour mortifier les Pisans, avec lesquels ils étoient en Guerre, en inspirant à cet Empereur de donner l'Investiture de toute la Sardaigne à Barisonius, qui pour lors étoit Juge d'Arboréa, à quoi il consentit moyennant quatre mille Marcs d'or qu'ils lui offrirent.

Les Pisans au desespoir de cette négociation, s'y opposèrent de toutes leurs forces, disant qu'il n'étoit pas permis à l'Empereur de disposer d'un bien qui ne lui appartenoit pas; mais toutes leurs représentations furent inutiles, quatre mille Marcs d'or parloient plus éloquemment en faveur de Barisonius, que toutes les raisons des Pisans en faveur du Droit des Gens.

Les conventions du Traité ayant été arrêtées, & l'argent compté à l'Em-
pereur.

pereur, on donna avis à Barifonius du ce qui se passoit, lequel s'embarqua ^{SARDAI-} au plus vite pour se rendre à Genes, d'où il partit quelques jours après son ^{GNE.} débarquement, pour se rendre à Pavie où l'Empereur étoit pour lors, duquel il fut reçu très gracieusement, & quelques jours après il fut couronné solennellement Roi de toute la Sardaigne, malgré les oppositions réitérées des Pisans qui protestèrent dans toutes les formes de la nullité de ce Couronnement, comme injuste & violent.

Mais, si ces Républicains eurent le déplaisir mortel de voir un Prince qui étoit la créature de leurs plus cruels ennemis, élevé à la Monarchie universelle de toute la Sardaigne, ils eurent bientôt la joie de le voir hors d'état de jouir de la suprême Souveraineté; car les Genoïs, qui avoient payé à l'Empereur les quatre mille Marcs d'or avec lesquels il avoit acheté la Couronne, & qui avoient fait tous les frais de son voyage, ne voulant pas être les dupes d'un Prince qui pourroit se moquer d'eux dans la suite, ordonnèrent à ceux qui l'accompagnèrent dans son nouveau Royaume, de ne le pas laisser débarquer qu'il n'eût payé ce qu'il leur devoit; & comme les empêchemens que les Pisans & quelques Seigneurs de Sardaigne formèrent pour empêcher que ce paiement ne fût fait, ceux qui avoient eu ordre de le conduire chez lui, prirent le parti de le ramener à Genes sur les mêmes Galères qui l'avoient porté, où il fut en arrêt jusqu'en 1161, qu'il acheva de payer, après quoi, accompagné de plusieurs Genoïs, il se rendit à Arboréa. Mais à peine y fut-il arrivé, que sentant la difficulté qu'il trouveroit à se faire obéir par les nouveaux Sujets que Frédéric avoit soumis à sa domination, il abandonna ses prétentions, & se renferma dans les bornes de son ancienne Judicature.

Barifonius déchu & privé pour toujours de sa Monarchie universelle de la Sardaigne, fut un sujet de mortification pour les Genoïs, & de joie pour les Pisans, d'autant qu'ils avoient un ennemi de moins à combattre, dans le dessein qu'ils avoient formé d'abattre la fierté des Genoïs dès qu'ils en trouveroient l'occasion, & qu'ils en auroient le moyen. Ils mirent à cet effet une Flotte en Mer, laquelle ayant rencontré un gros Navire Genoïs près de l'Isle Asinaria, chargé de riches marchandises, le prit, le pillâ, & ensuite y mit le feu: surquoi les Genoïs envoyèrent une Ambassade à l'Empereur Frédéric pour se plaindre, que par cet Acte d'hostilité les Pisans avoient enfreint le Traité de Trêve qui avoit été conclu entre eux.

L'Empereur voyant les conséquences qu'auroient les dissensions qui alloient se rallumer entre les Républiques de Genes & de Pise, nomma un de ses Aumoniers appelé Conrard, homme d'esprit & grand négociateur, pour les mettre d'accord; mais il lui fut impossible d'en venir à bout.

Les Habitans du Cap Turritain, & leur Juge qui suivoient le parti des Pisans, se joignirent à eux, & allèrent attaquer le Juge d'Arboréa qui avoit embrassé celui des Genoïs; & comme en ce tems-là ce Prince ne s'atendoit

SARDAI- à rien moins qu'à cette levée de bouclier, il vit tout son Etat pillé & fac-
GNE. cagé sans pouvoir le défendre.

Tandis que les Arboréens étoient si mal menés, les Genoïs leur Alliés ne le furent pas moins près d'Otana, contre lesquels les Turritains gagnèrent une grande Bataille. L'année suivante, qui étoit celle de 1166, du tems que les Pisans représentoient à l'Empereur le peu de raison qu'il y avoit de favoriser les prétentions que les Genoïs avoient sur les Isles de Corse & de Sardaigne, Ubert Rialto, Consul de Genes, homme fin & adroit, insinua aux Habitans d'Arboréa, que le véritable moyen de mortifier les Pisans, étoit de lui donner quelques possessions dans la Sardaigne, à quoi ces Peuples ayant consenti, il arriva à Arboréa avec trois Galères; où il fut très bien reçu de la part des Habitans & de Pierre, Juge de Cagliari.

Tandis que Rialto faisoit si bien ses affaires dans la Judicature d'Arboréa, les Pisans faisoient en Italie tous leurs efforts auprès de l'Empereur, pour obliger à dépouiller les Genoïs du Droit qu'ils prétendoient avoir sur les Isles de Corse & de Sardaigne, & pour s'en faire donner l'Investiture, en quoi ils réussirent par l'entremise de l'Archêvêque de Mayence, moyennant la somme de 13000 livres qu'ils donnèrent à Frédéric.

Les Genoïs avertis de ce qui se tramoit à leur préjudice, portèrent leurs plaintes à l'Empereur; surquoi il ordonna que nonobstant ce qui venoit d'être fait, les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, en attendant qu'on prît des moyens efficaces pour mettre les Parties d'accord. Dans ce dessein l'Empereur envoya l'année suivante l'Archêvêque Raynald à Genes, & l'Archêvêque de Mayence à Pise, pour voir s'ils ne pourroient pas trouver des expédiens pour terminer les différends de ces deux Républiques; mais cette négociation n'eut pas un heureux succès.

Pour affoiblir le parti des Pisans, les Genoïs envoyèrent en Sardaigne deux Membres considérables de leur République, pour tâcher de lier encore plus étroitement l'alliance qu'ils avoient faite avec quelques-uns des principaux de l'Isle; & pour la fortifier, s'il étoit possible, de quelques autres, afin de former un parti capable de rendre inutiles les tentatives des Pisans, se flattant qu'en gagnant du tems, ils termineroient les choses d'une manière avantageuse, en quoi ils ne se trompèrent pas; car l'année suivante l'Empereur leur adjugea la moitié de la Sardaigne, & laissa aux Pisans ce qu'ils y possédoient, moyennant quoi les deux Républiques furent en paix pendant quelque tems: mais cette Isle, toute grande qu'elle est, parut trop petite aux yeux des Genoïs & des Pisans pour remplir pleinement leur cupidité.

Les Pisans voulant être maîtres absolus de Cagliari & de tout ce qui en dépendoit, en chassèrent tous les Genoïs, & s'y établirent à main armée, sur quoi la République de Genes arma en toute diligence dix Galères, & les envoya à l'Isle de Corse, où ils gagnèrent Boniface sur les Pisans.

Le

Le Pape Grégoire VIII, affligé des malheurs que ces deux Républiques ^{SARDAË-}causoient dans toute l'Italie, résolut de les mettre d'accord à quelque prix que ^{GNE.}ce pût être. Dans ce dessein il partit pour se rendre à Bologne, & delà à Pise; mais étant tombé malade en chemin, il mourut au mois de Février 1187, sans pouvoir exécuter ses bonnes intentions.

Le Pape Célestin entreprit d'exécuter ce que son Prédécesseur avoit projeté. Pour cet effet il chargea le Cardinal Pandulfe de renouer la négociation; mais dans le tems qu'il s'appliquoit le plus à porter les deux parties à la paix, les Pisans envoyèrent secrètement leur Armée à l'Isle de Corse, pour surprendre Boniface, que les Genoïs avoient pris l'année précédente: ce qui étant venu à la connoissance de Marcellin Drudo Préfet de la République de Genes, il envoya en diligence une Armée contre les Pisans, laquelle, sans avoir la peine d'en venir aux mains, obligea les Pisans à se retirer. Cependant les Genoïs se rendirent à Cagliari, où ils défirent le Marquis Guillaume de Massa, qui avoit chassé le Juge Pierre de Sarra qui étoit du parti des Genoïs, & s'étoit intrus dans la Judicature.

Après cette victoire, l'Escadre de Genes se retira glorieusement, laissant les Pisans dans la dernière consternation, lesquels pour se dédommager de cette disgrâce tentèrent une seconde fois le recouvrement de Boniface; mais les Genoïs l'avoient si bien muni, qu'il leur fut impossible d'en venir à bout. Cependant les deux Armées s'étant rencontrées en Mer, elles en vinrent aux mains, & s'acharnèrent si fort l'une contre l'autre, que toutes les deux furent tellement délabrées, qu'elles se virent hors d'état de pouvoir tenir la Mer, ce qui donna occasion au Cardinal Pandulfe de conclure la paix entre ces Républiques.

Après cette Paix, qui fut conclue en 1188, plusieurs personnes de distinction des deux Républiques allèrent s'établir en Sardaigne pour y commercer: parmi lesquelles un nommé Etienne Sigismond Pisan de Nation, & Chef de l'illustre Maison de Carafa, dans le Royaume de Naples, entreprit de s'emparer en 1190 de quelques endroits, malgré la résistance que les Juges & autres Seigneurs distingués de l'Isle firent pour l'en empêcher: mais à peine s'en fut-il rendu le maître, qu'il en fut chassé, & forcé de se retirer à Naples.

En 1191 & en 1192 toute l'Isle se sentit agitée par une Guerre intestine, fomentée par les brigues des Pisans, qui commençoient déjà à se lasser des douceurs de la paix. Voici quel en fut le motif. Guillaume Marquis de Massa, originaire de Pise, appuié par ses Compatriotes, attaqua Pierre de Lacon, fils puiné de Génarius de Lacon, Juge de Torres, lui enleva la Judicature de Cagliari, sous le prétexte spécieux d'un Droit ancien qu'il disoit que sa Maison y avoit, & l'obligea de se retirer à Torres, auprès de Constantin de Lacon II de ce nom, son neveu & Juge de cette Judicature, lequel outré de colère de l'injustice que le Marquis de Massa avoit fait à son oncle, mit une Armée sur pied, & attaqua cet usurpateur sur lequel il rem-
porta

SARDAI-
GNE.

porta plusieurs victoires, mais ayant vu qu'il recevoit de nouveaux secours de la part des Pisans, il se retira à Torres après avoir perdu le Château de Gociano, où il mourut peu de tems après de déplaisir. Comme il ne laissa pas d'enfans en mourant, Comida, quatrième fils du Juge Génarius succéda à sa Judicature, de laquelle il ne fut pas plutôt en possession, que le Marquis de Massa fit tout son possible pour se réconcilier avec lui, offrant de lui rendre le Château de Gociano, & de marier une fille qu'il avoit, appelée Agnès, avec Marian son fils, lui promettant au surplus qu'il joindroit toutes ses forces & celles des Pisans aux siennes pour la défense de son Etat.

Comme ces propositions étoient très avantageuses à Comida, il y souscrivit de bon cœur; desorte que la paix fut conclue entre eux, le mariage arrêté, le Château de Gociano rendu, & Guillaume demeura en possession de la Judicature de Cagliari, dequoi les Genoïs parurent si fâchés, qu'ils résolurent de lui faire la Guerre, persuadés que tandis qu'il seroit tranquille dans son usurpation, les Pisans feroient tout le commerce de Cagliari à leur préjudice; & pour ne pas perdre de tems, ils composèrent une Armée de Galères, dont ils donnèrent le commandement à Marcellin Drudo, lequel ayant appris que les Pisans vouloient se rendre maîtres de Boniface, les alla chasser des Côtes de l'Isle de Corse, & ensuite il fit voile vers Cagliari où il attaqua Guillaume de Massa, le vainquit, & pilla tous ses trésors.

En 1147, les Pisans assiégerent Boniface, & prirent sur les Genoïs un gros Navire chargé d'armes & d'autres munitions de guerre qu'ils y envoioient; mais s'étant apperçus qu'il étoit suivi d'une Escadre de dix-sept Galères, commandées par Anfaldo Guarraco, qui venoit au secours de la Place, ils levèrent le siège, abandonnèrent toutes leurs munitions & leurs équipages; & cherchant leur salut dans une fuite précipitée, ils allèrent se réfugier en Sardaigne.

Après cette déroute, ils rassemblèrent dix-neuf Galères, avec lesquelles ils allèrent chercher l'armée des Genoïs, qu'ils rencontrèrent entre l'Isle de Sardaigne & celle de Corse, & à laquelle ils livrèrent une sanglante bataille dans laquelle ils eurent tout l'avantage, car ils en furent quittes pour la perte d'une Galère, au-lieu que les Genoïs en perdirent trois, & un nombre considérable de Soldats.

Retournons à Cagliari pour voir ce qui s'y passe. Guillaume de Massa, Juge de Cagliari, enragé contre les Genoïs, & ne pouvant pas se venger contre eux, déchargea toute sa colère contre Pierre de Serra, Juge d'Arboréa, Partisan de ses ennemis. Non content de le dépouiller de sa Judicature, il le fit arrêter avec son fils, & les confina dans une obscure prison. A peine fut-il intrus dans la Judicature d'Arboréa, qu'il s'y comporta comme un Tyran, n'épargnant pas même l'Episcopat: car il chassa scandaleusement l'Archévêque, sous prétexte qu'il étoit Genoïs de Nation, attentat qui lui attira les foudres de l'Eglise, dont il se moqua au commencement;

mais

mais à la fin, il supplia le Pape Innocent III de lever l'excommunication <sup>SARD. M-
GNE.</sup> qu'il avoit lancée contre lui, ce que le Souverain Pontife refusa constamment de faire jusqu'à ce qu'il eût rendu à l'Eglise d'Arboréa son Pasteur, & la Judicature à son légitime Souverain.

Pour venger les injures faites par les Pisans & Guillaume de Massa au Juge d'Arboréa, à ses Sujets & à l'Archévêque, les Genoïs armèrent douze Galères, lesquelles étant arrivées dans le Port de Cagliari, y firent un riche butin, & entre autres choses, ils enlevèrent un gros Navire appartenant aux Pisans, chargé de riches marchandises.

Tandis que les Genoïs & les Pisans se déchiroient par des Guerres cruelles, sans que personne fût capable de leur arracher les armes des mains, pour les porter à une véritable reconciliation, deux célèbres Abbés, dont l'un s'appelloit Titelo, & l'autre Gorgonio, employèrent tout leur zèle & tous leurs talens pour opérer un si grand Ouvrage; mais ils trouvèrent tant de difficultés à surmonter, qu'ils ne purent y réussir qu'après deux ans de négociation, au bout desquels ils les firent convenir de tous leurs différends.

Othon étant parvenu à l'Empire en 1210, déclara la Donation que ses Prédécesseurs avoient faite à l'Eglise, des Isles de Sardaigne & de Corse, & l'Investiture que les Papes en avoient accordée, nulles & abusives, prétendant que l'Eglise n'avoit pu les posséder, ni les céder à qui que ce fût, & qu'ainsi c'étoit à tort que les Genoïs & les Pisans se faisoient la Guerre pour faire valoir leurs prétentions: que lui seul en étoit le véritable Souverain, & qu'en cette qualité, il vouloit absolument les posséder: sur quoi le Pape Innocent III, après l'avoir excommunié publiquement, le déclara privé de l'Empire, & fit élire en sa place Frédéric II, lequel confirma & ratifia les Donations qui avoient été faites en faveur de la Cour de Rome.

Sur ces entrefaites Pierre de Serra Juge d'Arboréa mourut; &, comme il ne laissa pas d'enfans, Hugon de Serra son neveu lui succéda dans la Judicature, lequel étant encore fort jeune, alla se promener un jour sur le bord de la Mer du côté d'Oristan, où ayant été aperçu par des Catalans qui navigeoient sur cette Côte, il fut pris & conduit à Barcelone, & présenté au Roi Don Pédro d'Arragon, qui le reçut avec toutes les marques possibles d'estime & d'amitié, & le maria quelque tems après avec la Vicomtesse de Basse.

Comme la guerre continuoît toujours entre les Genoïs & les Pisans, l'Empereur Frédéric se déterminâ à leur ôter toute sorte de prétextes d'en user ainsi, en leur déclarant qu'à l'avenir il prétendoit que les Isles de Sardaigne & de Corse ne reconnussent d'autre Souverain que lui. En ce tems-là Barifonius second de ce nom, succéda à la Judicature de Torres par la mort de Marian son père. Balde second, succéda à celle de Gallura, & se maria avec Alasia seconde fille de Marian & sœur de Barifonius, lequel étant mort peu de tems après sans enfans, sa sœur aînée appelée Benoîte lui suc-

TOME III.

Ee

céda;

SARDAI-
GNE.

céda; mais étant aussi morte comme lui sans postérité, Alasia femme de Balde devint héritière de la Judicature de Torres, desorte que les deux Judicatures furent réunies sur la tête de Balde, lequel mourut en 1230, & par sa mort, Alasia sa femme prit le titre & le Gouvernement des deux Judicatures.

Comme Alasia n'avoit pas d'enfans, & qu'elle étoit fort aimée de ses Sujets, elle ne put leur refuser de se marier en secondes noces avec Encius Fils Naturel de l'Empereur Frédéric. Ce mariage se fit à la persuasion de Frédéric & de Manuel Doria Habitans de Cagliari, Seigneurs des Baronies & Châteaux particuliers du Cap de Logudoro, malgré l'opposition d'Hospicius Archevêque de Torres, & de tous les Prélats & Seigneurs du Royaume de Logudoro, qui craignoient que ce Prince ne devînt le Souverain de toute la Sardaigne par le crédit de l'Empereur son père, ce que les Genoïs auroient souhaité de tout leur cœur pour en exclure les Pisans.

Si cette Princesse eût bien envisagé les motifs qui avoient fait agir les Doria, elle se seroit apperçue aisément qu'ils ne cherchoient que leurs avantages particuliers, & se seroit bien gardée de consentir à un mariage qui devint pour elle une dure captivité; car à peine eut-elle épousé Encius, que ce Barbare la fit enfermer dans le Château de Gociano comme une criminelle d'Etat; ce qui altéra si fort sa santé, qu'elle tomba dangereusement malade. Pendant sa maladie elle fit son Testament, & institua l'Eglise Romaine héritière de tous ses Etats. Ses Sujets qui l'aimoient tendrement, persuadés que sa maladie ne provenoit que des mauvais traitemens qu'elle essuioit de la part de son mari, l'enlevèrent de sa prison, & la firent porter à Ardara, où elle mourut peu de tems après.

Le Testament de la Princesse Alasia, n'empêcha pas que le Prince Encius son mari ne demeurât possesseur des Judicatures de Torres & de Gallura par la faveur de l'Empereur Frédéric son père, ce qui ranima plus que jamais les dissensions qui régnoient depuis longtems entre cet Empereur & le Pape: car Grégoire IX ne pouvant souffrir qu'il maintînt son fils en la possession de ces deux Judicatures, non seulement au préjudice du Testament d'Alasia, mais même de ses propres Edits, par lesquels il cédoit la Sardaigne à l'Eglise Romaine, faisoit tout son possible pour le faire désister de ses injustes prétentions. D'un autre côté, les Prélats & les Seigneurs qui s'étoient opposés au mariage d'Encius, voyant que ce Prince les accabloit par ses cruautés & par ses injustices, enlevant jusques aux biens des Eglises, portèrent leurs plaintes au Pape Grégoire, lequel envoya des Nonces Apostoliques en Sardaigne pour solliciter Encius de restituer aux Eglises & aux Particuliers ce qu'il leur avoit ravi injustement.

Encius se moqua de toutes les sollicitations du Pape, & traita ses Nonces avec tant de hauteur, que Grégoire se vit obligé de l'excommunier publiquement. Frédéric au desespoir de voir son fils excommunié, se déchai-

na si fort contre le Pape, qu'il souleva tout ce qu'il put contre lui, ce qui ^{SARDAL-}
l'obligea de faire porter en Procession les Têtes de Saint Pierre & de Saint ^{GNE.}
Paul par la Ville de Rome, pour exciter les Peuples à la défense de l'Eglise
Romaine, après quoi il envoya des Légats en France & en Angleterre pour
la convocation d'un Concile Général, lesquels en s'en retournant à Rome,
avec les Evêques qui alloient au Concile, furent pris par une Flotte, & mis
dans des cachots, où la plus grande partie de ces Prélats périrent de misère
à cause des mauvais traitemens qu'on leur fit.

Pendant ces orages le Pape Grégoire IX mourut âgé de près de cent ans,
laissant à la Postérité un rare exemple de zèle pour les intérêts de l'Eglise
en général, & pour ceux de l'Eglise de Rome en particulier. Godefroi
Evêque de Sabine lui succéda sous le nom de Calixte IV; mais étant mort
dix-sept jours après son élection sans se faire proclamer, le Conclave se trou-
va si divisé par des factions & des partialités, qu'il dura deux ans, au bout
desquels Sinibaldo de Fiesque Genoïs de Nation & grand ami de Frédéric,
fut élu sous le nom d'Innocent IV, ce qui fit croire qu'il alloit révoquer tout
ce que Grégoire IX avoit fait contre cet Empereur. Mais ceux qui portè-
rent ce jugement, furent fort surpris lorsqu'Innocent IV dit, que Frédéric
avoit fait d'un Cardinal ami, un Pape ennemi.

En effet, à peine Innocent IV fut-il assis sur la Chaire de Saint Pierre,
qu'il se détermina à en soutenir les intérêts avec la même vigueur que Gré-
goire IX. A la vérité, avant que d'en venir aux dernières extrémités avec
Frédéric, il usa de toute la modération possible envers lui pour le porter à la
paix; mais voyant que cet Empereur abusoit de sa patience, il convoqua un
Concile Général à Lion, dans lequel après avoir renouvelé & confirmé
l'excommunication fulminée contre lui, il le déclara déchu de l'Empire,
permit aux Electeurs de procéder à l'élection d'un autre Empereur, & en-
voya des Légats à tous les Princes de la Chrétienté, pour les solliciter à
prendre les armes contre lui.

L'Empereur se voyant excommunié, privé de l'Empire & universelle-
ment haï de tous les Electeurs, qui d'un commun accord placèrent sur le
Trône Impérial Henri Landgrave de Turinge, résolut de porter les choses
à la dernière extrémité contre le Pape, & contre tous ceux qui s'étoient dé-
clarés en sa faveur. Mais toutes ses entreprises furent vaines, car son fils
Encius perdit une grande bataille qu'il livra aux Bolonois & fut fait prison-
nier, ce qui causa tant de chagrin à Frédéric, qu'il en mourut peu de tems
après.

Encius étoit étroitement gardé dans une prison, de laquelle il tenta de
sortir par le moyen d'un nommé Vido Cassianimico, lequel convint avec
un homme qui avoit soin de la Cave de la maison dans laquelle il étoit en-
fermé, de le faire évader dans une barrique; mais l'entreprise ayant été dé-
couverte, il fut resserré plus que jamais; desorte que succombant sous le
poids de la douleur qui l'accabloit, il mourut le dix-sept Mars de l'année
1272.

SARDAI-
GNE.

La Mère d'Encius s'étant amourachée en Sardaigne d'un de ses Maîtres d'Hôtel appelé Michel Zanché, elle en eut une fille qui fut mariée avec Branca Doria Seigneur de quelques Baronies dans la Judicature de Torres, dont la succession des Juges s'éteignit par la mort de la Princesse Alasia, de même que celle des Juges de Gallura, ce qui donna occasion aux Escots, Comtes Pisans, de s'en mettre en possession, de quoi les Genoïs furent si fâchés, qu'ils déclarèrent la guerre aux Pisans, lesquels attirèrent dans leur parti Comida de Serra Juge d'Arboréa & celui de Gallura, se flattant que par le moyen de ces deux Alliés, ils seroient beaucoup plus forts que leurs ennemis; mais les Genoïs ayant trouvé le secret de se confédérer avec Chiano Juge de Cagliari, ils obtinrent de lui une donation du Château de cette Ville, & envoyèrent sur le champ Orgorius Scot, & Jean Concano pour en prendre possession, lesquels avant que d'arriver en Sardaigne, rencontrèrent huit Galères, trois gros Vaisseaux, & quelques petits Navires des Pisans, dont ils se rendirent maîtres.

Tandis que les Genoïs & les Pisans en étoient aux mains, les Arboréens firent massacrer le Juge Chiano, espérant que par sa mort ils empêcheroient que les Genoïs ne se missent en possession du Château de Cagliari. Mais il en arriva tout autrement; car Guillaume Cépolla oncle de Chiano ayant hérité de la Judicature, renouvela l'alliance que son neveu avoit faite avec les Genoïs, espérant que par leur secours il seroit en état de se défendre contre ses ennemis. Cependant les Pisans le poussèrent si vivement, qu'il fut obligé de s'enfuir & de se retirer à Genes, où il mourut presque subitement, après avoir fait donation de sa Judicature aux Genoïs.

Pour empêcher l'exécution d'une telle disposition, les Pisans envoyèrent en Sardaigne une grosse Armée sous un nommé Hugolin, lequel y étant arrivé, trouva que Marian Juge d'Arboréa avoit assiégé le Château de Sainte Agie occupé par les Genoïs, aux Troupes duquel il joignit les siennes.

Le siège de cette Place fut long & sanglant; mais à la fin, les Genoïs en furent chassés après y avoir perdu beaucoup de monde. Ceux qui échappèrent se retirèrent à Villa de Iglélias, où les Arboréens & les Pisans les suivirent & les forcèrent d'en sortir; après quoi ils allèrent faire le siège du Château de Cagliari, lequel ne fut pas plutôt au pouvoir du Juge Marian, qu'il en fit donation aux Pisans. Il ne manquoit aux Pisans que de se rendre favorables les Turritains, pour balancer les forces des Genoïs, qui possédoient dans cette Judicature la Ville de Llaguer, Castel Genovez, qui depuis ce tems-là a pris le nom de Castel-Arragones, le Mont Javésu, le Château d'Oria, Bosa Nouvelle, le Château d'Osilo, Burli & quelques autres petites Places de moindre conséquence; mais ils n'en purent jamais venir à bout, parce que les Saffariens qui étoient les plus puissans Peuples de toute la Judicature, gardèrent toujours une parfaite neutralité, protestant qu'ils ne reconnoissoient d'autre Souverain que le Souverain Pontife.

Les

Les Pisans voyant l'impossibilité qu'il y avoit de mettre les Saffariens dans leur parti, résolurent d'attaquer les Genoïsans sans le secours de ces Peuples. Pour cet effet ils armèrent 70 Galères, dont ils donnèrent le commandement à Roscio Buzacatino, & à Andréoto Saracéno, qui assiégèrent la Place de Llaguer, & plusieurs autres postes importans qu'ils prirent & qu'ils pillèrent; mais ce butin leur devint inutile, parce qu'en s'en retournant à Pise, ils furent attaqués par une Escadre Genoïse commandée par Hubert Doria Seigneur de Llaguer, lequel leur prit quatre Galères à la hauteur de Piombino, & quatre autres quelque tems après, sur lesquelles il se trouva vingt-cinq mille Mars d'argent qu'ils emportoient de Sardaigne, avec lesquels la République de Genes fit bâtir son Port, qui étoit en très mauvais état.

Les Saffariens, qui jusqu'alors avoient été neutres, partirent en ce tems-là vouloir favoriser les Pisans, en chassant de leur Ville Pierre Riminati Genoïse, dequoi la République fut si indignée, qu'elle envoya sur le champ une forte Escadre pour saccager les campagnes de Saffari; & l'année suivante elle en envoya une autre composée de trente Galères sous le commandement de Bénédetto Zacharias, avec ordre d'assiéger la Place: surquoi les Habitans se mirent en défense & demandèrent du secours aux Pisans, lesquels leur envoyèrent 72 Galères commandées par Maur-Céno Vénéso, ce qui intimida si fort les Genoïsans qu'ils donnèrent ordre à Zacharias de se retirer.

On résolut enfin en 1288 de terminer cette guerre ruineuse. La Paix ayant été faite, on stipula que les Pisans rendroient aux Genoïsans le Château de Cagliari, dequoi le Comte Nino Juge de Gallura, & le Comte Hugolin Gérardis son oncle, qui étoient à Pise en ce tems-là, parurent fort fâchés, & firent tous leurs efforts pour obliger les Pisans à rompre la Paix, ce qui irrita si fort les Genoïsans, qu'ils envoyèrent des Ambassadeurs à Pise pour se plaindre contre ces Perturbateurs du repos public; & comme le Peuple souhaitoit de tout son cœur la continuation de la Paix, il fit tant de bruit que le Sénat bannit le Juge de Gallura, & son oncle fut mis dans une obscure prison, où il mourut quelque tems après.

A cette nouvelle, le Comte Golfo fils d'Hugolin, qui étoit en Sardaigne, se souleva pour venger la mort de son père, & se saisit de plusieurs Places que les Pisans occupoient dans la Judicature de Cagliari. Le Comte Loto son frère, qui pour lors étoit en Italie, se joignit à lui; mais les Pisans ayant envoyé contre eux une armée commandée par le Comte Néron, & s'étant alliés avec Marian Juge d'Arboréa, les deux frères furent vaincus, & perdirent les Places d'Iglélias, de Domasnoas & plusieurs Fortereses.

Peu de tems après Marian se rendit maître des Châteaux de Gociano, de Montéagudo & de Montéferro; après quoi il mourut plein de gloire, & laissa la Judicature à son fils Jean, & tout ce qu'il possédoit dans celle de Cagliari aux Pisans, leur recommandant très étroitement d'entretenir une parfaite

SARDAY- te correspondance avec les Saffariens, afin de n'être pas inquiétés par les
GNE. Genoïs.

Le Comte Nino, Juge de Gallura, qui avoit été banni de Pise, étant arrivé en Sardaigne, implora le secours des Saffariens, du Marquis de Malaspina, de Branca Doria, & de quelques autres Genoïs, & porta la guerre dans les Judicatures d'Arboréa & de Cagliari, où il fit un dégât épouvantable: tellement que s'il eût vécu longtems, les Pisans auroient payé chèrement la flétrissure dont ils l'avoient noirci, en le bannissant de leur République.

En 1299, les Pisans & les Genoïs firent la Paix. Dans le Traité il fut stipulé, que les premiers laisseroient jouir les autres tranquillement de toutes les Places qu'ils possédoient dans la Judicature de Torres; qu'il ne seroit permis à aucun Pisan de demeurer dans la Ville de Saffari, moyennant quoi les Pisans jouiroient avec la même tranquillité de tout ce qu'ils possédoient dans les autres Judicatures. Le Juge Nino étant mort sans enfans mâles, Jeanne sa fille unique, hérita de tout ce qu'il possédoit dans les Judicatures de Cagliari & d'Arboréa, & se maria avec Richard Caméno, Marquis de Trévisio. Béatrix sa femme eut une bonne partie de la Judicature de Gallura, & se maria en secondes nœces avec Galéas Visconti, fils du célèbre Matthieu, qui par sa valeur & par sa conduite, trouva le moyen de se faire Duc de Milan.

En 1297, le Pape Boniface VIII pour mettre la Sardaigne à l'abri de diverses Nations qui la déchiroient tour à tour, en disposa de la manière que nous avons dit ci-dessus, par le don qu'il en fit au Roi d'Aragon & à ses descendans, à condition qu'il prêteroit foi & hommage au St. Siège.

Les plus fortes Places de l'Isle de Sardaigne sont Cagliari, Ampurias & Alghéri. Il y a trois Archévêchés savoir, Cagliari, Saffari, Oristagni. On y compte quatre Evêchés, qui sont Ampurias, Alghéri, Bosa, & Alez.

On trouve dans les Terres & le long des Côtes, des Bourgs & des Villages, dont les principaux sont fort peuplés, comme Tempio, Oziéro, Orano, Orofei, Borgalli, Sardo, Sargano, Cofoini, Lacon, &c.

Les Bâtimens, tant des Villes que des Villages, sont presque tous dans le goût de l'Architecture Espagnole, qui s'arrête plus à la commodité qu'à la magnificence.

Les Rois d'Espagne ne paroissent pas avoir connu toute la bonté de cette Isle. Il est vrai que Charles V, qui y passa en revenant d'Afrique, en fut charmé; mais cela n'aboutit à rien. Philippe II son fils eut d'autres occupations, & ses Successeurs jusqu'à Charles II inclusivement ne regardèrent cette Isle, que comme une Terre stérile pour eux, & qui rendoit à peine les fraix que coutoit sa conservation.

Ayuntamiento de Madrid

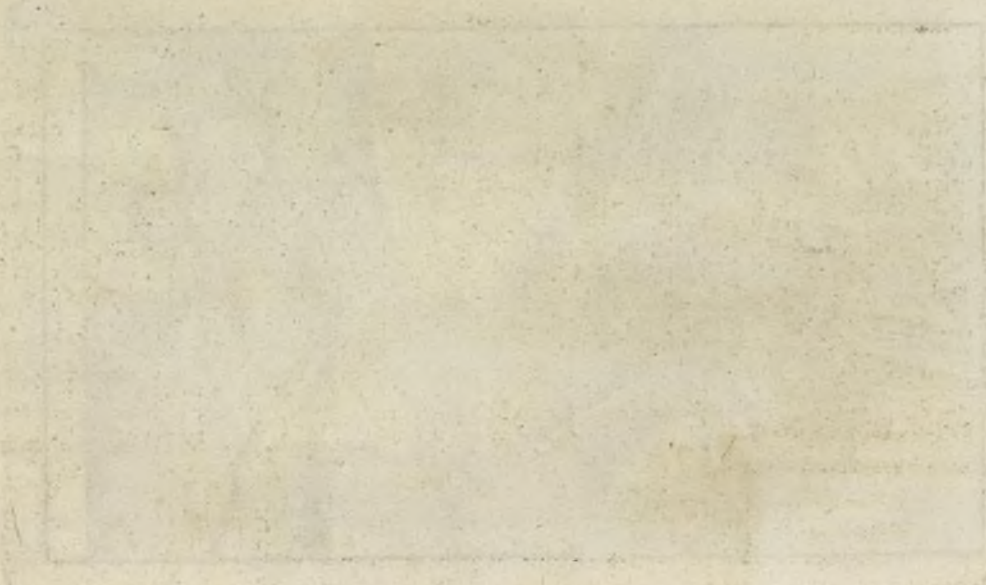
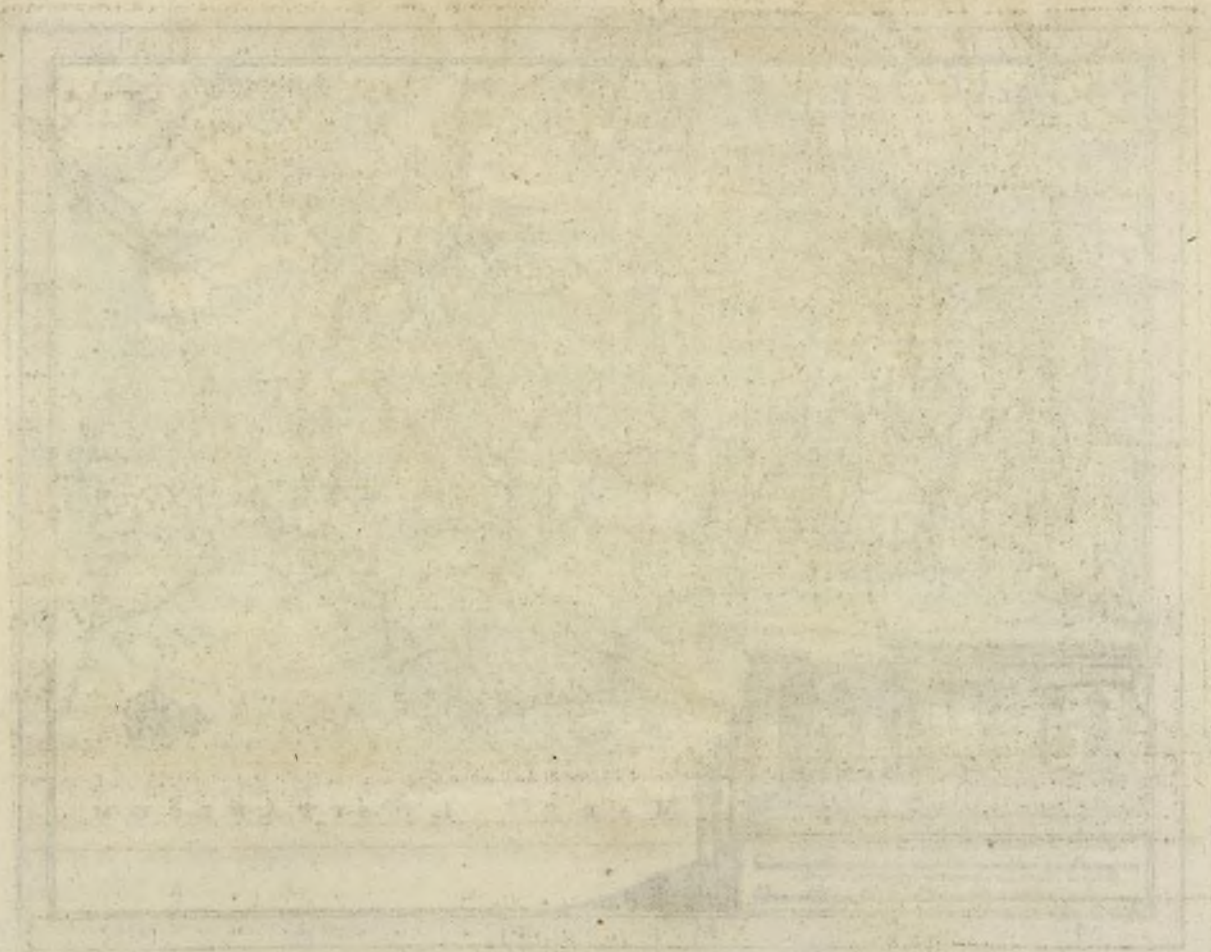




138.

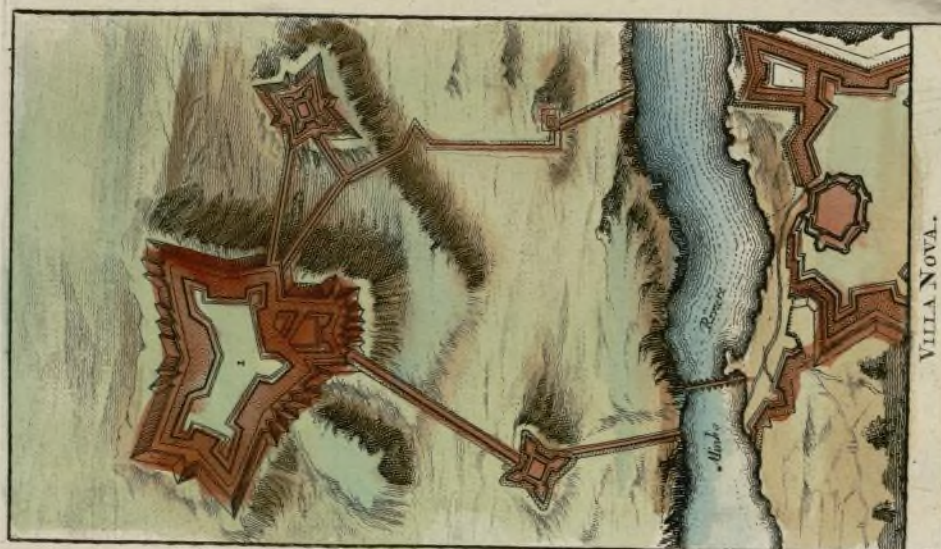


139.





Nouvelle Carte du PORTUGAL, et ALGARVE, avec les grands Chemins, etc.



Ayuntamiento de Madrid

Du PORTUGAL en général.

A PRES avoir parcouru tout ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Es-^{PORTU-}
pagne, il est tems de passer en Portugal, pour voir les Délices de ^{GAL.}
ce beau Royaume, qui ne sont pas moindres que celles que nous avons dé-
crites.

Le Portugal étoit connu des Anciens sous le nom de Lusitania (*), & ses Peuples portoient le nom général de Lusitains, subdivisés en Bracares, Barbariens, Celtiques, Turdules, Ostydamniens & autres. Il est vrai que la Lusitanie ancienne, qui faisoit partie de l'Espagne, n'avoit pas tout-à-fait les mêmes bornes, qu'a aujourd'hui le Portugal. Les Géographes de l'Antiquité, Grecs & Latins, varient un peu sur ce sujet.

Les uns disent que la Lusitanie avoit pour bornes au Midi le Tage, & au Nord l'Océan, desorte qu'elle comprenoit la Galice; & les Provinces, qui portent aujourd'hui le nom d'Alentéjo & d'Algarbe, en étoient exclues. Mais le sentiment le plus général est, que la Lusitanie étoit bornée au Septentrion par le Douère, à l'Orient par le Tormes & la Guadiana, & au Midi par l'Océan Atlantique. Ainsi elle étoit plus courte que n'est aujourd'hui le Portugal; mais en échange elle étoit plus large, & plus étendue à l'Orient, s'avancant dans la Castille Nouvelle, & dans l'Estrémadoure Espagnole, & comprenant les Villes d'Alcantara, de Badajos & de Mérida; ou, comme on les appelloit alors, Norba Cæsarea, Pax Augusta, & Emérita Augusta.

Mais sans nous arrêter à examiner l'étendue de l'ancienne Lusitanie, il vaut mieux décrire le Portugal, tel qu'il est dans nos jours.

Le Portugal est la partie la plus Occidentale de l'Europe, situé entre le 37 & le 42 degré de Latitude Septentrionale, & entre le 9 & le 12 degré de Longitude, étendu en longueur du Nord au Sud, panchant un peu du Nord-Est, au Sud-Ouest.

Il a l'Océan de deux côtés, à l'Occident & au Midi; à l'Orient l'Andalousie, la Castille Nouvelle & le Royaume de Léon; & au Nord la Galice. Il est séparé de l'Andalousie par la Guadiana, dès son embouchure jusqu'au confluent de la Chanca, & par la même rivière de Chanca: de la Castille Nouvelle, par une ligne imaginaire tirée de Fréxenal à Ferreira, & de-là vers Badajos, par la rivière de la Caye, & par celle d'Elia: du Royaume de Léon, par des Montagnes, par la rivière de Touroes, & par le Douère, & par une ligne tirée de Miranda do Douro, jusqu'à la source de la rivière de Sor: de la Galice enfin, par une ligne tirée de cet endroit-là jusqu'à Melgazo, & par le Migne ou Minho, jusqu'à l'Océan. Il a environ cent dix lieues de long, cinquante de large, cent trente-cinq de côtes, & trois cens de tour.

On dispute beaucoup sur l'origine du nom de Portugal: plusieurs Auteurs pré-

(*) Voyez *Maugin*, Abrégé de l'Hist. de Portugal, pag. 1, & suiv.

PORTU-
GAL.

prétendent qu'une Flotte de Gaulois ayant abordé à Porto, Ville & Port de Mer sur le Douère, on nomma cette Ville *Portus Gallorum*, en mémoire de cet événement, & que de là est venu le nom de Portugal; desorte qu'à ce compte les Portugais seroient en partie une Colonie de Gaulois ou de François. Mais cette pensée n'a point de solidité, n'étant appuyée d'aucune preuve tirée de l'Histoire.

D'autres le font venir de *Portus-Cale*, ou *Portu-Cale*, Ville ancienne située à l'embouchure du Douère. Elle n'a d'abord porté que le nom de *Cale*, comme cela paroît par l'itinéraire d'Antonin; mais comme elle étoit située sur une hauteur un peu incommode, on bâtit dans la suite au pied de cette hauteur le long du Douère, & cela s'appella le Port de *Cale*, *Portus-Cale*. Cette Ville s'aggrandit considérablement; les deux Villes, l'ancienne & la nouvelle, n'en firent plus qu'une, qui retint le nom de *Portu-Cale*, comme cela paroît par les souscriptions des Evêques *Portucalenses*, dans les anciens Conciles d'Espagne.

Dans les Siècles suivans le nom de *Portucale*, ou *Portu-Calia*, fut donné à tout le Diocèse de *Portu-Cale*, ou à la Province qu'on appelle aujourd'hui *Entre-Minho-e-Douro*, comme on le voit par divers endroits de l'Histoire de *Roderic Ximènes* Archevêque de Tolède: & bientôt après les Rois de Portugal étendant leurs frontières aux dépens des Maures, ce nom est demeuré à tous leurs Etats.

Ce sentiment me paroît non seulement le plus vraisemblable, mais même le seul véritable, parce qu'il est fondé en preuves. Et il est à remarquer, que lorsque le nom de Portugal s'étendit à tout le Royaume, la Ville de *Portucale* quitta la moitié de son nom, retenant celui de *Porto* seul, & ses Evêques dans leurs souscriptions ne prirent plus le nom *Portucalenses*, mais s'appellèrent *Portuenses*, Evêques de *Porto*.

On compte dans le Portugal trois Archevêchés, & dix Evêchés, savoir:

Archevêché de BRAGUE.	{ Porto,
	{ La Guarda,
	{ Viseo,
	{ Lamégo,
Archevêché de LISBON- NE.	{ Miranda.
	{ Coimbra,
	{ Elvas,
	{ Leiria,
Archevêché d'EVORA.	{ Portalegre.
	{ Faro.

Dans les Païs conquis soit en Afrique, soit dans les Indes, on compte deux Archevêchés & Evêchés, savoir:

En

En AFRIQUE.

PORTU-
GAL.

Evêchés	Ceuta, en Barbarie.
Suffragans	Funchal, dans l'Isle de Madère.
de l'Ar-	Angra, dans la troisième Isle, ou Isle Tercère.
chévêché	San-Salvador, dans le Royaume de Congo.
de LIS-	Ribéra-Grande, dans les Isles du Cap-Verd.
BONNE.	San-Thomé, dans l'Isle de ce nom vers la Guinée.
Evêché	Angola, dans la Ville de Laonda.
Suffragant	Tanger, en Barbarie, uni à l'Evêché de Ceuta.
d'EVORA.	

Dans les INDES ORIENTALES.

Archévê-	Cochin,	} Sous la domination des Hollandois.
ché de	Malaca,	
GOA.	San-Thomé,	} Ces deux derniers Siè- ges ne subsistent plus depuis longtems.
	Macao, dans la Chine,	
	Nanghazachi, dans le Japon,	
	Angamale, ou Cranganor de la Serra, sur la Côte de Malabar.	

Dans l'AMERIQUE.

Archévêché de	Pernambouc,
SAN-SALVADOR.	Rio-Janeiro.

Le Portugal est un très bon Païs, riche, fertile, & abondant en tout ce qu'on peut souhaiter pour les besoins & pour les délices de la vie.

Les denrées de Portugal sont particulièrement le sel, qu'on transporte en grande quantité de Sétuval, ou S. Ubes, dans les Païs Septentrionaux, l'huile, & quelque peu de vins. Les autres marchandises, dont on y trafique, sont apportées d'autres Contrées. La mine d'argent, que les Portugais nomment Guacaldana, rapporte tous les ans cent soixante & dix-huit Quentos d'argent, chaque Quent valant deux-mille six-cens soixante & treize Ducats, huit Réales, & vingt-six Maravédis.

Entre les Païs, qui sont sous la domination du Portugal, le Brésil est maintenant un des principaux. C'est une contrée d'une très longue étendue sur la Côte de l'Amérique, mais qui n'a que très peu de largeur. Ce Païs est vanté, tant pour la bonté de son air, que pour sa grande fertilité. Le plus grand revenu que les Portugais en tirent, consiste dans une quantité de sucre, que le terroir y produit en abondance, & dont, entre autres usages, ils se servent pour faire d'excellentes confitures, avec les fruits déli-

TOME III.

Ff

cieux

PORTU-
GAL. cioux qui y croissent, aussi bien qu'en Portugal. Le terroir y produit aussi du Gingembre, du Coton, de l'Indigo, & du bois de Brésil. Comme les anciens habitans du Pais sont naturellement lents & paresseux, & qu'ils ne se veulent pas laisser employer à des travaux de grande fatigue; les Portugais sont obligés d'aller sur la Côte d'Afrique, & particulièrement dans les Royaumes de Congo & d'Angola, pour y acheter des Nègres, qui leur servent d'Esclaves. Dans ce pais-là on en fait trafic, comme on fait ailleurs de bœufs & de vaches. Ces Nègres sont chargés de tout le travail le plus pénible.

Le négoce, que les Portugais font sur la Côte Occidentale d'Afrique, n'est pas de grande importance, à cause que les Hollandois s'y sont établis par-tout à leur préjudice. Les Places mêmes qu'ils tiennent sur la Côte Orientale, n'apportent point d'autre profit au Portugal, si ce n'est que les Gouverneurs, qu'on y envoie, savent s'y enrichir. Ce que les Hollandois leur ont laissé dans les Indes est encore de quelque importance. Goa est une assez grande Ville, où il y a un riche commerce de toutes sortes de Nations. Cependant, il y a longtems que des personnes judicieuses ont désapprouvé la conduite des Portugais aux Indes Orientales. Car ceux d'entre eux qui y demeurent n'ont presque aucun soin de s'exercer dans le métier des armes; au contraire, toute leur occupation est de se plonger dans toutes sortes de voluptés infâmes, & ils s'estiment très heureux, lorsque par leur arrogance, ils peuvent morguer les autres. Aussi les Hollandois n'ont pas eu beaucoup de peine à chasser de la plupart des Indes une Nation, qui s'y étoit rendue odieuse & méprisâble. Les Portugais ont néanmoins encore conservé cet avantage au préjudice des Hollandois, qu'ils ont eu la permission de négocier à la Chine, où ils sont encore en possession de la Ville de Macao, située dans une Isle à la vue de la Terre-ferme de cet Empire.

Le Portugal est arrosé d'un très grand nombre de rivières, & entrecoupé de montagnes fertiles. De six Fleuves, que nous avons remarqués dans la description générale de l'Espagne, il y en a quatre qui passent par le Portugal, portant la fertilité dans les campagnes, & fournissant les habitans de bons poissons.

Le Minho, qui le sépare en partie de la Galice, est fécond en aloses, en lamproies, en faumons, & en truites communes & faumonées; on y pêche aussi des éturgeons d'une grosseur extraordinaire.

Le Douère, qui le suit au Midi, n'est pas moins riche à cet égard: il a peu de faumons & d'éturgeons, mais en échange on y pêche des aloses, des lamproies & des truites, plus grosses, que celles qu'on trouve dans les autres rivières, à la réserve du Minho.

Le Tage n'est pas moins abondant en poissons que les autres, la marée y en jette quantité de fort gros & de fort délicats; les meilleurs sont les aloses: & c'est peut-être pour cette raison que les Phéniciens, qui occupèrent autrefois la Lusitanie, donnèrent à ce Fleuve le nom de Tag ou Dag, qui

qui en leur langue signifie poisson ; au-lieu que les naturels & anciens ^{PORTUG.} habitans du País, l'appelloient Perca ou Perkes, comme je l'ai remarqué ^{GAL.} ailleurs.

La Guadiana ne le cède point aux autres pour l'abondance des poissons ; elle en porte une fort grande quantité, qui ne sont pas tant considérables pour la bonté du goût, que pour leur grosseur extraordinaire. On y prend des aloses, des lamproies, des éturgeons, & d'autres poissons, qui attirés par le goût de l'eau douce, y montent jusqu'à Mertola, où ils sont arrêtés, ne pouvant pas passer plus outre. La saison de la pêche des éturgeons est dans le Printems : c'est alors qu'ils montent de la mer pour frayer, & l'on y en prend de si gros, que deux suffissent pour charger un mulet.

Outre ces quatre Fleuves, le Portugal a d'autres rivières encore, qui méritent d'être remarquées, soit pour leur grandeur, soit pour leur fécondité en bons poissons. Il y en a quatre entr'autres, qui se jettent dans l'Océan, & plusieurs autres qui vont porter leurs eaux dans les précédentes : les quatre sont la Lima, le Vouga, le Mondégo, & le Zadaon. Je ne parlerai ici que de ces quatre, renvoyant les autres à la description particulière des Provinces qu'elles arrosent.

La Lima est la plus Septentrionale de toutes ; elle prend sa source dans la Galice, entre les Villes d'Orense & de Monté-Rei, dans de certains lieux marécageux, passe à Soiao, à Ponté de Lima, & se jette dans l'Océan à Viana. Les Anciens l'appelloient Limia & Lethe, ou Rivière de l'Oubli, parce que les peuples, qui habitoient sur ses bords, ayant été chassés par une sédition, des environs de la Guadiana, où ils étoient auparavant, y avoient oublié leur patrie & le mal qu'ils y avoient souffert. Ce nom de Rivière de l'Oubli fit tant de peur aux Romains, la première fois qu'ils allèrent dans ce quartier-là sous le commandement de Junius Brutus, qu'ils crurent être aux portes de l'Enfer, & ne vouloient absolument point passer plus avant. Ce Général Romain fut contraint d'arracher une Enseigne de la main de celui qui la portoit, & de marcher le premier à la tête de ses troupes, pour les obliger de passer cette rivière. On y pêche de bons poissons, particulièrement des saumons & des éturgeons.

Le Vouga sort du Mont Alcoba, baigne les murailles d'une Ville dont il porte le nom, & se jette un peu au-dessous dans la mer : il est fécond en aloses, en lamproies & en truites. Les anciens l'ont appelé Vacca, ou Vacua. Le Mondégo, connu autrefois sous le nom de Munda, sort des montagnes, au Couchant de la Ville de Guarda, passe à Sélórico, à Pégnacova, & à Coimbra, & se dégorge dans l'Océan par une large embouchure.

Il est fort rapide, & devient excessivement gros quand il pleut ; il porte bateau dès son embouchure jusqu'à Coimbra & un peu au-dessus. Le Zadaon, Satanus, auquel les Anciens donnoient le nom de Callipus, prend sa source au Midi du Royaume, dans les Montagnes d'Algarve ; il ne forme

PORTU-
CAL.

au commencement qu'un ruisseau, qui, grossi des eaux de l'Exarrama, du Campilhas & de quelques autres petites rivières, se jette dans le Golfe de Sétubal, un peu au-dessus de la Ville de ce nom. Il est fécond en divers genres de poissons, qu'on ne trouve pas facilement ailleurs, comme muges, barbeaux, anguilles, & autres: dès l'endroit où il se joint à la marée, on y trouve quantité de cancrs marins & de pétoncles.

Les Montagnes du Portugal méritent aussi une description particulière, mais je la renvoie à celle des Provinces, où elles se trouvent. Je me contenterai d'indiquer ici les plus considérables, qui sont:

L'Estrella,

Le Marvan,

La Sintra,

L'Arabida;

Le Monté-Juno;

Le Minde ou Abordès,

Le Pomarès,

L'Angarve,

Le Gêrez,

Le Tapeio,

L'Alcobace,

Le Montémuro,

L'Ossa,

Le Portel.

On peut diviser le Portugal en deux parties principales, qui sont le Royaume d'Algarve, & le Royaume de Portugal; & chacun de ces Royaumes se divise en différentes Provinces, comme on peut le voir dans la Table suivante.

La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume d'Algarve où sont	Le Château de Lagos.	Le Cap S. Vincent.
		Le Château de Tavira.	Sagres, Lagos, Villa Nova de Portimaon.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont	La Province d'Alentéjo.	Silves.
		La Province d'Estrémadure Portugaise.	Soulée, Faro, Tavira, Cap. du Royaume d'Algarve.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		Castro Marinho.
			Alcontimo.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		Béja, Elvas.
			Portalègre.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		Estrémos, Evora.
			Alcocer do Sal.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		S. Ubès, Almada.
			Le Cap de Rocca.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		Cascaès, Bélem.
			Lisbonne Cap. de la Couronne de Portugal.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		Sintra, Villa Franca, Alanguer.
			Santaren, Tomar, Leiria.
La Couronne de Portugal, où sont	Le Royaume de Portugal, où sont		Coimbra, Castel-Branco.
			Idanha,

La Province de Beira.	Idanha, Guarda, Viseu, Aveiro, Lamégo.	PORTUGAL.
La Province d'entre Douro & Minho.	Porto Viana de Foz de Lima, Ponte de Lima, Braga, Guimarenès, Amarant.	
La Province de Tra-los-Montès.	Villa Réal, Mirandéla, Terre de Moncorvo, Bragance, Miranda, Pinhel.	

On peut aussi diviser ce Royaume en trois parties un peu inégales, suivant les quatre Fleuves qui l'arrosent. Ces trois parties sont subdivisées chacune en deux, ce qui fait le nombre de six. Il y en a deux dans la partie septentrionale; celle qu'on nomme Entre-Douro-&Minho, parce qu'elle est entre ces deux rivières, & celle qui porte le nom de Tra-los-Montès, c'est-à-dire, au-delà des montagnes, située à l'Orient de la première: deux au cœur du Royaume, l'Estrémadoure & Beira: deux au Midi, celle qu'on appelle Alentéjo, c'est-à-dire, au-delà du Tage; & l'Algarve, qui porte le titre de Royaume.

Je vais décrire ces Provinces par ordre, commençant par le Septentrion, & avançant de là successivement jusqu'à l'extrémité Méridionale.

La Province d'ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

LA Province d'Entre-Douro-&Minho, (*Provincia Interamnis*) porte ce nom, parce qu'elle est renfermée entre ces deux rivières, dont la première la termine au Midi, & la dernière au Septentrion, & la sépare de la Galice.

ENTRE-DOURO-ET-MINHO.

Du côté de l'Occident elle est bornée par la Mer Océane, & du côté de l'Orient elle confine à la Province de Tra-los-Montès, dont elle est séparée par des montagnes, par une ligne tirée d'Aravio jusqu'à l'endroit où la petite rivière de Pélim se jette dans la Tamaga, par cette dernière rivière, de cet endroit-là jusqu'à son confluent avec le Douère; tellement qu'à la réserve d'un seul petit coin, elle est environnée d'eau de tous côtés.

Son étendue est d'environ dix-huit lieues de long sur douze de large. Le terroir y est si bon, si fertile & si riche, & l'air si pur, si bon, & si sain, que les habitans y peuplent à merveilles, & qu'il n'est pas rare de voir des hommes qui parviennent à un très grand âge, des femms qui conçoivent jusqu'à l'âge de cinquante ans, & des familles de vingt-cinq enfans. Aussi compte-t-on dans le petit espace que renferme cette Province, jusqu'à quatorze cents soixante Eglises paroissiales, outre une Eglise Métropolitaine, qui est celle de Braga, & une Episcopale, qui est celle de Porto; cent trente Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe, richement rentées; six

ENTRE- Ports de mer, deux-cens Ponts de pierre, & plus de cinq mille Fontaines,
DOURO- qui ne tarissent jamais.

ET-MIN- Les Milices de la Province sont composées de seize mille hommes, &
HO. partagées en huit Régimens de deux mille hommes chacun. Mais dans les cas extraordinaires on en pourroit lever davantage, s'il le falloit nécessairement; il n'y a guère plus d'un Siècle, que dans le seul territoire de Barcelos, il se trouva dix-sept mille hommes portans armes; & ce territoire n'est pas le plus grand de la Province.

Ce qui contribue à cette grande bonté du terroir, est la quantité considérable de rivières dont il est arrosé; car outre le Douère, le Minho, & la Lima, dont j'ai déjà parlé, l'on y voit encore la Tamaga, le Cavado, & le Rio d'Avé. La Tamaga sort de la Galice, où elle passe à Monte-Rei, entre delà dans la Province de Tra-los-Montes, où elle baigne les murailles de Chiaves, ensuite dans la Province que je décris, & se jette dans le Douère: le Cavado (*Cadavus*) passe à Braga & à Barcelos, & se jette dans l'Océan: le Rio d'Avé anciennement Avo ou Avus, se jette dans l'Océan à Villa-do-Conde.

Villes frontières du côté de la Galice.

MELGA-
ÇO.

LA Province, dont je parle, étant frontière de la Galice, les Portugais ont eu soin de la remparer de Places fortes de ce côté-là, pour n'avoir rien à craindre de leurs voisins, tandis qu'ils ont eu la guerre avec eux. Melgaço est la plus Septentrionale, enfermée entre le Minho, la petite rivière de Folia, & de hautes montagnes.

Durant la guerre avec les Espagnols on l'avoit fortifiée de quelques ouvrages, mais depuis qu'ils eurent la Paix avec eux, ils l'ont négligée.

À l'Occident de Melgaço est Monçaon, située aussi sur la rive du Minho, vis-à-vis d'une petite Place de la Galice, nommée Salvaterra. Monçaon est défendue par un Château, fortifiée d'une tenaille à deux flancs, & les murailles de la Place forment cinq Courtines revêtues d'autant de plate-formes.

Elle est Capitale d'un Comté, que Philippe IV donna à Rodrigue Lobo Général de l'Armée de Portugal.

Il y a à Monçaon une Eglise Paroissiale, un Couvent de Religieux, un de Religieuses, & environ quatre cens habitans.

Les armes de cette Ville sont une Muraille sur laquelle est assise une femme ayant deux pains à ses côtés. Elle prit ces Armes (*) sur ce qu'étant assiégée par Don Pédro Sarmiento, Gouverneur de la Galice pendant les Guerres de Don Henriques II de Castille, contre Don Fernand de Portugal, elle se voyoit tellement pressée par la faim, qu'elle se disposoit à capituler, quand une femme fit cuire quelques pains du peu de farine qui restoit

aux

(*) Le *Quien de la Neuville*, Hist. Génér. du Portugal. Corn. Diè.

aux assiégés, & s'étant mise sur la muraille les jetta à l'Armée des Ennemis. MELGA-
Ils crurent que l'abondance étoit dans la Ville, ce qui les engagea à lever ^{SO.}
le Siège.

Un peu plus avant à l'Occident est Valença-do-Minho, vis-à-vis de Tuy.
Cette Place est située sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord
du Minho; & fortifiée de cinq bastions, qui ne sont pas revêtus.

Elle est Capitale d'un Comté, qui appartient aux Marquis de Villaréal,
de la Maison de Ménéfes.

Villa-Nova-de-Cervéra est un peu plus loin à l'Occident, située aussi sur VILLA-
le Minho vis-à-vis du Fort de la Conception, que les Espagnols ont bâti NOVA,
dans la Galice. Cette Ville est fortifiée d'une assez bonne muraille, de qua- &c.
tre bastions & de quelques autres ouvrages avec un fossé; & défendue par
un beau grand Fort, à cinq bastions, construit hors des murailles, sur une
hauteur dont elle est commandée.

A deux lieues plus avant est Caminha, la dernière Place frontière, si- CAMIN-
tuée vis-à-vis de Guardia Ville de la Galice, à l'Embouchure du Minho. HA.
Elle est assez forte & par la Nature & par l'Art, environnée du Minho d'un
côté, de la petite rivière de Coiro de l'autre, & fermée de murailles avec
quelques bastions. A l'entrée de la rivière est une petite Isle, dans la-
quelle on a bâti un Fort, pour défendre l'approche de la Ville. Ce Fort
est carré, revêtu de maçonnerie, avec une demi-lune qui couvre la
porte.

Caminha est Capitale d'un Duché, qui appartient aux Marquis de Villa-
réal. Philippe III, Roi d'Espagne & de Portugal, l'érigea en Duché en
1600 en faveur de Don Michel de Ménéfes & Noroña, sixième Marquis de
Villaréal, issu de la Maison Royale de Castille. Ce nouveau Duc étant
mort sans enfans, Don Louis Ménéfes & Noroña lui succéda, & fut second
Duc de Caminha: mais après la fameuse révolution de Portugal, ayant con-
spiré contre la personne du nouveau Roi Don Jean IV, pour suivre le par-
ti du Roi d'Espagne, il fut arrêté dans le Palais Royal le 21 Aout 1641,
& eut la tête tranchée avec Don Michel son fils unique, auquel il avoit ce-
dé le Duché de Caminha, retenant le titre de Marquis de Villaréal, & tous
leurs Etats furent confisqués au profit du Roi.

Donna Marie Béatrix de Ménéfes & Noroña, sœur de ce dernier, ne
laissa pas de prendre la qualité de Duchesse de Caminha & de Marquise de
Villaréal, qu'elle unit à celle de Comtesse d'Avalos, & de Valence & de
Valadaras. Elle avoit épousé en premières noces Don Michel de Ménéfes,
& Noroña, premier Duc de Caminha, son oncle, lequel étant mort sans
enfans, comme nous avons dit, elle se remaria en Castille avec Don Pedro
Portocarréro, huitième Comte de Médellin, & de cette alliance naquit
Don Pedro-Damian-Lugardo de Ménéfes, Portocarréro & Noroña, Duc
de Caminha, neuvième Comte de Médellin, d'Alcoutin, & de Villadaras,
Marquis de Villaréal.

Ces Places frontières ont une garnison chacune, entretenue en tout
tems,

CAMIN- tems, dans la Paix comme dans la guerre. Il n'y a de la différence que
HA. du plus au moins pour le nombre.

Villes sur les Côtes & aux environs.

V I A N A.

VIANA.

LA première Ville, qu'on voit sur la Côte après Caminha, est Viana de foz de Lima, ainsi appelée, parce qu'elle est à l'embouchure de la Lima, pour la distinguer d'une autre Viana, qui est dans la partie Méridionale du Royaume. Celle, dont je parle à présent, est à trois lieues de Caminha, & à cinq ou six de Braga, située dans un angle droit, que la Lima forme en se dégorgeant dans la Mer.

La Ville est assez grande, ornée de quelques beaux bâtimens, soit publics ou particuliers, entr'autres deux Couvens de Religieuses de l'Ordre de S. Benoît, maigrement rentés.

Le Port y est très bon & très assuré contre les surprises, parce que c'est un Havre de Barre, comme on parle, où les vaisseaux ne peuvent entrer que dans le tems de la pleine Mer, à cause des bancs de fable qui occupent l'embouchure de la rivière; encore ne peuvent-ils le faire sans la conduite des Pilotes de la Ville, qu'on fait venir à bord par le signal du canon. Lorsque la marée se retire, ils demeurent à sec, à moins qu'ils ne soient dans le canal, où il reste toujours dix ou douze pieds d'eau, après le reflux. Les Bâtimens y sont à l'abri des quatorze vents, qui sont entre le Nord & le Sud, du côté de l'Orient.

A l'entrée du Port, on voit une très bonne Citadelle, construite régulièrement, au bord de la Mer, environnée d'un fossé taillé dans le roc, & garnie de grosses couleuvrines.

Viana est la Place d'armes de la Province, Capitale d'une Comarca ou Juridiction, & le lieu où demeurent le Gouverneur de la Province, le Commandant & le Trésorier Général. On y tient ordinairement quatre compagnies en garnison, deux d'Infanterie & deux de Cavalerie. La Citadelle a son Commandant & sa Garnison à part.

En remontant la Lima, l'on voit sur ses bords une belle Ville, appelée Ponte de Lima, qui tire son nom d'un magnifique pont construit sur cette rivière. Elle est embellie d'un superbe Palais, & environnée d'une campagne fort fertile.

De Viana jusqu'à Porto l'on compte douze lieues de chemin. En y allant on trouve un passage fort agréable & fort beau. L'on voit sur la côte de la mer, & aux environs, quantité de Villes, de Bourgs & de Villages; Neyva, petite Ville située à l'embouchure d'une rivière du même nom, appelée anciennement Næbis. Elle est Capitale d'un Comté, qui appartient au Roi en qualité de Duc de Bragançe.

Plus loin on voit Espofendo, située vers l'embouchure du Cavado, & l'on

l'on passe à Barcelos, Ville érigée en Duché par le Roi Sébastien, dont ^{VIANA.} les Aînés des Ducs de Bragance portoient le titre. Elle est située sur le Cavado, avec un pont assez beau: l'on dit qu'elle a été fondée par Amilcar Barca, 230 ans avant la venue de Notre Seigneur.

De Barcelos on va droit à Porto. On laisse sur la droite Villa do Con- ^{BARCE-} de, Ville médiocre à l'embouchure de la rivière d'Avé. Elle a un petit ^{LOS.} Port, dont l'entrée est défendue par une terrasse, garnie d'artillerie: les habitans vivent de leur pêche.

Villa do Conde est sur la rive droite de la rivière d'Avé; sur la rive op- ^{VILLA} posée on voit une petite Place peu importante, nommé Zurara, située à ^{DO CON-} quatre lieues de Porto. ^{DE.}

P O R T O.

PORTO est une Ville ancienne, située sur la droite du Douère, à une ^{PORTO.} lieue au dessus de son embouchure. C'est cette Ville, qui portoit autrefois le nom de Portu-cale, & qui, lorsque tout le Royaume s'appella Portugal, tronqua son nom de la moitié, ne retenant que le nom de Porto: je vois que quelques-uns l'appellent aujourd'hui Port-à-port. Elle est construite sur la pente d'une montagne assez roide, dont le pied est mouillé par le Douère.

Ce Fleuve y forme un bon havre de barre, dont l'entrée est très difficile, pour ne pas dire impossible, à cause des bancs de fable, & des écueils, cachés sous l'eau, & découverts à fleur-d'eau. Les Vaisseaux n'y peuvent entrer que dans le tems de la pleine mer, & sous la conduite de quelque pilote de la Ville. La Rade est fort spacieuse, & peut contenir une grande & nombreuse Flotte. Celle du Brésil y arrive quelquefois.

La situation de cette Ville, sur le penchant d'une montagne, est cause qu'il y faut toujours monter ou descendre; mais du reste elle est belle, les rues y sont propres, & bien pavées; & sur la rive du Fleuve il règne un grand & beau Quai d'un bout de la Ville à l'autre; on y attache les vaisseaux, & chaque Bourgeois a le plaisir de voir le sien devant sa maison.

Cette Ville est la seconde de la Province, honorée d'un Evêché fort ancien, d'un Parlement ou Conseil Souverain, qui est le second du Royaume. L'Evêque, qui est suffragant de Braga, a quinze mille ducats de revenu.

Il y a des Académies, où les jeunes Gens peuvent apprendre leurs exercices; & un Arsenal, où l'on équipe les vaisseaux de guerre, qu'on bâtit là tous les ans.

Du reste la Ville n'est pas fort grande, on n'y compte guère plus de quatre mille Bourgeois, mais en tems de Paix il s'y trouve toujours bon nombre d'Etrangers, que le commerce y attire, François, Anglois & Hollandois.

Entre les bâtimens somptueux, qui s'y voyent, l'un des plus considérables

PORTO. est le Couvent des Chanoines Réguliers de St. Augustin. Leur Eglise est ronde, & richement ornée. On voit dans le Cloître une Galerie qui est une pièce remarquable à cause de sa longueur extraordinaire.

Bien que Porto soit une Place fort importante, elle n'est cependant que très peu fortifiée par l'art; mais elle l'est si bien par la nature, & elle est tellement inaccessible par mer, que les Portugais n'ont pas jugé fort nécessaire de la munir avec beaucoup de soin. Elle n'est environnée que de vieilles murailles, de cinq ou six pieds d'épaisseur, flanquées d'espace en espace de méchantes Tours, à demi ruinées: & n'a pour toute fortification qu'un petit Fort à quatre bastions avec une demi-lune. Elle est dans un terroir très bon & très fertile.

De l'autre côté du Douère, & vis-à-vis de Porto, est une petite Ville appelée Villa Nova, qui appartient à l'Evêque de Porto. Plus loin au Midi est une autre petite Place, à cinq lieues de Porto, nommée S. Maria Arri-fana. La Province s'étend jusques-là.

Villes au dedans de la Province.

DANS l'intérieur de la Province il n'y a que trois ou quatre Places, dignes de remarque, Braga, Guimaraez, Amarante & Lindoso, ou Lanhoso.

Cette dernière est défendue par un Château fermé d'une bonne muraille, & dont l'accès est très difficile. Près du Château est un Fort irrégulier à cinq bastions.

G U I M A R A E Z.

GUIMARA-
RAEZ. **G**UIMARA EZ ou Guimaraens dans la Comarca à laquelle elle donne le nom, est dans l'Archévêché de Braga à trois lieues à l'Orient de cette Métropole, entre les Rivières d'Avé & d'Arézilla, au pied du Mont Latito, selon le langage des Anciens, & que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Santa Maria* & de *Monte Largo*, à cause qu'il se divise en deux.

Cette Ville a eu autant de noms qu'il y a eu de Peuples qui l'ont habitée, selon le Père d'Acosta, les uns l'ont appelée ARADUSA, qui signifie *Ville des Lettres*; d'autres LEOBRIGA, qui veut dire *Ville forte*. Ceux-ci lui ont donné le nom de Latito, qui selon quelques Etymologistes exprime sa situation, parce qu'elle est cachée derrière une Montagne; ceux-là celui de *Lactita*, par rapport au Lait de la Ste. Vierge, que l'on croit y posséder dans l'Eglise Collégiale; ceux-ci l'ont nommée *Columbina*, à cause du grand nombre de Pigeons qu'on y voit. Enfin quelques-uns l'ont appelée *Santa Maria*, à cause de l'Image Miraculeuse de Notre-Dame d'Oliveira pour laquelle le Peuple à une singulière dévotion.

Les Portugais prétendent qu'elle fût fondée par les Gaulois Celtes cinq
cens

cens ans avant l'Ere vulgaire. Elle est divisée en ANCIENNE VILLE ^{GUIMARAES.} & en NOUVELLE; &, comme l'une & l'autre a été le séjour des Rois de Portugal, & que c'est pour ainsi dire le berceau de la Monarchie, elles méritent que nous en fassions une description un peu circonstanciée.

L'ancienne Ville fut construite sur un terrain fort élevé, au sommet duquel paroît une Tour antique, dont la porte à vingt-cinq pieds de hauteur sur douze de largeur. En y entrant on voit ces mots VIA MARIS, gravés sur une pierre. Quelques Etymologistes prétendent en tirer l'origine d'un fixième nom, qu'elle a longtems conservé. La Ville n'avoit que onze cens douze pas de circuit, ses murailles étoient basses, foibles, & défendues par une simple Barbacane qui existe encore.

La Nouvelle Ville a été construite 1427 ans après l'Ancienne à l'occasion d'un Monastère. Numadona nièce de Don Ramire Roi de Castille & de Léon, & veuve de Don Herménigilde Mendez Comte de Thui & de Porto, ayant obtenu de son Mari la permission de disposer de la cinquième partie des biens qu'il lui laissoit, & de les employer à des Oeuvres pies, à sa volonté, elle fonda un Monastère de l'Ordre de St. Benoît dans une *Quinta* ou maison de campagne qu'elle avoit tout près de Guimaraens pour y entretenir un certain nombre de Religieux, comme il paroît par deux Actes Authentiques rapportés par Estace (*), l'un du 8 Juin 927, & l'autre du 18 Mai 951, signé du Roi Ramire, de la Reine Donna Urraca son Epouse, & des Princes ses Enfans, par lequel ce Monarque confirme la donation de la Comtesse Numadona, unit au Nouveau Monastère celui de St. Jean de Porto, & lui fait don de trente Villages, de la *Quinta* de Mellarès située sur la Rivière de Duéro, & des Métairies qui en dépendent.

Ce nouveau Monastère devint si célèbre, tant par la Sainteté des Religieux, & des Religieuses qui l'habitoient, que par les fréquens miracles qu'y opéroit l'Image de Notre-Dame d'Oliveira, qu'une foule innombrable de tous états, de tous âges & de tous sexes, y alloit en pèlerinage de toutes les parties de l'Espagne; ce qui obligea les Religieux à faire bâtir des Maisons autour du Monastère, pour y loger cette quantité de monde que la Dévotion y attiroit, dont plusieurs attirés par les attrails de la retraite, les autres par la beauté du lieu, y transportoient leurs effets & s'y établissoient. Cela multiplia tellement le nombre des maisons qu'en très peu de tems un lieu qui sembloit ne devoir être qu'un asile de Pèlerins, devint un grand Bourg, & dans la suite une Ville assez considérable, pour être la Cour des Rois de Portugal, comme nous allons voir.

Alfonse VI, Roi de Castille & de Leon, ayant marié Donna Thérèse sa fille à Henri de Bourgogne, & lui ayant donné pour dot tout le País qu'on appelle la Province d'entre Douère & Minho, à titre de Comté de Portugal;

(*) Antiq. de Portugal. C. 1. & 2. n. 4. & n. 21.

GUIMARAIS.

ce Prince s'alla établir dans l'ancien Guimaraens, mais s'y trouvant trop à l'étroit, & y manquant d'eau & de quantité d'autres choses, il forma le dessein d'aller fixer sa résidence dans le nouveau.

Pour cet effet, il y fit construire une Chambre des Comptes, une Salle d'Audience, des Prisons, & une forte Tour, pour y déposer les Archives, & dans laquelle les Titres de la Couronne ont resté jusqu'au 13 de Mai 1511, que le Roi les fit transporter à Lisbonne, où ils sont conservés dans la Tour du Tombo.

Tous ces Edifices existent encore, & leur Magnificence jointe à quantité d'autres choses remarquables qu'on y voit, font du vieux & du nouveau Guimaraens une des plus considérables Villes de Portugal.

Sa situation ne sauroit être plus avantageuse, puisque, comme nous l'avons déjà dit, elle est bâtie au pied du Mont *Latito*, & environnée de deux Rivières, qui fertilisent son Terroir, & font un des plus beaux aspects qu'on puisse imaginer. Elle est environnée de murailles fortes, crénelées & défendues par neuf Tours. Son circuit est de trois mille six cents quatre-vingt-cinq pas.

On y compte cinq Eglises Paroissiales, huit Couvens, quinze Chapelles ou Hermitages, cinq Hopitaux, quinze Places, cinquante sept Rues, huit Portes, quatre Ponts, & mille neuf cents soixante & trois Familles, savoir six cents quatre-vingt-trois dans l'enceinte des deux Villes, & douze cents quatre-vingt-deux dans les Fauxbourgs.

De toutes les Rues de l'ancien Guimaraens, il ne reste plus que celle du Château, appelée autrefois Rue de Sainte Barbe, dont la porte qui est à l'Orient porte le nom, de sorte que tout le terrain sur lequel cette Ville étoit bâtie, n'est occupé présentement que par des maisons de Campagne, que des particuliers y ont fait construire, & par un Palais de forme quarrée, dont Alphonse, premier Duc de Bragance, fit jetter les fondemens, & qui auroit surpassé tous ceux qu'on voit en Portugal, s'il eût pu l'achever; mais la mort l'ayant surpris, cet ouvrage demeura imparfait. Cependant quelques-uns de ses descendans y ont fait leur résidence. Don Duarte, Duc de Guimaraens, a été le dernier, & Donna Constance de Moronha seconde femme de Don Alphonse, dont nous venons de parler, y mourut. Lorsqu'on y creuse la terre pour y faire de nouveaux Edifices, on y trouve des vestiges des Anciens, qui font juger que cette Ville étoit superbement bâtie.

Le nouveau conserve encore tout son éclat. Ses Rues, pour la plupart, sont longues, larges, & droites. Ses Eglises sont superbes & richement ornées. Ses Couvens sont magnifiques, & bien rentés. Presque toutes ses Places sont bordées de maisons bien bâties. En un mot, on y remarque tout ce qui peut contribuer à former une Ville considérable. Nous ne nous attacherons qu'à quelques Eglises, & à quelques Places, pour ne pas passer les bornes que nous nous sommes proposées, de ne rien dire qui ne soit digne de la curiosité du Lecteur.

Quoi-

Quoique l'Eglise de Saint Michel du Château, soit inférieure à quelques autres en beauté & en magnificence nous commencerons par elle, d'autant qu'elle est la première de tout l'Archévêché de Brague. Son Architecture est grossière, & irrégulière; cependant elle ne laisse pas d'avoir un certain air de Majesté antique, qui inspire de la vénération. Le Corps de l'Eglise est séparé de la Chapelle majeure par une Arcade de pierre sur laquelle on a bâti deux magnifiques Autels, dont celui qui est du côté de l'Evangile est dédié à Notre-Dame de Grace, & celui qui est du côté de l'Epître à Sainte Marguerite.

Près de cette Eglise, on voit un Hopital, avec une très belle Chapelle, où l'on reçoit les Pauvres qui sont hors d'état de pouvoir gagner leur vie, soit à cause de leurs infirmités ou de leur grand âge, auxquels l'Abbé de Guimaraens, qui en est l'Administrateur, fait distribuer tous les ans une certaine rétribution pour leur entretien, & une voie de bois la veille de Noël à chacun.

A quelque distance delà s'élève l'Eglise Royale & Collégiale de Notre-Dame d'Oliveira, qui par sa somptuosité & par les grands avantages qu'elle a non seulement au dessus de toutes celles de Guimaraens, mais même au dessus de toutes celles de l'Archévêché de Brague mériterait d'occuper le premier rang dans notre description, & dont la fondation primitive seroit incomparablement plus ancienne, que celle de St. Michel, si nous en avions des preuves plus authentiques que celles qu'on tire d'une pieuse tradition de laquelle on peut raisonnablement douter, sans pousser la critique trop loin. Nous ne laisserons pas cependant de la rapporter, telle qu'on la trouve autorisée par les Mémoires des anciens Bénéficiers de cette Eglise, par les Moines Chapelains de Notre-Dame, par des Actes trouvés dans des Archives fort anciennes & par une Epitaphe Gothique qu'on a trouvée dans un Temple qui a servi de fondement à cette Eglise, que Don Bernard de Braga célèbre Historien rapporte en ces termes.

Dans la Place Major de Guimaraens on voit un Temple construit à la Mosaïque très ancien & majestueux, qui fut dédié par les Gentils à la Déesse Cérès, lequel fut détruit par l'Apôtre Saint Jaques, qui après avoir renversé les Idoles qu'on y adoroit, dressa un Autel dans l'endroit où elles étoient adorées, & y plaça une Image de la Ste. Vierge, qu'on appelle à présent Notre-Dame d'Oliveira, comme il paroît par une Inscription qui fut trouvée en 1559 dans l'intérieur de la muraille du côté de la Tour, gravée sur une pierre, qui s'étant détachée du corps de la Muraille laissa voir ces paroles: *In hoc simulacro Cereris collocavit Jacobus Filius Zebedei, Germanus Joannis, Imaginem Sancti Marici.* III. S. C. I. S. X.

Dans la suite ce Temple fut dédié à l'Apôtre Saint-Jaques par les Peuples, & eut des Bénéficiers sous cette domination, comme il est prouvé par des Actes solennels, qu'on conserve soigneusement dans les Archives du Chapitre de Guimaraens, qui justifient que l'Ecolâtre de cette Eglise prend le titre d'Abbé de St. Jaques, & jouit des Honneurs, Prerogatives, Exemptions, Immunités, & Revenus attachés à cette Eglise.

GUIMA-
RAEZ.

L'Image de Notre-Dame fut gardée dans ce Temple jusqu'en 416, que les Alains, les Suèves, & plusieurs autres Nations Barbares inondèrent la Galice, & y donnèrent des marques de leur fureur & de leur impiété, en brulant les Corps & les Images des Saints; ce qui obligea Pancrace Evêque de Brague, de cacher celle de Notre-Dame dans l'endroit le plus reculé du Mont *Latito*, fort peu éloigné de Guimaraens.

Après que la persécution fut apaisée, la Sainte Image fut rétablie, dans l'Eglise d'où elle avoit été tirée, & y fut conservée avec vénération, jusqu'en 1607, que l'Edifice fut entièrement ruiné; mais il fut bientôt rétabli, comme il paroît par ce Distique.

*Magna Domus quondam penitus submersa ruinis,
Dum jacet in brevius denuo surgit opus.*

De ce Temple l'Image de Notre-Dame fut transférée à l'Eglise du Monastère de Mumadona, qui n'en est éloigné que de quatre-vingt pas, dont l'Eglise changea pour lors de nom: car au-lieu qu'auparavant, elle portoit celui de Saint Sauveur, dans la suite elle prit celui de Notre-Dame, de laquelle la Comtesse Numadona est la première fondatrice. Le Comte Henri la continua, & en fit une Collégiale, au-lieu qu'auparavant elle étoit desservie par des Moines, & le Roi Don Alphonse I, son fils, la perfectionna en 1139, & disposa la forme du Chapitre à peu près telle qu'elle est aujourd'hui.

Don Jean I, qui avoit une dévotion singulière à l'Image de Notre-Dame, ne trouvant pas que son Eglise fût assez majestueuse, ordonna en 1429 qu'elle fût rebâtie de nouveau, & que rien ne manquât à la régularité, ni à la magnificence de l'Architecture; mais ses ordres furent si mal exécutés par l'Architecte, que quoiqu'elle ait une Nef, elle n'a que quarante-neuf pas de longueur, depuis la porte principale, jusqu'à l'Arcade qui sépare la Chapelle Majeure du Corps de l'Eglise, tellement que cette Chapelle fut extrêmement petite, jusqu'en 1670, que le Roi Don Pédro la fit abattre, & rebâtir de nouveau.

Dans cette nouvelle construction, l'Architecte & les Chanoines firent tout leur possible pour donner à la Chapelle plus de longueur, qu'elle n'avoit, mais ayant trouvé du côté du Nord une Muraille qui soutient le Cloître & la voute de deux autres Chapelles, ils furent contraints de se contenter, d'enrichir, autant qu'il fut possible, l'Architecture de la nouvelle Fabrique, & de dresser une superbe Tribune au-dessus du Maître-Autel, dans laquelle l'image de la Sainte Vierge fut placée, à laquelle on monte par un degré de pierre pratiqué dans l'épaisseur de la Muraille.

Au pied du Maître-Autel, est un marche-pied par le moyen duquel on y monte. Du côté de l'Evangile on voit un Arc sous lequel est le Siège du Préteur du Chapitre, & un autre du côté de l'Epître pour le Célébrant, & pour ses assistans. Des deux côtés de la Chapelle règne un rang de sièges, qu'oc-

qu'occupent les Chanoines pendant qu'ils chantent l'Office Divin, que le même Don Pédro fit faire en 1685. Toute la façade de la Chapelle est fermée par une grille de fer bien travaillée, peinte & dorée, qui fait un bel effet. GUIMARAES.

Le Corps de l'Eglise n'a que trente pieds de longueur, mais elle est azurée presque par-tout; & dans les endroits, où il n'y a pas d'azur, elle est peinte, ou dorée. Des deux côtés on voit de grandes croisées, sur les vitrages desquelles la Vie de la Sainte Vierge est représentée par des peintures très fines, avec les armes du Roi Don Jean I, & de la Reine son Epouse, qui sont celles d'Angleterre.

A l'entrée du Chœur on a pratiqué dans la muraille, du côté de l'Evangile, un degré de pierre, par lequel on monte au Chœur, & à une Tour qui a cent trente pieds de hauteur, au sommet de laquelle est un très beau Clocher, à la pointe duquel est un Ange armé qui indique les vents qui soufflent. Cette Tour fut bâtie en 1515, sur les ruines d'une autre, aux dépens du Docteur Pierre Etienne Cogominho, Auditeur des Terres du Duc de Bragance & d'Elizabeth Pinheyra sa femme.

Au pied de la Tour on a bâti une grande Chapelle, dans laquelle on voit deux magnifiques Tombeaux de pierre, avec deux Figures de demi-corps, dont l'une représente le Fondateur, & l'autre sa Femme. Ces deux Tombeaux sont environnés d'une grille de fer fort haute & très bien travaillée.

Dans la même Chapelle il y a un Autel sur lequel on dit la Messe tous les Dimanches & jours de Fêtes, qu'on peut entendre de la rue, & des maisons qui sont vis-à-vis par le moyen d'une porte grillée, au-dessus de laquelle paroissent les Armes du Fondateur.

Au pied de la Tour, du côté de l'Occident, est une belle Fontaine à trois grands Tuyaux, qui fournissent une grande quantité d'eau excellente. Celui du milieu sert de Frontispice au Perron de la porte de la Chapelle: celui qui est à main gauche est d'une pierre d'une beauté singulière, & d'une Architecture admirable, & est orné d'une Image de la Sainte Vierge appuyée sur un Olivier, qui sont les Armes de Portugal peintes & dorées. Cette Fontaine est faite avec tant d'art, qu'il semble que l'eau qui en sort vienne de l'intérieur de la muraille de la Tour, dans laquelle elle est construite, & les étrangers ne peuvent pas se persuader qu'elle puisse venir d'autre part. Cependant il est constant qu'elle y est conduite d'une lieue delà par des Canaux souterrains.

A la porte principale de l'Eglise on voit à main droite un grand Ecu aux Armes du Roi Don Jean I son restaurateur, entre deux Anges, & pour Timbre un Séraphin qui soutient avec les mains la Couronne Royale, & au-dessous une pierre de Marbre avec cette Inscription. *L'An M. CCCCXV, & le VI de Mai cet Ouvrage fut commencé par ordre du Roi Don Jean I, donné par la grace de Dieu à ce Royaume de Portugal. Ce Roi Don Jean livra Bataille au Roi Don Jean de Castille dans les Champs d'Aljubarrota, dans laquelle il fut vainqueur, & en reconnaissance de cette victoire qu'il obtint*

GUIMARAES. tint par le secours de Sainte Marie, il ordonna que cet Ouvrage fût fait par Jean Garcia Entrépreneur.

Cette Eglise a deux autres portes magnifiques, l'une au Nord, & l'autre au Midi; &, derrière la Chapelle Majeure on a pratiqué un grand Cloître, où les Chanoines font leurs processions ordinaires. Entre l'Eglise & le Cloître est un Cimetière, où l'on enterre les pauvres qui meurent dans les Hôpitaux de la Miséricorde & de l'Ange.

Autour du Cloître règnent cinq grandes Chapelles richement ornées, dont l'une est dédiée à Notre-Dame Pombinha, la seconde à Saint Roch, la troisième à Saint Côme & Saint Damian, la quatrième à Saint Pierre de la Confrairie des Clercs de la Ville, & la cinquième à Saint Louis.

Près de la porte du Chapitre on a bâti une autre belle Chapelle dédiée à Saint Blaise, où les Chanoines sont obligés d'aller réciter pendant cinquante jours des prières pour le repos de l'Âme de Gonçale Romeu, depuis le jour de Pâques, jusqu'au Dimanche de la Trinité.

Dans l'intérieur de l'Eglise, entre la Nef & le Chœur, on a ménagé une porte du côté du Midi pour aller à la Sacristie de la Confrairie du Saint Sacrement, & une autre du côté du Nord, pour aller au Cloître & à la maison du Prieur du Chapitre, tout contre laquelle est une Galerie qui conduit à la Sacristie des Chanoines, laquelle est belle & bien ornée. On y admire sur-tout un rétable d'Argent vermeil qui représente la Crèche de Notre Seigneur, que donna en présent le Roi Don Jean I, en actions de grace de la victoire signalée qu'il remporta sur le Roi Don Jean I de Castille près d'Aljubarrota.

Il y a quantité d'autres Chapelles très magnifiques dont nous ne parlerons pas. Nous n'entrerons pas non plus dans le détail du Trésor de cette Eglise. Nous nous contenterons seulement de dire qu'outre une grande quantité de Pierreries, de pièces d'Or, de Vermeil, & d'Argent qu'on ne peut pas peser au juste à cause de l'Email dont elles sont garnies, on y compte 800 marcs d'Argenterie qu'on étale les jours de fêtes solennelles.

Cette Eglise a toujours été si chère aux Rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes sortes d'impôt tous ceux qui sont destinés à la desservir jusqu'aux Domestiques & Locataires des Chanoines.

Elle est desservie par un Chapitre Collégial & Royal, composé d'un Prieur, d'un Trésorier, de deux Archidiacres, d'un Théologal, d'un Archiprêtre, de quinze Chanoines, de huit Prébendiers, de six Clercs, qu'on appelle *Capinhas*, qui assistent au Chœur avec le Chapitre; avec cette différence que les Chanoines, & les Prébendiers, portent des Aumusses fourrées de rouge, & que celles des *Capinhas* ne sont pas fourrées.

Les Chanoines sont Curés primitifs de toutes les Eglises Paroissiales de la Ville, & de toutes leurs Annexes, & en cette qualité le Chapitre assistoit anciennement à tous les enterremens; mais comme cet honneur leur devint onéreux, à cause de la peine qu'il leur donnoit, ils s'en déchargèrent sur une Communauté de quarante Prêtres, qu'ils formèrent & qu'on appelle *Coraria*,

ria, l'un desquels est le Chef de tous les autres, sous le titre de Prevôt, au-GUIMARA-
quel tous les autres sont obligés d'obéir comme à leur Supérieur. RAEZ.

Le Chapitre est indépendant de la Juridiction Episcopale, & ne reconnoit d'autre Supérieur que le Pape. Plusieurs Archévêques de Braga ont tâché de l'assujettir à leur autorité; mais toutes leurs tentatives ont été inutiles, & il n'y a pas d'apparence qu'ils en viennent à bout, tandis que les Rois de Portugal le maintiendront dans la glorieuse possession du titre de Chapitre Royal, dont il jouit depuis la fondation de la Monarchie.

Le Roi Don Alphonse IV fit construire vis-à-vis de la porte principale de l'Eglise, & au-delà d'une Place qui n'en est éloignée que de dix-sept pas, un superbe *Padraon*, dont quatre arcades appuyées sur des pieds d'estaux, en soutiennent la voute. Tous ces pieds d'estaux se terminent en pointe de diamant, & s'élèvent au-dessus du toit de la voute. Dans chaque flanc de la muraille de ces arcades, on voit un Ecu aux Armes du Roi Fondateur de l'Edifice. Au milieu de l'Arcade, qui est du côté de l'Eglise, on a bâti un magnifique Autel sur lequel on a placé une Image de Notre-Dame de la Victoire. Au pied de l'Autel on voit la figure du Licentié Pédro de Lobaon, Avocat de la Ville de Guimaraens, lequel entreprit de priver l'Eglise de Notre-Dame, & ceux qui la desservoient des privilèges & Immunités que les Rois leur ont accordées, & qui, dit-on, en fut puni d'une manière surnaturelle.

La grande Place est fort proprement pavée, & environnée de Bancs attachés à la muraille de l'Eglise ou à celle des Maisons qui la bordent de trois côtés, lesquelles sont soutenues par des piliers de pierre qui forment de beaux Portiques, qui entre le Nord & l'Orient font face à l'Eglise Collégiale, & entre l'Occident & le Nord aux deux superbes Edifices de la Chambre, & de l'Audience, au-dessus desquels on a placé deux grands Ecus aux Armes Royales entre deux Sphères dorées & peintes.

On voit encore dans l'enceinte de la Ville, la Place de Saint Paye où est située l'Eglise Paroissiale de ce nom, quoique celle dont nous venons de parler soit appelée la grande Place; celle-ci est encore plus grande, mais moins ornée.

En sortant de la Ville, on trouve à l'entrée du Fauxbourg de Sainte Croix, la Place qu'on appelle le Champ de la Foire, vaste, bien peuplée, partagée par un ruisseau qui porte son nom, qu'on passe sur un Pont qui ne s'élève qu'à niveau du Terrain, & qui a 120 pas de long sur trente de large.

La partie de la Place qui est au-delà du Pont, est toute pleine de beaux arbres, à l'ombre desquels on tient une Foire de Bestiaux, qui commence le premier Dimanche d'Aout, & dure trois jours.

A quelque distance delà on trouve la Place de Saint Sébastien, où est située une Eglise Paroissiale dédiée à ce Saint. Cette Place est remarquable par la beauté de l'Eglise qui la borde d'un côté, & de la façade de la Doua-

GUIMARAENS. ne qui règne d'un autre. Delà, en tirant entre le Nord & l'Occident, on va à la Place du Toural.

Cette Place est bordée d'un côté par de belles Maisons, dont le devant est soutenu par des Arcades qui font un effet merveilleux, & certains jours de fêtes on y fait des danses au son des Trompettes, & de plusieurs autres Instrumens, qui sont suivis de Tournois, & de Courses auxquelles la Jeunesse de la Ville & du voisinage s'exerce. Ceux qui ne veulent être que spectateurs de ces rejouissances, sont assis sur des bancs de pierre, dressés contre les murailles des maisons en forme d'Amphithéâtre.

Du côté du Midi on a construit une très belle Fontaine à six gros tuyaux, terminée par une Sphère de Bronze doré, au bas de laquelle sont les armes Royales. Le pied de la Fontaine est environné de degrés de pierre, sur lesquels les habitans se vont asseoir pour y converser.

On voit encore quelques autres Places, & plusieurs Eglises dans les Fauxbourgs, dont nous ne parlerons pas, estimant que ce que nous avons dit suffit pour persuader que Guimaraens est une des plus considérables Villes de Portugal. Les Rois lui ont accordé quantité de beaux privilèges.

Avant que l'Ancien Guimaraens fût entièrement ruiné, il avoit une Jurisdiction distincte de celle du nouveau, & des Magistrats différens; &, afin que la mémoire n'en soit pas tout-à-fait éteinte, il se fait tous les ans le troisième Dimanche de Juillet une Procession solennelle, qui va de l'Eglise Collégiale à celle de Saint Michel du Château, à laquelle assistent le Chapitre, les Véréadors, avec leur verge en Corps de Ville, accompagnés du Procureur Syndic, du Greffier, & autres Officiers de Justice, & du Corrégidor, du Provéditeur, & du Juge de dehors.

Lorsque la Procession part de l'Eglise Collégiale, le Juge de dehors leve un Etendart rouge, sur lequel paroît la Figure de l'Archange Saint Michel; &, lorsqu'il arrive au terme qui sépare l'Ancienne Ville de la nouvelle, il le remet au plus ancien Véréador, pour marquer qu'il n'est pas en droit d'entrer dans un lieu où il n'a pas de Jurisdiction avec les marques qui dénotent les attributs de la Judicature.

La Ville est gouvernée, quant au Civil, par un Corrégidor, un Auditeur, trois Véréadors, un Procureur du Conseil, un Greffier de la Chambre, un Juge de dehors, un Juge des Orphelins, avec son Greffier, un Maître de Comptes, un Enquêteur, un Distributeur, un Mayrinhe, deux Lieutenans de Police, un Alcaïde, six Tabellions, un Capitaine Major & un Sergeant Major, qui commandent quatre Compagnies d'Ordonnance.

La Comarca ou le Département de Guimaraens est composé de 22 Villes, savoir :

Guimaraens,
Brague,
Conda,

Riba Tamaga,
Colories de Bastos,
Roufi,

Ama-

Amarante,
 Vahaon,
 Figueira,
 Monte longo,
 Raes,
 Villabon,
 Réda,
 Santa Cruz,

Restim,
 Pédralta,
 Vermieiro,
 Tibaëns,
 Cambéfès,
 Gueyada,
 Capçaons,
 Manédo.

GUIMA-
 RAEZ.

Elle s'étend sur vingt Conseils qui sont :

Conda,
 Amarante,
 Vulgaon,
 Figueira,
 Monte longo,
 Raes,
 Villabon,
 Rida,
 Santa Cruz,
 Riba Tamaga,

Colories de Basto,
 Roufi,
 Restim,
 Pédralta,
 Vermieiro,
 Tibaëns,
 Cambéfès,
 Gueyada,
 Capçaons,
 Manédo.

(Cette Ville de Guimaraens est la Patrie d'Alfonse Premier Roi de Portugal, & du Pape Damase qui siegea depuis 367 jusqu'à l'an 385.

Au Midi de Guimaraens est Amarante, Ville assez belle, située sur la Rivière de Tamaga.

Au Nord-Ouest de Guimaraens est l'illustre Ville de

B R A G A

BRAGA est une Cité Archiépiscopale, fort ancienne, connue par les Romains sous le nom de Bracara-Augusta, ou, tout en un mot, Bracaraugusta, comme ce nom se voit écrit dans une Inscription qu'on y a trouvée :

ISIDI. AVG. SACRVM
 LVCRETIA. FIDA
 SACERDOS. PERP.
 ROMAE. ET. AVG.
 CONVENTUS. BRACARAVG.
 V. D.

Elle étoit l'une des quatre premières Villes de l'Espagne, Capitale d'un Gouvernement, d'où dépendoient vingt-quatre Cités. Elle fut bâtie par les Bracares, qui demeuroient dans ce Pais-là, & qui lui donnèrent leur nom.

Hh 2

Lors

BRAGA. Lorsque les Suèves, venus d'Allemagne, envahirent la Galice & le Portugal, Braga fut le siège de leur Royaume l'espace de cent soixante & dix ans; & lorsque leur Empire eut été éteint par les Goths, ces derniers en firent aussi la Capitale de leur Royaume, & elle conserva cet honneur l'espace de cent soixante & dix ans. Elle est située sur la rivière de Cavado, à cinq lieues de la mer.

L'Archévêque de Braga est Seigneur de cette Ville, pour le temporel & pour le spirituel, c'est pourquoi il porte la crosse à la main, & l'épée au côté, pour marque de sa double autorité: il a quarante mille ducats de revenu. Il dispute à l'Archévêque de Tolède le titre de Primat de l'Espagne; & cela vient de ce que Tolède ayant perdu sa Primatie par l'invasion des Maures, Alphonse I Roi de Léon & Castille, lorsqu'il reprit Braga sur les Maures, l'An (a) 740 transféra cette dignité à son Eglise, & tous les Evêques d'Espagne reconnurent l'Archévêque de Braga pour le Primat.

Trois siècles après, Alphonse VII ayant enlevé Tolède aux Maures, l'An 1039, l'Archévêque de Tolède redemanda sa Primatie, mais celui de Braga, qui étoit dans une si longue possession, ne voulut pas la lui rendre. Cette dispute a été renouvelée souvent; elle le fut particulièrement au Concile de Trente, mais les Papes n'ont jamais voulu la décider, & elle est demeurée indécise jusqu'à présent. Cependant les Evêques Espagnols reconnoissent le Métropolitain de Tolède, & les Portugais, celui de Braga.

Cette Ville a été Chrétienne de bonne heure, & entre ses Evêques (b) il y en a qui ont été mis au nombre des Saints, entr'autres St. Martin Evêque de Dumie, Monastère voisin de Braga qu'on avoit érigé exprès pour lui: il fut ensuite élevé sur le Siège Métropolitain de Braga même, vers l'an 570. St. Fructueux en fut Evêque au VII Siècle en 656, après avoir été aussi Evêque de Dumie.

On trouve quatre Conciles tenus en cette Ville. L'un en 563 sous le Pape Jean III, la troisième année de Théodémir, ou d'Ariamire Roi des Suèves. Il se tint le premier de Mai, & fut composé des Evêques de la Galice. Le second en 572, la seconde année de Miron Roi des Suèves, au mois de Juin, durant la vacance du St. Siège, après la mort de Jean III. Le troisième en 610 sous Boniface IV; & le quatrième en 675 sous le Pape Adéodat.

Le Pere Labbe (c) qui fournit cette Chronologie des quatre Conciles de Braga dans son Indice Alphabétique des Conciles met le troisième dans la Liste des Conciles rangés sous les Papes durant le Pontificat desquels ils se font tenus, & appelle en cette liste (d) troisième Concile de Braga, celui qui est le quatrième (e) dans l'Indice d'Alphabétique.

Les-

(a) Moreri met cet événement à l'An 1240.

C'est un anachronisme de 500 ans.

(b) Baillet, Topogr. des Saints. p. 88.

(c) Synopf. Concil.

(d) Pag. 84.

(e) Pag. 304.

Les femmes de cette Ville se sont rendues célèbres par leur courage & ^{BRAGA.} par leur bravoure, aussi bien que les hommes. L'Histoire nous apprend que dans une bataille entre les habitans de Braga & ceux de Porto, les femmes de Braga firent si bien qu'elles eurent la meilleure part à la Victoire. Pour conserver la mémoire d'un évènement qui leur étoit si glorieux, les vainqueurs imposèrent à ceux de Porto pour condition, qu'à l'avenir aucun homme n'y pourroit entrer dans les emplois, à moins que d'avoir l'agrément d'une femme de Braga.

Le terroir de cette Ville est fertile en vin, en bled, en fruit; abondant en herbages, & en légumes, & riche en troupeaux & en gibier.

La Province d'Entre-Douro-&Minho est divisée en quatre Comarcas, ^{ENTRE-DOURO-ET-MINHO.} qui sont celles de Porto, de Guimaraez, de Viana & de Ponte de Lima. Elle est une des meilleures & des plus fortes du Royaume, étant inaccessible aux ennemis par mer, & de très difficile accès par terre, à cause des hautes montagnes dont elle est bordée.

On y jouit d'un Printems presque perpétuel, & d'un air fort agréable & fort doux. On y recueille du froment en quelques endroits, mais le grain, qu'on y a le plus en abondance, est le seigle & le millet. On y voit des sèpes de vignes, qui s'élèvent à la hauteur des arbres, auxquels ils sont attachés. Le vin, qu'on y fait, est passablement bon, mais ils n'est pas néanmoins le meilleur qui se recueille en Portugal.

Les Rivières sont fécondes en bons poissons. Les Campagnes sont couvertes de troupeaux, qui portent une laine assez fine, & dont la chair est la meilleure & la plus délicate qu'on ait en Espagne; & les Forêts abondent en gibier & en volaille.

La Province de TRA-LOS-MONTES.

LA Province de Tra-los-Montes, c'est-à-dire, d'au-delà des Montagnes, ^{TRA-LOS-MI.} (*Provincia Interamnis*), est ainsi appelée parce qu'elle est en effet située au-delà des montagnes, à l'égard du reste du Royaume. Elle s'étend en long du Nord au Sud, confine dans toute sa longueur au Royaume de Léon, comprenant tout ce quartier du Portugal, qui est entre le Douère & la Galice, à l'Orient de la Province d'où nous sortons; & renferme encore une langue de terre, longue & étroite, au Midi du Douère, depuis une ligne tirée à Castanheira sur le bord de ce Fleuve, jusques vers la source de la Coa; ayant à l'Occident la Province de Beira. Elle a du côté de l'Occident de hautes Montagnes, qui l'enferment, nommées Marano, Jureffo, Muro & Soaio, qui sont des branches du Mont Vindius, ou Vinduus.

Le Mont, que les Anciens ont appelé Vindius, car aujourd'hui il n'a point de nom particulier, est cette chaîne de Montagnes, qui se détachant des Pyrénées, traverse la Biscaye & l'Asturie; & forme, à l'entrée de la Galice, deux branches, dont l'une s'étend tout du long jusqu'au Cap de Fin-

TRA-
LOS-M. nisterre, l'autre tournant au Midi traverse le País des anciens Bracares, & sépare la Province de Tra-los-Montes de celles qui sont à son Couchant.

Cette Province est arrosée de quelques rivières. Le Douère la traverse dans sa largeur du Levant au Couchant, la partageant en deux parties presque égales, & lui sert de borne à l'Orient dans sa partie Septentrionale.

Dans cette même partie elle a la Rivière de Tamaga, dont j'ai déjà parlé; celle de Pinhaon, celle de Tuélo, qui sortant de la Galice, passe à Miranda, & celle de Sabor, qui passe à Bragança. Dans la partie, qui est au Midi du Douère, elle est arrosée par la rivière de Coa, qui sortant des Montagnes aux confins du Portugal & de l'Estrémadoure Espagnole, coule du Midi au Septentrion, & lave les murailles de Villa-Mayor, de Castro-Bom, & de Pinhel, & se jette dans le Douère, vis-à-vis de Torre de Mon-Corvo. Cette rivière s'appelloit anciennement Cuda, & elle donna le nom à un peuple appelé Transcudani, parce qu'ils habitoient au-delà de la Cuda, ou Coa, par rapport à l'Espagne. Il est fait mention de ce Peuple dans l'Inscription du pont d'Alcantara, que j'ai rapportée ci-dessus.

La Province de Tra-los-Montes peut avoir environ trente lieues de long, sur vingt de large; elle comprend deux Cités, & quatre Comarcas; celles de Miranda, de Mon-Corvo, de Villaréal & de Pinhel. Les trois premières sont au Nord du Douère, & la dernière est au Midi.

Villes au Nord du Douère.

MIRANDA DO DOURO.

MIR. DO
DOURO. **M**IRANDA DO DOURO est ainsi nommée du Fleuve qui lave ses murailles, pour la distinguer d'une autre Miranda, qui est au bord de l'Ebre dans la Castille Nouvelle; anciennement elle portoit le nom de Contia ou Contium.

Elle est située sur un roc au confluent du Douère & d'une petite rivière nommée Fresne. Elle n'a d'autres fortifications qu'une enceinte de murailles, avec un demi-bastion, & un Ouvrage à corne, construit entre les deux rivières.

Cette Place est néanmoins très importante, parce que delà l'on peut aisément faire des courses dans le Royaume de Léon, qui est tout ouvert & tout uni de ce côté. Miranda est une Ville Episcopale, dont la Prélatüre vaut dix mille ducats.

De Miranda tirant au Nord pour aller à Bragança, à moitié chemin entre ces deux Villes, on voit le Château d'Outeiro, situé sur le sommet d'une Montagne, au pied de laquelle coule la petite rivière de Sor ou Sabor. Il est fort ancien, on le croit un Ouvrage des Maures: on y entretient ordinairement une garnison de vingt-cinq hommes.

BRA-

B R A G A N C E.

BRAGANCA, ou Bragance, anciennement Brigantium, est située sur une ruisseau nommé Fervença, près de la petite rivière de Sabor. Elle est divisée en deux parties, l'ancienne Ville & la Cité.

La Ville ancienne est sur une hauteur, fortifiée d'une double enceinte de murailles. Du côté qui regarde la Cité, la muraille est revêtue de cinq bastions, mais il n'y a point de fossé; du côté opposé elle a une Citadelle attachée à la muraille.

La Cité est dans la plaine, au pied de la Montagne, défendue par un Fort de quatre bastions revêtus. Il y a toujours huit compagnies d'Infanterie en garnison.

Bragance est Capitale d'un Duché fort célèbre, dont les Aînés des anciens Rois de Portugal prenoient le titre, & qui a plus de cinquante Bourgs dans sa dépendance.

Les Ducs de Bragance étoient du sang Royal de Portugal, descendus d'Alfonse de Portugal, premier du nom, fils naturel du Roi Jean I, qui prit le titre de Duc de Bragance, & de Comte de Barcelos & de Guimaraez. Il vivoit à la fin du XIV^e Siècle & au commencement du XV, & mourut l'An 1461. Les Seigneurs de cette Maison étoient les plus puissans de tout le Portugal, & peut-être même de l'Espagne, possédans en propre près du tiers du Royaume de Portugal.

Tandis que ce Royaume a été dans la dépendance du Roi d'Espagne, ils avoient la prérogative, à l'exclusion de tous les autres Grands de cette Monarchie, de s'asseoir en public sous le dais du Roi: ils faisoient ordinairement leur résidence à Villa-Viciosa, belle Ville qui est dans la Province d'Alentéjo, au Midi du Royaume.

C'est cette Maison, qui est aujourd'hui sur le trône de Portugal, depuis l'An 1640, que les Portugais secouant le joug de Philippe IV (*), mirent l'autorité Royale & le gouvernement de leur Païs, entre les mains de Jean II, Duc de Bragance, de ce nom, IV Roi de Portugal du même nom, & Grand-père de Jean V. Bragance n'est qu'à deux lieues des terres du Roi d'Espagne: il s'est trouvé des mines d'argent dans son terroir.

A l'Occident de Bragance on voit Vignais ou Vinhaes, petite Place, située sur la rivière de Tuélo, qui tire son nom de son vignoble, où l'on recueille d'excellent Vin.

De Vinhaes tirant au Sud-Ouest on trouve Montforte, sur le panchant d'une Montagne extrêmement haute, avec un Château fermé de murailles, fortifié de deux demi-bastions, & couvert d'une demi-lune d'un côté.

A l'Occident de Montforte est Chiaves, connue anciennement sous le nom d'Aqua Flavia, située sur la Tamaga, à deux lieues de la Galice. Cette Place est bien fortifiée, fermée d'une double muraille, avec trois bastions, deux

(*) On a donné le détail de cette grande Révolution dans les *Annales*.

CHIA-
VES.

deux demi-bastions, & quelques Cavaliers; défendue par un Château, qui est dans la Ville, & par un Fort de quatre bastions, construit hors des murailles. Ces Ouvrages sont tous revêtus, & environnés d'un fossé à fond de cuve.

Cette Ville est la principale de la Province, & le lieu où demeurent le Gouverneur & le Thésorier Général: il y a toujours une garnison nombreuse.

On a trouvé dans Chiaves une grande quantité de monumens anciens, particulièrement une Colonne avec les noms de dix Cités de la Province:

CIVITATES. DECEM
AQVIFLAVIENSES. AOBRIGENS.
BIBALI. COELERINI. ERVAESIL.
INTERAMICI. LIMICI. AEBISOC.
QVARQVERN. TAMACANI.

De Chiaves continuant à marcher vers le Couchant, on voit Montalègre, qui est un Château, fortifié d'un bastion, d'un demi-bastion & de quelques autres Ouvrages.

VILLA-
REAL.

Au Midi de Montalègre, est la Ville de Villa-Réal, Capitale d'une Comarca, située un peu au dessus du Douère, entre deux petites rivières, nommées Corgo & Ribéra. Elle appartient en titre de Marquisat aux Comtes de Médellin.

Au Nord-Est de Villa-Réal, on voit deux petites Places, Alfandéga & Mirandéla, dont la dernière est située sur le Tuélo, & défendue par un Château.

VILLA-
FLOR.

Plus avant au Sud-Est, on voit Villafior, jolie petite Ville, & plus bas Torre de Moncorvo, située dans l'angle que fait le Sabor en se jettant dans le Douère.

Villes au Midi du Douère.

ALFAYA-
TES.

JE vai commencer par la source de la Coa, & continuer en avançant, jusqu'à son confluent avec le Douère. Près de sa source, est Alfayates, petite Place, située sur une hauteur entre des Montagnes, défendue par un assez bon Château. Plus avant on voit sur cette rivière, Villa-Mayor, Castro-Mendo, & Castro-Bom, petits Bourgs, qui n'ont guère plus de cent habitans chacun; le second a un Château qui lui sert de défense.

ALMEI-
DA.

Au Septentrion de Castro-Bom est Almeida, petite Ville, où il y a trois cens Bourgeois, fortifiée de six bastions, avec trois demi-lunes, & d'un Fort à quatre bastions, construit sur une colline; & plus loin Pinhel, Capitale d'une Comarca, située au confluent de la Coa & d'une autre petite rivière, nommée Rio-Pinhel; on prétend qu'elle a été bâtie par les anciens Turdules: elle a reçu de grands privilèges des Rois de Portugal.

Quittant Pinhel, & avançant vers le Douère, on voit à la droite Castel-Rodrigo,

Rodrigo, Ville ancienne avec titre de Marquisat, dans une situation élevée entre de hautes Montagnes, & ornée d'un fort beau Palais. CASTEL-RODRIGO.

Don Louis de Moura gouverna longtems cette Ville en qualité d'Alcaïde. Don Christophle son fils, s'étant attaché aux intérêts de Philippe II, Roi d'Espagne, lui rendit des services si considérables dans la conquête du Portugal, que ce Monarque pour lui en marquer sa reconnaissance, érigea la Ville de Ciudad-Rodrigo en Comté en sa faveur.

Après la mort de Philippe II, Philippe III son fils l'en fit Marquis, & attacha à ce nouveau Marquisat les honneurs de Grandesse, & pour comble de gloire, il fut fait premier Viceroy de Portugal. Il prit alliance avec Donna Marguerite de Corte-Réal, dont il eut plusieurs enfans. Celui qui lui succéda s'appelloit Don Emanuel de Moura Corte-Réal, second Marquis de Castel-Rodrigo & Comte de Lumiares. Il fut Gouverneur des Pais-Bas pendant les années 1644, 1645, & 1646, & se maria avec Donna Eléonor de Mello, fille du Comte de Tentugal, de laquelle il eut Don François de Moura & Mello, troisième Marquis de Castel-Rodrigo, & gouverna les Pais-Bas aussi bien que son père depuis l'année 1664, jusques à 1668. Il mourut au mois de Décembre 1675, ne laissant que deux filles de Donna Anne-Marie d'Arragon & Moncada, fille du sixième Duc de Montalto, sa femme.

Donna Eléonor de Moura Corte-Réal, quatrième Marquise de Castel-Rodrigo, Comtesse de Lumiares, étoit fille aînée du feu Marquis Don François. Elle avoit épousé en premières noces Don Anicé de Guzman, fils puis-né du premier Duc de Médina de las Torres, lequel mourut étant Viceroy de Sicile, le 16 Avril 1677; & en secondes, vers la fin de 1678, avec Don Charles Homo-Dei, Marquis d'Almonacid, Gentilhomme Milanois, de Don Augustin Homo-Dei, Marquis de Piopère, Almonacid & Villanova, & de Donna Marie Lasso de la Véga sa troisième femme. Il est frère du Cardinal Homo-Dei.

Comme il prit le nom de Marquis de Castel-Rodrigo, il voulut jouir des honneurs de la Grandesse auquel ils sont attachés; mais on lui forma de grandes difficultés, sur ce qu'on prétendoit qu'il ne fût pas d'une naissance assez distinguée pour être revêtu d'une dignité si éclatante: mais il les vainquit toutes, & se couvrit devant le Roi le 29 Mars 1670. Il avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est lui qui eut l'honneur d'être nommé Ambassadeur & Procureur pour se marier au nom du Roi Philippe V, avec la Princesse Donna Marie-Louise-Gabrielle de Savoye. Il s'acquitta si bien de cette commission, que le Roi pour lui marquer combien il étoit content de lui, l'honora de la charge de Mayor Domo Mayor de la Reine son épouse.

Comme la Marquise de Castel-Rodrigo son épouse mourut sans enfans, le Marquisat de Castel-Rodrigo, & ses autres Etats échurent à Donna Jeanne de Moura sa sœur unique, laquelle épousa en 1668, Don Gilbert Pio, Prin-

CASTEL-RODRIGO. ce de Saint Grégoire dans la Lombardie: & après sa mort elle se remaria avec Don Louïs Contarini Noble Venitien, alors Ambassadeur à Rome pour la République de Venise. Le Prince Pio son fils lui a succédé au Marquisat de Castel-Rodrigo, desorte qu'il en jouit aussi bien que de la dignité de Grand d'Espagne qui y est attachée, & dont il soutint l'éclat par un mérite avéré, & par un inviolable attachement à la personne du Roi, qui l'honora de l'emploi de Gouverneur de Madrid avec douze mille écus d'appointement: il fut fait ensuite Viceroy de Catalogne.

Sur la gauche, en quittant Pinhel, & avançant toujours vers le Douère, on trouve Trancofo & Marialva; la première à trois lieues de Pinhel, accompagnée d'un beau Château, qui lui sert autant pour l'ornement que pour la défense; la seconde est Capitale d'un Marquisat.

ST. J. DE PESQUEIRA. Plus avant sur le Douère est un petit Bourg nommé St. Joan de Pesquéra; il est à remarquer que ce Fleuve est navigable depuis son embouchure jusque-là, mais il ne l'est pas plus avant, à cause d'une cataracte, d'où il se précipite avec un grand fracas: outre que plus haut aux environs de Miranda, il se perd en Été dans les sables & parmi les rochers, & coule l'espace d'environ mille pas par des conduits souterrains.

Le Bourg, dont je viens de parler s'appelle S. Joan de Pesquéra, parce que la pêche y est fort bonne, & qu'on y prend quantité d'excellentes Lamproies à l'endroit de la cataracte.

La Province de Tra-los-Montes n'est pas bien grande, comme on vient de le voir; elle est fertile en vin & en huile, & riche en troupeaux.

La Province de B E I R A.

BEIRA. LA Province de Beira est grande, riche & fertile, située entre deux grands Fleuves, le Tage & le Douère; bornée au Couchant par l'Océan, au Midi par l'Estrémadoure Portugaise, au Sud-Est par l'Estrémadoure Espagnole, dont elle est séparée en partie par le Tage, & en partie par la rivière d'Elia; à l'Orient par la Province de Tra-los-Montes, & au Nord par le Douère.

Elle s'étend en longueur du Nord-Ouest au Sud-Est, de Feyra près de l'Océan, jusqu'à Salvaterra sur la rivière d'Elia, l'espace d'environ trente-quatre lieues, & en largeur de Redondo jusqu'à Lamégo l'espace de trente lieues.

Elle compose six Comarcas, une le long du Douère, savoir celle de Lamégo, une le long de l'Océan, savoir celle d'Aveiro; deux au milieu du País, celles de Coimbre & de Viseu, une au Midi vers le Tage, celle de Castelbranco, & une enfin à l'Orient, aux environs de la Coa, savoir celle de Guarda.

Cette Province est arrosée d'un nombre considérable de rivières, qui répandent par tout la fécondité. Elle a le Douère à l'une de ses extrémités, & au milieu du País, le Vouga & le Mondégo, qui la traversent.

sont dans sa largeur. Outre ceux-là, dont j'ai déjà parlé, l'on y voit le BEIRA. Zézère, anciennement Ozécarus, qui après y avoir coulé quelque tems, entre dans l'Estremadoure de Portugal, le Ponsul, l'Aravil, & l'Elia, qui se jettent tous trois dans le Tage, & la Pavia, qui va porter ses eaux dans le Douère.

L A M E G O.

LAMEGO est une Ville ancienne & Episcopale, appelée autrefois La-^{LAMEGO.} ma, située près du Douère, Capitale d'une Comarca. L'Evêque de Lamégo est suffragant de Braga, & a dix-huit mille ducats de revenu.

Quelques Auteurs Portugais croient que cette Ville est la même que *Lacominurgum*, qu'ils prétendent avoir été bâtie par une Colonie de Lacédémoniens, conjointement avec les Celtibériens. Quoiqu'il en soit les Arabes l'ont conquise deux fois sur les Chrétiens, qui la reprirent enfin. Elle fut ensuite détruite & rebâtie. Don Alfonse-Henrique Roi de Portugal y tint en 1143 les premiers Etats Généraux de son Royaume, & on y établit de nouvelles Loix. Don Jean II l'exempta de toute imposition.

Cette Ville jouit à présent de grands Privilèges. Il y a dans le quartier le plus élevé une Citadelle bien fortifiée, au milieu de laquelle est une haute Tour.

Le terroir de Lamégo est fertile en excellent vin, & l'on y en recueille une si grande quantité, qu'il y en a dequoi fournir plusieurs Provinces.

Villes auprès des Côtes le long de l'Océan.

FEYRA, ou A Feyra, est la Ville la plus avancée au Nord, située près^{FEYRA.} de l'Océan, vers la petite rivière de Castos.

Elle est Capitale d'un Comté, qui appartient à des Seigneurs de la Maison de Péreyra: ces Seigneurs y ont un Palais magnifique & un bon Château. Delà tirant au Midi l'on passe à Vouga, petite Ville située sur la rivière du même nom; & plus loin on trouve

A V E I R O.

AVEIRO (en Latin *Lavara*) est une Ville assez considérable & Capita-^{AVEIRO.} le d'une Comarca, située un peu au dessus du rivage de l'Océan, à la tête d'un petit Golfe, que la marée forme à l'embouchure du Vouga, à sept lieues de Porto, & à neuf de Coimbre.

Le Vouga y forme un petit Port, qui est un havre de barre, où les bâtimens médiocres, qui ne tirent que huit ou neuf pieds d'eau, peuvent entrer dans le tems de la pleine mer, sous la conduite des Pilotes du lieu.

Aveiro est dans une vaste campagne, très bien arrosée de fontaines &

AVEIRO. fertile en toutes choses. Il s'y fait une si grande quantité de sel, qu'on en a de quoi fournir deux ou trois autres Provinces.

Les habitans d'Aveiro ont reçu d'Alfonse III, Roi de Portugal l'An 1265, ce Privilège singulier, qu'il n'est permis à aucun Etranger d'y passer la nuit, sans la permission du Magistrat, non pas même à des personnes du sang Royal.

Elle n'a pour toute fortification qu'une muraille, flanquée de quelques Tours. Il est vrai que son Port lui sert d'un assez bon rempart, tellement qu'on n'y a rien à craindre du côté de la Mer. Il s'y trouve un Couvent fort beau de Religieuses, où l'on ne reçoit que des filles d'ancienne Noblesse, & descendues de Christianos viejos, de vieux Chrétiens: c'est pourquoy il faut qu'elles fassent preuve de l'un & de l'autre, avant que d'y entrer.

La Terre d'Aveiro est une des plus considérables de tout le Portugal. Elle fut érigée en Duché environ l'an 1330, par Jean III Roi de Portugal, en faveur de Don Jean de Lancastre, Marquis de Torresnovas, fils de Don George de Portugal, Duc de Coimbre, & fils du Roi Don Jean II. Don Jean, Quatrième Duc de Bragance, étant monté sur le Trône par cette fameuse révolution qui arriva en Portugal, confisqua ce Duché sur la tête de Don Raymond de Lancastre, cienquième Duc d'Aveiro, parce qu'inviolablement attaché aux intérêts de Philippe IV, Roi d'Espagne, il ne voulut pas reconnoître ce nouveau Souverain.

Philippe IV voyant que ce Seigneur, pour ne pas manquer à la fidélité qu'il lui avoit jurée, avoit abandonné sa patrie & tous ses Etats pour se rendre en Castille, lui donna le titre de Ciudad Real, avec des rentes considérables, & des pensions proportionnées aux dépenses qu'il étoit obligé de faire pour soutenir l'éclat de son nom; desorte qu'il vécut à la Cour de Sa Majesté Catholique jusqu'en 1665, qu'il mourut, & laissa pour héritière Donna Marie de Guadaloupe sa sœur, qui se maria avec Don Emanuel Ponce de Léon, fixième Duc d'Arcos.

C'est de ce Duc Don Emanuel d'Arcos que Madame la Comtesse d'Aunoy parle dans la onzième Lettre de ses Relations du voyage d'Espagne, où elle dit que ce Seigneur prétendoit que le Duc de Bragance eût usurpé la Couronne de Portugal sur ceux de sa Maison, & que par cette raison il ne lui voulut jamais prêter serment de fidélité, ni lui donner d'autre titre que celui de Duc de Bragance, aimant mieux perdre quarante mille écus de rente que de se soumettre à baiser la main à un usurpateur, de qui il croyoit être en droit d'exiger les hommages & l'obéissance. La hauteur avec laquelle il refusoit de se soumettre au Roi de Portugal tenoit si fort à cœur à ce Monarque, que pour avoir la gloire de le ranger au nombre de ses Vassaux, il lui fit proposer plusieurs fois qu'il le dispensoit d'aller lui-même en Portugal, & que pourvu qu'il y envoyât un de ses enfans pour représenter sa personne, laissant à son choix celui qu'il voudroit envoyer, il lui laisseroit percevoir les revenus de ses Etats, & lui payeroit les arrérages depuis le tems qu'ils

qu'ils avoient été réunis à la Couronne, qui montoient à des sommes immenses. Mais le Duc n'en voulut jamais démordre, & rejeta toujours toutes les propositions qui lui furent faites sur cet article, & pour mieux faire sentir au Roi de Portugal le mépris qu'il faisoit de sa domination, il disoit qu'après avoir perdu la Couronne, il lui seroit honteux de ramper devant un usurpateur pour quarante mille écus de rente.

Toute cette Côte, qui s'étend entre Porto & Coimbre, n'a guère plus de trois lieues de large: elle est bornée à l'Orient par une chaîne de hautes montagnes, qui s'étendent de l'une de ces Villes à l'autre, & de Coimbre plus avant au Midi jusqu'à Tomar.

Le chemin de Porto à Lisbonne est dans cette longue plaine, borné par ces montagnes; en le traversant on voit une campagne charmante, bien cultivée & bien peuplée. Cette chaîne de montagnes est fort large, & s'étend du Diocèse de Coimbre dans celui de Viseu, & s'avance jusqu'à celui de Lamégo, où elle se joint au Mont Muro, dont j'ai parlé ci-dessus. Les Anciens lui ont donné le nom d'Alcoba, & ce nom lui est demeuré jusqu'à présent parmi les Portugais, qui l'appellent Séra d'Alcoba.

Ces montagnes sont fécondes en sources abondantes, qui forment diverses rivières, dont les unes se jettent dans le Douère, d'autres dans le Vouga, & quelques autres dans le Mondégo.

COIMBRE, ou CONIMBRE.

COIMBRE, ou Conimbre, est une belle & grande Ville, à six ou sept lieues de la Mer, au bout d'une plaine, sur une hauteur, dont la pente s'étend jusqu'au bord du Mondégo.

Elle porte titre de Cité & de Duché. Elle est le siège d'un Evêché suffragant de Braga, d'un Tribunal d'Inquisition & d'une fameuse Université; l'Evêque, l'un des plus riches du Royaume, a quarante mille ducats de revenu.

On voit dans cette Ville un grand nombre d'Eglises, de Monastères, & quelques autres bâtimens somptueux. Les plus remarquables, sont l'Eglise Cathédrale, qui porte le nom de la Fè, celle de Ste. Croix, où les deux premiers Rois de Portugal, Alphonse & Sanche, ont été ensevelis dans des tombeaux magnifiques, par les soins du Roi Emanuel; deux beaux Couvens, l'un de Religieux de St. François, & l'autre de Religieuses de Ste. Claire, qui sont à cinquante pas de distance l'un de l'autre; le Collège de l'Université, qui a été le Palais des anciens Rois; & le Pont du Mondégo.

Ce Pont est un Edifice fort somptueux, composé de deux rangs d'arcades l'un sur l'autre, tellement qu'on passe cette rivière par un chemin couvert.

Le Monastère de Ste. Claire a été bâti par la Reine Elisabeth, qui y est inhumée dans un Sépulcre de pierre, relevé de sculpture, où l'on voit sa figure, avec la Couronne sur la tête, environnée d'une balustrade d'argent.



COIM-
BRE.

L'Université fut fondée l'An 1290 par le Roi Denis I, & transportée dans la suite à Lisbonne. Le Roi Jean III la rendit à Coimbre l'An 1553; c'est pourquoi il en est regardé comme le fondateur. Lorsque Philippe II s'empara du Portugal & l'unit à la Castille, il y eut des gens qui lui conseillèrent de supprimer cette Université, afin que les Portugais, obligés d'aller étudier dans les Universités de l'Espagne, vinssent avec le tems à lier société avec les Espagnols; mais ce Conseil ne fut pas suivi, peut-être pour ne pas alarmer les Portugais.

La Campagne d'alentour est belle & riante, plantée de vignobles, où croit d'excellent vin, & couverte de forêts d'Oliviers.

La Ville de Coimbre a reçu de grands privilèges de ses Rois, dont il y en a eu sept, qui y sont nés. On croit communément que cette Ville est la Conimbrica des Anciens, mais un habile Portugais a fait voir que, suivant les vieux Itinéraires, ce nom ne convient qu'à Condéja à Velha, qui est un peu plus avant que Coimbre au Midi. Quoiqu'il en soit, Coimbra a hérité du nom & de la splendeur de cette Ville antique, & s'est élevée sur ses ruines.

Les Jésuites ont aussi une très belle maison à Coimbre; & c'est l'une des plus grandes & des plus somptueuses de leur Société. Elle est composée de seize corps de logis, qui renferment quatre cours, outre les Classes pour leurs Ecoliers, qui sont un bâtiment à part; leur Eglise est fort belle & fort grande, & leur dortoir si vaste, que trois cens Religieux y peuvent manger fort à leur aise. Ils ont choisi pour cet édifice la rue de la Calzada, qui est la plus belle de la Ville, & le seul endroit uni, qui s'y trouve: tout le reste est inégal & montueux, à cause de sa situation sur le panchant d'une Colline.

L'Eglise de Ste. Croix, que j'ai indiquée, est dans un Couvent de Religieux, qui ne vont jamais en Ville. Leur Supérieur est Général; ils ont deux Cloîtres magnifiques, ornés de belles caisses d'orangers, un beau dortoir voûté & platonné, qui conduit à six-vingts chambres, trente de chaque côté; & trente mille ducats de rente.

On voit encore un fort bel Aqueduc, bâti par le Roi Don Sébastien, qui conduit l'eau derrière l'Université, dans un beau réservoir de marbre, d'où elle se communique au reste de la Ville.

On voit au Couchant de Coimbre trois ou quatre Places remarquables; Monté-Mor-o-Velho, Tentugal, Buarcos, & Cadima. Sortant de Coimbre on passe à Tentugal, & delà à Cadima, anciennement Carinna, ou plutôt Catina, toutes deux au Septentrion du Mondégo.

C'est dans le territoire de cette dernière, à huit lieues de Coimbre, que l'on voit cette Fontaine merveilleuse, nommée Fervenças (*Ferventia*), qui, bien qu'elle n'ait guère plus d'un pied de profondeur, engloutit tout ce qu'on y jette, arbres, animaux & autres choses. On a fait plusieurs épreuves de ce miracle de la Nature, en divers tems. Dans le XVI Siècle le Roi Jean III y fit jetter un cheval, qui s'enfonça insensiblement dans l'eau, & qu'on

qu'on eut beaucoup de peine à retirer. Plusieurs années après, le Cardinal Henri en fit l'épreuve sur un arbre coupé, qui fut englouti entièrement, & disparut pour jamais. Ces deux épreuves nous sont rapportées par des Auteurs dignes de foi, qui avoient été témoins oculaires du fait: & il est remarquable que cette fontaine étoit déjà célèbre dans l'Antiquité par ce même endroit, comme nous l'apprenons d'un Auteur Romain.

Monte-Mor-o-Velho est une petite Ville, située sur une éminence au milieu d'une grande plaine, de cinq lieues de longueur. Cette plaine est basse & marécageuse, parce que la marée y fait déborder l'eau du Mondégo, tellement qu'on n'y recueille guère autre chose que du bled de Turquie. La Ville est défendue par un Château fort spacieux & fort vaste: le Mondégo, qui traverse la plaine, lui fournit de bon poisson, & la campagne est abondante en gibier.

Plus avant au Couchant sont Buarcos, & Rédondo, situées toutes deux sur l'embouchure du Mondégo, la première sur la rive droite, & l'autre sur la gauche. Ces deux Villes sont fort bien peuplées, & fermées de murailles avec trois bastions. La Mer fait là une rade assez bonne autour de Buarcos, où l'on voit quelques petites îles.

Je reviens à Coimbre. Près de cette Ville, la chaîne de montagnes, dont j'ai parlé ci-dessus, semble se diviser en deux branches, dont l'une s'étend droit au Midi de Coimbre jusqu'à Tomar, l'espace de douze lieues, & l'autre tourne à l'Orient, & s'étend entre les deux rivières de Mondégo & de Zézère, jusques vers la source de la dernière. La première chaîne de montagnes étoit nommée anciennement *Tapiaeus Mons*, & aujourd'hui *Anfidianus*, ou Séra d'Ancaon, du nom d'un Bourg qui s'y trouve.

On traverse des chemins fort rudes & fort pierreux dans ces montagnes; & à quatre lieues de Coimbre on rencontre un Bourg nommé Rabaçal, (Rapaciale), au-dessus duquel est la partie la plus haute de ces montagnes, qui retient encore l'ancien nom, Porto-Tapiao. Quatre lieues plus avant on arrive dans Alviasera, la dernière Place de la Province de ce côté-là. En faisant cette route, on voit un Rocher, d'où il sort une Fontaine si grosse dès sa source, qu'il n'y a point de ruisseau, qui lui soit comparable; le lieu se nomme Alcabeque.

Pour aller de Coimbre à Rabaçal, on laisse sur la droite Condéja à Velha, petite Place, où l'on ne voit presque autre chose que des ruines & des mazures, tristes restes de l'ancienne Coimbrica.

L'autre chaîne de montagnes, dont j'ai parlé, qui tourne de Coimbre à l'Orient entre les rivières de Mondégo & de Zézère, porte aujourd'hui le nom de Mont Stella, & anciennement étoit appelée *Hermenus* ou *Herminius*, différent d'un autre Mont *Herminius*, qui est dans la Province d'Alentejo.

Le Mont Stella ou Herméno, que je décris ici, s'étend en longueur de l'Occident à l'Orient, jusques dans le voisinage de Covilhana. C'est sur cette montagne que se trouve un Lac admirable, qui n'est pas une moindre

M. STELLA. merveille, que la Fontaine Fervença. Bien qu'il soit à plus de douze lieues de la Mer, & sur le sommet d'une montagne fort haute, on y voit quelquefois des debris de navire, & les gens du Pais assurent que toutes les fois que la mer est agitée, ce Lac s'agite pareillement, avec beaucoup de fracas. On dit qu'il y en a un tout semblable dans le territoire de Chiaves.

GOIS. A l'Orient de Coimbre est Gois ou Gous Ville médiocre, située sur la rivière de la Seira, anciennement Seilia, dans une Vallée profonde entre deux montagnes, qui la couvrent tellement, qu'on n'y voit que fort peu le Soleil en tems d'hiver. La rivière de la Seira est abondante en bons poissons: on y prend des Aloses, des Lamproies & des Truites.

V I S E U.

VISEU. **V**ISEU ou Viséo, Ville Episcopale, est presque dans le milieu de la largeur de la Province, à quelques lieues au Nord du Mondégo, située dans une plaine agréable, couverte de beaux Jardins, plantée de bons arbres fruitiers, & fertile en toutes les choses nécessaires à la vie. L'Evêque de cette Ville a seize mille ducats de revenu. Elle est Capitale d'une Comarca, & d'un Duché, qui a été possédé quelquefois par des personnages du sang Royal.

SELORICO. Plus avant vers l'Orient est Sélórico ou Célorico, située dans le Mont Herminio ou Stella, dans la Comarca de Guarda. Cette Ville est jolie, construite près du Mondégo, & le séjour ordinaire de quantité de Noblesse. Elle a pour défense une assez bonne Forteresse. Les montagnes, où elle se trouve, sont fertiles en fort bon vin, riches en fruits, abondantes en gibier, & fécondes en simples ou herbes salutaires & Médicinales.

Au Couchant de Sélórico est Linhares située aussi dans le Mont Herminio, & Capitale d'un Comté, qui appartient à la Maison de Norogna.

SEYA. Au Couchant de Linhares, on remarque deux autres Villes, Gouvéa, & Séya ou Séa, (en Latin *Sena*) toutes deux au pied du Mont Herminio, entre cette montagne & le Mondégo. L'on voit là les sommets de ces montagnes, qui sont toujours blanches de neige, même au milieu de l'Eté.

G U A R D A.

GUARDA. **G**UARDA est une Ville nouvelle, bâtie l'An 1199 par Sanche I, Roi de Portugal, pour servir de rempart contre le Royaume de Léon: elle est forte & par la Nature & par l'Art, construite dans un lieu de difficile accès, fermée de bonnes murailles, & accompagnée d'un Château.

Le Roi Sanche, qui la bâtit, y transporta l'Evêché, qui étoit à Idanha, & le mit sous la dépendance de l'Archévêque de Braga; delà vient que ce Prélat retient encore le titre d'Evêque d'Idanha; dans la suite il a été mis dans celle de l'Archévêque de Lisbonne. L'Evêque a vingt-deux mille ducats de revenu.

Au

Au Midi de Guarda est Sabugal, petite Ville avec un bon Château. Elle fut érigée en Comté par Philippe II, en faveur des Marquis de Castelbranco, qui en étoient Seigneurs. SABUGAL.

Dela tirant droit au Midi l'on trouve Pégna-Macor, autre Ville avec un Château. La Ville n'a qu'une simple muraille pour Fortification : mais le Château est extrêmement fort, situé sur une hauteur fort escarpée, d'où il la commande. Il est bordé de trois côtés de précipices, & n'est accessible que du côté de la Ville, où la pente est un peu moins rude : on a commencé à la couvrir de quelques ouvrages. PEGNA-MACOR.

A l'Occident de Pégna-Macor est Covilhana ou Cobilhana, célèbre pour avoir donné la naissance à la Princesse Florinde, nommée Cava par les Maures, fille du Comte Julien, laquelle ayant été violée par le Roi Rodéric, fut l'occasion de la ruine de l'Espagne. COVILHANA.

Cette Ville retient encore le nom de cette Princesse, quoique corrompu, Covilhana est comme Cava Juliani. Elle est située sur le Zézère, & jouit de très beaux privilèges, entr'autres de celui-ci, qu'un esclave qui y demeurera une année, obtiendra par-là même sa liberté, & ses enfans seront capables d'exercer toutes fortes d'emplois.

I D A N H A.

AU Midi de Pégna-Macor, on voit deux Villes, qui portent le nom d'Idanha. IDANHA.
Idanha, l'une & l'autre située sur la rivière de Ponful, l'une surnommée la Vieille & l'autre la Nouvelle.

Celle qui est la plus Orientale des deux, Idanha à Velha, autrefois Igæditania, est Idanha la Vieille, bâtie par les anciens Igéditains, peuples dont le nom se trouve dans l'Inscription (*) du pont d'Alcantara.

Elle a été fort considérable dans l'Antiquité. Le fameux Roi Bamba y est né. Aujourd'hui elle est peu de chose, & l'on n'y compte qu'environ six cens Bourgeois. Le Roi Jean III lui donna le titre de Cité dans le XVI^e Siècle.

L'autre Idanha, surnommée à Nova, la Nouvelle, est à l'Occident de la Vieille, sur la même rivière de Ponful : il n'y a rien de fort remarquable.

Plus bas au Midi & vis-à-vis d'Idanha la Vieille, est Ségura, Ville située sur la pente d'une montagne, au pied de laquelle coule la petite rivière d'Elia. Elle est fortifiée de trois bastions & d'un demi-bastion revêtus, & défendue par un Château construit sur la montagne au-dessus de la Ville, & environnée d'une double muraille faite en redans. SEGURA.

A l'Orient de Ségura est Salvatierra ou Salvaterra, située aussi sur la rivière d'Elia au pied de quelques montagnes, d'où elle peut être commandée. Elle est revêtue de cinq bastions, dont l'un est couvert d'un ouvrage à corne. SALVATIERRA.

Au

(*) Voyez la Table des matières au mot *Alcantara*.

Au Couchant d'Idanha on voit Castel-branco, Ville médiocre, située sur une petite rivière nommée Craço, Capitale d'un riche Marquisat.

BEIRA. La Province de Beira est fort agréable, & fertile en tout ce qui est nécessaire pour la vie. Elle produit une très grande quantité de fruits, assez de froment pour la subsistance de ses habitans, du millet & du fêgle en abondance, en divers lieux d'excellent vin, par-tout une espèce de pommes, que les Portugais nomment Verdeais, parce qu'elles conservent leur fraîcheur toute l'année, & grande quantité de chataignes, dont les pauvres se nourrissent faute de grains, les gardant fraîches ou séchées à la fumée.

Le Mont Herméno, ou Stella, donne la source à diverses rivières, qui arrosent la Province & la fertilisent à merveille. Ses montagnes sont riches en bons paturages, où l'on nourrit de grands Troupeaux.

L'ESTREMADORE.

**L'ESTRE-
MADOU-
RE.**

L'ESTREMADORE de Portugal est la quatrième Province de ce Royaume, étendue en longueur du Nord au Sud aux deux côtés du Tage, qui la divise en deux parties inégales.

Elle est bornée au Nord par la Province de Beira, au Nord-Est par la même Province, à l'Orient par l'Alentéjo; au Midi par la même Province, & par l'Océan, qui la borne encore à l'Occident. Elle peut avoir environ trente-cinq lieues de long, sur dix-huit de large.

Elle est arrosée par quelques rivières, qu'il est bon de remarquer. Outre le Tage, dont j'ai déjà parlé, au Nord de ce Fleuve elle a le Zézère, *Oze-carus*, qui sortant de la Province de Beira, passe à Pédragan, & se jette dans le Tage près de Punhete. Il s'y dégorge avec une telle roideur, qu'il coupe l'eau de ce Fleuve jusqu'au bord opposé, & conserve ses eaux sans mélange près de mille pas avant, ce que l'on reconnoit à sa couleur de verd obscur, au-lieu que l'eau du Tage est blanchâtre.

On y a encore le Nabaon, qui passe à Tomar, & se jette dans le Zézère; & le Soure ou Rio de Soure, anciennement Ancus, qui sortant du Mont Tapiceus, ou Séra de Ançaon, passe à Soure, & se perd dans le Mondego. Au Midi du Tage, on a le Soro, *Subur*, qui la traverse de l'Orient à l'Occident, reçoit en passant diverses rivières considérables, sépare l'Estremadoure de l'Alentéjo, & se perd dans le Tage entre Bénavente & Salvaterra: le Zadoan, *Sadanus* ou *Callipus*, venant de l'Alentéjo, coule du Midi au Septentrion, & tournant à l'Occident entre dans l'Estremadoure, servant de séparation entre les deux Provinces, & se jette dans la mer près de Sétubal.

La Province d'Estremadoure est divisée en six Comarcas, celles de Leiria, de Lisbonne, de Tomar, de Santaren, & d'Alanquer au Nord du Tage, & celle de Sétubal au Midi de ce Fleuve.

Villes au Nord du Tage.

T O M A R.

DANS la grande route de Coimbre à Lisbonne, on fait douze lieues de TOMAR. Le chemin dans les montagnes; après les avoir traversées, on descend dans une belle plaine d'une vaste étendue, & l'on trouve un beau Bourg nommé Tomar. Il est situé au pied de ces montagnes, sur la rivière de Naboan, au milieu d'une forêt d'Oliviers.

Ce Bourg, auquel on donne quelquefois le titre de Ville (*), est divisé en deux Paroisses Collégiales, outre lesquelles on voit trois Monastères de Religieux, un de Religieuses; une Maison de Charité, & un bon Hopital. Il y a un Corrégidor, dont la Juridiction s'étend sur quarante Bourgs ou Villages. Cette Ville a droit de Suffrage dans l'Assemblée des Etats. La Foire s'y tient toutes les années au 20 d'Octobre. Don Galdin Paez, natif de Braga, & Grand-Maitre des Templiers en Portugal, la fonda l'an 1180. Il commença à la bâtir par la Forteresse, dans la même Place où on la voit encore à présent. Miramolin-Aben-Joseph, Roi de Marocco, y mit le siège l'an 1190 avec une Armée de cinquante mille hommes d'Infanterie, & de cinquante mille de Cavalerie, mais les Chevaliers Templiers se défendirent avec tant de bravoure, qu'il fut contraint d'en lever le siège.

Le Roi Philippe II assembla à Tomar les Etats du Royaume l'an 1581. Ils lui prêtèrent Serment de fidélité, & le reconnurent pour Roi de Portugal le 17 du mois d'Avril de cette même année.

Au dessus du Bourg on voit un Château sur la montagne, qui appartenait autrefois aux Templiers, & est aujourd'hui aux Chevaliers de l'Ordre de Christ. Le Roi est Grand-Maitre de cet Ordre, & le Sous-Grand-Maitre est ordinairement Prieur de la Maison de Tomar, qui a le quart du revenu de toutes les Commanderies de l'Ordre. Cette Maison est l'une des plus grandes & des plus riches qu'ils aient: on y voit douze Cloîtres, dont le principal est tout de pierre de taille, d'une fort belle architecture, & enrichi d'une Bibliothèque. Le Chœur de l'Eglise est orné de huit Colomnes peintes & dorées, qui s'élèvent jusqu'à la voûte.

Au Septentrion de Tomar, dans les montagnes, est Figueiro dos Vinhos, près du Zézère, remarquable à cause de son vignoble, qui produit de très excellent vin. Elle appartient en titre de Comté à la Maison des Vafconcellos.

P E D R A G A N.

PLU S avant au Nord-Est on voit Pédragan ou Pédragaon, situé au confluent du Zézère & de la petite rivière de Péra. C'est un lieu, où l'on PEDRA-
GAN.

Kk 2

trou-

(*) Silva, *Poblac. de España*, p. 156.

PEDRAGAN. trouve tout ce que l'on peut souhaiter de plus agréable & de plus délicieux: un air très pur & très bon, un terroir fertile, & près de deux cens fontaines. Autrefois elle étoit un lieu de plaifance des Rois de Portugal, lorsqu'ils faisoient leur séjour à Coimbre.

Elle est comme partagée en deux Villes, la Grande & la Petite, Pédragaon-o-Grande, & Pédragaon-Péquenho: elles sont aux deux bords du Zézère, qui coule entre-deux, & jointes l'une à l'autre par un pont.

SARTAN. Au Midi de Pédragan est Sartan, près du Zézère, qu'on dit avoir été fondée par Sertorius. Plus loin on voit Punhete, située au confluent du Zézère & du Tage, & défendue par un Château.

ABRANTES. A l'Orient de Punhete est Abrantes, située au bord du Tage, dans un terroir fertile en melons & autres fruits excellens, qu'on transporte à Lisbonne.

Don Loup d'Almeyde qui en étoit Seigneur en fut créé Comte par Alphonse V, Roi de Portugal. Ce Loup étoit fils de Don Diégo Fernandez d'Almeyde, Rico Hombre de Portugal, Alcaïde Mayor & Seigneur de la Terre d'Abrantes & de Donna Thérèse de Nogueyra. Il fut marié avec Donna Béatrix de Silva, fille de Don Pedro Gonzalez de Malafaya, de laquelle il eut plusieurs enfans. L'aîné appelé Don Jaime d'Almeyde, fut second Comte d'Abrantes, & de Donna Agnès de Noroña sa femme, il eut Don Loup d'Almeyde, troisième Comte d'Abrantes.

Les Comtes d'Abrantes de la famille d'Almeyde étant venus à défaillir, ce Comté fut érigé en Duché par Philippe IV, Roi d'Espagne, en faveur de Don Alphonse de Lancastre, Marquis de Portoséguro, Grand Justicier de Portugal, & Grand Commandeur de l'Ordre de Saint Jaques dans ce Royaume. La Maison de Lancastre tire son origine de la Maison Royale de Portugal, quoique dans le fonds ce ne soit pas son nom, puisque ceux qui le portent sont issus de Don Grégoire de Portugal, fils naturel du Roi Don Jean II. Mais comme la mémoire de Donna Philippe de Lancastre, femme du Roi Don Jean I, & fille du Duc de Lancastre en Angleterre bis-aïeule du Roi Don Jean II, étoit en grande vénération, les descendans de Don George en prirent le nom.

Plus avant à l'Orient on trouve la rivière de Crafo, qui se jette dans le Tage: remontant vers la source de cette rivière on trouve Sarcédas, ou Zarzédas, située vis-à-vis de Castel-branco, avec un bon Château. Philippe IV l'a érigée en Comté en faveur de Rodrigue Lopez da Silveyra. Tous ces lieux, dont je viens de parler, sont de la Comarca de Tomar. Les trois suivans en sont aussi, Torres Novas, Atalava & Orem.

Orem est au Couchant de Tomar, à moitié chemin de ce Bourg à Leiria, situé dans un lieu élevé de difficile accès. Il appartient aux Ducs de Bragance, en titre de Comté. Au Midi de Tomar, tirant au Couchant, est Atalaya, située sur une éminence, dans une campagne fertile, & défendue par une assez bon Château.

Plus

Plus avant, on trouve Torres-Novas, à une lieue du Tage & à cinq de Santaren, dans une belle & fertile plaine, que la petite rivière d'Almonda traverse par le milieu. Elle est fermée de murailles, avec un Château flanqué de neuf Tours. TORRES-NOVAS.

Cette Ville députe aux Assemblées des Etats, & il y a Foire tous les ans le 12 de Mars. On y compte quatre Poroisses, deux Couvens d'Hommes & un de Religieuses, avec un Refuge pour les femmes pénitentes, fondé par la Reine Sainte Elisabeth, outre une Maison de Charité & un Hopital.

On prétend que cette Ville a été fondée par les Gaulois 308 ans avant l'Ere Vulgaire. Le Roi Alphonse Enriquez la gagna sur les Maures l'an 1148 & l'an 1190. Selon le sentiment le plus commun, Miramolin Aben Joseph y mit le Siège avec une Armée innombrable de Maures, & la prit d'assaut au bout de six jours; il la ruina de fond en comble. Cette même année le Roi Sanche Premier la fit rebâtir, & lui accorda les Privilèges de la Ville de Tomar.

La Terre de Torres-Novas fut érigée en Duché en faveur de Don George de Lancaestre, fils aîné de Don Alvare, troisième Duc d'Aveyro, à condition qu'elle ne seroit que pour quatre vies, en y comprenant celle de Don George. Don Raimond son fils, qui étoit quatrième Duc d'Aveyro, & deuxième de Torres-novas, étant mort sans enfans, Donna Maria de Guadalupe, sa sœur, & femme du sixième Duc d'Arco, lui succéda. Avant que de mourir, elle céda au Duc d'Arco son fils, la qualité de Duc de Torres-novas.

L E I R I A.

LA Comarca de Leiria prend son nom de sa Capitale, qui est située au Couchant de Tomar, à moitié chemin de Coimbre à Santaren, entre deux petites rivières, nommées l'une Lis & l'autre Léna. LEIRIA.

Elle est le siège d'un Evêché, fondé l'an 1545 par le Roi Jean III, avec l'autorité du Pape Paul III. L'Evêque, qui est Suffragant de Lisbonne, a dix-huit mille ducats de rente. Cela fait qu'elle est la seule de la Province, après Lisbonne, qui soit honorée du titre de Cité: on y voit une Citadelle assez bien fortifiée.

Son terroir est très fertile; elle a dans son voisinage une vaste forêt de pins, de six lieues de longueur, d'où l'on tire quantité de bois à bâtir des navires.

Au Midi de Leiria est une petite Ville nommée Batalha, qui doit son origine à un Monastère Royal de Dominicains, que le Roi Jean I fonda l'an 1386, en mémoire d'une bataille importante, qu'il avoit gagnée l'année précédente, la première de son règne, contre les Castillans dans la plaine d'Aljubarota. BATALHA.

Il y a dans ce Monastère un Mausolée, qui a servi de sépulture à quelques

Kk. 3.

Rois.

Rois, particulièrement à son Fondateur. Au Midi de Batalha est Porto de Moos avec un bon Château, & plus avant au Couchant Aljubarota dans une fort belle plaine.

A L C O B A C A.

ALCOBA-
CA.

A l'Occident de cette Place, est Alcobaça, Ville médiocre, située entre deux petites rivières, Alcoa & Baça, dont elle a pris le nom.

Cette Ville est remarquable à cause d'un grand & riche Monastère de l'Ordre de St. Bernard, fondé l'An 1147 par le Roi Alphonse I. L'Abbé de ce Couvent porte les ornemens Episcopaux, & est Seigneur de la Ville pour le temporel, aussi bien que pour le spirituel. Sa dignité est très considérable, & a été possédée souvent par des personnes de la plus haute naissance: elle vaut plus de douze mille ducats de rente.

Dans l'Eglise de ce Monastère on voit les tombeaux de plusieurs Rois de Portugal. Là paroît entr'autres la sépulture de la Reine Agnès de Castro, que le Roi Pierre I, son mari, fit tirer l'An 1361, de son tombeau de Coïmbre, où elle avoit été mise six ans auparavant, pour lui faire une pompe funèbre & Royale, & pour l'inhumer dans le Mausolée Royal d'Alcobaça. Le tombeau de cette Princesse est de marbre, & l'on y voit sa statue à genoux, revêtue des ornemens Royaux.

AS CAL-
DAS.

Au Midi d'Alcobaça est un lieu nommé As Caldas, où il y a des bains d'eaux chaudes, fort salutaires pour la guérison de diverses maladies.

OBEDOS.

A trois lieues delà tirant au Midi, l'on voit Obédos, petite Place située sur une hauteur, avec un Château extrêmement fort, bâti sur un roc. Son terroir est fertile en froment, en vin & en fruits. La mer & un petit lac, qu'elle forme dans le voisinage, fournissent de fort bon poisson.

ATOUG-
UIA.

Au Sud-Ouest d'Obédos est Atouguia, Ville située sur le rivage de l'Océan, avec un Château qui lui sert de défense, bâti par Louis d'Atayde.

P E N I C H E.

PENI-
CHE.

UN peu plus avant vers l'Occident est Péniche, Ville forte, située au bord de la mer, à douze ou quatorze lieues de Lisbonne, dans une Presqu'Isle environnée de rochers de tous côtés, & qui fait un Cap, auquel elle donne le nom.

Cette Presqu'Isle est séparée du Continent, par un Canal de cinq censpases de largeur, qui est guéable lorsque la marée est basse, mais qui se remplit entièrement dans le tems de la pleine mer, tellement que Péniche devient une Isle, où l'on ne peut aborder qu'à bateaux.

Il paroît par l'Histoire Romaine, que du tems de Jule-César cet endroit étoit une Isle entière. La Mer forme là un Port fort bon & très important.

La Ville de Péniche est fermée de bonnes murailles, avec quatre tenailles. Le Port est fortifié de six pans de murailles, auxquels on a attaché trois bas-

bastions & deux demi-bastions. Outre tous ces Ouvrages, la Ville & le ^{PEN-}Port sont encore défendus par une bonne Citadelle, & par un Fort quarré; ^{CHE.} que Philippe II fit bâtir après la conquête du Portugal. Cette Place a un Gouverneur, avec une garnison de trois cens hommes.

ISLES BERLINGUES.

A deux lieues de la côte, on voit dans la mer quatre petites Isles, appelées Berlingues. La plus grande des quatre, que les Anciens nommoient Londobris & Erythia, & qui a donné le nom aux autres, est fortifiée d'une redoute avec quelques pièces de canon. Elle est gardée par une brigade de Soldats, qu'on y tient en garnison, pour empêcher que les Corsaires n'y aillent faire aiguade.

Au Midi de Péniche est Torres-Védras, située dans le voisinage de l'Océan, à sept lieues de Lisbonne; & défendue par un Château passablement fort. Cette Place étoit autrefois le douaire des Reines. Philippe IV la donna en titre de Comté à D. Juan Suarez de Alarcon, pour récompense de sa fidélité & de son attachement à son service. <sup>TORRES-
VED.</sup>

SANTAREN.

JE reviens à la route de Tomar à Lisbonne. Santaren est dans cette route, à huit lieues de Tomar & à douze ou quatorze de Lisbonne. <sup>SANTA-
REN.</sup>

C'est une Ville fort ancienne, connue autrefois sous le nom de *Scalabis* & de *Præsidium Julium*, située sur une hauteur, au bord du Tage, dans une jolie campagne. Son terroir est extrêmement fertile en olives, en froment, & en vin; & d'une fécondité si prompte & si peu commune, que le bled est prêt à moissonner, deux mois après qu'on l'a semé.

Au Midi de Santaren on voit une profonde Vallée appelée le Chemin de la Couleuvre, à cause que le sentier par lequel on vient delà à la Montagne est fort difficile & tortueux.

Au Septentrion la Place a un Parapet de Roche vive, soutenu de fortes murailles, qui est un Ouvrage des Romains; & à l'Occident elle a la vue d'un grand nombre de Vergers & d'agréables Jardins.

Il y a trois mille Habitans, tant Nobles que Bourgeois, divisés en douze Paroisses. Il y a outre cela une Eglise Collégiale, six Couvens de Religieuses, une Maison de la Miséricorde, de bons Hopitaux, avec quelques Hermitages.

Son nom de Santaren est corrompu de *Sainte Irène* Vierge & Martire, dont le Corps fut trouvé miraculeusement, & dont la Fête se célèbre le 20 Octobre.

Don Alfonse Henriquez conquît sur les Maures cette Ville en 1147, le 15 Mars. Il la repeupla de Chrétiens, à qui il accorda trente-deux grands Privilèges, qui furent confirmés & augmentés par le Roi Alfonse III, en

1254.

SANTA-REN. 1254. Le même Roi y tint les Etats du Royaume en 1274; & Don Duart les y tint aussi en 1433, la première année de son règne. Le Roi Denis y mourut en 1325.

De Santaren allant à Lisbonne on rencontre quatre ou cinq petites Places toutes de suite le long du Tage, Zambuja, Castinhéra, Povos, Villafranca & Alhandra. Zambuja est à cinq lieues de Santaren.

Dela tirant au Midi, le long du Tage, on laisse sur la droite Alanquer, située à sept lieues de Lisbonne, dans une campagne, plantée de vignobles, qui produisent de très bon vin.

POVOS. Povos est dans un terroir si fertile en orangers, qu'on en transporte delà une quantité prodigieuse dans les parties Septentrionales de l'Europe.

VILLA-FRANCA. Villa-franca est riche en paturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Alhandra est à quatre lieues au dessous de Zambuja, dans un lieu où le Tage commence à devenir fort large.

ARRUDA. A la hauteur de Villa-franca vers le Couchant, auprès d'un Bourg nommé Arruda, est un lieu que les gens du Pais appellent Antas, où il y a une carrière de pierres à four. Ces pierres ont une telle propriété, que les fours, qui en sont composés, étant échauffés une fois, gardent leur chaleur deux jours de suite, dans un degré assez grand pour cuire du pain: mais quand on transporte ces pierres ailleurs, elles perdent cette propriété, s'il en faut croire les habitans. D'Alhandra à Lisbonne on compte cinq lieues.

L I S B O N N E.

LISBON-NE. **L** I S B O N N E est considérable pour son antiquité, pour sa grandeur, pour ses beaux édifices, pour la vaste étendue & la bonté de son port, pour ses richesses, & pour être la Capitale du Royaume, le séjour ordinaire des Rois de Portugal, & le siège d'un Archévêché. Elle est des plus anciennes du Pais, & l'on en ignore le fondateur.

Il est surprenant que plusieurs Modernes ayent cru, après les Anciens, qu'elle a été fondée par Ulysse, trompés par la ressemblance des noms, parce que Lisbonne s'appelloit anciennement Ulyssibona ou Olyssipo; mais c'est une fable si creuse, qu'elle ne mérite pas d'être relevée. La prétendue ressemblance des noms n'est qu'une chimère, puisque le véritable nom de cette Ville étoit Olisipo, & non pas Olyssipo, comme cela paroît par une Inscription qu'on y a trouvée:

IMP. CAES. M. JVLIO

PHILIPPO. FEL. AVG.

PONTIF. MAX.

TRIB. POT. II.

P. P. CONS. III.

FEL. JVL. OLISIPO.

Cette Inscription confirme ce qu'un Auteur nous apprend, que Lisbonne ayant



Ayuntamiento de Madrid



ayant reçu une Colonie Romaine, prit le nom de *Felicitas Julia*. Elle n'é- LISBON-
toit pas si grande alors, qu'elle l'est aujourd'hui; elle n'occupoit qu'une seu- NE.
le colline, & s'étendoit jusqu'au bord du Tage. Elle s'est accrue avec le
tems de telle manière qu'elle occupoit cinq collines il y a deux cens ans, &
l'on comptoit vingt mille Maisons dans son enceinte. A présent elle occu-
pe sept collines: on y compte environ trente mille Maisons, quarante Egli-
ses paroissiales, sans comprendre celles des Monastères, vingt-six portes du
côté du Tage, & dix-sept du côté de terre.

Elle est située au bord du Tage, étendue en longueur le long de ce Fleu-
ve, & formée en redans, ou en façon d'étoile; située à soixante lieues de
Séville, à vingt-quatre de Coimbre, & à cinq de l'Océan.

Pour juger mieux encore de la grandeur de cette Ville, il faut remarquer
qu'on y voit vingt Monastères de Religieux où l'on compte près de quin-
ze cens Profes, & dix-huit Couvens de Religieuses, où il se trouve bien
deux mille personnes.

L'impôt, qu'on leve sur la boucherie de Lisbonne, s'arrente tous les ans
vingt-cinq mille ducats; on y tue annuellement onze mille bœufs, cent mil-
le brébis, & quinze mille tant chèvres que boucs. On y voit cent trente &
une Confrairies, qui quêtent & amassent de l'argent pour les pauvres. Dans
les jours de fêtes, on peut envoyer de la Ville à la campagne jusqu'à trente
Chœurs de Musiciens, sans qu'il manque rien pour les solemnités accoutu-
mées.

Elle est si marchande, & il y a perpétuellement un si grand abord de mon-
de, que des curieux ont remarqué, qu'il entroit tous les jours quinze
cens bêtes par la seule porte de S. Antoine, chargées de farine & de
toutes sortes de fruits, plus de mille par la porte de St. Vincent, dou-
ze cens par celle de l'Espérance, & près de neuf cens par celle de Ste.
Croix.

Voilà pour ce qui regarde la grandeur de cette Ville. Si on la considère
du côté de la beauté, l'on y voit un très grand nombre d'édifices magnifi-
ques & somptueux, & plusieurs belles places publiques. Il est vrai que sa si-
tuation est un peu incommode, à cause des collines & des Vallées, dans
lesquelles elle est bâtie, tellement qu'il y faut presque toujours monter ou
descendre; & les rues y sont généralement étroites.

La plus belle de toutes les places de la Ville est celle qu'on nomme O Ter-
reiro do Paço, la Place du Palais, parce que le Palais Royal est situé à l'un
des côtés. Elle est au bord du Tage extrêmement étendue en long & en
large, bordée d'une muraille qui règne tout le long du Fleuve à hauteur d'ap-
pui, & proprement sablée. C'est un endroit tout-à-fait charmant, d'où l'on
voit les Vaisseaux qui sont à l'ancre le long du port; on y voit d'un côté le
Palais Royal, qui est à l'une des extrémités, un autre Palais qui est à l'ex-
trémité opposée, & dans le fond un rang de fort belles maisons.

Cette Place est la Scène, où l'on célèbre les Autos da Fé, les Actes
de Foi de l'Inquisition, & la Fête des Taureaux; desorte que le Roi

LISBON- peut voir l'une & l'autre cérémonie des fenêtres de son Palais, avec toute
NE. sa Cour.

Près de cette Place Royale, on en voit une autre, située de même au bord du Tage, où est le grand marché de toute la Ville, & le lieu où l'on vent toutes sortes de denrées, & où l'on trouve tout ce qu'on peut souhaiter de meilleur.

Outre ces deux Places, il y en a plusieurs autres fort belles en divers quartiers de la Ville. La plus grande est celle qu'on nomme le Rucio, formée en façon d'amphithéâtre, à cause des collines qui l'environnent, sur lesquelles paroissent divers beaux Palais. On y tient foire chaque semaine.

Pour venir aux beaux édifices qui ornent cette Ville, le Palais Royal est le plus remarquable qui se présente à la vue, quand on arrive à Lisbonne par eau. Il est situé au bord du Tage, à l'extrémité de la place Royale, dont j'ai parlé, tellement que le Roi peut voir de ses fenêtres tous les Vaisseaux, qui arrivent à Lisbonne, & tous ceux qui en partent. Il est grand, régulier & magnifique. Les appartemens en sont fort propres, & richement meublés en hiver, mais en Été l'on en détend les tapisseries: les vues, qui donnent sur le Fleuve & sur la Mer, n'en sont pas l'un des moindres ornemens. C'est un édifice quarré, fait en dôme, avec quatre Tours ou Pavillons, deux plattes-formes ornées de balustres, deux galeries en croix de cent pas de longueur, à deux étages, & des balcons aux fenêtres.

Ce Palais n'a pas été mis d'abord en l'état où il est. Deux ou trois Rois y ont fait travailler, & Philippe II particulièrement y fit faire un gros pavillon, qui est à l'une des extrémités, du côté de la Place Royale, au bord du Tage. On voit dans ce Palais plusieurs chambres magnifiques, comme celle des Gardes, où se tient l'assemblée des Etats; celle du Conseil de guerre, & celles de divers Tribunaux. La Chapelle du Roi est à l'un des côtés, richement embellie, & toute brillante d'or & d'azur.

Dans le troisième étage est la Bibliothèque du Roi, enrichie d'un très grand nombre de bons livres, rangés dans des cabinets de noyer. Elle fut commencée dans le XV^e Siècle, par les soins du Roi Alphonse V. Entrant dans le Palais, on trouve une cour quarrée, environnée de portiques, où divers marchands étalent des Ouvrages rares & précieux, qu'on apporte des Indes ou d'autres Pais étrangers.

Les Eglises sont généralement fort belles & magnifiques. Les plus considérables sont la Cathédrale, qu'on appelle la Ceu, celle des Dominiquains, Notre-Dame de Lorette, la Miséricorde, St. Paul, St. Vincent & St. Roch.

L'Eglise Cathédrale est située sur une hauteur; c'est un bâtiment antique & fort sombre, mais fort magnifique, dédié à St. Vincent, dont le corps y repose dans une belle chaise près du grand autel. On y voit une jolie Sacristie, une Chapelle richement dorée, & deux grosses Tours à côté du portail. On rapporte que St. Vincent ayant été martyrisé près du Promontoire

re Sacré, qui porte aujourd'hui son nom, & son corps ayant été jetté à la voirie par les Payens, avec défense de l'ensevelir, il y vint des corbeaux^{NH.} qui le gardèrent jusqu'à ce que des bonnes gens l'emportèrent & l'inhumèrent dans un certain lieu où il demeura jusqu'au milieu du XII^e Siècle.

Alfonse I, Roi de Portugal, ayant arraché Lisbonne d'entre les mains des Maures l'An 1147, on déterra le corps de St. Vincent, & on le transporta pompeusement du Cap de St. Vincent dans la Cathédrale de Lisbonne. Pour conserver la mémoire du bon office que des corbeaux avoient rendu à son corps, on en nourrit deux dans l'enceinte de cette Eglise, où on les voit voler, sans en sortir jamais; & il y a des trones destinés à recevoir les aumônes, qu'on donne pour fournir à leur entretien.

L'Eglise des Dominiquains passe pour être la plus belle & la plus magnifique de toutes. On y remarque trois Chapelles, toutes brillantes de dorure depuis le pavé jusqu'à la voûte: dans l'une on voit la généalogie de Notre Seigneur en bas reliefs, & dans l'autre la généalogie de St. Dominique de même. Dans celle du milieu l'on voit un beau Crucifix en relief, enfermé d'une grille d'argent; la playe de son côté est ouverte, & le St. Sacrement y est continuellement exposé. Cette Chapelle est éclairée perpétuellement par six cierges de cire blanche, & par un grand nombre de lampes d'argent; on voit sur le portail les noms & les têtes de tous ceux qui ont été brûlés par ordre de l'Inquisition. Le Couvent répond fort bien à la magnificence de l'Eglise, & les Religieux de l'Ordre y sont tous logés fort commodément.

Près du Couvent est la Maison de l'Inquisition, que les Portugais appellent la *Santa Casa*: c'est là que s'assemble le Conseil du St. Office, & où l'Inquisiteur Général, qui en est le Président, fait son séjour dans un appartement magnifique. Ce Conseil est Souverain, & tous les autres Tribunaux de l'Inquisition, qui sont dans le Portugal, & dans les Indes, sont quelquefois obligés de lui rendre compte de leurs procédures, bien qu'ils soient aussi Souverains. On voit, devant le portail de cet édifice, une belle fontaine chargée de statues de marbre, qui jettent l'eau de tous les côtés.

L'Alfandéga, ou la Douane, est tout contre le Palais; c'est un grand bâtiment, situé au bord de la mer, composé de plusieurs magasins voûtés, où l'on est obligé de porter toutes les marchandises, qui arrivent ou qui sortent, pour y être plombées, moyennant un certain droit qu'il faut payer.

La Ferme de cette Douane est l'un des plus grands revenus du Roi. Toutes les dorures, & en général tout ce qui a de l'or ou de l'argent filé, y est confisqué comme marchandise de contrebande, & les livres de quelque genre & en quelque langue qu'ils soient écrits, sont d'abord portés à l'Inquisition, pour y être examinés; & malheur à ceux, qui ne se trouvent pas

LISBON-
NE.

marqués au bon coin. Outre cette Douane, il y a la Casa dos Escavos, où de vingt Esclaves qu'on amène d'Afrique, il en faut laisser quatre pour les droits du Roi.

Près delà est l'Arsenal, qui est assez bien fourni d'artillerie, de mousquetterie, & d'autres munitions de guerre. Il y en a un autre près du Palais Royal, où sont les magasins destinés aux choses nécessaires pour l'équipement des Vaisseaux.

Des sept Collines qui partagent la Ville, les deux plus considérables sont celles de St. George & de St. Catherine. La première est la plus haute de toutes, c'est là qu'est la Citadelle ou le Château, fermé d'une enceinte de murailles, qui la sépare de la Ville, & qui en fait comme une Ville particulière. On y trouve des rues, des Eglises, de belles maisons, des jardins, des places d'armes & des fortifications. Cette Citadelle commande toute la Ville, & sert à la tenir en bride, étant fort aisé de la foudroyer de cette hauteur, en cas de soulèvement. Le Marquis de Cascaes en est Gouverneur, & cette Charge est héréditaire à sa famille.

Derrière le Château est l'Eglise des Augustins, dite *Nossa Senhora da gratia*, où l'on remarque une précieuse Croix d'or, garnie de pierreries, que l'on estime cent mille écus: on la porte en montre dans les processions des bonnes fêtes.

Le Roi Don Pedro faisoit son séjour dans un Palais particulier, qu'il acheta lorsqu'il étoit encore Infant, c'est-à-dire, pendant le gouvernement du Roi Don Alphonse son frère. Ce Palais est bâti au bord du Tage, composé de quatre beaux corps de logis, & flanqué de quatre pavillons, avec deux platte-formes, & des galeries, où l'on se promène au bord de l'eau. Cette maison a été confisquée au Marquis de Castel-Rodrigo, parce qu'il embrassa le parti des Espagnols, lors de la révolution du Portugal. Il est vrai que par le Traité qui fut fait entre les deux Couronnes il étoit porté que tous ses biens lui seroient rendus, mais ce Palais ne lui a pas encore été restitué. Ce Palais porte le nom de Corpo Santo à cause de la Chapelle qui s'y trouve.

A l'un des côtés de la place Royale est la Maison de Ville, où s'assemblent les Magistrats, qui sont établis sur la police. C'est là qu'on distribue tout le bled, qui se consume dans Lisbonne, & lorsqu'il n'y en a pas de reste, on a grand soin d'observer l'égalité dans la distribution, afin que nul n'ait sujet de se plaindre.

Il ne faut pas oublier qu'il y a dans Lisbonne une Confrairie célèbre, qu'on appelle de la Miséricorde, en Portugais *Irmendade da Misericordia*, composée de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens & des plus qualifiés; le Roi lui-même & les Princes ne font point difficulté de s'y enrôler.

Elle a un Président ou Pourvoyeur, que les Portugais nomment *Prouvedor*, dont l'emploi est fort estimé, bien que fort onéreux. On le change tous les ans, & celui qui en est revêtu, n'en sort guère sans dépenser plus de cent mille francs du sien, s'il s'en acquitte avec honneur. Cette pieuse Con-

Confrairie se dévoue, pour ainsi dire, à secourir les pauvres: elle assiste ^{LISBON-} tous ceux qui sont dans quelque nécessité que ce soit, & que la honte em- ^{NE.} pêche de mandier, les veuves, & les orphelins; elle prend soin de leurs affaires, afin qu'il ne leur soit fait aucun tort. Elle entretient grand nombre de pauvres filles, & les marie lorsque l'occasion s'en présente: en un mot elle a soin que rien ne leur manque, pourvu qu'elles vivent bien. On y assiste les prisonniers, on travaille à leur procurer la liberté, & lorsqu'il sont condamnés au supplice, quelques-uns de la Confrairie les accompagnent, & les consolent.

Cette illustre & pieuse Confrairie, à laquelle on ne sauroit jamais assez donner de louanges, ne borne pas ses soins aux vivans, elle les étend jusqu'aux morts. Elle a une belle & magnifique Eglise, où l'on dit plus de dix mille messes pour le salut des Confrères, & de tous ceux qui sont morts, & qui subsistoient par la charité de la compagnie. Cette Confrairie ne se trouve pas seulement dans la Capitale, elle est encore établie par toutes les Villes du Portugal, & dans les Pais qui en dépendent.

Pour achever ce que j'ai à dire des Eglises, & des maisons pieuses, il y en a une qui porte le nom de *Madre de Deus*, où l'on garde le St. Suaire, que l'on montre tous les ans le Jeudi saint.

La Reine, Epouse de Jean V, a fondé une petite Eglise, qui est toute lambrissée d'ébène depuis le pavé jusqu'à la voûte. Elle est soutenue par des colonnes, qui sont aussi du même bois, & ornées de moulures dorées. Cette Priucesse y a voulu être enterrée, & l'on y voit son tombeau. Quand on descend de l'Eglise Cathédrale, on trouve l'Eglise de St. Antoine de Padoue, bâtie à l'honneur de ce Saint, dans l'endroit où il demuroit.

Outre la Confrairie de la Miséricorde, on voit encore dans Lisbonne une autre maison de Miséricorde, savoir un vaste Hopital, où si l'on veut, une Infirmerie, la plus belle qu'il y ait en Espagne, où l'on a soin de tous les pauvres malades, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leurs maux d'une manière ou d'une autre. Lorsqu'ils sont guéris, on leur donne une petite somme d'argent, pour vivre dans le repos pendant quelques jours, afin de rétablir leur santé parfaitement.

Cette Infirmerie porte le nom de *Tous les Saints*. Les Jésuites ont quatre Monastères dans cette Ville. Ils sont en grande estime en Portugal, on leur donne la le nom d'Apostolos, Apôtres. La principale maison, qu'ils ont, est toute bâtie de pierres de taille, & environnée de galeries qui conduisent à leurs chambres. Leur Eglise est grande, & fort bien ornée; on y voit la vie de St. Ignace Loyola leur Fondateur, représentée dans de grands tableaux. La voute de la Sacristie est toute brillante d'azur & de dorure, & embellie de fort bonnes peintures.

Le Couvent des Religieux de St. François est un grand bâtiment, dans lequel vivent plus de deux cens cinquante hommes: leur Eglise est grande, la voûte & les piliers, qui la soutiennent, sont tout azurés & dorés en

LISBON-
NE.

feuillages. Près de la Sacristie il y a une Chapelle de marbre, qui sert de sépulture aux Archevêques de Lisbonne. Les Religieux de St. Benoit, en Portugais San Bénito, ont leur maison à l'extrémité de la Ville au Nord-Est. C'est un grand & vaste bâtiment, dont une seule façade a cent cinquante pas de longueur. Les Carmes ont dans leur Monastère un puits, dont la pierre, qui le borde au dessus, est de jaspe & toute d'une pièce.

Lorsque du bord méridional du Tage on regarde la Ville de Lisbonne, elle présente un très bel aspect aux yeux; comme elle est bâtie en amphithéâtre, on en découvre tout à la fois toutes les maisons, qui paroissent élevées les unes par dessus les autres. Et quand on regarde de la Ville la campagne, on découvre aussi le plus charmant paysage qui se puisse voir. On a un beau Fleuve sous les yeux, large d'une lieue, & en quelques endroits davantage; on voit une forêt de Vaisseaux de toute grandeur, plus loin une belle & agréable campagne, couverte de Bourgs & de Villages, & plus loin encore l'Océan.

Le commerce y est florissant autant & plus que dans aucune autre Ville du Monde, ce qui fait qu'on y voit des gens de toute Nation & de toute sorte de couleurs, que le trafic y attire. Il y a des Marchands François Catholiques & Calvinistes, & plusieurs maisons Angloises & Hollandoises. Les Marchands François Catholiques y vivent sous la protection de France, & les Calvinistes sous celle d'Angleterre ou de Hollande.

La Cour, qui fait sa résidence à Lisbonne, ne sert pas peu à la faire fleurir en toute manière, par le grand nombre de Noblesse qui y va faire sa Cour à son Roi, & par le séjour des Grands du Royaume, qui font une dépense proportionnée à leurs richesses & à leur rang, & qui l'embellissent peu à peu de superbes Palais.

On y peut marcher nuit & jour, sans crainte des filoux. Il ne se passe aucune nuit, qu'il n'y ait en quelque endroit quelque sérénade ou quelque concert de musique, à l'intention de quelque Belle, & l'on trouve dans les rues jusqu'à trois ou quatre heures après minuit, des gens qui jouent de la guitare, joignant leurs voix au son de leur instrument.

Le Port de Lisbonne a près de cinq lieues de long, à compter de San Bénito jusqu'à Cascaes; il est fort commode & fort sûr, les vaisseaux mouillent le long de la Ville, & au-dessous jusqu'au Château d'Almada, dans un bon fond & à dix-huit brasses d'eau. L'entrée en est extrêmement difficile, à cause des bancs de sable & de rochers qui s'y trouvent; mais en récompense les vaisseaux y sont parfaitement à l'abri des vents, étant couverts d'un côté par les Collines, sur lesquelles la Ville est située, & de l'autre par les bords opposés du Tage, qui sont fort élevés.

Lorsque les vaisseaux arrivent, ils sont obligés de saluer d'un coup de canon la Forteresse de Bellem, qui est à deux lieues au-dessous de Lisbonne, mais il leur est défendu de tirer un seul coup de canon à la hauteur de la Ville, sous quelque prétexte que ce soit.

On fait bonne chère à Lisbonne. On y a la volaille de l'Alentéjo, les lièvres

vres & les perdrix de Sétubal, les jambons de Lamégo, & la viande de ^{LISBONNE.} boucherie des Algarves, qui toutes en leur genre sont excellentes.

L'air y est d'une douceur charmante & délicieuse, le Ciel clair & sans nuages, & les eaux d'un gout & d'une bonté merveilleuse. Cela fait que les gens y vivent fort longtems, & que les vieillards y conservent encore de la vigueur, & ne sont point accablés d'infirmités; comme ils le sont en d'autres Pais. L'hiver est si doux, qu'on n'y sent point de froid.

On se sert à Lisbonne d'Esclaves amenés d'Afrique, & ces misérables se vendent & s'achètent dans les marchés, tout comme des bêtes. Ils rapportent chaque jour deux réaux de profit à leur maître, & il faut outre cela qu'ils se nourrissent. La grande diversité de couleurs qu'on y voit sur les visages, de blancs, de noirs, d'olivâtres, de bazanés & d'autres, cette différence, dis-je, fait que quand on veut se dire homme ou femme d'honneur, on se contente de dire, *eu son branco* ou *branca*, c'est-à-dire, *je suis blanc* ou *blanche*.

Du reste Lisbonne n'est pas une Ville forte: on avoit commencé à la fortifier, lorsqu'on craignoit l'invasion des Espagnols, dont on avoit secoué le joug; mais quand on eut la paix avec eux, on abandonna les ouvrages qu'on avoit entrepris. On n'y voit donc que la Citadelle, dont j'ai parlé, située sur la plus haute des sept montagnes. Les autres ont une simple enceinte de vieilles murailles, flanquées de soixante & dix-sept Tours, bâties autrefois par les Maures.

Ces sept montagnes portent le nom de St. Vincent, de St. André, de St. George, de Ste. Anne, de St. Roch, de Ste. Catherine, & das Chagas, c'est-à-dire des plaies de Notre Seigneur.

La montagne de St. Vincent est à l'Orient; du tems des Maures elle étoit hors de la Ville: la montagne de Ste. Catherine est à l'Occident. Ces deux montagnes sont à deux lieues de distance l'une de l'autre; car on ne compte pas moins de longueur d'un bout de la Ville à l'autre, & elle en a sept de tour.

L'Eglise Cathédrale de Lisbonne n'avoit autrefois que la dignité d'Evêché, mais l'An 1390 le Pape Boniface IX en fit un Archévêché à la prière du Roi Jean I. Ce Prélat a pour suffragans les Evêques de Coimbre, de Leiria & de Portalegre, outre sept autres dans l'Afrique & dans l'Amérique: il possède quarante mille ducats de rente.

Tout le territoire de Lisbonne est tout-à-fait délicieux, merveilleusement fertile & extrêmement peuplé. A cinq lieues à la ronde autour de cette Ville on compte vingt-neuf Eglises paroissiales, trente mille cinq cens feux, & près de cinquante mille âmes. Le long du Tage on trouve vingt-neuf Bourgs ou Villages, avec leurs Eglises, comprenant près de huit mille feux, & vingt-six mille âmes. Il est tems enfin de sortir de Lisbonne.

Entre cette Ville & l'Océan, suivant le bord du Tage, on voit six ou sept Places, qui méritent d'être remarquées; Alcantara, Bellem, St. Julien, Cabéça Secca, St. Antoine, & Cascaes. Alcantara est un petit Bourg,
à un

à un quart de lieue de Lisbonne, où il y a un Palais Royal, assez magnifique, & fort agréable, par sa situation au bord du Tage. Il est accompagné de beaux & de délicieux jardins, où l'on voit une infinité de belles fleurs & d'excellens fruits, de cascades, des grottes, & des fontaines artistielles.

B E L L E M.

BELLEM.

BELLEM, ou Bethléem, est le nom d'un Bourg, d'un Monastère & d'un Fort. Le Monastère a été le premier, & a donné le nom à tout le reste. Le Roi Emanuel le fonda (*) vers le commencement du XVI Siècle, & le dédia à la Ste. Vierge sous le titre de la naissance de Notre Seigneur, en mémoire de quoi on lui donna le nom de Bethléem, que les Portugais écrivent & prononcent Bellem, ou Belin.

Le Cloître & l'Eglise sont deux bâtimens véritablement Royaux, bâtis l'un & l'autre de belle pierre de taille ouvragée. L'Eglise est un vaste édifice, dont la voûte est extrêmement hardie, longue de quarante-huit pas plus que la Nef n'a de largeur, & large de vingt-huit pas depuis la séparation de la nef jusqu'au grand Autel. La Chapelle du grand Autel est d'un Ordre Dorique, à neuf faces. Les quatre, qui sont le plus éloignées de l'Autel sont séparées l'une de l'autre par deux grandes Colomnes de marbre blanc, du même Ordre. Les cinq autres faces, qui terminent le rond de la Chapelle, ne sont séparées que d'une seule Colonne. Cet Ordre Dorique est chargé d'un autre qui est au-dessus, & celui-ci d'un troisième plus petit, jusqu'à la coupole.

Cette Eglise est faite en Croix; la voûte, les côtés & le pavé sont tout de jaspe & de marbre blanc & noir: l'entrée est bordée de belles statues de marbre, & les Colomnes sont relevées de grotesque en sculpture. Dans une niche près du grand Autel on voit un St. Jérôme en pierre, fort bien fait, tenant d'une main une croix, & de l'autre frapant sa poitrine: la Chapelle est éclairée de deux grosses lampes d'argent.

Le Roi Emanuel destina cette Eglise à être le Mausolée des Rois & de la Maison Royale. On y voit un grand nombre de tombeaux, soit de Rois & de Reines, soit de Princes & de Princesses, les derniers distingués des premiers, en ce que ceux-ci sont supportés par des figures d'éléphans, & ornés de carreaux & de couronnes, au-lieu que les autres n'ont rien de semblable: mais ils sont tous dignes de la grandeur des personnes, dont les corps y sont renfermés; travaillés en marbre blanc, noir, & rouge, & couverts de rideaux précieux de tafetas ou de velours rouge.

Le Roi Emanuel est inhumé vers l'une des quatre premières faces de la grande Chapelle, avec son Epouse la Reine Marie dans un tombeau près du sien. On y lit l'Epitaphe suivante: Lit-

(*) Nous avons parlé ci-dessus de ce qui donna lieu à cette fondation. Voyez les *Annales*, An. 1497, & suiv.



Vue du Port & de l'Eglise de BELLEM. & de celle de S. Amât.

136.



Eglise & Monastere Royal de BELLEM.

137.



Vue du Palais que le Roi de PORTUGAL a acheté.

445.

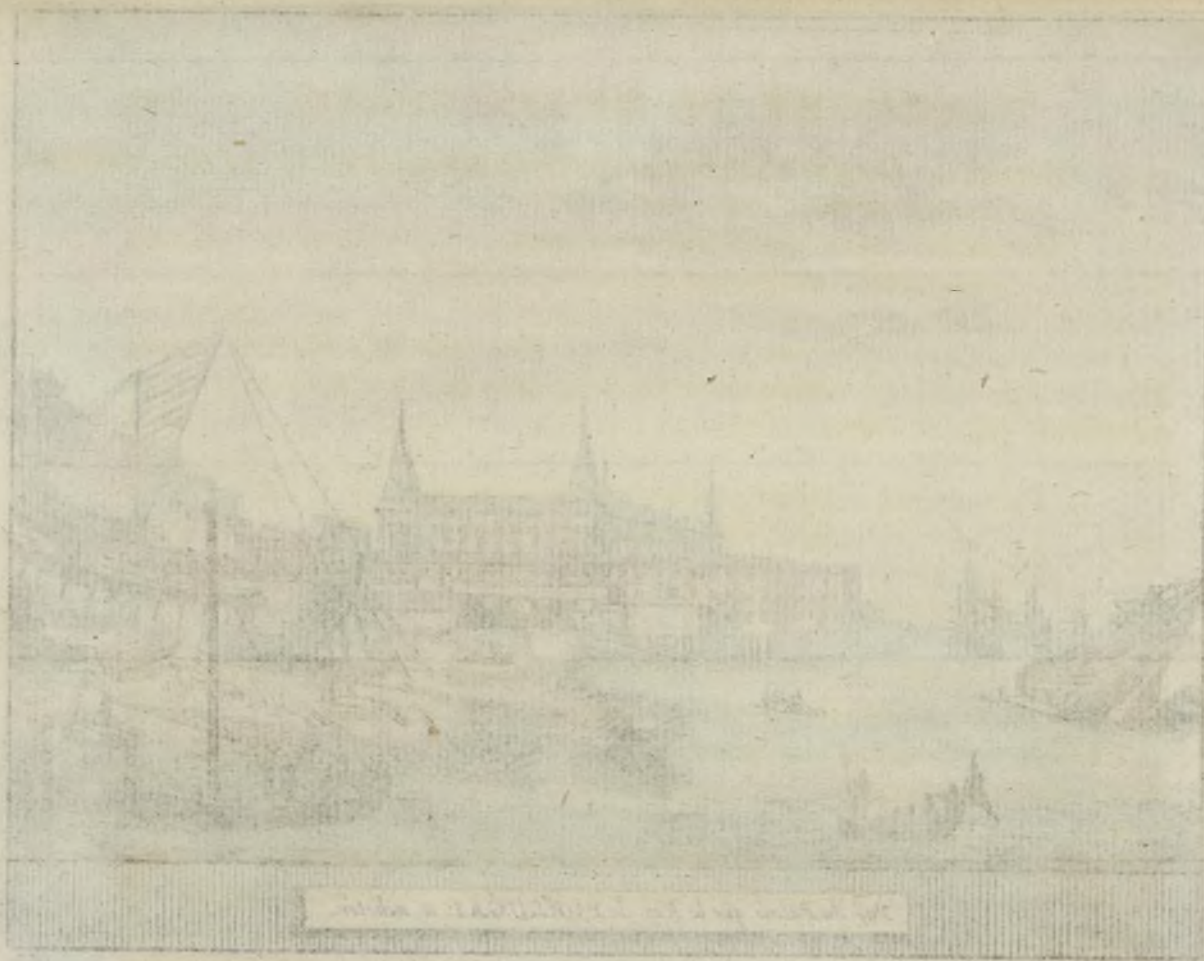


1 CASCAES.

2 BELLEM.

Ayuntamiento de Madrid

445.



Ayuntamiento de Madrid

Littore ab Occiduo qui primum ad littora Solis,

BELLEM.

Extendit cultum, notitiamque Dei,

Tot Reges domiti, cui submisere thiaras,

Conditur hoc tumulo maximus EMANUEL.

Dans la façade opposée est le tombeau du Roi Jean III, fils d'Emanuel, avec celui de la Reine Catherine sa femme, sœur de Charles-Quint. L'Épitaphe de Jean est telle :

Pace, domi, belloque, foris, moderamine miro

Auxit JOANNES Tertius Imperium.

Divina excoluit, regno importavit Athenas,

Hic tandem situs est Rex, patriæque parens.

Les autres tombeaux sont aux côtés de l'Eglise, placés dans des espèces de niches, qu'on a pratiquées dans l'épaisseur de la muraille.

Le Cloître est occupé par des Hieronimites; il est grand, magnifique, & fort spacieux, pouvant contenir jusqu'à deux cens Religieux. Le Dortoir à trois cens pas de tour, & conduit à soixante & douze chambres, dont les unes ont la vue sur le Fleuve, & les autres sur un beau verger d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres rares & précieux, avec une cour où il y a de petits étangs. Les chambres des Religieux sont grandes, propres & bien aérées: le Dortoir est magnifique, & a l'air d'un salon d'une maison Royale: ils ont environ huit mille ducats de rente, de beaux jardins de fleurs & de fruits, un parc fermé de murailles, si vaste, & si fertile, qu'ils en peuvent tirer du vin & du bled, & y entretenir des troupeaux au-delà de leur nécessaire.

Le Roi Emanuel, qui avoit commencé cet ouvrage, l'avoit porté fort près de sa perfection, mais ayant été prévenu par la mort, il fut contraint de remettre ce soin à son fils Jean III. C'est pourquoi l'on mit cette Inscription à l'une des voûtes du Cloître:

Vasta mole Sacrum Divinae in littore Matri,

Rex posuit Regum maximus EMANUEL.

Auxit opus hæres regni & pietatis, uterque

Structurâ certant, religione pares.

On voit dans le même lieu un Hôtel Royal destiné pour de pauvres Gentilshommes. On y entretient tous ceux qui ayant employé leur jeunesse au service de leur Roi, n'ont pas de quoi subsister dans leur vieillesse. Ils trouvent là une retraite honorable, où ils sont logés & nourris fort proprement. Lorsqu'ils entrent dans cette maison, on leur donne l'habit de l'Ordre de Christ, qui est le plus noble de tous les Ordres Militaires de Portugal.

Le Cloître & l'Eglise de Bellem sont construits au bord de l'eau. Vis-à-

TOME III.

Mm

vis

BELLEM. vis de ces deux édifices, on voit au milieu de la rivière une grosse Tour carrée, bâtie sur des pilotis, avec une plate-forme avancée, bordée d'un parapet. Cette Tour est regardée comme la Citadelle de Lisbonne, parce que tous les vaisseaux, qui vont & qui viennent, sont obligés de la saluer en passant, & d'y montrer leurs commissions en venant, & leur billets de congé quand ils s'en vont.

La place d'armes est fortifiée de parapets garnis d'une grande quantité d'artillerie. C'est dans cette place que sont les cazernes, où demeurent les Soldats de la garnison. Les logemens de la Tour, qui sont à l'étage d'embas, servent de magasins, & ceux de l'étage d'enhaut servent à renfermer les prisonniers d'Etat. Cette Tour a aussi été commencée par le Roi Emanuel, & achevée par le Roi Jean III.

C A S C A E S.

CASCAES. **D**EUX lieues au dessous de Bellem on voit la petite Ville de Cascaes, en Latin *Cascale*, située sur le bord de l'eau. La Rade n'y est pas fort sûre, & les vaisseaux y courent risque d'être jettés contre les rochers & les bancs de sable, qui se trouvent près delà.

On voit dans cette Ville une petite fortification de deux demi-bastions & d'un bastion entier. Elle est Capitale d'un Marquisat, & appartient à des Seigneurs, qui sont descendus d'Henri II, Roi de Castille, par Alphonse son Fils Naturel.

St. J U L I E N.

**St. Ju-
LIEN.**

AU dessus de Cascaes, le Tage se jette dans l'Océan par une large embouchure. Cette embouchure est embarrassée par des bancs de sable & de rochers fort dangereux, nommés Cachoppes, longs de trois quarts de lieue, & larges de demi-lieue, qui la partagent en deux Passes ou Canaux, par lesquels les vaisseaux peuvent entrer, sous la conduite des Pilotes côtiers.

Chacune de ces Passes est gardée par un Fort, en telle sorte qu'il n'est pas possible à aucun vaisseau d'entrer dans la rivière sans passer sous le canon de l'un ou de l'autre de ces Forts. Ces deux Passes ne sont pas également larges; celle qui est au Nord, est plus étroite, plus petite & par conséquent plus dangereuse que l'autre; & il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'y passer sans être conduit par des Pilotes du lieu, qui se présentent ordinairement aux vaisseaux, lorsqu'ils paroissent. Cette petite Passe est défendue par un Fort nommé le Fort de St. Julien, ou, comme les Portugais l'appellent par corruption, St. Giaom.

Ce Fort est construit sur un rocher, composé de bastions & de redans, tous revêtus de pierres de taille; & muni de quarante pièces de canon, entre lesquelles il y en a une, apportée des Indes, qui porte six-vingts livres de

bale. Il y a là un Gouverneur avec une garnison composée ordinairement St. Julien de trois cens hommes. LIEN.

La grande Passe, qui est au Midi de la petite, est défendue par un autre Fort, nommé de St. Laurent, & par les Portugais Torre do Bougio. Ce Fort est situé sur un banc de sable, au milieu de la mer, au Midi de l'embouchure du Tage, vis-à-vis du Fort de St. Julien, & construit sur des pilotis; ce n'est autre chose qu'une plate-forme ronde, revêtue de pierres de taille. Il y a un Gouverneur, avec une garnison d'environ 150 hommes.

La Ville & la Montagne de

C I N T R A.

LA terre s'avance dans l'Océan bien loin au-delà de l'embouchure du Ta- CINTRA.
ge, & forme un Promontoire avancé, que les Anciens ont appelé *Promontorium Lunæ* ou *Olisiponense*, & les Modernes *Cabo de Rocca*.

Ce Promontoire est un rameau d'une montagne fort élevée, qui se présente de fort loin aux vaisseaux qui rasent cette côte, nommée autrefois *Mons Lunæ*, & aujourd'hui Sintra ou Cintra. A l'un des côtés de la montagne est une petite Ville, qui porte le même nom, située derrière Cascaes, à sept lieues de Lisbonne.

Au sommet de la montagne on voit un beau Monastère de Religieux Hieronimites, dédié à Nossa Senhora da Roca, c'est-à-dire, à Notre-Dame du Roc, & accompagné d'une Eglise, qui est un lieu de grande dévotion, où l'on va faire des neuvaines.

Le Monastère & l'Eglise sont tous deux taillés dans le roc, & une hôtellerie, destinée à recevoir les allans & les venans, est aussi taillée dans le roc. Les Religieux ont un petit jardin, où il a fallu porter d'ailleurs toute la terre qu'on y voit. On jouit dans ce lieu-là d'une vue charmante. D'un côté l'on voit l'Océan, de l'autre le Tage, & des deux autres côtés le Continent, où de belles & de riches campagnes se présentent aux yeux, & forment un paysage très agréable.

Au pied de la montagne, au-dessus du Promontoire, il y avoit anciennement un Temple dédié au Soleil & à la Lune, dont on voit encore les ruines, & quelques Colonnes chargées d'Inscriptions: je n'en rapporterai qu'une:

SOLI AETERNO. LVNAE.
PRO. AETERNITATE. IMPERII. ET.
SALVTE. IMP. CAL.... SEPTIMI.
SEVERI ET IMP. AVG. CAES. M.
AVRELII. ANTONINI.
AVG. PII.
..... CAES.
M m 2

ET.

CINTRA.

ET. JULIAE. AVG. MATRIS. CAES.
 DRVSIVS. VALERIVS. CAELIANVS.
 VIATI. VSL. AVGVSTORVM, &c.

Au côté de cette montagne, qui regarde l'Océan, il y a un petit Village nommé Collares auprès duquel est une grotte fort ancienne & fort longue, au pied d'un rocher battu des flots de la mer, & dans laquelle on dit qu'on a vu de tems en tems des Tritons ou hommes marins jouans de leur cornet; comme les habitans de Lisbonne le firent savoir autrefois à Tibère par une Ambassade qu'ils lui envoyèrent à ce sujet.

Entre ce Village & la Montagne est la Vallée de Collares, la plus agréable, la plus délicate & la plus fertile, qui se puisse voir au Monde. Elle est longue d'une lieue, si bien cultivée & si bien plantée d'arbres, qu'elle nourrit presque toute la Ville de Lisbonne, par les fruits, le bled, & le vin, qu'on en transporte là; qu'on y marche presque par-tout à l'ombre, & que quand on s'y repose sous quelque arbre, on se trouve d'abord tout couvert de fleurs.

Villes au Midi du Tage.

ALMA-
DA.

Vis-à-vis de Lisbonne est le Château d'Almada, situé sur un rocher à un coin du petit Golfe de Couna, dans un lieu où les bords de la rivière sont fort élevés. Il prend son nom d'un petit Bourg, au bout duquel il est bâti. Il y a une Fontaine, dont l'eau a la vertu de guérir de la gravelle.

COUNA.

Un peu plus haut est le Village de Couna, situé au fond du petit Golfe qui porte son nom.

ALDEA-
GALLE-
GA.

Continuant à marcher à l'Orient, on trouve Aldéa-Galléga, gros Bourg au bord du Tage; c'est la route ordinaire de ceux qui vont de Séville à Lisbonne, ils s'embarquent à Aldéa-Galléga, & dans deux ou trois heures on arrive à Lisbonne, le trajet n'étant que de trois lieues.

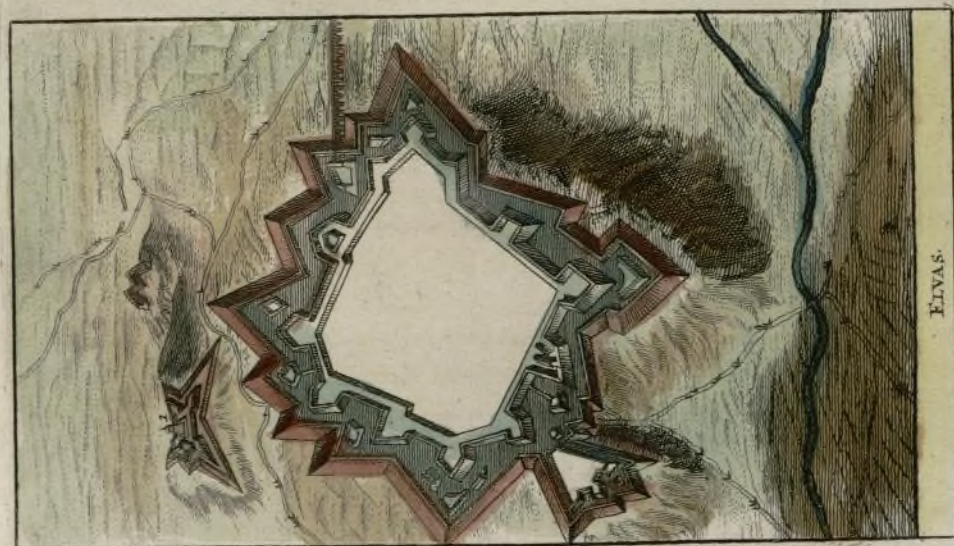
On voit dans ce Bourg une belle Eglise, dont la voûte est toute dorée, & quelques moulins à eau, que le Tage fait tourner, dans le tems de la pleine mer. On y cuit du sel, de la même façon qu'à la Rochelle en France.

S E T U B A L.

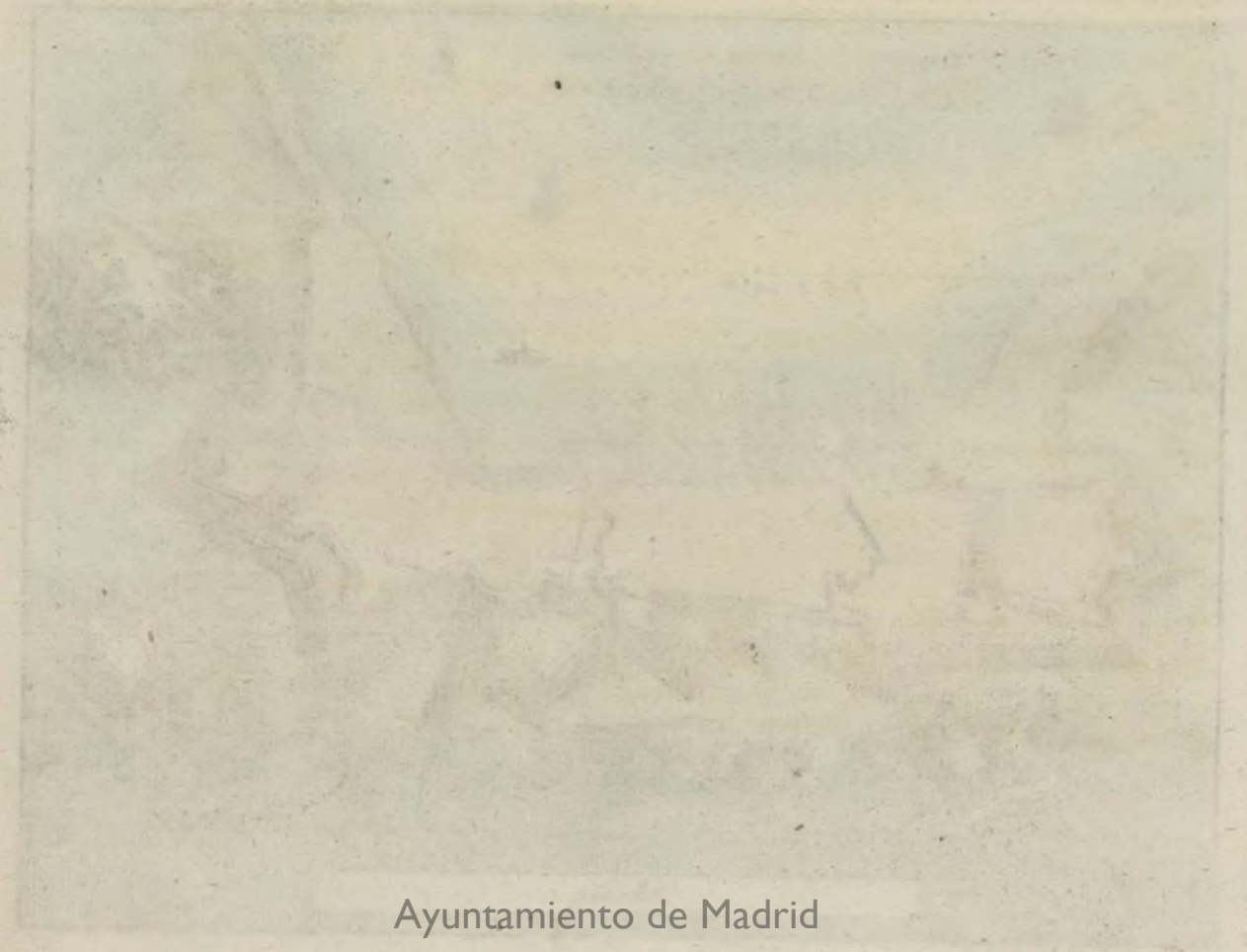
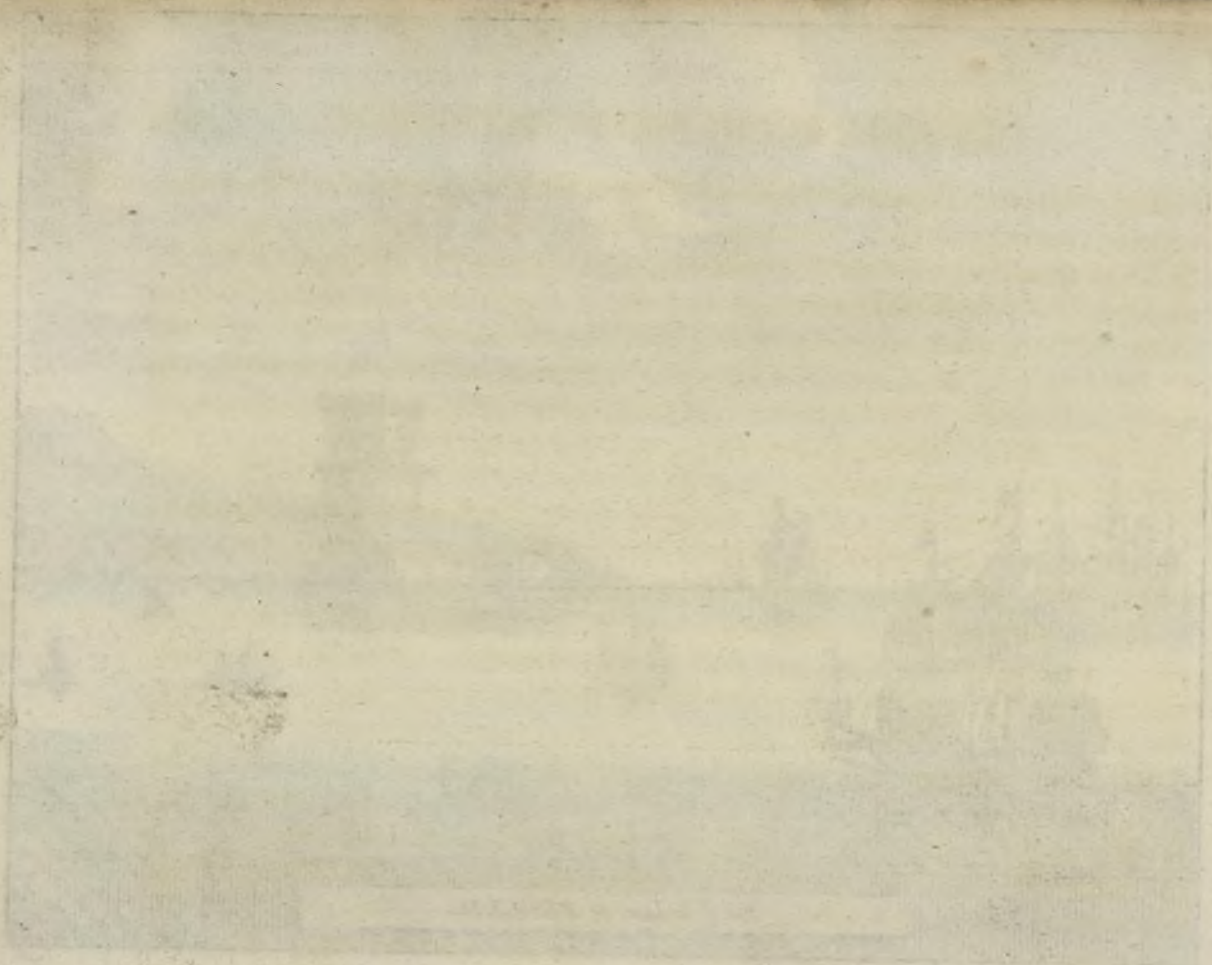
SETU-
BAL.

SETUBAL, que quelques-uns appellent mal-à-propos Saint-Ubes, est une Ville nouvelle, bâtie des ruines d'une plus ancienne, nommée Cétobriga, qui étoit un peu plus avant au Couchant, où l'on adoroit Jupiter Ammon, dans le tems du Paganisme. On a trouvé dans ses mazures les restes d'un vieux Temple, & la tête d'un bélier, qui étoit le simbole de cette fausse Divinité.

Sétubal est située à la tête du petit Golfe, que la marée forme à l'embouchure du Zadaon. Elle s'est accrue peu-à-peu par la commodité de son Port, par la fertilité de son terroir, par la richesse de sa pêche, & la fécondité de ses salines.







Ayuntamiento de Madrid

Il s'y fait une très grande quantité de beau sel blanc, que les vaisseaux marchands viennent charger pour porter dans les Païs du Nord, on y prend une très grande quantité de poissons, qu'on transporte en divers lieux du voisinage, & le commerce y est florissant, tellement que Sétubal depuis deux cens ans en-ça est devenue une Ville considérable.

On a eu soin de la bien fortifier, en la fermant de bonnes murailles avec cinq bastions & deux demi-bastions du côté de terre, & deux bastions du côté de la Mer: outre un petit Fort, nommé de St. Philippe, construit sur une éminence, à un quart de lieue de la Ville.

A l'entrée du Port on a élevé un autre Fort, nommé St. Jago de Outaon, de quatre bastions avec une platte-forme, où l'on peut mettre du canon, & une Tour, garnie d'une nombreuse artillerie.

Cette Ville est située au bout d'une plaine de deux lieues de longueur, extrêmement fertile en grains, en vin, & en fruits. Cette plaine est bornée au Nord par un rang de montagnes, qui sont chargées de belles forêts de pins & de divers autres arbres; on y voit particulièrement une espèce d'arbrisseau, qui porte la graine, dont on fait la teinture d'écarlate.

Au Couchant de Sétubal la terre fait un Promontoire, fort avancé dans la mer, qui présente deux cornes, l'une au Nord du côté du Tage, & l'autre au Midi, du côté de l'Océan, appelé par les Anciens *Promontorium Barbarium*, & par les Modernes, Cap de Espichel.

Ce Promontoire est un rameau des montagnes, dont je viens de parler, qui s'étendent en long jusques-là. Les rochers de ces montagnes ne sont presque autre chose que des carrières d'un fort beau jaspe, blanc, verd, incarnat, & de diverses autres couleurs, dont on fait des Colonnes, qui reçoivent une polissure si admirable, qu'elles renvoyent les images comme des miroirs.

Au Couchant de Sétubal est Cézimbra, (*Cecimbrica*), petite Ville près du Cap d'Espichel, sur l'Océan, avec un Château assez bien fortifié.

Au Nord-Est de Sétubal on voit Palmela, située sur le panchant de la montagne, & accompagnée d'un Château qui est bâti sur le roc. Cette Place est une Commanderie de l'Ordre de St. Jaques.

Dans cet endroit, la Province d'Estremadoure s'étrécit considérablement, & s'avance vers le Tage, il faut donc revenir au bord de ce Fleuve. On voit là Bénavente, petite Place, située sur la rivière de Soro, près de l'endroit où elle se perd dans le Tage.

Plus avant à l'Orient est Salvaterra, autre petite Place, située dans une campagne très fertile en fruits, en vin & en bled: il y a là une Maison Royale, où la Cour va de tems en tems.

Mugen est plus haut situé au confluent de la petite rivière de Colo & du Tage à huit lieues de Lisbonne. On l'appelle autrement Porto de Mugen: son nom lui vient des Muges, poissons dont la pêche y est fort abondante.

Almeyrin est plus haut encore, dans un fort bon air & dans une campagne fertile comme la précédente. Il y a un Palais Royal, où la Cour va

ESTRE-
MADOU-
RE.

aussi passer quelques jours, & où le Roi prend le divertissement de la chasse. On a pu voir par le détail que je viens de donner, que l'Estrémadoure du Portugal ne cède point en bonté aux autres Provinces du Royaume, ni même à celles de l'Espagne. Le territoire de Santaren produit une si grande abondance de grains, & nourrit une si grande quantité de troupeaux, qu'il peut entrer en parallèle avec la Sicile. Les fruits & les vins de toute la Province sont admirables; c'est-là que se trouvent les oranges douces, qu'on transporte en quantité dans les Pais étrangers, avec les vins & les fruits.

La terre y est, pour ainsi dire, couverte de fleurs en tout tems, les abeilles y donnent une quantité merveilleuse de miel, les oliviers y produisent des olives, dont on tire une excellente huile, les rivières y sont fécondes en bons poissons, les montagnes ont des carrières de diverses pierres précieuses, le Tage fourniroit de l'or aux habitans, s'il étoit permis de le chercher, enfin l'air y est très doux & très bon, & il y règne un Printems presque perpétuel. On auroit tort de souhaiter plus de délices dans un Pais.

La Province d'ALENTEJO.

ALEN-
TEJO.

L'ALENTEJO, *Provincia Trans-Tagana*, est la cinquième Province de Portugal, ainsi appelée d'un mot qui signifie au-delà du Tage, parce qu'en effet elle est au-delà de ce Fleuve à l'égard de Lisbonne.

Elle est bornée à l'Orient par l'Andalousie & par l'Estrémadoure Espagnole, au Nord par l'Estrémadoure de Portugal, à l'Occident par la même Province & par l'Océan, & au Midi par le Royaume d'Algarve.

Son étendue est d'environ trente-six lieues de long, & presque autant de large, comprenant à peu près tout cet espace, qui est renfermé entre le Tage & la Guadiana, & un petit quartier de Pais au-delà de ce dernier Fleuve, séparé de l'Andalousie par la rivière de la Chanca.

Cette Province est arrosée d'un assez grand nombre de rivières médiocres, dont la plus remarquable est le Zadaon, Sadanus, anciennement Callipus, qui sortant des montagnes d'Algarve, coule du Midi au Nord, & se jette dans la mer, un peu au-dessus de Sétubal. Les autres sont l'Exarama, qui passe à Ebora, puis à Viana, & se jette dans le Zadaon; le Campilhas, qui entre dans la même rivière; la Canha, qui passe à Monte-Moro-Novo, & tombe dans le Tage près de Bénavente; l'Odivor & l'Avis, qui se jettent dans le Soro; & la Caye, qui tombe dans la Guadiana entre Elvas & Badajos.

Toutes ces rivières sont peu considérables, & tarissent presque toutes en Eté. La Province est divisée en cinq Comarcas, celles de Portalegre, d'Elvas, d'Estrémos, d'Ebora & de Béja.

Che-

Cbemin de Lisbonne à Badajos.

POUR aller de Lisbonne à Badajos, on traverse le Tage, & passant au Bourg nommé Aldéa-Galléga, dont j'ai parlé ci-dessus, on va delà à Monte-Mor-o-Novo, qui en est à douze lieues. En chemin faisant on voit un fort beau désert sablonneux, arrosé de quelques ruisseaux, entrecoupé de deux forêts de sapins, & fort ressemblant aux landes qui sont en France, entre Bourdeaux & Bayonne.

Après huit grandes lieues de chemin l'on trouve une bonne hôtellerie, nommée la Venta Nova, bâtie à l'honneur de Philippe II. Quatre lieues plus avant on voit Monte-Mor-o-Novo, Ville bâtie en partie sur le panchant d'une montagne, en partie dans la plaine, au bord de la rivière de Canha, & défendue par un Château, qui est sur la montagne.

E B O R A.

EBORA est une Ville fort ancienne, qui fut déjà considérable du tems de la revolte d'Espagne contre les Romains sous Viriatus, cent cinquante ans avant la venue de Notre Seigneur. On croit qu'elle a été bâtie par les Phéniciens, qui l'appellèrent Ebora, d'un nom qui signifie les fruits ou les revenus de la Terre, pour marquer la fertilité de son terroir.

Jule César lui donna le droit de Ville Latine, avec le nom de *Liberalitas Julia*, comme il paroît par une ancienne Inscription, qu'on y a trouvée:

DIVO. IVLIO.
LIB. IVLIA. EBORA.
OB. ILLIVS. IN. MVN.
ET. MVNIC. LIBERALITATEM
EX. D. D. D.
QVOIVS. DEDICATIONE.
VENERI. GENETRICI. CAESTVM.
MATRONAE. DONVM. TVLERVNT.

Sertorius y construisit une bonne enceinte de murailles de grosses pierres de taille, & un magnifique Aqueduc, qui ayant été ruiné par le tems, fut réparé au XVI Siècle par le Roi Jean III.

Cette Ville étoit fort considérable du tems des Rois Goths; elle avoit le droit de battre monnoye, comme on le voit par une Médaille du Roi Sisébut, où on lit ces mots sur le revers, *Civitas Ebora*.

Elle fut au pouvoir des Maures jusqu'à l'An 1166, que le Roi Alphonse I la leur enleva avec d'autres Villes de l'Alentéjo. Vingt ans après il y établit un Evêché, & dans le XVI Siècle le Pape Paul III, à la prière du Roi Jean III, l'éleva à la dignité de Métropole; le premier Archevêque fut le Cardinal Henri, frère du Roi Jean, qui dans la suite monta sur le trône, après la mort de son neveu l'Infortuné Don Sébastien. Ce bon Prélat y érigea une

une Académie ou Université l'An 1559, & elle se rendit d'abord célèbre par les habiles gens qu'elle produisit.

Ebora est située presque au cœur de la Province, dans une campagne un peu inégale, mais fort agréable, environnée de Montagnes de tous côtés. La campagne est très fertile, les Montagnes le sont de même, plantées de grands arbres de diverses sortes, fruitiers & autres, & cachent des mines d'argent dans les entrailles de la terre. La Ville peut contenir environ cinq mille Bourgeois capables de porter les armes; elle doit être fortifiée de treize bastions, & défendue par une Citadelle qu'on y a commencée.

ARROJO-
LOS.

Ebora est hors de la route de Badajos; revenant donc à ce chemin, de Monte-Mor on passe par Arrojos, Ville passablement grande, à trois lieues d'Ebora, située sur une Montagne si élevée, qu'on la voit de quatre lieues loin. Elle est accompagnée d'un fort beau Château, bâti au dessus de la Montagne; & au dessous de la Ville, on trouve dans une Vallée un Monastère magnifique, qui mérite d'être vu. Arrojos est un patrimoine des Rois de Portugal, en qualité de Ducs de Bragance, & porte le titre de Comté.

D'Arrojos on va passer à Estrémos, qui en est à six lieues.

EVORA-
MONTE.

Sur la route on voit, à côté du chemin, Evoramonte, petite Place fort élevée, bâtie sur la pointe d'un rocher fort haut, fort étroit & fort escarpé, qui s'élève au milieu de la plaine, n'étant accessible que par un seul endroit. La campagne d'alentour est riche en paturages.

E S T R E M O S.

ESTRE-
MOS.

ESTREMOS est une Ville nouvelle, mais fort considérable, très bien fortifiée & fort peuplée. Elle est divisée en deux parties, la Ville Haute & la Basse.

La Ville Haute est comme la Citadelle, bâtie sur le Haut d'une petite Montagne, qu'elle occupe toute entière, & fortifiée du côté de la Ville Basse de cinq bastions & d'un demi-bastion; du côté opposé, de trois bastions & d'un demi-bastion; & environnée d'un large fossé de toutes parts. La Ville Basse est plus spacieuse que l'autre, fortifiée aussi très régulièrement de cinq bastions & de deux demi-bastions, & fermée aussi d'un large fossé. Toutes ces fortifications sont revêtues de pierres de taille.

Les maisons de la Ville sont toutes blanches par dehors, ce qui produit un effet fort agréable à la vue. Les principales maisons sont ornées de colonnes d'un beau marbre, qu'on trouve sur le lieu même; car il y a là un roc tout de marbre, qui s'étant rencontré à l'endroit d'un des bastions de la Ville Basse, a été cause qu'on n'a pas pu pousser ce bastion aussi loin qu'il l'auroit fallu; tellement qu'il fait un angle obtus au lieu d'un aigu. Ce marbre est parfaitement beau; & l'on en a tiré une grande quantité pour l'ornement des deux Monastères Royaux, l'Escurial & Bellem.

On voit à Estrémos une Tour construite tout entière de ce marbre, par
les

les soins du Roi Denis I. Les pierres, dont elle est composée, ont reçu ^{ESTRE-} une si grande poliffure, qu'elles jettent un éclat merveilleux, lorsqu'elles ^{MOS.} sont frappées des rayons du Soleil.

La Ville Basse d'Eltrémos est plus nouvelle que la Haute. On y voit une belle grande place, longue de la portée d'un mousquet, au milieu de laquelle il y a un étang. On fabrique là des vases de terre ciselée, qui sont fort estimés par toute l'Europe, à cause de leur beauté singulière, & de l'odeur excellente qu'ils répandent.

Hors de la Ville on voit une fontaine merveilleuse, qui est si grosse, qu'elle fait tourner des moulins dès sa source. Elle tarit en hiver, contre l'ordinaire des autres fontaines, & tout ce qu'on y jette, se convertit en pierre avec le tems.

L'An 1663 les Portugais, conduits par le Comte de Schomberg, remportèrent près de cette Ville une victoire complète sur les Castillans conduits par Don Juan d'Autriche (*). On trouva dans la cassette de ce Prince, (†) divers placarts imprimés, qui avoient été attachés à Madrid au commencement de la Campagne, qui contenoient une énumération exacte des Troupes, de l'artillerie, des munitions, & généralement de tout l'attirail de l'armée, spécifiant jusques au nombre des fers à cheval & des cloux, que les Castillans emportoient pour la conquête du Portugal. La Cour de Lisbonne pour se divertir fit écrire au bas d'un de ces imprimés, par le Secrétaire d'Etat: *Tout ce que dessus nous certifions être véritable, l'ayant trouvé à la défaite de Don Juan d'Autriche, proche d'Eltrémos, le huitième Juin, 1663.*

E L V A S.

D'ESTREMOS à Elvas il y a une journée de chemin. Elvas, Helvis, ^{ELVAS.} est une Ville fort ancienne, bâtie par les Helves peuples de la Gaule, qui habitoient auparavant entre la Garonne & la Loire, & qui ayant passé dans l'Espagne, avec d'autres Gaulois, y avoient apporté le nom de Celtiques. On y a découvert grand nombre de monumens de l'antiquité, mais comme il n'y en a point, où l'on trouve le nom de la Ville, je ne les rapporterai pas.

Elvas est aujourd'hui une grande Ville, & l'une des meilleures & des plus importantes de Portugal, située à deux lieues des frontières de l'Estremadoure Espagnole, & à trois de Badajos. Elle est sur une Montagne, qu'elle occupe toute entière, fortifiée de sept bastions, de trois demi-bastions, de huit demi-lunes, & de quelques autres Ouvrages, tous construits de pierre de taille.

Les rues de la Ville sont belles, & les maisons y sont fort propres. Il y a la

(*) Nous avons parlé de cette Bataille dans les *Annales*, sous l'Année 1663.

(†) Mémoires d'Ablancourt, pag. 167. 168.

est Fronteira, Ville de la Comarca d'Estrémos, sur la rivière d'Avis, accompagnée d'un vieux Château. **VEIROS.** Tout près de Fronteira est Veiros, située au bord de la rivière d'Anhaloura; défendue par un bon Château très bien fortifié, capable de faire une longue résistance. Ce Château a été bâti par Laurent Alonço neuvième Grand-Maitre des Chevaliers de l'Ordre d'Avis.

La rivière d'Anhaloura est féconde en bons poissons. Celle d'Avis, dans laquelle elle se jette, a donné son nom à un beau Château, qui est situé sur ses bords, un peu au-dessus du confluent de ces deux rivières, appartenant à l'Ordre militaire, qui en porte le nom.

Villes frontières & autres, au Midi d'Elvas.

LA première est Gêrumégna, située sur une hauteur au bord de la Guadiana. Elle est fortifiée d'un bastion & de quatre demi-bastions; elle avoit ci-devant un vieux Château, flanqué de dix-sept Tours, bâti par le Roi Denis I.

O L I V E N Ç A.

OLIVENÇA.

DE l'autre côté de la Guadiana est Olivença, Ville passablement grande, située dans une vaste campagne. Cette Place est très importante, à cause du voisinage de l'Andalousie, dans un Pais tout uni & tout ouvert; c'est pourquoi les Portugais ont eu soin de la bien fortifier. On l'a muni de neuf grands bastions, d'un bastion détaché au devant de la courtine, & d'un large fossé d'une profondeur extraordinaire. Outre ces ouvrages, qui sont tous revêtus de pierre de taille, on y voit encore un grand ouvrage à corne, construit sur une hauteur.

Cette Ville fut prise par les Espagnols l'An 1658, & l'antipathie entre les deux Nations étoit alors si grande, que de tous les Bourgeois, il n'y en eut pas un qui voulut y demeurer, bien que les Vainqueurs le leur permissent; ils aimèrent mieux perdre leurs biens & s'exiler volontairement, que de reconnoître leurs ennemis pour leurs maîtres (*).

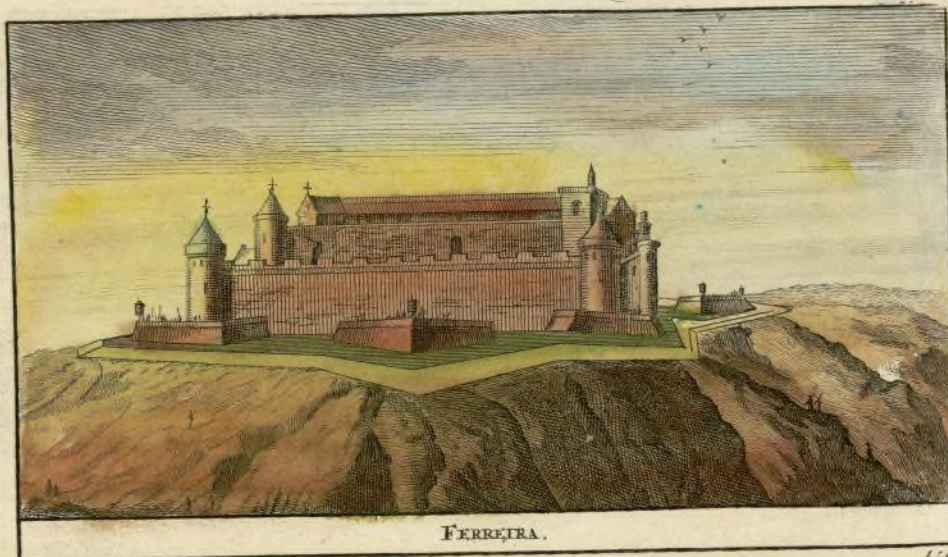
V I L L A - V I Z O S A.

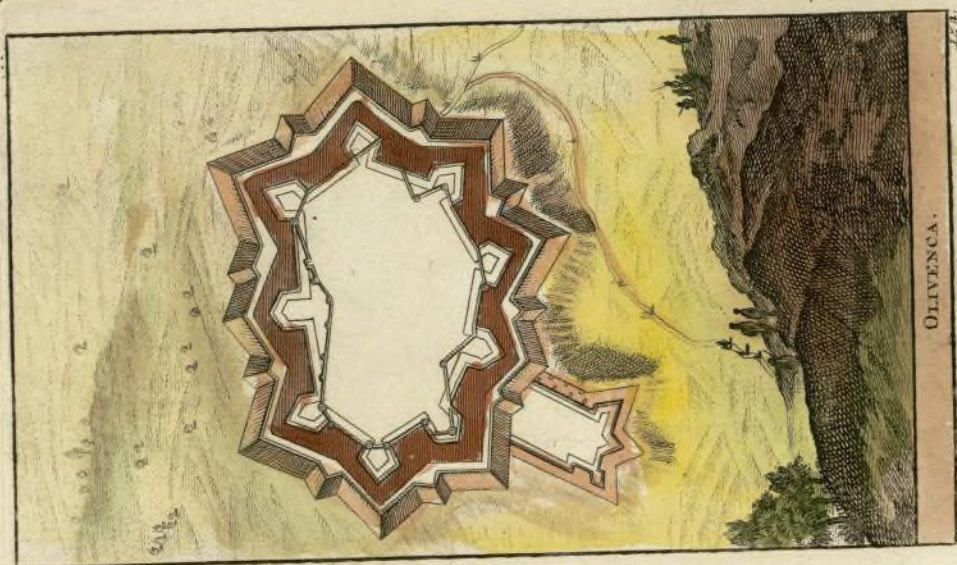
VILLA-VIZ.

VILLA-VIZOSA, Villa-Viciofa, ou plutôt Villa-Visoza, mot qui signifie une Ville agreable à voir, est une Place assez grande, située au Couchant de Gêrumégna, entre Elvas & Estrémos, un peu au dessous du chemin, qui est entre ces deux Villes.

Elle a titre de Marquisat, & appartient en propre au Roi de Portugal, en qualité de Duc de Bragance; ses Ancêtres jusqu'au défunt Roi son grand Père.

(*) Voyez ce que nous avons dit du Siège de cette Place dans les *Annales*, sous l'An 1657.





Père, y ont fait leur résidence. Ils y ont un beau Palais, accompagné d'un grand parc hors de la Ville, rempli de toute sorte de gibier. VILLA-
Viz.

La Ville est fortifiée à la moderne; une partie est couverte d'une tranchée, flanquée de redans; dans l'autre on a attaché trois bastions à la muraille, avec trois contre-gardes & deux demi-bastions. Outre cela elle est défendue par un vieux Château, qui est un quarré long, auquel on a attaché quatre bastions: du côté qui regarde la Ville, il est environné de deux demi-bastions, & du côté opposé il est couvert d'une étoile à huit pointes.

Le terroir de cette Ville est extrêmement fertile en toutes choses, & l'on y trouve des carrières d'un beau marbre verd.

Il y a dans le Fauxbourg de cette Ville un Temple fort ancien, consacré à St. Jaques, qui dans le tems de l'Antiquité Payenne avoit été bâti à l'honneur de Proserpine. On y a trouvé un très grand nombre de monumens & d'Inscriptions, faites à l'honneur de cette fausse Divinité: je n'en rapporterai qu'une seule:

PROSERPINAE. SERVATRICI
C. VETTIVS. SILVINVS
PRO. EVNOIDE. PLAVTILLA
CONIVGE. SIBI. RESTITVTA
V. S. A. L. P.

Ces dernières lettres signifient, *votum solvens animo libens posuit.*

Dans la même Ville est un Couvent de Religieux de St. Augustin, où l'on voit aussi quantité d'Inscriptions antiques, apportées en ce lieu, par ordre de Théodose Duc de Bragance, d'un Bourg nommé O Terrao, situé vers le confluent des deux rivières d'Exarrama & d'Alvito.

Ces Inscriptions sont toutes à l'honneur du Dieu Endovellicus, dont le nom a tant donné de peine à tous les Critiques les plus habiles: je n'en rapporterai qu'une:

DEO. ENDOVELLICO
PRAESTANTISSIMI. NVMINIS
SEXTVS. COCCEIVS. CRATERVS
HONORINVS. EQVES. ROMANVS
EX. VOTO.

Au Midi de Villa-Vizosa est Alandroal petite Place, située sur une hauteur, au bord d'une rivière féconde en poissons, & défendue par un Château passablement fort. On voit dans ce Château une Inscription antique, à l'honneur du Dieu Endovellicus, laquelle y a été transportée d'O Terrao:

C. IVLIVS. NOVATVS
ENDOVELLICO. PRO.
SALVTE. VIVENNIAE
MANILIAE. SVAE.
VOTVM. SOLVIT.

N n 3.

Plus

FERREIRA. Plus bas au Sud-Est on voit Ferreira vieux Château, situé sur une hauteur près de la Guadiana, lequel on a fortifié, en y attachant quatre bastions, & deux demi-lunes, & en l'environnant d'un large fossé.

MOURAON. Mouraon est au dessous de Ferreira, sur la Guadiana. C'est un Bourg défendu par un Château médiocrement fort.

NOUDAR. A l'Orient de Mouraon est Noudar sur la Rivière d'Ardita, défendue aussi par un Château. Cette Rivière d'Ardita en reçoit une autre, nommée Mortigaon, & se jette dans la Guadiana près de

M O U R A.

MOURA. **M**OURA est une Ville ancienne, connue dans l'Antiquité sous le nom d'*Arucci Nova*, ou *Nova Civitas Aruccitana*, comme on peut s'en assurer par divers monumens, sur-tout par l'Inscription suivante, qu'on y a déterrée, faite à l'honneur d'Agrippine mère de Germanicus:

IVLIAE. AGRIPPINAE
CAESARIS. AUG. GERMANICI.
..... MATRI. AUG.
NOVA. CIVITAS. ARUCCITANA.

Moura est située au confluent de l'Ardita & de la Guadiana, assez bien fortifiée, avec un vieux Château, qui passe pour être de défense: il y a d'ordinaire dans cette Place une garnison de cinq Compagnies d'Infanterie, & d'une de Cavalerie.

On a découvert un très grand nombre de monumens antiques dans cette Ville, & dans son Territoire. Dans un Village, qui est sur le chemin de Moura à Villa-Nova de Ficalho, il y a une vieille Chapelle, dédiée à St. Michel, où l'on voit cette Inscription, que je remarque à cause de la singularité de l'Orthographe:

DIIS. MAN
IBVS. AVRILIAN. M. F. GALLAN.
ANNO XII.
H. S. E. S. T. T. L.

Les deux II valent un e, tellement qu'il faut lire *Aurelia M. F. Galle*, &c.

S E R P A.

SERPA. **O**N trouve dans l'Itinéraire d'Antonin, une Ville nommée *Serpa*, & marquée sur la route d'*Esuris* à *Pax-Julia*, entre *Ebora* & *Fines*, à treize milles du premier de ces Lieux, & à vingt milles du second.

Il y en a qui veulent que cette Ville subsiste encore aujourd'hui, quelle conserve son ancien nom sans aucun changement, & que ce soit la Ville
Serpa

Serpa, dont nous parlerons ci-après. Ils se fondent sur une ancienne Inf-SERPA-
cription, trouvée auprès des Murailles de cette Ville, & où on lit entre au-
tre ces mots FABIA PRISCA SERPENSIS. Mais comme ni l'ordre de
la route de l'Itinéraire d'Antonin ni le nombre des milles ne s'accordent pas
avec ce sentiment, on peut aisément croire que cette Inscription a pu être
transportée dans le Lieu d'où elle a été déterrée.

On voit dans la *Bibliothèque Choisie* de Mr. le Clerc (*) des remarques sur
quelques Médailles Espagnoles avec des Caractères Phéniciens, trouvées
dans l'Andalousie. Il y a une de ces Médailles qu'on juge qui peut avoir du
rapport à la Ville Serpa, & c'est la onzième en nombre. Voici la remar-
que qui la concerne:

„ Je crois que la XI. Médaille, où l'on voit d'un côté un homme qui se
„ charge d'Oranges par devant & par derrière a été frappée à Serpa Ville
„ de la Bétique sur l'Anas, & dont il est fait mention dans l'Itinéraire
„ d'Antonin, dans l'Anonyme de Ravenne & dans une Inscription de
„ Gruter p. DCLXXXII, 7, où elle est nommée FABIA PRISCA SER-
„ PENSIS. Elle a conservé ce même nom jusqu'à présent. Je me per-
„ suade qu'il faut lire dans le revers *Serpa*. Il n'y a que la première
„ lettre qui puisse faire de la différence qu'il y a entre elle & le *Samech* Hé-
„ breu, aussi bien que le Samaritain, dont il n'y a ici que le trait de dessus
„ marqué. Mais il se peut faire, Monsieur, que sa figure ne soit pas bien
„ achevée dans votre Médaille, ou que quelques-uns écrivissent ainsi cette
„ lettre pour abrégé comme on le voit en plusieurs autres, qui sont plus
„ simples & dégagées que les lettres communes des Samaritains. La se-
„ conde lettre est clairement un *Resch*, la troisième un *Pe*, ou un *Pi*
„ Grec, qui est venu de la figure Phénicienne, & la quatrième un *Aleph*.
„ Le second mot est beaucoup plus difficile à déchiffrer, quoique les let-
„ tres en soient claires. Il y a visiblement *חבב* en caractères Hébreux, ex-
„ cepté que le *Beth* est un peu autrement fait. Ce mot ne se trouve en au-
„ cune Langue Orientale, au moins que je sache. Comme je vois que la
„ dernière lettre, qui est un *Beth*, est plus grande que les autres, je la
„ prendrais pour une lettre double, selon l'usage des Inscriptions Romaines,
„ où l'on remarque souvent la même chose, & le premier *Hbeth* pour
„ la première lettre d'un mot qu'elle signifie par abréviation. Je lirois
„ donc *חבב חבב* *hbères hbobeb*, & le sens de ces trois mots seroit *le Soleil*, (car
„ c'est ce que veut dire *bberes*), *aime Serpa*. Aussi voit-on sur cette Mé-
„ daille la figure Hiéroglyphique de cet Astre. On peut dire que le Soleil
„ aime les lieux auxquels il fait produire d'aussi beaux fruits, que le sont
„ les Citrons & les Oranges.

*Hosce legunt fructus, propior quos Phæbus amavit :
Vilia fert nostrum nil nisi poma solum.*

(*) Tome II. p. 127, & suiv.

SERPA.

On ne peut rien affûrer positivement de la signification des lettres détachées, & dont chacune signifie un mot, à moins que l'autre côté de la Médaille, ou la suite ne détermine clairement le sens. Mais on ne doit pas trouver étrange que dans ces Caractères Phéniciens, on suppose qu'une lettre peut signifier un mot; premièrement parce que ces Médailles ont été frappées en Espagne, sous l'Empire Romain, & que les Espagnols pouvoient suivre en cela la coutume des Romains; secondement parce qu'on a remarqué la même chose dans les Médailles Juives en Caractères Phéniciens où l'on voit שש pour ששון שנה *Schanab Schischbith*, ou שש Schischbith; c'est-à-dire la quatrième, ou la sixième année.

Je laisse à d'autres à prononcer sur la solidité de ces conjectures. Je me bornerai à remarquer: Premièrement que s'il est vrai que l'ancienne SERPA étoit sur l'Anas, elle étoit différente de la Ville que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de SERPA, puisque celle-ci se trouve à une lieue de la Guadiana, qui est l'Anas des Anciens: Secondement qu'il n'est pas vrai que l'ancienne SERPA soit nommée FABIA PRISCA SERPENSIS, dans l'Inscription en question; ce seroit d'une Fille morte en faire une Ville. Ces deux mots FABIA & PRISCA, sont le nom & le surnom de la Fille de Priscus & de Fabia, & SERPENSIS est le nom National, qui nous apprend que la Fille à l'honneur de laquelle a été dressée cette Inscription, étoit de la Ville de SERPA. En troisième lieu, que quoique la Ville SERPA d'aujourd'hui conserve le nom de l'ancienne, on ne peut pas conclure qu'elle soit dans la même place, comme je l'ai déjà dit ci-dessus.

La Ville appelée *Serpa*, qui se trouve au Midi de Moura, est une Ville ancienne, selon quelques-uns, & qui a retenu son nom tout entier sans le moindre changement, comme on peut s'en convaincre par l'Epitaphe suivante, qu'on y a trouvée près des murailles:

D. M. S.
FABIA. PRISCA. SERPENSIS.
C. R. ANN. XX.
H. S. E. S. T. T. L.
C. GEMINIVS. PRISCVS. PATER.
ET. FABIA. CADILLA. MATER.
POSVERVNT.

Serpa est située sur une hauteur fort rude & pleine de rochers, à une lieue de la Guadiana, à trois journées de Lisbonne & à demi-journée des confins de l'Andalousie.

Comme c'est une Ville frontière, on a eu soin de la fortifier, & l'on y entretient d'ordinaire une garnison de deux Compagnies. La campagne est fort agréable tout à l'entour, plantée de petites forêts de figuiers & d'oliviers.

Cette Ville est la grande route de ceux qui vont de Lisbonne à Cadix, ou dans l'Andalousie. Pour aller de *Serpa* à Lisbonne, on laisse Béja sur la

la gauche, & l'on s'arrête à un gros Bourg nommé Cubas. De Cubas jusqu'à Aldéa-Galléga il y a dix-sept lieues de chemin: toute cette route n'est pas des plus agréables; on ne rencontre presque par-tout qu'un chemin sablonneux & désert, où il y a quelques pauvres hôtelleries, à quatre ou cinq lieues les unes des autres.

Quand on veut passer de Serpa dans l'Andalousie, on trouve d'abord la Sierra-Moréna, dans laquelle il faut grimper jusqu'à un Village, nommé Balmégo, où la montagne commence à s'abaisser, & d'où l'on entre dans cette grande Province.

Il est arrivé il y a environ cent ans qu'il ne plut point sur cette montagne durant l'espace de quatorze ans entiers. Cela produisit une si grande sécheresse, que toutes les sources d'eau y tarirent, & l'on n'y auroit pas pu trouver le moindre puits, ni la moindre goutte d'eau. La terre s'entr'ouvrit en divers endroits, le feu se mit aux forêts, qui étoient sèches comme des allumettes; & l'embrasement devint si furieux, qu'il fondit les minières d'or & d'argent, qui étoient cachées dans les entrailles de la terre: on voyoit encore les fentes & les crévasses de la terre longtems après ce prodigieux accident. Je reviens au Portugal.

Au Midi de Serpa est Mertola, Ville ancienne, dont le nom est corrompu de celui de Myrtilis, qu'elle portoit autrefois. Elle est à neuf grandes lieues de Béja, dans une situation fort élevée & forte de nature, au bord de la Guadiana, près de l'endroit, où ce Fleuve commence à porter quelques bateaux; & dans le voisinage du Royaume des Algarves.

Du tems des Romains elle a été fort riche & fort considérable, comme on peut en juger par le grand nombre de monumens anciens, comme Colomnes, statues & autres choses semblables, qu'on y a déterrées; & par les murailles de la Ville, où l'on voit grand nombre de pièces de sculpture, plaquées confusément & hors d'œuvre, par des Architectes barbares & ignorans, comme étoient les Maures & les Goths.

Le Roi Sanche enleva cette Ville aux Maures l'An 1239, & en fit la première Commanderie de l'Ordre de St. Jaques en Portugal. Dans la suite cet honneur a été transféré à Palméla.

B E J A.

RETOURNANT au milieu du País par la route de Serpa, l'on voit Béja ou Béxa, Ville ancienne, qui a été fort considérable dans l'Antiquité, sous le nom de Pax-Julia. Elle est située dans une plaine fort agréable, & fertile en toutes choses, particulièrement en vin excellent.

On y a déterré une très grande quantité de monumens antiques, qui font voir qu'elle a été riche & puissante autrefois. On y voit encore trois portes de la Ville, qui sont d'architecture Romaine: dans les degrés de l'Eglise Cathédrale on lit cette Inscription mutilée:

BEIA.

PAX. JVLII
Q. PETRON

La suivante se lit toute entière dans la place du marché :

L. AELIO, AVRELIO, COMMODO.

IMP. CAES. AELI.

HADRIANI ANTONINI. AVG.

PII. P. P. FILIO.

COL. PAX. IVLIA. D. D.

Q. PETRONIO. MATERNO.

C. JULIO. JULIANO. II. VIR.

Béja est accompagnée d'un beau Château, qui lui sert de défense. Elle fut reprise sur les Maures l'An 1162.

PORTEL.

Au Nord-Est de Béja, entre cette Ville & Eborā, est Portel, petite Place près de la source de l'Alvito, située sur une Colline, dont la hauteur est occupée par un Fort.

VIANA.

A l'Occident de Portel on voit Viana, située sur l'Exarrama à quatre lieues d'Eborá, défendue par un beau Château.

O T E R.

A l'Occident de Viana est O Terraon, Bourg ou petite Ville sur l'E-xarrama, près du confluent de cette rivière & de l'Odivélas.

RAON.

A une demi-lieu au-dessous de ce Bourg, au bord de l'Exarrama, est un vieux Temple, bâti par les Payens à l'honneur de Jupiter, & consacré par les Chrétiens aux Sts. Martirs St. Just & St. Pasteur. On y a trouvé quantité d'Inscriptions Payennes & Chrétiennes; j'en rapporterai une de chaque genre. La Payenne est faite par la grande Prêtresse de la Province, à l'honneur de Jupiter:

IOVI. O. M.

FLAVIA. L. F. RVFINA. EMERITENSIS

FLAMINICA. PROVINC. LVSITANIAE.

ITEM. COL. EMERITENSIS. PERPET.

ET MVNICIPI. SALAC.

D. D.

La Chrétienne est plus qu'à-demi barbare, faite l'An 682 : on la lit sur la porte du Temple :

HVNC DENIOVE EDIFICIVM SANCTORVM

NOMINE CEPTVM IVSTI ET PASTORIS

MARTYRVVM, QVORVM CONSTAT ESSE SACRATVM

CONSUMMATVM EST HOC OPVS ERA

DCCXX.

ALCA-

ÇAR-DO-

SALE

D'O. Terraon continuant à marcher au Couchant, on voit Alcaçar-do-Sal, appelée autrefois *Salacia Imperatoria*, qui est située sur le Zadoan, dans la Comarca de Sétubal. Il s'y trouve trois choses dignes de remarque,

un Château extrêmement fort par l'Art & par la Nature, bâti sur le sommet d'une montagne escarpée de tous côtés; des salines, où l'on cuit quantité de sel; & une campagne fertile en jones, dont on fait des nattes, qu'on transporte hors du Royaume.

D'Alcaçar allant au Midi le long des côtes, on voit St. Jago de Cacem, bâtie à une lieue & demie du rivage, sur une Colline agréable, d'où l'on découvre l'Océan. Le nom qu'elle porte aujourd'hui lui vient en partie de Cacem Seigneur Maure, qui possédoit cette Ville, lorsque les Chrétiens la reprirent, & en partie d'une Image miraculeuse de St. Jaques, qui fut détruite lors de la prise de la Ville. St. JAGO DE CACEM.

Elle s'est élevée sur les ruines d'une ancienne Ville, nommée Mérobriga, qui étoit à deux cens pas delà, & dont on voit encore les ruines, des pans de murailles avec des Tours, les uns à demi renversés, d'autres encore en leur entier, un Aqueduc, un pont bâti au milieu de la Vallée, & une Fontaine fermée d'un beau réservoir de pierre de taille.

On voit le nom de cette Ville ancienne, dans une description trouvée à Sinès, qui est près delà:

D. M. S.
FVLVIVS. L. F. QVINTIANVS
FABER. MATERIARIVS. PIVS
IN. SVOS. VIXIT. ANN. XLVI.
RVBIA. Q. F. SERGILLA. MEROBR.
MARITO. B. M. FEC.
H. S. E. S. T. T. L.

Sinès est un Port de Mer, au Sud-Ouest de St. Jago de Cacem, peuplé de pêcheurs, à cause que la pêche y est fort riche. On y entretient ordinairement une petite garnison de vingt-cinq hommes, avec une artillerie assez nombreuse. SINES.

Au Couchant & au Midi de Sinès est la Campagne d'Ourique, qui s'étend au long & au large entre l'Est & l'Ouest, & renferme dix ou douze Bourgs, & bon nombre de Villages. OURIQUE.

Le plus considérable de ces Bourgs est Ourique, qui a donné son nom à la Campagne.

Elle est fameuse dans le Portugal, pour la célèbre bataille, qui y fut livrée près de Castro-Verde, entre les Chrétiens & les Maures, l'An 1139. Les premiers remportèrent une victoire complète sur leurs ennemis, & Alfonso, qui les conduisoit, y vainquit cinq Rois Infidèles, & fut proclamé Roi de Portugal sur le champ de bataille. Au XVI Siècle le Roi Sébastien y fit bâtir une belle Eglise avec des trophées, pour perpétuer la mémoire d'un si heureux & si glorieux événement.

La Province d'Alentéjo est très riche & très fertile en toutes choses. Sa plus grande fertilité est celle du bled, ce qui lui a fait donner, à juste titre, le nom de grenier du Portugal. On y recueille aussi d'excellent vin. Sa ALENTÉJO.

ALÉN-
TEJO.

Les fruits y sont admirables; c'est de là qu'on transporte dans les Païs étrangers, des oranges douces & des dattes, qui y sont si estimées. La chair des brebis & du gros bétail est très délicate, & leur lait sert à faire du fromage de très bon goût. Il y a quelques endroits, où l'on trouve des carrières de marbre & de jaspe.

La Province d'ALGARVE.

ALGAR-
VE.

LA sixième & dernière Province du Portugal, est celle qui porte le nom d'Algarve, ou Algarbe. Elle est au Midi du Royaume, bornée à l'Occident & au Midi par l'Océan; à l'Orient par l'Andalousie, dont elle est séparée par la Guadiana; & au Nord par quelques montagnes, nommées Séras de Caldéraon, qui la séparent de l'Alentéjo.

Cette Province n'est pas fort grande, elle n'a qu'environ vingt-sept lieues de long, sur huit de large, & trente-cinq de côtes sur l'Océan. Elle est arrosée d'un assez bon nombre de rivières, mais comme elles sont toutes petites, & que leur cours ne s'étend pas fort loin, je ne m'arrêterai pas à en faire l'énumération.

Les anciens Celtiques & les Turdétains étoient possesseurs de ce Païs du tems des Romains: les Maures, qui vinrent après eux, l'ont possédé plus de cinq Siècles, & lui ont donné le nom qu'il porte. Tous les Auteurs que j'ai vus, & j'en ai vu un assez bon nombre, s'accordent à dire que c'est un mot Arabe, qui signifie une campagne fertile. Le premier qui l'a écrit, n'étoit pas fort bien informé, & tous les autres, qui l'ont suivi comme des moutons, se sont trompés après lui. Algarbe ne signifie autre chose qu'un Païs Occidental & situé à l'extrémité de la terre, ce qui convient fort bien à cette Province. Les Arabes employent un mot, qui a la même origine, pour signifier l'Afrique & en particulier la Mauritanie.

On y compte quatre Cités, un petit nombre d'autres Villes remarquables, & quantité de Bourgs & de Villages. Les Cités sont Tavila, Faro, Silvès & Lagos.

La Province d'Algarve est dans une situation fort avantageuse, de quelque part qu'on la considère. L'Océan lui sert de rempart de deux côtés: au Nord elle n'a rien à craindre de l'ennemi, mais quand cela lui arriveroit, elle est fermée de hautes montagnes: il en est de même à l'Orient; elle n'a rien à appréhender de la part des Castillans du côté de l'Andalousie, à cause des montagnes & de la Guadiana, qui la couvrent, & de la hauteur de ses bords.

ALCOY-
TIN.

On voit là Alcoytin petite Ville située au bord de ce Fleuve, presque vis-à-vis de Xérès-de-Guadiana, ou d'Esuris, comme on l'appelloit anciennement. Elle est défendue par une Forteresse médiocre. Les Marquis de Vila-Réal la possèdent en titre de Marquisat.

Castro-Marin est un bon Port de Mer, & une bonne Place frontière,

vis-à-

vis-à-vis d'Ayamonté, très forte par sa situation, à cause des rochers, qui en défendent l'approche.

TAVILA.

TAVILA ou Tavira est la Capitale de la Province, située sur le rivage de la mer, à l'embouchure d'une petite rivière, nommée Gilaon. On croit qu'elle est la Balsa des Anciens. Elle n'est ni grande ni beaucoup peuplée, & l'on n'y compte guère que deux mille habitants. Son Port est assez spacieux, & passe pour l'un des meilleurs du Royaume. On y voit une belle Forteresse, bâtie par le Roi Sébastien. La campagne autour de la Ville est fort agréable & très fertile.

FARO.

A l'Occident de Tavila est Faro, en Latin *Pharus*, Ville considérable placée presque au milieu des côtes, qui font face au Midi. Elle est située au bord de l'Océan, dans un lieu fort commode, & très bien fortifié par la Nature.

Cette Place s'est accrue des ruines d'une Ville ancienne, nommée Offonoba, qui étoit dans son voisinage, à l'Orient, & qui n'est plus aujourd'hui qu'un petit Village, nommée Estoi. On voit ce nom dans l'Inscription d'une pierre antique, qu'on a transportée à Faro:

IMP. CAES. P. LICINIO.
VALERIANO. P. F. AVG.
PONT. MAX. P. P. TR. POT.
III. COS. RESP. OSSON.
EX. DECRETO. ORD. DEVOT.
..... NVMINI. MAIESTAT.
IS. EIVS. D. D.

Cette Ville d'Offonoba étoit aussi honorée d'un Evêché, qui, après sa ruine, a été transféré à Faro: il vaut quinze mille ducats de revenu. La pêche est fort bonne à Faro: l'on y prend entr'autres des thons & des sardines, qu'on vend aux vaisseaux marchands étrangers, qui les portent dans leur País.

Alfonse, Roi de Portugal, après avoir fait plusieurs conquêtes dans l'Algarve, entreprit le siège de Faro en 1249. Le Miramolin de Maroc, à qui cette Ville appartenoit, en avoit fait rétablir les fortifications, & y avoit établi pour Gouverneur un de ses plus grands Capitaines appelé Alben-Baran. Ce Commandant y avoit mené une Garnison considérable pour la défendre par terre & par mer. Alfonse marcha lui-même à cette conquête, & commença par se rendre maître de tous les postes & de toutes les avenues par où l'on pouvoit secourir la Place, quand il l'auroit assiégée.

Les Sarrafins se défendirent d'une manière très opiniâtée, mais les Portugais firent de si pressantes attaques, qu'ils les réduisirent à capituler. Le Roi voulut bien leur accorder une partie de ce qu'ils lui demandèrent. Il leur permit de sortir de la Ville, mais sans armes & sans bagages, & laissa la liberté à ceux qui furent bien aises d'y rester, de continuer leur profession & leur négoce, pourvu qu'ils lui payassent le même Tribut qu'ils payoient au Miramolin, & qu'ils le reconnussent pour leur Souverain.

LOULE. Loule, au Nord-Ouest de Faro, est une petite Ville, qui n'a rien de fort remarquable que le titre de Comté, qu'elle porte.

S I L V E S.

SILVES. **S**ILVES au Couchant de Loule, située un peu au-dessous du bord de la mer. Cette Ville a été autrefois plus considérable qu'elle ne l'est à présent. La situation en est tout-à-fait charmante, dans une campagne, qui est toute plantée de beaux jardins & de petites forêts de bons arbres fruitiers; tellement qu'elle est comme un petit Paradis terrestre: aussi a-t-elle le nom de Parayso. Nonobstant tous ces agrémens elle n'est pas fort peuplée; & comme elle avoit été revêtue de la dignité Episcopale aux dépens d'Ossonoba, on l'en a aussi dépouillée l'An 1590, pour en orner Faro.

Au Sud-Ouest de Silves, l'Océan fait deux petites courbures en s'avancant dans les terres, à l'embouchure de deux petites rivières, & la marée y forme deux bons Ports de barre, où les vaisseaux peuvent entrer dans le tems de la pleine mer: ces deux Ports sont Villa-Nova-de-Portimaon, & Albor.

Le plus Oriental des deux est Villa-Nova; l'entrée en est assez aisée, parce que la passe est fort droite: l'autre, qui est plus au Couchant, savoir Abor ou Alvor, a l'entrée plus difficile à cause des rochers qui la bordent, & parce qu'elle est courbe & que la rivière y va en serpentant.

ALBOR. Albor est un petit Bourg, situé au fond du golfe, qui forme le port, dont je parle; & au milieu du golfe paroît une petite Ile élevée, dont la partie la plus haute est une esplanade, où l'on voit les ruines d'une Ville, bâtie par les Maures. Ces ruines font connoître que la Ville a été magnifique.

Les Anciens mettent dans ce quartier de Païs un Port, qu'ils nomment *Annibalis Portus*, le Port d'Annibal. Comme ils en parlent d'une manière un peu vague, sans marquer les distances des lieux, l'on ne peut pas bien déterminer, si par-là l'on doit entendre Albor, ou Villa-Nova-de-Portimaon: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut entendre ou l'un ou l'autre.

Le Bourg d'Albor est dans une vaste pleine, où l'on recueille d'excellent vin.

L A G O S.

LAGOS. **L**AGOS est une Ville ancienne, dont les Géographes de l'Antiquité nous ont parlé sous le nom de Lacobriga, située au bord de la mer.

Cette

Cette Place, où demeure le Gouverneur de la Province, est bien fortifiée; les murailles y sont bâties sur le roc. Le Roi Sébastien y fit construire de son tems un Château qui passoit pour fort, & depuis la révolution du Portugal, on a attaché dix petits bastions à la muraille.

Le Port de Lagos est assez bon, & la pêche des thons y est fort riche; il est défendu par deux batteries de canon, qu'on a élevées sur deux pointes de rocher. Il y a toujours bonne garnison.

Au Couchant de Lagos, la terre s'avancant dans la Mer forme deux pointes, ou Promontoires, qui laissent entre-deux un petit golfe de cinq quarts de lieues d'étendue. La pointe la plus Occidentale des deux est celle que les Anciens ont appelée *Promontorium Sacrum*, & les Modernes le Cap de Saint Vincent. L'autre pointe, comme étant moins considérable & moins remarquée, n'a pas de nom particulier.

On voit là une petite Ville, qui retient encore quelques traces de l'ancien nom du Promontoire, dont elle est à une lieue & demie de distance: on l'appelle Sagrez. Elle fut fondée vers le commencement du XV Siècle par Don Henri, fils du Roi Jean I. Ce Prince aimoit le séjour de cette Ville, & envoyoit delà des Flottes, chercher des routes nouvelles, pour pénétrer dans les Indes Orientales.

Cette Place est un bon Port de mer, très bien fortifié, & pourvu d'une nombreuse artillerie. On l'estime une des meilleures du Royaume.

La Province d'Algarve a été au pouvoir des Maures l'espace de cinq cens trente-six ans. Elle leur fut enlevée au milieu du XIII Siècle par Alphonse VI, Roi de Portugal. Ce Prince fut le premier, qui en prit le titre de Roi; auparavant elle n'avoit que le nom de Comté. Alphonse X, Roi de Castille avoit donné en dot à Béatrix sa fille naturelle, les prétentions qu'il avoit sur l'Algarve, lorsqu'Alphonse III épousa cette Princesse, après avoir répudié Matilde sa première femme.

Ces particularités sont rapportées différemment par quelques Auteurs. Mr. le Quien de la Neuville, qui a écrit l'Histoire de Portugal, dit qu'Alphonse X Roi de Castille donna l'Algarve en Dot à sa fille naturelle Béatrix qu'il avoit eue de Marie de Gusman de Villéna en lui faisant épouser Alphonse III Roi de Portugal. Cette Dot seroit un présent bien particulier, puisque ce Pais étoit possédé par les Maures lorsque Don Alphonse devenu Roi par la mort de Don Sanche répudia la Reine Matilde son épouse sous prétexte de stérilité, pour épouser Béatrix. Ce mariage, dit Mr. Maugin(*) fit beaucoup de bruit. Matilde s'y opposa, & le fit casser par le Pape Alexandre IV. La Bulle de ce Pontife eut moins de force que l'amour d'Alphonse; il garda sa nouvelle Epouse, & par bonheur la Comtesse Matilde venant à mourir quelque tems après, la cause de l'invalidité de ce mariage cessant, le Pape le confirma & légittima le Prince qui en avoit été le fruit.

Cette affaire terminée, Don Alphonse porta toutes ses pensées à la guerre.

(*) Abrégé de l'Histoire de Portugal, p. 89, & suiv.

ALGAR-
VE.

Il fit des desseins sur l'Algarve. Le Roi de Castille son Beau-père en ayant commencé la conquête, & le plus renommé de ses Généraux Payo Cortéa Maître de l'Ordre de St. Jaques, Portugais d'origine, y étant alors occupé, Don Alphonse envoya la Reine Béatrix son Epouse lui demander la cession de ses droits sur ce País.

Le Castillan reçut favorablement cette Princesse sa fille, & lui accorda la cession qu'elle demandoit sous certaines conditions, auxquelles il renonça quelque tems après, en faveur de Don Denis l'Infant de Portugal son Petit-fils.

Mr. Maugin a très bien senti les difficultés qu'on peut faire contre cette demande de la part du Portugal, & contre cette cession de la part de l'Espagne, il ne les dissimule point: il n'est pas à croire, dit-il, que les Castillans eussent plus de droit sur l'Algarve que les Portugais: au contraire ceux-ci paroissent être les mieux fondés à prétendre cette Province, puisqu'ils avoient conquis autrefois sur les Maures la Ville de Silvès Capitale de l'Algarve, & l'avoient conservée pendant plus de quarante ans. Il est vrai qu'ils l'avoient perdue, mais ils l'avoient reprise pour la seconde fois avant que le Général Castillan arrivât aux frontières de l'Algarve. On a même des Lettres, qui montrent que les Rois de Portugal & de Castille faisoient de concert la conquête de ce País. Ainsi la Reine de Portugal n'alla dans la Castille, autant qu'on le peut croire, que pour travailler au règlement des Limites, ou pour empêcher que les Castillans ne se fissent un propre des conquêtes Portugaises, ou enfin pour obtenir un ordre au Général Castillan de rendre les Villes d'Ajustrel & de Mertola, qu'il avoit surprises, bien qu'elles appartenissent aux Portugais.

Ce sont les conjectures de Mr. Maugin. Il faut ajouter, que si l'Algarve lui avoit été donnée pour sa Dot, comme le dit Mr. Baudrand, qui la fait fille d'Alphonse IX, & non pas d'Alphonse X, qu'avoit à faire le Roi de Portugal de faire solliciter la cession des Droits de son Beau-père sur ce País?

Quoiqu'il en soit, Alphonse III entra dans l'Algarve, & fut joint près de Séhir, par le Général de l'Armée Castillane, qui l'ayant reconnu pour Souverain de ce país, lui rendit compte de ses conquêtes, & lui offrit son service. Ce Monarque l'accepta. Ils furent de compagnie mettre le siège devant Faro, qui se rendit peu de tems après.

Don Alphonse mena son Armée victorieuse devant Joulé, qu'il prit d'assaut, Algésur & Albufeyra eurent le même sort. En un mot, il se rendit maître de tout le reste de l'Algarve, & en chassa les Musulmans qui le possédoient depuis cent quatre-vingts ans.

Ainsi le Portugal est devenu maître de l'Algarve par droit de conquête, & le Beau-père la facilita à son gendre par le secours qu'il lui donna pour cela. Denis I, fils d'Alphonse & de Béatrix, surnommé le Père de la Patrie, prit le Titre de Roi des Algarves, que ses Successeurs ont conservé.

Le

Le nom d'Algarve se donnoit du tems des Maures à une étendue de Pais ALGAR- beaucoup plus grande que celle de l'Algarve Portugaise; car selon Mr. le VE. Quien de la Neuville (*) ce Pais comprenoit beaucoup de terres en Afrique & en Espagne. Celles du côté d'Espagne s'étendoient depuis les Côtes du Cap St. Vincent jusqu'à la Ville d'Almeiria, & l'on y comptoit un grand nombre de Villes & de Châteaux. A ce compte, outre le Pais qui porte aujourd'hui le nom d'Algarve, on y renfermoit encore l'Andalousie & une partie du Royaume de Grénade.

Les Terres du côté d'Afrique contenoient tout ce qu'il y a depuis le Détroit jusqu'à Trémécen, où sont situés les Royaumes de Fez, de Ceuta & de Tanger, qu'on appelloit anciennement le Royaume de Bénamarin, c'est-à-dire toute la Côte de Barbarie qui est à l'opposite de l'Andalousie & du Royaume de Grénade. Delà vient que les Rois d'Espagne se disent Rois des Algarves, sans que pour cela les Rois de Portugal, qui jouissent aussi de ce Titre, puissent s'en plaindre, puisqu'ils possèdent une grande partie de l'ancienne Algarve, quoique sous d'autres noms, comme je viens de dire qu'elle renfermoit l'Andalousie & partie du Royaume de Grénade. Le Roi de Portugal se dit Roi des Algarves deçà & delà la Mer en Afrique. Cependant tout ce que cette Couronne possédoit sur les Côtes de Barbarie est retombé sous la domination des Maures: il ne lui restoit plus que Tanger qu'elle ceda à Charles II, Roi d'Angleterre, pour la Dot de l'Infante de Portugal qu'il épousa; & les Anglois l'ont ensuite abandonné à cause des dépenses qui n'étoient pas compensées par une utilité proportionnée. Les Espagnols n'ont que Ceuta dans la Barbarie.

La Province d'Algarve peut passer avec juste raison pour un Pais fertile. Elle rapporte ordinairement assez de bled pour nourrir ses habitans; & celui qui croît près du Cap de St. Vincent, passe pour l'un des meilleurs du Royaume. Lorsqu'il y en manque, on en rapporte en quantité de la Campagne d'Ourique, & du Territoire de Mertola, dont la plus grande richesse consiste en bled.

L'Algarve est fertile principalement en fruits & en vin. Toute la partie Méridionale est couverte de vignobles & de Bois de figuiers, & la Mer est féconde en divers genres de poissons fort délicats. Les Vaisseaux étrangers y vont charger d'excellent Vin, des Figues en Cabas, des Raisins secs, des Figues, des Amandes; des Thons & des Sardines, & quelques autres denrées de cette nature, pour les transporter dans les Pais du Nord.

Après avoir donné la description des Villes d'Espagne & de Portugal, & avoir fait remarquer tout ce qui s'y trouve de plus curieux, nous allons entreprendre de donner une idée claire & distincte de ce qui concerne le Gouvernement de ces deux Royaumes, de leur Etat politique, des Mœurs & des Coutumes des Habitans, de leur Commerce, de leur Religion, de leurs Fêtes,

(*) Hist. génér. de Portugal.

Fêtes, des qualités de l'air & du terroir, en un mot de tout ce qui peut faire connoître plus particulièrement ces deux Monarchies.

Instructions pour ceux qui voyagent en Espagne & en Portugal.

ON dit d'ordinaire que les Voyageurs ont besoin de deux choses, d'argent & de patience; mais ces deux, choses sont particulièrement nécessaires à ceux qui veulent voyager en Espagne. Par l'Espagne j'entens dans tout ce discours la Monarchie des Castellans & le Portugal. La patience est d'un fort grand usage pour ceux que la curiosité conduit jusques dans ce Pais-là, car on n'y trouve pas les agrémens que l'on rencontre en voyageant dans les autres Pais, & sur-tout dans la France, qui est un Pais incomparable à cet égard.

Quand on passe de la France en Espagne, on ne trouve plus les douceurs qu'on a eues dans le Pais qu'on vient de quitter, & l'on est surpris de trouver une si prodigieuse différence, je ne dis pas dans la Langue, car ce seroit peu de chose, mais principalement dans les manières de vivre & de recevoir les Etrangers.

Les choses vont encore assez bien dans la Catalogne & la Navarre, où les Peuples ont quelque chose de l'ouverture & de l'humanité François; mais dans l'Arragon, dans la Biscaye, & ailleurs, généralement dans toute la Monarchie, il faut se résoudre à faire mauvaise chère. Il est vrai que de cette manière on dépense moins, & c'est là un profit tout clair que l'on fait.

On entre d'ordinaire dans les Hotelleries par l'écurie, du moins dans de certaines Provinces; on vous mène dans quelque chambre, où vous trouvez les quatre parois, quelquefois un bois de lit; pour chandelle on allume un grand nombre de petites bougies, qui font assez de lumière pour voir ce que vous mangez; & afin que l'odeur & la fumée de tant de bougies n'incommode pas, on vous apporte, si vous le souhaitez, un brasier de nouveaux d'olives en charbon. Quand on monte, on trouve au haut de l'escalier, la *Segnora de la Casa*, qui a eu le tems de prendre ses beaux habits de dimanche pour vous faire honneur & s'en faire à elle-même.

Ordinairement on n'entre dans aucun logis pour dîner. On s'arrête en pleine campagne, à l'ombre de quelque arbre & au bord d'un ruisseau, s'il s'en trouve, & l'on mange de ce dont on s'est garni; cependant les Muletiers, qui vous conduisent, font repaître leurs mulets, leur donnant de l'orge ou de l'avoine, mêlée avec de la paille hachée, car ils n'ont point de foin.

Quand on veut voir l'Espagne, on loue un Moço-de-Mula, c'est-à-dire, un garçon Muletier, pour vous conduire par-tout où vous souhaitez d'aller, & moyennant un prix, dont on convient avec lui, il est obligé de vous conduire, & de se nourrir avec ses mulets: on n'y voyage d'ordinaire qu'en Mules ou Mulets, & les Chevaux y sont plus rares que ces animaux hétéroclites.

Pour

Pour revenir aux Hôtelleries, quand on y arrive, fut-il minuit passé, l'on n'y trouve rien de prêt, non pas même un pot sur le feu. L'Hôte ne vous donne que le couvert & le lit, pour tout le reste, il le faut envoyer chercher, si vous ne voulez prendre la peine d'y aller vous-même. On donne l'argent nécessaire, & l'on va vous chercher du pain, du vin, de la viande, & généralement tout ce que l'on souhaite, si tant est qu'on le puisse trouver. Il est vrai que cette coutume a son bon côté.

Le prix de toutes ces choses est réglé, l'on sait ce qu'il faut payer, & un Hôte ne peut pas friponner. On vous apprête votre viande, & l'on donne une réale & demie, ou deux réaux pour le servicio, comme ils parlent, & autant pour le lit, ce qui revient environ à quinze sous de France. Si l'on se trouve dans quelque grande Ville, on aura une nappe grande comme une serviette, & une serviette grande comme un mouchoir de poche; dans d'autres endroits il faut s'en passer.

Les Lits ne sont pas fort ragoutans; quelque matelas, ou quelque paillasse, ou tout au plus une couverture de coton; à la campagne il faut passer la nuit sur le carreau, ou bien sur quelque botte de paille, qu'on doit avoir soin de faire bien seconer, pour en chasser la vermine.

Les Hôtes sont, pour la plupart, des misérables, qui n'ont ni bien ni honneur, qui friponnent les passagers tant qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils leur attrapent, est de bonne prise. Il y a quelques bonnes Auberges dans les principales Villes, comme à Madrid, à Séville, à Lisbonne & à Cadix, mais ce sont pour l'ordinaire des François ou d'autres Etrangers, qui les occupent.

Il faut avouer qu'on trouve par-tout de la viande excellente, mais ils ne la savent pas apprêter. Le mouton est fort tendre, le poisson est pour l'ordinaire excellent, & l'on y trouve des pigeons, des perdrix rouges, & des jambons d'un goût exquis.

Le vin est aussi naturellement d'un goût exquis, & fort stomachal, particulièrement le rouge, mais on ne le boit pas en Espagne avec plaisir, parce qu'on le met tout dans de grands Vaisseaux faits de peaux de boucs godronnées, qui sentent la poix & le bouc, à faire vomir. Il n'y a que la Catalogne & le Royaume de Valence, où l'on se serve de tonneaux.

Le Vin qui se fait dans l'Isle de Cadix est délicieux, & se prépare de la manière suivante (*). On effeuille les Vignes, afin que rien n'empêche l'ardeur du Soleil d'opérer sur les grappes, & quand elles ont toute la maturité qu'elles peuvent avoir, on les coupe, & on les met dans une grande cuve, au milieu de laquelle on laisse un espace vuide capable de contenir un mouton, ou un chien que l'on y met entier, chauffé & vêtu, après qu'on l'a égorgé. On jette par dessus de la chaux vive avec quelques livres de

(*) Labat, *Voyages d'Espagne*.

de poivre concassé & de gingembre, & des feuilles de laurier. On remplit de raisins le reste de l'espace vuide, & toute la cuve jusqu'à un pied près du bord. On y verse ensuite de l'eau, en une certaine quantité, & on laisse fermenter & bouillir tout ce mélange pendant quatre à cinq jours, qui suffisent pour consommer si absolument l'animal qu'on y a mis, qu'on ne trouvera pas la moindre esquille de ses os. On ouvre alors la champlure qui est au bas de la cuve, & pendant que quelques hommes qui y sont entrés, foulent le raisin avec leurs pieds de toutes leurs forces, on porte la liqueur dans les futailles qu'on a préparées, où l'on distribue également tant celle de la cuve que celle qui sort du pressoir; on jette dans chaque futaille une douzaine de blancs-d'œufs battus avec le vin pour amasser promptement l'ordure & l'écume, & les faire sortir par la bonde à mesure que le vin bout; avec tous ces salmigondis on ne laisse pas de faire des vins excellens dans tous ces quartiers. Les Chartreux de Xérès prétendent que le leur doit l'emporter sur tous les autres.

Le pain, que l'on mange dans ces Hôtelleries, est fait de bled de Turquie; il est passablement blanc, & fort doux, mais pesant & de dure digestion. Ainsi l'on n'y a pas beaucoup de quoi satisfaire le goût; mais ceux qui veulent y faire meilleure chère, doivent y voyager dans le tems des fruits; car alors ils trouveront toujours sûrement de quoi se régaler avec les figues, les raisins muscats & autres, les oranges, les citrons & les limons, sans parler des poires, des pommes, & d'autres fruits moins considérables.

Ce qu'il y a de plus surprenant est qu'en approchant de Madrid, le centre de la Monarchie, on ne rencontre pas mieux, & il ne semble pas qu'on soit à la porte d'une Ville Capitale. En Portugal, c'est la même chose, & il n'y a de différence que du plus au moins, selon la diversité des lieux ou des Hôtes, dans ces deux Royaumes. La route de Madrid est la meilleure de toutes, & celle où l'on est le mieux servi; mais aussi tout y est fort cher.

Comme l'Espagne n'est pas, à beaucoup près, autant peuplée qu'elle le pourroit être, on y fait souvent cinq ou six lieues de chemin, avant que de trouver une Hôtellerie, pour se rafraichir, & l'on fait quelquefois une journée toute entière, sans rencontrer autre chose qu'une *Posada* toute seule.

Dans le Portugal on ne trouve que de méchans matelats pour mettre sur le carreau, si minces qu'on sent toute la dureté de la terre, il n'y a point d'autre remède que d'en prendre plusieurs à un sou pièce, si l'on est en lieu où l'on en puisse avoir pour son argent. On n'y a pour lumière, que celle des lampes, ou de certain bois, qui fait une grande clarté.

Quand un Espagnol voyage, il a toujours toute sa provision avec lui: sa valise est sur le devant de la selle, & lui sert d'appui: au lieu de pistolets, il porte deux flacons de cuir bouilli, pendus à l'arçon de la selle, aux deux côtés, & au dessous une espèce de poche ou de bourse de cuir, où l'on met de la glace en Eté, pour tenir le vin frais. La méthode est fort bonne, &

même.

même nécessaire dans ce Pais-là : je conseille à tous ceux qui veulent voyager en Espagne, de n'oublier pas en sortant d'un gîte, d'y faire provision de viandes & de vin, pour un jour ou deux.

Une autre chose à laquelle il faut que les Voyageurs prennent garde, est la Douane. L'Espagne est divisée en quinze Provinces, sans compter le Royaume de Portugal, comme je l'ai remarqué, & chaque Province faisant, pour ainsi dire, un Etat à part, toutes les fois qu'on passe de l'une à l'autre, ce qui arrive assez souvent, il faut à chaque passage raisonner avec les Douaniers, consigner entre leurs mains ce que l'on porte, & leur payer les droits qu'ils exigent. C'est là la plus grosse dépense qu'on soit obligé de faire, & cette dépense va fort loin, tant parce qu'elle revient souvent, que sur-tout à cause de l'avarice des Douaniers, qui sont après à la proie, & ne font point difficulté de confisquer tout l'équipage d'un Etranger, pour la moindre faute contre les ordonnances, quand même on est muni d'un Passeport du Roi. Cependant ils n'y font souvent aucune attention, & ils obligent les gens à prendre un billet d'eux, afin d'avoir occasion de se faire donner de l'argent. Il y a même quelques Provinces, où l'on ne permet pas de porter une somme médiocre d'argent hors des frontières, il faut donc prendre des lettres de change, & l'on perd toujours sur le change.

Qualités de l'Air & du Terroir.

L'AIR de l'Espagne est généralement pur, sec & chaud, & fort bon pour la santé de l'homme. Il est humide en quelques Provinces, comme dans la Galice, & froid dans les parties du Nord & dans les Montagnes. Mais pour tout le reste du Pais, il y pleut rarement, & l'on y a le plus pur & le plus beau Ciel, qui se puisse voir; il n'y a pas le moindre petit nuage, qui dérobe la vue du Soleil.

L'hiver ne s'y fait presque point sentir, & dès le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin, l'on n'éprouve point de froid, qui fasse qu'on ait besoin de feu. Il n'y gèle jamais plus de l'épaisseur de deux écus, & l'on n'y voit guère de neige que sur les Montagnes. Dans ces mois-là les jours sont aussi beaux que les plus beaux qu'on ait ailleurs.

Il est vrai que dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Aout, la chaleur y est ordinairement insupportable, particulièrement au cœur du Pais & dans les Provinces Méridionales: en récompense les nuits y sont charmantes, & aussi délicieuses que les plus beaux jours des Pais du Nord. La chaleur s'y fait sentir avec tant de force, qu'elle fait tarir un très grand nombre de petites rivières & de ruisseaux; & comme avec cela le terrain est naturellement sec, il s'y fait une poussière horrible.

Ce qui augmente la chaleur est la sérénité de l'air jointe au défaut des vents, qui n'y soufflent pas si souvent, comme en d'autres Pais plus avancés au Nord. On y sent à la vérité un certain vent frais, qu'on nomme Gallego, parce qu'il vient des montagnes de la Galice. Mais il faut bien se

garder de le prendre pour un doux Zéphir: il est rafraichissant, mais il glace les membres, pénètre jusqu'aux os, & si, pressé de la chaleur, on s'abandonne à cet apas trompeur, il mutile sûrement de quelque membre, comme d'un bras ou d'une jambe, & rend même perclus de la moitié du corps. Et en général il se faut précautionner contre les vents de la nuit, car ils sont d'ordinaire dangereux; cela fait qu'en divers endroits, sur-tout dans le Portugal, on voit plusieurs chambres sans fenêtres.

Le Terroir de l'Espagne est inégal, comme il l'est par tout Pais; mais généralement parlant, il est sec & montueux, néanmoins fort fertile partout où il est arrosé.

Il y a de grandes chaines de Montagnes, d'une étendue & d'une hauteur prodigieuse, car outre les Pyrénées qui sont assez connues, on y voit le Mont Vindius ou Solorius, qui traverse tout le Pais de l'Orient à l'Occident, dès les Pyrénées jusqu'en Galice; les deux Monts Herminius dans le Portugal; la Sierra d'Occa dans la Castille Vieille; la Sierra Moréna, qui règne aussi de l'Orient à l'Occident, entre l'Estrémadoure & l'Andalousie, s'étendant jusqu'à la Mer, aux frontières du Portugal; pour ne pas parler de plusieurs autres moins considérables, qui ne sont que des rameaux des premières, & que l'on connoit sous des noms particuliers.

Ces Montagnes sont en quelques endroits, sèches, arides, & stériles; on n'y voit que des rochers tout pelés, & nuds comme la main. Dans d'autres endroits elles sont couvertes de grandes & de vastes forêts, de diverses espèces d'arbres, entre lesquels il y en a qui sont rares en d'autres Pais, comme les lièges, les chênes-verds, les carrouges, les lotiers, les palmiers & quelques autres. Il s'y trouve aussi de très bons simples, & des herbes fort salutaires, pour la guérison de diverses maladies, particulièrement dans les Pyrénées & dans les Montagnes de Valence. Il y a de très bons paturages, où l'on nourrit une infinité de troupeaux.

Les campagnes sont généralement sèches, & il y a des endroits, où l'on fait quelques lieues sans trouver un arbre, à l'ombre duquel on se puisse reposer. Cette sécheresse du terroir vient de trois causes, du petit nombre de sources & de fontaines qui s'y trouvent, à proportion de l'étendue du terrain, du peu de profondeur des rivières & des Fleuves qui l'arrosent, & enfin de la chaleur excessive des mois de l'Eté, qui fait tarir les sources.

Les parties les mieux arrosées sont celles des Provinces maritimes, parce que toutes les rivières s'y rendent, & les plus grandes y sont grossies de la dépouille des plus petites. Les Maures avoient sagement pourvu à cet inconvénient, par un grand nombre de puits, qu'ils avoient creusés dans les campagnes, & par de petits canaux ou rigoles, dans lesquelles ils conduisoient l'eau, pour arroser tous les lieux qui en avoient besoin. Il y en a plusieurs qui subsistent encore aujourd'hui, sur-tout dans les Royaumes de Grenade & d'Andalousie, & les Espagnols qui s'en sont accommodés, en savent bien profiter: s'ils vouloient prendre la peine de faire le même partout où il est nécessaire, le Pais seroit d'un très grand rapport, étant natu-
rel-

rellement très bon & très fertile: desorte qu'on peut dire avec vérité, que si l'Espagne étoit habitée par un peuple laborieux & industrieux, comme le sont les François, les Anglois & les Hollandois, ce seroit le Pais le meilleur, le plus fertile, le plus riche, & le plus heureux, qu'il y ait non-seulement dans l'Europe, mais dans tout le Monde même. Delà vient que les Anciens ont parlé de l'Espagne comme d'un Pais merveilleux, en un mot comme d'un Paradis terrestre: elle étoit alors habitée par un peuple plus laborieux, que celui qui l'occupe aujourd'hui.

Le défaut de culture fait qu'on n'y a pas abondance de grains; la Castille entr'autres en manque, & il y en faut porter d'ailleurs, comme de France, & des Villes maritimes; c'est en cette considération que les Vaisseaux chargés de bled, ne payent point d'impôt au Roi. Cela fait que le pain y est ordinairement cher, & que ce qui ne coûteroit pas ailleurs quatre sous, en conte là dix; delà vient encore qu'on donnera plutôt un verre de vin à un mandiant, qu'un morceau de pain. Il arrive quelquefois que les Voyageurs ne pouvant avoir du pain dans les Villes pour leur argent, sont obligés d'aller trouver le Magistrat, qu'on nomme Corregidor, pour s'en faire donner.

On recueille en Espagne du froment, de l'orge, diverses espèces de légumes, du seigle, & du bled de Turquie; il ne s'y trouve point d'avoine, il en faut faire venir d'ailleurs. Je m'imagine que cela procède de la sécheresse du terroir. Elle est si grande que le bled est quelquefois havi sur la plante, & il y souffle un vent d'Est, qui consume, comme un feu, tous les bleds par où il passe, dans le point même de leur maturité. Ajoutons à cela que certains quartiers du Royaume, comme la Castille & l'Estrémadoure, sont exposés à des essaims de Sauterelles, qui broutent, pour ainsi dire, le verd & le sec, & dévorent le bled jusqu'à la racine. Il est vrai aussi que cela n'est pas ordinaire.

Les Espagnols ont une si grande horreur pour ces Sauterelles, que dans les années qu'il y en a, ils ne veulent point manger de Perdrix, parce qu'elles se nourrissent de ces insectes; mais les Etrangers, qui ne sont pas si scrupuleux, en font fort bonne chère. Le Roi d'Espagne a ses Terres particulières, qu'il fait semer pour l'usage de sa Maison, & lorsque la pluie manque, il les fait arroser par des hommes destinés à cet office. Enfin pour finir cet article, tout le grain, qui croit en Espagne, est parfaitement beau, & de fort bon goût.

Le vin y est excellent, soit blanc soit rouge ou claret; mais il n'est pas agréable au goût, parce qu'on le met dans des peaux de bouc apprêtées, tellement que l'odeur en est toujours mauvaise, tenant ou de bouc ou de la poix.

Celui qu'on porte dans les Pais étrangers, est meilleur que celui qui se débite dans le Pais même; parce qu'on le met dans des tonneaux ou dans des bouteilles propres, & qu'il perd sa rudesse par le transport. Il ne fait pas grand mal aux Espagnols, car ils en boivent fort peu. Il y a de petits

Caba-

Cabarets, où l'on en tient à vendre, mais il est ordinairement éventé, parce qu'on le garde dans des vases de terre tout ouverts.

Les fruits sont comme tout le reste, c'est-à-dire, naturellement excellens; on y a des poires, des pommes, des chataignes, des noix & des olives. Les Oliviers y sont en si grande quantité, qu'on en voit en divers endroits des forêts entières: cela fait que l'huile y est extrêmement abondante, & que les Espagnols, faute de beurre, cuisent & apprêtent tout avec de l'huile. Les figuiers & les grénadiers y sont là, comme les arbrisseaux des haies vives dans les Païs du Nord. On y a aussi des oranges, des citrons, des dates, des limons, des capres, des carrouges, du safran, & des noix de galle. Il s'y trouve divers herbages, qui sont d'un goût admirable, particulièrement des laitues, & des asperges.

La viande y est fort délicate, & très succulente, & si elle passoit par les mains de gens propres & habiles elle feroit d'un gout exquis; mais les bouchers ne la savent pas accommoder proprement. On estime particulièrement les Jambons de Cerdagne & de Lamégo, & le bœuf de l'Estrémadoure. La volaille & le gibier y sont fort bons, mais fort chers. Dans les Provinces maritimes on a d'excellent poisson, mais dans le cœur du Païs il est plus rare & extrêmement cher.

Les Montagnes sont fécondes en carrières & en minières; on y trouve divers genres de marbres & de pierres précieuses; plusieurs mines de divers minéraux, comme alun, soufre, salpêtre, calamine, & diverses sortes de sel; outre le sel de mine, on en cuit dans le cœur du Païs, & sur les côtes, plus qu'il n'en faut pour tout le Royaume. On y trouveroit des mines d'or, d'argent & d'autres métaux précieux, mais il est défendu de chercher les deux premiers, tandis que les Indes auront dequoi en fournir. Quelques-unes des rivières roulent de l'or dans leur sable, & l'on fait que le sceptre & la couronne des Rois de Portugal sont faits l'un & l'autre de l'or, qui a été trouvé dans le Tage.

J'ai déjà décrit les divers Ports de Mer qu'il y a dans l'Espagne; je me contenterai de remarquer qu'il y en a douze ou treize principaux: St. Sébastien, Bilbao, Ferrol, la Corugna, Porto, Lisbonne, Cadix, Puerto, Sta. Maria, Malaga, Carthagène, Alicante, Grajo près de Valence, & Barcelone.

L'Espagne manque de Matelots, c'est pourquoi au retour de la Flotte des Indes, on les tient en arrêt, afin qu'ils ne puissent pas s'évader, & que la Flotte ne reste pas dénuée de monde; le Roi n'a pas beaucoup de Vaisseaux, & la Hollande seule en équiperait autant en un mois, que Sa Majesté Catholique en fix. Les meilleurs hommes de Mer sont les Biscayens & les Portugais.

Pour ce qui regarde les animaux de ce Royaume, il y a un assez grand nombre de Montagnes & de forêts, où l'on trouve quantité de gros & de menu gibier, particulièrement des taureaux sauvages. Le Roi & les plus grands Seigneurs ont des parcs, où l'on entretient quantité de daims, de cerfs,

cerfs, de chevreuils, & d'autres animaux semblables. Il se trouve quelques sangliers, & quelques loups dans les Pyrénées; je ne sache pas qu'il y ait aucun ours. Mais de toutes les bêtes sauvages, il n'y a point d'espèce qui se trouve en si grande quantité, que les lapins; aussi y font-ils beaucoup de mal aux fruits de la terre, tant à creuser, qu'à brouter.

Les campagnes & les Montagnes sont couvertes de grands troupeaux de brebis, de chèvres, & de bœufs ou de vaches. Les chevaux & les mulets sont ceux qu'on prise le plus de tous les animaux de l'Espagne. Les premiers ont été estimés dans tous les siècles, à cause de leur vitesse & de leur beauté. Ceux d'Andalousie, & particulièrement ceux d'autour de Cordoue, passent pour les plus légers, aussi bien que ceux du Portugal; mais ceux d'Asturie sont les plus forts. Les meilleurs mulets viennent de la Castille, & particulièrement de la Manche, le País du vénérable Don Quichotte; aussi sont-ils fort chers, & le couple coûte à Lisbonne jusqu'à huit cens

écus. On ne voyage dans toute l'Espagne qu'en mulets, soit qu'on les employe pour monture, ou pour porter une litière ou tirer un carosse: cela vient de ce qu'ils y sont beaucoup plus propres que les chevaux, car l'Espagne est montueuse en tant d'endroits, & l'on trouve si souvent des chemins étroits, difficiles, pierreux, & dangereux pour les précipices, qu'il seroit impossible de marcher sûrement avec des chevaux; au lieu que les mulets ont le pied si ferme, qu'en cent & deux cens lieues de chemin dans des Montagnes, ils ne feront peut-être pas un faux pas.

On a dans l'Espagne une espèce de voiture qui est inconnue dans les autres Païs: c'est des galères que je veux parler. Ce sont de grands bâtimens de la forme des chariots de poste de Hollande & d'Allemagne, mais cinq ou six fois plus longs, ronds par dessous, & couverts de toile par dessus. On y attèle ordinairement une vingtaine de chevaux pour les trainer, & il y peut tenir quarante personnes à chacune. Ces machines vont lentement; on y fait sa cuisine, on y a toutes ses provisions, & l'on y couche aussi commodément qu'on le feroit dans bien des Hôtelleries du Plat-Païs. Il en part toujours dix ou douze à la fois, pour s'entre-secourir au besoin; car cela arrive quelquefois, & lorsque ce malheur arrive, il ne faut pas moins de cent hommes pour le relever.

Le grand usage qu'on fait des Mulets en Espagne est cause qu'on n'y a pas tant de chevaux qu'il seroit nécessaire; & c'est un des défauts auxquels les Rois n'ont pas assez pris garde. Un Roi de Portugal avoit bien senti cela, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de défendre l'usage des Mulets.

Les Ecclésiastiques, Séculiers & Réguliers, qui ont accoutumé d'aller partout montés sur des Mules, ne voulant pas acquiescer à cette défense, lui représentèrent leurs droits & leurs privilèges, en vertu desquels il leur accorda dispense pour se servir de Mules, mais en même tems il défendit à tous les Maréchaux de son Royaume, de ferrer ni Mule ni Mulet, pour qui que

ce fût, sur peine de la vie. Il est certain que la trop grande quantité de Mulets, que dépeuplent les Haras de l'Espagne, n'est pas l'une des moindres causes de sa foiblesse, en ce qu'elle s'en trouve dépourvue lorsqu'on y porte la guerre.

Mœurs des Espagnols, leur manière de vivre, leur science, leurs divertissemens, &c.

Les Espagnols ont le teint un peu olivâtre & bazanné, la taille médiocre, mais fine; l'œil vif & fin, les dents assez bien rangées, la tête belle, & les traits assez réguliers, & ils sont maigres & décharnés. Ils portent ordinairement leurs cheveux, & c'est rarement qu'on leur voit charger la perruque. Ils les partagent aux côtés de la tête, & les passent derrière l'oreille.

Leur habit est un chapeau doublé de taffetas noir, une gonille, qui est une espèce de petit colet de carton, couvert de quelque légère étoffe, qui leur tient le cou droit & ferré, un juste-au-corps large à manches ferrées, & toujours de quelque étoffe noire, des chausses étroites, des bas bien tirés, & des souliers d'un cuir fort délié. Ajoutez à cela qu'ils ne mettent point de poudre à leurs cheveux, qu'ils portent ordinairement une épée effroyablement longue, un poignard attaché à la ceinture, & un manteau par dessus tout le reste. Pour ce qui est de leurs mœurs & de leur manière de vivre, ils sont fort sobres pour le vin & pour les viandes.

Ils boivent fort peu de vin: ils mangent peu, le commun & les Bourgeois même se contentent d'un plat de laitues, d'olives, ou de raves; & la populace se régale avec une gouffe d'oignon. Les Espagnols ont un proverbe qui porte que, *Unas aceitunas, una salada y ravanillos son comida de Cavalléros*; ce qui signifie que *des olives, une salade & des raiforts sont un manger de Cavaliers*. Mais on leur reproche que quand ils sont en fête chez quelqu'un qui les invite, ils mangent avec excès.

Soit naturel, soit affectation, ils ont un grand air de sérieux & de gravité, qui impose à ceux qui ne les connoissent pas: ils sont froids, réservés, peu communicatifs, mais aussi quand ils ont de l'amitié pour quelqu'un, & qu'ils viennent à bout de quitter leur gravité pour quelque moment, on les trouve fort jolies gens, gais, animés, enjoués & pleins d'une agréable vivacité.

Un Auteur, que nous avons déjà cité, fait un portrait assez étendu des Espagnols dont il parle en ces termes. Les Espagnols ont des vertus respectables, & des défauts condamnables, de même que tous les autres Peuples. Ils ont l'esprit sublime, pénétrant & très propre pour les plus hautes Sciences: mais par malheur cet esprit n'est pas cultivé par une belle éducation, ce qui fait qu'on n'y voit pas communément tant de Savans qu'en France, & en quelques autres Pais où il y a de célèbres

Ecoles

Écoles & de fameuses Académies pour l'instruction de la jeunesse.

Malgré tout cela, on ne laisse pas d'y voir des hommes d'une profonde érudition dans le goût de la Nation. Ce goût consiste à s'attacher particulièrement à l'étude de la Philosophie, de la Théologie Scholastique, de la Médecine, de la Jurisprudence, & de la Poësie; mais c'est d'une manière bien différente de la nôtre; car à l'égard de la Philosophie, ils sont tellement esclaves des opinions des Anciens, que rien n'est capable de leur faire embrasser celle des Modernes, non plus qu'à l'égard de la Médecine. Aristote, Scot & Saint Thomas sont des Oracles si infaillibles selon eux, que quiconque s'aviserait de ne pas suivre servilement l'un des trois, ne saurait aspirer à la qualité de bon Philosophe; & si un Médecin ne juroit pas par Hippocrate, Galien ou Avicenne, les malades qu'il enverrait en l'autre monde, ne croiroient pas être morts dans les formes.

Il seroit à souhaiter qu'ils suivissent aussi régulièrement les règles des anciens Poëtes, que celles des anciens Philosophes, sur-tout pour ce qui regarde les Poëmes Epique & Dramatique, dans lesquels ils sont fort peu de progrès, à cause qu'ils négligent les préceptes d'Aristote & d'Horace pour s'abandonner aux saillies de leur esprit plein de feu & d'imagination; de sorte que d'un trop grand attachement pour les Anciens en matière de Philosophie & de Médecine, & de trop de négligence pour eux en matière de Poësie, il arrive presque toujours qu'ils ne sont ni bons Philosophes, ni bons Médecins, ni bons Poëtes, parce qu'en s'attachant trop aux uns, ils adoptent toutes leurs erreurs, & en négligeant trop les autres, ils introduisent dans leur Poësie une espèce d'irrégularité, qui efface tout le feu de cette imagination vive qui brille dans leurs vers, & qui les fait dégénérer en un pompeux galimathias.

S'ils négligent les règles de la Poësie, ils ne sont guère plus exacts pour celles de la Prose, aussi voit-on fort peu de bons Orateurs parmi eux, si on en excepte quelques Prédicateurs, qui doués d'une éloquence naturelle, semblent n'avoir pas besoin du secours de l'Art.

Les occasions dans lesquelles ils se donnent carrière, c'est lorsqu'ils s'attachent à quelque question de Logique, de Métaphysique, ou de Théologie Scholastique. On peut dire qu'ils ne l'abandonnent jamais qu'ils n'aient, pour ainsi dire, épuisé la matière. Si la Positive avoit les mêmes charmes pour eux, il n'y a pas de doute qu'ils n'y fissent les mêmes progrès, mais presque aucun ne se pique de s'y appliquer.

Pour ce qui regarde les Théologiens Moraux, on peut dire que l'Espagne seule en a plus produit que le reste de la Chrétienté, mais dont le nombre est infiniment plus considérable que l'autorité, y en ayant plusieurs qui ont enseigné des opinions qui ont été censurées, ou par l'Eglise, ou par les plus célèbres Universités. Mais en revanche, il faut demeurer d'accord que quantité de leurs Auteurs ont excellé dans les Ouvrages de piété, & ont enrichi l'Eglise d'une infinité de Livres qui traitent de la vie spirituelle, que toutes les autres Nations se sont fait honneur de traduire en leurs Langues.

Le nombre des Jurisconsultes y est infini, & l'on ne sauroit nier sans injustice que la Jurisprudence n'y soit enseignée foncièrement aussi bien que la plus raffinée Politique.

Si de la disposition qu'ils ont pour les Sciences, nous passons à leurs autres bonnes qualités, nous trouverons qu'ils sont fins, adroits, sages, secrets, mystérieux, patiens dans les adversités, ardens dans leurs entreprises, constans à les poursuivre, lents à se déterminer, mais solides dans leurs délibérations.

Ils sont généreux, magnifiques, libéraux, officieux; charitables, bons amis, délicats sur le point d'honneur, sincères dans leurs amitiés, doux & agréables dans la conversation, graves dans leurs discours, ennemis de la médifance, sobres, dans le manger, & si éloignés de l'esprit de débauche, que si un homme de distinction s'enivroit une fois dans sa vie, il seroit perdu de réputation pour le reste de ses jours; ce qui fait que parmi les personnes qui sont au dessus du commun, il y a plus de honte en Espagne d'entrer dans un cabaret, qu'il n'y en a en France d'entrer dans un lieu suspect.

Pour faire concevoir à mon Lecteur une haute idée de leur exactitude à tenir ce qu'ils ont promis, je n'ai qu'à le prier de lire attentivement ce qui arriva sous le règne de Philippe II.

Une Dame de la première qualité, & qui mérite bien que je mette ici son nom, aima mieux sauver la vie au meurtrier d'un fils unique qu'elle avoit, que de manquer à la parole qu'elle lui avoit donnée. Cette Dame qui étoit de l'illustre Maison de Moncada, & qui avoit épousé un Seigneur des plus distingués de la Cour, étant seule dans son appartement où elle étoit occupée à lire, un homme vêtu à la François, & qui avoit une épée sanglante à la main, y entra, & la conjura par tout ce qu'elle avoit de plus cher au monde de permettre que sa maison lui servît d'azile, sans quoi il ne pouvoit éviter de perdre la vie par la main du bourreau. Je viens malheureusement de tuer un homme, Madame, lui dit-il en peu de mots, & je suis vivement poursuivi par des gens qui se vont saisir de moi, si je n'obtiens pas de votre compassion la grace que je vous demande. Entrez en diligence dans un cabinet que cette tapisserie cache, lui répondit cette généreuse Dame, & ne craignez pas que je puisse être capable d'abuser de la confiance que vous avez eue en moi. Le tems est trop précieux & la conjoncture trop pressante pour en pouvoir dire davantage: mais la suite justifiera que rien ne m'est plus cher que ma parole, & puisque votre vie est en mon pouvoir, vous la devez croire en assurance.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit caché, quand ceux qui le poursuivoient entrèrent chez cette Dame, où ils soutenoient qu'un homme qui avoit encore dans la main l'épée dont il en venoit de tuer un autre, s'étoit retiré: mais elle qui parut à la fenêtre, & qui fit la surprise lorsqu'ils lui apprirent ce qu'ils desiroient, les mena elle-même par tous les endroits de la maison, excepté dans le cabinet qui servoit d'azile au Cavalier, & n'ayant pas

pas trouvé ce qu'ils cherchoient, ils lui demandèrent pardon de la peine qu'ils lui avoient donnée & se retirèrent. A peine tous ces gens étoient-ils sortis, que l'on porta le fils de la Dame, percé d'un coup d'épée qui lui traversoit le corps.

On apprit à cette infortunée Mère que celui qu'elle venoit d'aider à se cacher, étoit son meurtrier; & je trouve qu'il seroit mal-aisé d'exprimer les mouvemens dont elle se sentit agitée, quand elle vit que son fils venoit d'être tué par la main d'un homme à qui elle avoit promis de sauver la vie.

Après des combats qu'il faut avoir ressentis pour en bien parler, ce qu'elle devoit à sa foi, l'emporta sur ce qu'elle devoit à la nature, & si-tôt que la nuit fut venue, elle alla donner la liberté à celui qui lui venoit de ravir le plus cher objet de sa tendresse, & l'unique fruit de son amour conjugal.

Sors d'ici misérable, lui dit-elle, lui ouvrant la porte du cabinet où elle l'avoit si officieusement caché, & ne t'expose pas davantage aux yeux d'une mère de qui tu viens de tuer le fils. La parole que je t'ai donnée, & qui jusqu'à présent a été inviolable, te dérobe à ma juste vengeance, lorsqu'il m'est aisé de l'assouvir: mais quand elle sera dégagée, & que je t'aurai fait conduire en lieu de sûreté, ne doute pas que je ne sois assez bonne mère pour te poursuivre en quelque endroit que tu te retires, & que je ne sois aussi ferme dans mon ressentiment, que je suis exacte à tenir ma parole.

Le François, qui étoit un Cadet de la Maison de Montluc, voulut faire des excuses à cette Dame, & lui dire que son fils s'étoit attiré le malheur qui lui étoit arrivé en le provoquant à faire ce qu'il avoit fait: mais loin de le vouloir écouter: Sors, te dis-je, interrompit cette Mère désolée, & n'abuse pas d'une grâce que ma foiblesse laisse trop longtems durer. Les excuses du meurtrier d'un fils ne font point d'impression sur l'ame d'une mère, & tu ne peux me soutenir qu'il y soit allé de ton honneur, d'attaquer une vie qui te devoit être indifférente, sans m'instruire qu'il y va du mien à ne t'en pas laisser une qui m'est odieuse.

On pourroit rapporter une infinité d'autres exemples qui justifieroient combien les Espagnols sont exacts dans leurs promesses: mais comme ce détail me meneroit trop loin, je reviens à d'autres qualités qui ne sont pas moins estimables que celles dont je viens de parler.

On peut dire sans crainte d'outrer la matière, qu'il n'y a pas de peuples dont le Roi soit si tendrement aimé. Toutes les Histoires font foi de cette vérité, & César en étoit si pleinement convaincu, qu'après avoir conquis le reste de l'Espagne, il voulut avoir une garde Espagnole auprès de sa personne. Mais quand nous n'aurions pas toute l'Antiquité pour garant de cette inviolable fidélité, nous n'aurions qu'à jeter les yeux sur la conduite qu'ils ont tenue à l'égard de Philippe V pour en être persuadés. Toute la France est instruite qu'après que Charles II l'eut déclaré successeur de ses vastes Etats, une foule d'Espagnols vinrent à Versailles pour lui donner des marques de leurs profonds respects. Quels applaudissemens ne reçut-il pas

à son arrivée sur la Frontière? Les Villes & les Campagnes furent abandonnées par leurs habitans pour l'aller trouver sur son passage. Des vieillards accablés sous le poids de leurs années, sembloient avoir rappelé toute la vigueur de la plus florissante jeunesse, pour aller du fond des Provinces les plus reculées, répandre des larmes de joie aux pieds de leur nouveau Souverain. Le concours du Peuple fut si grand le jour que ce Monarque fit son entrée dans Madrid, que plusieurs personnes furent étouffées dans la foule, & d'autres estropiées.

Comme ces démonstrations d'amour pourroient passer pour équivoques dans l'esprit de quelques personnes qui ne se contentent pas des apparences, allons à des preuves que j'avance d'autant plus hardiment que j'en ai été le témoin oculaire.

A peine le Roi eut pris possession de sa Monarchie, que l'Empereur intéressa dans son parti presque tous les Potentats de l'Europe pour le détrôner. Une Ligue formidable se forma contre lui. On porta les horreurs de la guerre jusques dans le cœur de ses Etats; deux Royaumes & une Province considérable qui eurent le malheur de donner dans les pièges que leur tendirent ses ennemis, subirent le joug de la domination Autrichienne, & deux fois en quatre ans, la Capitale de l'Etat ne put se soustraire à la violence du vainqueur.

L'Archiduc y fut proclamé en 1706, & reçu en 1710. On y établit des Tribunaux en son nom, on y battit de la Monnoie à son coin, une grosse armée campa aux pieds de ses murs pendant longtems. Tout ce que la Politique la plus raffinée peut inventer de plus séduisant, fut mis en usage pour corrompre les Peuples. Les Villes & les Campagnes furent inondées de Manifestes, ou pour mieux dire, de Libelles injurieux pour décrier la personne du jeune Monarque, & son Gouvernement. On pressa les uns par des motifs d'intérêt, & les autres par la crainte des supplices. Dignités Ecclesiastiques, Viceroyautés, Gouvernemens des Provinces, Emplois dans la Magistrature, tout fut offert à ceux qui voudroient se déclarer pour Charles III; & tout ce que la misère & la mort ont de plus affreux, fut exposé aux yeux de ceux qui ne voudroient pas le reconnoître pour Roi.

Cependant, ni la flatteuse espérance des biens & des honneurs, n'eût pas assez d'attraits pour les attirer à son parti, ni la crainte des plus cruels supplices assez de puissance pour les intimider. Toujours fermes & inébranlables dans la foi qu'ils avoient jurée à leur légitime Souverain, ils dédaignèrent généreusement tous les avantages qu'on leur offroit, & méprisèrent courageusement tous les supplices dont on les menaçoit. Jamais Pompe funèbre n'eut rien de si triste ni de si lugubre que l'Entrée & le Couronnement de l'Archiduc. On ne vit presque aucune porte ni fenêtre ouverte sur son passage. Envain fit-on répandre des sommes considérables par-tout où il passoit pour mendier quelques acclamations forcées, personne n'en voulut amasser, si ce n'est quelques enfans de la lie du peuple.

Il faut cependant convenir que le parti du Roi Philippe étoit dans un é-

tat

tat déplorable: car du tems de la première invasion, à peine avoit il vingt mille hommes de Troupes réglées pour résister à un déluge d'ennemis, & le peu qu'il en avoit étoient si fatiguées par la longue marche qu'elles furent obligées de faire après le mauvais succès du siège de Barcelone, qu'elles étoient presque hors d'état de faire la campagne. Du tems de la seconde, personne n'ignore qu'après la perte de la bataille de Sarragosse il eut toutes les peines du monde pour rassembler huit mille hommes du débris de son armée.

On fait encore qu'après ces deux funestes évènements, ses Finances étoient entièrement épuisées: que son armée délabrée manquoit de vivres & de munitions, & que selon toutes les apparences, il n'avoit d'autre ressource que de se réfugier en France pour se mettre à couvert de l'orage qui le menaçoit: le bruit même s'en répandit dans tout le Camp, ce qui causa tant de douleur aux troupes, que tous les Officiers & les Soldats protestèrent hautement que si Sa Majesté se voyoit réduite à cette facheuse nécessité, ils étoient résolus de la suivre par-tout où elle iroit.

Philippe fut si sensiblement touché de voir tant d'amour & de fidélité dans le cœur de ses Sujets, qu'il tâcha de dissiper leur crainte par une protestation authentique de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, plutôt que de les abandonner. Ces assurances réciproques d'amour & de tendresse firent couler des larmes de joie des yeux du Souverain & des Sujets, & produisirent de si bons effets, qu'au-lieu qu'auparavant on évitoit soigneusement la rencontre des Ennemis, on les alla attaquer quelques jours après.

Cette intrépidité à laquelle ils ne s'attendoient pas, les déconcerta si fort, que voyant l'espérance de pouvoir corrompre la fidélité des Espagnols entièrement évanouie, ils furent contraints de se retirer vers les Frontières du Royaume de Valence, où l'année suivante ils furent entièrement défaits dans la célèbre bataille d'Almanza.

Leur fuite précipitée de Madrid ayant facilité au Roi le moyen d'y rentrer, il y fut reçu en triomphe au milieu des acclamations des Peuples, qui pendant plusieurs jours firent rétentir les airs de mille cris d'allégresse, bénissant le Seigneur de les avoir remis sous la domination de leur légitime Souverain. Ils protestèrent qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs biens & leurs vies pour la défense de sa personne sacrée & de sa couronne; & passant des protestations aux effets, depuis ce tems-là, ils ont signalé leur zèle par des dons gratuits considérables d'argent, & par des secours extraordinaires d'hommes, de chevaux, de munitions & de vivres, tellement que la seconde tentative sur Madrid ne réussit pas mieux à l'Archiduc que la première.

Mais ce qui doit servir de monument éternel à la gloire de cette noble Nation, c'est d'avoir vu deux illustres Evêques, suivis de tout leur Clergé à la tête d'une armée dont ils payoient une partie, un Crucifix à une main & une épée à l'autre, livrant des combats, prenant des Villes, & forçant par-tout l'ennemi à céder aux coups qu'ils lui portoient; d'autres qui ont aban-

abandonné des revenus immenses pour ne pas vouloir prêter serment de fidélité à l'Archiduc; d'autres enfin qui au milieu de sa Cour & sous ses yeux ont lancé les foudres de l'Eglise contre ceux qui le reconnoissoient pour Roi, & contre les Prêtres & les Moines qui donnoient l'absolution à ceux qui suivoient son parti.

Rien n'est plus digne d'être transmis à la Postérité la plus reculée, que la constante fidélité d'un Arragonnois, qui aima mieux perdre la vie par la main d'un Bourreau, que de violer la foi qu'il avoit jurée à Philippe V, & ses enfans ne méritent-ils pas des louanges éternelles de n'avoir demandé à ce Monarque pour toute récompense, que la permission d'avoir des Armes, & de mettre dans leur Ecusson une Fleur de Lis, & un homme attaché à une potence, pour marquer à toute la terre que la mort la plus ignominieuse n'a rien que d'honorable quand on l'endure pour la défense de son Roi.

Philippe ne doit-il pas le recouvrement de la Ville de Cuença à la générosité d'un de ses habitans, qui mit le feu à une maison qu'il ne faisoit qu'achever de bâtir, & qui lui avoit coûté beaucoup d'argent, dans laquelle les ennemis avoient toutes leurs munitions de bouche & de guerre.

Les Espagnols sont naturellement fort dévots, & si on remarque qu'ils donnent un peu trop dans les apparences extérieures de la dévotion, on en doit attribuer la faute à leurs Pasteurs, qui ne s'appliquent pas assez à leur expliquer en quoi consiste la véritable piété; ou bien aux Moines, qui par une politique aussi intéressée que condamnable, les entretiennent dans ce culte apparent par le moyen de leurs Confrairies, dont les Moines se servent utilement pour établir un riche patrimoine sur le débris de la véritable dévotion.

Ils professent tous la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, & ne souffrent parmi eux ni Juifs, ni Hérétiques, ni Schismatiques. On ne les sauroit trop louer de ne pas prêter l'oreille aux discours séduisans des Novateurs par rapport aux funestes effets qu'ont éprouvés ceux qui par une indiscrete curiosité les ont écoutés trop légèrement, & qui en voulant se frayer une route nouvelle pour parvenir à la plus haute perfection, se sont précipités dans le comble de l'abomination: mais d'un autre côté il arrive souvent que pour ne pas séparer l'yvraie d'avec le bon grain, ils s'en tiennent à de certains préjugés qui entretiennent les Peuples, & même les gens de Lettres dans l'ignorance des plus importantes matières qui peuvent conduire à la perfection Chrétienne; ce qui n'arriveroit pas si une judicieuse Critique en fait de Doctrine étoit permise.

Leur dévotion pour la Sainte Vierge va si loin, que dans l'excès de leur zèle ils ne prennent pas garde que par une pieuse ignorance, bien souvent ils rendent à la Mère un culte qui n'est dû qu'au Fils. Ils ont une si profonde vénération pour le Saint Siège, que pour n'avoir pas la moindre contestation avec le Pape, ils en passent par tout ce qu'il veut, & reçoivent tout ce qui vient de sa part avec une soumission véritablement filiale: Cha-

pe-

pelets, Images, *Agnus Dei*, Jubilés, indulgences, & généralement tout ce qui part de la main du Souverain Pontife est sacré pour eux, & malheur à celui qui oseroit avancer la moindre chose contre son infailibilité: s'il étoit dénoncé, il pourroit compter d'être mis dans les cachots de l'Inquisition, & d'y être condamné comme un hérétique.

Ils ont beaucoup de respect pour les Prêtres & pour les Religieux, avec cette différence, que dans les honneurs qu'ils rendent aux uns & aux autres, ils semblent supposer que la Sainteté ne réside que dans la personne des premiers, & qu'elle s'étend jusques sur les habits des Religieux, d'autant qu'ils ne baissent que la main de ceux-là, & qu'ils baissent la manche de ceux-ci, à laquelle ils croient bonnement qu'il y ait de grandes Indulgences attachées.

Leur respect pour les femmes n'est pas moindre que celui qu'ils ont pour les Prêtres & pour les Religieux. On peut dire que ce sont de véritables Idoles auxquelles ils prodiguent leur encens. Quelques raisons qu'ils aient de se plaindre d'elles, il ne leur est jamais permis de leur rien dire de choquant: ceux qui se piquent de savoir bien leur monde, mettent un genou en terre en les abordant, leur baissent la main, & ne se relèvent qu'après en avoir été bien priés: leur déférence pour celles qui sont enceintes est si grande, que quand elles voyent un bijou & qu'elles marquent en avoir envie, ils sont dans l'obligation de le leur donner, & par malheur pour eux, elles sont extrêmement susceptibles de ces sortes d'envies.

Cette attention va si loin que sous le règne de Philippe II, un homme qui avoit eu l'administration de ses Finances, fut accusé d'avoir diverti des sommes immenses du Trésor Royal, & conduit en prison d'où il ne devoit sortir que pour aller à la potence. Son procès étoit instruit, & on n'attendoit que le moment que les Juges prononçassent la Sentence de mort. Pour le tirer de ce mauvais pas, la femme prit le parti de s'aller jeter aux pieds du Roi & de lui dire qu'elle étoit grosse, & qu'elle avoit une si grande envie de voir son mari hors de prison, qu'elle avorteroit infailliblement si Sa Majesté n'avoit pas la bonté de l'en faire sortir.

Le Roi trouva quelque chose de fort singulier dans l'envie de cette femme, & s'il eût suivi les mouvemens de sa bonté, il lui auroit accordé ce qu'elle demandoit: mais comme l'affaire dont il s'agissoit étoit de la dernière conséquence, il ne voulut rien déterminer sans avoir pris l'avis de son Conseil. Il fut donc mis en délibération si le Roi devoit avoir égard à la demande de cette femme, & toutes les voix se réunirent pour conclure qu'il étoit incomparablement plus glorieux à un grand Roi qui faisoit profession de la Religion Chrétienne de donner la vie à un coupable qui avoit mérité la mort, que de donner la mort à un innocent qui n'avoit pas encore joui des avantages de la vie, desorte que le prisonnier fut mis en liberté, absous de son crime, & remis en possession du bien qu'il avoit volé au Roi, dont Sa Majesté lui fit don.

Un des plus grands de leurs défauts c'est d'avoir trop bonne opinion d'eux-mêmes, & trop de mépris pour les autres Nations. C'est ce qui fait qu'ils s'imaginent que pour être quelque chose de grand, il faut être né Espagnol; de sorte que lorsqu'ils traitent avec quelque Etranger, ils affectent un certain air de supériorité qui va jusqu'à l'arrogance.

Les autres peuples de l'Europe tâchent de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans leurs coutumes & dans leur mœurs, en adoptant ce qu'il y a de bon dans celles des autres Nations, de là vient que les Parens ont soin de faire voyager leurs enfans, afin que par une étude sérieuse des Maximes des Etrangers, ils se dépouillent des préjugés trop avantageux de leur País: mais les Espagnols croiroient se dégrader s'ils tenoient cette conduite: esclaves de leurs usages, ils sont les premiers à en faire l'éloge, & toujours prêts à condamner ceux des autres Nations. Comme ils n'ont pas accoutumé de voyager, ils ignorent si fort les beautés des autres Païs, qu'ils se persuadent faussement qu'excepté les Champs Elisées, rien n'approche de l'Espagne.

La galanterie règne en Espagne plus qu'en aucun autre País du Monde; mais elle s'y fait d'une manière fort réservée, & fort secrète, de peur d'être découvert par les intéressés; car il n'y va pas moins que de la vie. On se voit dans les Eglises, c'est là que se donnent le plus souvent les rendez-vous, c'est-là qu'on se parle des yeux, & que les Cavaliers présentent les hommages de leur cœur à d'autres qu'à la Divinité, qui y est adorée. On fuit de loin à loin la personne que l'on couche en joue, on remarque son logis, on lui donne des sérénades, bonnes ou méchantes, on lui parle à travers les grilles des fenêtres, quand on le peut; & lorsque la partie est liée, on cherche de part & d'autre à tromper la vigilance des jaloux, à quoi les femmes ont un talent merveilleux. Mais malheur à ceux qui sont surpris, la mort leur est assurée, & il faut qu'ils tuent leur homme ou qu'ils soient tués: car ce n'est pas seulement un mari qui tuera le corrupteur de sa femme, mais un père, un frère ne fera point difficulté d'assassiner l'Amant d'une fille ou d'une sœur.

Les Espagnols ont beaucoup d'honneur & de fierté, l'on peut dire même que c'est là leur marotte, mais ils n'en ont point quand il s'agit de se venger, de quelque manière qu'on les ait offensés. Ils ne font point difficulté de prendre un homme à leur avantage, & de l'assassiner; ou s'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes l'exécution, ils trouvent des assassins à gage, qui leur livrent un homme mort dans un certain tems, moyennant une somme d'argent.

Ce sont d'ordinaire des bandits du Royaume de Valence, les plus déterminés scélérats qu'il y ait sous la voute des Cieux. Ils portent de petits pistolets, qui tirent sans faire de bruit, & de petits filets, pas plus épais que le doigt, dont la piquure est mortelle, faisant une plaie profonde & tirant peu de sang.

Lorsqu'un homme surprend sa femme en adultère, il peut la tuer avec son

son corrupteur, & l'impunité lui est assurée. Mais si sachant que sa femme lui fait porter les cornes, il le souffre pour en tirer quelque profit, lorsqu'on vient à le découvrir, on le saisit lui & sa femme, on les met chacun à chevauchon sur un Ane, on lui attache à la tête une belle grande paire de cornes, avec des sonnetes, en cet état on l'expose en montre au peuple; la femme est obligée de fouetter son mari, & elle est fouettée en même tems par le bourreau. Nonobstant le péril qu'il y a dans ces sortes de choses pour les entrepreneurs, la corruption est fort grande en Espagne de ce côté-là.

Dans tous les Païs du Monde, la jalousie est une passion condamnable, qui porte ceux qui la sentent à des excès qui ont des suites fâcheuses, & qui trouble bien souvent la sérénité de leurs jours. Mais en Espagne ce n'est pas une passion, c'est une fureur qui n'a ni bornes, ni modération. Les crimes les plus énormes n'ont rien d'effrayant pour un jaloux, qui a résolu de se venger contre celui qui cause sa jalousie: il compte pour rien la vie de son prochain, fut-ce celle de son ami, de son parent, & même de sa propre femme.

Quelques exemples prouveront cette vérité. Le Marquis de Soléra étant Viceroi de Navarre, se faisoit un plaisir d'admettre dans son Palais tous les Gentilhommes de Pampelune, où chacun avoit la liberté de jouer, ou de passer agréablement le tems dans les charmes d'une honnête conversation.

La Vice-Reine invitoit toutes les Dames de la Ville à en faire autant dans son appartement. Je ne sai si l'Ecuier du Viceroi conçut quelque sentiment de tendresse pour une jeune personne qui étoit passablement bien faite, & qui avoit la réputation d'avoir beaucoup de vertu. Mais enfin le Mari conçut une si forte jalousie contre lui, qu'un soir que la Vice-Reine ordonna à l'Ecuier d'aller accompagner cette Dame chez elle, le jaloux les suivit pas-à-pas, & à peine furent-ils entrés dans la Maison, qu'il les étendit tous les deux sur le carreau, & se sauva: mais il ne porta pas loin l'impunité de son crime; car ayant été pris parmi une troupe de voleurs de grands chemins, il fut livré entre les mains du Bourreau, & mis en quatre quartiers.

Ce qui se passa à Madrid en 1707 est encore beaucoup plus extraordinaire. Un Maître d'Ecole ayant cru avoir entrevu quelque chose dans la conduite de son Epouse, qui sembloit lui annoncer quelque phénomène qui dénotoit le coquage, se leva froidement un beau matin, la poignarda dans le lit, descendit l'escalier, ferma la porte de la Maison, & s'alla réfugier dans le Couvent des Cordeliers, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il dit au Gardien: Mon Père, voilà la clef de ma maison; envoyez-y quelques-uns de vos Religieux pour faire les obsèques de ma femme que je viens de poignarder.

Content d'avoir fait un si bel exploit, il croyoit être en toute sûreté parmi ces Moines. Mais l'affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, Sa Ma-

jesté ordonna qu'on l'arrachât d'un lieu qui n'étoit pas fait pour être l'azile des scélérats: si bien qu'ayant été pris sous l'Autel même, il fut conduit en prison, d'où il ne sortit que pour aller à la potence.

Ce qui est arrivé au commencement de l'année 1716, n'a guère rien de moins affreux. Un Page du Duc de Véragnas s'étant amouraché d'une Suivante de la Duchesse, & ayant appris que cette fille étoit promise en mariage à un Avocat, dissimula les sentimens que sa jalousie lui inspira, & résolut de baigner les mains dans le sang de son rival, plutôt que de souffrir qu'il devînt le possesseur de celle qu'il regardoit comme le prix de sa tendresse. Pour cet effet il se munit d'un poignard, & le soir que le mariage se devoit accomplir, il attendit l'Avocat dans l'Anti-Chambre de la Duchesse, il lui en donna deux coups si bien appliqués, qu'il lui fit trouver la mort dans une cérémonie qui n'a été instituée que pour donner la vie.

Un Gentilhomme François appelé Santo Domingo, étant allé en Espagne sous le règne de Charles II, pour s'y faire connoître de ses Parens, (car son grand-Père étoit Espagnol), y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie & d'amitié. Le Marquis de Castra-monte se fit honneur de le produire à la Cour, où il ne fut pas longtems sans s'appercevoir que sa bonne mine avoit fait de fortes impressions sur le cœur d'une Camariste de la Reine.

Content de sa bonne fortune, il tâchoit de la ménager le mieux qu'il lui étoit possible. Mais comme la condition de celles qui ont l'honneur de servir la Reine, a plutôt l'air d'un éclatant esclavage, que de toute autre chose, il ne faut pas s'étonner si notre Cavalier trouvoit de grandes difficultés à vaincre pour faire connoître à sa Maîtresse les sentimens de tendresse qu'il avoit pour elle. On n'a là ni confident ni médiateur, & la seule ressource des Amans, c'est de parler à leurs Maîtresses avec les doigts. Par malheur pour Santo Domingo, il ne savoit pas la première lettre de ce langage muet, & il lui auroit été plus aisé de faire une démonstration d'Algèbre, qu'une déclaration d'amour dans ce jargon mystique.

Cette contrainte le désespéroit, mais enfin, le Ciel se déclara pour lui, en inspirant au Roi & à la Reine d'aller demeurer quelque tems à Aranjuez. Car comme dans ces parties de Campagne les Suivantes de la Reine ne sont pas si étroitement observées qu'à Madrid, notre Amant passionné eut plusieurs occasions de s'entretenir avec celle pour qui son cœur soupiroit; de sorte qu'il croyoit être au comble de son bonheur, lorsqu'un jaloux vint troubler la fête.

C'étoit un Officier de chez le Roi, qui depuis longtems muguétoit les faveurs de la belle Camariste; mais qui en avoit été rebuté depuis l'apparition du François. Ne pouvant pas digérer une telle préférence, il résolut de faire acheter bien chèrement une si belle conquête à son rival.

Pour cet effet, un jour qu'il alloit promener ses amoureuses rêveries dans une de ces superbes allées d'Aranjuez, l'Espagnol le fut aborder avec une

contenance grave & fiere, & lui demanda d'un ton impérieux pourquoi il étoit si assidu auprès de la Camariste.

Santo Domingo ne croyant pas être obligé de rendre compte de ses actions à un homme qu'il ne connoissoit pas, & qui n'avoit aucun droit de lui faire une semblable question, lui répondit d'une manière à lui faire connoître que ces airs impérieux n'étoient pas faits à son usage, qu'il lui rendoit ses assiduités parce qu'il ne connoissoit personne au monde qui en fût si digne qu'elle. Mais savez-vous, lui dit arrogamment l'Espagnol, que je soupire pour elle, & que je vous défens sous peine de la vie de lui parler davantage.

Santo Domingo, sans s'étonner, lui repliqua, pour ce qui est de vos soupirs, c'est de quoi je m'embarasse fort peu. A l'égard de votre défense, souvenez-vous qu'elle n'est pas de mise chez moi: & quant à votre menace, je vous avertis que si je ne meurs que des coups que vous me porterez, je cours grand risque de mourir de vieillesse. C'est ce que nous allons voir, dit le jaloux Espagnol, & sans perdre un instant, il met l'épée à la main.

Celle de Santo Domingo ne tint pas longtems au fourreau, & bien lui en prit, car son adversaire lui allongea une estocade qui lui auroit traversé le corps, s'il n'eût prestement détourné le coup. Le combat dura longtems, mais à la fin, Santo Domingo prit si bien les avantages de son côté, que d'une flaconnade qu'il donna à son Ennemi, il lui fit mordre la poussière.

Les femmes étant renfermées plus étroitement que des Religieuses, cherchent à se dédommager, & les maris de leur côté ne sont pas plus sages. Il y en a plusieurs qui, outre leurs femmes, entretiennent des Concubines à pot & à feu, comme on parle, les unes par mois, (on les appelle Amefadas), les autres pour toujours, ou pour si longtems que le cœur leur en dit, celles-ci se nomment Amancebadas.

Les jeunes gens, qui entrent dans le monde, commencent par-là leur galanterie; & ces desordres criminels sont cause d'une certaine maligne influence, qui est généralement répandue parmi les Espagnols, & si invétérée, qu'on dit qu'ils l'apportent au Monde dès le ventre de leur mère.

Ils sont aussi cause que l'Espagne n'est pas aussi peuplée qu'elle le feroit, si les peuples étoient plus continens. Il est étonnant qu'un País si riche, si fertile, & posé sous un Ciel si pur & si sain, soit si dépeuplé. Si on recherche d'où ce mal vient, on en découvrira trois ou quatre sources.

La première est celle que je viens d'indiquer; la grande licence, qui règne à cet égard en Espagne, fait qu'il y en a plusieurs qui ne se marient point, préférant des plaisirs criminels à un honnête & légitime mariage. Cette licence engage une infinité de filles, mal élevées & sans principe de vertu, à vendre leur pudicité au premier offrant; & ceux qui sont mariés, portant leurs caresses à d'autres qu'à leurs femmes, ne travaillent pas à remplir leur famille de bons enfans, & l'Etat de bons Citoyens.

La seconde cause est l'infécondité des femmes Espagnoles, qui comme

Rr 3.

elles.

elles commencent d'assez bonne heure à faire des enfans, cessent aussi de bonne heure, étant rare d'en voir qui en ayent au dessus de l'âge de trente ans; delà vient aussi qu'il est rare de voir dans les familles plus de trois à quatre enfans, nés d'une seule femme. Ce défaut peut venir de la chaleur de l'air, qui fait que les femmes sont moins fécondes dans les Païs chauds, que dans ceux du Nord.

La troisième cause que je cherche, est la découverte des Indes Orientales & Occidentales, qui a engagé une infinité d'Espagnols à aller chercher fortune dans ces Païs éloignés. De tous ceux qui y vont, la moitié périt en chemin, les uns se marient dans le Païs même où ils sont arrivés, & ainsi il n'en revient pas le quart en Espagne.

Cette troisième cause de la dépopulation de l'Espagne, est très bien détaillée & mise dans un beau jour par un Auteur moderne, dont toutes les paroles sont presque autant de sentences. Voici ses paroles.

„ L'effet ordinaire des Colonies est d'affoiblir les Païs, d'où on les tire, sans peupler ceux où on les envoie.

„ Il faut que les hommes restent où ils sont. Il y a des maladies qui viennent de ce qu'on change un bon air contre un mauvais; d'autres qui viennent précisément de ce qu'on en change.

„ Quand un Païs est désert, c'est un préjugé de quelque vice particulier dans la nature du Climat: ainsi quand on ôte les hommes d'un Ciel heureux, pour les envoyer dans un tel Païs, on fait précisément le contraire de ce qu'on se propose.

„ Les Romains savoient cela par expérience: ils réleguoient tous les Criminels en Sardaigne, & ils y faisoient passer les Juifs; il fallut se consoler de leur perte, chose que le mépris qu'ils avoient pour ces misérables, rendoit très facile.

„ Le grand Cha-Abas voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de grosses Armées sur les frontières, transporta presque tous les Arméniens hors de leur Païs, & envoya plus de vingt mille familles dans la Province de Guilon, qui périrent presque toutes en très peu de tems.

„ Tous les transports de Peuples, faits à Constantinople, n'ont jamais réussi.

„ Ce nombre prodigieux de Nègres, dont nous avons parlé, n'a point rempli l'Amérique.

„ Depuis la destruction des Juifs sous Adrien, la Palestine est sans Habitans.

„ Il faut donc avouer, que les grandes destructions sont presque irréparables, parce qu'un Peuple qui manque à un certain point, reste dans le même état; &, si par hazard il se rétablit, il faut des siècles pour cela.

„ Que si dans un état de défaillance, la moindre des circonstances dont nous avons parlé, vient à concourir; non seulement il ne se répare pas, mais il dépérit tous les jours, & tend à son anéantissement.

„ *L'expulsion des MAURES D'ESPAGNE se fait encore sentir comme le*
„ pré-

„ premier jour: bien loin que ce vuide se remplisse, il devient tous les jours plus grand.

„ Depuis la dévastation de l'Amérique, les ESPAGNOLS qui ont pris la place de ses anciens Habitans, n'ont pu la repeupler: au contraire, par une fatalité que je ferois mieux de nommer une justice Divine, les Destructeurs se détruisent eux-mêmes, & se consomment tous les jours.

„ Les Princes ne doivent donc point songer à peupler de grands Pais par des Colonies; je ne dis pas qu'elles ne réussissent quelquefois: il y a des Climats si heureux, que l'Espèce s'y multiplie toujours: témoin ces Isles qui ont été peuplées par des malades que quelques Vaisseaux y avoient abandonnés, & qui y recouroient aussi-tôt la santé.

„ Mais quand ces Colonies réussiroient, au-lieu d'augmenter la puissance, elles ne feroient que la partager, à moins qu'elles n'eussent très peu d'étendue, comme sont celles, que l'on envoie pour occuper quelque Place pour le Commerce.

„ Les Carthaginois avoient comme les Espagnols découvert l'Amérique, ou au moins de grandes Isles dans lesquelles ils faisoient un Commerce prodigieux; mais quand ils virent le nombre de leurs Habitans diminuer, cette sage République défendit à ses Sujets ce Commerce & cette Navigation.

„ J'ose le dire, au-lieu de faire passer les ESPAGNOLS dans les Indes, il faudroit faire repasser tous les Indiens, & tous les Métifs en Espagne: il faudroit rendre à cette Monarchie tous ses Peuples dispersés; & si la moitié seulement de ces grandes Colonies, se conservoit, l'ESPAGNE deviendroit la Puissance de l'Europe la plus redoutable.

„ On peut comparer les Empires à un Arbre, dont les branches trop étendues ôtent tout le suc du tronc, & ne servent qu'à faire de l'ombrage.

„ Rien ne devroit corriger les Princes de la fureur des Conquêtes lointaines, que l'exemple des PORTUGALS & des ESPAGNOLS.

„ Ces deux Nations ayant conquis avec une rapidité inconcevable des Royaumes immenses, plus étonnés de leurs victoires, que les Peuples vaincus de leur défaite, songèrent aux moyens de les conserver: ils prirent chacun pour cela une voie différente.

„ Les ESPAGNOLS desespérans de retenir les Nations vaincues dans la fidélité, prirent le parti de les exterminer, & d'y envoyer d'Espagne des Peuples fidèles: jamais dessein horrible ne fut plus ponctuellement exécuté. On vit un Peuple aussi nombreux que tous ceux de l'Europe ensemble, disparaître de la terre à l'arrivée de ces Barbares, qui semblèrent, en découvrant les Indes, avoir voulu en même tems découvrir aux hommes, quel étoit le dernier période de la cruauté.

„ Par cette barbarie ils conservèrent ce Pais sous leur domination. Juge par là combien les Conquêtes sont funestes, puisque les effets en sont tels. Car enfin ce remède affreux étoit unique: comment auroient-ils pu retenir tant de

„ mil-

„ millions d'hommes dans l'obéissance? Comment soutenir une guerre civile de
 „ si loin? Que seroient-ils devenus, s'ils avoient donné le tems à ces Peuples
 „ de revenir de l'admiration où ils étoient de l'arrivée de ces nouveaux venus,
 „ & de la crainte de leurs foudres?

„ Quant aux PORTUGAIS, ils prirent une voie toute opposée: ils
 „ n'employèrent pas les cruautés, aussi furent-ils bientôt chassés de tous les
 „ Pais qu'ils avoient découverts: les Hollandois favorisèrent la rébellion de
 „ ces Peuples, & en profitèrent (*).

La quatrième source du défaut de Peuple en Espagne est l'expulsion des Maures. J'ai déjà remarqué plus d'une fois que tandis qu'ils ont été maîtres de quelque Province de cette Monarchie, tout y étoit extrêmement peuplé. L'An 1610 le Roi Philippe III, soit par zèle pour la Religion, soit par quelque principe de politique mal entendue, les chassa tous de ses Etats, & il en sortit plus de neuf cens mille, qui se retirèrent en Afrique. On peut juger qu'après une évacuation si considérable le Pais dut rester étrangement dépeuplé (†).

On pourroit encore indiquer une cinquième cause de ce défaut, qui n'a pas moins d'influence que les autres, mais comme elle ne plairait pas à toutes sortes d'esprits, je ne la rapporterai pas, j'aime mieux la laisser deviner aux personnes intelligentes.

Cette cinquième cause dont notre Auteur ne veut point parler, est apparemment le grand nombre d'Ecclésiastiques qui se trouvent en Espagne, c'est ce nombre prodigieux de Cloîtres, où s'enfèvelissent pour toujours une infinité d'hommes & de femmes, qui deviennent par-là inutiles à la propagation de l'espèce. L'excellent Auteur que nous venons de citer, a admirablement bien décrit ce vice interne d'un Etat, vice qui règne sur-tout en Espagne, & qui ne contribue pas peu à diminuer le nombre de ses habitans. Pour épargner au Lecteur la peine d'aller chercher dans cet Auteur ce qu'il dit sur cette importante matière, je citerai ici ses propres paroles.

„ La prohibition du Divorce n'est pas la seule cause de la dépopulation
 „ des Chrétiens: le grand nombre d'Eunuques, qu'ils ont parmi eux, n'en
 „ est pas une moins considérable.

„ Je parle des Prêtres & des Dervis de l'un & de l'autre Sexe, qui se
 „ vouent

(*) *Lettres Persanes*, Tom. II.

(†) Voyez ce que nous avons dit sur cela dans nos ANNALES sous l'An 1610, en parlant du Roi Philippe III, qui, dans le tems que la Monarchie Espagnole commençoit à s'épuiser d'habitans, par les nombreuses Colonies que l'avarice transplantoit dans le nouveau Monde, chassa de ses Etats plus de huit cens mille Maures, lui qui auroit dû au contraire en faire venir davantage. Les Historiens varient sur le nombre des Maures qui sortirent alors d'Espagne, pour se retirer en Afrique. Nous avons dit qu'il en sortit plus de huit cens mille, notre Auteur dit que ce nombre montoit à plus de neuf cens mille, quelques Historiens prétendent qu'il en sortit beaucoup moins, & d'autres qu'il en sortit beaucoup davantage. Emanuel, Roi de Portugal, avoit usé d'une pareille violence en 1495, ayant ordonné malgré les représentations de son Conseil, que tous les Juifs & les Maures fortissent de son Royaume sous peine de demeurer esclaves. On usa dans cette occasion de toutes sortes de violences, sur-tout à l'égard des Juifs. Voyez ci-dessus les ANNALES sous l'An 1495, 1496, 1500.

„ vouent à une continence éternelle: c'est chez les Chrétiens la vertu par
 „ excellence; en quoi je ne les comprends pas, ne sachant ce que c'est qu'u-
 „ ne vertu, dont il ne résulte rien.

„ Je trouve que leurs Docteurs se contredisent manifestement, quand ils
 „ disent que le Mariage est saint, & que le Célibat, qui lui est opposé, l'est
 „ encore davantage: sans compter qu'en fait de Préceptes, & de Dogmes
 „ fondamentaux, le bien est toujours le mieux.

„ Le nombre de ces gens faisant profession de Célibat est prodigieux.
 „ Les Pères y condamnoient autrefois les enfans dès le berceau: aujourd'hui
 „ ils s'y vouent eux-mêmes dès l'âge de quatorze ans, ce qui revient à peu
 „ près à la même chose.

„ Ce métier de Continence a anéanti plus d'hommes, que les pestes,
 „ & les guerres les plus sanglantes n'ont jamais fait. On voit dans cha-
 „ que Maison Religieuse une famille éternelle, où il ne naît personne, &
 „ qui s'entretient aux dépens de toutes les autres: ces maisons sont tou-
 „ jours ouvertes comme autant de gouffres, où s'ensevelissent les races fu-
 „ tures.

„ Cette Politique est bien différente de celle des Romains, qui établis-
 „ soient des Loix pénales contre ceux, qui se refusoient aux Loix du Ma-
 „ riage, & vouloient jouir d'une liberté si contraire à l'utilité publique.

„ Je ne te parle ici que des Païs Catholiques. Dans la Religion Protec-
 „ tante tout le monde est en droit de faire des enfans: elle ne souffre ni
 „ Prêtres ni Dervis; & si dans l'établissement de cette Religion, qui ra-
 „ menoit tout aux premiers tems, ses Fondateurs n'avoient été accusés
 „ sans cesse d'intempérance, il ne faut pas douter qu'après avoir rendu la
 „ pratique du Mariage universelle, ils n'en eussent encore adouci le joug,
 „ & achevé d'ôter toute la barrière, qui sépare en ce point le Nazaréen &
 „ Mahomet.

„ Mais, quoiqu'il en soit, il est certain que la Religion donne aux Pro-
 „ testans un avantage infini sur les Catholiques.

„ J'ose le dire, dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible
 „ que la Religion Catholique y subsiste cinq cens ans.

„ Avant l'abaissement de la Puissance d'ESPAGNE, les Catholiques é-
 „ toient beaucoup plus forts que les Protestans: ces derniers sont peu à peu
 „ parvenus à un Equilibre; & aujourd'hui la balance commence à l'empor-
 „ ter de leur côté: cette supériorité augmentera tous les jours; les Protec-
 „ tans deviendront plus riches & plus puissans, & les Catholiques plus
 „ foibles.

„ Les Païs Protestans doivent être, & sont réellement plus peuplés, que
 „ les Catholiques; d'où il suit premièrement que les tributs y sont plus
 „ considérables, parce qu'ils augmentent à proportion de ceux qui les
 „ payent.

„ Secondement que les terres y sont mieux cultivées. Enfin que le Com-
 „ merce y fleurit davantage, parce qu'il y a plus de gens qui ont une fortu-
 „ TOME III. S s „ ne

„ ne à faire, & qu'avec plus de besoins, on y a plus de ressources pour les
 „ remplir. Quand il n'y a que le nombre de gens suffisans pour la cultu-
 „ re des terres, il faut que le Commerce périclite; & lorsqu'il n'y a que celui
 „ qui est nécessaire pour entretenir le Commerce, il faut que la culture des
 „ terres manque, c'est-à-dire, il faut que tous les deux tombent en même
 „ tems, parce que l'on ne s'attache jamais à l'un, que ce ne soit aux dépens
 „ de l'autre.

„ Quant aux Païs Catholiques, non seulement la culture des terres y est
 „ abandonnée; mais même l'industrie y est pernicieuse: elle ne consiste
 „ qu'à apprendre cinq ou six mots d'une Langue morte: dès qu'un homme
 „ a cette provision par devers lui, il ne doit plus s'embarasser de sa fortune,
 „ il trouve dans le Cloître une vie tranquille, qui dans le monde lui auroit
 „ coûté des sueurs & des peines.

„ Ce n'est pas tout. Les Dervis ont en leurs mains presque toutes les ri-
 „ chesses de l'Etat: c'est une Société de gens avares, qui prennent tou-
 „ jours, & ne rendent jamais; ils accumulent sans cesse des revenus, pour
 „ acquérir des capitaux: tant de richesses tombent, pour ainsi dire, en pa-
 „ ralyse; plus de circulation; plus de Commerce; plus d'Arts; plus de
 „ Manufactures.

„ Il n'y a point de Prince Protestant, qui ne leve sur ses Peuples dix fois
 „ plus d'impôts, que le Pape n'en leve sur ses Sujets: cependant ces der-
 „ niers sont misérables, pendant que les autres vivent dans l'opulence: le
 „ Commerce ranime tout chez les uns; & le Monachisme porte la mort
 „ par-tout chez les autres (*).

L'Espagne étant destituée d'habitans, a dû par-là même rester en fri-
 che, & c'est là une cause du peu de fertilité de l'Espagne. Le Païs est ex-
 cellent, mais il n'est pas cultivé, soit parce qu'il manque d'habitans, soit
 parce que ceux qui l'habitent, ne veulent pas se donner la peine de le cul-
 tiver.

Les Espagnols sont paresseux & glorieux; il n'y a pas jusqu'au moindre
 Païsan qui n'ait sa généalogie toute prête, & qui ne se croie *hidalgo como*
el Rei, c'est-à-dire, *noble comme le Roi*, & descendu de quelque Paladin,
 qui ait rendu quelque service à la Couronne. Dans cette supposition ils ne
 veulent pas déroger à la *descendencia*, c'est ainsi qu'ils parlent, ce qui arri-
 veroit s'ils s'abaissoient à labourer, & la terre resteroit en friche, si les E-
 trangers ne venoient la cultiver.

Le Roi Philippe III voulant remédier à ces deux maux, que je viens
 de marquer, crut obliger ses sujets à peupler le Païs & à s'appliquer à
 l'agriculture, en les prenant par leur foible. Il déclara qu'il donneroit
 la Noblesse, avec le titre d'Ecuyer, à tout homme, qui s'appliqueroit de
 bonne foi au labourage: & cela ne suffisant pas, on déclara qu'outre la
 Noblesse, on seroit exempt d'aller à la guerre, mais dans la suite la guer-
 re

(*) *Lettres Persannes*, Tom. II.

re étant survenue obligea de restreindre ce privilège aux Aînés des familles.

Philippe IV déclara que tous ceux qui se marieroient, seroient libres de tout impôt, quatre ans durant après leurs noces, & que ceux qui seroient le même avant l'âge de dix-huit ans, auroient dès ce tems-là la jouissance de leur bien & de celui de leur femme; que ceux qui auroient leu six fils d'une femme légitime, vivans tout à la fois, auroient aussi une pleine exemption de toutes sortes d'impôts, quand même dans la suite un des fils viendrait à mourir. Et pour encourager les pauvres gens à se marier, il ordonna une certaine somme, comme pour dot, à ceux ou celles qui auroient cette bonne intention.

Mais tous ces avantages ne purent pas prévaloir sur l'entêtement des Espagnols pour leur prétendue Noblesse; on ne vit pas beaucoup d'empressement pour se conformer à l'intention du Roi; le País est toujours fort dépeuplé, & manque de culture en plusieurs endroits.

Philippe IV, pour peupler son Royaume, appella les Etrangers au défaut de ses Sujets, & donna une déclaration que tous ceux qui voudroient s'appliquer au labourage, ou à quelque métier, paître les troupeaux, & demeurer vingt lieues avant dans le País, seroient exempts à perpétuité de toutes sortes d'impôts, de charges, & d'exactions; mais l'on n'a pas remarqué que cela ait produit un grand effet. Enfin il fit défendre toutes les Maisons publiques de débauche. Mais cet Edit n'a pas duré longtems. Il est vrai que tous les ans on voit arriver en Espagne un grand nombre d'artisans & de laboureurs, qui viennent de l'Auvergne, ou du Languedoc, mais ordinairement ils s'en vont après que la saison de travailler n'est plus, ou après y avoir passé quelque tems.

Un Païsän Espagnol demeure assis, occupé à racler quelque méchante guitarre, tandis que des Etrangers labourent sa terre, sement, & moissonnent pour lui, & tirent tout son argent. Cela fait qu'ils sont pauvres & mal accommodés chez eux, mais ils savent soutenir leur indigence avec un air de gravité qui impose. Avec cela ils ne sont point ménagers, ne savent ce que c'est que faire des provisions pour l'entretien de leur famille. Ils vivent; pour ainsi dire, du jour à la journée, & semblent pratiquer le précepte de l'Evangile, de n'avoir souci du lendemain, si seulement ils le faisoient par principe de vertu & par réflexion.

Cela se remarque particulièrement dans les maisons des Grands, il ne s'y fait pas la moindre provision, non pas même pour un jour; on achette, ou plutôt on va prendre chaque jour à crédit chez le Boulanger; chez le Pâtissier, chez le Boucher, chez le Rotisseur, ce qu'il faut pour toute la journée, & lorsqu'elle est finie, on seroit fort embarrassé de trouver un verre de vin dans la maison, en cas de besoin.

Les Espagnols sont d'ailleurs gens d'esprit & de bon sens, qui raisonnent juste sur les sujets qui se présentent. Ils sont braves, ont de l'honneur & du courage, hormis pour se vanger, en quoi ils ont des maximes tout-à-

fait opposées, je ne dirai pas au Christianisme, mais à la raison & à l'honnêteté. Dans la guerre ils sont plus propres à soutenir un assaut qu'à attaquer, à défendre une Ville qu'à l'assiéger, connoissent le péril, & ne vont pas s'y jeter étourdiment, mais ils l'attendent. Ils savent supporter la faim, la soif & les autres incommodités de la vie, mais on les accuse d'être rampans dans l'adversité, insolens & présomptueux dans la prospérité, cruels & barbares à l'égard des vaincus.

Si l'on en a vu qui se sont deshonorés par leur poltronnerie, on en a vu d'autres aussi, qui ont fait paroître une fermeté véritablement héroïque dans les guerres que l'Espagne a soutenue, en Europe & aux Indes.

Ils ont peu de familiarité les uns avec les autres; rarement arrive-t-il qu'un homme invite son ami à manger avec lui: ils disent qu'ils ne vivent pas pour manger, comme d'autres Peuples, mais qu'ils mangent pour vivre. Les hommes mangent toujours seuls. Un Père de famille est assis seul à table, & toutes les femmes, sans exception, mangent par terre, assises sur un carreau avec leurs enfans, & leur table dressée sur un tapis étendu. Voici de quelle manière ils passent la vie.

Le matin au lever on prend de l'eau glacée & puis du chocolat. Pour dîner ils s'asseient, comme je viens de le marquer, & font un repas fort léger. Le plus grand Seigneur n'aura que deux plats de ragout, rempli d'ail, de poivre ou de safran; & pour dessert, un peu de fruit, quoique par la Loi d'Alfonse X, aucun Cavalier ne peut manger de l'ail, ou bien il faut qu'il s'absente de la Cour. Ci-devant à la Cour de Portugal tous les Seigneurs qui approchoient de la personne du Roi, ne buvoient point de vin, parce que Sa Majesté n'en buvoit point, & ne pouvoit pas même le souffrir; ou s'ils en buvoient, ils n'osoient paroître à la Cour, & se présenter devant le Roi, de peur d'encourir son indignation.

Après dîner on fait ce qu'ils appellent la *Siesta*, on se deshabile, & l'on se couche sur un lit. Dans ce tems-là tout est tranquille comme au milieu de la nuit, les boutiques & les maisons sont fermées, & il ne paroît pas une ame dans les rues, si ce n'est peut-être quelque Etranger, qui ne fait pas la coutume du País, ou qui ne trouve pas à propos de s'y accommoder. Cela dure un peu plus longtems en Été qu'en hiver. Quand on s'est relevé, on prend de nouveau du chocolat, ou des eaux glacées, & chacun va là où son cœur ou ses affaires l'appellent.

A onze heures de la nuit, ou environ, l'on se retire: le mari & la femme se couchent, on étend une nape sur le lit, on soupe, & l'on fait un repas autant & plus frugal que le dîner; après quoi l'on s'endort, si on le juge à propos. Ceux qui ont des intrigues, montent à cheval, & vont battre l'estrade, à l'intention de l'objet de leurs vœux, & il se passe peu de nuits, à Madrid, & à Lisbonne, peut-être même dans d'autres Villes, sans qu'il y ait plusieurs concerts de musique dans les rues.

A cette occasion je remarquerai que les Espagnols aiment la musique à la folie, bien qu'ils n'ayent guère d'habiles Musiciens. Les anciens Lusitaniens

niens avoient déjà cette inclination, & on leur attribue l'invention d'une espèce de viole. Les Espagnols sont si amoureux de la guitare, qu'il n'y a pas jusqu'aux savetiers, aux laboureurs & aux Soldats, qui ne portent d'ordinaire une guitare en écharpe.

Je ne saurois m'empêcher à ce sujet de rapporter un trait, qui m'a toujours paru singulier. Vingt-cinq ans ou environ après la révolution du Portugal, dans le tems que les deux Couronnes voisines étoient en guerre, les Portugais firent une course dans l'Andalousie, & pillèrent le beau Bourg de Traiguéros. Passant plus avant ils laissèrent un Cavalier en sentinelle à la porte d'une Eglise de ce Bourg; & ce Cavalier se mit à jouer tranquillement de sa guitare, qui n'étoit pas d'accord. Un Bourgeois du lieu, qui venoit d'être pillé, entendant la musique de ce Soldat, & choqué de la dissonance de l'instrument, le pria civilement de lui donner sa guitare; l'ayant eue, il la mit d'accord, & la rendit au Portugais, en lui disant, *Agora sta templada; maintenant elle est d'accord*; après quoi il continua froidement à se promener, comme auparavant.

Ils sont fort composés dans toutes leurs manières, & cette gravité qu'ils affectent, va jusques à leurs divertissemens; quand ils jouent, c'est avec un profond silence, & sans laisser paroître la moindre émotion; & soit qu'ils perdent, soit qu'ils gagnent, on leur voit toujours le même visage.

Lorsqu'un homme a gagné au jeu, il est de la civilité d'offrir son gain à ceux qui ont été spectateurs, qui peuvent sans façon prendre ce qu'on leur offre, & si on ne leur offroit rien, ils pourroient le demander. Il y a même des Chevaliers d'industrie, qui ne vivent que de ce revenu, allant réglément aux Académies de jeu, où de quelque côté que la victoire se tourne, leur gain est toujours assuré.

Cette gravité Espagnole paroît principalement dans les Rois. On rapporte de Philippe IV, Roi d'Espagne, & de Jean IV, Roi de Portugal, que quand ils donnoient audience, on ne leur voyoit aucun mouvement de corps, aucun changement de visage; quelque réponse qu'ils fissent, c'étoit toujours d'un air égal, & le premier sur-tout sembloit n'avoir rien de mobile que les yeux & les lèvres.

Comme ils sont naturellement glorieux, aussi sont-ils de grands formalistes, & pointilleux sur les moindres choses, même sur les mots; sachant merveilleusement l'art de mettre leur honneur à couvert, à la faveur de cette pointillerie. Témoin Ferdinand d'Avila Commandant du Château d'Utrecht, dans le XVI Siècle, qui étant assiégé par Maximilien Comte de Bossut, ne vouloit jamais lui rendre la Place, mais consentit à la consigner entre ses mains, & à en sortir, disant toujours, qu'il aimeroit mieux perdre la vie avec tout son monde, que de rendre une Place.

Les Dames Espagnoles mettent toutes du rouge sur le visage, il n'y en a pas une qui ne le fasse; quand je dis les Espagnoles, j'entens aussi les Portu-

gaïses:

gaîfés : elles en ornent leurs joues, leur menton, leur gorge, le bout des oreilles, les épaules, les doigts, & la paume des mains. Elles ne prennent pas cela pour fard : farder chez elles, n'est que quand on met du blanc avec le rouge : elles se parent de cette manière le soir en se couchant, & le matin à leur lever. Elles ne portent point de bonnet sur la tête, ni jour ni nuit ; leur coiffure est différente, mais quelque différence qu'il s'y trouve, c'est toujours tête nue.

Elles portent leurs cheveux plats, unis, & treffés en trois, quatre ou cinq nattes, selon leur fantaisie, & ces nattes sont pendantes, cordonnées avec des rubans, ou avec des pierreries, si c'est une Dame de la première qualité ; elles les nouent à la ceinture, ou si elles sont à la maison, elles les enveloppent derrière la tête, avec un morceau de tafetas de couleur.

Leur deshabillé est une jupe, une camisole fort juste par le corps & par les manches, & sur les épaules une mantille de tafetas, qui est une espèce d'écharpe longue & large, dont elles se couvrent la tête & le visage, quand elles veulent.

Quand elles sortent, elle portent des espèces de grands vertugadins, larges & ronds comme des tonneaux, composés de cinq ou six cerceaux de gros fil d'archal, attachés avec des rubans, de la ceinture jusqu'à terre, à quelque distance les uns des autres ; & ces cerceaux soutiennent cinq, six, sept, jusqu'à douze jupes, les unes sur les autres. Ces jupes ne traînent jamais par derrière, mais toujours par devant & aux côtés, cela vient de ce qu'elles ne montrent jamais leurs pieds, qu'elles ont extrêmement petits ; elles les cachent avec le plus grand soin du monde, & c'est la dernière faveur pour un homme, lorsqu'une Dame se résout à lui laisser voir ses pieds. Leurs souliers sont sans talon, & si justes, qu'ils semblent être colés au pied ; avec tout cet équipage elles glissent plutôt qu'elles ne marchent ; quelquefois pour relever leur taille, elles portent des chapins, qui les haussent d'un demi-pied, & quand elles les ont chaussés, elles marchent fort incommodément.

Parmi elles c'est un trait de beauté que d'être maigre, & de n'avoir point de sein ; & tandis que les Françaises & les Vénitiennes font renfler leur gorge avec soin, les Espagnoles s'appliquent à l'applatir de bonne heure, se bandant comme des enfans au maillot.

Elles ne portent point de colier, mais en échange elles ont des bracelets, des bagues, & des pendants d'oreille, plus gros que tous ceux qu'on voit en Hollande. Telle est la diversité des goûts des nations différentes, en matière de beauté. Il y en a même quelques-unes, qui attachent quelque beau joli bijou à leurs pendants d'oreilles, quelque ornement de pierreries, par exemple, ou d'autres choses semblables, selon leur qualité ou leur pouvoir.

Du reste les modes sont différentes pour la coiffure, & les Dames se coiffent un peu autrement dans la Navarre & dans l'Arragon, que dans la Castille.

Lors-

Lorsque les Dames se rendent visite, elles ne se donnent ni siège ni fauteuil, mais elles sont toutes assises par terre, les jambes en croix, sur des tapis ou des carreaux. Elle ne se baissent point en se saluant, mais elles se présentent la main nue, & quand elles veulent s'adresser à une Dame en particulier, elles ne lui donnent point le nom de sa Maison, ou de son Mari, si elle est mariée, mais celui qu'elle a reçu au batême, *Donna Clara*, &c.

On dit que les Dames de la première qualité ne se vont promener que la première année de leur mariage, du moins aux promenades publiques; encore n'y vont-elles qu'avec leurs maris. Celles qui veulent se trouver dans ces promenades sans être connues, se chargent de certaines mantes, comme on les appelle, dont elles se couvrent la tête & le visage; mais elles savent se découvrir à propos à ceux qui leur plaisent: on les a défendues en Portugal, parce qu'on s'aperçut qu'elles servoient à couvrir autre chose que des visages, & que les Villes maritimes se remplissoient d'enfans aussi blonds qu'en Angleterre ou en France.

Pour achever ce que j'ai à dire des Dames Espagnoles, j'ajouterai qu'on a dans ce Pais-là beaucoup de considération & de complaisance pour celles qui sont enceintes, parce qu'on est persuadé que si on les offensoit, le chagrin, qu'elles en concevroient, blesseroit leur enfant; c'est pourquoi on n'ose rien leur refuser de tout ce qu'elles souhaitent; & les envies, *antojos*, qui les prennent, vont quelquefois assez loin. Il n'y a pas jusqu'aux Rois mêmes qui ne portent la complaisance, jusqu'à s'accommoder à leur foiblesse.

Les Dames veuves passent leur vie la première année de leur deuil dans une chambre toute tendue de noir, où le soleil n'entre jamais; l'année suivante elle peuvent mettre une tenture grise; mais elles n'osent se servir d'aucun meuble qui ait quelque beauté. Leur habit est d'une étoffe noire, chargée d'un surplis de toile fine, qui descend jusqu'aux genoux: sur la tête elles portent une pièce de mousseline, qui cache leurs cheveux & couvre leur gorge, & par dessus tout cela elles ont une longue mante de tafetas noir, qui descend jusqu'à terre. Les hommes, qui sont en grand deuil, portent de longs manteaux trainans, & au-lieu de chapeau, leur tête est coiffée d'un bonnet de carton fort haut, couvert de crêpe. Le manteau, qu'ils ont, est d'une étoffe fort légère, fort mince, & qui tombe en pièces à la rencontre de la moindre chose, & c'est parmi eux un équipage fort bien-séant & de bon air, d'avoir son habit déchiré; ce qui est encore un reste des Orientaux, qui ont eu autrefois, & dont quelques-uns ont encore aujourd'hui, la coutume de déchirer leurs habits dans les grandes douleurs.

Quand on enterre une personne, on lui met ordinairement l'habit de quelque Ordre Religieux, dont elle a souhaité pendant sa vie d'avoir l'intercession. Les Dames prennent d'ordinaire celui des Carmelites, qui est fort estimé en Espagne.

Puisque nous sommes sur l'article des enterremens, nous rapporterons ici

ce

ce qui s'observe à celui du Roi, de la Reine, du Prince des Asturies & des Infans. Dès que le Roi est mort, les Capitaines de la Garde font établir le Corps de Garde dans l'appartement de son Successeur, & un moment après le Président de Castille, le Grand Maître d'Hotel & le Sumiller de Corps, portent le Testament du défunt cacheté, & lui demandent permission de l'ouvrir. Le nouveau Roi ayant permis d'en faire l'ouverture, ils s'en retournent à l'appartement du Roi défunt, où un des Membres du Conseil de la Chambre fait dresser un Acte qui porte, que ceux qui ont été témoins au Testament, se présenteront pour en voir faire l'ouverture, qui se fait à l'instant, après quoi un Secrétaire d'Etat en fait la lecture en présence de tous ceux qui se trouvent présens.

On porte pendant ce tems-là le corps du défunt dans le Salon, où l'on dresse un lit de parade élevé d'environ cinq pieds, près de la porte de la pièce qu'on appelle *la Sale des Furies*. A quelque distance du lit, on dresse un Autel où l'on chante les Messes Pontificales pour l'ame du défunt. Du côté de l'Evangile on met un fauteuil pour le Grand-Maître d'Hotel au bout du Banc des Grands, vis-à-vis duquel on en met un autre du côté de l'Epi-tre pour les Aumoniers du Roi, de la même manière que dans la Chapelle Royale. Des deux côtés du Salon on dresse divers Autels pour y dire des Messes basses.

Tandis qu'on met le Corps dans le Cercueil, le Sumiller de Corps, après l'avoir fait fermer à clef, le remet au Grand-Maître d'Hotel, & le Grand Aumônier se dessaisit de la clef, & la donne au Grand-Maître d'Hotel. Dès ce moment 12 Soldats de la Garde de los monteros font la Garde du Corps: six sur l'Estrade & les autres six en bas. Pendant tout le tems que le Corps demeure exposé sur le Lit de Parade, les Communautés Religieuses vont tous les matins chanter les Vigiles, dire plusieurs Messes, & le soir elles vont chanter les Vêpres des Morts.

C'est au Grand-Maître à écrire au Prélat qui doit assister avec lui auprès du Corps de se tenir prêt, & au Grand Ecuyer, pour qu'il ordonne ce qui le regarde. Il nomme ving-quatre Gentilshommes, savoir douze de la Bouche & douze de la Maison du Roi. Il écrit au Président de Castille, afin qu'il nomme les Alcaïdes. Il ordonne à un Maître d'Hotel de disposer les choses nécessaires, & celui-ci avertit les Capitaines des Gardes & le Contrôleur, afin que chacun d'eux remplisse les devoirs de son Emploi.

C'est au Huissier de la Chambre d'avertir les Gentilshommes de la Bouche & de la Chambre. Le Contrôleur fait préparer les voitures, & avertit les Couvens de Saint Dominique, de Saint François, de Saint Augustin, & des Carmes, afin que chacun nomme 12 Religieux pour assister au Convoi, & lorsqu'il est tems de faire l'enlèvement du Corps, il dépêche un Courier de l'Ecurie du Roi pour leur faire amener des Mules.

Les choses étant disposées de la sorte, les Grands, les Maîtres d'Hotel, les Gentilshommes de la Chambre descendent le Corps au petit Portique où les Gentilshommes de la Bouche le reçoivent & le mettent dans la Litière.

La

La Chapelle du Roi accompagne le corps jusqu'au Portique, après laquelle marche le nouveau Roi, & les Infans, supposé qu'il y en ait, habillés de deuil & en capuche. Le Sumilier de Corps porte la queue du manteau du Roi.

Dès que le corps a été remis entre les mains des Gentilshommes de la Bouche, le Roi & les Infans se retirent, & à l'instant le Convoi part dans l'ordre qui suit.

Les Alguazils de la Cour commencent la marche. Les Ordres Religieux par rang d'ancienneté. Deux Alcaldes de la Cour. Douze Gentilshommes de la Maison du Roi. Douze Gentilshommes de la Bouche. L'Ecurie du Roi avec sa Bannière. La Chapelle du Roi avec la Croix. Les Officiers de la Garde. Les Maîtres d'Hôtel. Les Grands.

Lorsque tout ce monde a défilé, marche la Litière dans laquelle est le corps, environnée de douze Pages avec des flambeaux, & de dix Soldats de la Garde de los Montéros. Le Grand-Maître d'Hôtel & le Grand-Aumonier vont derrière le corps, le premier à la droite & le second à la gauche. Après le Grand-Maître d'Hôtel & le Grand-Aumonier vont les Gentilshommes de la Chambre.

La Garde à cheval précédée par des Etendarts noirs convoye ceux qui environnent la Litière, & le Lieutenant qui la commande, marche après les Gentilshommes de la Chambre. Le Grand-Maître d'Hôtel, chargé d'une Lettre du Roi pour le Prieur du Monastère de Saint Laurent de l'Escorial, la lui envoie quelques heures avant que d'y arriver, afin qu'il dispose toutes les choses nécessaires.

Par-tout où le Convoi s'arrête pour dire la Messe, ou pour quelque autre cas qui puisse survenir, le Grand-Maître d'Hôtel, ou le Maître d'Hôtel qui est chargé de la conduite du Convoi, précède le Grand-Aumonier. Le Convoi monte depuis l'Escorial jusqu'à Saint Laurent par l'allée des Ormaux. Etant arrivé au Portique de l'Eglise, la Communauté l'y va recevoir.

En cet endroit on met le corps sur une Table couverte de Brocard, & pour lors les Grands, les Gentilshommes de la Chambre, & les Maîtres d'Hôtel le prennent & le portent sur l'Estrade, qui est dressée dans le Chœur de l'Eglise. Lorsqu'il est posé dessus, les Soldats de la Garde de los Montéros en sont chargés jusqu'à la fin des Offices.

Après que les Offices sont finis, les Grands, les Gentilshommes de la Chambre & les Maîtres d'Hôtel le reprennent & le portent jusqu'à la porte du Panthéon, où ils le mettent sur une Table parée de la même manière que celle du Portique. Etant posé sur la Table, le Grand-Maître d'Hôtel qui est Dépositaire de la Clef du Cercueil, en fait l'ouverture, après quoi lui & le Grand Aumonier le livrent au Prieur de Saint Laurent en présence d'un Secrétaire d'Etat, dont ils prennent Acte par devant le même Secrétaire d'Etat.

L'Acte de remise étant fait, les Montéros prennent le Cercueil, le descendent dans le Panthéon, & le Convoi se retire.

Les Cérémonies que nous venons de rapporter s'observent à l'enterre-

ment des Reines, sans qu'il y ait aucune différence, si ce n'est que la Camarera Mayor va immédiatement après le corps, vêtue de deuil & montée sur une Mule.

A la mort d'un Infant la Gouvernante met le Corps dans un Cercueil, le ferme & en garde la Clef, après quoi on le porte dans la Chapelle. Le Grand Maître-d'Hôtel du Roi écrit au Prélat que le Roi nomme pour accompagner le Corps du Défunt, pour qu'il se tienne prêt, & au Grand Aumonier, afin qu'il nomme huit Aumoniers, un Fourrier & deux Clercs de l'Oratoire. Il nomme six Gentilshommes de la Bouche & six autres de la Maison du Roi. Il écrit au Président de Castille, afin qu'il nomme un Alcade. Il ordonne au Maître d'Hôtel qui doit conduire le Convoi, de disposer toutes les choses nécessaires, & d'avertir les Officiers de la Garde & le Controlleur de la même manière que pour l'enterrement du Roi.

Lorsqu'on fait l'enlèvement du Corps, la Gouvernante du Défunt fait la remise du Cercueil au Maître-d'Hôtel & au Prélat qui doivent conduire le Convoi, pardevant le Secrétaire que le Roi a nommé pour cela, & en prend Acte. Les Maîtres-d'Hôtel du Roi, de la Reine & des Infans descendent le Corps par un escalier dérobé, jusqu'à la porte du Jardin de la Prieure, où les Gentilshommes de la Bouche le prennent, & le mettent dans la Litière. Le Convoi marche dans le même ordre que celui du Roi, mais il n'est pas si nombreux, & les Grands & les Gentilshommes de la Chambre n'y assistent pas.

Pour ce qui regarde l'Enterrement des Infantes, il ne diffère en rien de celui des Infans, si ce n'est qu'une Dueña d'honneur suit le corps, vêtue de deuil, & montée sur une Mule.

Pour passer du deuil aux divertissemens, les Espagnols en ont quelques-uns qui leur sont communs avec les autres Nations, comme la promenade, la Comédie, & d'autres, dont il n'est pas nécessaire de faire l'énumération; ils en ont aussi qui leur sont particuliers, comme les jeux de cannes, & la course des Taureaux.

Leur Musique, leurs Comédies, & leurs Opéras n'ont rien de fort considérable, & n'approchent pas de celles des François & des Italiens: cependant la Comédie est extrêmement recherchée par toutes sortes de gens, grands & petits, & toutes les fois qu'on en joue, il y a un concours prodigieux. Dans le Carnaval il y a Comédie deux fois, le matin & l'après-dinée.

Pour ce qui est de la promenade, il n'y a presque que les hommes, qui prennent ce divertissement avec liberté, les Dames n'y paroissent guère, ou si elles y paroissent, ce n'est qu'en carosse, ou à pié, couvertes de leurs mantes.

En Portugal elles ont encore moins de liberté qu'en Espagne; & bien loin d'aller à la promenade, on dit qu'elles ne sortent que trois fois en leur vie, pour aller à l'Eglise, savoir quand elles sont batisées, quand on les marie, & lorsqu'on les ensevelit.

On a dans Madrid de certains jours destinés à la promenade, où tout le monde va, & Sa Majesté s'y rencontre quelquefois, mais le plus considérable est le premier de Mai, alors tout le monde sort, & il n'y a pas jusqu'aux plus petits Bourgeois, qui ne soient de la fête. Les personnes de qualité se promènent en carrosse, les Bourgeois & les petites gens sont assis, les uns au bord du Mançanarès, d'autres à l'ombre de quelque arbre, distribués par petits pelotons; on en voit qui sont avec leur femme & leurs enfans, d'autres avec leurs amis, & d'autres avec leurs Maitresses. Les uns jouent de la guitarre & de la harpe, & les autres font collation, avec quelque morceau de jambon, de poularde, ou de la salade d'ail & d'oignon.

Les Jeux de Canes sont une espèce de tournois, qu'ils ont retenu des Maures. Plusieurs Cavaliers, montés à l'avantage, courent les uns contre les autres, & se lancent des canes l'un contre l'autre, en manière de dards, & la fin du jeu est, après avoir fait son coup, de savoir tourner à propos, afin de se mêler les uns parmi les autres, avec une espèce de cadence ou mesure.

Fin du Troisième Tome.

